

Nouvelle Série

(TOME VI)

## RÉDACTION

### EDUCATION

D'ALMEIDA, GEORGE ASTON, BERTRAND, MAURICE BLOCH, CAHOURS ET RICHE, CH. CLÉMENT, DANA, H. DURAND, EGGER, C. FLAMMARION, P. GOUZY, ÉD. GRIMARD, GRATIOLET, LACORDAIRE, LAVALLÉE, TH. MARGOLLÉ ET ZURCHER, MORTIMER D'OCAGNE, PIERRE NOTH, E. RECLUS, I.-A. REY, H. SAINTE-CLAIRE DEVILLE, TISSANDIER, TYNDALL, VAN BRUYSSSEL, VIOLLET-LE-DUC, VIVIEN DE SAINT-MARTIN, L. SEVIN-DESPLACES.

MARKO WOVZOG, TALBERT, DE WAILLY, GENNEVRAYE, G. NICOLE, H. DE NOUSSANNE, AD. RACOT, B. VADIER, ALBERT FERMÉ, E. VICARINO, C. LEMONNIER, P. PERRAULT, M. BERTIN, CH. CANIVET, AIMÉ GIRON, A. MOUANS.

*Secrétaire de la rédaction : A. ALLIOU.*

### RÉCRÉATION

VICTOR DE LAPRADE, ERNEST LEGOUVÉ, LUCIEN BIART, TH. BENTZON, ERNEST CANDÈZE, PROSPER CHAZEL, M<sup>IS</sup> DE CHENNEVIÈRES, CH. DICKENS, DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, ERCKMANN-CHATRIAN, H. FAUQUEZ, KÄMPFEN, E. LABOULAYE, JOHN LEMOINNE, HECTOR MALOT, EUGÈNE MULLER, LOUIS RATISSONNE, JULES SANDEAU, P.-J. STAHL, JULES VERNE, ANDRÉ LAURIE, C<sup>TE</sup> DE GRAMONT, F. GÉNIN, BENEDICT, J. LERMONT, S. BLANDY,

### DESSINATEURS

MM. ATALAYA, — É. BAYARD, — BECKER, — BENETT, — BERTALL, — K. BODMER, — CHAM, — E. DETAILLE, GUSTAVE DORÉ, — P. DESTÈZE, — J. DAVID, — DUBOUCHET, — DUMONT, — E. FROMENT, — FRÖELICH, FESQUET, — FÉRAT — FATH, — GRANDVILLE, — GEOFFROY, — GUIAUD, HUMBERT, — P. JAZET, — TONY JOHANNOT, — LALAUZE, — LALLEMAND, — EUGÈNE LAMBERT, MAILLART, — A. MARIE, — MATTHIS, — E. MEISSONIER, — MELLERY, — H. MEYER, DE MONTAUT, — MORIN, — DE NEUVILLE, — PHILIPPOTEAUX, — PIRODON, — LUDWIG RICHTER, — RIOU, G. ROUX, — SEMEGHINI, — THÉOPHILE SCHULER, — GÉRARD SÉGUIN, G. TIRET-BOGNET, — VIERGE, — VIOLLET-LE-DUC, — WORMS, — YAN' DARGENT, — YON.



Prix de l'abonnement à l'année . . . . .	PARIS . . . . .	14 fr. » »	}	UNION POSTALE . . . . .	17 fr. » »
			}	DÉPARTEMENTS . . . . .	16 fr. » »
Prix du numéro . . . . .	— . . . . .	» fr. 60 c.		— . . . . .	» fr. 70 c.
Prix du volume de semestre . . . . .	Broché . . . . .	7 fr. » »		Cartonné . . . . .	10 fr. » »

— COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE —

MAGASIN D'ÉDUCATION  
ET DE  
RÉCRÉATION

*Journal de toute la Famille*

FONDÉ PAR P.-J. STAHL, EN 1864

ET SEMAINE DES ENFANTS, RÉUNIS

DIRIGÉS PAR

JULES VERNE ET JULES HETZEL

AVEC LA COLLABORATION DE NOS PLUS CÉLÈBRES ÉCRIVAINS  
SAVANTS ET ARTISTES



PARIS

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS, 18, RUE JACOB

— Nouvelle série, 3<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> semestre de la 33<sup>e</sup> année. —

66<sup>e</sup> VOLUME DE LA COLLECTION





## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

### SECONDE PARTIE

I

Et Pym?...

La décision du capitaine Len Guy de quitter, dès le lendemain, le mouillage de l'île Tsalal et de reprendre la route du nord, cette campagne terminée sans résultat, ce renoncement à rechercher en une autre partie de la mer antarctique les naufragés de la goélette anglaise, — tout cela s'était tumultueusement présenté à mon esprit.

Comment, les six hommes qui, à s'en rapporter au carnet de Patterson, se trouvaient encore, il y a quelques mois, dans ces parages, l'*Halbrane* allait les abandonner!... Son équipage ne remplirait-il pas jusqu'au bout le devoir que l'humanité lui commandait?... Ne tenterait-il pas l'impossible pour découvrir le continent ou l'île sur lesquels les survivants de la *Jane* avaient peut-être réussi à se réfugier en quittant cette Tsalal, devenue inhabitable depuis le tremblement de terre?...

Cependant nous n'étions qu'à la fin de

décembre, au lendemain du Christmas, presque au début de la belle saison. Deux grands mois d'été nous permettraient de naviguer à travers cette portion de l'Antarctide. Nous aurions le temps de revenir au cercle polaire avant la terrible saison australe... Et voilà que l'*Halbrane* se préparait à mettre le cap au nord...

Oui, tel était bien le « pour » de la question. Il est vrai, — je suis forcé de l'avouer, — le « contre » s'appuyait sur une série d'arguments de réelle valeur.

Et d'abord, jusqu'à ce jour, l'*Halbrane* n'avait point marché à l'aventure. En suivant l'itinéraire indiqué par Arthur Pym, elle se dirigeait vers un point nettement déterminé, — l'île Tsalal. L'infortuné Patterson l'affirmait, c'était sur cette île, d'un gisement connu, que notre capitaine devait recueillir William Guy et les cinq matelots échappés au guet-apens de Klock-Klock. Or, nous ne les

avons plus trouvés à Tsalal, — ni personne de cette population indigène, anéantie dans on ne sait quelle catastrophe dont nous ignorions la date. Étaient-ils parvenus à s'enfuir avant ladite catastrophe, survenue depuis le départ de Patterson, c'est-à-dire depuis moins de sept à huit mois?...

Dans tous les cas, la question se réduisait à ce dilemme très simple :

Ou les gens de la *Jane* avaient succombé, et l'*Halbrane* devait repartir sans retard, ou ils avaient survécu, et il ne fallait pas abandonner les recherches.

Eh bien, si l'on s'en tenait au second terme du dilemme, que convenait-il de faire, si ce n'est de fouiller, île par île, le groupe de l'ouest signalé dans le récit, et que le tremblement de terre avait peut-être épargné?... D'ailleurs, à défaut de ce groupe, les fugitifs de l'île Tsalal n'avaient-ils pu prendre pied sur quelque autre partie de l'Antarctide?... N'existait-il point de nombreux archipels au milieu de cette mer libre que l'embarcation d'Arthur Pym et du métis avait parcourue... jusqu'où, on ne savait?...

Il est vrai, si leur canot avait été entraîné au delà du quatre-vingt-quatrième degré, où aurait-il pu atterrir, puisque nulle terre, ni insulaire ni continentale, n'émergeait de cette immense plaine liquide?... Au surplus, je ne cesse de le répéter, la fin du récit ne comporte qu'étrangetés, invraisemblances, confusions, nées des hallucinations d'un cerveau quasi malade... Ah! c'est maintenant que Dirk Peters nous eût été utile, si le capitaine Len Guy avait été assez heureux pour le découvrir dans sa retraite de l'Illinois, et s'il s'était embarqué sur l'*Halbrane*!...

Donc, pour en revenir à la question, en cas qu'il fût décidé de continuer la campagne, vers quel point de ces mystérieuses régions notre goélette devrait-elle se diriger?... N'en serait-elle pas réduite, dirai-je, à mettre le cap sur le hasard?...

Et puis, — autre difficulté, — l'équipage de l'*Halbrane* consentirait-il à courir les chances d'une navigation si remplie d'inconnu, à s'enfoncer plus profondément vers les régions

du pôle, avec la crainte de se heurter contre une infranchissable banquise, lorsqu'il s'agirait de regagner les mers d'Amérique ou d'Afrique?...

En effet, quelques semaines encore, et l'hiver antarctique ramènerait son cortège d'intempéries et de froidures. Cette mer, actuellement libre, se congèlerait tout entière et ne serait plus navigable. Or, d'être séquestré au milieu des glaces pendant sept ou huit mois, sans même être assuré d'accoster quelque part, cela ne ferait-il pas reculer les plus braves? La vie de nos hommes, leurs chefs avaient-ils le droit de la risquer pour cet infime espoir de recueillir les survivants de la *Jane* introuvés sur l'île Tsalal?...

C'est à cela qu'avait réfléchi le capitaine Len Guy depuis la veille. Puis, le cœur brisé, n'ayant plus aucun espoir de rencontrer son frère et ses compatriotes, il venait de commander, d'une voix que l'émotion faisait trembler :

« A demain le départ, dès la première heure! »

Et, à mon sens, il lui fallait autant d'énergie morale pour revenir en arrière qu'il en avait montré pour aller en avant. Mais sa résolution était prise, et il saurait refouler en lui l'inexprimable douleur que lui causait l'insuccès de cette campagne.

En ce qui me concerne, je l'avoue, j'éprouvais un vif désappointement, j'étais on ne peut plus chagriné que notre expédition finit dans ces conditions désolantes. Après m'être si passionnément attaché aux aventures de la *Jane*, j'aurais voulu ne point suspendre les recherches, tant qu'il serait possible de les continuer à travers les parages de l'Antarctide...

Et, à notre place, combien de navigateurs auraient eu à cœur de résoudre le problème géographique du pôle austral! En effet, l'*Halbrane* s'était avancée au delà des régions visitées par les navires de Weddell puisque l'île Tsalal gisait à moins de sept degrés du point où se croisent les méridiens. Aucun obstacle ne semblait s'opposer à ce qu'elle pût s'élever aux dernières latitudes. Grâce à cette saison exceptionnelle, vents et courants

la conduiraient peut-être à l'extrémité de l'axe terrestre, dont elle n'était éloignée que de quatre cents milles?... Si la mer libre s'étendait jusque-là, ce serait l'affaire de quelques jours... S'il existait un continent, ce serait l'affaire de quelques semaines... Mais, en réalité, personne de nous ne songeait au pôle sud, et ce n'était pas pour le conquérir que l'*Halbrane* avait affronté les dangers de l'Océan antarctique!

Et puis, en admettant que le capitaine Len Guy, désireux de pousser plus loin ses investigations, eût obtenu l'acquiescement de Jem West, du bosseman et des anciens de l'équipage, est-ce qu'il aurait pu y décider les vingt recrues engagées aux Falklands, dont le sealing-master Hearne ne cessait d'entretenir les mauvaises dispositions?... Non! impossible au capitaine Len Guy de faire fonds sur ces hommes en majorité dans l'équipage, et qu'il avait déjà conduits jusqu'à la hauteur de l'île Tsalal. Ils eussent assurément refusé de s'aventurer plus haut dans les mers antarctiques, et ce devait être une des raisons pour lesquelles notre capitaine avait pris la résolution de revenir vers le nord, malgré la profonde douleur qu'il en éprouvait!...

Nous considérions donc la campagne comme terminée, et que l'on juge de notre surprise lorsque ces mots se firent entendre :

« Et Pym... le pauvre Pym?... »

Je me retournai...

C'était Hunt qui venait de parler.

Immobile près du rouf, cet étrange personnage dévorait l'horizon du regard...

A bord de la goélette on était si peu habitué à entendre la voix de Hunt — peut-être étaient-ce même les premiers mots qu'il eût prononcés devant tous depuis son embarquement — que la curiosité ramena nos hommes près de lui. Son intervention inopinée n'annonçait-elle pas — j'en eus une sorte de pressentiment — quelque prodigieuse révélation?...

Un geste de Jem West renvoya l'équipage à l'avant. Il ne resta plus que le lieutenant, le bosseman, le maître-voilier Martin Holt et

le maître-calfat Hardie, qui se considérèrent comme autorisés à demeurer avec nous.

« Qu'as-tu dit?... demanda le capitaine Len Guy en s'approchant de Hunt.

— J'ai dit : Et Pym... le pauvre Pym?...

— Eh bien, que prétends-tu en nous rappelant le nom de l'homme dont les détestables conseils ont entraîné mon frère jusqu'à cette île où la *Jane* a été détruite, où la plus grande partie de son équipage a été massacrée, où nous n'avons plus trouvé un seul de ceux qui y étaient encore il y a sept mois?...

Et comme Hunt restait muet :

« Réponds donc! » s'écria le capitaine Len Guy, qui, le cœur ulcéré, ne pouvait se contenir.

L'hésitation de Hunt ne venait point de ce qu'il ne savait que répondre, mais, ainsi qu'on va le voir, d'une certaine difficulté à exprimer ses idées. Elles étaient très nettes cependant, bien que sa phrase fût entrecoupée, ses mots à peine reliés entre eux. Enfin, il avait une sorte de langage à lui, imagé parfois, et sa prononciation était fortement empreinte de l'accent rauque des Indiens du Far-West.

« Voilà... dit-il, je ne sais pas raconter les choses... Ma langue s'arrête... Comprenez-moi... J'ai parlé de Pym... du pauvre Pym... n'est-ce pas?...

— Oui, répliqua le lieutenant d'un ton bref, et qu'as-tu à nous dire d'Arthur Pym?...

— J'ai à dire... qu'il ne faut pas l'abandonner...

— Ne pas l'abandonner?... m'écriai-je.

— Non... jamais!... reprit Hunt. Songez-y... ce serait cruel... trop cruel!... Nous irons le chercher...

— Le chercher?... répéta le capitaine Len Guy.

— Comprenez-moi... c'est pour cela que j'ai embarqué à bord de l'*Halbrane*... oui... pour retrouver... le pauvre Pym!...

— Et où est-il donc, demandai-je, si ce n'est au fond d'une tombe... dans le cimetière de sa ville natale?...

— Non... il est là où il est resté... seul..

tout seul... répondit Hunt en tendant sa main vers le sud, et, depuis, onze fois déjà le soleil s'est levé sur cet horizon! »

Hunt voulait ainsi désigner les régions antarctiques, c'était évident... Mais que prétendait-il?...

« Est-ce que tu ne sais pas qu'Arthur Pym est mort?... dit le capitaine Len Guy.

— Mort!... repartit Hunt, en soulignant ce mot d'un geste expressif. Non!... écoutez-moi... je connais les choses... comprenez-moi... Il n'est pas mort...

— Voyons, Hunt, repris-je... rappelez-vous... au dernier chapitre des aventures d'Arthur Pym, Edgar Poe ne raconte-t-il pas que sa fin a été soudaine et déplorable?... »

Il est vrai, de quelle façon s'était terminée cette vie si extraordinaire, le poète américain ne l'indiquait pas, et — j'y insiste — cela m'avait toujours semblé assez suspect! Le secret de cette mort allait-il donc m'être enfin révélé, puisque, à en croire Hunt, Arthur Pym ne serait jamais revenu des régions polaires?...

« Explique-toi, Hunt, ordonna le capitaine Len Guy, qui partageait ma surprise. Réfléchis... prends ton temps... et dis bien ce que tu as à dire! »

Et, tandis que Hunt passait sa main sur son front comme pour y recueillir de lointains souvenirs, je fis cette observation au capitaine Len Guy :

« Il y a quelque chose de singulier dans l'intervention de cet homme, et s'il n'est pas fou... »

A ces mots le bosseman secoua la tête, car, pour lui, Hunt ne jouissait pas de son bon sens.

Celui-ci le comprit, et, d'une voix dure :

« Non... pas fou... s'écria-t-il... Les fous... là-bas... dans la Prairie... on les respecte, si on ne les croit pas!... Et moi... il faut me croire!... Non!... Pym n'est pas mort!...

— Edgar Poe l'affirme, répondis-je.

— Oui... je sais... Edgar Poe... de Baltimore... Mais... il n'a jamais vu le pauvre Pym... jamais...

— Comment, s'écria le capitaine Len Guy,

ces deux hommes ne se connaissaient pas?...

— Non!

— Et ce n'est pas Arthur Pym qui a raconté lui-même ses aventures à Edgar Poe?...

— Non... capitaine... non! répondit Hunt... Celui-là... à Baltimore... il n'a eu que les notes écrites par Pym depuis le jour où il s'était caché à bord du *Grampus*... écrites jusqu'à la dernière heure... la dernière... comprenez-moi... comprenez-moi!...

Évidemment, la crainte de Hunt était de ne pas être intelligible, et il le répétait sans cesse. D'ailleurs, — je ne puis en disconvenir, — ce qu'il déclarait semblait impossible à admettre. Ainsi, d'après lui, Arthur Pym ne serait jamais entré en relations avec Edgar Poe!... Le poète américain aurait seulement eu connaissance de notes rédigées jour par jour pendant toute la durée de cet invraisemblable voyage!...

« Qui donc a rapporté ce journal?... demanda le capitaine Len Guy en saisissant la main de Hunt.

— C'est le compagnon de Pym... celui qui l'aimait comme un fils, son pauvre Pym... le métis Dirk Peters... qui est revenu seul de là-bas...

— Le métis Dirk Peters!... m'écriai-je.

— Oui...

— Seul?...

— Seul.

— Et Arthur Pym serait?...

— Là! » répondit Hunt d'une voix puissante, en se penchant vers ces régions du sud, où son regard restait obstinément attaché.

Une telle affirmation pouvait-elle avoir raison de l'incrédulité générale?... Non, certes! Aussi Martin Holt poussa-t-il Hurliguerly du coude, et tous deux parurent prendre Hunt en pitié, tandis que Jem West l'observait sans exprimer son sentiment. Quant au capitaine Len Guy, il me fit signe qu'il n'y avait rien de sérieux à tirer de ce pauvre diable, dont les facultés mentales devaient être depuis longtemps troublées.

Et pourtant, lorsque j'examinais Hunt, je croyais surprendre une sorte de rayonnement de vérité qui s'échappait de ses yeux.

Alors je m'ingéniai à interroger Hunt, à lui poser des questions précises et pressantes, auxquelles il essaya de répondre par des affirmations successives, ainsi qu'on va le voir, et sans jamais se contredire.

« Voyons... demandai-je, après avoir été recueilli sur la coque du *Grampus* avec Dirk Peters, Arthur Pym est bien venu à bord de la *Jane* jusqu'à l'île Tsalal?...

— Oui.

— Pendant une visite du capitaine William Guy au village de Klock-Klock, Arthur Pym s'est séparé de ses compagnons en même temps que le métis et un des matelots?...

— Oui... répondit Hunt, le matelot Allen... qui presque aussitôt a été étouffé sous les pierres...

— Puis, tous deux ont assisté, du haut de la colline, à l'attaque et à la destruction de la goélette?...

— Oui...

— Puis, à quelque temps de là, tous deux ont quitté l'île, après s'être emparés d'une des embarcations que les indigènes n'ont pu leur reprendre?...

— Oui...

— Et, vingt jours plus tard, arrivés devant le rideau des vapeurs, tous deux ont été emportés dans le gouffre de la cataracte?...

Hunt ne répondit pas d'une manière affirmative cette fois... hésitant, balbutiant des paroles vagues... Il semblait qu'il cherchât à raviver le feu de sa mémoire à demi éteinte... Enfin, me regardant et secouant la tête :

« Non... pas tous deux, répondit-il. Comprenez-moi... Dirk Peters ne m'a jamais dit...

— Dirk Peters... interrogea vivement le

capitaine Len Guy. Tu as connu Dirk Peters?...

— Oui...

— Où?...

— A Vandalia... Etat de l'Illinois.



— Et c'est de lui que tu tiens tous ces renseignements sur le voyage?...

— De lui.

— Et il était revenu seul... seul... de là-bas... après avoir laissé Arthur Pym?...

— Seul.

— Mais parlez donc... parlez donc! » m'écriai-je.

En effet, je bouillais d'impatience. Quoi! Hunt avait connu Dirk Peters, et, grâce à lui, il savait des choses que je croyais condamnées à n'être jamais sues!... Il connaissait le dénouement de ces extraordinaires aventures?...

Et alors, par phrases entrecoupées, mais intelligibles, Hunt de répondre :

« Oui... là... un rideau de vapeurs... m'a souvent dit le métis... comprenez-moi... Tous deux, Arthur Pym et lui, étaient dans le canot de Tsalal... Puis... un glaçon... un énorme glaçon est venu sur eux... Au choc, Dirk Peters est tombé à la mer... Mais il a pu s'accrocher au glaçon... monter dessus... et... comprenez-moi... il a vu le canot dériver avec le courant, loin... bien loin... trop loin!... En vain Pym chercha-t-il à rejoindre son compagnon... Il n'a pas pu... Le canot s'en allait... s'en allait!... Et Pym... le pauvre et cher Pym a été emporté... C'est lui qui n'est pas revenu... et il est là... toujours là!... »

En vérité, cet homme eût été Dirk Peters en personne qu'il n'aurait pas parlé avec plus d'émotion, plus de force, plus de cœur, du « pauvre et cher Pym ! »

Cependant, le fait était acquis, — et pourquoi en aurions-nous douté? — c'était donc devant ce rideau de vapeurs qu'Arthur Pym et le métis avaient été séparés l'un de l'autre?...

Il est vrai, si Arthur Pym avait continué à s'élever vers de plus hautes latitudes, comment son compagnon Dirk Peters avait-il pu revenir vers le nord... revenir au delà de la banquise... revenir au delà du cercle polaire... revenir en Amérique, où il aurait rapporté ces notes qui furent communiquées à Edgar Poe?...

Ces diverses questions furent minutieusement posées à Hunt, et il répondit à toutes, conformément — disait-il — à ce que lui avait maintes fois raconté le métis.

D'après ce qu'il nous apprit, Dirk Peters avait dans sa poche le carnet d'Arthur Pym lorsqu'il s'accrocha au glaçon, et c'est ainsi que fut sauvé le journal que le métis mit à la disposition du romancier américain.

« Comprenez-moi... répétait Hunt, car je vous dis les choses telles que je les tiens de Dirk Peters... Tandis que la dérive l'entraînait, il cria de toutes ses forces... Pym, le pauvre Pym avait déjà disparu au milieu du rideau de vapeurs... Quant au métis, en se

nourrissant de poissons crus qu'il put prendre, il fut ramené par un contre-courant à l'île Tsalal, où il débarqua à demi mort de faim...

— A l'île Tsalal!... s'écria le capitaine Len Guy. Et depuis combien de temps l'avait-il quittée?...

— Depuis trois semaines... oui... trois semaines au plus... m'a déclaré Dirk Peters...

— Alors il a dû retrouver ce qui restait de l'équipage de la *Jane*... demanda le capitaine Len Guy, mon frère William et ceux qui avaient survécu avec lui?...

— Non... répondit Hunt, et Dirk Peters a toujours cru qu'ils avaient péri jusqu'au dernier... oui... tous!... Il n'y avait plus personne sur l'île...

— Personne! répétais-je, très surpris de cette affirmation.

— Personne! déclara Hunt.

— Mais la population de l'île Tsalal?...

— Personne... vous dis-je... personne!... l'île déserte... oui!... déserte!... »

Cela contredisait absolument certains faits dont nous étions sûrs. Après tout, il se pouvait que, lorsque Dirk Peters revint à l'île Tsalal, la population, prise d'on ne sait quelle épouvante, eût déjà cherché refuge sur le groupe du sud-ouest, et que William Guy et ses compagnons fussent encore cachés dans les gorges de Klock-Klock. Cela expliquait comment le métis ne les avait pas rencontrés et aussi comment les survivants de la *Jane* n'avaient plus rien eu à craindre des insulaires pendant les onze années de leur séjour sur l'île. D'autre part, puisque Patterson les y avait laissés sept mois auparavant, si nous ne les retrouvions plus, c'est qu'ils avaient dû quitter Tsalal, devenue inhabitable à la suite du tremblement de terre...

« Ainsi, reprit le capitaine Len Guy, au retour de Dirk Peters, plus un habitant sur l'île?...

— Personne... répéta Hunt, personne... Le métis n'y rencontra pas un seul indigène...

— Et alors que fit Dirk Peters?... demanda le bosseman.

— Comprenez-moi!... répondit Hunt. Une embarcation abandonnée était là... au fond de cette baie... contenant des viandes séchées et plusieurs barils d'eau douce. Le métis s'y jeta... Un vent du sud... oui... du sud... très vif, — celui qui, avec le contre-courant, avait ramené son glaçon vers l'île Tsalal, — l'entraîna pendant des semaines et des semaines... du côté de la banquise... dont il put traverser une passe... Croyez-moi... car je ne fais que répéter ce que m'a dit cent fois Dirk Peters... oui! une passe... et il franchit le cercle polaire...

— Et au delà?... questionnai-je.

— Au delà... il fut recueilli par un baleinier américain, le *Sandy-Hook*, et reconduit en Amérique. »

Voilà donc, en tenant le récit de Hunt pour véridique, — et il était possible qu'il le fût, — de quelle façon s'était dénoué, au moins en ce qui concernait Dirk Peters, ce terrible drame des régions antarctiques. De retour aux États-Unis, le métis avait été mis en relation avec Edgar Poe, alors éditeur du *Southern Literary Messenger*, et des notes d'Arthur Pym était sorti ce prodigieux récit, non imaginaire, comme on l'avait cru jusqu'alors, et auquel manquait le suprême dénouement.

Quant à la part de l'imagination dans l'œuvre de l'auteur américain, c'étaient sans doute les étrangetés signalées aux derniers chapitres, — à moins que, en proie au délire des heures finales, Arthur Pym eût cru voir ces prodigieux et surnaturels phénomènes à travers le rideau de vapeurs...

Quoi qu'il en soit, — ce fait était acquis, — jamais Edgar Poe n'avait connu Arthur Pym. C'est pourquoi, voulant laisser aux lecteurs une incertitude surexcitante, il l'avait fait mourir de cette mort « aussi soudaine que déplorable » dont il n'indiquait ni la nature ni la cause.

Cependant, si Arthur Pym n'était jamais revenu, pouvait-on raisonnablement admettre qu'il n'eût pas succombé à bref délai après avoir été séparé de son compagnon... qu'il fût encore vivant, bien que onze années se

fussent écoulées depuis sa disparition?...

« Oui... oui! » répondit Hunt,

Et il l'affirmait avec cette conviction que Dirk Peters avait fait passer dans son âme, alors que tous deux habitaient la bourgade de Vandalia, au fond de l'Illinois.

Maintenant, y avait-il lieu de se demander si Hunt possédait toute sa raison?... N'était-ce pas lui qui, pendant une crise mentale, — je n'en doutais plus, — après s'être introduit dans ma cabine, avait murmuré ces mots à mon oreille :

« Et Pym... le pauvre Pym?... »

Oui!... et je n'avais pas rêvé!...

En résumé, si tout ce que venait de dire Hunt était vrai, s'il n'était que le fidèle rapporteur des secrets que lui avait confiés Dirk Peters, devait-il être cru lorsqu'il répétait d'une voix à la fois impérieuse et suppliante :

« Pym n'est pas mort!... Pym est là!... Il ne faut pas abandonner le pauvre Pym! »

Lorsque j'eus fini de procéder à l'interrogatoire de Hunt, le capitaine Len Guy, profondément troublé, sortit enfin de cet état méditatif, et, d'une voix brusque, commanda :

« Tout l'équipage à l'arrière! »

Lorsque les hommes de la goélette furent réunis autour de lui, il dit :

« Écoute-moi, Hunt, et songe bien à la gravité des demandes que je vais te faire! »

Hunt, relevant la tête, promena son regard sur les matelots de l'*Halbrane*.

« Tu affirmes, Hunt, que tout ce que tu viens de dire sur Arthur Pym est vrai?... »

— Oui, répondit Hunt, en accentuant d'un geste rude son affirmation.

— Tu as connu Dirk Peters?...

— Oui.

— Tu as vécu quelques années avec lui dans l'Illinois?...

— Pendant neuf ans.

— Et il t'a souvent raconté ces choses?...

— Oui.

— Et, pour ta part, tu ne mets pas en doute qu'il t'ait dit l'exacte vérité?...

— Non.

— Eh bien, n'a-t-il jamais eu la pensée que quelques-uns des hommes de la *Jane* eussent pu être restés sur l'île Tsalal?...

— Non.

— Il croyait que William Guy et ses compagnons avaient dû tous périr dans l'éboulement des collines de Klock-Klock?...

— Oui... et... d'après ce qu'il m'a souvent répété... Pym le croyait aussi.

— Et où as-tu vu Dirk Peters pour la dernière fois?...

— A Vandalia.

— Il y a longtemps?...

— Deux ans passés.

— Et, de vous deux, est-ce toi... est-ce lui... qui a le premier quitté Vandalia?...

Il me sembla surprendre une légère hésitation chez Hunt au moment de répondre.

« Nous l'avons quitté ensemble... dit-il.

— Toi, pour aller?...

— Aux Falklands.

— Et lui?...

— Lui!... » répéta Hunt.

Et son regard vint finalement s'arrêter sur notre maître-voilier Martin Holt, — celui dont il avait sauvé la vie au péril de la sienne pendant la tempête.

« Eh bien, reprit le capitaine Len Guy, comprends-tu ce que je te demande?...

— Oui.

— Réponds... alors!... Lorsque Dirk Peters est parti de l'Illinois, a-t-il abandonné l'Amérique?...

— Oui.

— Pour aller?... Parle!...

— Aux Falklands!

— Et où est-il maintenant?...

— Devant vous! »

## II

### Décision prise.

Dirk Peters!... Hunt était le métis Dirk Peters... le dévoué compagnon d'Arthur Pym, celui que le capitaine Len Guy avait si longtemps et si inutilement cherché aux États-Unis, et dont la présence allait peut-être nous fournir une nouvelle raison de poursuivre cette campagne...

Qu'il ait dû suffire de quelque flair au lecteur pour que, depuis bien des pages de mon récit, il eût reconnu Dirk Peters dans ce personnage de Hunt, qu'il se soit attendu à ce coup de théâtre, je ne m'en étonnerai pas, et j'affirme même que le contraire aurait lieu de surprendre.

En effet, rien de plus naturel, de plus indiqué que d'avoir fait ce raisonnement : comment le capitaine Len Guy et moi, ayant si souvent lu le livre d'Edgar Poe, où le portrait physique de Dirk Peters est tracé d'un crayon précis, comment n'avons-nous pas soupçonné que l'homme qui s'était embarqué aux Falklands et le métis ne faisaient qu'un?... De notre part, cela ne témoignait-il pas d'un manque de perspicacité?... Je l'accorde, et, pourtant, cela s'explique dans une certaine mesure.

Oui, tout trahissait chez Hunt une origine indienne, qui était celle de Dirk Peters, puisqu'il appartenait à la tribu des Upsarokas du Far-West, et cela aurait peut-être dû nous lancer sur la voie de la vérité. Mais, que l'on veuille bien considérer les circonstances dans lesquelles Hunt s'était présenté au capitaine Len Guy, circonstances qui ne permettaient pas de mettre son identité en doute. Hunt habitait les Falklands, très loin de l'Illinois, au milieu de ces matelots de toute nationalité qui attendent la saison de la pêche pour passer à bord des baleiniers... Depuis son embarquement, il s'était tenu vis-à-vis de nous sur une excessive réserve... C'était la première fois que nous venions de l'entendre parler, et rien jusqu'alors — du moins par son attitude — n'avait induit à croire qu'il eût caché son véritable nom... Et, on vient de le voir, ce nom de Dirk Peters, il ne l'avait déclaré que sur les dernières instances de notre capitaine.

Il est vrai, Hunt était d'un type assez extraordinaire, un être assez à part, pour provoquer notre attention. Oui... cela me revenait maintenant, — ses façons bizarres

depuis que la goélette avait franchi le cercle antarctique, depuis qu'elle naviguait sur les eaux de cette mer libre... ses regards incessamment dirigés vers l'horizon du sud... sa main qui par un mouvement instinctif se tendait dans cette direction... Puis c'était l'ilot Bennet, qu'il semblait avoir visité déjà et sur lequel il avait ramassé un débris de bordage de la *Jane*, et enfin l'île Tsalal... Là, il avait pris les devants, et nous l'avions suivi comme un guide à travers la plaine bouleversée jusqu'à l'emplacement du village de Klock-Klöck, à l'entrée du ravin, près de cette colline où se creusaient les labyrinthes dont il ne restait aucun vestige... Oui... tout cela aurait dû nous tenir en éveil, faire naître — en moi au moins — la pensée que ce Hunt avait pu être mêlé aux aventures d'Arthur Pym!...

Eh bien, non seulement le capitaine Len Guy, mais aussi son passager Jeorling avaient une taie sur l'œil!... Je l'avoue, nous étions deux aveugles, alors que certaines pages du livre d'Edgar Poe auraient dû nous rendre très clairvoyants!

En somme, il n'y avait pas à mettre en doute que Hunt fût réellement Dirk Peters. Quoique plus vieux de onze ans, il était encore tel que l'avait dépeint Arthur Pym. Il est vrai, l'aspect féroce dont parle le récit n'existait plus, et d'ailleurs, d'après Arthur Pym lui-même, ce n'était qu'« une férocité apparente ». Donc, au physique, rien de changé, — la petite taille, la puissante musculature, les membres « coulés dans un moule herculéen », et ses mains « si épaisses et si larges qu'elles avaient à peine conservé la forme humaine », et ses bras, et ses jambes arquées, et sa tête d'une grosseur prodigieuse, et sa bouche fendue sur toute la largeur de la face, et « ses dents longues que les lèvres ne recouvraient jamais, même partiellement ». Je le répète, ce signalement s'appliquait à notre recrue des Falklands. Mais on ne retrouvait plus sur son visage cette expression qui, si elle était le symptôme de la gaieté, ne pouvait être que « la gaieté d'un démon »!

En effet, le métis avait changé avec l'âge,

l'expérience, les à-coups de la vie, les terribles scènes auxquelles il avait pris part, — incidents, comme le dit Arthur Pym, « si complètement en dehors du registre de l'expérience et dépassant les bornes de la crédulité des hommes ». Oui! cette rude lime des épreuves avait profondément usé le moral de Dirk Peters! N'importe! c'était bien le fidèle compagnon auquel Arthur Pym avait souvent dû son salut, ce Dirk Peters qui l'aimait comme son fils, et qui n'avait jamais perdu, non! jamais, l'espoir de le retrouver quelque jour au milieu des affreuses solitudes de l'Antarctide!

Maintenant, pourquoi Dirk Peters se cachait-il aux Falklands sous le nom de Hunt, pourquoi, depuis son embarquement sur l'*Halbrane*, avait-il tenu à conserver cet inconnito, pourquoi n'avoir pas dit qui il était, puisqu'il connaissait les intentions du capitaine Len Guy, dont tous les efforts allaient tendre à sauver ses compatriotes en suivant l'itinéraire de la *Jane*?...

Pourquoi?... Sans doute parce qu'il craignait que son nom fût un objet d'horreur!... En effet, n'était-ce pas celui de l'homme qui avait été mêlé aux épouvantables scènes du *Grampus*... qui avait frappé le matelot Parker... qui s'était nourri de sa chair, désaltéré de son sang!... Pour qu'il eût révélé son nom, il fallait qu'il espérât que grâce à cette révélation l'*Halbrane* tenterait de retrouver Arthur Pym!...

Ainsi, après avoir vécu quelques années dans l'Illinois, si le métis était venu s'installer aux Falklands, c'était avec l'intention de saisir la première occasion qui s'offrirait à lui de retourner dans les mers antarctiques. En embarquant sur l'*Halbrane*, il comptait décider le capitaine Len Guy, lorsqu'il aurait recueilli ses compatriotes sur l'île Tsalal, à s'élever vers de plus hautes latitudes, à prolonger l'expédition au profit d'Arthur Pym?... Et pourtant, que cet infortuné, après onze ans, fût de ce monde, quel homme de bon sens eût voulu l'admettre?... Au moins, l'existence du capitaine William Guy et de ses compagnons était-elle assurée par les ressources de

l'île Tsalal, et d'ailleurs les notes de Patterson affirmaient qu'ils s'y trouvaient encore lorsqu'il l'avait quittée... Quant à l'existence d'Arthur Pym...

Néanmoins, devant cette affirmation de Dirk Peters, — laquelle, je dois en convenir, ne reposait sur rien de positif, — mon esprit ne se révoltait pas comme il aurait dû le faire!... Non!... Et lorsque le métis cria : « Pym n'est pas mort... Pym est là... Il ne faut pas abandonner le pauvre Pym! » ce cri ne laissa pas de me causer un trouble profond...

Et alors je songeai à Edgar Poe, et je me demandais quelle serait son attitude, peut-être son embarras, si l'*Halbrane* ramenait celui dont il avait annoncé la mort « aussi soudaine que déplorable »!...

Décidément, depuis que j'avais résolu de prendre part à la campagne de l'*Halbrane*, je n'étais plus le même homme, — l'homme pratique et raisonnable d'autrefois. Comment, à propos d'Arthur Pym, voici que je sentais mon cœur battre comme battait celui de Dirk Peters!... Quitter l'île Tsalal pour revenir au nord, vers l'Atlantique, l'idée me prenait que c'eût été se décharger d'un devoir d'humanité, le devoir d'aller au secours d'un malheureux abandonné dans les déserts glacés de l'Antarctide!...

Il est vrai, demander au capitaine Len Guy d'engager la goélette plus avant dans ces mers, obtenir ce nouvel effort de l'équipage, après tant de dangers déjà bravés en pure perte, c'eût été s'exposer à un refus, et, au total, il ne m'appartenait pas d'intervenir en cette occasion... Et cependant, je le sentais, Dirk Peters comptait sur moi pour plaider la cause de son pauvre Pym!

Un assez long silence avait suivi la déclaration du métis. Personne, à coup sûr, ne songeait à suspecter sa véracité. Il avait dit : « Je suis Dirk Peters »; il était Dirk Peters.

En ce qui concernait Arthur Pym, qu'il ne fût jamais revenu en Amérique, qu'il eût été séparé de son compagnon, puis entraîné avec le canot tsalalien vers les régions du pôle,

ces faits étaient admissibles en eux-mêmes, et rien n'autorisait à croire que Dirk Peters n'eût pas dit la vérité. Mais qu'Arthur Pym fût encore vivant, comme le déclarait le métis, que le devoir s'imposât de se lancer à sa recherche, comme il le demandait, de s'exposer à tant de nouveaux périls, c'était une autre question.

Toutefois, résolu à soutenir Dirk Peters, mais craignant de m'avancer sur un terrain où j'eusse risqué d'être battu dès le début, je revins à l'argumentation très acceptable, en somme, qui remettait en cause le capitaine William Guy et ses cinq matelots dont nous n'avions plus trouvé trace à l'île Tsalal.

« Mes amis, dis-je, avant de prendre un parti définitif, il est sage d'envisager la situation de sang-froid. Ne serait-ce pas nous préparer d'éternels regrets, de cuisants remords, que d'abandonner notre expédition au moment peut-être où elle avait quelque chance d'aboutir?... Réfléchissez-y, capitaine, et vous aussi, mes compagnons. Il y a moins de sept mois, vos compatriotes ont été laissés en pleine vie par l'infortuné Patterson sur l'île Tsalal!... S'ils y étaient à cette époque, c'est que depuis onze ans, grâce aux ressources de l'île, ils avaient pu assurer leur existence, n'ayant plus à redouter ces insulaires, dont une partie avait succombé dans des circonstances que nous ne connaissons pas, et dont l'autre s'était probablement transportée sur quelque île voisine... Ceci est l'évidence même, et je ne vois pas ce que l'on pourrait objecter à ce raisonnement... »

A ce que je venais de dire, personne ne répondit : il n'y avait rien à répondre.

« Si nous n'avons plus rencontré le capitaine de la *Jane* et les siens, repris-je en m'animant, c'est que, depuis le départ de Patterson, ils ont été contraints d'abandonner l'île Tsalal... Pour quel motif?... A mon avis, c'est parce que le tremblement de terre l'avait si profondément bouleversée qu'elle était devenue inhabitable. Or il leur aura suffi d'une embarcation indigène pour gagner, avec le courant du nord, soit une autre île, soit quelque point du continent antarctique..

Que les choses se soient passées ainsi, je ne crois pas trop m'avancer en l'affirmant... En tout cas, ce que je sais, ce que je répète, c'est que nous n'aurons rien fait si nous ne continuons pas des recherches desquelles dépend le salut de vos compatriotes! »

J'interrogeai du regard mon auditoire... Je n'en obtins aucune réponse...

Le capitaine Len Guy, en proie à la plus vive émotion, courbait la tête, car il sentait que j'avais raison, que j'indiquais, en invoquant les devoirs de l'humanité, la seule conduite qu'eussent à tenir des gens de cœur!

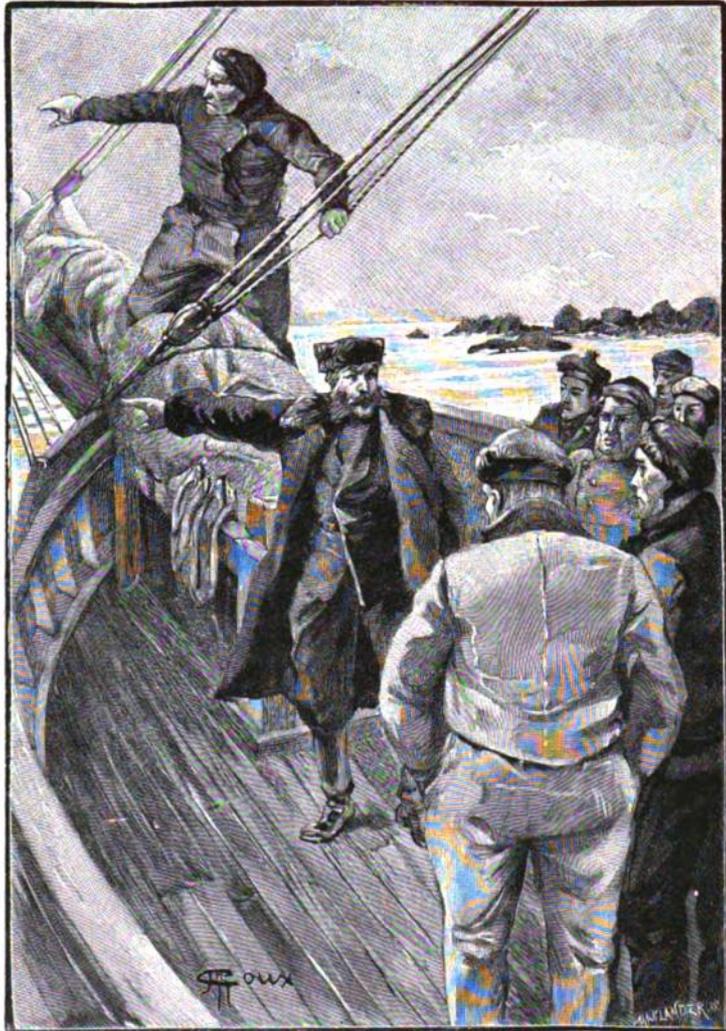
« Et de quoi s'agit-il? déclarai-je après un court silence; de franchir quelques degrés en latitude, et cela lorsque la mer est navigable, quand la saison nous assure deux mois de beau temps et que nous n'avons rien à redouter de l'hiver austral, dont je ne vous demande pas de braver les rigueurs!... Et nous hésiterions, alors que l'*Halbrane* est largement approvisionnée, que son équipage est valide, qu'il est au complet, qu'aucune maladie ne s'est introduite à bord!... Nous nous effrayerions de dangers imaginaires!... Nous n'aurions pas le courage d'aller plus avant... là... là... »

Et je montrais l'horizon du sud, tandis que Dirk Peters le montrait aussi, sans prononcer une parole, d'un geste impératif qui parlait pour lui!

Toujours les yeux restaient fixés sur nous, et cette fois encore pas de réponse!

Assurément la goélette saurait, sans trop d'imprudence, s'aventurer à travers ces parages pendant huit à neuf semaines. Nous n'étions qu'au 26 décembre, et c'est en janvier, en février, en mars même, que les

expéditions antérieures avaient été entreprises, — celles de Bellingshausen, de Biscoe, de Kendal, de Weddell, lesquels avaient pu remettre le cap au nord avant que le froid



leur eût fermé toute issue. En outre, si leurs navires ne s'étaient pas engagés aussi haut dans les régions australes qu'il s'agissait pour l'*Halbrane* de le faire, ils n'avaient point été favorisés comme nous pouvions espérer de l'être en ces circonstances...

Je fis valoir ces divers arguments, guétant une approbation dont personne ne voulait accepter la responsabilité...

Silence absolu, tous yeux baissés...

Et cependant je n'avais pas prononcé une seule fois le nom d'Arthur Pym, ni appuyé la proposition de Dirk Peters. C'est alors que

des haussements d'épaules m'auraient répondu... et peut-être des menaces contre ma personne!

Je me demandais donc si oui ou non j'avais réussi à faire pénétrer chez mes compagnons cette foi dont mon âme était pleine, lorsque le capitaine Len Guy prit la parole :

« Dirk Peters, dit-il, affirmes-tu qu'Arthur Pym et toi, après votre départ de Tsalal, vous avez entrevu des terres dans la direction du sud?...

— Oui... des terres... répondit le métis... îles ou continent... comprenez-moi... et c'est là... je crois... je suis sûr... que Pym... le pauvre Pym... attend que l'on vienne à son secours...

— Là où attendent peut-être aussi William Guy et ses compagnons... » m'écriai-je, afin de ramener la discussion sur un meilleur terrain.

Et, de fait, ces terres entrevues, c'était un but, un but qu'il serait facile d'atteindre!... *L'Halbrane* ne naviguerait pas à l'aventure... Elle irait là où il était possible que se fussent réfugiés les survivants de la *Jane*!...

Le capitaine Len Guy ne reprit pas la parole sans avoir réfléchi quelques instants :

« Et au delà du quatre-vingt-quatrième

degré, Dirk Peters, dit-il, est-ce vrai que l'horizon était fermé par ce rideau de vapeurs dont il est question dans le récit?... L'as-tu vu... de tes yeux vu... et ces cataractes aériennes... et ce gouffre à travers lequel s'est perdue l'embarcation d'Arthur Pym?... »

Après nous avoir regardés les uns les autres, le métis secoua sa grosse tête.

« Je ne sais... dit-il. Que me demandez-vous, capitaine?... Un rideau de vapeurs?... Oui... peut-être... et aussi des apparences de terre vers le sud... »

Évidemment, Dirk Peters n'avait jamais lu le livre d'Edgar Poe, et il est même probable qu'il ne savait pas lire. Après avoir communiqué le journal d'Arthur Pym, il ne s'était plus inquiété de sa publication. Retiré dans l'Illinois d'abord, aux Falklands ensuite, il ne se doutait guère du bruit qu'avait fait l'ouvrage, ni du fantastique et invraisemblable dénouement donné par notre grand poète à ces étranges aventures!...

Et, d'ailleurs, ne se pouvait-il qu'Arthur Pym, avec sa propension au surnaturel, eût cru voir ces choses prodigieuses, uniquement dues à sa trop imaginative cérébralité?...

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## LE BAS PERCÉ

NOUVELLE ANGLAISE

Ethel était une bonne petite fille, chacun tombait d'accord là-dessus. Malheureusement plusieurs défauts gâtaient ses meilleures qualités. Elle étudiait assez bien, mais elle n'avait pas d'ordre, se montrait étourdie. Les coins des pages de sa grammaire étaient aussi frisés que les boucles de ses cheveux. Ses bottines manquaient souvent de boutons; le bout de ses doigts sortait par les trous de ses gants. Quant aux travaux d'aiguille, nourrice lui disait que « tous ses doigts étaient des pouces », pour exprimer sa maladresse, et le résultat de ses premiers essais de raccommodage aurait dû la faire rougir jusqu'au blanc des yeux.

Cependant, vers la Noël, ses excellents parents oublièrent volontiers ses menus défauts, remettant à plus tard les réprimandes et les punitions. Ethel était donc libre de faire une véritable litière de houx et de gui dans la salle, de s'y piquer les doigts autant qu'il lui plaisait, de semer de la paille partout excepté là où il eût fallu en mettre, de croquer des raisins secs destinés au pudding, car livres de classe, aiguilles à raccommoder, punitions, tout avait été renvoyé à l'époque où le nouvel an ramènerait les jours de travail.

Le bonhomme Noël avait mitraillé les fenêtres de la nursery à coups de grêlons et de flocons de neige. Les rouges-gorges faisaient

tomber de petites avalanches du haut des sapins rien qu'en s'y posant. On eût dit que le vent, pour se réchauffer, s'était réfugié dans le tuyau de la cheminée, et y jouait gaiement avec les autres courants d'air. Le jour baissait, et les enfants causaient entre eux des cadeaux qu'ils espéraient.

« Vous verrez ce que Noël m'apportera, dit Ethel à ses frères et sœurs, dont elle était l'aînée, il y a si longtemps que je suis sage !

— Oui, grogna la nourrice, drôle de sagesse qui consiste à tripoter la neige avec vos mains couvertes d'engelures et couleur de betterave. »

Ethel se mit à rire.

« Certainement, le bonhomme Noël ne m'oubliera pas ! reprit-elle, retournant au chapitre des présents

— Le bonhomme Noël n'existe pas ! affirma son frère Alfred, qui prétendait à l'esprit fort.

— Oh ! que si, répondit sa sœur. Sans cela, comment les joujoux et les bonbons auraient-ils été mis dans nos bas, l'année dernière, quand tout le monde dormait ? Vous pourriez en suspendre des bas, en dehors de vos portes, autant qu'il vous plairait, à toute autre époque de l'année, sans rien trouver dedans .. Je suis certaine qu'il vient, du moins pour les enfants.

— Cependant personne ne l'a jamais vu, reprit Fred, excepté sur les images, et les images ne sont pas toujours des représentations de la vérité, pas même les photographies. Je me suis fait *tirer* au bord de la mer l'été dernier, le photographe m'a fait trois nez et six mains.

— En réalité, nous ne le voyons pas, continua Ethel... les lumières sont éteintes. Il arrive dans l'obscurité, comme les voleurs ; mais au lieu d'emporter l'argenterie, il laisse des cadeaux sur son passage. »

Ces paroles éveillèrent le plus vif intérêt parmi les jeunes frères et sœurs de la fillette, et comme ils se groupaient autour d'elle pour lui demander d'autres détails, elle ne les leur marchandait point :

« Il a un beau carrosse ; du moins, c'en serait un, s'il avait des roues... Un carrosse

sans roues s'appelle un traîneau, et ça glisse sur la neige mieux que sur le pavé le plus uni. Ce sont des rennes qui y sont attelés. Il les conduit dans le monde entier. Ces nobles bêtes s'arrêtent d'elles-mêmes à chaque maison, comme le fait le cheval de notre laitier. Il transporte plus de jouets qu'il n'y en a dans toutes les boutiques de Londres et de Paris. Ces jolies choses poussent aux branches des sapins de son pays, qui est couvert de forêts d' « arbres de Noël », sur lesquels il se livre à sa cueillette pendant trois cent soixante-quatre jours, afin d'être prêt pour la nuit qui précède le trois cent soixante-cinquième.

— Un charmant vieux gentleman, Ethel, s'écria le sceptique Alfred ; je pensais qu'il visitait seulement les enfants sages.

— Sans doute, répliqua la fillette, mais tous les enfants sont sages, à Noël. »

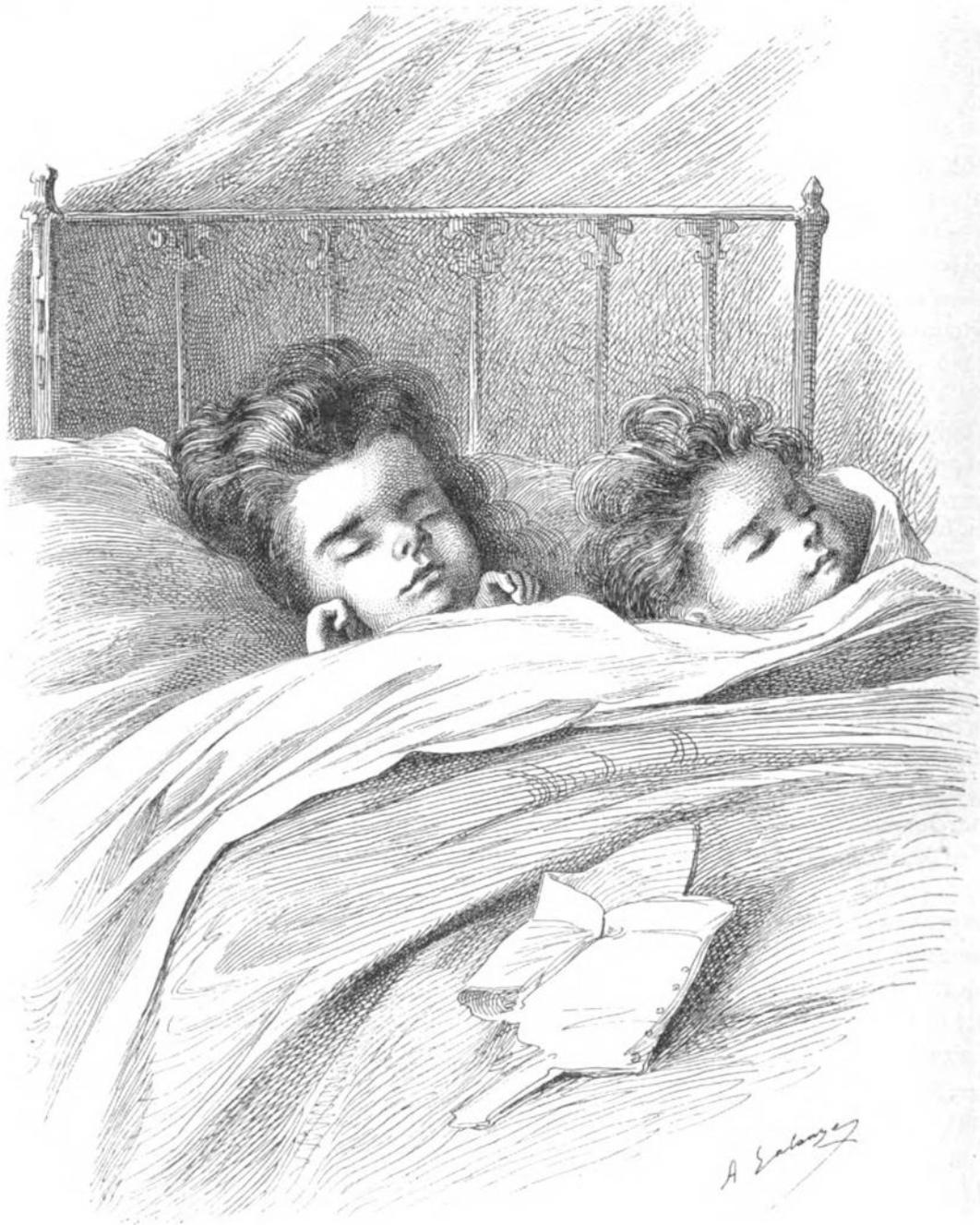
Comme c'était la veille du grand jour, on avait reçu de nombreuses visites. On joua à toutes sortes de jeux, surtout à celui de colin-maillard. Ce fut une joie de voir le vieil oncle John s'échauffer en courant, de peur d'être pris par le plus petit des enfants, ou, les yeux bandés, se heurter aux dossiers des chaises et des sofas, et embrasser le domestique qui apportait du charbon de terre pour la cheminée. Ensuite, on dansa, et l'oncle John, de plus en plus échauffé, sauta gaiement avec bébé, brouillant les figures, tandis que maman au piano jouait de plus en plus vite, et que le vieux recteur en cheveux blancs souriait à tout cela, en dégustant sa tasse de thé.

Enfin, l'heure du coucher des enfants sonna. Nourrice réunit son petit troupeau. On se passa de main en main la dernière née, tout ensommeillée, pour l'embrasser. Un joyeux désordre régna quelques instants sur le palier, puis, dans l'escalier, le rire s'éteignit par degrés, et les grandes personnes restées au rez-de-chaussée se mirent à table pour souper.

En haut, selon la coutume anglaise, on suspendit les bas des enfants, jusqu'aux mignons souliers de laine de bébé, et tout ce petit monde ne tarda pas à s'endormir.

« Eh bien, miss Ethel, je n'attends plus que vous, » cria la nourrice, s'arrêtant devant la chambre de la fillette.

chambre, se plonge le nez dans les plis de son oreiller, en murmurant : « Nous verrons demain matin, » et s'endort à son tour



Son impatience était fort naturelle, car à force de jouer et de babiller, Ethel avait oublié de suspendre son bas à sa porte.

Ethel court à la nursery, prend à tâtons un bas dans son panier à ouvrage placé sur la commode, l'accroche à la porte de sa

comme un petit loir à côté de sa sœur cadette.

Un peu plus tard, vers minuit, des lueurs de bougies brillèrent le long des corridors, des souhaits de bonne nuit échangés sur le palier annoncèrent que les parents, eux aussi, regagnaient leurs chambres, et quand papa se

dirigea vers la sienne, un singulier bruit, comme celui de quelque chose que l'on écrase, craqua sous ses bottes. Il pensa que le domes-

du balcon. Quelques nuages paresseux la voilèrent un moment, on eût dit qu'ils avaient éteint la lampe du ciel. Le jardin ressemblait



tique avait laissé tomber sur le parquet de menus morceaux de coke, et rentra sans prêter plus d'attention. Alors, tout fut tranquille.

La grande lune ronde regardait à travers les vitres et barrait le mur opposé et le parquet d'ombres bizarres en y dessinant les balustres

à un gâteau saupoudré de sucre, et les sapins chargés de neige avaient l'air de fantômes en robes blanches. Ce fut du moins ce que pensa Ethel quand elle se réveilla en sursaut et qu'elle souleva son rideau pour admirer cette nuit tranquille.

« Je me demande s'IL est en chemin maintenant? » pensa-t-elle.

La nuit s'acheva ainsi, et le froid fit du mieux qu'il put pour assurer de bonnes glissades aux passants du lendemain.

Au matin, les cloches joyeuses firent retentir la vallée. Les tout petits furent bientôt éveillés. Le jour venu, la maison entière fut en rumeur, on n'entendait qu'éclats de rire et cris de joie. Noël, en faisant sa ronde nocturne, s'était montré très généreux. Tous les bas débordaient de sucreries. Tommy battait le tambour, George jouait de la trompette; Alfred, qui avait une boîte d'outils, cognait du marteau. Comment Ethel ne s'éveillait-elle pas à ce bruit?

« Où est Ethel? crièrent les enfants en chœur, voyons ce que Noël lui a apporté? »

Et, avec des rataplan, des taratantara, ils coururent à sa chambre, juste au moment où la fillette se disposait à vérifier le contenu de son bas.

Elle resta stupéfaite : la chausse accrochée à sa porte y pendait piteusement vide, mais le corridor était semé de bonbons écrasés la

nuit précédente, sous les pieds de papa, quand il l'avait traversé pour aller se coucher.

Pour ajouter à la confusion de la paresseuse, bébé se mit à pleurer parce qu'il s'était fait mal en marchant sur des amandes au sucre qui jonchaient le tapis.

Pauvre Ethel ! son bas avait besoin de réparations, il était percé au talon d'un grand trou, par où toutes ces bonnes choses étaient tombées.

Cependant, non loin de là, il y avait un délicieux panier à ouvrage, accompagné d'un nécessaire garni de tout ce qu'il fallait pour coudre, broder, raccommoder.

C'était le cadeau du bonhomme Noël.

La leçon ne fut pas perdue.

Ethel renonça pour toujours à la paresse, prit goût aux travaux à l'aiguille, et en peu de temps elle y devint très adroite.

Manteaux, robes de poupée, lingerie, rien ne l'arrêtait; ses doigts étaient devenus des doigts de fée.

ACHILLE MELANDRI.

---

## DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

---

### CHAPITRE XVI

#### Remue-ménage.

Marianne regardait, avec raison, comme une grande victoire, le fait d'avoir obtenu l'assentiment de M<sup>me</sup> Latapie et elle se félicitait de ce succès si complet et si imprévu. Mais elle s'aperçut bientôt qu'il surgirait continuellement de petites difficultés, au cours du bouleversement général qu'il fallait entreprendre avant d'arriver à l'ordre et au bon arrangement de toutes choses. Ces escarmouches seraient les dernières protestations de l'antique esprit de routine vaincu par les idées modernes. « Joli sujet de peinture symbolique! disait-elle en riant à M<sup>lle</sup> Tardieu; on représenterait l'esprit de routine par un petit

vieillard rabougri conduisant une charrette à bœufs tristement éclairée par une misérable lanterne fumeuse; les idées modernes seraient deux belles et grandes jeunes femmes, couronnées de lampes Edison, et qui accourraient, dans un flamboiement de gaz et d'électricité, pour renverser la vieille charrette; on mettrait à l'entour un enchevêtrement d'attributs; machines à vapeur, dynamos, téléphones... Mais j'ai tort de rire. Hier, quand Jeantot a commencé à déblayer la chambre qui sera l'atelier, et que j'ai vu la pauvre M<sup>me</sup> Latapie courir derrière lui pour lui faire ses recommandations sur la manière de transporter un

affreux buffet vermoulu, j'ai eu vraiment pitié d'elle ! Comment supportera-t-elle le déménagement de la salle à manger si un simple changement dans le grenier l'affecte à ce point ? J'en arrive à me dire que mieux vaudrait me contenter de l'atelier et de ma chambre et laisser le reste de la maison dans l'état actuel.

— Gardez-vous-en bien ! Vous auriez des regrets quand il serait trop tard. Du reste, votre mobilier doit être en route. Vous verrez comme M<sup>me</sup> Latapie sera flattée d'avoir de jolies choses autour d'elle ; j'ai deviné, hier, qu'elle était très impatiente d'admirer ces fameux meubles de Paris ; elle se les figure comme quelque chose de splendide, de *princier* ; c'est son mot favori depuis qu'elle a voyagé ! Mais ce qui serait sage, ce serait de passer le mois d'octobre hors de la maison. Vous éviteriez, de la sorte, bien des tracas pour vous-même et bien des chagrins inutiles à la pauvre dame, et la besogne marcherait plus vite. »

Cette idée s'était déjà présentée à l'esprit de Marianne et elle s'était rappelé l'invitation de M. Lacoste. M<sup>me</sup> Latapie avait déclaré que *Loustau escounut* était trop loin de la ville et qu'on risquait d'y sentir l'humidité. Ce fut Roger qui suggéra une organisation possible.

« Si tu savais comme la métairie de grand-mère est agréable en ce moment ! Il y a des quantités de pommes et de poires mûres, et les châtaignes commencent. C'est tout plein de fleurs dans le jardin. On y serait si bien ! ça ne sentirait pas la peinture comme ici et on ne rencontrerait pas à chaque instant des ouvriers dans le corridor et l'escalier. Margalidet m'a dit que grand-père et grand-mère y passaient toujours l'été autrefois, et elle m'a montré les chambres qui sont très grandes.

— Le petit a raison, dit M<sup>me</sup> Latapie. Camp-long est tout près de la ville, à douze minutes, un quart d'heure au plus, et nous y serions bien mieux qu'ici ; je ne sais pas pourquoi j'ai cessé d'y aller. »

Les chambres de la métairie ne demandaient qu'un bon nettoyage et quelques arrangements fort simples pour être rendues habitables.

Marianne, assistée de Josefa et de Donine, et avec l'aide d'un colleur de papier, se chargea de tout arranger, et lorsque M<sup>me</sup> Latapie arriva, elle fut émerveillée de la transformation subie par le logis rustique. Des papiers de tenture neufs, à quarante centimes le rouleau, de petits rideaux, à trente-cinq centimes le mètre, quelques bouts de tapis, deux ou trois jardinières grossières achetées à des Bohémiennes de passage, et, dans des verres ou des bocaux à cornichons, quelques feuillages bronzés ou jaunis par l'automne, il n'en avait pas fallu davantage à la jeune fille pour égayer et embellir toute la maisonnette. Dans la pièce du bas, où la famille devait se réunir, M<sup>me</sup> Latapie eut vite fait de découvrir un fauteuil de paille garni des coussins turcs de Marianne ; elle s'y laissa installer sans protestations.

« Vous en aurez un meilleur quand mes meubles seront arrivés.

— Je ne dormirai que trop dans celui-ci ! dit la vieille dame avec un soupir. Je deviens d'une paresse !

— C'est ce qu'il faut, répliqua Marianne. J'entends bien que vous puissiez vous reposer complètement.

— Tu devrais faire de la tapisserie, grand-mère, comme toutes les dames à Paris.

— De la tapisserie ! miséricorde ! mon enfant ! jamais je n'y verrais pour cela. Mais, ajouta M<sup>me</sup> Latapie d'un air un peu confus, vous trouverez bien encore quelques livres à me prêter, mademoiselle Marianne, ma chère ? »

Au moment du départ, M<sup>lle</sup> Tardieu avait fait emporter à Marianne trois ou quatre romans pour les jours de pluie ; M<sup>me</sup> Latapie, d'abord en cachette, les avait feuilletés, puis elle y avait pris goût et bientôt elle s'était laissé absorber par *la Maison de Penarvan*, par *le Roman d'un jeune homme pauvre*, par *la Mare au diable*, comme si elle eût eu seize ans au lieu de soixante-dix. Cette passion pour les romans lui causait cependant quelques remords.

« A mon âge ! c'est honteux, disait-elle d'un ton de désespoir comique. Surtout, que les demoiselles Minveille n'en sachent jamais rien ! »

Marianne eut soin de renouveler fréquemment la provision de livres de la vieille dame, et celle-ci prit si bien l'habitude de s'installer avec son roman, soit dans un coin abrité du jardin, soit dans la salle à manger ensoleillée, qu'il ne fut plus question des courses à Orthez.

Pendant ce temps, les travaux de la rue Moncade avançaient rapidement sous la direction d'un jeune architecte qui ne tolérait ni les interruptions ni les longues causeries chères aux ouvriers méridionaux. On remplaçait les anciennes fenêtres aux petits carreaux par des fenêtres à grandes vitres qui laissaient passer librement la lumière et le soleil; on badigeonnait les plafonds, on collait des papiers, on repeignait les portes et les boiseries; depuis bien des jours déjà, on avait remplacé le carrelage des pièces du bas par du parquet, et ce travail se faisait aussi au premier étage. Une seule chambre échappait à la restauration générale : celle de M<sup>me</sup> Latapie qui, en partant pour Camplong, en avait fermé la porte, après y avoir entassé les chaises aux formes antédiluviennes, les tables vermoulues et les commodes boiteuses. Cette porte fermée causait au jeune architecte de fréquents accès de rage et il lui avait décoché, au passage, des regards de menace, voire même des coups de pied injurieux. Jamais il n'abordait Marianne sans lui poser tout d'abord une question, invariablement la même :

« Eh bien, mademoiselle, à quand l'attaque de la fameuse chambre ? »

Les arguments de la jeune fille ne le touchaient nullement : la crainte de causer un chagrin à M<sup>me</sup> Latapie, le respect du passé, le culte du souvenir...

« Tout cela est fort joli, sans doute, mais ce n'est pas avec du sentiment qu'on raccommode les chambres délabrées, et celle-là est précisément, de toutes les pièces de l'immeuble, celle qui a le plus besoin d'être réparée : lézarde profonde à gauche de la cheminée, boiserie complètement moisie sous la fenêtre, porte de placard fendue du haut en bas... Je vous fais grâce des autres détails ;

ils sont tous soigneusement notés dans mon carnet. Et la fenêtre, y avez-vous songé, mademoiselle ? On ne peut pas laisser cette vieilleries seule au milieu des autres ; tout ce côté de la maison en serait déparé. »

Marianne écoutait ces réclamations, promettait de tenter un effort sérieux et, rentrée à Camplong, elle se taisait. En retrouvant la vieille dame, elle hésitait à prononcer les paroles qui auraient jeté la consternation dans un esprit que les aventures des héros et des héroïnes de roman étaient seules à troubler pour le moment.

D'ailleurs elle était elle-même très préoccupée. Elle venait de recevoir une lettre de M. Guilbois en réponse à celle où elle lui avait annoncé sa décision pour l'hiver et les années suivantes.

Cette détermination, que le peintre et sa sœur ne pouvaient s'empêcher d'approuver, leur avait cependant causé un assez vif désappointement.

« Vous faites bien, chère enfant, écrivait l'artiste, de tout subordonner à la santé du mioche, et nous sommes heureux tous les deux en nous figurant la satisfaction de la grand'maman. Mais c'est nous qui nous trouvons lésés, Julie et moi.

« Qu'est-ce que va devenir votre vieux maître, à présent qu'il n'aura plus à contempler que les barbouillages, charbonnés par ces malheureuses petites qui n'ont que des lucarnes à la place où les autres ont des yeux ? Moi, qui me réjouissais déjà à l'idée de vous voir travailler à vos tableaux pour le Salon ! Quand on est fini soi-même, il fait bon voir près de soi les autres, les jeunes surtout, ceux qui commencent, qui sont en pleine force, en plein talent. Et quelle joie de pouvoir se dire : peut-être que sans moi, cet artiste n'en serait pas là ; c'est moi qui l'ai débrouillé, c'est moi qui l'ai poussé, dirigé !

« Julie trouve que, depuis votre départ, elle n'a plus personne à qui parler ; le fait est que nous vieillissons tous deux, que nous ne pouvons plus rien ni pour amuser ni pour servir autrui et que, tout naturellement, on nous laisse de côté. La fidèle affection de notre

petite amie nous est d'autant plus précieuse, et puisque les circonstances l'empêchent de venir nous égayer comme par le passé, nous lui demandons de nous envoyer souvent de ces bonnes lettres qui nous réconfortent pour un temps. »

Marianne fut très touchée de ces paroles amicales, très chagrinée aussi du ton découragé de son vieil ami. Elle s'était si bien promis de le décharger le plus possible de la surveillance des élèves qui lui causaient de l'ennui, elle avait tant espéré que sa présence le stimulerait, qu'il reprendrait goût à son travail personnel. Si seulement elle pouvait trouver un moyen de lui rendre un peu d'entrain ! elle s'acquitterait ainsi d'une part de la dette de reconnaissance contractée envers cet excellent ami pendant ses premières années d'études artistiques. Elle savait que le fâcheux état d'esprit de M. Guilbois datait de l'époque d'une grande déception éprouvée quelques années auparavant. Il avait cru qu'il allait être chargé de l'exécution de deux tableaux pour une mairie de Paris, et au dernier moment un autre artiste lui avait été préféré.

« Ce qu'il faudrait à M. Guilbois, se disait Marianne, ce serait une commande officielle. Il reprendrait courage et confiance en lui-même. Mais cette commande, qui la lui fera obtenir ? Plus il se confine dans son atelier, plus il se laisse oublier, plus il lui est difficile de sortir de là. Et ce n'est pas une pauvre jeune fille isolée dans son petit trou de province qui peut faire remonter vers lui le courant de la popularité. »

Et malgré sa conviction qu'elle ne réussirait jamais à venir en aide à son maître d'une manière vraiment utile, elle se mit à rêver au moyen d'y arriver, si bien que cette préoccupation devint une de ses pensées dominantes pendant les longues journées où, faute d'une installation convenable, il était impossible de se remettre au travail.

Roger jouissait beaucoup de cette prolongation des vacances et des allées et venues fréquentes entre les deux maisons. Il s'arrangeait pour avoir, dans ces promenades, ce qu'il se plaisait à appeler *des aventures* ; il faut dire que le petit garçon se contentait de peu : un chien qui venait se frôler contre lui en remuant la queue d'un air amical ; un troupeau d'oies sifflant la menace et l'outrage et que Roger, toujours héroïque, mettait bravement en fuite : autant d'incidents qui fournissaient ensuite matière à des récits animés. Très souvent, pendant ces courses, le frère et la sœur rencontraient le docteur Perrier passant en voiture ou à bicyclette. Roger, resté le très fidèle ami du jeune médecin, ne pouvait prendre son parti de ce que ces rencontres n'aboutissaient jamais au moindre bout de conversation : il avait tant de questions à poser au jeune homme !

« Il n'est pas bien aimable, le docteur ! avait-il coutume de dire. Pourquoi est-ce qu'il ne s'arrête pas avec nous ? Il faut donc qu'on soit malade pour qu'il vienne vous voir ! »

Marianne finit par remarquer la fréquence de ces rencontres, si bien qu'elle demanda, un beau jour, à M<sup>me</sup> Latapie s'il y avait beaucoup de malades autour de Camplong. Cette question excita chez la vieille dame une hilarité si grande, que Marianne regretta de l'avoir posée.

« Le père et la mère du docteur sont en ce moment à leur campagne, tout près d'ici ; tenez, là-haut, ces grands arbres jaunes, et la route la plus longue pour se rendre chez eux passe devant Camplong ; je suppose qu'Élie Perrier trouve qu'il n'a pas assez de courses à faire et que c'est pour cela qu'il choisit ce chemin-là, » et M<sup>me</sup> Latapie recommença à rire de plus belle.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)



# PÊCHE ET CHASSE

## SUR LES CÔTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Suite.)

### Poissons.

Nous distinguerons trois catégories :

1° Poissons pouvant se pêcher sur les grèves ;

2° Poissons pouvant se pêcher avec la ligne tenue à la main du haut des jetées, estacades, digues ou rochers ;

3° Poissons qu'on ne peut pêcher qu'en pleine mer et en bateau, soit aux filets, soit à la ligne, soit aux cordes.

#### 1° POISSONS DE SABLE OU POUVANT SE PÊCHER SUR LES GRÈVES

Dans cette catégorie nous rangerons :

1° Les équilles ou lançons ;

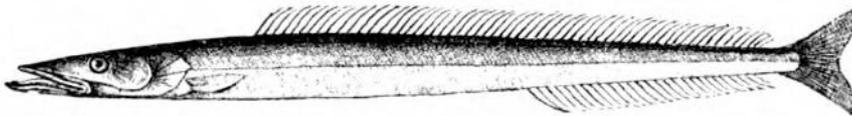
2° Les soles, plies, limandes, turbots, barbues et gravières.

1° *Équilles ou lançons*. — C'est une pêche très amusante et fort productive quand on a un peu d'adresse et qu'on connaît les bancs de sable que ce poisson affectionne. On peut y aller en bande et c'est une vraie pêche de demoiselle, tant elle est facile.

L'équille se tient dans le sable fin, de préférence dans les bancs ayant une certaine pente et assez rapprochés de la limite où la mer se retire.

L'attirail comporte un panier quelconque et une petite bêche à main.

Ce poisson ressemble à une petite anguille,



il est vert sur le dos et argenté sous le ventre, sans écailles. Sa vivacité est extraordinaire et il a la faculté de s'enfoncer dans le sable

humide et de s'y mouvoir avec une surprenante rapidité.

En friture il est excellent et il est autant recherché à cause du passe-temps charmant qu'il procure quand on le pêche qu'à cause de son goût très fin.

Il suffit de fouiller le sable à une profondeur d'environ 20 centimètres pour en voir à tout instant filer sous la bêche, il faut alors donner un rapide coup dans la direction prise par le poisson et envoyer la pelletée sur le sable à côté de soi, puis saisir l'équille qui n'a pas eu le temps de replonger dans le sable en perçant la croûte un peu plus dure de la surface. Il faut avoir une certaine dextérité qui d'ailleurs s'acquiert vite et, bientôt, vous rentrerez chez vous le panier rempli de ces excellents poissons.

L'équille se trouve abondamment sur presque toutes les plages de France, à certaines époques, d'ordinaire au mois d'octobre ou à la suite de fortes bourrasques, ces poissons s'abattent dans les bancs de sable en quantité prodigieuse. Il suffit de gratter le sable avec un morceau de bois ou même avec les mains pour en découvrir plusieurs à la fois.

Au mois d'octobre 1894, à Saint-Jacut-de-la-Mer, près de Dinard, il en était venu une telle quantité que tout le village, hommes, femmes et enfants, partis à cette pêche, en rapportaient de grands sacs complètement remplis, beaucoup firent plusieurs voyages, toujours avec un égal succès, et cela pendant trois jours et trois nuits.

C'était au moment de la pleine lune et aux marées basses de nuit, c'était un coup d'œil des plus curieux que de voir cette population

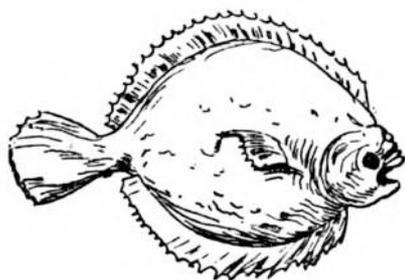
ayant l'air de fouiller dans un coup de folie une mine ensorcelée où les lingots d'argent mis à découvert se changeaient en serpents et leur échappaient en se tordant sous leurs doigts.

Mais les rires, les appellations joyeuses, les plaisanteries faisaient vite oublier ce tableau quelque peu fantastique.

L'équille est un excellent appât pour toutes sortes de pêches, principalement pour amorcer les cordes que l'on tend sur la grève et dont nous allons bientôt parler; il sert également pour la pêche du maquereau, du lieu, du bar, du congre, etc.

2° Soles, plies, limandes, turbots, barbues, etc. — Si le bar est considéré et, à juste titre, comme le roi des poissons de mer, la sole est digne de partager sa royauté, car sa chair a un goût d'une délicatesse qui ne peut se comparer à aucun autre. Sa capture doit donc être recherchée avec grand soin, elle présente certaines difficultés et sa pêche ne manque pas d'intérêt.

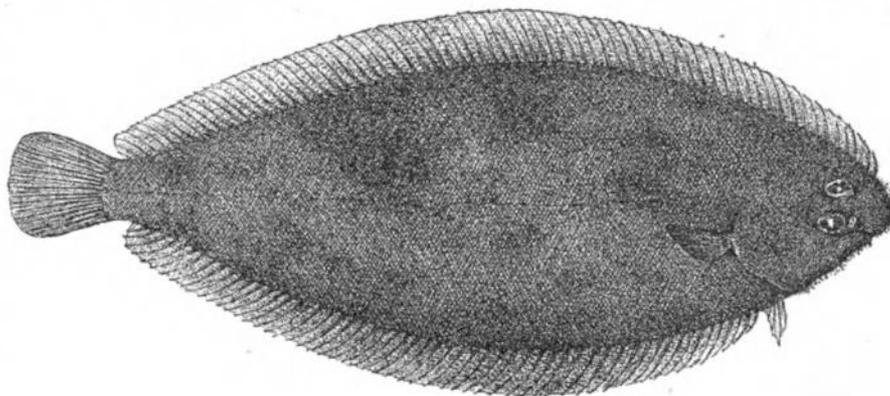
Le grand filet en forme d'X irrégulier, dont j'ai parlé pour la pêche de la crevette,



PLIE.

s'adapte merveilleusement pour celle de la sole et de tous les poissons plats de même famille. En effet, sans qu'il soit nécessaire de s'avancer dans la mer aussi loin que pour la crevette, on peut, en ayant de l'eau jusqu'aux

genoux, faire une pêche fructueuse. C'est surtout à marée montante qu'il faut se mettre à l'œuvre, car ces poissons arrivent avec le flot



SOLE.

pour ramasser sur la grève les mouches et les insectes qui y sont tombés ou que la mer a surpris.

On pousse donc ce filet parallèlement au flot, mais en ayant soin de présenter toujours l'ouverture du côté de la mer montante.

Les mailles du filet doivent avoir 2 centimètres et demi (25 millimètres) d'écartement (police maritime sur les engins de pêche), et il faut rejeter à l'eau tout poisson qui n'a pas la taille réglementaire (10 centimètres de l'œil à la naissance de la queue). La main étendue à plat est la bonne longueur pour la taille réglementaire et on peut prendre cette longueur comme base.

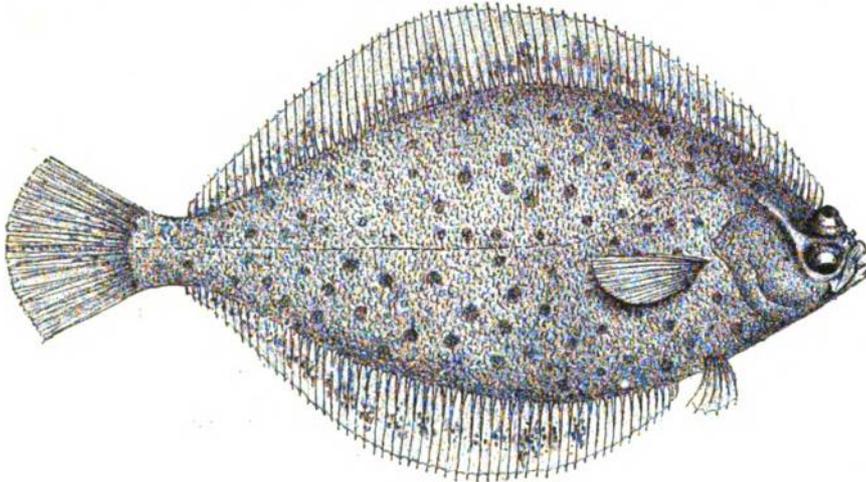
Il est facile de distinguer une sole d'une plie, barbue ou turbot : la sole est longue et de couleur jaunâtre qui la fait souvent confondre avec le sable, tandis que les autres sont noirâtres ou de couleur foncée tirant sur le marron et parsemées de points noirs ou jaunes; la plie, la barbue, le turbot sont de forme arrondie; la sole et la limande sont longues.

J'insiste sur ce point qu'il est nécessaire de pêcher à contre-flot, car les soles et les plies rasent le sol et s'y enfoncent souvent en recouvrant leur dos d'une légère couche de sable par un mouvement de leurs nageoires latérales s'étendant de chaque côté du corps et de la tête à la queue. Le filet tendu par le courant et maintenu au fond à l'aide des plombs ne peut quitter le sol et l'animal est

ainsi forcé de s'engouffrer dans le filet, tandis qu'en manœuvrant ce dernier dans le sens du flot, chaque vague, venant par derrière frapper le filet, soulève les plombs et laisse échapper ou passer la proie par-dessous.

Il est également bon de pêcher pieds nus, car il arrive que l'on marche sur un de ces animaux qui s'est enfoui dans le sable et qui

tueuses recherches et la mer commençant à monter, je me disposais à revenir chercher ma pièce, lorsque, à ma grande stupéfaction, je ne retrouvai rien à la place où j'avais laissé mon poisson. Personne n'était venu aux environs, on n'avait donc pu me le voler; le sable était intact tout autour et pas la moindre flaque d'eau aux alentours à moins de



LIMANDE.

s'agite aussitôt qu'on lui met le pied dessus; quelque bizarre que paraisse cette sensation, il ne faut pas abandonner la pression du pied, tandis que de la main on saisit le poisson par les ouïes en le serrant fortement de peur qu'il n'échappe dans les mouvements convulsifs et désordonnés de sa queue.

C'est le cas de dire qu'on fait des pieds et des mains pour obtenir un bon résultat relativement à cette pêche, et rappelez-vous qu'avec les pieds vous ferez souvent meilleure pêche qu'avec votre filet.

Ne déposez jamais sur le sable vos poissons, vous ne les retrouveriez plus, ce sable fût-il absolument sec.

Il m'est arrivé un jour de prendre, en marchant dans un claret, un superbe turbot d'environ trois livres; n'ayant pas emporté de panier et ne sachant où le mettre, je le jetai loin de l'eau sur le sable auprès d'un gros caillou que j'avais remarqué et, dans l'espoir de trouver un nouveau turbot qui aurait fait pendant à l'autre, je tâtonnais dans le claret, pieds nus. Au bout de dix minutes d'infruc-

15 mètres. Je fus contraint de m'enfuir devant le flot montant, en abandonnant ma pièce qui s'était tranquillement enfoncée dans le sable, ainsi que me l'affirmèrent des pêcheurs, à qui je contai ma mésaventure. En pareil cas, passez votre doigt dans

une ouïe, si vous n'avez ni panier ni ficelle à votre disposition et n'abandonnez jamais la proie... pour l'ombre!

Lorsque, aux grandes marées, la mer se retire très loin, laissant de grandes étendues de sable à découvert, profitez des clarets où vous ne pouvez aller d'ordinaire et explorez-les en promenant, à la surface du sol, le tranchant d'une bêche ou mieux les dents d'un râteau. Bien souvent vous trouverez, cachées à un centimètre de profondeur, de belles soles ou de grasses barbues qui se lèveront aussitôt que vos instruments les auront touchées. C'est une pêche fort amusante et il est rare de revenir bredouille. Ayez également un léger haveneau ou un petit trident en fer et suivez de l'œil l'animal lorsqu'il se lèvera sous la bêche ou le râteau; remarquez la place où il cherchera à s'enfouir de nouveau, ce qui est facile grâce au nuage de sable qui trouble l'eau, avancez-vous doucement et glissez votre haveneau sous la bête ou piquez-la avec le trident.

*Gravières.* — On appelle ainsi une sorte

de plie à la peau extrêmement rugueuse et semblable au toucher à du gravier, qui s'attache aux pierres et qu'on pêche dans les rochers et sous les gros cailloux couverts d'eau. Sa chair est excellente et très grasse, elle se détache facilement avec la main. Malheureusement cette espèce est assez rare. C'est tout à fait par hasard, en pêchant des ormeaux et en tâtant le dessous des pierres, qu'on sent sous la main cette peau rugueuse qui vous fait reconnaître, sans erreur possible, la présence de l'animal.

**Pêche aux cordes de grève.** — J'arrive à la partie la plus intéressante de la pêche au bord de la mer et surtout la plus fructueuse, car jusqu'à présent les différentes pêches dont j'ai entretenu mes lecteurs procurent plus d'amusement qu'elles ne rapportent de poissons à la maison d'une façon continue. Les personnes vraiment désireuses de s'occuper sérieusement de la pêche devront recourir aux cordes pour approvisionner, d'une façon un peu régulière, le garde-manger.

Les cordes disposées judicieusement sur la grève, visitées avec soin chaque jour, à chaque marée et constamment amorcées, constituent une mine à poissons inépuisable.

*Manière de confectionner les cordes.* — Cette confection est la même que celle des cordes de jet utilisées pour la pêche de fond en pleine mer et dont nous parlerons en son temps.

On achète une corde solide que tous les cordiers fournisseurs ordinaires des marins ont en magasin. Cette corde doit avoir la grosseur d'un tuyau de plume d'oie, être solidement câblée et goudronnée ou passée au tan afin qu'elle ne pourrisse pas dans l'eau. Cette corde se vend au poids et coûte 0 fr. 25 ou 0 fr. 30 la livre, il y a environ 5 brasses par livre. La brasse comprend la longueur des deux bras étendus, c'est à peu près 1<sup>m</sup>,50.

Pour avoir une corde d'une bonne dimension, il faut prendre 200 brasses de ce câble, ce qui vous donnera une ligne de 300 mètres. Vous coupez votre rouleau de corde en 4 morceaux de 50 brasses de long, vous aurez ainsi 4 lignes plus maniables qu'une seule

ligne de 200 brasses. Vous arrêtez chaque extrémité de vos morceaux par un nœud solide qui empêchera la corde de se détordre et de former tampon de filasse. Lorsque vous disposerez votre ligne sur la grève pour pêcher, vous n'aurez qu'à attacher fortement vos quatre morceaux de ligne les uns aux autres pour reconstituer la ligne totale.

Il faut détordre les lignes, de façon qu'elles ne s'enroulent pas une fois mouillées et garnies d'hameçons. On sait, en effet, que la corde neuve trempée dans l'eau se tord davantage en se gonflant et s'embrouille facilement. Il est donc bon de l'étendre *tout allongée* sur la grève, une extrémité solidement fixée à un pieu enfoncé dans le sable et l'autre extrémité, à laquelle est suspendue une pierre de la grosseur du poing, pouvant tourner librement dans un anneau, qui est retenu à un deuxième pieu semblable au premier. On la laisse ainsi passer deux ou trois jours dans l'eau, la corde perd sa raideur, se détord de la quantité nécessaire et, une fois relevée et séchée, elle est prête à servir.

Un autre bon moyen de détordre la corde consiste à fixer une extrémité à un arbre ou tout autre solide point d'attache et, après l'avoir allongée à terre, de tirer dessus fortement et à plusieurs reprises de façon à la raidir et à la faire allonger davantage; après chaque étirage, on laisse la corde se détordre librement. En répétant cette opération chaque fois que, dans les premiers temps, vous *loverez* votre corde, vous arriverez à avoir des lignes absolument souples.

On entend par *lover* une corde, l'opération qui consiste à enrouler la ligne en larges anneaux, une fois la pêche terminée, lorsque l'on veut rentrer ses lignes chez soi, pour une raison ou pour une autre.

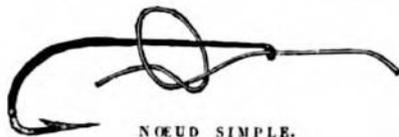
Cette opération d'assouplissement terminée, vous procédez à la confection de vos *avançons*. On appelle avançon une cordelette ou *empile* en fil tordu, armée d'un hameçon.

Ces empiles se vendent toutes faites; il est préférable et plus économique de les faire soi-même. Vous achetez dans ce but du fil de

chanvre ordinaire, autrement dit de la ficelle à trois tours. Vous en coupez des morceaux de 2<sup>m</sup>,50, autant de morceaux que vous voulez avoir d'avançons, et vous faites à chaque bout deux petites boucles. On passe l'une de ces boucles dans un clou à crochet fixé à une branche d'arbre, une traverse, n'importe quel objet transversal et suffisamment élevé pour que le morceau de ficelle ne traîne pas à terre et en soit même distant d'une vingtaine de centimètres. L'autre boucle sert d'œil à l'attache du *boulet*.

Ce boulet consiste tout simplement en un caillou rond et assez lourd (un gros galet de 2 à 3 kilogrammes) que l'on a noué solidement avec une ficelle forte surmontée d'un crochet fixé au centre de gravité du boulet, c'est ce crochet qu'on introduit dans la boucle du bas des empiles à confectionner. On donne un vigoureux mouvement de rotation au boulet dans le sens de la torsion de la ficelle, laquelle se tord davantage. Quand on juge la torsion suffisante, on décroche le boulet, on passe la boucle devenue libre dans le clou à crochet où se trouve la première boucle, de manière à plier exactement la corde en deux; on suspend le boulet dans le pli ainsi formé par la corde doublée afin d'en maintenir la rigidité, et on laisse la ficelle se tordre d'elle-même. On peut aider à ce mouvement de torsion, en faisant de nouveau tourner le boulet avec précaution de façon à ne pas faire rompre la ficelle. L'empile se fait ainsi plus régulièrement et se trouve tordue très serrée.

Voici donc une empile terminée. On répète la même opération autant de fois qu'on désire avoir d'empiles, en peu de temps on en a suffisamment pour confectionner les



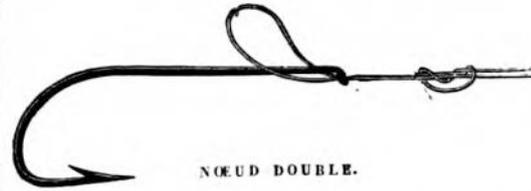
NŒUD SIMPLE.

avançons et monter la ligne. Les empiles obtenues ont environ 1 mètre à 1<sup>m</sup>,10 de long, car la ficelle en se tordant tend à raccourcir.

À l'endroit où la corde doublée s'est trouvée pliée en deux, vous attachez un hameçon à

l'aide d'un nœud coulant ou mieux à l'aide de deux demi-clefs.

Les hameçons employés pour des cordes de



NŒUD DOUBLE.

grève ne doivent pas être trop forts, ils ne doivent pas être non plus d'une petitesse exagérée. La grosseur de l'hameçon à maquereau est, à mon avis, la meilleure; ces hameçons coûtent communément un franc ou un franc vingt le cent. Avec un cent, vous en avez suffisamment pour monter une corde de deux cents brasses.

Tout pêcheur ou marin vous apprendra à faire un nœud à l'aide de deux demi-clefs, et toutes les descriptions que je pourrai vous donner sur ce mode d'attache ne vaudront jamais l'exemple et la pratique. C'est d'une simplicité enfantine et c'est un nœud d'une force extraordinaire et défiant toute secousse, même des plus forts poissons. La corde cassera, le nœud restera intact.

Une fois toutes vos empiles garnies d'hameçons, il faut monter la ligne avec les avançons ainsi obtenus. A cet effet, vous attachez le premier avançon, dont vous avez, ainsi qu'aux autres, coupé préalablement les deux boucles devenues inutiles; vous l'attachez, dis-je, après la corde à l'aide d'un nœud coulant, d'un nœud à deux demi-clefs, ou d'un nœud roulé (qui s'obtient en enroulant deux fois l'empile autour de la corde et en rattachant le petit bout à l'avançon à l'aide d'un nœud ordinaire).

Le premier avançon doit être placé à une brasse de l'extrémité de la corde, et on continue à fixer les autres avançons de la même manière, de deux en deux brasses. De cette façon, la ligne est garnie d'avançons sans que ceux-ci puissent s'embrouiller en se nouant les uns aux autres. En effet, la corde ayant 300 mètres et les avançons 1<sup>m</sup>,20 au maximum, en les attachant toutes les deux

brasses, c'est-à-dire tous les 3 mètres, ils ne peuvent se nouer ensemble, puisque leurs longueurs réunies ne seraient que de 2<sup>m</sup>,40 au maximum et leur écartement 3 mètres. Cette prescription est indispensable à observer, si on ne veut pas que les avançons s'embrouillent deux à deux quand ils flotteront librement dans l'eau.

A mesure qu'on attache les avançons sur la corde, il faut avoir soin de *rader les hains*, autrement dit d'arranger les hameçons de façon qu'ils ne s'embrouillent pas lorsque vous rassembleriez ou *lovez* votre corde en anneaux (en terme de pêche breton, hain signifie hameçon).

Évidemment, si vous fabriquez votre corde directement sur la grève, à la place même où vous désirez pêcher, cette précaution est inutile. Dans ce cas, vous tendez votre corde en attachant chaque extrémité à deux solides pieux enfoncés profondément dans le sable et assez grands pour pouvoir être remarqués de loin, de façon à reconnaître tout de suite la place de votre ligne et la surveiller au besoin à distance; cela fait, vous attachez comme précédemment vos avançons toutes les deux brasses. Il n'y a plus qu'à amorcer, la ligne est prête à servir. Il faut, en outre, prendre la précaution d'attacher des pierres demi-lourdes (deux kilogrammes environ) de distance en distance (tous les quinze avançons), afin de faire caler la ligne au fond de l'eau.

Mais la confection de la ligne se fait en général chez soi, et alors il y a nécessité de *rader les hains*.

Or on a remarqué que les hameçons s'embrouillent beaucoup moins lorsqu'ils sont à l'envers, c'est-à-dire la pointe dirigée en bas. Pour les amener dans cette position lorsqu'ils sont fixés après l'empile, on les attache par leur courbe à l'aide de deux demi-clefs, l'hameçon se trouvant aussi près de la corde que possible. De cette façon les avançons ne s'embrouilleront que très peu, sinon pas du tout.

Quand on veut amorcer, on dégage l'hameçon des deux demi-clefs et l'avançon, de replié, redevient libre. Chaque fois qu'on relève une corde, aussi bien sur la grève qu'en bateau, il faut toujours rader les hains avant de replier la corde en rouleau.

Voici donc notre engin terminé. La corde est assouplie et ne se tordra pas dans l'eau, les empiles sont garnies d'hameçons, les avançons fixés sur la corde, les hains radés, la corde *lovée*, c'est-à-dire enroulée en grands anneaux, que l'on obtient en enroulant la corde dans les mains de brasse en brasse, ce qui fait que tous les avançons sont ensemble et à même hauteur sur le rouleau, puisqu'ils sont attachés de deux brasses en deux brasses. Il faut maintenant se servir de cet engin, et s'en servir utilement; or il reste une dernière opération, celle d'amorcer les hameçons, autrement dit de *boëtter*.

En Bretagne, tous les appâts, quels qu'ils soient, s'appellent des *boëttes*, et garnir un hameçon s'appelle *boëtter*.

Je vais donc parler des différentes amorces ou boëttes.

(La suite prochainement.)

LOUDEMER.

## ROMAN D'AVENTURES

### LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

#### XIII. — La mine d'or. — Goliath et le rhinocéros.

Libres! libres!... C'est à peine si les évadés pouvaient se persuader, après une heure de course effrénée, que leur délivrance n'était

pas un rêve. Entre le misérable sort du captif, livré au bon plaisir de ses geôliers, — individualité vivante, mais sans usage de sa

volonté, sans force et sans pouvoir, — et la condition nouvelle de celui qui vient de s'affranchir pour recouvrer d'un coup des biens si précieux, il y a un tel abîme, que la certitude de l'avoir franchi ne s'impose pas tout d'abord à l'esprit. Il faut un certain temps pour que « l'accommodation » se fasse, comme disent les physiologistes, et pour qu'un si grand changement ne paraisse plus une illusion.

Autour de l'éléphant et de sa quintuple charge, tout déjà prenait un aspect nouveau. Sorti des pentes rocheuses au milieu desquelles s'était niché le village des Pygmées, il suivait maintenant d'un pas moins relevé, mais encore rapide, un val boisé qui s'étendait vers l'orient. Les premières lueurs de l'aube se montraient à l'horizon. Trente à quarante kilomètres au moins séparaient les fugitifs de ceux qu'ils avaient si inopinément quittés, et rien n'annonçait derrière eux un effort tenté pour les rejoindre. Le silence était profond. La lune versait toujours sa paisible lumière sur les fugitifs, et sous son regard propice ils venaient de franchir une large rivière, que Goliath avait passée à la nage sans une minute d'hésitation. Un sentiment de sécurité et de confiance se faisait jour dans tous les cœurs. M<sup>lle</sup> Massey fut la première à parler pour envoyer un souvenir de regret amical aux noirs infortunés dont les acclamations d'adieu retentissaient encore à son oreille.

« Pauvres gens!... Pauvres malheureux!... dit-elle, les yeux mouillés de larmes. Combien j'aurais voulu les prendre tous avec nous!... Il est affreux de les laisser ainsi livrés à la fureur et à la brutalité...

— Hélas!... nous n'y pouvons rien, répondit Gérard, et leur sort est celui de milliers ou de millions d'autres, sur cette terre de violence et d'esclavage. Ici, l'homme est bien véritablement le loup ou le tigre de l'homme.

— Il faut se faire une raison, mademoiselle Colette, ajouta philosophiquement Le Guen. Les noirs ne seraient pas beaucoup mieux en point, si nous partagions toujours leur captivité.

— *Pour sûr*, appuya Martine. Vous êtes trop bonne, ma pauvre mignonne. Il vous semble que vous avez mal fait en les quittant... Est-ce qu'on pourrait nous en faire un reproche?... Si nous avions eu un train *express* à notre disposition, passe encore! Mais ce brave *Goliathou*, il en a bien sa charge, avec nous cinq sur le dos!...

— Tu as raison, Martine, dit M<sup>lle</sup> Massey en soupirant. Mais la pensée de ces infortunés empoisonne la joie que j'éprouve à nous voir libres.

— Il est certain que Goliath ne pourrait pas en emporter un de plus, s'écria Gérard en riant pour essayer de faire diversion. Toi, Colette, Lina et moi, on peut nous classer dans la cavalerie légère. Mais Le Guen pèse bien ses 150 livres, et toi, Martine, combien?... Dans les 100 kilos, n'est-ce pas?...

— Cent kilos!... *Tant vaudrait-il!... Chés!* si l'on peut dire!...

— Hé! hé!... Tu étais déjà majestueuse au départ, — ce que nous appelons « une belle femme », — et la vie en plein air ne t'a pas fait de mal, c'est certain!... Tu dois peser un tiers de plus, je l'affirme, — et si tu continues de ce train, Goliath refusera de te porter.

— Goliath vaut mieux que vous!... répliqua Martine, secouée d'un rire bon enfant. Toujours le même, ce mauvais garçon!... Rien n'y fait. Il faudrait qu'il plaisante, *quand bien même* il serait dans la gueule du loup... Mais dites-moi, reprit-elle, curieuse, où allons-nous maintenant?

— Au sud, toujours, tu le penses bien! déclara péremptoirement Gérard, intraitable sur cet article de foi. Mais, pour le présent, il suffit de laisser faire Goliath. Il sait mieux que nous comment se diriger.

— On dirait vraiment qu'il voit notre salut à sa discrétion, remarque Colette. Avez-vous noté tous les tours et détours? Tantôt nous avons la lune à droite et tantôt à gauche. Je ne comprenais pas d'abord pourquoi il change à tout instant de route et semble chercher les ruisseaux pour y marcher. C'est évidemment pour faire perdre notre trace... Brave ami!...

— Je l'ai remarqué tout de suite, dit Gérard. La sagacité de cet animal est prodigieuse. »

En effet, l'éléphant, se hâtant toujours avec majesté dans la direction de l'ouest, en écrasant sous lui les hautes herbes, *doublait* fréquemment sa voie, retournait en arrière, faisait des crochets capricieux en apparence, mais destinés à dépister la meute, si elle courait après lui. Cette nouvelle preuve d'intelligence le rendait plus cher encore et plus précieux à ceux qu'il emportait. Bien sûrement, s'ils échappaient sans retour à l'odieuse tyrannie de Rurouk, c'est à Goliath et à Goliath tout seul qu'ils le devaient, — à son admirable instinct, à son dévouement sans réserve.

Toute la nuit, il marcha ainsi. Puis, enfin, quand le soleil se trouva déjà haut dans le ciel, comme on venait d'entrer dans une belle clairière, au bord d'un ruisseau ombragé de bananiers, Goliath s'arrêta. A son estime, l'heure de la halte avait sonné.

Les évadés poussèrent un cri de joie. Se laissant glisser à terre, ils se mirent à caresser leur sauveur, à le remercier de sa vaillance. Il agitait la queue et les oreilles d'un air satisfait; il y avait quelque chose comme un sourire dans ses yeux fins et sa face préhistorique.

On cueillit pour lui ses fruits de prédilection, on le bouchonna avec soin; tout le monde fit un déjeuner assaisonné d'exclamations joyeuses; chacun, s'écartant le long du ruisseau, procéda à sa toilette personnelle; puis on se reposa pendant deux heures, mais sans arriver à fermer l'œil. Les fugitifs ne se possédaient plus. Ils parlaient, riaient, extravaguaient presque dans leur joie. Colette et Lina en dansaient sur place, à la lettre, et le bon Goliath, suivant d'un œil paternel leurs gracieux ébats, avait l'air de partager leur intense satisfaction.

Enfin, on repartit, tous les cinq sur le dos de l'éléphant, car il importait, pendant les premiers temps au moins, de mettre la plus grande distance possible entre soi et le pays des Akkas. La vaste plaine, quittée quelques

jours avant pour obliquer vers leur montagne, fut bientôt retrouvée, et dès lors, conformément à la volonté ferme de Gérard, c'est vers le sud qu'on marcha.

« Nous ne pouvons pas être bien loin du Zambèze, à trois ou quatre cents kilomètres au plus, affirmait-il. Remarquez-vous comme la chaleur est déjà moins forte que dans les vallées, pourtant relativement fraîches, du Tanganyika? Je ne serais pas surpris que nous fussions vers le treizième ou quatorzième degré de latitude... Voyez plutôt ma carte!... »

Et il exhibait son papier, quelque peu froissé et maculé par ses aventures de terre et de mer, mais lisible encore, avec ses teintes distinctes, ses degrés soigneusement notés, son échelle kilométrique.

« Ta carte ne peut pas nous dire où nous sommes, objecta Colette.

— Non, certes, pas rigoureusement. Il faudrait un sextant pour prendre la hauteur du soleil, et nous n'en avons pas, non plus que nous ne savons l'heure vraie du lieu où nous sommes. Pourtant, avec une simple équerre faite de deux bambous je m'amuse souvent, comme tu le sais, à mesurer tant bien que mal ladite hauteur du soleil, vers midi, en visant l'horizon par le tube inférieur. Tout cela ne peut être qu'approximatif, assurément, mais je ne crois pas me tromper de plus d'un degré ou deux.

— La science est une belle chose, dit Colette non sans une pointe de scepticisme.

— Oh! tu peux rire! Je suis sûr de mon approximation... D'ailleurs, il faut bien que nous finissions par avoir fait du chemin à force de marcher... Les pèlerins de la Mecque arrivent du fond du Maroc à condition d'y mettre le temps. Les croisés français se rendaient à Jérusalem par la même méthode... Sais-tu que nous sommes en route depuis cent cinquante-neuf jours, sans compter les quatre mois passés chez les Somalis? Admets que nous ayons perdu soixante de ces jours dans nos haltes diverses. Il en reste cent trente-cinq. Admets que nous ayons « couvert » (comme disent les sportsmen) six kilomètres par jour en ligne directe vers le sud,

— sans compter les détours et crochets, — cela nous donnerait huit cents kilomètres environ, c'est-à-dire la plus grande longueur à laquelle il soit possible d'évaluer, par la route que nous avons suivie, la distance entre le cap Gardafui, au nord du pays des Somalis, et le Zambèze. Tu vois que les deux calculs concordent et que nous devons bien nous trouver au voisinage du quatorzième degré sud, sinon plus bas.

— Je m'incline devant ta géographie, dit affectueusement Colette, et je ne demande qu'à la voir nous conduire au but.

— Patience ! petite sœur. Tout va bien, pourvu que nous descendions au sud!... »

On y allait bon train, au sud. Goliath se comportait le mieux du monde et franchissait d'énormes distances sans manifester de lassitude. Les voyageurs ne se faisaient plus le moindre scrupule de se laisser transporter sur son large dos. Selon l'habitude prise, il marchait de préférence le soir, la nuit ou dans les heures matinales. A chaque halte, Le Guen et Gérard rivalisaient de zèle pour l'étriller, le masser, l'épousseter avec des tampons d'herbes fraîches. Colette ne cédait à personne le soin de le nourrir et de visiter ses pieds pour s'assurer qu'aucune épine, aucun caillou n'avait blessé la bonne bête. Goliath se rappelait évidemment alors à quelle circonstance remontait leur amitié et, promenant le bout de sa trompe sur la tête penchée de la jeune fille, il semblait lui dire, dans un tendre murmure :

« Te souviens-tu?... Moi, je n'ai pas oublié ! »

Rien ne pouvait être plus éloquent et plus touchant que le regard du pachyderme dans ces moments. Plein de condescendance avec tous les évadés, il manifestait très clairement qu'à son avis Colette était le chef, l'âme de l'expédition. En toute occasion la première place était pour elle. Et certes personne ne songeait à s'en plaindre.

Étrange voyage!... Emportés par leur gigantesque monture à travers l'inconnu, les fugitifs franchissaient monts, plaines et vallées, sans s'occuper d'autre chose que de garder

leur direction générale. Parfois une poignante sensation d'irréalité s'emparait des pauvres enfants à se voir seuls sous ce ciel de feu, à des centaines ou des milliers de lieues de tout ce qui leur était cher, atomes perdus dans l'immensité du monde. Il leur fallait tout craindre, depuis la rencontre des fauves jusqu'à celle de l'homme, plus redoutable encore. Dénués de toutes choses, ils n'avaient pour se nourrir que les fruits sauvages du désert, pour s'abriter qu'une toile grossière et déjà usée... Mais la jeunesse, le courage et l'espoir les soutenaient, leur donnaient la force d'accomplir ce trajet, formidable même à ceux qui l'entreprennent armés de toutes les ressources de la civilisation. Et, par un effet naturel, l'exemple de tant d'énergie morale agissait sur leurs compagnons. Sans eux, jamais Le Guen ou Martine n'eussent osé concevoir la possibilité d'une pareille entreprise. Tel était l'ascendant moral de ces deux enfants que les autres les suivaient aveuglément et comme des chefs infaillibles.

Tout village aperçu de loin était systématiquement évité. Mais il arrivait qu'on tombât à l'improviste sur des huttes abritées sous bois, sur des indigènes isolés ou sur des fauves inquiétants. Dans ces circonstances, sans même qu'il fût nécessaire de le presser, Goliath prenait aussitôt une telle allure qu'aucun cheval de course ne l'aurait rejoint. Il contournait en coup de vent les choses suspectes ou dangereuses, — ainsi dépassées presque aussitôt que signalées.

Un soir, pourtant, une volée de flèches, partie d'un fourré derrière lequel campaient des hommes invisibles, s'abattit autour des voyageurs. Par bonheur, le fourré était loin, un seul projectile effleura légèrement le flanc du pachyderme. Mais l'incident disait assez au milieu de quels périls avançaient les voyageurs.

Deux jours après cette alerte, ils s'étaient arrêtés, vers midi, au bord d'une rivière pittoresque. Gérard voulut en profiter pour se baigner, suivant sa coutume. En s'avançant vers la rivière, il remarqua sur le sable, parmi les cailloux, des objets qui brillaient

d'un éclat métallique. Il en ramassa deux ou trois afin de les examiner.

C'étaient, à n'en pas douter, des pépites d'or.

Souvent, il avait eu l'occasion d'en voir à Paris, dans le cabinet de son père ou dans les musées de minéralogie. Gérard n'ignorait pas que seul le métal précieux se dépose ainsi dans les alluvions des cours d'eau à l'état de petits lingots polis et arrondis roulés par leur voyage même. Ni le cuivre ni le mica ne se présentent sous cet aspect caractéristique.

La trouvaille l'amusa, sans autrement le surprendre. L'or était si peu d'usage dans la situation ! Il n'en recueillit pas moins une douzaine de pépites parmi les plus belles — deux étaient presque aussi grosses que des noisettes — et les rapporta au camp pour les montrer à ses amis.

D'abord M<sup>lle</sup> Massey ne voulait pas croire que ces petits cailloux arrondis et brillants fussent de l'or. Gérard dut lui expliquer tout ce qu'il savait sur les placers et sur la manière dont le précieux métal, désagrégé par les pluies des rochers aurifères où il existe à l'état natif, dévale avec les eaux au fond des ravins, descend parfois jusqu'aux rivières et aux fleuves et se dépose sur leur parcours, dans les sables d'alluvion.

« En ce cas, dit-elle, puisque les pépites abondent ici, c'est donc qu'elles proviennent d'une roche voisine ? »

— La roche peut être éloignée, mais l'origine est certaine, répliqua Gérard, et très vraisemblablement, en la cherchant, on la trouverait.

— Il me semble que la chose en vaut la peine, fit observer M<sup>lle</sup> Massey.

— C'est assez mon avis. Et puisque rien ne nous presse, au lieu de prendre un bain, je vais explorer la rivière en la remontant un peu... »

Gérard n'avait pas fait cinq cents pas sur la rive gauche du cours d'eau, quand il arriva à l'embouchure d'un torrent profondément encaissé qui lui apportait le tribut de ses eaux. Et sur la paroi même de ce torrent,

formée en face de lui par une montagne assez haute, il aperçut une raie verticale, d'un blanc laiteux, éclatante sous les rayons du soleil, où il distinguait nettement des veines et comme des arborisations d'or natif. Le torrent se laissa aisément franchir de rocher en rocher.

Quant à la raie blanche, c'était le plus beau filon de quartz hyalin qu'il fût possible de voir : un filon large de deux mètres, cristallin, régulier, affleurant perpendiculairement à la muraille de la montagne, sur la hauteur de quatre ou cinq cents mètres. Nul doute que les pépites de la rivière n'en vinsent directement.

Gérard ramassa un galet et, s'en servant comme de marteau, réussit, non sans peine, à casser un très petit morceau de quartz, qu'il serra dans sa poche. Après quoi, fort échauffé de sa découverte et de son travail, il retourna vers sa sœur et lui montra l'échantillon. Tout le monde tomba d'accord sur l'intérêt de la trouvaille. Mais elle était, pour le présent, sans intérêt pratique, et cinq minutes plus tard personne n'y songeait plus.

Gérard revint alors à son projet de bain froid et avisant, un peu au-dessous du camp, une sorte de bassin naturel ombragé par de beaux arbres, il s'y rendit et se mit tranquillement à l'eau. Au cours de ses ébats, il donna assez fort sur une masse immobile, qu'il prit d'abord pour un quartier de roc émergeant à la surface. Le prétendu roc se trouva être un rhinocéros de taille et d'encolure énormes, qui ne goûta pas du tout la familiarité du baigneur. La redoutable bête se retourna, bâilla en ouvrant une gueule hideusement armée et fit mine de s'élançer sur l'intrus.

Très désagréablement surpris de la rencontre et plus encore de l'horifique aspect de ce gouffre béant entre deux ou trois rangées de dents pareilles à des meules d'ivoire, Gérard ne perdit pas la tête, mais nagea vivement vers la rive. La lutte était trop inégale et dans ce cas, comme on dit, la prudence est souvent la meilleure partie de la valeur.

Mais l'animal, alléché par un gibier aussi

rare, le suivit, faisant écumer l'eau sous sa tête monstrueuse. Déjà l'infortuné baigneur sentait son souffle humide courir sur son pied nu, quand, d'un effort suprême, il atteignit le bord et se jeta sur le sable... Au même instant, la brute arrivait, prenait terre à son tour et se jetait, tête basse, sur son adversaire, à la façon d'un taureau furieux. D'un mouvement instinctif, Gérard, qui se vit perdu, saisit à deux mains, en se relevant, la corne nasale de ce mufle bestial. Enlevé comme une plume, il lâcha prise, pirouetta sur lui-même et se trouva sur le dos ruisselant de l'animal, tandis que celui-ci, affolé de sa charge imprévue, courait au hasard, piétinant le sol et faisant retentir l'air de ses mugissements.

Gérard, rivé à son encolure et la serrant de ses genoux comme dans un étai, se laissait emporter, criant à ses amis de se garer et attendant, pour sauter à terre, que l'élan aveugle du rhinocéros le jetât sur les arbres, où il se serait brisé.

En effet, dès qu'il vit ce danger imminent, Gérard se glissa adroitement à terre, calculant que la force d'impulsion du monstre l'emporterait au delà de lui. C'est ce qui arriva. Lancé à fond de train, l'animal ne put s'arrêter et alla donner du mufle sur un arbre avec une violence qui lui arracha un cri de douleur. Se retournant aussitôt, il revint prompt comme la foudre sur son adversaire...

Mais, à ce moment même, Goliath entra en lice. La trompe haute, les oreilles dressées, l'œil rouge comme braise, le mastodonte arrivait à la rescousse. Avant que le rhinocéros eût compris ce qui passait, il se trouva arrêté, renversé, foulé sous les énormes pieds de l'éléphant, superbe de colère et de haine. Le rhinocéros se releva et mordit Goliath au poitrail. Goliath l'abattit encore. Et pendant quelques minutes la lutte continua, épique, antédiluvienne, sous les yeux des témoins épouvantés, qui croyaient assister à une scène de l'enfance du monde. On entendait le craquement des os, le souffle haletant des deux bêtes, entrecoupé de rugissements de colère; le sol tremblait sous leurs pieds comme sous

une charge de cavalerie; de larges taches de sang plaquaient le sable jaune.

Enfin Goliath eut le dessus. Il dressa sa trompe et poussa un appel aigu, triomphal, pour convier ses amis à venir contempler le monstre qui, la poitrine défoncée, le crâne ouvert, palpitait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Le vainqueur, lui aussi, était grièvement blessé. Mordu au poitrail et à la trompe, frappé d'un coup de corne au ventre, il perdait beaucoup de sang. Colette, tout en larmes, s'empressait à le panser; Gérard, craignant qu'elle ne fût trop vivement impressionnée, voulut se charger de ce soin. Encore frémissant de la lutte, Goliath montrait sa joie et sa fierté par une succession de petits cris aigus. N'empêche qu'il était dangereusement atteint, car la fièvre le prit bientôt. Il fallut se résoudre à suspendre le voyage jusqu'à ce que son état se fût amélioré. Lui-même, refusant d'abord toute nourriture, il se mit en quête dans la brousse et trouva bientôt un arbuste aux petites feuilles profondément découpées qu'il commença de brouter comme si son instinct lui en avait fait connaître les propriétés thérapeutiques.

Gérard voulut savoir quel goût avait cette plante et la goûta. Elle était d'une amertume intense. Pensant, d'après la conduite de l'éléphant, que ce pouvait être un fébrifuge analogue au quinquina, il eut soin d'en faire provision.

Chose singulière, Goliath, si affectueux d'ordinaire et si sensible à la présence de ses amis, paraissait honteux d'être malade. Il recherchait la solitude et, sans s'écarter beaucoup du camp, témoignait l'intention formelle de cuver sa fièvre en paix. On le laissa faire.

Au bout de trois jours, il reparut, en état manifeste de convalescence. La fièvre était tombée, ses blessures paraissaient en bonne voie, et toute sa façon d'être indiquait le désir de se remettre en route. On repartit donc, mais à petites journées et sans faire plus de quinze à vingt kilomètres en vingt-quatre heures. Gérard, instruit par l'expérience, prenait soin désormais de n'entrer en lutte ni

avec les rhinocéros ni avec les innombrables crocodiles qui hantaient les cours d'eau de la région.

Cependant, la santé de Goliath était profondément atteinte. Non seulement il avait perdu toute ardeur, mais il maigrissait à vue d'œil ; l'appétit lui manquait toujours ; sa peau terne, ses yeux abattus, sa physionomie attristée montraient assez l'altération de sa belle santé. Les voyageurs navrés croyaient reconnaître en lui la terrible « maladie sans nom » qui décime les bestiaux d'Afrique et contre laquelle l'art vétérinaire reste impuissant. Elle frappe surtout les chevaux et les mulets, qu'on voit pris de fièvre et de dégoût, puis de vertiges et de vomissements ; bientôt l'animal, réduit en peu de jours à l'état de squelette, s'abat et meurt en de cruelles souffrances.

Les voyageurs et les fermiers ont appris de longue date à redouter ce mal d'origine mystérieuse, qui décime leurs collaborateurs muets et qu'aucune médication n'a jamais vaincu.

En vain tous les soins et toutes les attentions étaient prodigués à Goliath. En vain M<sup>lle</sup> Massey lui présentait de sa main toute sa nourriture, le flattant, le caressant, l'encourageant de sa douce voix. La pauvre bête faisait un effort visible pour accepter ce qui lui était offert, puis se détournait tristement sans rien prendre ; et son regard vraiment humain semblait demander pardon de son manque de courtoisie.

Pour ne pas le fatiguer, les voyageurs ne le montaient plus que deux à deux ; mais Goliath témoignait une telle inquiétude si Colette ne marchait pas devant lui, quand elle n'était pas sur son dos, qu'elle devait toujours se tenir sous ses yeux. Souvent alors elle sentait la trompe de l'éléphant s'enrouler amicalement à son bras ou se poser sur son épaule ; et jamais Goliath ne manqua de recevoir la caresse qu'il venait solliciter ainsi. Un chien n'aurait pu se montrer plus affectueux et plus fidèle.

Un matin, par une température torride, la petite troupe franchissait à pied un espace

découvert, qui la séparait d'un bois où elle comptait faire halte, quand elle se vit cernée sur trois côtés par une horde de noirs gigantesques armés de lances et de boucliers. Sans doute elle avait été signalée et suivie, car le mouvement avait le caractère d'une surprise savamment combinée. Tous ensemble les noirs poussèrent leur cri de guerre et se mirent à courir sus aux voyageurs.

Il ne pouvait y avoir qu'une chance de salut : essayer si les forces de Goliath lui permettraient de gagner l'ennemi de vitesse par le seul chemin resté libre.

En un clin d'œil les cinq amis, se faisant réciproquement la courte échelle, eurent escadé les flancs de l'éléphant, et Colette se pencha à son oreille :

« Encore un effort, mon Goliath, lui dit-elle, ou nous sommes perdus ! »

Sortant de sa torpeur, l'animal prit sa course comme aux meilleurs jours et, fendait rapidement l'espace, il éloigna ses amis du danger. Derrière eux les noirs avaient pris le pas de course. Ils lançaient à la volée leurs longues lances qui sifflaient aux oreilles des fugitifs. L'une d'elles vint se planter au flanc de Goliath. Gérard l'arracha aussitôt ; mais l'éléphant ne semblait même pas avoir senti sa blessure. Il redoublait de vitesse et bientôt devança tellement les noirs qu'ils ne parurent plus qu'un nuage de poussière au loin. Les fugitifs arrivaient au bois : ils se crurent sauvés une fois de plus.

Mais soudain Goliath, toujours emporté dans sa course, trébucha, chancela, ralentit son allure et s'abattit.

Les cinq voyageurs, assez violemment jetés à terre, se relevèrent aussitôt pour accourir auprès de l'éléphant. La malheureuse bête était expirante : son effort démesuré l'avait terrassée. Ses flancs se soulevaient par saccades, une écume rougeâtre souillait ses lèvres, ses membres se raidissaient, et chaque expiration tirait de sa poitrine un sifflement caverneux. Colette, à genoux auprès de lui, l'appelant, le caressant, s'efforçait de soulever sa tête énorme. Il ouvrit les yeux et les fixa sur la jeune fille comme pour lui dire :

« J'aurais tant voulu te sauver!... Vois, j'y ai donné ma vie!... »

M<sup>lle</sup> Massey laissait ruisseler ses larmes sur le large front de son ami.

« Oui, tu as tout fait, je le sais!... disait-elle. Oh! mon Goliath, jamais je ne me consolerais de ta perte!... Ne meurs pas, je t'en prie, reste avec nous!... »

Et, tout en lui parlant ainsi, elle baignait ses tempes d'un mouchoir trempé d'eau fraîche, l'éventait d'une large feuille. Goliath, soulevant d'un dernier effort son crâne pesant, voulut lécher la main de son amie; mais il re-

tomba avec un soupir presque humain, ses yeux se fermèrent, son cœur puissant avait cessé de battre.

Les fugitifs restaient atterrés. La catastrophe avait été si soudaine qu'ils ne pouvaient y croire et n'osaient pas mesurer l'étendue de la perte qu'elle représentait.

Seuls et sans armes, comment pourraient-ils désormais échapper aux périls qui

les entouraient de toutes parts et franchir la distance qui les séparait encore du monde civilisé?... Gérard se rapprocha de sa sœur,

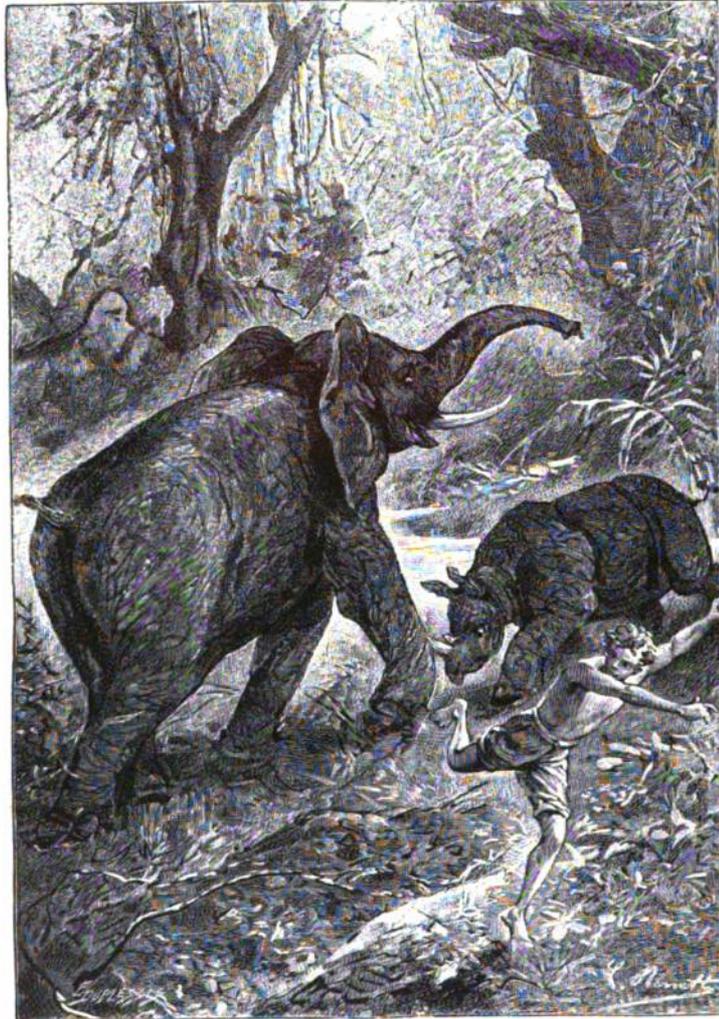
toujours agenouillée auprès du cadavre, et voulut l'entraîner loin d'un spectacle aussi navrant pour elle. Elle se penchait pour effleurer de ses lèvres le front de celui qui l'avait si fidèlement servie, — quand des hurlements éclatèrent de tous côtés, les branches et les herbes s'ouvrirent et livrèrent passage aux noirs qui rejoignaient les fugitifs.

Cette fois tout espoir était perdu.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ils se trouvaient cernés, appréhendés et enlevés par la bande sauvage, qui les entraîna sans donner même un regard à la victime expiatoire immobile sur le sol.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)





## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

II (Suite).

Décision prise.

Alors, et pour la première fois depuis le début de cette discussion, la voix de Jem West se fit entendre. Le lieutenant s'était-il rangé à mon opinion, mes arguments l'avaient-ils ébranlé, conclurait-il pour la continuation de la campagne, je n'aurais pu le dire. Dans tous les cas, il se borna à demander :

« Capitaine... vos ordres?... »

Le capitaine Len Guy se retourna vers son équipage. Anciens et nouveaux l'entouraient, tandis que le sealing-master Hearne restait un peu en arrière, prêt à intervenir, s'il jugeait son intervention nécessaire.

Le capitaine Len Guy interrogea du regard le bosseman et ses camarades, dont le dévouement lui était acquis sans réserve. Relevait-il dans leur attitude une sorte d'acquiescement à la continuation du voyage, je ne sais trop, car j'entendis ces mots chuchotés entre ses lèvres :

« Ah! s'il ne dépendait que de moi... si tous m'assuraient de leur concours! »

En effet, sans une entente commune, on ne pouvait se lancer dans de nouvelles recherches.

VI — 2<sup>e</sup> série.

Hearne prit alors la parole, — rudement :  
« Capitaine, dit-il, voilà deux mois passés que nous avons quitté les Falklands... Or, mes compagnons ont été engagés pour une navigation qui ne devait pas les conduire, au delà de la banquise, plus loin que l'île Tsalal...

— Cela n'est pas! s'écria le capitaine Len Guy, surexcité par cette déclaration de Hearne. Non... cela n'est pas!... Je vous ai recrutés tous pour une campagne que j'ai le droit de poursuivre jusqu'où il me plaira!

— Pardon, capitaine, reprit Hearne d'un ton sec, mais nous voici là où aucun navigateur n'est encore arrivé... où jamais un navire ne s'est risqué, sauf la *Jane*... Aussi, mes camarades et moi, nous pensons qu'il convient de retourner aux Falklands avant la mauvaise saison... De là, vous pourrez revenir à l'île Tsalal et même remonter jusqu'au pôle... si cela vous plait! »

Un murmure approbatif se fit entendre. Nul doute que le sealing-master ne traduisit les sentiments de la majorité, qui était précisément composée des nouveaux de l'équipage. Aller contre leur opinion, exiger l'obéissance

Droits de traduction et de reproduction réservés.

62 — 3

de ces hommes mal disposés à obéir, et, dans ces conditions, s'aventurer à travers les lointains parages de l'Antarctide, c'eût été acte de témérité, — plus même, — acte de folie, qui aurait amené quelque catastrophe.

Cependant Jem West intervint, en se portant sur Hearne, auquel il dit d'une voix menaçante :

« Qui t'a permis de parler?... »

— Le capitaine nous interrogeait... répliqua Hearne. J'avais le droit de répondre. »

Et ces paroles furent prononcées avec une telle insolence que le lieutenant, — si maître de lui d'habitude, — allait donner libre cours à sa colère, lorsque le capitaine Len Guy, l'arrêtant d'un geste, s'en tint à dire :

« Calme-toi, Jem!... Rien à faire, à moins que nous ne soyons tous d'accord! »

Puis, s'adressant au bosseman :

« Ton avis, Hurliguerly?... »

— Il est très net, capitaine, répondit le bosseman. J'obéirai à vos ordres, quels qu'ils soient!... C'est notre devoir de ne point abandonner William Guy et les autres tant qu'il reste quelque chance de les sauver! »

Le bosseman s'arrêta un instant, tandis que plusieurs des matelots, Drap, Rogers, Gratian, Stern, Burry, faisaient des signes non équivoques d'approbation.

« Quant à ce qui concerne Arthur Pym... reprit-il.

— Il n'est pas question d'Arthur Pym, répliqua avec une extrême vivacité le capitaine Len Guy, mais de mon frère William... de ses compagnons... »

Et, comme je vis que Dirk Peters allait protester, je lui saisis le bras, et, bien qu'il frémit de colère, il se tut.

Non! ce n'était pas l'heure de revenir sur le cas d'Arthur Pym. S'en fier à l'avenir, être prêt à profiter des aléas de cette navigation, laisser les hommes s'entraîner eux-mêmes, inconsciemment — ou même instinctivement, — je ne pensais pas qu'il y eût alors d'autre parti à prendre. Toutefois je crus devoir venir en aide à Dirk Peters par des moyens plus directs.

Le capitaine Len Guy avait continué d'in-

terroger l'équipage. Ceux sur lesquels il pourrait compter, il voulait les connaître nominativement. Tous les anciens acquiescèrent à ses propositions, et s'engagèrent à ne jamais discuter ses ordres, à le suivre aussi loin qu'il lui conviendrait.

Ces braves gens furent imités par quelques-unes des recrues, — trois seulement, qui étaient de nationalité anglaise. Néanmoins, le plus grand nombre me parut se ranger à l'opinion de Hearne. Pour eux la campagne de l'*Halbrane* était terminée à l'île Tsalal. D'où refus de leur part de la continuer au delà, et demande formelle de remettre le cap au nord, afin de franchir la banquise à l'époque la plus favorable de la saison...

Ils étaient près d'une vingtaine à tenir ce langage, et nul doute que le sealing-master eût interprété leurs véritables sentiments. Or, les contraindre quand même à prêter la main aux manœuvres de la goélette, lorsqu'elle se dirigerait vers le sud, c'eût été les provoquer à la révolte.

Il n'y avait plus, afin d'opérer un revirement chez ces matelots travaillés par Hearne, qu'à surexciter leurs convoitises, à faire vibrer la corde de l'intérêt.

Je repris donc la parole et, d'une voix ferme, qui n'eût autorisé personne à douter du sérieux de ma proposition :

« Marins de l'*Halbrane*, dis-je, écoutez-moi!... Ainsi que divers États l'ont fait pour les voyages de découverte dans les régions polaires, j'offre une prime à l'équipage de la goélette!... Deux mille dollars vous seront acquis par degré au delà du quatre-vingt-quatrième parallèle! »

Près de soixante-dix dollars à chaque homme, cela ne laissait pas d'être tentant.

Je sentis que j'avais touché juste.

« Cet engagement, ajoutai-je, je vais le signer au capitaine Len Guy, qui sera votre mandataire, et les sommes gagnées vous seront versées à votre retour, quelles que soient les conditions dans lesquelles il se sera accompli. »

J'attendis l'effet de cette promesse et, je dois le dire, ce ne fut pas long.



QUI T'A PERMIS DE PARLER?...

(Page 34.)

« Hurrah!... » cria le bosseman, afin de donner l'élan à ses camarades, qui, presque unanimement, joignirent leurs hurrahs aux siens.

Hearne ne fit plus aucune opposition. Il lui serait toujours loisible d'aviser lorsque de meilleures circonstances se présenteraient.

Le pacte était donc conclu, et pour arriver à mes fins j'eusse sacrifié une somme plus forte.

Il est vrai, nous n'étions qu'à sept degrés du pôle austral, et, si l'*Halbrane* devait s'élever jusque-là, il ne m'en coûterait jamais que quatorze mille dollars!

### III

#### Le groupe disparu.

Dès la première heure, le vendredi 27 décembre, l'*Halbrane* reprit la mer, cap au sud-ouest.

Le service du bord marcha comme d'habitude avec la même obéissance, la même régularité. Il ne comportait alors ni dangers ni fatigues. Le temps était toujours beau, la mer toujours belle. Si ces conditions ne changeaient pas, les germes d'insubordination, — je l'espérais du moins, — ne trouveraient pas à se développer, et les difficultés ne viendraient pas de ce chef. D'ailleurs, le cerveau travaille peu chez les natures grossières. Des hommes ignorants et cupides ne s'abandonnent guère aux hantises de l'imagination. Confinés dans le présent, l'avenir n'est point pour les préoccuper. Seul le fait brutal, qui les met en face de la réalité, peut les tirer de leur insouciance.

Ce fait se produirait-il?...

En ce qui concerne Dirk Peters, son identité reconnue, il ne devait rien changer à sa manière d'être, il resterait aussi peu communicatif. Je dois noter que, depuis cette révélation, l'équipage ne parut lui témoigner aucune répugnance à propos des scènes du *Grampus*, excusables après tout, étant données les circonstances... Et puis, pouvait-on oublier que le métis avait risqué sa vie pour sauver celle de Martin Holt?... Néanmoins, il allait continuer de se tenir à part, mangeant dans un coin, dormant dans un autre, « naviguant au large » de l'équipage... Avait-il donc, pour se conduire de la sorte, quelque autre motif que nous ne connaissions pas, que l'avenir nous apprendrait peut-être?...

Ces vents persistants de la partie du nord, qui avaient poussé la *Jane* jusqu'à l'île Tsalal

et le canot d'Arthur Pym à quelques degrés au delà, favorisaient la marche de notre goélette. Amures à bâbord, et grand largue, Jem West put la couvrir de toile, en utilisant cette brise fraîche et régulière. Notre étrave fendait rapidement ces eaux transparentes, et non laiteuses, qui se dentelaient d'un long sillage blanc à l'arrière.

Après la scène de la veille, le capitaine Len Guy avait été prendre quelques heures de repos. Et ce repos, de quelles obsédantes pensées il avait dû être troublé : — d'une part, l'espérance attachée à de nouvelles recherches; de l'autre, la responsabilité d'une telle expédition à travers l'Antarctide!

Lorsque je le rencontrai, le lendemain, sur le pont, alors que le lieutenant allait et venait à l'arrière, il nous appela tous les deux près de lui :

« Monsieur Jeorling, me dit-il, c'était la mort dans l'âme que je m'étais résolu à ramener notre goélette vers le nord!... Je sentais que je n'avais pas fait tout ce que je devais faire pour nos malheureux compatriotes! Mais je comprenais bien que la majorité de l'équipage serait contre moi, si je voulais l'entraîner au delà de l'île Tsalal...

— En effet, capitaine, répondis-je, un commencement d'indiscipline s'est produit à bord, et peut-être une révolte eût-elle fini par éclater...

— Révolte dont nous aurions eu raison, répliqua froidement Jem West, ne fût-ce qu'en cassant la tête à ce Hearne, qui ne cesse d'exciter les mutins.

— Et tu aurais bien fait, Jem, déclara le capitaine Len Guy. Seulement, justice faite, que fût devenu l'accord dont nous avons besoin?...

— Soit, capitaine, dit le lieutenant. Mieux vaut que les choses se soient passées sans violence!... Mais, à l'avenir, que Hearne prenne garde à lui!

— Ses compagnons, fit observer le capitaine Len Guy, sont maintenant appâtés par les primes qui leur ont été promises. Le désir du gain les rendra plus endurants et plus souples. La générosité de M. Jeorling a réussi là où nos prières eussent échoué, sans doute... Je l'en remercie...

— Capitaine, dis-je, lorsque nous étions aux Falklands, je vous avais fait connaître mon désir de m'associer pécuniairement à votre entreprise. L'occasion s'est présentée, je l'ai saisie, et je ne mérite aucun remerciement. Arrivons au but... sauvons votre frère William et les cinq matelots de la *Jane*... C'est tout ce que je demande. »

Le capitaine Len Guy me tendit une main que je serrai cordialement.

« Monsieur Jeorling, ajouta-t-il, vous avez remarqué que l'*Halbrane* ne porte pas cap au sud, bien que les terres entrevues par Dirk Peters, — ou tout au moins des apparences de terre, — soient situées dans cette direction...

— Je l'ai remarqué, capitaine.

— Et, à ce propos, dit Jem West, n'oublions pas que le récit d'Arthur Pym ne contient rien de relatif à ces apparences de terre dans le sud, et que nous en sommes réduits aux seules déclarations du métis.

— C'est vrai, lieutenant, ai-je répondu. Mais y a-t-il lieu de suspecter Dirk Peters?... Sa conduite, depuis l'embarquement, n'est-elle pas pour inspirer toute confiance?...

— Je n'ai rien à lui reprocher au point de vue du service... répliqua Jem West.

— Et nous ne mettons en doute ni son courage ni son honnêteté, déclara le capitaine Len Guy. Non seulement la manière dont il s'est comporté à bord de l'*Halbrane*, mais aussi tout ce qu'il a fait, lorsqu'il naviguait à bord du *Grampus* d'abord, de la *Jane* ensuite, justifient la bonne opinion...

— Qu'il mérite assurément! » ai-je ajouté.

Et, je ne sais pourquoi, j'étais enclin à prendre

la défense du métis. Était-ce donc parce que, — je le pressentais, — il lui restait un rôle à jouer au cours de cette expédition, parce qu'il se croyait assuré de retrouver Arthur Pym... auquel décidément je m'intéressais à m'en étonner?

J'en conviens, toutefois, c'était en ce qui concernait son ancien compagnon que les idées de Dirk Peters pouvaient paraître poussées jusqu'à l'absurde. Le capitaine Len Guy ne laissa pas de le souligner.

« Nous ne devons pas l'oublier, monsieur Jeorling, dit-il, le métis a conservé l'espoir qu'Arthur Pym, après avoir été entraîné à travers la mer antarctique, a pu aborder sur quelque terre plus méridionale... où il serait encore vivant!...

— Vivant... depuis onze années... dans ces parages polaires!... repartit Jem West.

— C'est assez difficile à admettre, je l'avoue volontiers, capitaine, répliquai-je. Et pourtant, à bien réfléchir, serait-il impossible qu'Arthur Pym eût rencontré, plus au sud, une île semblable à cette Tsalal, où William Guy et ses compagnons ont pu vivre pendant le même temps?...

— Impossible, non, monsieur Jeorling, probable, je ne le crois guère!

— Et même, répliquai-je, puisque nous en sommes aux hypothèses, pourquoi vos compatriotes, après avoir abandonné Tsalal, et entraînés par le même courant, n'auraient-ils pas rejoint Arthur Pym là où peut-être... »

Je n'achevai pas, car cette supposition n'eût pas été acceptée, quoi que je pusse dire, et il n'y avait pas lieu d'insister, en ce moment, sur le projet d'aller à la recherche d'Arthur Pym, lorsque les hommes de la *Jane* seraient retrouvés, si tant est qu'ils dussent l'être.

Le capitaine Len Guy revint alors au but de cet entretien, et, comme la conversation, avec ses digressions, avait « fait pas mal d'embarquées », dirait le bosseman, il convenait de la remettre en droit chemin.

« Je disais donc, reprit le capitaine Len Guy, que si je n'ai pas donné la route au sud, c'est que mon intention est de reconnaître d'abord le gisement des îles voisines de

Tsalal, ce groupe qui est situé à l'ouest...

— Sage idée, approuvai-je, et peut-être acquerrons-nous, en visitant ces îles, la certitude que le tremblement de terre s'est produit à une date récente...

— Récente... cela n'est pas douteux, affirma le capitaine Len Guy, et postérieure au départ de Patterson, puisque le second de la *Jane* avait laissé ses compatriotes sur File! »

On le sait, et pour quelles sérieuses raisons, notre opinion n'avait jamais varié à cet égard.

« Est-ce que, dans le récit d'Arthur Pym, demanda Jem West, il n'est pas question d'un ensemble de huit îles?...

— Huit, répondis-je, ou du moins, c'est ce que Dirk Peters a entendu dire au sauvage que l'embarcation entraînait avec son compagnon et lui. Ce Nu-Nu a même prétendu que l'archipel était gouverné par une sorte de souverain, un roi unique, du nom de Tsalemon, qui résidait dans la plus petite des îles, et, au besoin, le métis nous confirmera ce détail.

— Aussi, reprit le capitaine Len Guy, comme il se pourrait que le tremblement de terre n'eût pas étendu ses ravages jusqu'à ce groupe et qu'il fût encore habité, nous nous tiendrons en garde aux approches du gisement...

— Qui ne saurait être éloigné, ajoutai-je. Et puis, capitaine, qui sait si votre frère et ses matelots n'auraient pas pris refuge sur l'une de ces îles?... »

Éventualité admissible, mais peu rassurante, en somme, car ces pauvres gens fussent retombés entre les mains de ces sauvages, dont ils avaient été débarrassés durant leur séjour à Tsalal. Et puis, pour les recueillir, en cas que leur vie eût été épargnée, l'*Halbrane* ne serait-elle pas obligée d'agir par la force, et réussirait-elle dans sa tentative?...

« Jem, reprit le capitaine Len Guy, nous filons de huit à neuf milles, et, en quelques heures, la terre sera sans doute signalée... donne l'ordre de veiller avec soin.

— C'est fait, capitaine.

— Il y a un homme au nid de pie?...

— Dirk Peters lui-même, qui s'est offert.

— Bien, Jem, on peut s'en fier à sa vigilance...

— Et aussi à ses yeux, ajoutai-je, car il est doué d'une vue prodigieuse! »

La goélette continua de courir vers l'ouest jusqu'à dix heures, sans que la voix du métis se fût fait entendre. Aussi je me demandais s'il en allait être de ces îles comme des Auroras ou des Glass que nous avons vainement cherchées entre les Falklands et la Nouvelle-Georgie. Aucune tumescence n'émergeait à la surface de la mer, aucun linéament ne se dessinait à l'horizon. Peut-être ces îles étaient-elles de relief peu élevé, et ne les apercevrait-on que d'un ou deux milles?...

D'ailleurs, la brise mollit d'une manière sensible pendant la matinée. Notre goélette fut même drossée plus que nous le voulions par le courant du sud. Par bonheur, le vent reprit vers deux heures de l'après-midi, et Jem West s'orienta de manière à regagner ce que la dérive lui avait fait perdre.

Pendant deux heures l'*Halbrane* tint le cap en cette direction avec une vitesse de sept à huit milles, et pas la moindre hauteur n'apparut au large.

« Il n'est guère croyable que nous n'ayons pas atteint le gisement, me dit le capitaine Len Guy, car, d'après Arthur Pym, Tsalal appartenait à un groupe très vaste...

— Il ne dit pas les avoir jamais aperçues pendant que la *Jane* était au mouillage... fis-je observer.

— Vous avez raison, monsieur Jeorling. Mais, comme je n'estime pas à moins de cinquante milles la route que l'*Halbrane* a parcourue depuis ce matin, et qu'il s'agit d'îles assez voisines les unes des autres...

— Alors, capitaine, il faudrait en conclure, — ce qui n'est pas invraisemblable, — que le groupe d'où dépendait Tsalal a disparu en entier dans le tremblement de terre...

— Terre par tribord devant! » cria Dirk Peters.

Tous les regards se portèrent de ce côté, sans rien distinguer à la surface de la mer. Il est vrai, posté en tête du mât de misaine,

le métis avait pu apercevoir ce qui n'était encore visible pour aucun de nous. Au surplus, étant donnée la puissance de sa vue, son habitude d'interroger les horizons du large, je n'admettais pas qu'il se fût trompé.

En effet, un quart d'heure après, nos lunettes marines nous permirent de reconnaître quelques îlots épars à la surface des eaux, toute rayée des obliques rayons du soleil, et à la distance de deux ou trois milles vers l'ouest.

Le lieutenant fit amener les voiles hautes, et l'*Halbrane* resta sous la brigantine, la misaine-goélette et le grand foc.

Convenait-il, dès maintenant, de se mettre en défense, de monter les armes sur le pont, de charger les pierriers, de hisser les filets d'abordage?... Avant de prendre ces mesures de prudence, le capitaine Len Guy crut pouvoir, sans grand risque, rallier le gisement de plus près.

Quel changement avait dû se produire? Là où Arthur Pym indiquait qu'il existait des îles spacieuses, on n'apercevait qu'un petit nombre d'îlots — une demi-douzaine au plus, — émergeant de huit à dix toises...

En ce moment, le métis, qui s'était laissé glisser le long du galhauban de tribord, sauta sur le pont.

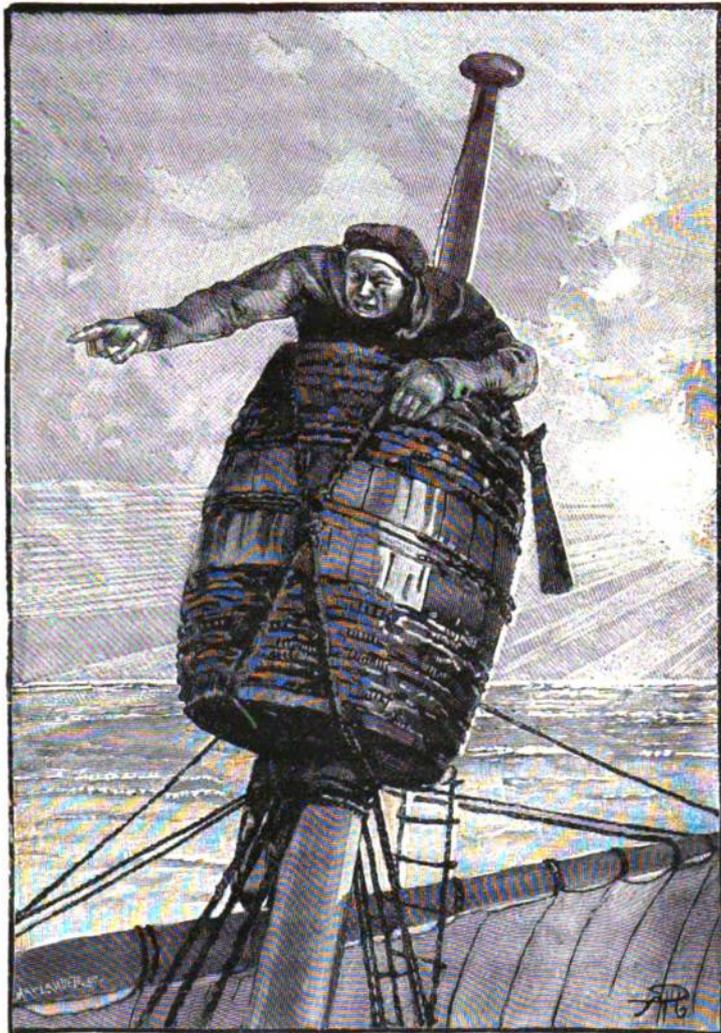
« Eh bien! Dirk Peters, tu as reconnu ce groupe?... lui demanda le capitaine Len Guy.

— Le groupe?... répondit le métis en secouant la tête. Non... je n'ai vu que cinq ou six têtes d'îlots... Il n'y a là que des cailloux... pas une seule île! »

En effet, quelques pointes, ou plutôt quelques sommets arrondis, voilà tout ce qui restait de cet archipel — du moins de sa partie

occidentale. Il était possible, après tout, si le gisement embrassait plusieurs degrés, que le tremblement de terre n'eût anéanti que les îles de l'ouest.

C'est, du reste, ce que nous nous propo-



sions de vérifier, lorsque nous aurions visité chaque îlot et déterminé à quelle date ancienne ou récente remontait la secousse sismique dont Tsalal portait des traces indiscutables.

A mesure que s'approchait la goélette on pouvait aisément reconnaître ces miettes du groupe presque entièrement anéanti dans sa partie occidentale. La superficialité des plus grands îlots ne dépassait pas cinquante à soixante toises carrées, et celle des plus petits n'en comprenait que trois ou quatre.

Ces derniers formaient un semis d'écueils que frangeait le léger ressac de la mer.

Il est entendu que l'*Halbrane* ne devait point s'aventurer à travers ces récifs qui eussent menacé ses flancs ou sa quille. Elle se bornerait à faire le tour du gisement, afin de constater si l'engloutissement de l'archipel avait été complet. Toutefois, il serait nécessaire de débarquer sur quelques points, où il y aurait peut-être des indices à recueillir.

Arrivé à une dizaine d'encablures du principal îlot, le capitaine Len Guy fit donner un coup de sonde. On trouva le fond par vingt brasses, — un fond qui devait être le sol d'une île immergée, dont la partie centrale dépassait le niveau de la mer d'une hauteur de cinq à six toises.

La goélette s'approcha encore, et, par cinq brasses, envoya son ancre.

Jem West avait songé à mettre en panne pendant le temps que durerait l'exploration de l'îlot. Mais, avec le vif courant qui portait au sud, la goélette aurait été prise par la dérive. Donc mieux valait mouiller dans le voisinage du groupe. La mer y clapotait à peine, et l'état du ciel ne faisait pressentir aucun changement atmosphérique.

Dès que l'ancre eut mordu, une des embarcations reçut le capitaine Len Guy, le bosseman, Dirk Peters, Martin Holt, deux hommes et moi.

Un quart de mille nous séparait du premier îlot. Il fut franchi rapidement à travers d'étroites passes. Les pointes rocheuses couvraient et découvraient avec les longues oscillations de la houle. Balayées, lavées et relavées, elles ne pouvaient avoir conservé aucun témoignage qui permit d'assigner une date au tremblement de terre. A ce sujet, je le répète, on sait qu'il n'y avait aucun doute dans notre esprit.

Le canot s'engagea entre les roches. Dirk Peters, debout à l'arrière, la barre entre ses jambes, cherchait à éviter les arêtes des récifs qui affleuraient çà et là.

L'eau, transparente et calme, laissait voir, non point un fond de sable semé de coquilles, mais des blocs noirâtres, tapissés de végé-

tations terrestres, des touffes de ces plantes qui n'appartiennent pas à la flore marine, et dont quelques-unes flottaient à la surface de la mer.

C'était déjà une preuve que le sol qui leur avait donné naissance s'était récemment affaissé.

Lorsque l'embarcation eut atteint l'îlot, un des hommes largua le grappin dont les pattes rencontrèrent une fente.

Dès qu'on eut halé sur l'amarre, le débarquement put s'opérer sans difficulté.

Ainsi donc, en cet endroit gisait une des grandes îles du groupe, actuellement réduite à un ovale irrégulier, qui mesurait cent cinquante toises de circonférence et s'arrondissait à vingt-cinq ou trente pieds au-dessus du niveau de la mer.

« Est-ce que les marées s'élèvent quelquefois à cette hauteur? demandai-je au capitaine Len Guy.

— Jamais, me répondit-il, et peut-être découvrirons-nous, au centre de cet îlot, quelques restes du règne végétal, des débris d'habitations ou de campement...

— Ce qu'il y a de mieux à faire, dit le bosseman, c'est de suivre Dirk Peters qui nous a déjà distancés. Ce diable de métis est capable de voir de ses yeux de lynx ce que nous ne verrions pas! »

En peu d'instants, nous fûmes tous rendus au point culminant de l'îlot.

Les débris n'y manquaient pas, — probablement des débris de ces animaux domestiques dont il est question dans le journal d'Arthur Pym, — volailles de diverses sortes, canards cauwass-back, cochons d'espèce commune dont la peau raccornie était hérissée de soies noires. Toutefois, — détail à retenir — il y avait entre ces ossements et ceux de l'île Tsalal cette différence de formation, qu'ici l'entassement ne datait que de quelques mois au plus. Cela s'accordait donc avec l'époque récente admise par nous du tremblement de terre.

En outre, çà et là verdissaient des plants de céleris et de cochléarias, des bouquets de fleurettes encore fraîches.

« Et qui sont de cette année! m'écriai-je. Aucun hiver austral n'a passé sur elles...

— Je suis de votre avis, monsieur Jeorling, répliqua Hurliguerly. Mais n'est-il pas possible qu'elles aient poussé là depuis le grand déchiquetage du groupe?...

— Cela me paraît inadmissible, » répondis-je, en homme qui ne veut pas démordre de son idée.

En maint endroit végétaient aussi quelques maigres arbustes, sortes de coudriers sauvages, et Dirk Peters en détacha une branche imprégnée de sève.

A cette branche pendaient des noisettes, — pareilles à celles que son compagnon et lui avaient mangées lors de leur emprisonnement entre les fissures de la colline de Klock-Klock et au fond de ces gouffres hiéroglyphiques dont nous n'avions plus trouvé vestige à l'île Tsalal.

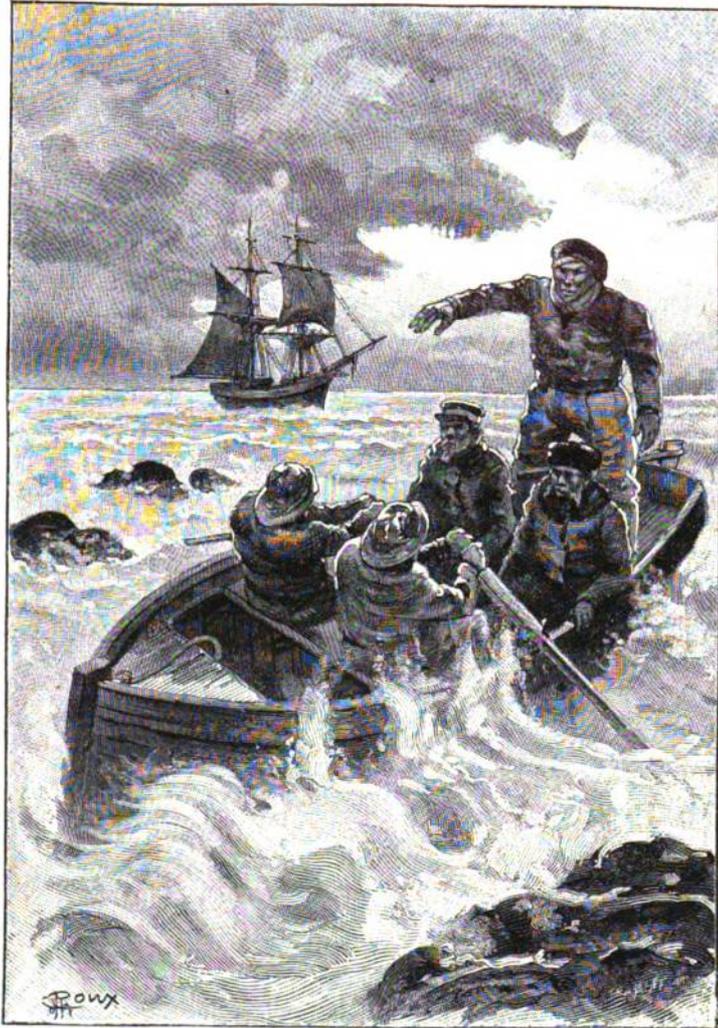
Dirk Peters tira quelques-unes de ces noisettes de leur gousse verte, et il les fit craquer sous ses puissantes dents qui eussent broyé des billes de fer.

Ces constatations faites, nul doute ne pouvait subsister sur la date du cataclysme, postérieure au départ de Patterson. Ce n'était donc pas à ce cataclysme qu'était dû l'anéantissement de cette partie de la population tsalalaisé dont les ossements jonchaient les environs du village. Quant au capitaine William Guy et aux cinq matelots de la *Jane*, il nous paraissait démontré qu'ils avaient pu fuir à temps, puisque le corps d'aucun d'eux n'avait été retrouvé sur l'île.

Où avaient-ils eu la possibilité de se réfugier, après avoir abandonné Tsalal?...

Tel était le point d'interrogation sans cesse

dressé devant notre esprit, et quelle réponse obtiendrait-il?... A mon avis, pourtant, il ne me semblait pas le plus extraordinaire de



tous ceux qui surgissaient à chaque ligne de cette histoire!

Je n'ai pas à insister davantage sur l'exploration du groupe. Elle exigea trente-six heures, car la goélette en fit le tour. A la surface de ces divers îlots furent relevés les mêmes indices — plantes et débris — qui provoquèrent les mêmes conclusions. A propos des troubles dont ces parages avaient été le théâtre, le capitaine Len Guy, le lieutenant, le bosseman et moi, nous étions en parfait accord sur ce qui concernait la complète destruction des indigènes.

L'*Halbrane* n'avait plus à redouter aucune

attaque, et cela méritait qu'on en tint compte.

Maintenant devions-nous conclure que William Guy et ses cinq matelots, après avoir gagné l'une de ces îles, eussent péri, eux aussi, dans l'engloutissement de cet archipel ?...

Voici, à ce sujet, le raisonnement que le capitaine Len Guy finit par accepter :

« A mon avis, dis-je, et pour me résumer, l'éboulement artificiel de la colline de Klock-Klock a épargné un certain nombre des hommes de la *Jane* — sept au moins en comprenant Patterson — et, en outre, le chien Tigre dont nous avons retrouvé les restes près du village. Puis, à quelque temps de là, lors de la destruction d'une partie de la population tsalalaise, due à une cause que j'ignore, ceux des indigènes qui n'avaient pas succombé ont quitté Tsalal pour se réfugier sur les autres îles du groupe. Restés seuls, en parfaite sécurité, le capitaine William Guy et ses compagnons ont pu facilement vivre là où vivaient avant eux plusieurs milliers de sauvages. Des années s'écoulèrent, — dix à onze ans, — sans qu'ils fussent parvenus à sortir de leur prison, bien qu'ils aient dû l'essayer, je n'en doute pas, soit avec une des embarcations indigènes, soit avec un canot construit de leurs propres mains. Enfin, il y a environ sept mois, après la disparition de Patterson, un tremblement de terre vint bouleverser l'île Tsalal et engloutir ses voisines. C'est alors, suivant moi, que William Guy et les

siens, ne la jugeant plus habitable, ont dû s'embarquer pour tenter de revenir au cercle antarctique. Très vraisemblablement cette tentative n'aura pas réussi, et, en fin de compte, sous l'action d'un courant qui portait au sud, pourquoi n'auraient-ils pas gagné ces terres entrevues par Dirk Peters et Arthur Pym, au delà du quatre-vingt-quatrième degré de latitude?... C'est donc en cette direction, capitaine, qu'il convient de lancer l'*Halbrane*. C'est en franchissant encore deux ou trois parallèles que nous aurons quelque chance de les retrouver. Le but est là, et qui de nous ne voudrait sacrifier même sa vie pour l'atteindre ?...

— Dieu nous conduise, monsieur Jeorling ! » répondit le capitaine Len Guy.

Et, plus tard, lorsque je fus seul avec le bosseman, celui-ci crut devoir me dire :

« Je vous ai écouté avec attention, monsieur Jeorling, et, je l'avoue, vous m'avez presque convaincu...

— Vous finirez par l'être tout à fait, Hurli-guerly.

— Quand ?...

— Plus tôt peut-être que vous ne le pensez ! »

Le lendemain, 29 décembre, dès six heures du matin, la goélette appareilla par une légère brise de nord-est, et, cette fois, elle mit le cap directement au sud.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## UNE CHASSE AUX SERPENTS

Aux sons des flûtes et du *derbouka*, le serpent dressé sur son ventre se balance suivant un rythme lent et doux; le montreur, long, sec, noir, la chevelure flottante, en queue de cheval, — un Aïssaoua — débite l'étrange boniment :

« Celui-ci, c'est dans l'Inde, sur les bords empestés du Gange, que nous l'avons recueilli; il avait tué toute une famille, le père, la mère, leurs huit enfants. Depuis qu'il est

avec nous, il est plus doux qu'un agneau de lait... Que Sidi Aïssa soit favorisé de Dieu ! »

La foule en guenille se creuse comme les blés sous un coup de vent, et répète :

« O Dieu, favorise Sidi Aïssa ! »

Un serpent plus volumineux, un naja, s'est allongé hors d'un des sacs de cuir posés à terre. Le charmeur l'a pris dans ses bras; il le plie, il s'en fait un collier, une ceinture. Il lui présente son bras nu, l'excite : mords

mords! Le naja dilate une gueule effroyable, il se refuse à mordre.

« Il était l'effroi du désert; nous l'avons trouvé sur le corps d'un lion qu'il avait étouffé dans ses replis. Nous lui avons dit : Au nom du Dieu unique, sois notre compagnon! Et il a rampé à nos pieds. Dieu est le plus grand! Exaltez Dieu!

— Que Dieu soit exalté! répond la foule.

— Eh bien! toi, de quoi as-tu peur? Approche, allons! dit le charmeur en s'adressant à un reptile de moindre dimension qui vient d'apparaître. Va dire bonjour à ton ami Selim, — il désigne un jeune garçon qui l'assiste. Eh! mais, mon pauvre Selim, tu as oublié ton turban; prends garde, le soleil tape dur, tu vas prendre mal. Par Allah, il te faut un turban! »

Il siffle d'une certaine façon et le serpent s'entortille aux jambes de l'enfant qui feint une frayeur excessive. Le serpent grimpe rapidement, gagne la tête; il s'enroule tout autour de la chéchia, simulant en effet un turban. Yeux de diamant, langue dardée, sa tête orgueilleuse domine comme une aigrette. L'enfant à mine chafouine rit alors, montrant ses dents blanches.

La foule exulte, délire, puis soudain s'apaise sur une phrase dévotieuse du charmeur et l'on entend ces mots murmurés par trois cents bouches :

« Que la gloire de Dieu soit proclamée! »

Nous étions sortis du cercle des spectateurs. Ces sortes de scènes, toujours curieuses, sont assez communes en Tunisie. Nous parcourions, Norguet et moi, les rues de ce petit village tout neuf, dont les maisonnettes blanches ont surgi un matin comme un groupe de champignons, au milieu de la grande plaine verte.

Le docteur Norguet, médecin militaire à Tunis, avait été appelé à Souk-el-Arba pour une affaire de service; désœuvré sur l'avenue de la Marine, désireux de connaître l'intérieur du pays, je l'avais accompagné.

Nous causions des chances d'avenir de cette région riche en céréales, — la Beauce de la Tunisie, — lorsque nous fûmes rejoints par

Smaïl, un chaouch mis obligeamment à notre disposition par le contrôle civil, un garçon très futé; il nous demanda si nous n'aurions pas la curiosité d'assister à une chasse aux serpents.

Le charmeur faisait partie d'une bande réunie près du village en vue de cette chasse qui devait avoir lieu pendant la nuit.

Une chasse aux serpents! Ferions-nous faux bond à une occasion si rare? Nous acceptons.

Cinq minutes après, Smaïl nous amène l'Aïssaoua Mimoun, le psyllé dont nous avons admiré l'éloquence. Le pieux personnage laissa d'abord percer quelque crainte au sujet de notre qualité de *naçara* (chrétiens) qui pourrait nuire au succès de la chasse. Il s'exprime d'ailleurs poliment, en langage noble. Nous savons comment vaincre ses scrupules; un léger bakchich en vient à bout. Il devient alors très expansif; il discourt sur les serpents, ces bêtes de mystère et de sorcellerie; il raconte les légendes de son pays natal, le Maroc, — par parenthèse il n'est jamais sorti des pays barbaresques: l'Inde et le Gange étaient de la littérature; — Smaïl, qui est né en Égypte, récite à son tour les légendes du bord du Nil, — et ce sont les mêmes! — Étrange chose que tous les peuples du monde aient au sujet de ces animaux des croyances identiques! — Mimoun possédait autrefois un naja bien supérieur à ceux qu'il montre aujourd'hui, d'une intelligence extraordinaire et merveilleusement apprivoisé; il comptait se servir de lui pour découvrir des trésors, — on sait que les serpents ont le don d'apercevoir les métaux précieux et les pierreries à travers les murs et dans l'intérieur de la terre. Ah! ce *Sultan* — il lui avait donné ce nom — combien il le regrettait! Un matin, il ne l'avait plus trouvé dans ses couvertures. Ici le religieux fait place au banquier: il serre les poings, profère des malédictions; Sultan avait dû être volé, tué ensuite, — autrement ne serait-il pas revenu? — par quelque infâme confrère envieux.

Il nous indique le rendez-vous de chasse dans la montagne. Smaïl s'occupe ensuite de notre transport.

L'heure de la diligence étant passée, il loue une carriole et nous voilà partis tous trois sur la route du Kef, laquelle, à cette époque, n'était encore, sur bien des points, qu'une piste indécise.

Nous quittons le pays plat. Les côtes s'accroissent, les collines se dressent de plus en plus hautes. Nous sommes au milieu d'un pâté montagneux au sol crevassé, dardé de touffes de diss. Sur ces solitudes se déploie un coucher de soleil grandiose : on croit voir un aigle au corps de flamme étendant des ailes immenses où les couleurs les plus riches : onyx, cadmium, ocre d'or, rubis, améthyste, se fondent l'une dans l'autre avec une rapidité magique.

A la nuit close, nous atteignons un fondouk ouvert sur le bord de la route. Nous dinons avec les provisions que Smaïl a apportées. Par malheur il a oublié le vin, et l'hôtelier, un vieux sacrifiant sicilien, nous sert un liquide noir détestable qu'il jure pourtant n'être pas du vin de Sicile, un prétendu vin d'Espagne qui se compose principalement de jus de baies de sureau alcoolisé. Nous devenons mahométans et nous abreuvons d'eau pure.

Plusieurs tasses minuscules d'un assez bon café arabe nous consolent. Nous fumons et devisons en attendant le moment de nous remettre en route.

Il nous faudra aller à pied; les sentiers à gravir ne sont praticables qu'aux piétons.

Voici enfin neuf heures. Les chasseurs venus par des chemins de traverse doivent être à leur poste.

Smaïl, qui connaît parfaitement le pays, nous précède, une lanterne à la main, car la nuit est obscure.

A travers les escarpements, nous atteignons, au bout d'une heure, une combe où se montrent les points lumineux des falots : ce sont nos chasseurs de najas.

Ils sont une trentaine : fauves, guenilleux, superbes; une bande de brigands. Beaucoup, comme Mimoun, laissent flotter leurs longs cheveux; on reconnaît des Aïssaouas. Ils viennent d'exécuter je ne sais quelles simagrées de leur rite, préliminaire obligé de la chasse.

Le chef, que nous a présenté Mimoun, un grand maigre qui lui ressemble, son frère probablement, donne un signal, et l'on commence à monter une pente ardue où les pierres s'éboulent à chaque instant sous les pieds.

Les chasseurs se sont distribués en trois lignes.

Au premier rang, les chasseurs proprement dits; ils vont par couples espacés; l'un des deux hommes tient un bâton de chaque main; son compagnon porte de la droite un falot; il a le bras gauche enveloppé dans un pan de son burnous.

En seconde ligne, des ramasseurs avec de grands sacs.

Derrière, une demi-douzaine de joueurs de flûtes et de tamtams.

La musique commence, non plus langoureuse comme sur la place de Souk-el-Arba, mais aigre et discordante.

Les falots errent au ras du sol; les bâtons fouillent trous et broussailles.

De temps à autre, à travers les notes fausses, un sifflement se fait entendre : un serpent a jailli.

L'homme au falot le poursuit, l'excite. Le serpent exaspéré se jette sur lui et, comme le chasseur a présenté son bras gauche, c'est dans la laine du burnous que s'implante la morsure; aussitôt, d'un mouvement sec, le mordu ramène son bras en arrière, tandis que l'homme aux bâtons assène un coup violent sur le corps du naja.

Le premier mouvement a arraché à celui-ci ses crochets; le coup de bâton lui casse les vertèbres.

Maintenant le terrible reptile est aussi inoffensif qu'une anguille; il se tord misérablement sur le sol.

Les ramasseurs l'examinent, puis le mettent dans leur sac.

Il arrive parfois que le coup a été mal appliqué, l'épine vertébrale cassée trop haut. Le naja alors ne serait plus bon pour la montre. On l'achève à coups de bâton.

Côtoyant la chasse, nous nous sommes enfin assis sur un roc; nous avons le tableau

entier sous les yeux; ces falots courant dans l'obscurité, ces serpents, longs de cinq pieds, çà et là dressés la gueule ouverte, ces bondissements de fantômes haillonneux à la silhouette féroce, un Holbein, un Callot n'eût pas imaginé scène plus fantastique et plus macabre.

Une créature énigmatique nous frôle comme un vol de chauve-souris : une femme enveloppée dans un long pague bleu, la figure cachée; un jeune garçon la suit avec un couffin.

Ils ramassent un serpent tué et l'emportent.

« Fille de Satan! grommelle Smaïl quand ils ont disparu.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme?

— Une sorcière, la sorcière Aïcha que Dieu maudisse! Je voudrais l'étrangler.

— Qu'as-tu donc contre les sorcières? Chacun son métier; laisse celle-là tranquille.

— Les autres, ça m'est égal, mais celle-là!... Que Sidi Mamar lui arrache la langue et lui crève l'œil qui lui reste!

— Qu'est-ce qu'elle t'a fait?

— A moi, rien, mais elle a joué un fichu tour à un de mes amis, Taieb bou Beker des Oulad-Ali.

— Conte-nous ça, Smaïl. »

Nous sommes interrompus par une explosion de cris, des cris de joie, et nous voyons Mimoun qui saute en l'air. Il a laissé tomber son falot. Il répète : Sultan! Sultan! Devant lui danse un serpent monstrueux. Mimoun a retrouvé son ami tant regretté, le roi des najas.

Il lui tend les bras, le supplie, puis sa voix prend le ton du commandement; il menace, furibond. Hélas! plus de doute, l'ingrat Sultan ne veut pas revenir à lui.

Mimoun écume; il jette des pierres; une trique à la main, il se précipite, mais Sultan a disparu. Mimoun frappe à droite et à gauche, dans le vide. A quelque distance dans la pénombre il revoit son infidèle qui s'est remis à danser et qui le nargue.

Le charmeur a compris son impuissance; il pleure presque. Enfin, virilement, il reprend son rang et continue la chasse.

Un certain émoi s'est manifesté; un groupe se forme. Nous nous approchons. Il y a un blessé, nous dit Smaïl. Un naja a mordu un des chasseurs à l'épaule.

Le docteur, par acquit de conscience, car la réponse est prévue, fait dire qu'il est prêt à donner ses soins si on les réclame. On remercie très congrûment, mais les Aïssaous ont leurs coutumes, leur manière à eux de guérir les blessures; il leur est interdit de s'en départir.

Je regarde comment ils opèrent : deux d'entre eux sucent la plaie alternativement. Ensuite, on applique ce qu'ils appellent le *doua*, une mixture d'herbes pilées. Puis un bandage. Le blessé, très pâle, paraît souffrir beaucoup, mais sa physionomie marque une confiance parfaite; il s'assied, tranquille, attendant la fin de la chasse.

La montagne a été explorée jusqu'au sommet. La musique cesse. Les chasseurs se réunissent et l'on constate le résultat final : il est assez satisfaisant; onze najas sont capturés; cinq ou six ont été manqués et achevés.

En ce moment, nous revoyons la sorcière. Cette fois elle s'est dévoilée. Oncques ne vis, en vérité, plus horrible chouette. Elle est borgne, un œil rond, sans cils, verdâtre, le menton et le nez plus crochus que les dents venimeuses des najas; ces dents restées dans la laine des burnous sont précisément ce que vient chercher la sorcière. Elle les achète dix caroubes<sup>1</sup> pièce. Il paraît qu'elles ont des propriétés magiques.

« Que les oiseaux du ciel souillent ton menton! » Je cueille cette malédiction de Smaïl au milieu de beaucoup d'autres, car il ne tarit pas, mais toujours à voix basse et à distance.

Nous remercions les chasseurs. Ils se dirigent avec leur butin vers un village arabe niché au flanc d'une montagne voisine. Nous reprenons le chemin de notre fondouk. Le docteur a eu soin de s'emparer d'un des serpents morts que le chaouch porte sans trop de répugnance.

1. Sou tunisien qui vaut 4 centimes.

« A toi, Smail! Raconte-nous le vilain tour joué par la sorcière à ton ami Taieb bou Beker, des Oulad-Ali. »

Cette histoire abrégée la route. Je la reproduis sommairement. Les intonations, les gestes, les réflexions du narrateur en firent le principal mérite, mais tout cela est intraduisible.

« Taieb bou Beker avait pour cousine une certaine Yamina mariée à un vieux fellah jaloux et méchant, qui la rouait de coups. Elle s'était résolue, sur les conseils de Taieb, à demander le divorce, lorsque le mari tomba dangereusement malade; il fut bientôt à l'article de la mort. Yamina promet à Taieb de l'épouser dès qu'elle sera veuve. Le mari meurt. Aussitôt un revirement inouï. Voilà Yamina qui donne les marques d'une douleur sans bornes; elle se jette sur le corps, l'embrassant, l'arrosant de ses larmes. Les voisins, qui savaient combien la jeune femme avait exécré son mari vivant, furent stupéfaits. Et ça ne finit pas là! Le mari inhumé, Yamina se rendait tous les jours sur la tombe; elle y apportait des marmites pleines de viande; elle y restait des heures entières à pousser des cris aigus, à se déchirer la figure de ses ongles. Taieb veut l'aborder; elle le renvoie; elle l'accable d'injures. Le pauvre garçon était désespéré; il parlait d'aller dans la *raba* (forêt) se livrer aux bêtes féroces — ce qui est le mode de suicide des musulmans. Il apprit enfin d'une amie de Yamina le fait suivant: quelques instants avant sa mort, le mari avait fait don à sa femme d'une paire

de boucles d'oreille; or ces bijoux lui avaient été apportés par la sorcière Aïcha avec qui il avait eu plusieurs entretiens. Évidemment un charme y était attaché. Taieb donna beaucoup d'argent. Une nuit l'amie réussit à dérober les boucles d'oreille. Taieb les remit à un orfèvre et celui-ci y trouva, enchâssés dans le creux du métal, deux crochets de naja. Ces crochets enlevés, les bijoux furent reportés chez Yamina. Jamais depuis celle-ci n'a reparlé de son mari défunt. Elle a épousé Taieb; ils sont très heureux. »

Nous voilà de retour au fondouk.

Il était toujours nuit. Je fis un somme d'une couple d'heures. En me réveillant, les murs blancs de ma chambre étaient tapissés de flammes roses. Une aurore splendide. Norguet est déjà dehors.

Je le découvre dans un coin de la cour, en bras de chemise, les manches retroussées, le scalpel à la main. Il a étalé son naja sur une planche; il le dissèque.

Il s'est occupé surtout de la tête.

Il me fait voir quelque chose de stupéfiant. Il a découpé la peau entre les yeux; dans cette découpe apparaît un troisième œil, un œil parfaitement conformé, quoique dépourvu de muscles moteurs, m'explique Norguet. Il paraît que cet œil existe chez tous les ophiidiens. La réalité ne dépasse-t-elle pas la légende en bizarrerie? Un œil sous la peau! Si la nature, comme on l'affirme, ne fait rien sans but, quel peut être l'usage de cet organe paradoxal?

ALBERT FERMÉ.

---

## DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

### CHAPITRE XVII

#### Les Complots de Marianne.

Les parentes et les amies de M<sup>me</sup> Latapie ne se décidaient pas volontiers à quitter leur tricot et leur ménage dans la semaine, surtout lorsqu'il s'agissait d'une visite qu'on ne pouvait pas faire en bonnet et en robe de

maison, en se faulant par les *darrerous*, les petites portes particulières et les jardins. Aussi M<sup>me</sup> Latapie eût-elle très volontiers transformé la salle à manger de Camplong en une sorte d'entrepôt général où l'on aurait

entassé une partie des divers produits que les métayers étaient tenus de livrer à cette époque de l'année. Il fallait toute la vigilance de Marianne pour éviter que cette pièce perdît la bonne apparence qu'elle avait eu tant de peine à lui donner, et les recommandations qu'elle adressait sans cesse à son frère, à propos de ses vêtements et de ses mains, n'étaient pas inutiles à M<sup>me</sup> Latapie, qui très facilement aurait adopté une tenue par trop négligée.

La vieille dame fut la première à reconnaître la sagesse de ces mesures contre lesquelles il lui était parfois arrivé de grogner. le jour où Donine, plus effarée qu'il n'aurait fallu, introduisit dans la salle à manger de Camplong « une grande madame ». C'était M<sup>me</sup> Perrier, la mère du jeune médecin. M<sup>me</sup> Latapie, qui ne l'avait pas encore reçue chez elle, eut une figure à peu près aussi ahurie que celle de la petite servante, mais elle reprit ses esprits assez promptement pour comprendre que cette visite s'adressait surtout à Marianne, et ce fut d'un ton plutôt calme qu'elle dit à Donine de « prévenir M<sup>lle</sup> Mercier ». Le sentiment que M<sup>me</sup> Perrier, la femme du sénateur nouvellement élu, ne venait pas pour elle, empêcha M<sup>me</sup> Latapie de se mettre en trop grands frais de politesse, chose qui ne lui réussissait guère, et, lorsque Marianne entra dans la chambre, elle constata non sans plaisir l'attitude parfaitement correcte de *bonne maman*. M<sup>me</sup> Perrier, avec l'aisance aimable d'une femme bien élevée, s'arrangea pour que M<sup>me</sup> Latapie pût prendre part à la conversation, et l'on causa fort agréablement pendant près d'une demi-heure; puis la visiteuse invita le trio de Camplong à déjeuner pour le surlendemain. Le premier mouvement de Marianne, un mouvement presque instinctif, la portait à refuser; M<sup>me</sup> Perrier, s'imaginant que c'était à cause du deuil de M<sup>me</sup> Latapie que la jeune fille hésitait, expliqua qu'on serait dans la plus stricte intimité. « Mon mari, ma jeune nièce Jeanne Irrigoyen et moi; je crains que mon fils ne puisse pas être des nôtres; il a en ce moment un cas sérieux à une vingtaine de kilomètres d'ici,

et il lui sera probablement très difficile d'arriver à temps. D'ailleurs, nous allons partir pour Paris, M. Perrier et moi, et nous voulons absolument que nos relations de bon voisinage soient commencées avant notre départ. »

Les objections de Marianne tombèrent devant cette insistance. Puisque sa destinée l'obligeait à habiter Orthez, elle ne pouvait pas continuer à y vivre en étrangère, et les agréments dont elle y avait joui n'avaient pas été assez nombreux pour qu'elle fit la dédaigneuse à la première distraction qui s'offrait. Amanda l'avait maintes fois grondée à cause de sa sauvagerie et s'était évertuée à lui prouver que de bonnes relations lui étaient indispensables... Elle accepta donc l'invitation sans se faire prier davantage et avec le seul espoir que le fils de la maison arriverait à temps pour lui donner certains conseils pratiques au sujet de l'atelier, pas pour autre chose, certainement non.

L'agitation de M<sup>me</sup> Latapie, contenue pendant la visite de M<sup>me</sup> Perrier, se manifesta d'autant plus fortement lorsque Marianne et la vieille dame se retrouvèrent seules.

« Et ça ne vous fait pas plus d'effet que ça de penser que vous irez après-demain déjeuner chez un sénateur, dans la plus belle propriété du pays? Moi, j'en suis toute retournée. Pourtant M<sup>me</sup> Perrier a été bien gentille. Et Ernestine Bonnemason qui la disait plus fière qu'un paon! Je n'ai pas trouvé qu'elle fût très élégante. C'est égal, il me faudra mon beau bonnet.

— Nous enverrons Donine le chercher.

— Donine! vous n'y pensez pas! Elle me bousculerait tout dans ma chambre. Non, non, mademoiselle Marianne, ma chère, vous me rendrez le service d'aller le sortir vous-même de l'armoire. Et vous lui donnerez un petit coup d'œil. Il a dû s'écraser dans ses voyages et il faudra probablement que la modiste relève les garnitures. »

La jeune fille promit de s'acquitter de cette honorable mission dès le lendemain matin, et elle se hâta de remonter dans sa chambre; elle était pressée de terminer un dessin, un frontispice pour le volume des nouvelles de

M<sup>lle</sup> Tardieu, qu'elle avait entrepris d'illustrer. D'ailleurs elle se sentait peu compétente sur cette question palpitante du bonnet; elle n'était pas parvenue à comprendre en quoi le *beau* se distinguait des autres; il lui semblait même que c'était le moins seyant de tous à cause des coques de crêpe trop grandes dont il était tout hérissé.

A peine réinstallée devant son dessin, elle fut interrompue par Roger; la grand'mère faisait dire à Marianne qu'il vaudrait mieux ne pas attendre au lendemain pour le bonnet, qu'il fallait donner à la modiste le temps de le retaper. Les dérangements de ce genre étaient fort désagréables à la jeune fille. C'était là un des inconvénients de la vie en commun avec une personne qui ne comprenait pas qu'un travail sérieux comme le dessin ou la peinture ne pût pas être laissé et repris comme une broderie ou un bas à raccommoder. Une fois de plus elle refoula un mouvement d'impatience et fit annoncer à la grand'mère que dans une heure elle se mettrait à la recherche du bonnet; il lui était d'ailleurs venu une idée qui la réconciliait avec ce projet de course. Marianne travailla si énergiquement qu'au bout d'une heure le frontispice était fini et prêt à être soumis à M<sup>lle</sup> Tardieu; elle trouva M<sup>me</sup> Latapie installée à lire. La vieille dame avait remis la main sur ses lunettes, égarées dans l'émoi causé par l'arrivée de M<sup>me</sup> Perrier, et les dramatiques aventures de *Michel Strogoff* avaient relégué le bonnet à l'arrière-plan. En apercevant Marianne, la vieille dame se rappela toute l'affaire et, tirant de sa poche l'énorme clef de sa chambre, qui ne la quittait jamais, elle expliqua avec force détails l'apparence du carton et la place occupée par lui.

« Bonne maman, dit la jeune fille, vous avez tort de me confier votre clef : j'en ferai un mauvais usage.

— Vous, mademoiselle Marianne, ma chère, faire quelque chose de mauvais?

— Si vous me donnez votre clef, je ne vous la rendrai pas, ou du moins, je laisserai votre porte ouverte...

— *Eh bè!* et tous ces ouvriers? s'écria

M<sup>me</sup> Latapie qui ne comprenait pas du tout.

— Ils entreront chez vous et ils y feront des réparations comme dans le reste de la maison. M. Sempé affirme que c'est de toutes les chambres celle qui en a le plus besoin. Ce pauvre M. Sempé, si vous saviez comme cette porte fermée le met en colère!

— Je me moque bien de Sempé! Un impertinent qui a ri quand il a vu mes terrines dans le grenier; avec elles pourtant je n'avais jamais d'eau dans les chambres, même par les plus grands orages...

— Excepté, dit Marianne en riant, quand il s'était fait un nouveau trou au toit comme l'autre nuit où il m'est tombé de l'eau sur le nez entre minuit et une heure! Croyez-moi, bonne maman, avec le toit bien réparé nous serons encore mieux à l'abri qu'avec vos chères terrines.

— Ah! Sempé vous a gagnée à ses idées! Vous y tenez peut-être aussi à cette fameuse fenêtre neuve?

— Certainement que j'y tiens. Ne faut-il pas la faire belle, la future maison de Roger? Mais je tiens encore plus à ce que votre chambre soit en bon état. Quel air cela aurait-il si les enfants et les domestiques étaient logés dans de jolies pièces fraîchement peintes et tapissées, et que la bonne-maman seule eût une vilaine chambre toute noire?

— Ah! ma chère! (dans son émotion, la vieille dame oublia la cérémonie) comme vous savez bien me faire toujours venir à ce que vous voulez! Eh bien, mettez tout sens dessus dessous, puisque ça vous fait plaisir; mais que Sempé sache bien qu'il n'est pour rien dans mon changement d'idée! »

L'aimable insistance de la jeune fille avait certainement beaucoup touché *bonne-maman*; mais, il faut bien le dire, il y avait encore une autre raison à ce prompt acquiescement : M<sup>me</sup> Latapie était arrivée à ce chapitre où le cruel Ogareff fait brûler les yeux à Michel Strogoff, et elle ne pouvait quitter longtemps l'héroïque courrier du tsar.

Marianne eut vite déniché le carton, et, aussitôt qu'elle eut constaté que la garniture du beau bonnet se dressait toujours super-

bement vers le ciel, elle confia l'imposante coiffure à Donine, qui fut en même temps chargée de prévenir l'architecte. Celui-ci accourut en grande hâte, et, ravi de livrer la chambre aux ouvriers, il ne s'inquiéta guère de savoir par quel moyen on l'avait fait ouvrir.

Marianne s'échappa le plus tôt qu'elle put et alla trouver M<sup>lle</sup> Amanda. Celle-ci accueillit le frère et la sœur avec son sourire habituel; mais, dès le premier regard au dessin, ses yeux s'obscurcirent de larmes.

Marianne avait représenté une jeune femme debout au milieu d'une troupe d'enfants et leur montrant un livre vers lequel tous tendaient les bras; elle avait dû penser beaucoup à M<sup>lle</sup> Tardieu en travaillant, car la jeune femme ressemblait d'une manière frappante à l'infirmière.

Celle-ci se reconnut tout de suite :

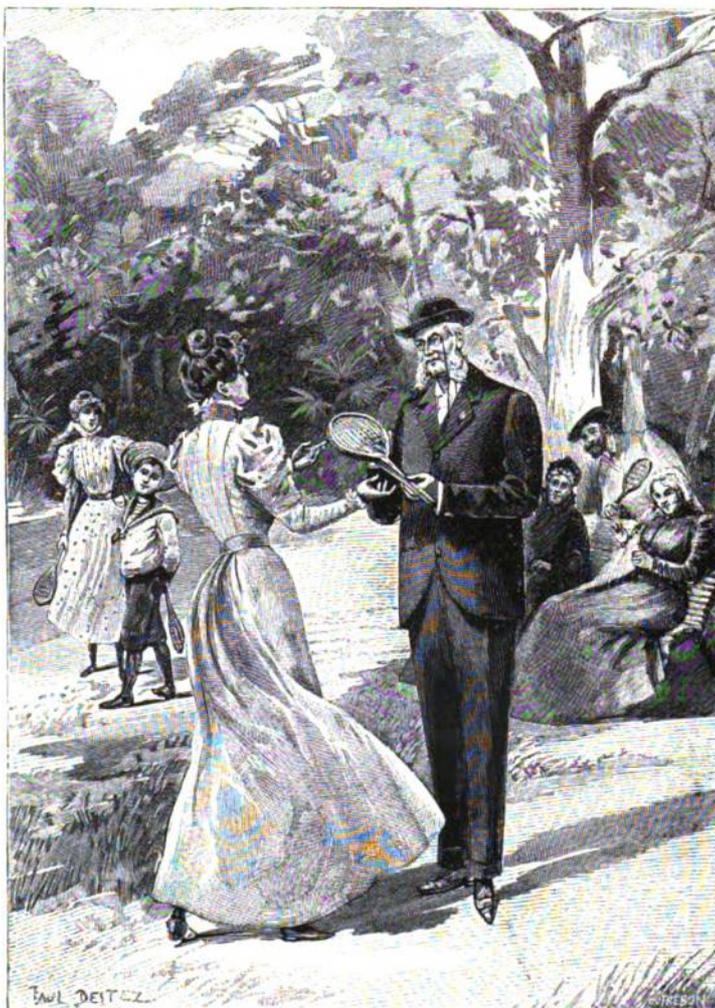
« Vous m'avez faite debout ! debout, moi ! hélas ! »

Et deux larmes coulèrent sur le dessin.

« Voulez-vous que je recommence ? demanda Marianne, qui subitement aperçut, elle aussi, cette ressemblance. Je peux vous remplacer par une vague figure quelconque, drapée à l'antique.

— Non, non, dit M<sup>lle</sup> Tardieu, je suis une sottise, et cette émotion va passer tout de suite. Je crois, ajouta-t-elle, que si je deviens si lâche et si faible, c'est que je me porte moins bien. La vue des épreuves de mon livre, autant que celle de vos jolis dessins, m'a remis en tête un vieux projet du temps où je me portais bien, où j'étais moi-même. Je ne peux plus me débarrasser des personnages d'un certain roman pour les jeunes filles que j'avais commencé à écrire et que je racontais à une de

mes élèves. Mon héroïne, c'était ma gentille Olga, que j'avais placée dans une famille imaginaire, au milieu des circonstances les



plus désagréables dont elle finissait par triompher... toujours ma vieille marotte. La nuit, Olga et ses sœurs viennent autour de moi; je les entends causer, rire, pleurer. J'entends le vieil oncle grognon gronder tout le monde, défendre à ses nièces de jouer du piano et de chanter; je le vois mettre sous clef les livres et les partitions; et les pauvres petites, affublées des grosses robes de vraie bure qu'il a fait tailler par la cuisinière et qu'elles ont dû coudre elles-mêmes, se désolent à qui mieux mieux. Si je pouvais écrire, me débarrasser le cerveau de tout ce qui le hante jour et nuit, je crois que je retrouverais le som-

meil, la santé, le courage et la patience. Hélas ! moi qui prêche les autres, je ne peux plus me gouverner moi-même. Imaginez-vous, chère enfant, qu'hier je me suis fâchée contre ma vieille Mariette pour une petite tache noire à une pomme de terre ? Elle a pleuré et moi aussi ? »

Marianne ne trouvait pour répondre que de vagues exclamations : « Je vous en prie, chère mademoiselle ! Ne vous affligez pas ainsi ! Cela passera ! »

Enfin, elle prit le parti de détourner la conversation et de raconter l'invitation de M<sup>me</sup> Perrier et l'histoire de la dernière forte-resse livrée aux envahisseurs. M<sup>lle</sup> Tardieu écouta avec intérêt ce récit et demanda un compte rendu de l'état des travaux ; mais elle ne fit aucune de ses petites plaisanteries accoutumées, et, lorsque la jeune fille se baissa pour l'embrasser, au départ, la même mélancolie assombrissait les yeux de l'infirmes.

Marianne était consternée. Voir cette lassitude et ce découragement chez celle qui avait été jusqu'ici pour elle la personnification de la vaillance joyeuse, c'était désespérant. Comment rendre à cette charmante et précieuse amie une parcelle du bien qu'elle en avait reçu ? Préoccupée des confidences de M<sup>lle</sup> Tardieu, elle n'écoula que d'une oreille distraite les doléances de M<sup>me</sup> Latapie, qui employa une partie de la soirée et de la journée du lendemain à se tourmenter à l'idée du déjeuner chez M<sup>me</sup> Perrier.

« Vous êtes bien heureux, vous autres gens du Nord, vous restez les mêmes, toujours froids, toujours tranquilles, quoi qu'il arrive ! Moi, rien qu'à l'idée d'entrer dans le salon et de dire bonjour à ce grand M. Perrier, si raide avec ses favoris blancs et son air de *fazio-nable*, j'ai les jambes toutes tremblantes. »

Les craintes de la grand'mère furent vite dissipées par l'accueil cordial du nouveau sénateur, qui faisait, dans son jardin, un vrai tour de propriétaire, pinçant une branche gourmande par-ci, coupant une vieille rose par-là ; elle échangea avec lui des vues sur les vignes et la récolte de l'année et se sentit immédiatement à l'aise. M<sup>me</sup> Perrier et sa nièce, la gentille Jeanne Irrigoyen, accoururent au-

devant des invités et l'entrée au salon se fit au milieu d'une conversation enjouée. On se mit presque tout de suite à table.

« Si nous attendions mon fils, nous risquerions de retarder indéfiniment le déjeuner, dit M<sup>me</sup> Perrier. Je vois pourtant qu'on a mis son couvert, ajouta-t-elle, remarquant une place qui restait vide à côté de celle de Marianne.

— Par ordre exprès de M. Élie, répondit le vieux domestique ; il m'a fait avertir qu'il serait ici à midi et quelques minutes. »

En effet, on venait à peine d'entamer l'omelette que Marianne entrevit une forme qui passait comme l'éclair devant la porte-fenêtre :

« La bicyclette de M. Élie, » dit sentencieusement le vieux Jean. Quelques minutes plus tard, le retardataire entra dans la salle à manger en fraîche tenue de *tennis* et le visage rayonnant :

« Tiens, vous êtes beau comme à Urrugue ! s'écria Roger, qui n'avait jamais la langue dans sa poche.

— Et tout aussi content ! riposta le jeune homme. C'est la joie de te revoir, mon ami ! »

L'entretien fut d'abord général ; puis, sans qu'elle eût bien compris comment cela s'était fait, Marianne se trouva engagée dans une conversation particulière avec le plus jeune de ses voisins. M. Perrier, le père, s'était lancé à nouveau dans la question des *riparia* et des *othello*, pour la plus grande édification de M<sup>me</sup> Latapie, restée absolument réfractaire aux vignes américaines.

La causerie des deux jeunes gens devint bientôt plus intime qu'elle ne l'avait jamais été. Dans cette atmosphère familiale, sous les regards souriants de M. et M<sup>me</sup> Perrier, Marianne se sentait protégée, soutenue, et elle confia ses préoccupations du moment au « docteur Élie », comme on disait autour d'elle. L'histoire de M. et M<sup>lle</sup> Guilbois, de tous les projets qu'elle avait faits pour leur bien-être, intéressa vivement le jeune homme.

« Pourquoi ne m'avez-vous jamais parlé de ces deux braves gens ? J'aurais tellement

mieux compris votre désir de retourner à Paris... Votre silence a été cause que j'ai eu parfois des doutes sur vous; je me suis permis de croire, par instants, que vous, que je jugeais si supérieure à la majorité des jeunes filles, vous ressembliez peut-être aux autres, que le luxe, les amusements, les spectacles vous attireraient, vous aussi. »

Deux mois auparavant, Marianne aurait probablement fait entendre à son interlocuteur que peu lui importait l'opinion qu'il pouvait avoir sur elle, qu'elle ne lui avait donné aucun droit de se préoccuper du mobile intime de ses actes; mais elle ne se sentait plus d'humeur aussi farouche et elle laissa passer ces paroles sans protestation.

Élie continua :

« Et puis, si vous aviez parlé, nous aurions pu déjà peut-être faire quelque chose pour votre vieil ami! Notre brave Lacoste est beau-frère de l'architecte du diocèse de Paris, un personnage fort utile à connaître. Mon père que voilà a des relations de toute sorte dans les ministères... Quand on a été deux fois député, vous comprenez. Tenez, nous allons lui poser la question tout de suite. »

M. Perrier réfléchit un instant : « Quelqu'un qui pourrait faciliter à un peintre, qui a du talent et pas de chance, l'occasion de déployer ce talent sur les murs d'une église ou d'une mairie et qui ferait ainsi venir la chance?... Je vous trouverai cela, mademoiselle. D'abord il y a Chose, le beau-frère de Lacoste, et puis Machin, aux Beaux-Arts. »

Élie se mit à rire : « Vous pouvez être tranquille, mademoiselle. Mon père, pour un empire, ne pourrait pas vous dire leurs noms, mais il ne manquera pas d'aller les relancer tous les deux. Il saura si bien persuader Chose et entortiller Machin que votre ami M. Guilbois aura son affaire avant longtemps. »

— Je les inviterai à dîner, dit M<sup>me</sup> Perrier en souriant.

— Oh! alors si maman s'en mêle, en six semaines la chose sera bâclée. »

Quant à M<sup>lle</sup> Tardieu, le docteur avait remarqué lui aussi un changement, mais n'avait pu tirer d'elle que des réponses vagues, et il ne

s'était pas douté qu'il fallût chercher l'explication de cet état pénible dans une cause morale.

« Croyez-vous, reprit Marianne, que M<sup>lle</sup> Amanda pourrait se servir d'une machine à écrire? Je lui ai offert d'écrire sous sa dictée, mais il paraît qu'elle n'a jamais réussi à faire quoi que ce soit de bon avec ce système-là. On dit qu'on prend vite l'habitude de ces petits appareils et qu'il n'y a aucune fatigue dans leur maniement. »

— Ce serait parfait! Rien de plus facile que de faire établir, sur sa chaise longue, une tablette mobile qui recevrait la machine. Seulement... M<sup>lle</sup> Tardieu n'est pas riche, et un bon appareil doit être coûteux :

— Cela me regarderait, dit Marianne; il y a longtemps que je cherche un cadeau à lui faire, et, pour une personne comme elle, il ne faut pas une babiole inutile. Si vous vouliez m'aider, prendre des renseignements... »

Élie promit d'étudier sérieusement la question des machines à écrire, et les deux conspirateurs suivirent au jardin le reste de la société, heureux du bonheur qu'ils avaient l'espoir de procurer à leur amie Amanda. Il fallut que Marianne, malgré ses protestations, acceptât une raquette de *tennis* des mains de M. Perrier, et qu'elle prît part, elle toute novice, aux exploits des trois excellents joueurs qu'étaient le docteur, son père et sa jeune cousine. Bientôt, courant, sautant, riant, il lui sembla qu'il n'y avait plus au monde qu'une chose importante : rattraper la balle qui venait rebondir devant elle; ses petits soucis domestiques, ses graves responsabilités de chef de famille, tout était oublié; rose de ces efforts inusités, les yeux rieurs et la bouche entr'ouverte par un sourire étincelant, elle avait l'air d'avoir quinze ans :

« Elle est charmante! dit M<sup>me</sup> Perrier à son fils, que la recherche d'une balle égarée avait amené tout près de sa mère. »

— Qu'est-ce que je te disais? repartit le jeune homme. Il ne lui manquait qu'un peu de jeunesse pour être délicieuse! nous tâcherons de la garder ainsi! »

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

## PETITE JEANNE

La petite Jeanne était rêveuse; sa maman lui avait promis que sa sagesse d'une semaine serait récompensée.

Les bons points affluaient de jour en jour et, à cinq centimes chacun, elle se voyait déjà à la tête d'une grosse somme... deux francs peut-être !

« Tu achèteras ce qui te fera plaisir, tu es une grande fille, maintenant, sept ans bientôt, pense, ma chérie, je compte sur ton bon goût. »

Et la mère avait souri en contemplant sa fillette, le regard heureux, son joli visage rouge de plaisir convoité.

C'est qu'elle avait un secret, la petite Jeanne, et un secret à elle toute seule, enfoui au fond de son cœur... Son secret... le voici :

En allant au jardin des Tuileries, pour y retrouver ses deux cousines, Madeleine et Blanche, un peu plus âgées qu'elle, ainsi que leur frère aîné Pierre, un garçonnet de neuf ans, elle passait, avec sa bonne anglaise, sous les arcades de la rue de Rivoli.

Tout en marchant près de miss Kate, anguleuse et raide, dont la conversation s'enfermait dans un monosyllabisme sec et rare, elle jetait un regard attendri vers l'étalage d'un marchand de jouets aux prix modérés.

Là, exposée à la poussière comme aux gouttes de pluie chassées par le vent sous les arcades, gisait, étendue sur le dos, une poupée à figure indécise, aux cheveux roux et épais, au regard bleu, étonné.

Elle était entourée d'affreux pantins, bariolés, à la face de gnomes, au rictus diabolique, et de singes grimpeurs qu'elle semblait regarder d'un œil stupéfait, ahuri.

Jeanne croyait y lire une supplication muette, et elle traduisait ainsi sa pensée :

« Prends-moi, emmène-moi, sois ma petite mère, personne ne m'aime, ne s'occupe de moi. Je suis seule, abandonnée; j'ai froid, j'ai peur !

— Oh ! oui, je te prendrai, pauvre Dolly,

murmurait Jeanne, si bas que miss Kate ne l'entendait pas; tu seras ma fille, je te dorloterai, tu es si sage, et quand tu auras une jolie robe, tu verras comme on te trouvera belle. Mais, ajoutait-elle en rattrapant miss Kate qui l'appelait, il faut que j'aie gagné ma récompense... encore deux grands jours ! »

Puis, ayant rejoint sa bonne, elle se retournait, une inquiétude vague l'envahissait... « Si une autre maman allait l'acheter ! » pensait-elle, et jusqu'au moment de traverser la rue, ses yeux interrogeaient la physionomie et l'allure des gens qui s'arrêtaient devant la boutique.

Alors miss Kate lui saisissait la main comme une proie, l'attirait à elle d'un mouvement brusque, et, collées l'une à l'autre, elles gagnaient le trottoir opposé sans se hâter, d'un pas de horse-guard à la parade.

Elles descendaient alors l'escalier du terre-plein des Tuileries, puis se dirigeaient vers la Petite Provence.

Là, Jeanne retrouvait ses cousines et son cousin; après de bonnes embrassades et une poignée de main de Pierre, on entamait une partie de cache-cache, suivie d'une course au ballon, où le garçonnet, un peu brusque, se laissait souvent aller à faire le tyran.

C'était au fond, un bon petit diable, aimant bien ses sœurs et sa cousine; mais il avait un grand défaut, dont il ne devait pas tarder à se repentir amèrement : il était taquin et poussait la taquinerie jusqu'à sa dernière limite.

Jeanne, moins âgée que lui, douée d'un caractère doux et patient, était une de ses victimes préférées; ses sœurs, moins faciles, lui résistaient davantage.

Souvent la fillette quittait les Tuileries, sanglotant, admonestée par miss Kate, qui n'avait rien vu de la scène et que les pleurs agaçaient.

Elle lui disait d'une voix sèche : *You are a silly girl, you know.* (Vous êtes une petite sotte, vous savez.)

Tout à coup les larmes s'arrêtaient d'elles-mêmes ; un rayon de joie illuminait le regard de l'enfant... elle allait passer devant le

Et naïvement, doucement, l'enfant raconta les émotions quotidiennes de la pauvre abandonnée...



magasin de jouets... Sa fille y était encore !

Enfin, le jour tant désiré arriva. Sa mère, après l'avoir embrassée et complimentée, lui remit trois francs.

« Maman, dit Jeanne, de sa voix douce et câline, permettez-moi de choisir une poupée... Oh ! je vous en prie, petite mère... elle est si jolie... si vous saviez ! »

La mère sourit à ce récit d'enfant et, sentant ce qu'il y avait de tendresse contenue dans cette petite âme... elle consentit à cet achat.

« Quand veux-tu aller chercher ta poupée, mignonne ?

— Tout de suite, chère petite mère... miss Kate me conduira... puis nous l'emmènerons à la maison... au moins je n'irai pas aux Tuileries, et Pierre ne la verra pas... il la trou-

verait laide et se moquerait encore de moi. »

Depuis deux jours Jeanne était en possession de Dolly, et grâce à la femme de chambre, habile couturière, sa poupée était habillée de la tête aux pieds, de chiffons aux couleurs les plus variées que sa maman avait fournis.

Le lendemain, un dimanche, restée l'après-midi à la maison à cause du mauvais temps, Jeanne était en train d'essayer un chapeau rose à sa fille, quand un ouragan entra dans sa chambre, sous la forme de ses cousines et de son cousin.

Les petites filles examinèrent la toilette de Dolly en connaisseur, la déclarèrent superbe, mais s'écrièrent, en éclatant de rire, que la poupée était horrible... un vrai magot!

Blanche, l'aînée, se laissa même aller jusqu'à dire, et pourtant on le lui avait défendu :

« Pas chic, ta fille, ma chère !

Pierre, occupé à attacher ses guides, dressa l'oreille à cette exclamation de sa sœur ; son œil s'alluma, et, poussant un éclat de rire, il se jeta sur Dolly, la prit par les deux bras, puis, sans tenir compte des supplications de sa cousine, il se mit à danser avec elle autour de la chambre une ronde folle.

« Mon Dieu ! s'écria Jeanne, les mains tordues, il va casser ma pauvre Dolly. »

Lui, excité par la frayeur de sa cousine et poussé par les rires de Blanche et de Madeleine, lançait la poupée en l'air, puis la recevait comme une balle.

Jeanne ne luttait plus ; affaissée sur sa chaise, la tête dans ses mains, se bouchant les yeux pour ne pas voir sa fille brisée en mille morceaux, elle se mit à sangloter.

« Finis, Pierre ! » s'écrièrent Blanche et Madeleine, que le chagrin de Jeanne attendrissait.

Le petit garçon, étourdi, grisé par sa danse tournante, poussa un dernier hurra et jeta en l'air la poupée qui disparut comme une flèche dans la direction de la fenêtre ouverte.

Les trois enfants se regardèrent bouche béante... Pierre se précipita à la fenêtre, et, malgré les cris de ses sœurs, se pencha au

dehors, explorant la rue en bas, à droite, à gauche... rien ! Quelqu'un avait dû passer et s'emparer de Dolly.

Pierre éprouva un vague sentiment de repentir ; il se retourna et vit sa cousine, le visage serré dans ses petites mains, et que Blanche et Madeleine essayaient en vain de consoler.

Alors il eut conscience de sa méchanceté, son visage s'empourpra de honte et ce fut d'une voix émue qu'il dit à sa cousine :

« Pardonne-moi, Jeannette, je suis un méchant... Ne pleure plus... j'ai de l'argent que papa m'a donné, je te l'apporterai tout, et tu achèteras une autre Dolly, beaucoup plus jolie... tu verras.

— Ce ne sera pas ma fille... répondit la petite Jeanne, les joues inondées de grosses larmes... Je l'aurais tant aimée pourtant... Oh ! Pierre, c'est mal ce que tu as fait là... Je l'avais gagnée... c'était ma récompense. »

Alors Pierre eut un accès de désespoir et une telle honte, qu'il courut se cacher à tous les yeux dans les rideaux de la fenêtre dont il s'enveloppa complètement.

Il les remuait si fort, qu'un objet se décrocha des fronces et lui tomba sur la tête.

Croyant avoir fait encore un malheur qui lui occasionnerait une double réprimande de sa tante, il se baissa vivement, regarda et étouffa un cri de joie.

L'objet qui lui avait un peu meurtri le front, c'était Dolly, restée accrochée dans le haut des rideaux. Pierre la saisit, puis doucement, il alla la déposer sur les genoux de la petite Jeanne, en lui disant d'une voix émue :

« Ne m'appelle plus méchant, j'ai retrouvé ta fille.

— Pour te punir, Pierrot, dit Madeleine, toujours conciliatrice, tu nous payeras des dragées ou des gaufres.

— Et nous ferons le baptême de Dolly, » s'écria le bon petit diable en embrassant Jeanne, qui souriait à travers ses larmes.

Jamais plus Pierre ne se moqua de sa cousine... ni de personne.

# PÊCHE ET CHASSE

## SUR LES COTES DE FRANCE

### CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER LES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

#### PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Suite.)

##### Amorces.

Il y en a de plusieurs sortes auxquelles les poissons mordent avec plus ou moins d'avidité. Les meilleures, à mon avis, en suivant un ordre croissant selon la qualité, sont :

- 1° La menuse ou petite sardine ;
- 2° L'équille ou lançon ;
- 3° Le gros ver de vase noir ;
- 4° La seiche ou margatte ;
- 5° La pieuvre ou minart ;
- 6° La pestiche, ver de vase plus petit et rouge orangé ;
- 7° Le crabe mou ;
- 8° L'encornet ou iroche.

*La menuse.* — Elle est très abondante sur les côtes de Bretagne, où elle nage par bancs très épais. Elle est toujours signalée de loin par des vols nombreux d'oiseaux de mer, qui en font leur nourriture favorite (Voir au chapitre des chasses). On voit ces animaux plonger brusquement dans l'eau et toujours ressortir avec quelque proie au bec. Harcelées à la surface de l'eau, les menuses n'ont pas moins à se défendre et bien inutilement contre les attaques des poissons, dont quelques-uns de forte taille, qui suivent le banc en le décimant petit à petit. Lorsque, en bateau, on a la bonne fortune de naviguer dans un banc de menuse ou *battins*, il suffit de laisser traîner quelque ligne amorcée d'une menuse ou d'un morceau de lançon ou de margatte pour être à peu près sûr de faire une belle capture, telle que bar, mullet, lieu, grondin, etc. Nous reviendrons plus loin sur cette pêche.

Malgré la consommation prodigieuse de menuses que les oiseaux et les poissons font, il en reste encore de telles quantités qu'il n'est pas rare d'en voir, dans des pêche-

ries (sortes de barrages en bois et branchages où la mer, en se retirant, laisse à sec les poissons qui s'y sont aventurés), des épaisseurs allant jusqu'à 50 centimètres. Et ce n'est là qu'une infinitésimale partie de ce qu'il en existe dans la mer. Vous jugez d'après cela, lecteurs, l'extraordinaire fécondité des femelles, qui pondent, dit-on, trois millions d'œufs par an. Si cette race ne formait pas la nourriture fondamentale des gros poissons, qui en avalent plusieurs centaines à la fois, elle ne tarderait pas à envahir la totalité des mers.

Malheureusement cette amorce ne se conserve que peu de temps ; elle meurt presque aussitôt sortie de l'eau, ou si peu qu'elle soit touchée, et se corrompt rapidement, alors elle ne tient plus à l'hameçon, le flot la désagrège et l'emporte.

Donc il faut l'employer la plus fraîche possible. Son corps étant très mou et la chair délicate, l'hameçon y tient difficilement, la déchire et la rompt, surtout s'il est un peu fort. Le meilleur moyen est d'enfiler l'hameçon dans les deux yeux et à travers la tête c'est la partie la plus résistante du corps de l'animal.

Vous prendrez à peu près tous les poissons avec la menuse, principalement des soles, des plies, des anguilles, des petits congres, et aussi des bars et des chiens de mer, poissons fort voraces à qui toute amorce est bonne.

La menuse fraîche est très estimée en friture. On s'en approvisionne facilement dans les pays où il existe des pêcheries.

*L'équille ou lançon.* — Nous avons parlé de la pêche de ce curieux petit poisson qui se trouve dans le sable. Quand on en a une cer-

taine quantité, on les coupe en morceaux, ou bien on les fend dans le sens de la longueur et on les fixe sur l'hameçon. Si le lançon est petit, on le laisse entier; on ne coupe en deux que les trop gros.

Il faut les fixer à l'hameçon de la façon suivante: on les pique une fois en travers du



GRONDIN.

corps, puis on tord l'amorce et on pique une deuxième fois en sens contraire de la première fois; en un mot on simule un pas de vis ou d'hélice, de telle sorte que l'appât dans l'eau tourne comme une hélice et attire davantage le poisson à cause de cette mobilité, qui le fait ressembler à un poisson vivant. On peut aussi dissimuler l'hameçon dans le corps de l'animal en l'enfilant comme on enfle un ver. Cette amorce est excellente pour tous les poissons, surtout pour les fortes espèces, tels que bars, congres, turbots, chiens, grondins, etc.

*Le ver de vase noir.* — C'est un gros ver à la peau épaisse et plissée, d'une longueur de quinze à vingt-cinq centimètres, suivant la grosseur, qui varie du petit doigt au pouce. Il se tient dans les banes de sable vaseux ou argileux, non loin des côtes, à une profondeur variant entre vingt et cinquante centimètres.

On a donc à le déterrer. Pour cela, on se munit d'une solide bêche et on laboure le sable. Cette recherche est souvent assez pénible, lorsque le sable est dur et que le ver se tient profondément. De plus, l'eau envahit votre trou et vous oblige à l'épuiser souvent ou à changer de place. Il n'est pas rare de couper un ver en deux avec la bêche; ramassez les morceaux, ils vous serviront. Il faut environ cinquante vers de taille moyenne pour amorcer une ligne de cent hameçons, car on

fait facilement deux boîtes avec un ver, et quelquefois trois s'il est très gros.

Pour attacher chaque *brin* de ver à l'hameçon, il suffit de le piquer deux ou trois fois en laissant libre et flottante la plus longue partie du ver, ou de dissimuler complètement l'hameçon en faisant glisser le ver, préalablement piqué au milieu du corps, le long de la tige en fer jusqu'à la palette de l'hameçon.

*La seiche ou margatte.* — C'est une sorte de calmar dans le genre des pieuvres que tout le monde connaît et qui, au lieu des tentacules très longs de ces dernières, ne possède que de petits tentacules, au nombre de dix, disposés autour de la tête. Ces tentacules sont garnis de ventouses comme ceux de la pieuvre et lui servent à retenir la proie à laquelle elle s'attache, et qu'elle dévore ou suce. Sa bouche a cela de particulier qu'elle ressemble absolument à un bec de perroquet, même forme, même substance cornée.



SEICHE.

Ces poissons se pêchent en pleine mer, au chalut, et c'est auprès des pêcheurs à la drague qu'il faut s'en approvisionner. On en prend fréquemment dans les pêcheries. Les seiches sont souvent très grosses, les moyennes sont de la grandeur de la main.

Quand on cherche à les attraper dans l'eau, elles jettent autour d'elles une sorte de liquide noir qu'elles sécrètent dans une poche du ventre et qui obscurcit l'eau en la troublant. On dirait de l'encre. Elles échappent ainsi à leurs ennemis, qui sont nombreux et acharnés: tous les poissons, en effet, en sont très friands.

D'ailleurs, le corps de la seiche, cuit au court-bouillon, est un manger excellent et qui rappelle, comme goût, mais en plus fin, la chair du homard. Je conseille fortement à mes lecteurs d'en essayer.

Lorsqu'on a des margattes, il faut les vider. On commence par leur enlever l'os unique qu'elles ont sur le dos, en leur déchirant la peau. Cet os, très blanc et d'une substance friable, sert aux oiseaux en cage à aiguiser

leur bec. Quelle est la cage à serins qui n'en possède pas? On ramasse fréquemment ces os sur les plages. Une fois cet os arraché, on retire les intestins de la bête en l'ouvrant sur un côté et, après l'avoir soigneusement lavée à grande eau pour la débarrasser du noir qu'elle sécrète, on la dépouille de sa peau, on garde la tête avec ses tentacules, et le corps, qui est d'un blanc laiteux, d'un grain fin et résistant. Il est inutile de dépouiller la tête de sa peau. C'est une amorce excellente, car elle tient très bien à l'hameçon. On découpe la tête et le corps en morceaux minces et longs, et on garnit les hameçons en les enfilant deux ou trois fois dans l'amorce.

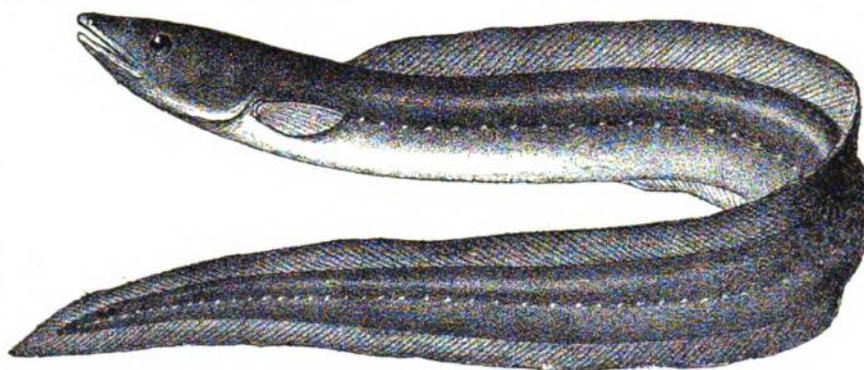
J'ai déjà dit que les poissons étaient très friands de cette chair, et vous prendrez de tout en employant cet appât; bars et congres en particulier.

*La pieuvre ou minart.* — De la même famille que la margatte, la pieuvre a de longs tentacules qui rendent cet animal plus dangereux que la margatte, qui est fort inoffensive. On ne ramène guère de pieuvres qu'en pêchant au chalut, et assez rarement. Son aspect est horrible et il y en a quelquefois qui atteignent une taille prodigieuse. J'ai assisté en 1888, au Croisic, à la capture d'une pieuvre qui mesurait plus de trois mètres d'étendue. Heureusement que ces monstres sont rares et qu'on ne les trouve jamais sur les côtes, car ils se tiennent dans les grands fonds. La taille moyenne de ceux qu'on ramène au chalut est de trente à quarante centimètres de long, le corps est un peu plus gros que le poing.

Pour employer le minart on procède comme pour la margatte, et le corps, découpé en minces lanières, forme une amorce parfaite qu'on dispose sur l'hameçon de la même façon.

Pour tuer la pieuvre, il suffit de la retourner comme un gant; à cet effet, on glisse la main dans la poche qui se trouve sous son corps et on retourne la bête. Elle meurt aussitôt et si les ventouses se sont fixées après vous, elles cessent immédiatement leur action. C'est le moyen de se débarrasser de ces bêtes si, par un hasard, excessivement rare d'ailleurs, elles venaient à s'attacher à vous, lorsque vous vous baignez près des rochers isolés où elles se tiennent parfois.

Prenez garde à leur bec, qui fait de cruelles morsures. Il vaut mieux, si on n'est pas pressé,



CONGRE.

laisser la bête mourir d'elle-même, ce qui ne tarde pas dès qu'elle est sortie de l'eau.

*Pestiche.* — C'est un ver qui habite de préférence les terrains vaseux ou les herbiers. Elle est beaucoup plus petite que le gros ver dont nous avons parlé plus haut, son corps est bordé de chaque côté par une multitude de petites pattes qui la font ressembler au mille-pattes terrestre. Sa couleur est jaune ou orange. Les poissons en sont extrêmement gourmands.

On procède pour la déterrer de la même façon que pour le gros ver, et la manière de la fixer à l'hameçon est également la même que pour ce dernier. On la conserve dans l'eau de mer.

*Crabe mou.* — J'ai parlé, au chapitre crabe, du crabe mou ou mollet, c'est-à-dire en maladie. Tous les poissons le recherchent avidement à ce moment, et les bars en particulier. Je reviendrai, sur cette pêche des bars au crabe mou, d'une façon particulière; c'est une

des plus intéressantes et des plus productives.

Si l'on a pu se procurer des crabes mous, il est bon d'en mettre quelques morceaux de place en place à un certain nombre d'avancions de la corde. Vous décuplez vos chances de prendre des bars, et c'est toujours à la prise de ce poisson que l'on doit viser, car c'est, personne ne l'ignore, un poisson très fin et très estimé, et qui a le défaut de coûter très cher. Entre plusieurs amorces, le bar n'hésitera pas et ira mordre au crabe mou. Lorsque le crabe n'est pas trop gros, il est bon de le laisser entier, l'hameçon le traversant est caché dans le corps de l'animal tout en y étant solidement fixé. Si le crabe est volumineux, coupez-le en trois ou quatre et traversez chaque morceau avec l'hameçon en le dissimulant le mieux possible.

**L'encornet ou iroche.** — Enfin la meilleure amorce et qui ne m'a jamais trahi, c'est l'encornet. C'est une sorte de calmar dans le genre de la margatte, mais sans os, et sa chair est transparente comme de la gélatine, surtout lorsque l'animal est jeune. Il a la forme d'un cornet, d'où son nom, et son corps est parsemé de taches rouges, jaunes ou vertes; il existe des encornets blancs. On en prend de gros au chalut qui atteignent trente ou quarante centimètres de long; sur les côtes et dans les pêcheries, on en pêche de jeunes, longs de sept ou huit centimètres et gros comme le doigt; ce sont les meilleurs. Ils vont par bande nombreuse et nagent à reculons comme les margattes et les pieuvres, en gonflant d'eau leur poche intérieure et la chassant au dehors par une énergique contraction de l'abdomen. Cet effort leur donne une impulsion en arrière très vigoureuse, aussi nagent-ils fort vite.

J'ai dit que les petits encornets étaient les meilleurs pour amorcer; on les utilise entiers, tandis que les gros doivent être découpés comme les margattes. Il faut employer cette amorce la plus fraîche possible, sans quoi elle se décompose rapidement et sa mauvaise

odeur rebute le poisson, qui dédaigne cet appât suranné. Il faut se rappeler que le poisson est difficile et délicat et que, semblable à l'ogre, il aime la chair fraîche; plus l'amorce le sera, plus vous aurez de chance de faire bonne prise.

Il n'y a guère que le congre, dont l'extraordinaire voracité s'accommode de tout, et le mullet qui s'attaquent aux appâts faisandés. Nous reviendrons sur ce singulier goût lorsque nous tiendrons à parler d'eux.

Enfin vous pouvez, en l'absence de toutes les amorces citées ci-dessus, employer avantageusement la crevette grise. Vous prendrez



MULET.

des soles, des plies et du mullet, qui n'est pas non plus un poisson à dédaigner. Ayez soin de dissimuler votre hameçon dans le corps de la crevette, et commencez de l'enfiler par la tête de la bête.

Remarque: il ne vous sera pas toujours facile de vous procurer toutes ces différentes amorces, selon le pays que vous habiterez. Vous trouverez cependant partout lançons, vers, crabes et crevettes.

Dans les ports de pêche où se déchargent des chalutiers, vous pourrez auprès d'eux vous approvisionner de margattes, minards ou encornets.

Enfin, si vous êtes dans une contrée où il y a encore quelques pêcheries, vous vous procurerez abondamment toutes les boîtes dont je viens de parler.

A défaut absolu d'amorces, servez-vous du ver rouge de terre.

LOUDEMÉR.

(La suite prochainement.)



## ROMAN D'AVENTURES

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

## XIV

## Nouvelles de Lupus. — Durban et Kleindorp.

A Majunga, Henri Massey avait d'abord trouvé de l'emploi, comme architecte, dans la scierie de M. Valentin, détruite par un incendie, et qu'il réédifia en quelques semaines. Puis il fut chargé d'installer une fonderie, et y resta en qualité de directeur des travaux techniques. Trois mois avaient suffi pour faire de lui l'ingénieur consultant de toute la côte nord-ouest de Madagascar. On venait lui soumettre des échantillons de minerais, on lui demandait des analyses, on le chargeait de régler, à titre d'expert, les différends qui éclatent si fréquemment en pays neuf. Comme le lui avait dit le résident, M. Hagan, il n'avait qu'à prendre racine dans la Grande-Île, pour y faire rapidement une fortune industrielle.

Mais sa mère et lui n'avaient qu'une idée : retrouver ceux qu'ils avaient perdus ; et la conviction où ils étaient que les uns ou les autres pouvaient avoir gagné le Transvaal suffisait à leur faire considérer la république sud-africaine comme la terre promise.

Vainement ils demandaient des nouvelles à tous les consuls français de l'océan Indien. Personne n'avait entendu parler ni de M. Massey, ni de Colette, ni de Gérard, ni de Martine. Une des chaloupes de la *Durance* était arrivée aux Seychelles ; une autre à Pemba ; une autre à l'île Aldabra. Aucun membre de la famille Massey ne s'y trouvait, non plus que le commandant Francœur ou le docteur Lhomond.

Mais ces renseignements mêmes et la certitude qu'il n'y avait pas eu de gros temps sur l'océan Indien, dans les jours qui suivirent la catastrophe, alimentaient l'espoir au cœur de M<sup>me</sup> Massey et de son fils. Ils attendaient toujours une dépêche plus favorable, soutenus à

cet égard par M. Hagan, qui ne négligeait rien pour obtenir des informations précises.

Quelle force ne fallait-il pas à la malheureuse mère pour dissimuler l'angoisse constante qui lui déchirait le cœur ! Sa Colette, sa fille adorée, cette enfant qui n'avait pas, un soir de sa vie, jusqu'à ce fatal voyage, fermé ses doux yeux sans le baiser maternel, — où se trouvait-elle à cette heure ? Quels dangers pires que la mort n'avait-elle pas courus depuis l'affreux moment qui les avait séparés !...

Le sauvetage miraculeux de son fils, le sien propre, étaient les seuls faits rassurants qui vinssent forcer M<sup>me</sup> Massey à espérer, malgré tout. Depuis que Henri était auprès d'elle et que l'inquiétude à son sujet n'avait plus de raison d'être, toutes ses inquiétudes s'étaient reportées sur sa fille, son mari et son jeune fils. Sous des dehors calmes et enjoués, M<sup>me</sup> Massey était une de ces personnes tendres et exceptionnellement sensibles qui ne vivent plus qu'au milieu des tortures, si tous les objets de leur affection ne sont pas réunis sous leur aile. Elle souriait douloureusement parfois en se rappelant ses folles inquiétudes d'antan, pour peu que M. Massey se fût attardé le soir ou que ses enfants fussent sortis à cheval, en bateau, à bicyclette ou même à pied !... Certes, elle avait toujours eu le courage de cacher ces appréhensions, les sachant exagérées et ne voulant ni rendre ses fils timorés, ni troubler le plaisir qu'ils prenaient à tous les sports de plein air. Mais, en les voyant rentrer sains et saufs, les joues roses, le regard animé, elle n'en poussait pas moins un soupir de soulagement avec ce cri intérieur :

« Allons, les voilà en sûreté !... Pour aujourd'hui, du moins !... »

Et depuis de longs mois, elle était séparée

d'eux, ne sachant s'ils étaient morts ou vivants et si la mer, les fièvres, les bêtes féroces ou les hommes n'avaient pas mis fin à leur existence!... Au sujet de Colette, surtout, cette incertitude était si cruelle qu'aucune parole n'en peut donner l'idée. Ne rien savoir de ceux qu'on chérit si tendrement, tout craindre pour eux, se représenter, à chaque minute de cette angoisse, une nouvelle phase plus atroce de leurs souffrances; — ou bien toucher le fond de l'abîme du désespoir, se dire que tout est fini, qu'on ne les reverra plus jamais, qu'ils ne peuvent pas avoir survécu à de si terribles dangers : telle fut la vie de cette mère pendant des mois et des mois.

Henri voyait l'amère douleur qui la rongait. Lui-même il sentait souvent la vanité des espérances qu'il s'obstinait à entretenir. Mais son caractère résolu, l'indomptable confiance qui devait le porter toute sa vie et qu'il partageait avec son frère et sa sœur, ne lui permettaient pas de se laisser abattre. Et d'autre part, le travail assidu, incessant, soutenait ses forces.

Sur ces entrefaites, il reçut, coup sur coup, deux nouvelles qui fixèrent sa résolution.

Un journal de Lorençao-Marquez, la belle rade portugaise du Mozambique, signalait épisodiquement la présence en cette ville d'un naufragé de la *Durance*, en route pour le Transvaal. Il s'agissait d'un simple « fait divers » sans importance, qui s'était passé à la gare du chemin de fer, au moment où le voyageur ainsi désigné, et dont on ne donnait pas le nom, prenait le train à destination de Prétoria.

Mais cette indication si vague apportait une lueur d'espoir supplémentaire. Peut-être ce naufragé non dénommé n'était-il pas arrivé seul. Peut-être était-ce M. Massey lui-même... On se disait bien que son premier soin eût été de s'informer auprès du consul de France de ce qu'avaient pu devenir sa femme et ses enfants. Mais, en dépit de tout, on s'attachait à ce mince renseignement par la raison qu'on n'en avait pas d'autres.

La seconde nouvelle était plus précise. Elle émanait de lord Fairfield, qui restait en correspondance avec Henri. Il avait poursuivi son enquête et écrivait ceci :

« Il est désormais hors de doute que le *Hamburger* est bien l'auteur de la collision. Ce navire allemand, parti de Mascate, à la côte orientale d'Arabie, y avait pris un chargement d'armes européennes de rebut, après y avoir probablement débarqué des esclaves. Il se trouvait, à la date de la catastrophe, dans les parages où elle s'est produite. Il a déposé sa cargaison douze jours plus tard au nord d'Abo, côte du Mozambique, puis est allé à Zanzibar réparer des avaries significatives et ne pouvant provenir que d'une collision. Tout son avant est comme écrasé, défoncé, sur l'étendue de sept à huit mètres à tribord et à babord. Le consul britannique, sur mes indications, a fait procéder à une enquête parmi les hommes de l'équipage, dont plusieurs ont fait des aveux importants. Quant au capitaine Lupus, dès la première alerte, il a disparu. On le croit parti par l'Afrique allemande vers la région du Tanganyika. Le *Hamburger* a été saisi, à la requête du consul de France, et l'instruction se poursuit. »

Ainsi, l'hypothèse de lord Fairfield, au sujet de la catastrophe, prenait un corps définitif. Mais d'autre part, le seul espoir qui restait à Henri Massey reposait sur le passage à Lorençao-Marquez du « naufragé de la *Durance* » se rendant au Transvaal.

Après mûre délibération, sa mère et lui décidèrent de l'y suivre. Ils avaient reçu quelque argent de France et ne devaient rien à personne, — sinon beaucoup de reconnaissance au résident et à sa famille. Aussitôt que le courrier à destination de Durban toucha à Majunga, ils s'embarquèrent pour la côte du Natal.

Une fois de plus, ils se trouvaient emportés par un transatlantique, mêlés à cette existence qui réveillait en eux, à chaque minute, de si cruels et de si doux souvenirs.

La traversée, cette fois, s'acheva sans encombre. Cinq jours après s'être embarqués, Henri et sa mère arrivaient en vue de Durban; au lever du soleil, tous les passagers étaient accourus sur le pont, curieux de voir le continent mystérieux qui, pour beaucoup, était plein de promesses. Mais aucun ne res-

sentit une aussi forte émotion que la mère et le fils; c'est d'un regard voilé par les larmes que M<sup>me</sup> Massey contempla de loin la majestueuse masse granitique des montagnes surplombant la ville. Qui pouvait savoir si derrière cette muraille imposante, — à ses pieds peut-être, dans la ville même, où elle allait débarquer, elle ne trouverait pas ces nouvelles dont son âme était altérée. Elle dévorait des yeux la baie riante que les habitants du Natal comparent à celle de Palerme ou de Naples. Il lui semblait que dans cette foule, attendant sur le quai l'arrivée du courrier, elle allait voir des visages chéris, entendre la voix de son mari, de ses enfants...

Henri la soutenait, partageant l'émotion à laquelle elle était en proie, mais se disant qu'il serait fou d'espérer les rencontrer ainsi en débarquant, et souriant tendrement à M<sup>me</sup> Massey, qui serrait avec une force inconsciente son bras dans ses mains crispées :

« Vous savez, mère chérie, que nous n'allons pas les trouver là, au débotté, dit-il avec une gaieté affectée. D'abord, ils ne savent pas que nous arrivons!... Et puis, c'est plutôt au Transvaal que nous les rencontrerons, ne l'oublions pas!... Ils n'ont rien à faire ici, reconnaissez-le, chère maman...

— Sans doute, sans doute... murmura M<sup>me</sup> Massey. Évidemment, cela ne prouve rien que nous ne les voyions pas tout de suite... Ce ne sera que partie remise... Que disait le consul de France à Durban dans sa dernière dépêche?... Pardonne-moi de te le faire encore redire, mon enfant, mais en vérité, ma pauvre tête se perd.

— Il disait, répéta Henri pour la centième fois, le cœur navré par le sourire égaré de sa mère, qu'il n'avait eu jusqu'ici aucun avis lui indiquant que mon père fût arrivé... Mais l'Afrique est grande... Peut-être sont-ils trop loin, nos bien-aimés, ou n'ont-ils pas pensé à nous écrire à Durban!... Nous ne désespérons pas. Nous *ne voulons pas* désespérer, rappelez-vous cela, chère maman! Nous les retrouverons. Ne suis-je pas arrivé moi-même par miracle à Majunga?

— Oui, oui, par miracle!... En vérité, ton

sauvetage a été miraculeux! Mais s'ils étaient là... là... si près!... Ah! comment supporter une telle joie!... Henri, il me semble que si je les revoyais, devant moi, eux tous, ton père, Gérard, ma petite Colette et la pauvre Martine, mon cœur se briserait dans l'excès du ravissement.

— Calmez-vous, mère, murmura Henri, effrayé de l'exaltation où il la voyait. Je crains bien que cette joie ne nous soit pas encore réservée aujourd'hui!... Mais vous êtes plus courageuse que vous ne croyez; ne l'avez-vous pas prouvé pendant ces longs jours où vous attendiez seule, privée de tous, sans même votre fils pour vous encourager?

— Sans même toi!... Oh! mon enfant bien-aimé, ne crois pas que je sois ingrate, que je n'apprécie pas ce bonheur inespéré de t'avoir auprès de moi, de te tenir, toi, du moins, seul de tous mes chers trésors perdus!... Mais ta pauvre sœur... Ma Colette, ma seule fille!... Oh! si elle était ici à ma place, sous ta protection, mon Henri! Si je pouvais, au prix des plus cruels supplices, acheter sa sécurité!... Cela seulement!... La savoir vivante, en sûreté... »

Elle cacha son visage dans ses mains, succombant sous la plus cruelle émotion. Henri ne savait que lui dire, quelles paroles trouver pour panser cette plaie douloureuse. Il ne put que serrer fortement dans la sienne la main de sa mère, essayant de lui communiquer un peu de sa fermeté.

Au bout de quelques instants, M<sup>me</sup> Massey releva la tête :

« Pardonne-moi, mon enfant, dit-elle en essayant bravement de sourire. C'est moi qui devrais te donner du courage, et voilà comment je m'acquitte de mon rôle!... Mais c'est la vue de cette terre qui m'a trahie... Quand je pense que peut-être ils sont là, quelque part!... »

Elle se tut; puis, par un grand effort sur elle-même, elle reprit son calme, put s'occuper des détails de la descente à terre, traverser sans fléchir la passerelle qui reliait le vapeur au quai. En vain son regard ardent fouillait tous les visages qui se pressaient

curieusement autour des nouveaux arrivants. Ceux qu'elle cherchait n'y étaient pas...

Henri, après avoir conduit sa mère dans un hôtel d'apparence honnête et simple, s'empressa de courir au consulat de France, à la poste, au bureau de police, chez tous les négociants qui, pensait-il, pouvaient lui donner des nouvelles de son père ou des naufragés de la *Durance*, s'il en était arrivé. Partout il reçut la même réponse : on n'avait entendu parler de rien qui se rapportât à eux.

Tout en traversant la ville, Henri admirait sa situation, son atmosphère lumineuse, l'air de confort et de prospérité qui se marquait sur toutes les habitations. Durban, naguère appelée Port Natal, s'étend au pied d'une chaîne de hautes montagnes qui la protègent sans l'écraser de leur masse granitique. Elle n'a pas de prétentions architecturales et ressemble plutôt à une station en enfance des États-Unis ou de l'Australie, qu'à une des cités trop peuplées du vieux monde ; — les jardins magnifiques qui entourent la plupart des maisons font oublier ce qui peut manquer en fait de briques ou d'ardoises. Les environs sont admirables. Des forêts, des bosquets, d'énormes plantations de chênes, de pins, d'eucalyptus, qui doivent leur origine à la prévoyance des premiers colons hollandais, s'élèvent de toutes parts. De longues avenues ombreuses s'étendent à perte de vue, offrant des promenades charmantes. Les habitants sont hospitaliers, simples et cultivés, ils doivent sans doute au sang hollandais qui coule dans les veines de la plupart d'entre eux, un flegme, une douceur, une sûreté de commerce qui rendent les rapports faciles et agréables. L'élément anglais qui s'y est fortement mélangé, y a apporté ses qualités propres.

Si Henri et sa mère avaient songé à se fixer dans la colonie de Natal, ils y fussent facilement arrivés à se créer une paisible existence. Mais convaincus qu'aucun des leurs ne s'y trouvait, rien ne les retenait là, et après quelques jours consacrés aux recherches indispensables, M<sup>me</sup> Massey et son fils repartirent pour l'intérieur

C'est vers Prétoria, capitale de la Républi-

que du Transvaal, qu'ils entendaient se diriger ; c'est de cette ville qu'ils avaient toujours parlé dans leurs projets d'autrefois ; c'est là que M. Massey voulait se fixer ; il y avait donc lieu d'espérer que c'est vers ce centre que tendaient les efforts de tous.

On connaît l'histoire de cette partie méridionale de l'Afrique si récemment arrachée à la barbarie par de hardis colons, aujourd'hui riche et prospère, accueillant sur son vaste territoire des milliers d'étrangers, attirés les uns par la soif de l'or qui abonde dans ce sol privilégié, les autres par la facilité de la vie, sous un ciel merveilleux, dans un climat incomparable, sur une terre où l'homme n'a pour ainsi dire qu'à allonger la main pour cueillir en abondance les fruits les plus exquis ; où le gibier semble appeler le chasseur, où le plus humble manœuvre trouve à subsister sans rien qui rappelle la parcimonie, la noire misère du vieux monde.

En 1487, un navigateur portugais, Bartolomé Diaz, poussé par la tempête sur un îlot d'Algoa Bay, y érigea une colonne.

Dix ans plus tard, Vasco de Gama doublait le cap de Bonne-Espérance.

C'est seulement en 1652 que la compagnie hollandaise des Indes orientales prit possession de la baie de la Table, sur les bords de laquelle s'élève aujourd'hui la ville du Cap. La colonie naissante s'adonna d'abord à l'élevage du bétail, à la culture des champs et des jardins. Les premiers habitants, au nombre de quatre-vingt-dix-huit, prirent le nom de *Burghers*, qui devint bientôt par corruption celui de *Boers*. Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les émigrants hollandais commencèrent à arriver en foule. La révocation de l'édit de Nantes — cette proscription insensée, qui enleva à la France le plus pur de son sang, les plus honnêtes, les plus probes, les plus habiles de ses enfants, ouvriers incomparables qui allèrent porter à l'étranger le secret de nos arts et l'enrichir à nos dépens — amena de nombreux colons à la terre libre du Cap. Dans les archives de Cape-Town se retrouvent à chaque page les noms français de Du Plessis, Malherbe, Joubert, Marais, Jour-

dain, Lagrange, de Villiers, du Toit, et cent autres, dont les descendants sont répandus dans toute l'Afrique du Sud, mais qui furent bientôt absorbés par l'élément hollandais.

Cependant le despotisme de la *Compagnie hollandaise* ne tarda pas à lasser la patience des colons, qui passèrent en foule les montagnes pour s'établir dans les plaines du *Karroo*. Au bout de peu de temps, ils occupaient un vaste territoire, au nord et à l'est de la colonie du Cap.

Vers la fin du siècle dernier, l'agitation révolutionnaire de l'Europe gagna ces régions lointaines. Les habitants de la colonie, soulevés contre les autorités hollandaises, proclamèrent la République. Mais le prince d'Orange, que les armées françaises victorieuses avaient chassé de Hollande et qui s'était réfugié en Angleterre, sollicita du gouvernement britannique l'envoi d'une flotte contre les rebelles. Cette flotte n'eut pas de peine à vaincre des troupes peu nombreuses et mal armées ; la colonie, soi-disant conquise pour le compte du prince d'Orange, ne fut restituée à la Hollande qu'après le traité d'Amiens.

Trois ans plus tard, les hostilités reprenaient entre les Hollandais et les Anglais, qui trouvaient le morceau trop précieux pour le laisser échapper ; le commissaire anglais rétablit au Cap l'autorité britannique, qui fut définitivement reconnue en 1815, à l'occasion du traité de Paris.

Mais l'entente ne put se faire entre les « Boers » et leurs nouveaux maîtres ; la question des esclaves domestiques, en particulier, était une source de conflits perpétuels ; et l'abolition solennelle de l'esclavage, en 1833, portant à son comble l'irritation des colons, ils émigrèrent par milliers vers le Nord, pour y créer des établissements indépendants.

Quelques-uns d'entre eux fondèrent celui qui est devenu l'État libre d'Orange, d'autres allèrent créer sur la côte orientale la colonie de Natal ; d'autres enfin, traversant la *Vaal River*, vinrent s'établir sur le territoire actuellement occupé par la ville de Potchefstroom. Ils se croyaient en sûreté, à l'abri de

toute ingérence de la couronne anglaise ; mais sir George Napier, gouverneur de la colonie du Cap, leur signifia qu'ils n'étaient pas relevés de leur serment de fidélité, et qu'en leur qualité de sujets britanniques ils étaient passibles des peines édictées par les tribunaux de la colonie, jusqu'au vingt-cinquième degré de latitude.

Ils repartirent vers le Nord, fondant des établissements sur tout leur parcours. Un grand nombre d'émigrants du Cap et de Natal ne tardèrent pas à venir les rejoindre ; dans une grande assemblée ou *volksraad*, tenue en 1844, à Potchefstroom, ils adoptèrent le système de gouvernement connu sous le nom de : *Constitution des trente-trois articles*.

Un émigrant de Natal, André Prétorius, nommé commandant général des transfuges, s'occupa de négocier un accord avec le gouvernement britannique. Ses efforts furent couronnés de succès, et la *Convention de la Sand River* reconnut, en 1852, l'indépendance nationale des Boers. La République du Transvaal était née.

Mais des luttes intestines entre Boers et indigènes ayant de nouveau troublé le Transvaal, l'Angleterre, qui avait toujours gardé un œil ouvert sur ce riche territoire, et qui n'avait reconnu qu'à regret son indépendance, saisit le prétexte qui s'offrait. Sous couleur de « rétablir l'ordre » entre les Boers et les Cafres qui étaient en guerre, la police anglaise, commandée par sir Theophilus Shepstone, qu'on a surnommé le « roi blanc des Zoulous », envahit le Transvaal et le proclama de nouveau territoire anglais, au mois d'avril 1877.

Le général Wolseley, chef actuel des armées anglaises, débarquait l'année suivante, toujours sous prétexte de pacifier le pays. Après une pénible guerre de montagne, les troupes anglaises, aidées des Souasis, eurent raison des Cafres, et sans s'inquiéter des protestations des Boers, l'Angleterre se déclara décidée à maintenir ses droits sur le Transvaal.

Le 13 décembre 1880, l'ancien « *Volksraad* » ou Parlement du peuple, dispersé depuis 1877, se réunissait de nouveau. MM. Joubert, Krüger et Prétorius étaient nommés dictateurs,

et les Boers, assemblés en armes, juraient de lutter jusqu'à la mort pour l'indépendance de leur pays. Les colons anglais furent assiégés de toutes parts dans leurs fermes; les Boers, tireurs de premier ordre, abattirent jusqu'au dernier tous les soldats britanniques qui marchaient contre eux, sous les ordres du colonel Anstruther. En 1881, le général Joubert infligeait trois défaites sanglantes aux Anglais, à Lang's Neck, dans les défilés d'Ingogo, et sur la colline de Majuba. Enfin, le colonel anglais Winsloe était obligé de mettre bas les armes, après avoir perdu plus du tiers de ses hommes.

Le 25 octobre 1881, une convention, signée entre l'Angleterre et le Transvaal, garantissait aux Boers le *self government* par leur Volksraad, sous la *suzeraineté britannique*; mais, après un voyage à Londres de MM. Krüger, du Toit et Smit, l'Angleterre, en 1884, reconnut enfin, sans restrictions, l'indépendance de la République sud-africaine, pour laquelle ses enfants avaient si fièrement combattu.

C'est dans cette nouvelle période, que la découverte des mines d'or du Kaap venait donner un nouvel essor à la prospérité du pays, et attirait sur lui, en même temps que des nuées d'aventuriers, les convoitises de ses voisins.

Le brave petit peuple Boer réussira-t-il à conserver l'indépendance qu'il a si noblement conquise? C'est ce que l'avenir dira au monde. Mais dans la lutte ouverte entre la puissante Angleterre et ses héroïques adversaires, c'est aux Boers que vont les sympathies de l'Europe continentale.

Quelques mois avant la date de leur arrivée, Henri Massey et sa mère n'auraient trouvé à Durban, pour se rendre au Transvaal, que des moyens de transport rudimentaires. Ils eussent eu à choisir entre le *bullock's waggon*, pesante maison roulante, traînée par quinze ou vingt paires de bœufs, et les diligences importées d'Amérique. Mais

une voie ferrée nouvellement ouverte relie aujourd'hui Durban à Johannesburg, où elle se raccorde à la ligne du Cap à Prétoria. Le jeune ingénieur et sa mère n'eurent donc, comme ils l'auraient fait en Europe, qu'à prendre au guichet leur billet de voyage et à monter dans un train fort bien aménagé.

Au sortir de Durban, le chemin de fer escalade d'abord le puissant massif du Drakensberg, parmi des sites alpestres qui sont un enchantement pour les yeux. Il traverse ensuite les plaines fertiles et les riantes prairies de l'État d'Orange, pour entrer enfin, à Johannesburg, en plein pays de l'or, au centre même du *Witwatersrand*.

Henri et sa mère ne s'y arrêtèrent que le temps strictement nécessaire pour une visite au consulat de France, où l'on ne savait rien de M. Massey.

Ils reprirent alors le train et touchèrent au but spécial de leur voyage, à Prétoria, capitale du Transvaal. Ici encore, ils devaient être déçus dans l'espoir qu'ils ne voulaient pas abandonner. Personne n'avait entendu parler d'un Français répondant au nom de Massey. Après trois jours de recherches vaines dans tous les hôtels et dans les maisons de banque qui auraient eu sûrement la primeur de la nouvelle, si le mandataire du *Crédit français* avait pu arriver à sa destination, un seul renseignement surnageait, provoqué par une allusion au naufrage de la *Durance*. On assurait qu'un survivant de ce naufrage s'était récemment établi à Kleindorp, un des districts aurifères les plus lointains du Transvaal, car il se trouve sur la rive droite du Limpopo, qui forme la limite nord de la République sud africaine.

Henri et sa mère résolurent d'en avoir le cœur net et de se rendre à Kleindorp. Mais ici, il n'était plus question de voie ferrée. Force allait être de recourir au *bullock's waggon*.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

IV

Du 29 décembre au 9 janvier.

Dans la matinée, le volume d'Edgar Poe sous les yeux, j'en ai relu attentivement le vingt-cinquième chapitre. Il y est raconté que, lorsque les indigènes voulurent les poursuivre, les deux fugitifs, accompagnés du sauvage Nu-Nu, étaient déjà à cinq ou six milles au large de la baie. Des six ou sept îles groupées dans l'ouest, nous venions de reconnaître qu'il ne restait plus que quelques vestiges sous forme d'îlots.

Ce qui nous intéressait surtout dans ce chapitre, ce sont ces lignes que j'ai à cœur de transcrire :

« En arrivant par le nord, sur la *Jane*, pour atteindre l'île Tsalal, nous avons graduellement laissé derrière nous les régions les plus rigoureuses de glace, — et, bien que cela puisse paraître un absolu démenti aux notions généralement acceptées sur l'océan antarctique, c'était là un fait que l'expérience ne nous permettait pas de nier. Aussi, essayer — maintenant — de retourner vers le nord eût été folie, particulièrement à une période si avancée de la saison. Une seule route sem-

blait encore ouverte à l'espérance. Nous nous décidâmes à gouverner hardiment vers le sud, où il y avait pour nous quelques chances de découvrir d'autres îles, et où il était probable que nous trouverions un climat de plus en plus doux... »

Ainsi avait raisonné Arthur Pym, ainsi le devons-nous faire *a fortiori*. Eh bien ! c'était le 29 février — l'année 1828 fut bissextile — que les fugitifs se trouvèrent sur l'océan « immense et désolé » au delà du quatre-vingt-quatrième parallèle. Or, nous n'étions qu'au 29 décembre. L'*Halbrane* était en avance de deux mois sur l'embarcation qui fuyait l'île Tsalal, déjà menacée par l'approche du long hiver des pôles. D'autre part, notre goélette, bien approvisionnée, bien commandée, bien équipée, inspirait plus de confiance que cette embarcation d'Arthur Pym, ce canot à membrure d'osier, long d'une cinquantaine de pieds sur quatre à six de large, et qui n'emportait que trois tortues pour la nourriture de trois hommes.

J'avais donc bon espoir dans le succès de :

cette seconde partie de notre campagne.

Durant la matinée, les derniers îlots de l'archipel disparurent à l'horizon. La mer s'offrait telle que nous l'avions observée depuis l'îlot Bennet, — sans un seul morceau de glace, — et cela s'explique, puisque la température de l'eau marquait quarante-trois degrés (6° 11 C. sur zéro). Le courant, très accentué, — quatre à cinq milles par heure, — se propageait du nord au sud avec une constante régularité.

Des bandes d'oiseaux animaient l'espace, — invariablement les mêmes espèces, alyons, pélicans, damiers, pétrels, albatros. Toutefois, je dois l'avouer, ces derniers ne présentaient pas les dimensions gigantesques, notées dans le journal d'Arthur Pym, et aucun ne poussait ce sempiternel *tékéli-li*, qui paraissait être d'ailleurs le mot le plus usité de la langue tsalalaise.

Aucun incident à relater pendant les deux jours qui suivirent. On ne signala ni terre ni apparence de terre. Les hommes du bord firent de fructueuses pêches au milieu de ces eaux où pullulaient sèches, merluches, raies, congres, dauphins de couleur azurée, et autres sortes de poissons. Les talents combinés d'Huriquerly et d'Endicott varièrent agréablement le menu du carré et du poste de l'équipage, et je pense qu'il convenait de faire part égale aux deux amis dans cette collaboration culinaire.

Le lendemain, 1<sup>er</sup> janvier 1840, — encore une année bissextile, — un léger brouillard voila le soleil pendant les premières heures, et nous n'en conclûmes pas que ce fût l'annonce d'un changement dans l'état atmosphérique.

Il y avait alors quatre mois et dix-sept jours que j'avais quitté les Kerguelen, deux mois et cinq jours que l'*Halbrane* avait quitté les Falklands.

Que durerait cette navigation?... Ce n'était pas ce qui me préoccupait, mais plutôt de savoir jusqu'où elle allait nous conduire à travers les parages antarctiques.

Je dois reconnaître ici qu'une certaine modification s'était manifestée dans la manière

d'être du métis envers moi — sinon envers le capitaine Len Guy ou les hommes de l'équipage. Ayant, sans doute, compris que je m'intéressais au sort d'Arthur Pym, il me recherchait, et, pour employer une expression vulgaire, « nous nous entendions », sans qu'il fût nécessaire d'échanger une seule parole. Parfois, cependant, il se départissait vis-à-vis de moi de son mutisme habituel. Lorsque le service ne le réclamait pas, il se glissait vers le banc où je m'asseyais volontiers derrière le rouf. A trois ou quatre reprises, quelques tentatives d'entretien avaient été ébauchées entre nous. D'ailleurs, sitôt que le capitaine Len Guy, le lieutenant ou le bosseman nous rejoignaient, il s'éloignait.

Ce jour-là, vers dix heures, Jem West étant de quart, et le capitaine Len Guy enfermé dans sa cabine, le métis longea la coursière à petits pas avec l'évidente intention de converser, — et sur quel sujet, on le devine sans peine.

Dès qu'il fut près du banc :

« Dirk Peters, dis-je afin d'entrer directement en matière, voulez-vous que nous parlions de lui?... »

Les prunelles du métis flamboyèrent comme une braise sur laquelle on vient de souffler.

« Lui !... murmura-t-il.

— Vous êtes resté fidèle à son souvenir, Dirk Peters !

— L'oublier... monsieur?... Jamais !...

— Il est toujours là... devant vous...

— Toujours !... Comprenez-moi... tant de dangers courus ensemble !... Ça fait de vous des frères... non !... un père et son fils !... Oui !... je l'aime comme mon enfant !... Avoir été tous deux si loin... trop loin... lui... puisqu'il n'est pas revenu !... On m'a revu au pays d'Amérique, moi... mais Pym... le pauvre Pym... il est encore là-bas !... »

Les yeux du métis se mouillèrent de grosses larmes !... Et, comment ne se vaporisaient-elles pas à l'ardente flamme qui jaillissait de ses yeux ?...

« Dirk Peters, lui demandai-je, vous n'avez aucune idée de la route qu'Arthur Pym et

vous avez suivie à bord du canot depuis votre départ de l'île Tsalal?...

— Aucune, monsieur!... Le pauvre Pym ne possédait plus d'instrument... vous savez... des machines de marine... pour regarder le soleil... On ne pouvait pas savoir... Tout de même, pendant les huit jours, le courant nous a poussés vers le sud... et le vent aussi... Bonne brise et mer belle... Deux pagaies plantées sur le plat-bord en guise de mât... et nos chemises en guise de voile...

— Oui, répondis-je, des chemises de toile blanche, dont la couleur effrayait tant votre prisonnier Nu-Nu...

— Peut-être... Je ne me rendais pas bien compte... Mais si Pym l'a dit, il faut croire Pym! »

Je n'en étais plus à savoir que quelques-uns des phénomènes décrits dans le journal rapporté aux États-Unis par le métis ne semblaient pas avoir attiré son attention. Aussi m'entêtais-je à cette idée que ces phénomènes n'avaient dû exister que dans une imagination surexcitée outre mesure. Toutefois, je voulus presser plus vivement Dirk Peters à ce sujet.

« Et, pendant ces huit jours, ai-je repris, vous avez pu pourvoir à votre nourriture?...

— Oui... monsieur... et les jours après... nous et le sauvage... Vous savez... les trois tortues qui étaient à bord... Ces bêtes, ça contient une provision d'eau douce... et leur chair est bonne... même crue... Oh! la chair crue... monsieur!... »

En prononçant ces derniers mots, Dirk Peters, baissant la voix comme s'il eût craint d'être entendu, jeta un rapide regard autour de lui...

Ainsi, cette âme frissonnait toujours à l'im-

périssable souvenir des scènes du *Grampus*!... On ne saurait se figurer l'effroyable expression peinte sur la figure du métis au moment où il parla de chair crue!... Et non pas



l'expression d'un cannibale de l'Australie ou des Nouvelles-Hébrides, mais celle d'un homme qui éprouve une insurmontable horreur de lui-même!

Après un assez long silence, je ramenai la conversation vers son but.

« N'est-ce pas le 1<sup>er</sup> mars, Dirk Peters, demandai-je, que, si je m'en rapporte au récit de votre compagnon, vous avez, pour la première fois, aperçu le large voile d'une vapeur grise, coupée de raies lumineuses et vacillantes?...

— Je ne sais plus... monsieur!... Mais si

Pym l'a dit, il faut croire ce qu'a dit Pym !

— Il ne vous a jamais parlé de rayons de feu qui tombaient du ciel... » repris-je, ne voulant pas me servir des mots « aurore polaire » que le métis n'eût peut-être pas compris.

J'en revenais ainsi à l'hypothèse que ces phénomènes pouvaient être dus à l'intensité des effluences électriques, si puissantes sous les hautes latitudes, — en admettant qu'ils se fussent réellement produits.

« Jamais... monsieur, dit Dirk Peters, non sans avoir réfléchi avant de répondre à ma question.

— Vous n'avez pas remarqué, non plus, que la couleur de la mer s'altérait... qu'elle perdait sa transparence... qu'elle devenait blanche... qu'elle ressemblait à du lait... que sa surface se troublait autour de votre embarcation?...

— Si cela était... monsieur... je ne sais... Comprenez-moi... Je n'avais plus la connaissance des choses... Le canot s'en allait... s'en allait... et ma tête avec...

— Et puis, Dirk Peters, cette poussière très fine qui tombait... fine comme de la cendre... de la cendre blanche...

— Je ne me rappelle pas...

— Est-ce que ce n'était pas de la neige?...

— De la neige?... Oui... non !... Il faisait chaud... Qu'a dit Pym?... Il faut croire ce qu'a dit Pym ! »

Je compris bien qu'au sujet de ces faits invraisemblables, je n'obtiendrais aucune explication en continuant d'interroger le métis. A supposer qu'il eût observé les choses surnaturelles, relatées dans les derniers chapitres du récit, il n'en avait plus conservé le souvenir.

Et alors, à mi-voix :

« Mais Pym vous dira tout cela... monsieur... Lui sait... Moi, je ne sais pas... Il a vu... et vous le croirez... »

— Je le croirai, Dirk Peters, oui... je le croirai, répondis-je, ne voulant pas chagriner le métis.

— Et puis... nous irons à sa recherche, n'est-ce pas?...

— Je l'espère...

— Après que nous aurons retrouvé William Guy et les matelots de la *Jane*...

— Oui... après...

— Et même si nous ne les retrouvons pas...

— Même... en ce cas... Dirk Peters... Je pense que je déciderai notre capitaine...

— Qui ne refusera pas de porter secours à un homme... un homme comme lui...

— Non... il ne refusera pas!... Et pourtant, ajoutai-je, si William Guy et les siens sont vivants, peut-on admettre qu'Arthur Pym...

— Vivant?... oui!... vivant! s'écria le métis. Par le Grand Esprit de mes pères... il l'est... il m'attend... mon pauvre Pym!... Et quelle sera sa joie lorsqu'il se jettera dans les bras de son vieux Dirk, — et à moi, la mienne... quand je le sentirai là... là... »

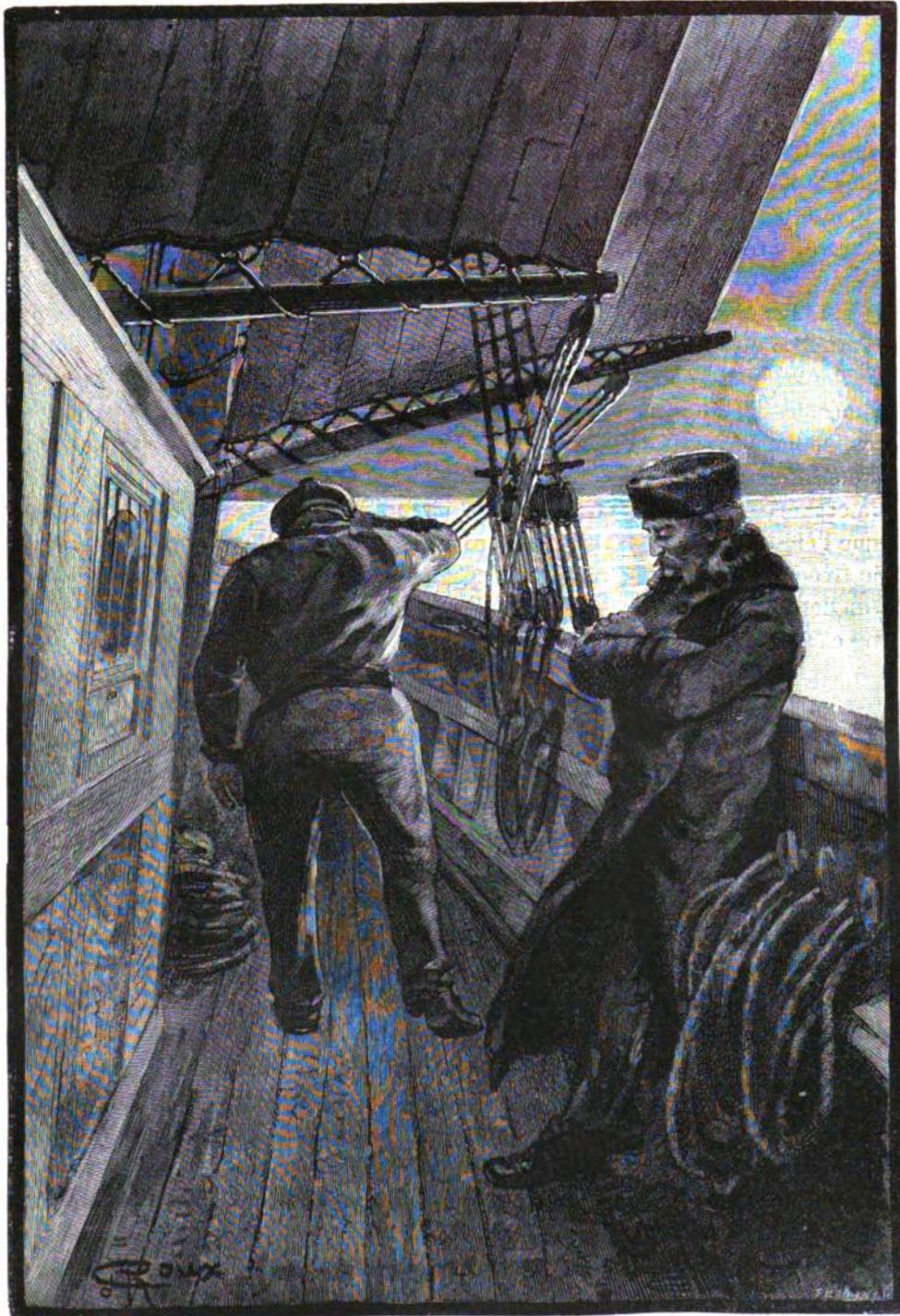
Et la vaste poitrine de Dirk Peters se soulevait comme une mer houleuse...

Puis il s'en alla, me laissant en proie à une inexplicable émotion, tant je sentais ce qu'il y avait, dans le cœur de ce demi-sauvage, de tendresse pour son infortuné compagnon... pour celui qu'il appelait son enfant!...

La goélette ne cessa de gagner vers le sud pendant les journées du 2, du 3 et du 4 janvier, sans relever aucune terre. Toujours, à l'horizon, la ligne périmétrique qui se dessinait sur le fond de la mer et du ciel. L'homme du nid de pie ne signala ni continent ni îles en cette partie de l'Antarctide. Devait-on suspecter l'assertion de Dirk Peters relativement aux terres entrevues? Les illusions d'optique sont si fréquentes en ces régions hyperaustraliennes!...

« Il est vrai, fis-je remarquer au capitaine Len Guy, que, depuis qu'il avait quitté l'île Tsalal, Arthur Pym ne possédait plus d'instrument pour prendre hauteur...

— Je le sais, monsieur Jeorling, et il est fort possible que les terres se trouvent dans l'est ou dans l'ouest de notre itinéraire. Ce qu'il y a de regrettable, c'est qu'Arthur Pym et Dirk Peters n'y aient point débarqué. Nous n'aurions plus aucun doute sur leur existence



IL S'EN ALLA, ME LAISSANT EN PROIE A UNE INEXPRIMABLE ÉMOTION.

(Page 68.)

assez problématique, — je le crains, — et nous finirions par les découvrir...

— Nous les découvrirons, capitaine, en remontant de quelques degrés au sud...

— Soit, mais je me demande, monsieur Jeorling, s'il ne serait pas préférable d'explorer ces parages compris entre le quarantième et le quarante-cinquième méridien...

— Le temps nous est mesuré, répondis-je assez vivement, et ce serait autant de jours perdus, puisque nous n'avons pas encore atteint la latitude où les deux fugitifs ont été séparés l'un de l'autre...

— Et, s'il vous plaît, quelle est-elle, cette latitude, monsieur Jeorling?... Je n'en trouve pas indication dans le récit, et pour cette raison qu'il était impossible de la calculer...

— Cela est certain, capitaine, comme il est certain que l'embarcation de Tsalal a dû être entraînée très loin, si l'on s'en rapporte à ce passage du dernier chapitre. »

Et, en effet, ce chapitre contenait ces lignes :

« Nous continuâmes notre route, sans aucun incident important, pendant sept à huit jours peut-être ; et durant cette période nous dûmes avancer d'une distance énorme, car le vent fut presque toujours pour nous, et un fort courant nous poussa continuellement dans la direction que nous voulions suivre. »

Le capitaine Len Guy connaissait ce passage, l'ayant maintes fois lu. J'ajoutai :

« Il est dit « une distance énorme », et cela au 1<sup>er</sup> mars seulement. Or, le voyage s'est prolongé jusqu'au 22 du même mois, et, ainsi qu'Arthur Pym l'indique ensuite, « son canot se précipitait toujours vers le sud, « sous l'influence d'un puissant courant d'une « horrible vélocité, » — ce sont ses propres expressions. De tout ceci, capitaine, ne peut-on tirer la conclusion...

— Qu'il est allé jusqu'au pôle, monsieur Jeorling?...

— Pourquoi non, puisque, à partir de l'île Tsalal, il n'en était plus qu'à quatre cents milles?...

— Après tout, peu importe ! répondit le capitaine Len Guy. Ce n'est pas à la recherche

d'Arthur Pym que nous conduisons l'*Halbrane*, c'est à celle de mon frère et de ses compagnons. Ont-ils pu atterrir sur les terres entrevues, voilà ce qu'il s'agit uniquement de reconnaître. »

Sur ce point spécial, le capitaine Len Guy avait raison. Aussi craignais-je sans cesse qu'il donnât l'ordre de porter vers l'est ou vers l'ouest. Toutefois, comme le métis affirmait que son embarcation avait couru au sud, que les terres dont il parlait gisaient dans cette direction, le cap de la goélette ne fut pas modifié. Ce qui m'aurait vraiment désespéré, c'eût été qu'elle ne se maintint pas sur l'itinéraire d'Arthur Pym.

Du reste, j'avais la conviction que, si lesdites terres existaient, elles devaient se rencontrer sous de plus hautes latitudes.

Il n'est pas indifférent de noter qu'aucun phénomène extraordinaire ne se manifesta au cours de cette navigation des 5 et 6 janvier. Nous ne vîmes rien de la barrière de vapeurs vacillantes, rien de l'altération des couches supérieures de la mer. Quant à la chaleur excessive de l'eau, et telle « que la main ne pouvait la supporter », — il fallait en beaucoup rabattre. La température ne dépassait pas cinquante degrés (10° C. sur zéro), élévation déjà anormale en cette partie de la zone antarctique. Et, bien que Dirk Peters ne cessât de me répéter : « Il faut croire ce qu'a dit Pym ! » ma raison s'imposait une extrême réserve sur la réalité de ces faits surnaturels. Ainsi, il n'y eut ni voile de brumes, ni apparence laiteuse des eaux, ni chute de poussière blanche.

C'était également en ces parages que les deux fugitifs avaient aperçu un de ces énormes animaux blancs qui causaient tant d'effroi aux insulaires de Tsalal. Dans quelles conditions ces monstres passèrent-ils en vue de l'embarcation?... C'est ce que le récit négligeait d'indiquer. Au surplus, mammifères marins, oiseaux gigantesques, redoutables carnassiers des régions polaires, il ne s'en rencontra pas un seul sur la route de l'*Halbrane*.

J'ajouterai que personne à bord ne subis-

sait cette influence singulière dont parle Arthur Pym, cet engourdissement du corps et de l'esprit, cette indolence soudaine, qui rendaient incapable du moindre effort physique.

Et peut-être faut-il expliquer par cet état pathologique et physiologique qu'il ait cru voir ces phénomènes, uniquement dus à quelque trouble des facultés mentales...

Enfin, le 7 janvier, — d'après Dirk Peters, et il n'avait pu l'estimer que par le temps écoulé, — nous étions arrivés à l'endroit où le sauvage Nu-Nu, étendu au fond du canot, avait rendu le dernier soupir. Deux mois et demi plus tard, à la date du 22 mars, se termine le journal de cet extraordinaire voyage. Et c'est alors que flottaient d'épaisses ténèbres, tempérées par la clarté des eaux qui réfléchissaient le voile de vapeurs blanches tendu sur le ciel...

Eh bien ! l'*Halbrane* ne fut témoin d'aucun de ces stupéfiants prodiges, et le soleil, inclinant sa spirale allongée, illuminait toujours l'horizon.

Et il était heureux que l'espace ne fût pas plongé dans l'obscurité, puisqu'il nous eût été impossible de prendre hauteur.

Ce jour-là, 9 janvier, une bonne observation donna, — la longitude restant la même entre le quarante-deuxième et le quarante-troisième méridien, — donna, dis-je, 86° 33' pour la latitude.

Ce fut en cet endroit, à s'en rapporter aux souvenirs du métis, que s'effectua la séparation des deux fugitifs, après le heurt du canot et du glaçon.

Mais une question se posait. Puisque ce glaçon, entraînant Dirk Peters, avait dérivé vers le nord, est-ce donc qu'il était soumis à l'action d'un contre-courant?...

Oui, cela devait être, car depuis deux jours notre goélette ne sentait plus l'influence de celui auquel elle avait obéi en quittant l'île Tsalal. Et pourquoi s'en étonner, lorsque tout est si variable en ces mers australes ! Très heureusement, la fraîche brise du nord-est

persistait, et l'*Halbrane*, couverte de toile, continuait à s'élever vers de plus hauts parages, en avance de treize degrés sur les navires de Weddell et de deux degrés sur la *Jane*. Quant aux terres — îles ou continent — que le capitaine Len Guy cherchait à la surface de cette immense mer, elles n'apparaissaient pas. Je sentais bien qu'il perdait peu à peu d'une confiance bien ébranlée déjà après tant de vaines recherches...

Quant à moi, j'étais obsédé du désir de recueillir Arthur Pym autant que les survivants de la *Jane*. Et pourtant, de croire qu'il eût pu survivre?... Oui!... je le sais!... C'était l'idée fixe du métis qu'il le retrouverait encore vivant!... Et si notre capitaine eût donné l'ordre de revenir en arrière, je me demande à quelles extrémités Dirk Peters se fût porté!... Peut-être se serait-il précipité à la mer plutôt que de retourner vers le nord!... C'est pourquoi, lorsqu'il entendait la plupart des matelots protester contre cette navigation insensée, parler de virer cap pour cap, avais-je toujours la crainte qu'il s'abandonnât à quelque violence, — contre Hearne, surtout, qui excitait sourdement à l'insubordination ses camarades des Falklands!

Cependant il convenait de ne pas laisser l'indiscipline et le découragement s'introduire à bord. Aussi, ce jour-là, désireux de remonter les esprits, le capitaine Len Guy, sur ma demande, fit-il réunir l'équipage au pied du grand mât, et il lui parla en ces termes :

« Marins de l'*Halbrane*, depuis notre départ de l'île Tsalal, la goélette a gagné deux degrés vers le sud, et je vous annonce, conformément à l'engagement signé par M. Jeorling, que quatre mille dollars — soit deux mille dollars par degré — vous sont acquis présentement et seront payés au terme du voyage. »

Il y eut bien quelques murmures de satisfaction, mais point de hurrahs, si ce n'est ceux que poussèrent, sans trouver d'écho, le bosseman Hurliguerly et le cuisinier Endicott.

## V

## Une embardée.

Lors même que les anciens de l'équipage se fussent joints au bosseman et au maître-coq, au capitaine Len Guy, à Jem West et à moi pour continuer la campagne, si les nouveaux décidaient de revenir, nous ne serions pas de force à l'emporter. Quatorze hommes, compris Dirk Peters, contre dix-neuf, c'était insuffisant. Et, d'ailleurs, eût-il été sage de compter sur tous les anciens du bord?... L'épouvante ne les prendrait-elle pas à naviguer au milieu de ces régions qui semblent en dehors du domaine terrestre?... Résisteraient-ils aux incessantes excitations de Hearne et de ses camarades?... Ne s'uniraient-ils pas à eux pour exiger le retour vers la banquise?...

Et, pour dire mon entière pensée, le capitaine Len Guy lui-même ne se laisserait-il pas de prolonger une campagne qui ne donnait aucun résultat?... Ne renoncerait-il pas bientôt à ce dernier espoir de sauver en ces lointains parages les matelots de la *Jane*?... Menacé par l'approche de l'hiver austral, des froids insoutenables, des tempêtes polaires auxquelles ne pourrait résister sa goélette, ne donnerait-il pas enfin ordre de virer de bord?... Et de quel poids pèseraient mes arguments, mes adjurations, mes prières, lorsque je serais seul à les formuler?...

Seul?... non pas!... Dirk Peters me soutiendrait... Mais lui et moi, qui voudrait nous écouter?...

Si, le cœur déchiré à la pensée d'abandonner son frère et ses compatriotes, le capitaine Len Guy résistait encore, je sentais qu'il devait être sur la limite du découragement. Néanmoins, la goélette ne devait pas de la ligne droite imposée depuis l'île Tsalal. Il semblait qu'elle fût rattachée comme par un aimant sous-marin à cette longitude de la *Jane*, et plutôt au ciel que ni les courants ni les vents ne vissent à l'en écarter! Contre ces forces de la nature, il aurait fallu céder, tandis que les inquiétudes nées de l'apeure-

ment, on peut essayer de lutter contre elles...

Je dois mentionner, d'ailleurs, une circonstance qui favorisait la marche vers le sud. Après avoir molli pendant quelques jours, le courant se faisait de nouveau sentir avec une vitesse de trois à quatre milles à l'heure. Évidemment, — ainsi que me fit observer le capitaine Len Guy, — il dominait dans cette mer, bien qu'il fût détourné ou refoulé, de temps à autre, par des contre-courants très difficiles à indiquer avec quelque exactitude sur les cartes. Par malheur, ce que nous ne pouvions déterminer, ce qui était précisément désirable, c'eût été de savoir si l'embarcation qui emportait William Guy et les siens au large de Tsalal avait subi l'influence de ceux-ci ou de celui-là. Il ne faut pas oublier que leur action avait dû être supérieure à celle du vent sur un canot qui était dépourvu de voile, comme tous ceux de ces insulaires, manœuvrés à la pagaie.

Quoi qu'il en soit et en ce qui nous concerne, ces deux forces naturelles s'accordaient pour entraîner l'*Halbrane* vers les confins de la zone polaire.

Ainsi en fut-il les 10, 11 et 12 janvier. Il n'y eut aucune particularité à noter, si ce n'est un certain abaissement qui se produisit dans l'état thermométrique. La température de l'air revint à quarante-huit degrés (8°89 C. sur zéro) et celle de l'eau à trente-trois (0°56 C. sur zéro).

Quel écart déjà entre les cotes relevées par Arthur Pym, alors que la chaleur des eaux était telle — à l'en croire — que la main ne pouvait la supporter!

Nous n'étions, en somme, que dans la seconde semaine de janvier. Deux mois devaient encore s'écouler avant que l'hiver eût mis en mouvement les ice-bergs, formé les ice-fields et les drifts, consolidé les énormes masses de la banquise, solidifié les plaines liquides de l'Antarctide. Dans tous les cas, ce qui doit

être tenu pour certain, c'est l'existence d'une mer libre pendant la saison estivale, sur un espace compris entre le soixante-douzième et le quatre-vingt-septième parallèle.

Cette mer a été parcourue, à différentes latitudes, par les navires de Weddell, par la *Jane*, par l'*Halbrane*, et pourquoi, sous ce rapport, le domaine austral serait-il moins privilégié que le domaine boréal?...

Le 13 janvier, le bosseman et moi, nous eûmes une conversation de nature à justifier mes inquiétudes relativement aux dispositions fâcheuses de notre équipage.

Les hommes déjeunaient dans le poste, à l'exception de Drap et de Stern, en ce moment de quart sur l'avant. La goélette fendait les eaux sous une fraîche brise avec toute sa voilure haute et basse. Francis, à la barre, gouvernait au sud-sud-est de manière à porter bon plein.

Je me promenais entre le mât de misaine et le grand mât, regardant les bandes d'oiseaux, qui poussaient des cris assourdissants et dont quelques-uns, des pétrels, venaient parfois se percher sur le bout de nos vergues. On ne cherchait point à s'en emparer ni à les tirer. C'eût été cruauté bien inutile, puisque leur chair, huileuse et coriace, n'est point comestible.

A ce moment Hurliguerly s'approcha de moi, après avoir regardé ces oiseaux, et me dit :

« Je remarque une chose, monsieur Jeorling...

— Et laquelle, bosseman?...

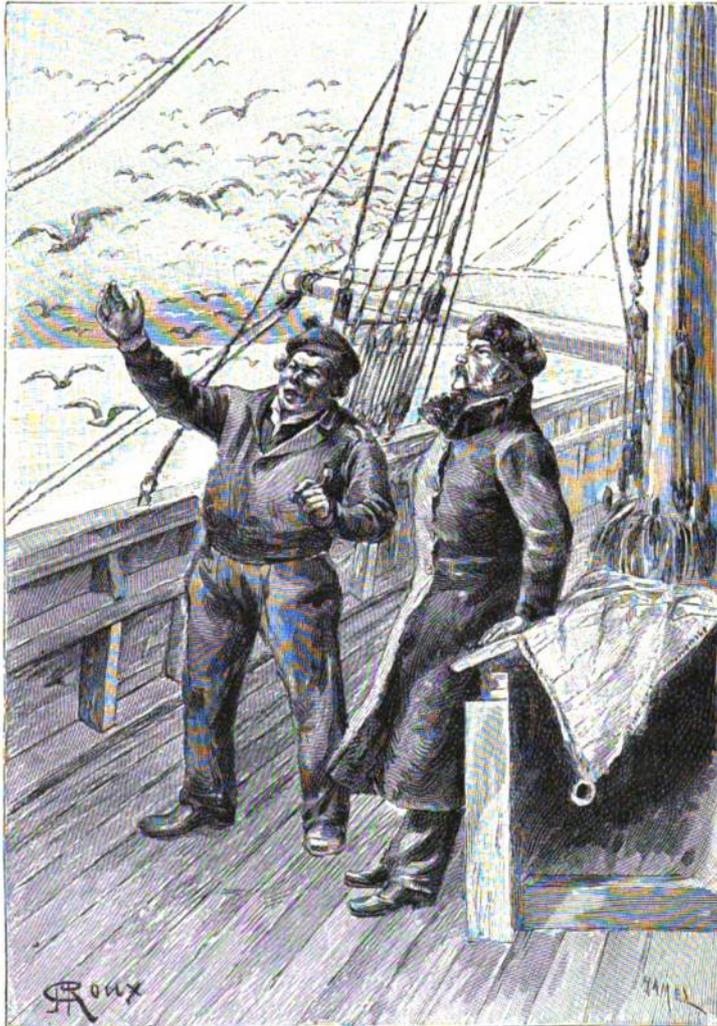
— C'est que ces volatiles ne s'envolent plus vers le sud aussi directement qu'ils l'avaient fait jusqu'ici... Quelques-uns se disposent à gagner le nord...

— Je l'ai remarqué comme vous, Hurliguerly.

— J'ajoute, monsieur Jeorling, que ceux qui sont là-bas ne tarderont pas à revenir.

— Et vous en concluez?...

— J'en conclus qu'ils sentent l'approche de l'hiver...



— De l'hiver?...

— Sans doute.

— Mais non, bosseman, et l'élévation de la température est telle que ces oiseaux ne peuvent songer à regagner si prématurément des régions moins froides.

— Oh ! prématurément, monsieur Jeorling...

— Voyons, bosseman, ne savons-nous pas que les navigateurs ont toujours pu fréquenter les parages antarctiques jusqu'au mois de mars?...

— Pas à cette latitude, répondit Hurliguerly, pas à cette latitude! Et, d'ailleurs, il y a des hivers précoces comme il y a des étés précoces. La belle saison, cette année, a été en avance de deux grands mois, et il est à craindre que la mauvaise ne se fasse sentir plus tôt qu'à l'ordinaire.

— C'est fort admissible, répondis-je. Après tout, qu'importe, puisque notre campagne aura certainement pris fin avant trois semaines...

— Si quelque obstacle ne se présente pas auparavant, monsieur Jeorling...

— Et lequel?...

— Par exemple, un continent qui s'étendrait au sud et nous barrerait la route...

— Un continent, Hurliguerly?...

— Savez-vous que je n'en serais pas autrement étonné, monsieur Jeorling...

— Et, en somme, cela n'aurait rien d'étonnant, répliquai-je.

— Quant à ces terres entrevues par Dirk Peters, reprit Hurliguerly, et sur lesquelles les hommes de la *Jane* auraient pu se réfugier, je n'y crois guère...

-- Pourquoi?...

— Parce que William Guy, qui ne devait disposer que d'une embarcation de faible dimension, n'aurait pu s'enfoncer si loin dans ces mers...

— Je ne me prononce pas d'une façon aussi affirmative, bosseman.

— Cependant, monsieur Jeorling...

— Et qu'y aurait-il donc de surprenant, m'écriai-je, à ce que William Guy eût atterri quelque part sous l'action des courants?... Il n'est pas resté à bord de son canot depuis huit mois, je suppose!... Ses compagnons et lui auront pu débarquer soit sur une île, soit sur un continent, et c'est là un motif suffisant pour ne pas abandonner nos recherches...

— Sans doute... mais, tous ne sont pas de cet avis, répondit Hurliguerly en hochant la tête.

— Je le sais, bosseman, et c'est ce qui me préoccupe le plus. Est-ce que les mauvaises dispositions s'accroissent?...

— Je le crains, monsieur Jeorling. La satisfaction d'avoir gagné plusieurs centaines de

dollars est déjà très amoindrie, et la perspective d'en gagner quelques autres centaines n'empêche pas les récriminations... Cependant la prime est alléchante!... De l'île Tsalal au pôle, en admettant qu'on pût s'élever jusque-là, il y a six degrés... Or, six degrés à deux mille dollars chaque, cela fait une douzaine de mille dollars pour trente hommes, soit quatre cents dollars par tête!... Un joli denier à glisser dans sa poche au retour de l'*Halbrane*!... Malgré cela, ce maudit Hearne travaille si méchamment ses camarades, que je les vois prêts à larguer la barre et l'amarré, comme on dit!...

— De la part des recrues, je l'admets, bosseman... Pour les anciens...

— Hum!... il y en a, de ceux-là, trois ou quatre qui commencent à réfléchir... et ils ne voient pas sans inquiétude la navigation se prolonger...

— Je pense que le capitaine Len Guy et son lieutenant sauraient se faire obéir...

— C'est à voir, monsieur Jeorling!... Et ne peut-il arriver que notre capitaine lui-même se décourage... que le sentiment de sa responsabilité l'emporte... et qu'il renonce à poursuivre cette campagne?...

Oui! c'était bien ce que je craignais, et à cela aucun remède.

« Quant à mon ami Endicott, monsieur Jeorling, je réponds de lui comme de moi. Nous irions au bout du monde, — en admettant que le monde ait un bout, — si le capitaine voulait y aller. Il est vrai, nous deux, Dirk Peters et vous, c'est peu pour faire la loi aux autres!...

— Et que pense-t-on du métis?... demandai-je.

— Ma foi, c'est lui surtout que nos hommes me paraissent accuser de la prolongation du voyage... Sans doute, monsieur Jeorling, si vous y êtes pour une bonne part, laissez-moi dire le mot... vous payez et payez bien... tandis que ce cabochard de Dirk Peters s'entête à soutenir que son pauvre Pym vit encore... alors qu'il est noyé, ou gelé, ou écrasé... enfin mort d'une façon quelconque depuis onze ans!... »

C'était tellement mon avis que je ne discutais plus jamais avec le métis à ce sujet.

« Voyez-vous, monsieur Jeorling, reprit le bosseman, au commencement de la traversée, Dirk Peters inspirait quelque curiosité. Puis ce fut de l'intérêt, après qu'il eut sauvé Martin Holt... Certes, il ne devint pas plus familier ni plus causeur qu'auparavant, et l'ours ne sortit guère de son trou!... Mais, à présent, on sait ce qu'il est... et, ma foi, cela ne l'a pas rendu plus sympathique!... Dans tous les cas, c'est en parlant d'un gisement de terres au sud de l'île Tsalal, qu'il a décidé notre capitaine à pousser la goélette dans cette direction, et si actuellement elle a dépassé le quatre-vingt-sixième degré de latitude, c'est à lui qu'on le doit... »

— J'en conviens, bosseman.

— Aussi, monsieur Jeorling, je crains toujours qu'on essaye de lui faire un mauvais parti!...

— Dirk Peters se défendrait, et je plaindrais celui qui oserait le toucher du bout du doigt!

— D'accord, monsieur Jeorling, d'accord, et il ne ferait pas bon d'être pris entre ses mains qui courberaient des plaques de tôle! Pourtant, tous contre lui, on arriverait à le souquer ferme, je suppose, à le bloquer à fond de cale...

— Enfin nous n'en sommes pas là, je l'espère, et je compte sur vous, Hurliguerly, pour prévenir toute tentative contre Dirk Peters... Raisonnez vos hommes... Faites-leur comprendre que nous avons le temps de revenir aux Falklands avant la fin de la belle saison... Il ne faut pas que leurs récriminations fournissent à notre capitaine un prétexte pour virer de bord sans que le but ait été atteint...

— Comptez sur moi, monsieur Jeorling!... Je vous servirai... vent sous vergue...

— Et vous ne vous en repentirez pas, Hurliguerly. Rien de plus facile que d'ajouter un zéro aux quatre cents dollars qui seront acquis à chaque homme, si cet homme est plus qu'un simple matelot... ne remplit-il même que les fonctions de bosseman à bord de l'*Halbrane*! »

C'était prendre cet original par son endroit sensible, et j'étais sûr de son appui. Oui! il ferait tout pour déjouer les machinations des uns, relever le courage des autres, veiller sur Dirk Peters. Réussirait-il à empêcher la révolte d'éclater à bord?...

Il ne se passa rien de notable pendant les journées du 13 et du 14. Toutefois, un nouvel abaissement de la température se produisit. C'est ce que me fit observer le capitaine Len Guy, en montrant les nombreuses bandes d'oiseaux, qui ne cessaient de remonter dans la direction du nord.

Tandis qu'il me parlait, je sentais que ses dernières espérances ne tarderaient pas à s'éteindre. Et comment s'en étonner? Du gisement indiqué par le métis, on ne voyait rien, et nous étions déjà à plus de cent quatre-vingts milles de l'île Tsalal. A toutes les aires du compas, c'était la mer — rien que la mer immense avec son horizon désert dont le disque solaire se rapprochait depuis le 21 décembre, et qu'il effleurerait au 21 mars pour disparaître pendant les six mois de la nuit australe!... De bonne foi, pouvait-on admettre que William Guy et ses cinq compagnons eussent pu franchir une telle distance sur une frêle embarcation, et y avait-il une chance sur cent de jamais les recueillir?...

Le 15 janvier, une observation, très exactement faite, donna 43°13' pour la longitude et 88°17' pour la latitude. L'*Halbrane* n'était plus qu'à moins de deux degrés du pôle, — moins de cent vingt milles marins.

Le capitaine Len Guy ne chercha point à cacher le résultat de cette observation, et les matelots étaient assez familiarisés avec les calculs de navigation pour la comprendre. D'ailleurs, s'il s'agissait de leur en expliquer les conséquences, n'avaient-ils pas les maîtres Martin Holt et Hardie?... Puis, Hearne n'était-il pas là pour les exagérer jusqu'à l'absurde?...

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



## MADemoiselle TOUCHE-A-TOUT

Elle s'appelle Anne de son vrai nom ; chacun semble l'avoir oublié, on ne l'appelle plus que Touche-à-tout.

Voilà certes un vilain surnom et qui se passe de commentaires. M<sup>lle</sup> Touche-à-tout!... Vous voyez d'ici la personne. Quand je vous aurai dit qu'elle a sept ans, les cheveux et les yeux bruns, la bouche rieuse, le nez retroussé, le plus fripon du monde, le signalement sera complet. Bon!... nous allons oublier ses oreilles dans la nomenclature... Toutes petites, il est vrai, et comme perdues sous les longues boucles de ses cheveux, ce qui ne les empêche pas d'être toujours à l'affût, épiant, guettant tout.

Accordons encore une mention spéciale aux petites mains de M<sup>lle</sup> Anne : charmantes, potelées, fort mignonnes, elles aussi. Eh bien ! le croiriez-vous?... ce sont ces jolies petites mains-là qui ont fait à M<sup>lle</sup> Anne sa vilaine réputation ; elles, qui lui ont valu son surnom. Oui, la main droite, surtout ; car c'est elle, sans contredit, la plus indiscreète des deux ; c'est elle qui « touche à tout », se mêle de tout, fourrage partout et met ses doigts dans tout.

C'est elle qui entre-bâille furtivement la grande porte du salon, quand il y a des visites, pour savoir qui est là et ce que l'on dit ; elle, qui ouvre sans façon les battants d'armoires et les tiroirs de commodes pour voir un peu ce qui s'y trouve. C'est elle qui fouille de la cave au grenier, explore tous les coins et recoins de la maison, se glisse à la dérobée dans le garde-manger et s'égare avec complaisance dans les parages des confitures.

C'est elle qui, l'autre jour, a fait des taches d'encre sur le bureau en retournant brusquement l'encrier — un bronze en forme de coquillage — pour savoir « comment c'était fait par-dessous un encrier comme ça ». Et à table, son invétérable défaut lui attire des réprimandes quotidiennes : tantôt, c'est le contenu de la cafetière qu'elle répand, tantôt la bouteille de vin qu'elle renverse.

N'est-ce pas elle encore qui, ce matin même, a cassé une jolie potiche du Japon, à laquelle pourtant on lui avait bien recommandé de ne jamais toucher?...

Que d'autres méfaits ne pourrions-nous citer à sa charge!...

Je sais bien que cette main-là nous alléguera pour sa défense qu'elle n'est pas seule coupable en tout ceci, que le nez de M<sup>lle</sup> Anne aime à se fourrer partout, lui aussi, et à se mêler de ce qui ne le regarde pas... Mais, à son tour, cet effronté de petit nez lui répliquera vivement, prenant son ton le plus « nasillard », que lui du moins ne trompe personne, et qu'il n'est pas besoin d'y regarder à deux fois pour être convaincu qu'un nez si court et si drôlement retroussé, doit être curieux, fureteur, doit voir absolument tout ce qui se passe. Mais que, d'ailleurs, il s'en tient là, ne « touche » à rien, qu'il n'a jamais cassé de potiche, ni renversé d'encrier, de bouteille ou de cafetière, comme certaine petite main droite de sa connaissance, qui, soit dit en passant, n'est vraiment pas « adroite »... Et patati, et patata!... Et puis ce n'est pas sa faute, à lui, s'il est ainsi, puisqu'il est « né » comme cela... — Effronté comme tout, quand je vous le disais ; ne voilà-t-il pas qu'il fait de mauvais jeux de mots à présent!...

Mais, trêve de raisonnements!... Chut!... on sonne... Qui vient là?...

Touche-à-tout quitte vivement le pupitre où elle était perchée, en train de crayonner, et laisse son âne, — car elle a dessiné un âne, c'est à n'en pas douter, vu la longueur des oreilles, — laisse son âne, dis-je, dans une position précaire, sur trois pattes. Maître Aliboron ne serait pas flatté du portrait qu'on a fait de lui.

Touche-à-tout, le nez au vent, se précipite, descend l'escalier quatre à quatre, franchit d'un bond le corridor... Sa bonne avait déjà ouvert : c'était le facteur qui sonnait.

« Quel tas de lettres ! s'écrie la petite curieuse. Pour qui tout cela?... Fais voir, Mariette?... Monsieur... c'est pour papa... Monsieur... monsieur... monsieur Raoul... tiens!... ça c'est pour mon frère... Madame... ah! bon, celle-ci est pour maman!... Je cours la lui

dans la maison la plus délicieuse qui soit, grande comme un château, isolée comme une ferme et ancienne comme tout, avec une tourelle envahie de lierre, un balcon décoré de chèvrefeuille, un vaste perron garni de lauriers-roses. Et puis, de longs corridors,



porter!... C'est de mon oncle Pierre, je reconnais son écriture... »

C'était de l'oncle Pierre, en effet. Et quelle bonne, quelle excellente lettre!... Fort courte, par exemple, quelques lignes. Anne est même étonnée que tant de bonheur puisse tenir en si peu de mots. Elle bat des mains, chante en tournant sur elle-même comme une toupie.

Ah! mais, c'est qu'aussi, savez-vous!... il s'agit d'une invitation, d'un voyage, d'un séjour de plusieurs semaines à la campagne,

d'amusantes fenêtres plombées aux vitraux de couleurs, de grandes vieilles cheminées et de grands vieux tableaux dans toutes les chambres, d'antiques boiseries à personnages, que sais-je!... Un tas de choses curieuses!... Anne n'y est allée qu'une seule fois, étant toute petite, mais elle se rappelle tout cela comme si c'était d'hier. Et les joyeuses parties de cache-cache qu'elle faisait avec son oncle Pierre! Et les belles histoires que lui contait le soir sa grand'mère! — Car ils demeurent tous deux dans la vieille maison, grand'mère et oncle Pierre.

Et le jardin donc!... Parlez-moi du jardin, qui entoure la maison à perte de vue, et où l'on peut faire des lieues sans s'en apercevoir!... Le jardin, le parc plutôt, avec ses

beaux massifs, ses grands arbres, ses parterres de roses, son allée d'acacias, son ruisseau, sa charmille, tous ses sapins, enfin, qui, de loin, lui donnent l'apparence d'une forêt. Quel enchantement de revoir tout cela!...

« Petite mère, quand partons-nous?... »

— Je partirai dès la semaine prochaine, répond tranquillement la maman; mais tu conviendras, fillette, que je ne puis t'emmener.

— Ne pas m'emmener!... — Anne s'arrête net au plus fort de ses entrechats. — Ne pas m'emmener!... ne pas m'emmener!... répète-t-elle, les larmes aux yeux. Mais je suis invitée... je suis attendue pourtant...

— Anne est invitée, c'est certain; mais M<sup>lle</sup> Touche-à-tout?... Crois-tu qu'on voudrait là-bas de M<sup>lle</sup> Touche-à-tout, de cette petite personne indiscreète, bruyante, insupportable en un mot?... Ta grand'mère, enfant, a besoin de tranquillité, de repos. En conscience, pouvons-nous lui imposer la société de M<sup>lle</sup> Touche-à-tout?...

— Qu'à cela ne tienne!... s'écrie Anne, prenant son parti tout d'un coup et s'essuyant vivement les yeux. Qu'à cela ne tienne!... M<sup>lle</sup> Touche-à-tout restera à la maison... ou plutôt il n'y aura plus de M<sup>lle</sup> Touche-à-tout, car je suis bien décidée à ne plus mériter ce vilain surnom. Tu verras comme je serai toujours sage à présent!... Maman chérie, si je ne fais rien de mal jusqu'à la semaine prochaine, m'emmèneras-tu chez grand'mère, dis?...

— Ma pauvre enfant, répondit la mère avec un soupir, ce n'est pas en quatre ou cinq jours que l'on se corrige des défauts... Mais, enfin, je veux bien croire à tes bonnes résolutions. Chercher à s'amender, c'est déjà un grand pas, et si tu te surveilles, si tu prends bien garde de ne pas retomber dans tes vilaines habitudes, nous verrons... Pour le moment, je ne dis ni oui ni non; seulement, si tu y mets de la bonne volonté, j'en mettrai de mon côté aussi, et nous tâcherons d'amener à grand'mère, sinon une petite personne accomplie, du moins une fillette presque

sage qui ne lui causera que du plaisir. »

Le pacte fut conclu solennellement, ratifié par des caresses et des baisers, et M<sup>lle</sup> Anne se retira dans sa chambre, bien décidée à tenir ses engagements.

Notre petite amie, dans la nouvelle voie qu'elle s'était tracée, se montra tout d'abord un peu gauche, empruntée; on eût dit qu'elle jouait un rôle, et un rôle qu'elle ne savait pas sur le bout du doigt, il s'en faut; elle avait des hésitations, des lenteurs; marchait à pas comptés, se ravisait brusquement, s'arrêtait indécise. Ses mains surtout, ses petites mains habituées à toucher à tout, l'embarassaient prodigieusement; elle était obligée de les surveiller sans cesse, tant elles eussent été promptes à s'égarer de côté et d'autre, à vagabonder en terrain défendu. A la fin, elle prit un grand parti, celui de les tenir le plus possible derrière son dos : là, du moins, elles étaient à l'abri de toute tentation.

Peu à peu Anne se raffermir dans ses excellentes résolutions et recouvra de son naturel, se sentant plus maîtresse d'elle-même. Au bout de deux ou trois jours, sa récente dignité d'enfant sage ne lui pesait même plus, et sa main droite, une fois, ayant ouvert le garde-manger par hasard, par un retour inconscient à une vieille habitude, elle alla jusqu'à bander cette petite main récalcitrante, à l'envelopper étroitement d'un grand mouchoir de poche qui l'immobilisait tout à fait, la réduisait à l'impuissance : telle une pauvre main malade que l'on veut guérir à tout prix.

Tant de bonne volonté ne devait pas rester sans récompense; notre fillette eut bientôt tout lieu de se réjouir.

« Savez-vous bien, mademoiselle Touche-à-tout... Et se reprenant : Savez-vous, mademoiselle Anne, lui dit ce même jour son grand frère, savez-vous la nouvelle que j'apporte?... Ordre vient d'être donné à Mariette d'empiler dans une malle tous les objets à votre usage personnel : robes, linge, poupées, rubans et autres fanfreluches que je n'énumérerai pas, vu mon incompetence. Bref, on

emballe vos effets, sœur Anne!... Est-ce gentil à moi de venir vous annoncer ça tout chaud?...

— Oh! Raoul, que je suis contente!... s'écria la petite, sautant au cou de son frère et l'embrassant avec effusion. Quel bonheur!... Quel bonheur!... Jusqu'à présent je craignais que maman me laissât à la maison... Mon cher Raoul, je crois bien que c'est gentil à toi de venir me rassurer, après ce qui s'est passé surtout... Tu ne m'en veux donc plus d'avoir laissé échapper ton canari?... Ah! c'était bien mal à moi de toucher à cette cage; mais, je te dis, à peine l'avais-je entrebâillée... fli... l'oiseau s'était envolé... et comme par malheur la fenêtre de ta chambre était ouverte toute grande...

— Notre serin a pris le large!... interrompt Raoul d'un ton de bonne humeur. Mais, bah! la chose est vieille de quinze jours, n'en parlons plus maintenant et démaillotte-moi cette petite main-là, qui doit avoir de furieuses démangeaisons dans sa prison de toile. Liberté pour tous les captifs!... Aussi bien, nous allons diner, et je ne te vois pas mangeant de la main gauche... »

La nouvelle de Raoul était vraie; Anne et sa mère partirent le lendemain.

Ah! le joli voyage! On était aux premiers jours d'avril; il faisait le plus beau temps du monde.

« Comme dans le conte de Barbe-Bleue, avait dit Raoul en riant, ma sœur Anne ne verra tout le long de la route que « soleil qui poudroie, herbe qui verdoie... »

En effet, tout bourgeonnait et verdoyait à l'envi sous ces premiers rayons d'avril; violettes et primevères poussaient aux champs; des anémones blanches et jaunes s'en venaient coquettement fleurir à la lisière des bois; la campagne était fraîche et belle à ravir. La route et la rivière, qui serpentent côte à côte, avaient l'air de deux gigantesques rubans jetés sur le velours émeraude des prés: l'un, ruban d'argent; l'autre, ruban d'azur.

« Sœur Anne » poussait des exclamations de plaisir; chaque détour du chemin de fer lui réservait quelque surprise. Ici, c'étaient

les ruines imposantes d'un castel que l'on entrevoyait à mi-côte, dominant la vallée; là-bas, un petit village, avec sa vieille église et ses humbles chaumières perdues dans la verdure.

Plus loin, voici une ferme opulente, qui, avec son large toit en auvent, a l'air d'une grosse paysanne coiffée d'un bonnet; voici un troupeau de moutons conduit par un pastoureaux déguenillé qui tient, raide comme un cierge, une gaule plus longue que lui, et s'arrête, curieux, pour voir passer le train.

Voici des femmes qui lavent à la fontaine, d'autres qui mettent le linge à sécher sur les haies, trois petites filles qui courent les champs, cueillant des fleurs; une mare où barbotent des canards; un cerf-volant, en forme de dragon, accroché piteusement par la queue aux fils du télégraphe.

Voici un long tunnel où la locomotive s'est engouffrée soudain en poussant un coup de sifflet strident, comme prise de peur; puis, c'est un viaduc que l'on traverse bruyamment, une petite gare devant laquelle on s'arrête... Tiens!... Mais c'est Bellaigues, le terme du voyage!

« Comment!... Déjà Bellaigues!... » Anne croyait que ce serait plus long que cela, cinq heures de chemin de fer.

« Bellaigues!... Bellaigues!... » répète le conducteur.

Nos voyageuses descendent de wagon; l'oncle Pierre est là, qui les attend, qui leur souhaite gaiement la bienvenue et leur fait prendre place dans un coquet petit break où le cocher déjà transporte les bagages.

« Y sommes-nous?... Oui!... En route, alors!... Cocher, menez bon train!... Maman vous attend avec impatience, dit l'oncle Pierre aux voyageuses, et puis voici l'heure de diner!... »

Vingt minutes après on était arrivé.

\*  
\* \*

« Qui donc avait surnommé cette enfant mademoiselle Touche-à-tout? demandait l'indulgente grand'mère à quelques jours de là.

Jamais surnom ne fut moins mérité. Je la trouve charmante, moi, cette fillette!... Dis-crète, et douce, et gentille, et ne faisant pas plus de bruit qu'une souris.

— Oh! grand'mère, dit Anne, rougissant à cette déclaration, mais savez-vous, ce n'est que pour le bonheur de vous revoir que je me suis corrigée!

— Petite flatteuse, va!...

— C'est pourtant la vérité vraie, grand'mère!... » cria la fillette en se sauvant à toutes jambes au jardin.

Ce jardin!... Anne y passait tout son temps, bêchant, plantant, ratissant, arrosant, suivant avec intérêt, jour par jour, les progrès merveilleux de la végétation, examinant les arbres et transportant de petits pots de fleurs qu'elle plaçait tantôt à l'ombre et tantôt au soleil.

Puis c'étaient de longs conciliabules avec Antoine, le vieux jardinier, sur la manière de semer les laitues et les carottes, les oignons ou les navets.

Enchanté d'avoir quelqu'un à qui causer, qui s'intéressât si vivement à son art, le brave homme se lançait dans des dissertations savantes sur les choux, son légume de prédilection : choux hâtifs et tardifs, cabus et frisés, choux-fleurs, choux-raves, choux de Bruxelles et choux d'York, il les passait tous en revue, vantant les mérites de chacun.

« Taratata... c'est chou pour chou!... interrompait la fillette en riant, et, faisant une pirouette sur elle-même, elle lui chantait gaiement :

Savez-vous planter les choux,  
A la mode de chez nous?...  
On les plante avec le nez...

« Mais les choux, c'est indigeste à la longue ; père Antoine, parlons d'autre chose, voulez-vous!... »

Le vieux riait à en pleurer et, s'essuyant les yeux avec un coin de son tablier bleu, il enseignait à la petite, le plus sérieusement

du monde, à biner les asperges, à œilletonner les artichauts, à diviser les touffes d'oseille et d'estragon, à entretenir sous châssis une chaleur suffisante pour mener à bien les semis de melons et de concombres.

Puis, du jardin potager passant aux arbres fruitiers, on s'en allait greffer les pommiers et faire la chasse aux chenilles qui attaquent les jeunes pousses; on s'extasiait à l'envi devant les pêchers et les abricotiers en pleine floraison. Ne fallait-il pas aussi tailler les rosiers, bouturer les groseilliers et les cassis, transplanter les fraisiers, semer des fleurs sur couche ou en pleine terre!... Que d'ouvrage pour faire la toilette générale d'un jardin de cette dimension!... Ah! les journées s'écoulaient vite, je vous assure, et si les petites mains actives de M<sup>lle</sup> Anne avaient là de quoi s'occuper, son esprit curieux, investigateur, y trouvait bien son compte aussi.

La fillette nageait dans la joie, sautillait et gazouillait du matin au soir comme une fauvette, tant et si bien que le vieil Antoine lui-même, gagné par cet entrain, en oubliait ses rhumatismes et abattait deux fois plus de besogne que précédemment. On le surprenait à fredonner, lui aussi :

Savez-vous planter les choux?  
On les plante avec le nez...

Sur quoi, il éclatait de rire. Tout allait donc pour le mieux.

Mais voilà qu'un matin, en s'éveillant, Anne entendit un bruit singulier, une sorte de clapotis contre les vitres. Elle dressa l'oreille...

Pleuvrait-il par hasard?... Vite, elle courut à la fenêtre, écarta les rideaux... S'il pleuvait!... Mon Dieu, mais je crois bien!... La pluie tombait à verse, par torrents; c'était une inondation, un déluge...

« Et mes laitues pommées! pensa la fillette. Moi, qui les ai repiquées hier; elles vont être jolies!... »

E. VICARINO.

(La suite prochainement.)



## DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

## CHAPITRE XVIII

## Marianne pend la crémaillère.

M<sup>lle</sup> Irrigoyen n'avait pas entendu les paroles échangées entre sa tante et son cousin, mais elle n'en était pas moins résolue à entretenir chez M<sup>lle</sup> Mercier cette gaieté nouvellement éclos. A la façon des très jeunes filles, elle s'était prise d'une soudaine et vive passion pour Marianne, et il ne lui restait que quinze jours à passer chez sa tante. Quinze jours de culte et d'adoration, c'est bien court ! Ce qui la consolait un peu, c'était la pensée qu'à la campagne l'intimité s'établit autrement vite qu'à la ville. On s'échappe en robe du matin à n'importe quelle heure, et, au lieu de s'asseoir cérémonieusement dans un salon pour échanger des banalités, on fait un tour de jardin, de prairie ou de vigne, et, pendant cette marche côte à côte, la causerie est tout de suite facile et familière ; le sentier est étroit, on se rapproche, le bras enlace la taille de l'amie, puis on se conduit et on se reconduit à l'infini, et les adieux dix fois renouvelés sont un prétexte aux chaudes embrassades. Marianne, depuis longtemps privée de la société de jeunes personnes de son âge, se laissa gagner par les caressantes façons de la gentille enfant et répondit à cette tendresse un peu trop débordante avec la gravité douce qu'autorisait la maturité de son caractère. Bientôt ce fut entre la métairie de M<sup>me</sup> Latapie et la maison de M. Perrier un échange continu de visites. Jeanne accourait avec un petit panier de belles pêches et de raisins d'une espèce particulière, ou bien elle apportait des fleurs à peindre et demandait à prendre une leçon d'aquarelle, ou bien encore elle réclamait son amie pour une partie de croquet ou de tennis.

Le jeune docteur venait rejoindre sa cousine :

« Quand on conspire... », fredonnait-il plai-

samment. Les complots de Marianne nécessitaient toutes sortes d'entrevues ; tantôt il s'agissait de faire remplir un petit questionnaire, dressé par M. Perrier le père, sur l'âge, les titres et qualités de M. Guilbois, ou bien il fallait communiquer une lettre d'un collègue de Paris sur les machines à écrire les plus commodes pour le cas particulier de M<sup>lle</sup> Tardieu ; un catalogue était arrivé par le dernier courrier : ne devait-on pas examiner consciencieusement ensemble les avantages et les désavantages de tous ces appareils ?

Et comme le docteur avait découvert que rien n'éclaircissait les idées comme une tasse de l'excellent thé de Marianne, celle-ci faisait apporter un plateau et une bouilloire sous le superbe chêne de Camplong, au vif amusement de la petite Jeanne qui poussait des cris perçants à chaque *araignée de Damoclès* suspendue au-dessus de sa tasse, et à la grande satisfaction de M<sup>me</sup> Latapie, très fière de recevoir chez elle le fils et la nièce du sénateur.

Le mois d'octobre s'acheva si rapidement que Marianne fut toute surprise, un beau matin, de trouver les réparations de la maison presque terminées. Jeanne Irrigoyen pleura tant à l'idée de retourner à Bidart sans avoir travaillé à l'emménagement de son amie, que Marianne obtint de garder la gentille enfant chez elle pour assister à cette importante opération.

« Vous allez voir comme je vais vous être utile ! » s'était-elle écriée le jour où l'autorisation était arrivée.

Mais on s'aperçut bientôt que M<sup>lle</sup> Jeanne entendait aider d'une façon très particulière.

Elle commença par s'asseoir sur tous les sièges les uns après les autres, afin de les comparer entre eux, et elle voulut les répartir selon qu'ils lui agréaient plus ou moins.

« Cet amour de fauteuil et ce bijou de chaise, il les faut pour l'atelier, parce que c'est là que je m'installerai quand je viendrai vous voir. Ces deux gros patauds-là, au salon, ça fera l'affaire de M. et M<sup>me</sup> Bonnemason, ils ont un air de famille, ne trouvez-vous pas ? Ce vieux-là qui ne rime à rien... chez M<sup>me</sup> Latapie, si vous voulez. Cette armoire, dans votre chambre...

— Mais elle est à Roger.

— Qu'est-ce que ça fait donc ? elle est bien trop *jeune fille* pour un petit garçon. »

Elle demanda ensuite à installer l'atelier, « à son idée », essaya de placer elle-même un tableau et se donna tant de coups de marteau sur les doigts, qu'elle envoya Donine requérir la présence immédiate de son cousin Élie. Celui-ci accourut tout effrayé, croyant à quelque accident sérieux. Il trouva sa cousine perchée sur un escabeau et croquant des noisettes, sous prétexte de ranger la porcelaine dans le placard de la salle à manger.

« Te voilà, tu as bien fait de venir. Nous allons vite monter là-haut et nous placerons les tableaux. » Mais, arrivée dans l'atelier, l'idée prenait M<sup>lle</sup> Irrigoyen d'examiner les portefeuilles de Marianne et elle en bousculait tout le contenu. Pendant ce temps, le jeune homme, trop heureux d'être admis dans le sanctuaire, suppliait Marianne d'user de lui pour disposer une panoplie, fixer des encoignures, dresser une portière ou accrocher des toiles. Jeanne faisait alors semblant de surveiller le travail de son cousin et prenait des airs très graves pour lui tendre les clous et lui présenter le marteau, mais elle se lassait vite de la besogne sérieuse, criait qu'elle mourait de soif et n'était contente que lorsqu'elle avait improvisé un petit goûter dans l'atelier.

Marianne se résigna à laisser la jeune fille s'amuser à sa guise, quitte à refaire parfois les choses, et, avec l'aide d'un tapissier intelligent, elle travailla méthodiquement et régulièrement, si bien qu'en une huitaine de jours la maison se trouva organisée du haut en bas.

C'était une transformation complète. Le logis

sombre et enfumé était devenu clair et gai, grâce aux fenêtres à grandes vitres, aux papiers neufs, aux peintures fraîches. Les meubles de Paris paraissaient un peu clairsemés, mais dans un climat chaud les appartements encombrés ont quelque chose d'étouffant qui gêne et inquiète. Le salon avec ses boiseries et ses glaces restaurées, la vieille table et les bahuts sculptés de M<sup>me</sup> Latapie avaient tout à fait grand air ; Marianne n'avait eu qu'à y ajouter des tentures, des sièges, quelques vases, des jardinières et des candélabres, et le surplus du salon de Paris avait servi à meubler l'atelier.

M<sup>lle</sup> Mercier n'était pas sans inquiétude au sujet de la chambre de M<sup>me</sup> Latapie et des modifications qu'elle y avait introduites. Le lit et les rideaux, l'un vermoulu, les autres mangés par les mites, avaient tant souffert du déplacement obligatoire, que la jeune fille les avait remplacés par ceux de M. Latapie ; un vaste et confortable *voltaire* provenant également de la chambre du défunt était venu s'ajouter aux vieilles chaises de paille, mais tout le reste du mobilier avait été si scrupuleusement remis en place que les travaux de restauration se laissaient à peine soupçonner.

Lorsque la vieille dame pénétra pour la première fois dans sa chambre renouvelée, elle poussa une exclamation émue :

« Mon pauvre Gaston ! »

Au-dessus de la commode, le portrait de M. Latapie, achevé, encadré, garni d'une guirlande de fleurs fraîches, semblait sourire tristement.

« Mon Dieu ! mademoiselle Marianne, ma chère enfant, c'est trop ! Vous me comblez ! Les meubles de mon fils, et puis encore ce portrait ! »

Et cette fois ce fut M<sup>me</sup> Latapie qui entoura la jeune fille de ses bras et qui couvrit de baisers son visage rose. La fenêtre élargie, le papier neuf passèrent inaperçus.

L'extérieur de la maison avait subi les mêmes modifications heureuses que l'intérieur. Un bon recrépissage des murailles, deux couches de peinture sur les volets et les portes rendaient au vénérable bâtiment un

air de jeunesse ; la cour, séparée en deux par une palissade destinée à maintenir les poules dans un domaine nettement délimité, avait reçu, elle aussi, une toilette complète ; des treillis verts placés contre le mur extérieur et sur la buanderie suggéraient des idées de plantes grimpantes pour l'avenir ; quelques hortensias déjà tout venus masquaient en partie le puits, et des lauriers-roses et des orangers en caisses faisaient un peu de verdure à l'entour de la maison. Enfin tout l'immeuble avait pris un aspect soigné et agréable.

Jeanne était ravie de l'installation de son amie.

« Ce qui me charme, disait-elle, c'est ce mélange de parisien et de provincial. Vous avez laissé à la maison son caractère tout simple : pas de dorures, pas d'enjolivements, mais de l'air, de l'espace, de la lumière, et avec cela des meubles élégants, des objets d'art bien choisis, pas un bibelot banal. Je voudrais que tout Orthez pût voir la vieille *case* accommodée au goût d'une artiste.

— Je ne peux pourtant pas donner une soirée dansante ! disait Marianne en riant.

— Pas un bal, bien sûr, mais il faudrait faire quelque chose. *Pendre la crémaillère* d'une manière quelconque, — vous trouverez bien. Du reste, ce que j'en dis est parfaitement désintéressé, puisque je n'assisterai pas aux réjouissances... moi qui ai tant travaillé pourtant ! » ajoutait l'espiègle en poussant un soupir qui devait exprimer la lassitude.

M<sup>lle</sup> Irrigoyen revint si souvent sur cette idée que Marianne finit par se dire qu'en effet il serait peut-être bon de *faire quelque chose*. Durant les premiers mois de son séjour à Orthez, elle s'était tenue en dehors de la parenté de son petit frère ; cette attitude avait sa raison d'être pour une personne simplement de passage dans la petite ville. Mais à présent tout était changé : Orthez allait être sa résidence pendant un nombre d'années indéterminé, et un changement d'allures s'imposait dans l'intérêt même de Roger et pour son propre agrément. Il ne fallait pas laisser s'établir cette hostilité latente, cet

esprit de critique qu'elle devinait sans en avoir recueilli jamais des preuves bien visibles. M<sup>me</sup> Latapie avait été gagnée complètement et pour toujours. Pourquoi les autres ne le seraient-ils pas à leur tour ? En ouvrant sa maison, en y appelant les personnes qui composaient le cercle intime de *bonne-maman*, Marianne leur faisait connaître à toutes qu'elle voulait être des leurs... Oui, plus elle y réfléchissait, plus elle reconnaissait l'utilité, la convenance de ce qui pour Jeanne Irrigoyen n'était qu'un passe-temps sans conséquence. Mais que faire ? Un déjeuner, un diner, — elle ne voulait même pas y penser. Elle avait entendu M<sup>me</sup> Latapie décrire ces repas formidables qui durent trois ou quatre heures et pendant lesquels on présente aux convives des plats en nombre infini. Jamais elle ne réussirait à accumuler sur sa table les entassements de pâtés, de poissons, de volailles et de gibiers, les océans de crèmes et les montagnes de gâteaux que comporte le vieil usage. Elle se faisait de l'hospitalité une idée différente et rêvait une réception où la bouche n'accaparerait pas la place entière, mais où les yeux, les oreilles et l'esprit rencontreraient des satisfactions délicates. Des fleurs, beaucoup de fleurs, de la musique, un peu de poésie, de l'espace pour circuler, des causeries cordiales en des groupes se formant et se défaisant librement, des boissons légères, quelques friandises choisies, voilà ce qu'elle aurait voulu offrir à ses invités. La parenté et les amis de M<sup>me</sup> Latapie trouveraient peut-être un peu maigres des divertissements de ce genre. — Eh bien ! ce serait une expérience à tenter ! — On en serait quitte en laissant tranquilles à l'avenir ceux qui auraient l'air de s'ennuyer.

Dès que son projet se fut dégagé des premières incertitudes qui l'avaient comme ennuagé, Marianne en parla à sa petite amie et posa comme premier principe que celle-ci resterait pour l'aider à faire les honneurs.

« Il me faudra votre gaieté et votre entrain afin de donner à mes invités l'illusion qu'ils s'amuse. Mais comment les divertirons-nous ?

— Oh! s'écria Jeanne, c'est bien simple. Élie vous organisera tout. Si la maison de ma tante a la réputation d'être la plus agréable du pays, c'est à cause de lui.

— Mais, fit Marianne avec hésitation, les personnes que fréquente votre tante ne sont pas... Je veux dire que les gens que j'aurai chez moi sont un peu... »

Jeanne Irrigoyen éclata de rire :

« Ne vous tourmentez donc pas. Élie sait s'accommoder à tous les genres, même au genre Minvielle et Bonnemason. C'est lui qui soigne la goutte sciatique de M. Bonnemason et les jaunisses de toutes les Minvielle! »

Élie! toujours Élie! Tant qu'elle aurait cette enfant sous son toit, elle entendrait ce même refrain... Mais Jeanne allait partir; elle-même aurait sa peinture, le docteur ses malades, et ce train de visites perpétuelles prendrait fin tout naturellement.

Elle ne voulait pas s'avouer à elle-même que ces relations simples et amicales lui manqueraient sans aucun doute.

Le docteur Perrier fut donc admis dans les conciliabules des deux amies, que M<sup>me</sup> Latapie présidait pour la forme, absorbée qu'elle était par Ereckmann-Chatrian et Jules Verne. Marianne s'aperçut bientôt qu'au lieu d'un simple auxiliaire, elle avait dans la personne du jeune homme un véritable impresario, entreprenant jusqu'à l'audace, et, en même temps, plein de tact et de ressources.

Élie comprit tout de suite les scrupules de Marianne, qui ne voulait ni d'une fête tapageuse dans une maison si récemment assombrie par un deuil, ni d'une grosse et lourde bombance.

« Quelque chose de tranquille, de gracieux et d'un caractère franchement familial; je crois que je saisis bien votre idée. A vous et à Jeanne la mise en scène, les fleurs, l'aménagement général, la collation; à moi la composition du programme et son exécution. Il y a en ce moment à Salies une cantatrice suédoise qui est venue dans ce pays pour la santé de son mari; c'est une charmante jeune femme. Mon collègue de Salies m'a présenté à elle l'autre jour; elle ne demande pas mieux

que de se faire entendre; elle répondra volontiers à votre invitation et vous lui offrirez un bibelot quelconque. Nous pouvons organiser un bon quatuor : mon ami Vignol, l'avocat, Sempé, l'architecte, le juge de paix, qui, précisément, est le filleul de M<sup>me</sup> Latapie, et M<sup>lle</sup> Casaban. Mais nous ne demanderons à nos amateurs qu'un seul morceau, pas trop long; votre public n'en avalerait pas davantage. Je crois que Vignol ne dit pas mal le monologue... Vous en admettez bien un petit pour dérider votre monde après le sonate ou l'ouverture?

— Et toi, tu nous réciteras les *Naufragés*, de Coppée?

— Si tu veux. Avec deux ou trois morceaux de M<sup>me</sup> Lindegren, notre charmante diva, nous aurons un programme bien rempli; ne le chargeons pas davantage. Il faudra laisser à nos excellentes amies la liberté d'aller et de venir; de fureter un peu par-ci par-là. Si vous saviez de quelle curiosité elles sont dévorées depuis que vos trois voitures de déménagement ont traversé la rue Marchande? »

Dans l'animation de ces joyeux préparatifs, comme dans le travail plus sérieux de l'installation, Marianne n'oubliait pas M<sup>lle</sup> Tardieu; elle voulait que tous les projets lui fussent soumis dans leurs moindres détails, sachant que personne ne connaissait ses compatriotes, leurs goûts et leurs manies comme cette amie universelle. L'infirmier jouit infiniment des petites conférences qui se tinrent autour de sa chaise longue. « C'est moi la mieux partagée, disait-elle; vous, mes pauvres enfants, vous conservez toute la peine, tout l'embarras, et moi je n'ai que l'amusement. »

Mais c'étaient les jeunes gens eux-mêmes plus que le sujet traité par eux qui l'intéressaient surtout. L'admiration du docteur pour Marianne se trahissait de mille manières; le regard vif et étincelant qui s'adoucissait dès qu'il se posait sur la jeune fille, les inflexions de la voix qui d'impérieuse devenait caressante, sa promptitude à abandonner une proposition qui avait paru lui tenir à cœur, pour peu que M<sup>lle</sup> Mercier ne l'approuvât pas complètement, tous ces symptômes étaient

recueillis avec une intime satisfaction. Et elle éprouvait un bonheur véritable à constater chez Marianne un air de confiance parfaite, une façon de comprendre à demi-mot les idées du docteur, un ton de plaisanterie affectueuse où se manifestait gentiment, simplement, le désir de plaire à un ami sympathique.

« Elle est à moitié gagnée, se disait-elle ; il ne s'agit pas à présent de l'effaroucher. » Et elle recommandait à Élie la prudence et à M<sup>me</sup> Latapie le silence le plus absolu.

La crise de découragement dont avait souffert M<sup>lle</sup> Tardieu était passée, et c'était à Marianne qu'elle attribuait sa guérison. En effet, la machine à écrire était arrivée, et tous les jours l'infirmes s'exerçait pendant une heure ou deux au maniement de l'ingénieux appareil. Une page était encore un long travail, mais les progrès accomplis en annonçaient d'autres, et M<sup>lle</sup> Tardieu était toute fière des caractères si nets et si lisibles fournis par sa machine avec un effort insignifiant de sa part. Elle insista pour écrire les invitations, et la vue de ces petits cartons dont chacun des destinataires connaissait la provenance disposa favorablement les parents et les amis pour celle qui avait procuré à M<sup>lle</sup> Tardieu un si bon moyen d'exercer son activité.

A cette satisfaction s'en joignait une d'un ordre plus personnel. A part M<sup>me</sup> Casaban et sa fille, qui étaient recherchées partout à cause du beau talent musical de M<sup>lle</sup> Anna, les parents de M<sup>me</sup> Latapie ne sortaient guère de chez eux, et la *matinée musicale et littéraire* (c'était ainsi que M. Bonnemason désignait la réunion) allait leur offrir une distraction absolument inconnue et qui ferait événement dans leur vie uniforme et décolorée.

Les demoiselles Minvielle avaient été d'abord fort troublées : comment aller dans le monde sans toilettes ? Pour elles, la fameuse



expression : *rien à mettre* devait se prendre au pied de la lettre. Elles avaient couru chez Amanda lui conter leur embarras. Celle-ci leur avait tout de suite rappelé certaines robes de soie noire en pièces que M. Lacoste leur avait jadis rapportées d'une exposition et qui depuis attendaient on ne savait quelle occasion extraordinaire.

« Quelle plus grande occasion voudriez-vous donc ? » avait dit Amanda ; et les sœurs, reconnaissant qu'en effet la destinée ne leur réservait vraisemblablement rien de plus grandiose, avaient accepté l'invitation d'un cœur tranquille.

Le grand jour arriva, doux et radieux comme si le soleil de mai et non celui de novembre l'eût éclairé et réchauffé. Le portail largement ouvert laissait apercevoir la cour où flamboyaient les admirables chrysanthèmes roux et oranges que Marianne avait fait venir de Pau. Toutes les portes extérieures et intérieures étaient garnies d'épais cordons de lierre, et dans cet encadrement de verdure apparaissaient Marianne et son amie qui, debout dans le vestibule plein de fleurs, attendaient les invités. Le sourire de bienvenue de la jeune maîtresse de maison, le soin qu'elle mettait à installer chacun, à choisir pour les personnes âgées les sièges les plus confortables et les mieux placés, tout l'ensemble des apprêts qui annonçait la plus aimable sollicitude pour le bien-être et l'agrément des hôtes, touchaient les vieilles dames presque jusqu'aux larmes. M. et M<sup>me</sup> Bonnemason perdirent du coup leurs airs pompeux et protecteurs, et le premier ne reprit un peu d'assurance qu'après avoir arrêté dans son esprit le titre et les grandes lignes d'un article destiné à la presse locale : Une fête parisienne dans nos murs.

Le programme du docteur était en pleine exécution à la satisfaction générale, lorsqu'un incident se produisit : Donine, à qui le plus élégant des fichus et le plus coquet des petits tabliers n'avaient pas réussi à imposer le *décorum* voulu, se précipita vers Marianne, tout juste au passage le plus pathétique des *Naufragés*, en criant : « Moussu Lacoste ! Moussu Lacoste ! »

Le voyageur, qui avait suivi la jeune servante, était debout, immobile sur le seuil de la porte ; sans un *tê* indiquant la surprise la plus complète, on eût pu le croire pétrifié.

Élie Perrier, interrompant sa récitation, n'avait fait qu'un saut jusqu'au nouvel arrivant ; Marianne, qui s'était portée à sa rencontre, tendait les deux mains à son vieil ami :

« Tê ! têt ! têt ! » s'écria de nouveau celui-ci.

La maison transformée, le piano, les guirlandes, les fleurs, toute la parenté réunie, les jeunes gens debout devant lui, cela ne pou-

vait signifier que deux choses : des fiançailles ou une signature de contrat. Comment Amanda ne l'avait-elle pas prévenu ?

Heureusement, sa prudence native retint toute parole compromettante, et, pour varier un peu ses manifestations d'intérêt, il ne fit que changer d'exclamation et dit :

« Ah ! pauvre de vous ! pauvre de vous ! » et « cher ami ! »

Cela devenait gênant ; Marianne, qui sentait tous les regards fixés sur elle, pria M. Perrier de revenir à ses *Naufragés*, tandis qu'elle emmenait M. Lacoste à la salle à manger, sous prétexte de lui offrir des rafraîchissements, en réalité pour lui faire reprendre ses esprits.

Tout de suite elle le questionna sur son voyage, sur son retour imprévu ; mais le vicillard n'était pas disposé à répondre : « Les vieux et les affaires des vieux n'ont rien d'intéressant. Mieux vaudrait laisser la parole aux jeunes ; eux du moins ont du nouveau à raconter.

— Vous voulez dire du nouveau à montrer, repartit Marianne ; en effet, tout à l'heure, je vous ferai voir mon atelier. En attendant, il serait peut-être bon d'aller rejoindre mes invités : nous pendons la crémaillère, ... une idée de mon amie Jeanne Irrigoyen, qui a tout organisé, ... je suis si heureuse de vous avoir à ma petite fête. »

La crémaillère ! Jeanne Irrigoyen ! c'était bien de cela qu'il s'agissait, vraiment ! M. Lacoste, assez penaud, suivit Marianne au salon, et, tandis que la cantatrice suédoise charmait tout le monde de sa voix délicieusement fraîche et pure, il essaya d'entamer avec M<sup>me</sup> Latapie une conversation raisonnable. Mais sa vieille cousine était comme les autres ; elle avait perdu la tête évidemment, et le voyageur, profitant de ce que la société passait à la salle à manger pour la collation, s'esquiva discrètement.

Marianne fut seule à s'apercevoir de cette disparition et à la regretter. Les invités, ravis, émerveillés, se demandaient, en face du buffet couvert de délicatesses inconnues, où s'arrêteraient les raffinements de la civi-

lisation, et au champagne, M. Bonnemason se fit l'interprète des sentiments de l'assistance en portant le toast suivant : « A la charmante initiatrice qui nous a révélé avec tant

de grâce les secrets de l'art et du goût parisien! »

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

## PÊCHE ET CHASSE

### SUR LES COTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMER

PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Suite.)

#### DE LA PLACE A CHOISIR POUR TENDRE LA CORDE

C'est le point délicat de la pêche, et je m'en remets surtout à la sagacité des pêcheurs.

En général, il ne faut pas tendre ses cordes près des rivages, le poisson y vient rarement; il faut les placer à moyenne distance entre le rivage et la limite où la mer se retire *d'ordinaire*. De cette façon on peut les relever facilement quand la mer baisse, les réamorcer, les tendre de nouveau et les surveiller de loin une fois qu'elles ont été visitées.

Allongées tout au long, elles servent à toutes pêches; cependant, lorsque vous voudrez prendre des bars particulièrement, amorcez au lançon, au crabe mou, à la margatte ou à l'encornet, et disposez votre corde autour d'un rocher où se trouvent des crabes, pas trop près cependant pour que les avançons ne s'embrouillent pas dans les goémons.

Il est bon de tendre sa corde entre deux rochers, ce qu'on appelle un passage. Le poisson est forcé de s'y engager et rencontre nécessairement vos amorces. Ne craignez pas les fonds de galets, ce sont en général les meilleurs pour y prendre des bars. Dans ce cas, mettez sur votre corde de gros cailloux tous les cinq ou dix avançons, afin que la ligne ne soit pas entraînée par le courant, toujours plus rapide, ou qu'elle ne s'use pas en roulant sur les galets. A chaque extrémité

disposez un solide caillou attaché à même la corde.

Les bancs en pente légère, soit de sable, soit de galets, sont les meilleurs pour y tendre une corde; il faut la placer vers le faite de la pente et toujours du côté où le flot arrive; le poisson, obligé de remonter, rase le sol et rencontrera la ligne, tandis qu'une fois parvenu au sommet, il pique droit sans voir ce qui se trouve au-dessous de lui.

Les plies, soles, barbues, etc., viennent d'abord, ainsi que les bars, qui se plaisent dans l'eau troublée des premières vagues. Il n'est souvent pas nécessaire de laisser la corde à pêcher toute la marée; lorsque l'eau a atteint quatre-vingts centimètres ou un mètre au-dessus des cordes, on peut visiter les avançons, soit qu'on entre dans l'eau, soit qu'on aille en canot, il n'est pas rare de relever quelque pièce; on décroche le poisson, on réamorcer et on remet la ligne à pêcher le reste de la marée. Bien entendu, on se contente de visiter les avançons successivement, en faisant glisser la corde dans les mains.

Lorsqu'on doit opérer en canot, il faut avoir soin de fixer des bouées ou flottes aux extrémités de la corde; on prend aussi des amers pour retrouver vite la place des bouées.

Dans ce dernier cas, au lieu de fixer la corde à demeure à des pieux de bois, il faut attacher à chaque extrémité une pierre assez lourde (quinze à vingt livres), de façon à l'amener à

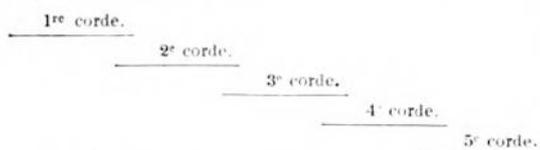
bord du canot avec l'extrémité de la ligne en halant sur la corde de la bouée. Si on veut laisser repêcher la ligne, on remouille la pierre à fond et on la visite en la faisant glisser dans les mains jusqu'à l'extrémité opposée.

A la saison des herbes flottantes (août et septembre principalement) il est bon de doubler ou tripler le nombre des cailloux qui tiennent la ligne à fond, car, si la corde vient à flotter dans l'eau, les herbes ne tardent pas à s'y enrouler en paquets volumineux qui, par leur poids et la prise qu'ils donnent au courant, peuvent faire casser la ligne ou encombrer les avançons et empêcher le poisson d'y mordre, ou encore vous donner beaucoup de peine pour en débarrasser votre corde.

Une bonne précaution à prendre est de couvrir *légèrement* les amorces avec une poignée de sable, car si les soles, plies et bars accourent avec le flot, ils sont précédés d'une terrible avant-garde de crabes qui dévorent tout ce qu'ils trouvent, recouvrant totalement les amorces tant ils sont nombreux. Les poissons ne trouvent plus rien lorsqu'ils arrivent à leur tour, tout est nettoyé.

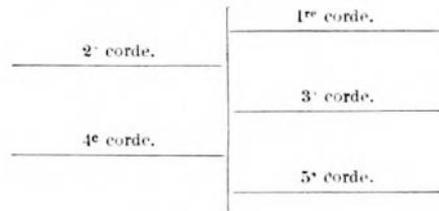
Une légère poignée de sable met l'amorce à l'abri de ces voraces éclaircisseurs, ils passent au-dessus, et la mer a vite fait de niveler le fond et de mettre les amorces en liberté. Bars, soles et plies peuvent venir, le couvert est mis.

Si vous voulez faire en grand la pêche aux cordes sur la grève, établissez plusieurs cordes, soit sur une seule ligne, de manière à barrer une grande étendue de terrain, soit en les disposant en échelons, comme l'indique la figure ci-dessous :



Un bon dispositif est le suivant : vous tendez perpendiculairement à l'arrivée du flot une longue et forte corde de cent à deux cents brasses, solidement retenue par des pieux plantés de distance en distance, et toutes les

dix à quinze brasses vous embranchez une ligne selon la figure suivante :



Vous couvrez ainsi une grande surface de grève, et il est impossible, dans ce cas, que vous ne fassiez une abondante pêche.



LIGNE DE SABLE SUR DÉVIDOIR.

Le seul inconvénient, c'est qu'il soit nécessaire d'avoir à sa disposition une grande quantité d'amorces et beaucoup de temps pour amorcer ou réamorcer. Il faut être au moins deux pour cette opération.

#### Pêcheries en bois et en filet.

Sur certaines parties de la côte bretonne où la mer en se retirant laisse de vastes étendues de grève à découvert, parfois dangereuses à cause des sables mouvants (Mont-Saint-Michel, particulièrement, où la mer se retire à quinze ou vingt kilomètres, de telle sorte qu'on ne l'aperçoit plus), les pêcheurs ont installé des pêcheries.

Ce sont de vastes enclos, généralement en forme d'angle ouvert, dont le sommet est dirigé vers la mer. Ces pêcheries sont en bois ou en-filet.

Les bras des pêcheries en bois sont formés de branches enchevêtrées, très serrées et maintenues à l'aide de forts pieux enfoncés profondément dans le sable. La hauteur de cette palissade qui est, au sommet, de 2<sup>m</sup>,50 à 3 mètres, va en décroissant jusqu'au bout des bras, longs de cent à cent cinquante mètres. Il y a souvent plusieurs pêcheries accolées les unes aux autres, comme dans

la baie de la Fresnaye, à Saint-Jacut-de-la-Mer; — toute la baie de Cancale au Mont-Saint-Michel en est bordée.

A marée haute, elles sont recouvertes par la mer, les poissons arrivent, passent à côté des pêcheries ou au-dessus, et lorsque la mer se retire, un certain nombre de ces poissons s'engagent dans la pêcherie, et ne peuvent plus en sortir, les bras étant déjà hors de l'eau.

Il n'est pas rare de prendre ainsi, par centaines, des maquereaux ou des soles et des plies, et quantité de poissons de toute espèce, depuis le cheval marin, si gracieux, jusqu'à la morue.

Ces pêcheries appartiennent à des propriétaires qui ont seuls le droit d'y pêcher. Cependant une tolérance veut que lorsque ces propriétaires se retirent, une fois leur pêche terminée, tout le monde a le droit d'y pénétrer et d'y ramasser ce qui reste. On fait quelquefois de belles captures, soit plie ou sole enfouie dans le sable, soit un poisson, qui, caché par les herbes ou dans les branches, a échappé à l'œil pendant exercé des pêcheurs.

Ces propriétaires entretiennent à leurs frais leurs pêcheries, et c'est une lourde charge; les bénéfices ne compensent pas toujours les dépenses occasionnées; par les gros temps, les pêcheries sont arrachées, emportées, en tout ou en partie, malgré la force des pieux.

Tout est donc à refaire au lendemain de ces tempêtes, et quelle lourde dépense pour ces pauvres pêcheurs, arrivant bien juste à joindre les deux bouts au prix des plus grandes privations, même quand la pêche donne.

On ne fait pas assez pour cette intéressante population maritime, plus exposée que n'importe quelle autre, plus pauvre et plus courageuse aussi, si bonne et si loyale. On se préoccupe, avec raison, d'ailleurs, du mineur que la mine étouffe, de l'ouvrier que l'atelier ou les machines anéantissent et broient, du cultivateur que la terre ingrate nourrit à peine; mais pour le pêcheur on ne fait rien ou presque rien, lui que la mer guette et qui, après avoir joué avec lui plus ou moins long-

temps, ainsi qu'une chatte fait avec une souris, finit par le dévorer dans un coup de colère subit.

Ces pêcheries font vivre un grand nombre de ces pêcheurs, tant à cause du poisson qu'ils y prennent qu'à cause des nombreuses boîtes qu'ils y trouvent pour la pêche du maquereau ou pour amorcer les cordes.

Malheureusement, au ministère de la marine, on est contraire à l'établissement de ces pêcheries, et dans quelques années elles n'existeront plus. Le motif?... Il paraît qu'elles détruisent trop de poissons, principalement les petits. Il est vrai, ainsi que je l'ai dit plus haut, que j'y ai vu jusqu'à un demi-mètre d'épaisseur de menues et des milliers de lançons, mais qu'importent ces races, qui ne sont pas d'un commerce courant et n'ont d'autre emploi que celle de servir d'appât aux pêcheurs de maquereaux, qui forment la principale richesse des petits ports de pêche.

Or, comment se procureront-ils ces appâts, ces boîtes, sans les pêcheries, et que deviendront tous ces pauvres gens le jour où le dernier propriétaire de pêcheries aura disparu. Ce sera la ruine pour eux, et tous m'ont dit que, ce jour-là venu, ils désarmeraient leurs bateaux, désormais inutiles, et s'en iraient à Terre-Neuve! Nom lugubre, qui évoque une contrée triste, froide et mortelle, où de longs mois se passent au milieu de brouillards et de tempêtes, et où nos pauvres gars, mal vêtus, ne sont même pas bien nourris.

Les parts des pêcheries — car en général il y a plusieurs propriétaires dans la même pêcherie — se transmettaient autrefois par héritage ou bien se vendaient aux enchères, à la mort de l'un des copropriétaires. Maintenant ces parts de pêcheries ne peuvent être ni transmises ni vendues. Quand tous leurs propriétaires, actuellement survivants, seront morts, les pêcheries seront abandonnées, et la mer en aura vite raison, du moment qu'elles ne seront plus entretenues et surveillées. Et ces pauvres gens, déjà si malheureux et pour qui la vie est si dure à gagner, verront disparaître leur principal re-

venu et s'augmenter leurs fatigues et leur misère, tout cela pour quelques infimes petits poissons dont la perte ne représente pas la milliardième partie de tout ce que la mer en produit!... Je laisse conclure mes lecteurs!

**Pêcheries en filets.** — Les pêcheries en bois sont les plus importantes, cependant dans certains pays, principalement autour du Mont-Saint-Michel, on se sert de pêcheries en filets, qui sont beaucoup plus petites et qui ont l'avantage de pouvoir se déplacer facilement. Elles se composent de filets variant entre cinquante centimètres, un mètre et deux mètres de hauteur, tendus sur des pieux, et dont le bas est enterré dans le sable à une profondeur de vingt à trente centimètres, ou simplement repose sur le sol, retenu par des plombs fixés à la corde inférieure. Ces deux dispositions ont pour but d'empêcher les poissons de s'échapper par-dessous. La pêcherie est tantôt tendue droite avec deux oreilles, c'est-à-dire deux rabattements sur les côtés, tantôt elle est dans le modèle des grandes pêcheries de bois, ou bien en lignes sinueuses représentant une série d'angles accolés. C'est à mon avis la meilleure disposition, car le poisson se tient mieux dans les angles que sur une ligne droite, qu'il tend toujours à suivre, à remonter, et finalement il arrive à en sortir, tandis qu'en rencontrant sans cesse des angles sur son chemin, il se fatigue, s'égare, se décourage et finit par rester tranquille. C'est principalement pour prendre des soles ou des plies qu'on emploie cet engin.

On peut facilement établir une petite pêcherie de ce genre. Cela revient toutefois assez cher, selon la longueur. Elles ont en général quatre-vingts à cent brasses de développement.

A première vue, quand la mer a laissé ces pêcheries à découvert, on ne remarque pas de poissons, si ce n'est les bars, mulets, chiens, etc., qui sont venus imprudemment s'y engager et qui restent exposés à la vue; les soles et les plies se sont souillées ou ensablées à quelques centimètres de profondeur; avec une bêche, un râteau ou même tout simplement la main, on les met vite à

jour: elles se trouvent toujours contre le filet.

**De la pêche à la ligne tenue à la main.**

— Dans tous les ports de pêche, il existe une digue, estacade ou jetée. Du haut de ces constructions on peut faire quelques pêches intéressantes avec une ligne que l'on tient à la main.

Cette ligne se compose d'une cordelette solide, parfaitement détordue, ou mieux d'une ligne à maquereau en crins tordus à sept ou huit brins. Cette dernière ligne est d'une grande solidité et a l'avantage de ne pas se tordre dans l'eau ni de s'embrouiller, de plus, elle est très élastique, avantage inappréciable avec les poissons à défenses vigoureuses, elle se voit moins dans l'eau, et ce mérite n'est pas à dédaigner en raison de la méfiance des poissons.

Tous les pêcheurs savent confectionner ces lignes, que vous pourrez leur acheter pour vingt à trente sous.

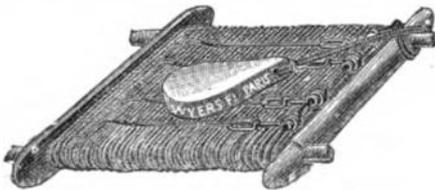
A l'extrémité de cette ligne on attache un hameçon à maquereau, ou plus fort, selon la pêche que l'on veut faire; il est même préférable de monter cet hameçon sur une empile faite de trois ou quatre brins de crin végétal tordus ensemble et de fixer cette empile à la ligne en crin. On peut disposer à trente ou quarante centimètres de l'hameçon un morceau de plomb, ou mieux une petite balle ronde de la grosseur d'une noisette, afin de faire couler la ligne à fond.

Inutile de se servir de bouchon, comme pour la pêche en rivière, les mouvements continuels du flot en rendent l'usage sinon impossible, du moins très fatigant, en raison de sa perpétuelle mobilité.

Il suffit de sentir une légère tension dans la ligne, avec un peu de pratique on y arrive très vite; sitôt que le poisson mordra, vous sentirez une légère secousse, répondez par une secousse pareille, et le poisson sera ferré, c'est-à-dire accroché à l'hameçon, qui aura pénétré de cette façon dans les chairs; tirez-le de l'eau sans brusquerie, afin de ne pas lui emporter la mâchoire.

La ligne doit avoir quinze ou vingt brasses de long.

Vous vous installez sur la jetée, principalement à l'heure où le flot monte, et vous amorcez votre ligne avec du lançon, de la margatte, du crabe mou, de l'encornet, du ver ou des crevettes, tous les appâts dont vous pourrez disposer sont bons, même le ver rouge de terre. Vous prendrez ainsi du bar, du maquereau, parfois des chiens de mer ou du grondin, du petit congre, souvent du mullet, surtout si vous amorcez à la crevette, enfin de la petite morue ou officier, si la digue ou la jetée d'où vous pêchez est à l'embouchure d'une rivière ou d'un cours d'eau, dans ce cas, le crabe mou, la margatte et le ver de mer ou de terre sont les appâts les meilleurs.



LIGNE POUR PÊCHER DES JETÉES  
OU DES ROCHERS.

Il suffit de lancer à l'aide du plomb la ligne à l'eau aussi loin que possible et de la laisser couler à fond. Méfiez-vous des crabes qui maintes fois dévoreront vos amorces.

Il est souvent préférable de ne pas employer de plomb à la ligne.

Vous lancez à l'eau votre ligne amorcée, et vous la laissez s'enfoncer d'elle-même et petit à petit. De cette façon, flottant entre deux eaux, vos appâts ne risqueront pas d'être mangés par les crabes, et les poissons sauront bien les trouver.

D'ailleurs, suivant le temps, les poissons se tiennent à différentes profondeurs.

S'il fait froid, grand vent ou forte houle, ils restent le plus au fond possible et ne s'approcheront guère des côtes, trop battues par la mer.

S'il fait très chaud, et que la mer soit calme, le poisson sera entre deux eaux ou viendra à la surface.

Après une forte pluie, le poisson remontera à la surface et s'approchera des rivages pour manger les insectes ou petits animaux entraînés par la pluie.

Les temps d'orage sont en général très

propices, à quelque profondeur que l'on soit.

Enfin, par temps sombres, on pêchera mieux que par temps clairs.

La matinée et le soir, au moment du coucher du soleil, sont les heures de la journée les plus favorables.

Le vent exerce aussi son influence sur la pêche.

Par forte brise ou grand vent vous aurez moins de chance de réussite que par temps calme ou brise légère.

Si les vents sont au nord, le poisson se tiendra entre deux eaux ou au fond, suivant la force des vents.

S'ils sont au sud, il remontera et se montrera plus affamé.

Si les vents soufflent de terre, le poisson se tiendra au large des côtes; il s'en rapprochera s'ils soufflent du côté de la mer.

Suivant ces indications, qui n'ont rien d'absolu, quoique étant le résultat de fréquentes observations, le pêcheur pourra escompter plus ou moins le succès de ses tentatives.

Les soles, plies, anguilles, congres ne quittent pas le fond.

Les bars, mullets, rougets, grondins, maquereaux, lieux et morues nagent entre deux eaux.

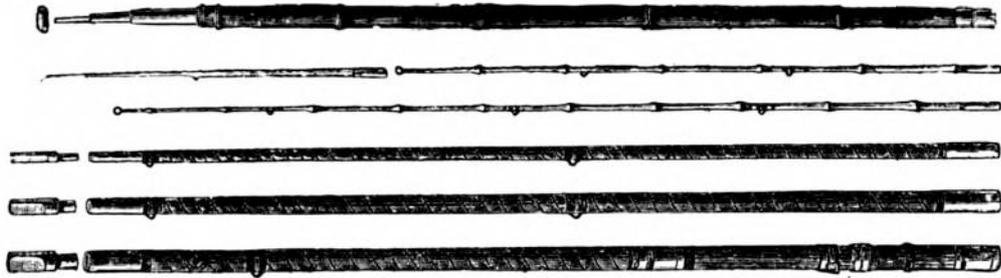
Les gritans, les vieilles, à toutes hauteurs, mais près des rochers.

Si vous éprouvez quelque difficulté à manier la ligne à main, servez-vous d'une canne à pêche longue et très solide, d'environ cinq ou six mètres, que vous pouvez confectionner en liant solidement ensemble deux fortes gaules, l'une, la plus grosse, en châtaignier, qui servira de gros bout, et l'autre en noisetier ou coudrier, qui fera l'usage de scion. Bien entendu, tous autres bois, à la condition qu'ils ne soient pas trop lourds et qu'ils soient droits, feront parfaitement l'affaire. Ne prenez pas vos gaules trop flexibles, c'est inutile; dans le cas où vous auriez à enlever un fort poisson, comme un bar ou un chien de mer, vous risqueriez de rompre votre canne, et dans tous les cas vous éprouveriez une grande difficulté à amener votre proie à

portée de votre main, surtout si la jetée est élevée.

Amarrez fortement votre ligne après la

chets fixés dans le bois, près de la poignée. De cette façon, lorsque vous sentirez une forte pièce accrochée à votre ligne, vous



CANNE AVEC ANNEAUX<sup>1</sup>.

canne, près de l'endroit où vous la tenez avec les mains; le fil de la ligne devra ensuite passer dans de petits anneaux fixés de distance en distance le long de la gaule et ressortira au bout par un dernier anneau; de cette façon, le poids du poisson se répartira sur toute la longueur et ne pourra la faire

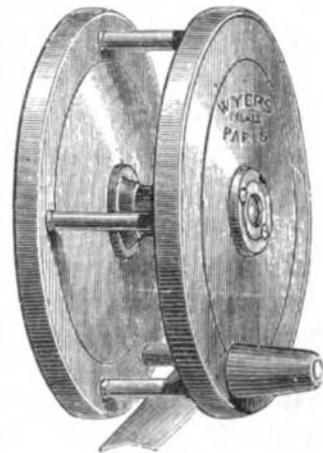
pourrez dévider de la ligne, de manière à fatiguer le poisson en lui rendant de la ligne à chaque secousse et le ramenant petit à petit, dès qu'il cessera de se débattre; sinon vous risquez de voir casser votre ligne par une secousse trop violente si vous avez affaire à un vigoureux adversaire.

Il existe des moulinets qui s'adaptent à la canne et facilitent beaucoup cette manœuvre, surtout pour les fortes pièces.

Il est également bon de se confectionner une épuiette, non pas de ces épuiettes formées d'un filet tendu sur un cercle de fer emmanché dans un morceau de bois, il serait impossible de s'en servir du haut d'une jetée, mais bien d'un filet tendu sur un cercle de bois autour duquel sont cloués quelques morceaux de plomb et lequel cercle est manœuvré à l'aide



MOULINET AUTOMATIQUE<sup>1</sup>.



MOULINET<sup>1</sup>.

rompre, et même, dans le cas où elle romprait, le poisson ne pourrait s'échapper en entraînant la partie brisée.

Une bonne précaution sera d'avoir une certaine longueur de ligne en réserve sur la canne, enroulée soit sur un moulinet fixé à la canne même, soit en navette, sur deux cro-

d'une corde qui se relie au-dessus de son centre à trois cordelettes disposées sur le cercle en bois et formant branches de suspension, tel un filet à éponges.

En tenant la ligne de la main gauche, on tente d'engager le poisson dans cette épui-

1. Système Wyers, 30, quai du Louvre, Paris.

sette ainsi confectionnée et manœuvrée de la main droite. Cette manœuvre abrège la lutte et aide beaucoup à remonter le poisson à portée de la main.

#### PÊCHE DU MULET

Si vous voulez pêcher du mullet, il faut vous munir de fare ou d'appât à lancer. Le mullet est très friand de petites crevettes grises et ce poisson aime surtout les appâts faisandés et même pourris.

Vous vous procurez donc de la menuse si vous pouvez et des crevettes grises, vous laissez le tout se corrompre pendant un jour ou deux, puis vous broyez le tout dans un seau avec un peu d'eau de façon à en faire une bouillie épaisse. Si vous n'avez que des crevettes, agissez de même.

C'est cette préparation que l'on nomme la fare.

Il faut amorcer plusieurs jours de suite à

l'endroit où vous voulez pêcher, les mulets habitués à trouver de la nourriture au même endroit, y reviendront régulièrement. Ne vous découragez pas si vous ne prenez rien les deux ou trois premiers jours, les mulets ne sont pas encore habitués à venir; mais une fois qu'ils auront commencé à mordre vous en prendrez quotidiennement, si vous avez soin d'appâter légèrement la place tous les jours en pêchant.

Il faut amorcer la ligne avec une crevette grise en cachant l'hameçon le plus possible, le mullet étant le plus méfiant de tous les poissons. La tête de la crevette doit être tournée du côté du fil de la ligne. Le mullet happe en effet la crevette par derrière, pour éviter les piquants de la tête, qui lui déchireraient la bouche en se présentant à rebours, s'il ne prenait la précaution indiquée plus haut.

(La suite prochainement.)

LOUDEMER.

### ROMAN D'AVENTURES

#### LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

#### XIV. — Nouvelles de Lupus. — Durban et Kleindorp. (Suite.)

La république du Transvaal a souvent été appelée le jardin de l'Afrique australe, tant le climat y a de douceur et la végétation de surprenantes beautés. C'est, au point de vue des richesses naturelles, un pays incomparable. Sans parler des précieuses parcelles d'or que son terrain et ses rivières recèlent en abondance, le sol est d'une fertilité que n'égalent ni le Delta du Nil, ni les plus fraîches prairies de Far-West de l'Amérique. Les rivières et les ruisseaux coulent à pleins bords toute l'année et cet arrosage perpétuel facilite encore la culture de ce sol privilégié, qui, s'il ne manquait de bras, pourrait alimenter tout le continent noir et avoir en outre des richesses végétales à exporter dans toute l'étendue du vieux monde. Le blé, le thé, le café, le coton, le tabac, la canne à sucre, le riz croissent à

miracle, pendant que les immenses prairies verdoyantes, dont l'herbe atteint trois à quatre mètres de hauteur, offrent des pâturages admirables à d'innombrables troupeaux. Les fruits d'Europe et ceux d'Afrique poussent côte à côte. L'été on récolte des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des fraises, des abricots et des noix; l'hiver, les mandarines, les oranges, les citrons, les bananes, les goyaves, les dattes viennent en pleine terre. Les légumes d'Europe y poussent à souhait; enfin le climat, sur ce vaste plateau élevé de cinq à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, est des plus salubres. Aussi les habitants, pour la plupart d'une taille gigantesque et d'un embonpoint tout hollandais, sont-ils l'image de la prospérité; quant aux gisements du sous-sol, l'or ne constitue

pas leurs seules richesses : l'étain, le cuivre, l'argent, le plomb, le mercure, le fer et le cobalt y abondent également.

Le voyage à travers ces belles contrées eût été une fête pour M<sup>me</sup> Massey et son fils, si l'anxiété dévorante qui les poussait leur avait laissé le loisir de s'intéresser au paysage. Le trajet fut extrêmement fatigant; ils ne pouvaient se reposer que dans les *log-houses* (maisons de bois) où les habitants se trouvèrent disposés à les héberger. C'est ce que font les Boers, il faut le dire, le plus généreusement du monde. Tout voyageur est accueilli avec une courtoisie grave et simple par ces gens aux mœurs patriarcales qui vivent isolés dans de petites ou grandes fermes perdues, ne voyant pas quelquefois en six mois une figure étrangère. Les familles y sont nombreuses; plus un père a d'enfants, plus il est considéré comme heureux et riche, puisqu'il possède de nouvelles paires de bras prêtes à défricher la terre. Une collection de douze frères et sœurs est chose ordinaire; vingt ou vingt-cinq enfants sont un chiffre qui n'étonne personne.

Le voyageur doit toujours se garder d'offrir une rémunération quelconque au fermier qui lui donne ainsi l'hospitalité. Il est seulement d'usage de payer au prix courant le fourrage que consomment les bœufs ou les chevaux d'attelage.

En dépit de leurs inquiétudes, Henri et M<sup>me</sup> Massey ressentaient l'influence bienfaisante de ce voyage au grand air, à travers les prairies sans bornes et les forêts embaumées. Parfois, ils rencontraient des indigènes : Cafres vêtus d'un pagne, Zoulous à la mine fière, saluant l'étranger de leur condescendante formule *sakoubono* (je te vois), ou Bassoutos rieurs qui criaient allègrement : *toumella!* (soyons amis). D'autres jours, l'étape entière s'achevait sans qu'on eût vu un être vivant.

De son pas tranquille et régulier, l'attelage de bœufs finit par arriver à Kleindorp. Cette petite ville est un campement de mineurs venus de toutes les parties du monde, une agglomération bizarre de maisons de bois, de fer,

de terre, et surtout de *canvas houses*, habitations de toile à voile, dont un treillis forme la carcasse. Il y en a de toutes les dimensions, depuis la hutte où loge un seul mineur, jusqu'à l'établissement de quarante mètres de long, abritant un hôtel, un restaurant ou une église.

Henri s'empressa d'installer sa mère dans la meilleure de ces auberges, puis il courut aux renseignements. Dès son premier mot, on fixa ses doutes. Le naufragé de la *Durance*, nouvellement établi à Kleindorp, n'était pas un fantôme. Il existait, en chair et en os. Il avait pris une part dans l'exploitation minière ouverte par un américain, M. Harrison-Lindsay.

Henri courut le cœur battant à l'adresse indiquée. La porte lui fut ouverte par un homme au visage hâlé, aux yeux clairs, à la barbe grisonnante. Cet homme n'était pas M. Massey — mais c'était le commandant Francœur...

Quelle chaleureuse poignée de main!... quelle joie pour tous deux de se retrouver, alors que chacun avait cru l'autre perdu sans retour!... En quelques mots rapides, ils se mirent mutuellement au courant de leurs aventures. Le commandant avait sombré avec la *Durance*. Revenu à la surface, il s'était soutenu pendant quelques minutes sur une pièce de bois flottante, qu'un heureux hasard avait portée contre une des chaloupes, — celle-là même qui était signalée à Henri comme ayant accosté à Pemba. De là, il avait pu se rendre à Lorenzo-Marquez et finalement au Transvaal. Son idée était de profiter de son congé tragique pour tenter comme un autre la fortune des mines d'or. Une pauvre idée, par parenthèse, ajoutait-il en forme de conclusion.

« Vous ne pouvez pas imaginer, mon cher Henri, la misère de ce métier de mineur. On arrive ici, sur la foi des traités, convaincu qu'il suffit de se baisser pour ramasser l'or à la pelle. Point du tout!... Il faut commencer par acheter un *claim*, ou une part dans un groupe de claims, puis se mettre à travailler le filon; extraire le quartz, le transporter au moulin, le faire écraser, le traiter par les réactifs

chimiques... Tout cela, sans savoir si ce damné quartz vous donnera une quantité d'or suffisante pour rémunérer tant de travaux, de frais et de peines... Et souvent il ne vous en donne pas du tout!... Et vous vous trouvez alors Gros-Jean comme devant... Au fond, le plus triste travail de la terre... ah! cela ne vaut pas un bon navire sous les pieds, dût-il être coupé en deux par un bandit!... »

Le bandit qui avait coupé la *Durance* en deux, Henri put faire connaître au commandant et son nom et sa nationalité, d'après les renseignements de lord Fairfield. Et il fallait voir alors la colère du brave marin :

« Ah! vraiment!... Il s'appelle Lupus et c'est un Allemand de Hambourg, ce beau monsieur!... Si je le tenais, celui-là, il passerait un joli quart d'heure, j'en réponds!... »

On parla ensuite des diverses embarcations signalées comme ayant heureusement été retrouvées. Henri ne pouvait dissimuler sa déception en apprenant que le commandant était à cet égard moins bien renseigné que lui. Mais quoi! le fait même de se trouver en présence d'un naufragé qui avait pu se tirer d'affaire permettait d'espérer que les autres embarcations étaient, elles aussi, arrivées à bon port. Henri se dit que cette pensée serait reconfortante pour sa mère et il lui amena le commandant Francœur.

Cette visite fut en effet, pour M<sup>me</sup> Massey, à la fois une déception et une joie. L'espoir l'avait soutenue jusqu'à cette heure. Elle en était venue à se convaincre que son mari devait nécessairement être le naufragé de Kleindorp. Certes, elle était heureuse de revoir le commandant. Mais pourquoi n'était-il pas M. Massey?

On n'en passa pas moins ensemble une bonne soirée, à causer du peu qu'on savait, de tout ce qu'il était encore permis d'espérer. Le brave officier avait cent manières de démontrer que les absents reparaitraient tôt ou tard. Tant de navires sillonnent l'océan Indien et l'étendue est si grande, des côtes désertes qui le bordent!... Vous verrez que chacun aura été sauvé à sa manière et qu'un jour ou l'autre on le retrouvera!... Confiance,

chère madame!... confiance et patience!...

Comment la pauvre femme n'aurait-elle pas entendu ce sermon? Il ne lui en fallait pas d'autre et elle ne demandait qu'à l'accepter. Ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, elle s'endormit le cœur moins lourd.

Au demeurant, comme le capitaine Francœur l'expliqua dès le lendemain, il ne s'agissait plus, puisqu'on était à Kleindorp, que d'y attendre les événements. Rien de plus simple que d'insérer des annonces dans tous les journaux, de faire savoir *urbi et orbi* que la famille Massey avait planté sa tente au Transvaal, sur les bords du Limpopo et d'y attendre de pied ferme ceux de ses membres qui manquaient encore à l'appel. Henri était chimiste et métallurgiste de son état : il ne pouvait pas trouver un milieu plus favorable à l'exercice de ses talents. Car Kleindorp manquait surtout de chimistes. De mémoire d'homme on n'avait aussi maladroitement traité les minerais d'or que le faisaient les prétendus ingénieurs du pays. Des chimistes, ces gaillards-là? Tout au plus d'anciens garçons de pharmacie!... Le commandant faisait son affaire de caser admirablement Henri à l'usine même où lui, Francœur, avait un intérêt.

Il le fit comme il l'avait dit, le commandant! Deux jours plus tard, le jeune ingénieur était engagé par M. Harrison-Lindsay et tout de suite il se mettait à l'ouvrage.

Il ne lui fallut pas longtemps pour constater qu'en effet les minerais d'or sortant du broyage étaient misérablement traités à Kleindorp. Tous les résidus de l'usine soumis à l'analyse montraient des proportions considérables du métal précieux qu'on n'avait pas su en extraire. Il y avait ainsi, auprès des moulins où se broie le quartz, sous l'action de pilons puissants, des milliers de tonnes de déchets recelant encore de véritables trésors.

Après avoir vérifié le fait, Henri le démontra au chef de l'exploitation; puis il se mit avec ardeur à chercher le remède et l'eut bientôt trouvé. Il était indispensable d'employer au traitement du minerai broyé des réactifs plus purs qu'on n'en avait l'habitude;



et de plus l'opération devait être rigoureusement surveillée.

Sur ses indications, des mesures énergiques furent prises et comme conséquence immédiate, le rendement net de l'entreprise s'augmenta en quelques jours de treize pour cent.

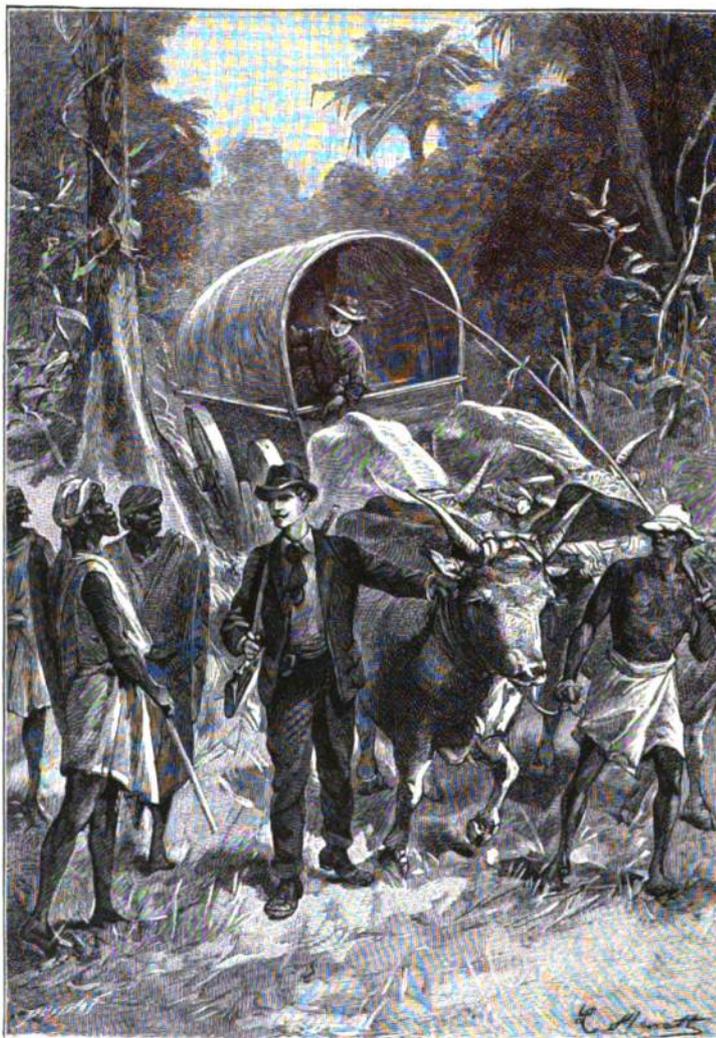
C'était un beau succès. Henri ne s'en contenta pas. Divers procédés sont mis en usage pour obtenir des rendements avantageux. Le plus général est le traitement des résidus par le cyanure de mercure. C'est une méthode coûteuse et imparfaite, car elle ne donne guère que les quatre cinquièmes de l'or contenu dans la gangue. Henri se proposa de

déterminer un traitement plus économique et plus sûr, et à force de travail il y parvint, en arrivant à composer un dissolvant où n'entraient que des substances d'un usage courant et d'un prix peu élevé. Ce dissolvant permettait d'obtenir la totalité de l'or, à quelques centièmes près. La découverte était de première importance, dans un pays où l'activité industrielle se concentre presque exclusivement sur les mines d'or. Elle fit du bruit. De tous côtés, Henri fut sollicité de mettre sa méthode dans le

domaine public, ou tout au moins d'en céder la formule. Il s'y refusa, parce qu'il ne la trouvait pas encore parfaite et voulait l'amener à son dernier degré de perfectionnement.

Alors, des hommes avides tentèrent de l'ob-

tenir par des moyens frauduleux. On essaya de corrompre les auxiliaires que le jeune ingénieur était obligé d'employer à ses recherches. Le propriétaire d'un atelier de broyage voisin de l'usine Harrison-Lindsay alla plus loin : il se fit prendre sur le fait, au moment où il tentait de dérober un flacon contenant, croyait-il, le nouveau dissolvant. C'était un réactif tout autre ; mais l'intention du larcin



étant manifestement dolosive, M. Harrison-Lindsay et le commandant Francœur jugèrent indispensable de faire un exemple. Ils poursuivirent le délinquant devant le tribunal de Kleindorp. C'était un Allemand nouvellement installé dans le pays et répondant au nom de Goldbrand. Il fut condamné à une grosse amende et en garda une rancune qui devait fréquemment se manifester dans la suite.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

V (Suite)

Une embardée.

Aussi, pendant l'après-midi, je ne pus mettre en doute que le sealing-master eût manœuvré de manière à surexciter les esprits. Les hommes, accroupis au pied du mât de misaine, causaient à voix basse en nous jetant de mauvais regards. Des conciliabules se formaient. Deux ou trois matelots, tournés vers l'avant, ne ménageaient guère les gestes de menace. Bref, cela finit par des murmures si violents que Jem West ne put ne point entendre.

« Silence ! » cria-t-il.

Et, s'avançant :

« Le premier qui ouvre la bouche, dit-il d'une voix brève, aura affaire à moi ! »

Quant au capitaine Len Guy, il était enfermé dans sa cabine. Mais, à chaque instant, je m'attendais à ce qu'il en sortit, et, après un dernier coup d'œil jeté au large, je ne doutais pas qu'il donnât l'ordre de virer de bord...

Cependant, le lendemain, la goélette suivait encore la même direction. Le timonier tenait toujours le cap au sud. Par malheur, — circonstance d'une certaine gravité, — quelques brumes commençaient à se lever au large.

Je ne pouvais plus, je l'avoue, tenir en

place. Mes appréhensions redoublaient. Il était visible que le lieutenant n'attendait que l'ordre de changer la barre. Quelque mortel chagrin qu'il dût en éprouver, le capitaine Len Guy — je ne le comprenais que trop — ne tarderait pas à donner cet ordre...

Depuis plusieurs jours, je n'avais point aperçu le métis, ou, du moins, je n'avais pas échangé un mot avec lui. Évidemment mis en quarantaine, dès qu'il paraissait sur le pont, on s'écartait de lui. Allait-il s'accouder à bâbord, l'équipage se portait aussitôt à tribord. Seul le bosseman, affectant de ne pas s'éloigner, lui adressait la parole. Il est vrai, ses questions restaient généralement sans réponse.

Je dois dire, d'ailleurs, que Dirk Peters ne s'inquiétait aucunement de cet état de choses. Absorbé dans ses obsédantes pensées, peut-être ne le voyait-il pas. Je le répète, s'il eût entendu Jem West crier : Cap au nord ! je ne sais à quels actes de violence il se fût porté !...

Et, puisqu'il semblait m'éviter, je me demandais si cela ne provenait pas d'un certain sen-

timent de réserve, et « pour ne pas me compromettre davantage ».

Cependant, le 17, dans l'après-midi, le métis manifesta l'intention de me parler, et jamais... non! jamais je n'aurais pu imaginer ce que j'allais apprendre dans cet entretien.

Il était environ deux heures et demie.

Un peu fatigué, mal à l'aise, je venais de rentrer dans ma cabine, dont le châssis latéral était ouvert, tandis que celui d'arrière était fermé.

Un léger coup fut frappé à ma porte, qui donnait sur le carré du rouf.

« Qui est là?... dis-je.

— Dirk Peters.

— Vous avez à me parler?...

— Oui.

— Je vais sortir...

— S'il vous plaît... je préférerais... Puis-je entrer dans votre cabine?...

— Entrez. »

Le métis poussa la porte et la referma.

Sans me lever de mon cadre, sur lequel j'étais étendu, je lui fis signe de s'asseoir sur le fauteuil.

Dirk Peters resta debout.

Comme il ne se pressait pas de prendre la parole, embarrassé suivant son habitude :

« Que me voulez-vous, Dirk Peters?... demandai-je.

— Vous dire une chose... Comprenez-moi... monsieur... parce qu'il me paraît bon que vous sachiez... et vous serez seul à savoir!... Dans l'équipage... qu'on ne puisse jamais se douter...

— Si cela est grave, et si vous craignez quelque indiscretion, Dirk Peters, pourquoi me parler?...

— Si... il le faut... oui!... il le faut!... Impossible de garder cela!... Ça me pèse... là... là... comme une roche!... »

Et Dirk Peters se battait violemment la poitrine.

Puis, reprenant :

« Oui... j'ai toujours peur que ça m'échappe pendant mon sommeil... et qu'on l'entende... car je rêve de cela... et en rêvant...

— Vous rêvez, répondis-je, et de qui?...

— De lui... de lui... Aussi... c'est pour cela que je dors dans les coins... tout seul... de peur qu'on apprenne son vrai nom... »

J'eus alors le pressentiment que le métis allait peut-être répondre à une demande que je ne lui avais pas encore faite — demande relative à ce point demeuré obscur dans mon esprit : pourquoi, après avoir quitté l'Illinois, était-il venu vivre aux Falklands sous le nom de Hunt?

Dès que je lui eus posé cette question :

« Ce n'est pas cela... répliqua-t-il, non... ce n'est pas cela que je veux...

— J'insiste, Dirk Peters, et je désire savoir d'abord pour quelle raison vous n'êtes pas resté en Amérique, pour quelle raison vous avez choisi les Falklands...

— Pour quelle raison... monsieur?... Parce que je voulais me rapprocher de Pym... de mon pauvre Pym... parce que j'espérais trouver aux Falklands une occasion de m'embarquer sur un baleinier à destination de la mer australe...

— Mais ce nom de Hunt?...

— Je ne voulais plus du mien... non!... je n'en voulais plus... à cause de l'affaire du *Grampus!* »

Le métis venait de faire allusion à cette scène de la courte paille, à bord du brick américain, lorsqu'il fut décidé entre Auguste Barnard, Arthur Pym, Dirk Peters et le matelot Parker, que l'un des quatre serait sacrifié... qu'il servirait de nourriture aux trois autres... Je me rappelais la résistance opiniâtre d'Arthur Pym, et comment il fut dans l'obligation de ne point refuser son « franc jeu dans la tragédie qui allait se jouer vivement, — telle est sa propre phrase, — et l'horrible acte dont le cruel souvenir devait empoisonner l'existence de tous ceux qui y avaient survécu... »

Oui! la courte paille, — de petits éclats de bois, des esquilles de longueur inégale, qu'Arthur Pym tenait dans sa main... La plus courte désignerait celui qui serait immolé... Et il parle de cette sorte d'involontaire férocité qu'il éprouva de tromper ses compagnons, de « tricher » — c'est le mot dont il se sert...

Mais il ne le fit pas et demande pardon d'en avoir eu l'idée!... Que l'on veuille bien se mettre dans une position semblable à la sienne!...

Puis, il se décide, il présente sa main fermée sur les quatre esquilles...

Dirk Peters tire le premier... Le sort l'a favorisé... Il n'a plus rien à craindre.

Arthur Pym calcule qu'il existe alors une chance de plus contre lui.

Auguste Barnard tire à son tour... Sauvé, aussi, celui-là!

Et maintenant Arthur Pym chiffre les chances qui sont égales entre Parker et lui...

A ce moment, toute la férocité du tigre s'empare de son âme... Il éprouve contre son pauvre camarade, son semblable, la haine la plus intense et la plus diabolique...

Cinq minutes s'écoulaient avant que Parker ose tirer. Enfin Arthur Pym, les yeux fermés, ne sachant si le sort avait été pour ou contre lui, sent une main saisir la sienne...

C'était la main de Dirk Peters... Arthur Pym venait d'échapper à la mort...

Et alors, le métis se précipite sur Parker qui est abattu d'un coup dans le dos. Puis, suit l'effroyable repas — immédiatement — et « les mots n'ont point une vertu suffisante pour frapper l'esprit de la parfaite horreur de la réalité »!

Oui!... je la connaissais, cette effroyable histoire, — non point imaginaire, comme je l'avais longtemps cru. Voilà ce qui s'était passé à bord du *Grampus*, le 16 juillet 1827, et c'est en vain que je cherchais à comprendre pour quelle raison Dirk Peters venait m'en rappeler le souvenir.

Je ne devais pas tarder à le savoir.

« Eh bien, Dirk Peters, dis-je, je vous demanderai, puisque vous teniez à cacher votre nom, pourquoi vous l'avez révélé, lorsque l'*Halbrane* était au mouillage de l'île Tsalal... pourquoi vous n'avez pas conservé celui de Hunt?...

— Monsieur... comprenez-moi... on hésitait à aller plus loin... on voulait revenir en arrière... C'était décidé... et alors j'ai pensé... oui!... qu'en disant qui j'étais... Dirk Peters...

le maître-cordier du *Grampus*... le compagnon du pauvre Pym... on m'écouterait... on croirait avec moi qu'il était encore vivant... on irait à sa recherche... Et pourtant... c'était grave... car d'avouer que j'étais Dirk Peters... celui qui avait tué Parker... Mais la faim... la faim dévorante...

— Voyons, Dirk Peters, repris-je, vous vous exagérez... Si la paille vous avait désigné, c'eût été vous qui auriez subi le sort de Parker!... On ne saurait vous faire un crime...

— Monsieur... comprenez-moi!... Est-ce que la famille de Parker parlerait comme vous le faites?...

— Sa famille?... Avait-il donc des parents?...

— Oui... et c'est pourquoi... dans le récit... Pym avait changé ce nom... Parker ne s'appelait pas Parker... Il se nommait...

— Arthur Pym a eu raison, répondis-je, et quant à moi, je ne veux pas savoir le vrai nom de Parker... Gardez ce secret...

— Non... je vous le dirai... Ça me pèse trop... et ça me soulagera peut-être... lorsque je vous l'aurai dit... monsieur Jeorling...

— Non... Dirk Peters... non!

— Il se nommait Holt... Ned Holt...

— Holt... m'écriai-je, Holt... du même nom que notre maître-voilier...

— Qui est son propre frère, monsieur...

— Martin Holt... le frère de Ned?...

— Oui!... comprenez-moi... son frère...

— Mais il croit que Ned Holt a péri comme les autres dans le naufrage du *Grampus*...

— Cela n'est pas... et s'il apprenait que j'ai... »

Juste à cet instant, une violente secousse me jeta hors de mon cadre.

La goélette venait de donner une telle bande sur tribord qu'elle faillit chavirer.

Et j'entendis une voix irritée, criant :

« Quel est donc le chien qui est à la barre?... »

C'était la voix de Jem West, et celui qu'il interpellait ainsi, c'était Hearne.

Je me précipitai hors de ma cabine.

« Tu as donc lâché la roue?... répétait Jem

West, qui avait saisi Hearne par le collet de sa vareuse.

— Lieutenant... je ne sais...

— Si... te dis-je!... Il faut que tu l'aies lâchée, et un peu plus la goélette capotait sous voiles! »

Il était évident que Hearne — pour un motif

ou un autre — avait abandonné un moment le gouvernail.

« Gratian, cria Jem West en appelant un des matelots, prends la barre, et toi, Hearne, à fond de cale .. »

Soudain le cri de « terre ! » retentit, et tous les regards se dirigèrent vers le sud.

## VI

### Terre?...

Tel est l'unique mot qui se trouve en tête du chapitre XVII dans le livre d'Edgar Poe. J'ai cru bon — en le faisant suivre d'un point d'interrogation — de le placer en tête de ce chapitre VI de mon récit.

Ce mot, tombé du haut de notre mât de misaine, désignait-il une île ou un continent?... Et continent ou île, n'était-ce pas une déception qui nous y attendait?... Seraient-ils là, ceux que nous étions venus chercher sous de telles latitudes?... Et Arthur Pym — mort, incontestablement mort, malgré les affirmations de Dirk Peters — avait-il jamais mis le pied sur cette terre?...

Lorsque ce cri retentit à bord de la *Jane*, le 17 janvier 1828, — journée pleine d'incidents, dit le journal d'Arthur Pym, ce fut en ces termes :

« Terre par le bossoir de tribord ! »

Tel il aurait pu l'être à bord de l'*Halbrane*.

En effet, du même côté se dessinaient quelques contours, légèrement accusés au-dessus de la ligne du ciel et de la mer.

Il est vrai, cette terre, qui avait été ainsi annoncée aux marins de la *Jane*, c'était l'îlot Bennet, aride, désert, auquel succéda, à moins d'un degré dans le sud, l'île Tsalal, fertile alors, habitable, habitée, et sur laquelle le capitaine Len Guy avait espéré rencontrer ses compatriotes. Mais que serait-elle pour notre goélette, cette inconnue de cinq degrés plus reculée dans les profondeurs de la mer australe?... Était-ce là le but si ardemment désiré, si obstinément cherché?... Là, les deux frères William et Len Guy tomberaient-ils dans les bras l'un de l'autre?... L'*Halbrane* se trouvait-elle au terme d'un voyage dont le succès aurait été définitivement assuré par le

rapatriement des survivants de la *Jane*?...

Je le répète, il en était de moi comme du métis. Notre but n'était pas seulement ce but, ni ce succès, notre succès. Toutefois, puisqu'une terre se présentait à nos yeux, il fallait la rallier d'abord... On verrait plus tard.

Ce que je dois mentionner avant tout, c'est que le cri amena une diversion immédiate. Je ne pensai plus à la confiance que Dirk Peters venait de me faire, — et peut-être le métis l'oublia-t-il, car il s'élança vers l'avant, et ses regards ne se détachèrent plus de l'horizon.

Quant à Jem West, que rien ne pouvait distraire de son service, il réitéra ses ordres. Gratian vint se mettre à la barre, et Hearne fut enfermé dans la cale.

Juste punition, en somme, et contre laquelle personne n'aurait dû protester, car l'inattention ou la maladresse de Hearne avait compromis un instant la goélette.

Toutefois, cinq ou six matelots des Falklands laissèrent échapper quelques murmures.

Un geste du lieutenant les fit taire, et ils regagnèrent aussitôt leur poste.

Il va de soi que, au cri de la vigie, le capitaine Len Guy s'était précipité hors de sa cabine, et, d'un œil ardent, il observait cette terre, distante alors de dix à douze milles.

Je ne songeais plus — ai-je dit — au secret que venait de me confier Dirk Peters. D'ailleurs, tant que ce secret resterait entre nous deux, — et ni lui ni moi ne le trahirions, — il n'y aurait rien à redouter. Mais si jamais un malheureux hasard apprenait à Martin Holt que le nom de son frère avait été changé en celui de Parker... que l'infortuné n'avait pas péri dans le naufrage du *Grampus*...



« IL SE NOMMAIT HOLT... NED HOLT... »

(Page 99.)

que, désigné par le sort, il avait été sacrifié pour empêcher ses compagnons de succomber à la faim... que Dirk Peters, à qui, lui, Martin Holt devait la vie, l'avait frappé de sa main !... Et voilà donc la raison pour laquelle le métis se refusait obstinément aux remerciements de Martin Holt... pourquoi il fuyait Martin Holt... le frère de l'homme dont il s'était repu...

Le bosseman venait de piquer trois heures. La goélette marchait avec la prudence qu'exigeait une navigation sur ces parages inconnus. Peut-être s'y trouvait-il des hauts-fonds, des récifs à fleur d'eau où il y aurait eu risque de s'échouer ou de se briser. Un échouage, dans les conditions où se trouvait l'*Halbrane*, même en admettant qu'elle pût être renflouée, aurait rendu impossible son retour avant la venue de l'hiver. Toutes les chances, il fallait les avoir pour, pas une contre.

Ordre avait été donné par Jem West de diminuer la voilure. Après que le bosseman eut fait serrer perroquet, hunier et flèche, l'*Halbrane* resta sous sa brigantine, sa misaine-goélette et ses focs, — toile suffisante pour franchir en quelques heures la distance qui la séparait de la terre.

Aussitôt le capitaine Len Guy fit envoyer un plomb, qui accusa cent vingt brasses de profondeur. Plusieurs autres sondages indiquèrent que la côte, très accore, devait se prolonger sous les eaux par une muraille à pic. Néanmoins, comme il pouvait se faire que le fond vint à remonter brusquement au lieu de se raccorder au littoral par une pente allongée, on n'avancait que la sonde à la main.

Beau temps toujours, quoique le ciel s'embrumât légèrement du sud-est au sud-ouest. De là, certaine difficulté à reconnaître les vagues linéaments qui se profilaient comme une vapeur flottante sur le ciel, disparaissaient et reparaissaient entre les déchirures des brumes. Néanmoins, nous étions d'accord pour attribuer à cette terre une hauteur de vingt-cinq à trente toises, — au moins dans sa partie la plus élevée.

Non ! il n'était pas admissible que nous

eussions été dupes d'une illusion, et, cependant, nos esprits si tourmentés le craignaient. N'est-il pas naturel, après tout, que le cœur soit assailli de mille appréhensions à l'approche du suprême but?... Tant d'espérances reposaient sur ce littoral seulement entrevu, et il en résulterait tant de découragement, s'il n'y avait là qu'un fantôme, une ombre insaisissable !... A cette pensée, mon cerveau se troublait, s'hallucinait. Il me semblait que l'*Halbrane* se rapetissait, qu'elle se réduisait aux dimensions d'un canot perdu sur cette immensité — le contraire de cette mer indéfinissable dont parle Edgar Poe, où le navire grossit... grossit comme un corps vivant...

Lorsque des cartes marines, même de simples portulans vous renseignent sur l'hydrographie des côtes, sur la nature des atterrages, sur des baies ou des criques, on peut naviguer avec une certaine audace. En toute autre région, sans être taxé de témérité, un capitaine n'eût pas remis au lendemain l'ordre de mouiller près du rivage. Mais, ici, quelle prudence s'imposait ! Et pourtant, devant nous, aucun obstacle. En outre, l'atmosphère ne devait rien perdre de sa clarté pendant ces heures ensoleillées de la nuit. A cette époque, l'astre radieux ne se couchait pas encore sous l'horizon de l'ouest, et ses rayons baignaient d'une lumière incessante le vaste domaine de l'Antarctide.

Le livre de bord consigna, à partir de cette date, que la température ne cessa de subir un abaissement continu. Le thermomètre, exposé à l'air et à l'ombre, ne marquait plus que trente-deux degrés (0° C.). Plongé dans l'eau, il n'en indiquait plus que vingt-six (3° 33 C. sous zéro). D'où provenait cet abaissement, puisque nous étions en plein été antarctique...

Quoi qu'il en soit, l'équipage avait dû reprendre les vêtements de laine, dont il s'était débarrassé, après avoir franchi la banquise, un mois avant. Il est vrai, la goélette marchait dans le sens de la brise, sous l'allure du grand largue, et ces premières ébauches de froid furent moins sensibles. On compre-

nait, néanmoins, qu'il fallait se hâter d'atteindre le but. S'attarder en cette région, s'exposer aux dangers d'un hivernage, c'eût été braver Dieu.

Le capitaine Len Guy fit, à plusieurs reprises, relever le sens du courant, en envoyant de lourdes sondes, et reconnut qu'il commençait à dévier de sa direction.

« Est-ce un continent qui s'étend devant nous ? est-ce une île ? dit-il, rien ne nous permet encore de l'affirmer. Si c'est un continent, nous devons en conclure que le courant doit trouver une issue vers le sud-est... »

— Et il est possible, en effet, ai-je répondu, que cette partie solide de l'Antarctide soit réduite à une simple calotte polaire, dont nous pourrions contourner les bords. Dans tous les cas, il est bon de noter celles de ces observations qui présenteront une certaine exactitude...

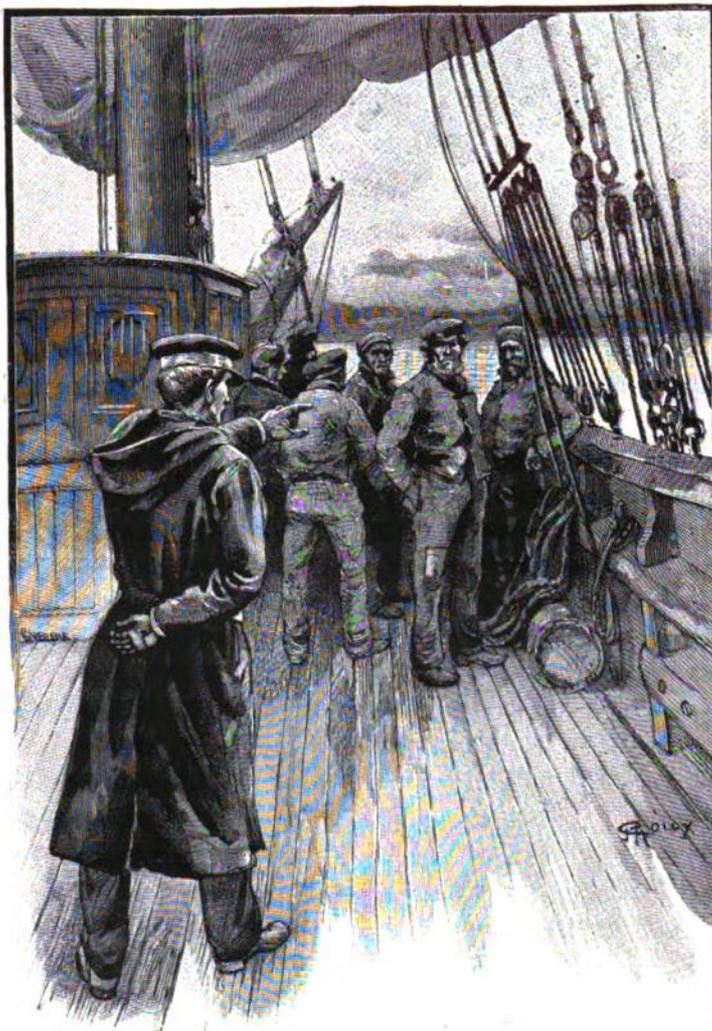
— C'est ce que je fais, monsieur Jeorling, et nous rapporterons quantité de renseignements sur cette portion de la mer australe, lesquels serviront aux futurs navigateurs...

— S'il en est jamais qui se hasardent jusqu'ici, capitaine ! Pour y avoir réussi, il a fallu

que nous fussions servis par des circonstances particulières, la précocité de la belle saison, une température supérieure à la normale, une débâcle rapide des glaces. En vingt ans... en cinquante ans... ces circonstances s'offrent-elles une seule fois ?

— Aussi, monsieur Jeorling, j'en remercie la Providence, et l'espoir m'est quelque peu revenu. Puisque le temps a été constamment beau, pourquoi mon frère, pourquoi mes compatriotes n'auraient-ils pas atterri sur cette côte, où les portaient les vents et les cou-

rants?... Ce que notre goëlette a fait, leur embarcation a pu le faire... Ils n'ont pas dû partir sans s'être munis de provisions pour un voyage qui pouvait indéfiniment se prolonger... Pourquoi n'auraient-ils pas trouvé



là les ressources que l'île Tsalal leur avait offertes pendant de longues années?... Ils possédaient des munitions et des armes... Le poisson abonde en ces parages, le gibier aquatique aussi... Oui, mon cœur est rempli d'espérance, et je voudrais être plus vieux de quelques heures ! »

Sans partager toute la confiance du capitaine Len Guy, j'étais heureux qu'il eût repris le dessus. Peut-être, si ses recherches aboutissaient, peut-être obtiendrais-je qu'elles fussent continuées dans l'intérêt d'Arthur

Pym, — même à l'intérieur de cette terre dont nous n'étions plus éloignés.

L'*Halbrane* avançait lentement à la surface de ces eaux claires, fourmillant de poissons qui appartenaient aux espèces déjà rencontrées. Les oiseaux marins se montraient en plus grand nombre et ne semblaient pas trop effrayés, volant autour de la mâture ou se perchait sur les vergues. Plusieurs cordons blanchâtres, d'une longueur de cinq à six pieds, furent ramenés à bord. C'étaient de véritables chapelets à millions de grains, formés par une agglomération de petits mollusques aux couleurs étincelantes.

Des baleines, empanachées des jets de leurs événements, apparurent au large, et je remarquai que toutes prenaient la route du sud. Il y avait donc lieu d'admettre que la mer s'étendait au loin dans cette direction.

La goélette gagna deux à trois milles, sans essayer d'accroître sa vitesse. Cette côte, vue pour la première fois, se développait-elle du nord-ouest au sud-est?... aucun doute à ce sujet. Néanmoins, les longues-vues n'en pouvaient saisir aucun détail, — même après trois heures de navigation.

L'équipage, rassemblé sur le gaillard d'avant, regardait sans laisser voir ses impressions. Jem West, après s'être hissé aux barres du mât de misaine, où il était resté dix minutes en observation, n'avait rien rapporté de précis.

Posté à bâbord, à l'arrière du rouf, accoudé au bastingage, je suivais du regard la ligne du ciel et de la mer dont la circularité s'interrompait seulement à l'est.

En ce moment, le bosseman me rejoignit, et, sans autre préparation, me dit :

« Voulez-vous permettre que je vous donne mon idée, monsieur Jeorling?... »

— Donnez, bosseman, sauf à ce que je ne l'adopte point, si elle ne me paraît pas juste, répondez-je.

— Elle l'est, et, à mesure que nous approchons, il faudrait être aveugle pour ne pas s'y ranger.

— Et quelle idée avez-vous?... »

— Que ce n'est point une terre qui se présente devant nous, monsieur Jeorling...

— Vous dites... bosseman?... »

— Regardez attentivement... en mettant un doigt en avant de vos yeux... tenez... par le bossoir de tribord... »

Je fis ce que demandait Hurliguerly.

« Voyez-vous?... reprit-il. Que je perde l'envie de boire ma topette de whisky, si ces masses ne se déplacent pas, non par rapport à la goélette, mais par rapport à elles-mêmes... »

— Et vous en concluez?... »

— Que ce sont des icebergs en mouvement.

— Des icebergs?... »

— Assurément, monsieur Jeorling. »

Le bosseman ne se trompait-il pas?... Était-ce donc une déception qui nous attendait?... Au lieu d'une côte, n'y avait-il au large que des montagnes de glace en dérive?... »

Il n'y eut bientôt aucune hésitation à cet égard, et, depuis quelques instants déjà, l'équipage ne croyait plus à l'existence de la terre dans cette direction.

Dix minutes après, l'homme du nid de pie annonçait que plusieurs icebergs descendaient du nord-ouest, obliquement à la route de l'*Halbrane*.

Quel déplorable effet cette nouvelle produisit à bord!... Notre dernier espoir venait soudain de s'anéantir!... Et quel coup pour le capitaine Len Guy!... Cette terre de la zone australe, il faudrait la chercher sous de plus hautes latitudes, sans même être sûr de jamais la rencontrer!...

Et alors ce cri, presque unanime, retentit sur l'*Halbrane* :

« Pare à virer!... Pare à virer! »

Oui, les recrues des Falklands déclaraient leur volonté, exigeaient le retour en arrière, bien que Hearne ne fût pas là pour souffler l'indiscipline, — et, je dois l'avouer, la plupart des anciens de l'équipage semblaient d'accord avec eux.

Jem West, n'osant pas leur imposer silence, attendit les ordres de son chef.

Gratian, à la barre, était prêt à donner un tour de roue, tandis que ses camarades, la main sur les taquets, se disposaient à larguer les écoutes...

Dirk Peters, appuyé contre le mât de

misaine, la tête basse, le corps replié, la bouche contractée, restait immobile, et pas un mot ne s'échappait de ses lèvres.

Mais voici qu'il se tourne vers moi, et quel regard il m'adresse, — un regard plein à la fois de prière et de colère!...

Je ne sais quelle irrésistible puissance me porta à intervenir personnellement, à protester une fois de plus!... Un dernier argument venait de s'offrir à mon esprit, — argument dont la valeur ne pouvait être contestée.

Je pris donc la parole, résolu à le soutenir envers et contre tous, et je le fis avec un tel accent de conviction que personne n'essaya de m'interrompre.

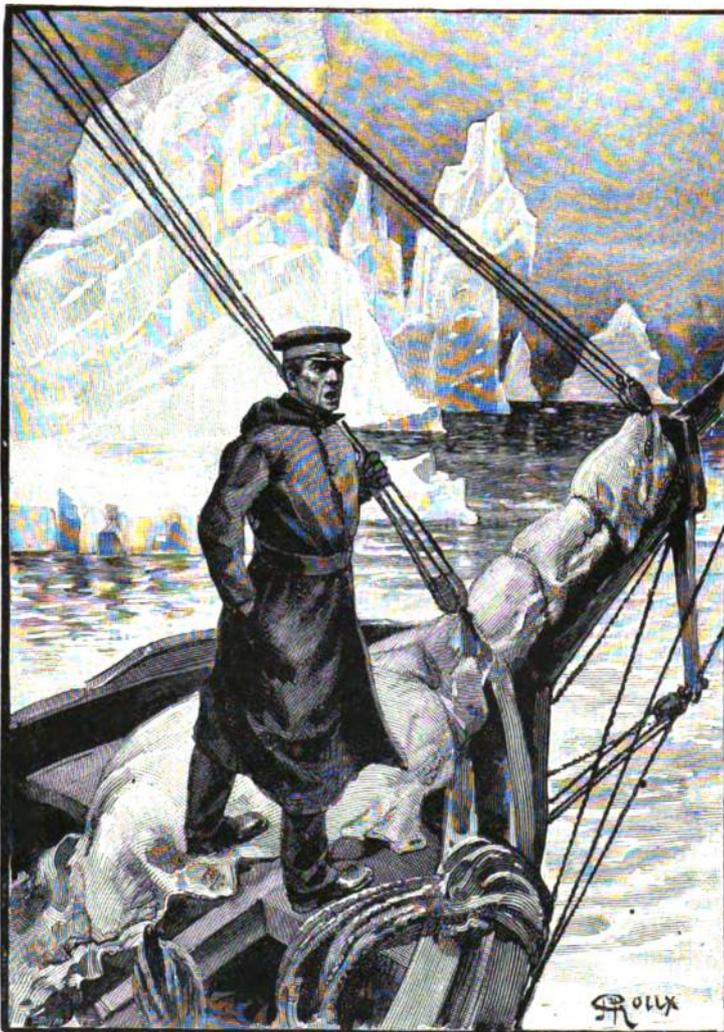
En substance, je dis ceci :

« Non! tout espoir ne doit pas être abandonné... La terre ne peut être loin... Nous n'avons pas en face de nous une de ces banquises qui ne se forment qu'en plein océan par l'accumulation des glaces... Ce sont des icebergs, et ces icebergs ont nécessairement dû se détacher d'une base solide, d'un continent ou d'une île... Or, puisque c'est à cette époque de l'année que commence la débâcle, la dérive ne les a entraînés que depuis très peu de temps... Derrière eux, nous devons rencontrer la côte sur laquelle ils se sont formés... Encore vingt-quatre heures, quarante-huit heures au plus, et si la terre ne se montre pas, le capitaine Len Guy remettra le cap au nord!... »

Avais-je convaincu l'équipage, ou devais-je le tenter par l'appât d'une surprime, profiter de ce que Hearne n'était pas au milieu de ses camarades, qu'il ne pouvait correspondre avec eux, les exciter, leur crier qu'on les leurrait une dernière fois, leur répéter que ce serait

entraîner la goélette à sa perte... Ce fut le bosseman qui me vint en aide, et, d'un ton de belle humeur :

« Très bien raisonné, dit-il, et pour mon compte, je me rends à l'opinion de monsieur



Jeorling... Assurément, la terre est proche... En la cherchant au delà de ces icebergs, nous la découvrirons sans fatigues ni grands dangers... Un degré au sud, qu'est-ce que cela, quand il s'agit de fourrer quelques centaines de dollars de plus dans sa poche?... Et n'oublions pas que s'ils sont agréables quand ils y entrent, ils ne le sont pas moins quand ils en sortent!... »

Et, là-dessus, le cuisinier Endicott de prêter assistance à son ami le bosseman.

« Oui... très bons.. les dollars! » cria-t-il,

en montrant deux rangées de dents d'une blancheur éclatante.

L'équipage allait-il se rendre à cette argumentation d'Hurliguerly, ou essaierait-il de résister, si l'*Halbrane* se lançait dans la direction des icebergs?...

Le capitaine Len Guy reprit sa longue-vue : il la braqua sur ces masses mouvantes, il les observa avec une extrême attention, et, d'une voix forte :

« Cap au sud-sud-ouest ! » cria-t-il.

Jem West donna ordre d'exécuter la manœuvre.

Les matelots hésitèrent un instant. Puis, ramenés à l'obéissance, ils se mirent à brasser légèrement les vergues, à raidir les écoutes, et la goélette, ses voiles plus pleines, reprit de la vitesse.

Lorsque l'opération fut achevée, je m'approchai d'Hurliguerly, et le tirant à l'écart :

« Merci, bosseman, lui dis-je.

— Eh! monsieur Jeorling, c'est bon pour cette fois, répondit-il en hochant la tête. Mais il ne faudrait pas recommencer à haler tant que ça sur la drisse!... Tout le monde serait contre moi... peut-être même Endicott...

— Je n'ai rien avancé qui ne fût au moins probable... répliquai-je vivement.

— Je n'en disconviens pas, et la chose peut se soutenir avec quelque vraisemblance.

— Oui... Hurliguerly, oui... ce que j'ai dit, je le pense, et je ne mets pas en doute que nous finirons par apercevoir la terre au delà des icebergs...

— Possible, monsieur Jeorling, possible!... Alors qu'elle apparaisse avant deux jours, car, foi de bosseman, rien ne pourrait nous empêcher de virer de bord. »

Pendant les vingt-quatre heures qui suivirent, l'*Halbrane* fit route au sud-sud-ouest. Il est vrai, sa direction dut être fréquemment modifiée, et sa vitesse réduite au milieu des glaces. La navigation devint très difficile, dès que la goélette se fut engagée à travers la ligne des icebergs qu'il fallait couper obliquement. D'ailleurs, il n'y avait aucun de ces packs, de ces drifts, qui encombraient les abords de la banquise sur le soixante-dixième

parallèle, rien du désordre que présentent ces parages du cercle polaire, battus par les tempêtes antarctiques. Les énormes masses dérivait avec une majestueuse lenteur. Les blocs paraissaient « tout neufs », pour employer une expression d'une parfaite justesse, et peut-être leur formation ne datait-elle que de quelques jours?... Toutefois, avec une hauteur de cent à cent cinquante pieds, leur volume devait se chiffrer par des milliers de tonnes. Éviter les collisions, c'est à cela que veillait minutieusement Jem West, et il ne quitta pas le pont d'un instant.

En vain, au milieu des passes que les icebergs laissaient entre eux, cherchai-je à distinguer les indices d'une terre dont l'orientation eût obligé notre goélette à revenir plus directement au sud... Je n'apercevais rien de nature à me fixer.

Du reste, et jusqu'alors, le capitaine Len Guy avait toujours pu tenir pour exactes les indications du compas. Le pôle magnétique, encore éloigné de plusieurs centaines de milles, puisque sa longitude est orientale, n'avait aucune influence sur la boussole. L'aiguille, au lieu de ces variations de six à sept rhumbs qui l'affolent dans le voisinage de ce pôle, conservait sa stabilité, et l'on pouvait s'en rapporter à elle.

Donc, en dépit de ma conviction, — qui se basait cependant sur de sérieux arguments, — il n'y avait aucune apparence de terre, et je me demandais s'il ne conviendrait pas de mettre le cap plus à l'ouest, quitte à éloigner l'*Halbrane* du point extrême où se croisent les méridiens du globe.

Aussi à mesure que s'écoulaient ces heures, dont on m'avait accordé quarante-huit, les esprits revenaient-ils peu à peu — c'était trop visible — au découragement et penchaient-ils vers l'indiscipline. Encore une journée et demie, et il ne me serait plus possible de combattre cette défaillance générale... La goélette rétrograderait définitivement vers le nord.

L'équipage manœuvrait en silence, lorsque Jem West, d'une voix brève, donnait l'ordre d'évoluer à travers les passes, tantôt lofant

avec rapidité pour éviter quelque collision, tantôt arrivant presque plat vent arrière. Néanmoins, malgré une surveillance continue, malgré l'habileté des matelots, malgré la prompte exécution des manœuvres, il se produisait, de temps à autre, de dangereux frottements contre la coque, qui laissait, après son passage, de longues traces de goudron sur l'arête des icebergs. Et, en vérité, le plus brave ne pouvait se défendre d'un sentiment de terreur à la pensée que les bordages auraient pu larguer, l'eau nous envahir...

Ce qu'il faut noter, c'est que la base de ces montagnes flottantes était très accore. Un débarquement eût été impraticable. Aussi, n'apercevions-nous aucun de ces phoques, d'ordinaire si nombreux dans les parages où abondent les icefields, — ni même aucune bande de ces pingouins criards que l'*Halbrane* faisait autrefois plonger par myriades sur son passage. Les oiseaux eux-mêmes semblaient être plus rares et plus fuyards. De ces régions désolées et désertes se dégageait une impression d'angoisse et d'horreur à laquelle nul de nous n'eût réussi à se soustraire. Comment aurait-on gardé l'espoir que les survivants de la *Jane*, s'ils avaient été entraînés au milieu de ces affreuses solitudes, eussent pu y trouver un abri et assurer leur existence?... Et si l'*Halbrane* naufragait à son tour, resterait-il seulement un témoin de son naufrage?...

On put observer que, depuis la veille, à partir du moment où la direction du sud avait été abandonnée pour couper la ligne des icebergs, un changement s'était opéré dans l'attitude habituelle du métis. Le plus souvent accroupi au pied du mât de misaine, ses regards détournés du large, il ne se relevait que pour donner la main à quelque manœuvre, sans apporter à son travail ni le zèle ni la vigilance d'autrefois. C'était, à vrai dire, un découragé. Non point qu'il eût renoncé à croire que son compagnon de la *Jane* fût encore vivant... cette pensée n'aurait pu naître dans son cerveau. Mais, d'instinct, il sentait que ce n'était pas à suivre cette direction qu'il retrouverait les traces du pauvre Pym!

« Monsieur..., m'aurait-il dit, comprenez-moi... ce n'est pas par là... non... ce n'est pas par là!... »

Et qu'aurais-je eu à lui répondre?...

Vers sept heures du soir, s'éleva une brume assez épaisse, qui allait rendre malaisée et périlleuse la navigation de la goélette, tant qu'elle durerait.

Cette journée d'émotions, d'anxiétés, d'alternatives sans cesse renaissantes, m'avait brisé... Aussi regagnai-je ma cabine, où je me jetai tout habillé sur mon cadre.

Le sommeil ne me vint pas, sous l'obsession des troublantes pensées de mon imagination, si calme autrefois, si surexcitée maintenant. J'imagine volontiers que la lecture constante des œuvres d'Edgar Poe, et dans ce milieu extraordinaire où se fussent complus ses héros, avait exercé sur moi une influence dont je ne me rendais pas bien compte?...

C'était demain qu'allaient finir les quarante-huit heures, — dernière aumône que l'équipage avait faite à mes instances.

« Ça ne va pas comme vous voulez?... » m'avait dit le bosseman au moment où je pénétrais dans le rouf.

Non! certes, puisque la terre ne s'était point montrée derrière la flottille des icebergs. Entre ces masses mouvantes, nul indice de côte n'ayant été relevé, le capitaine Len Guy mettrait demain le cap au nord...

Ah! que n'étais-je le maître de cette goélette!... Si j'avais pu l'acheter, fût-ce au prix de toute ma fortune, si ces hommes eussent été mes esclaves que j'aurais conduits sous le fouet, jamais l'*Halbrane* n'aurait abandonné cette campagne... dût-elle l'entraîner jusqu'à ce point axial de l'Antarctide, au-dessus duquel la Croix du sud jette ses feux étincellants!...

Mon cerveau bouleversé foisonnait de mille pensées, de mille regrets, de mille désirs!... Je voulais me lever, et il semblait qu'une pesante et irrésistible main me clouait sur mon cadre!... Et l'envie me venait de quitter à l'instant cette cabine où je me débattais contre les cauchemars du demi-sommeil... de lancer à la mer une des embarcations de

l'*Halbrane*... de m'y jeter avec Dirk Peters, qui n'hésiterait pas à me suivre, lui!... puis, de nous abandonner au courant qui se propageait vers le sud...

Et je le faisais... oui! je le faisais... en rêve!... Nous sommes au lendemain... Le capitaine Len Guy, après un dernier regard à l'horizon, a donné ordre de virer de bord... Un des canots est à la traîne... Je prévins le métis... Nous nous glissons sans être aperçus... Nous coupons la bosse... Tandis que la goélette va de l'avant, nous restons en arrière, et le courant nous emporte...

Nous allons ainsi sur la mer toujours libre... Enfin notre canot s'arrête... Une terre est là... Je crois apercevoir une sorte de sphinx, qui domine la calotte australe... le sphinx des glaces... Je vais à lui... Je l'interroge... Il me livre les secrets de ces mystérieuses régions... Et alors, autour du mythologique monstre apparaissent les phénomènes dont Arthur Pym affirmait la réalité... Le rideau de vapeurs vacillantes, zébré de raies lumineuses, se déchire... Et ce n'est pas la figure de grandeur surhumaine qui se dresse devant mes regards éblouis... c'est Arthur Pym... farouche gardien du pôle sud, déployant au vent des hautes latitudes le pavillon des États-Unis d'Amérique!...

Ce rêve fut-il brusquement interrompu, ou se modifiait-il au caprice d'une imagination affolée. Je ne sais, mais j'eus le sentiment que je venais d'être soudain réveillé... Il me sembla qu'un changement s'opérait dans les balancements de la goélette, qui, doucement inclinée sur tribord, glissait à la surface de

cette mer si tranquille... Et pourtant, ce n'était pas du roulis... ce n'était pas du tangage...

Oui... positivement, je me sentis enlevé, comme si mon cadre eût été la nacelle d'un aérostat... comme si les effets de la pesanteur se fussent annihilés en moi...

Je ne me trompais pas, et j'étais retombé du rêve dans la réalité...

Des chocs, dont la cause m'échappait encore, retentirent au-dessus de ma tête. A l'intérieur de la cabine les cloisons déviaient de la verticale à faire croire que l'*Halbrane* se renversait sur le flanc. Presque aussitôt je fus projeté hors de mon cadre, et il s'en fallut d'un rien que l'angle de la table me fendit le crâne...

Enfin je me relevai, je parvins à me cramponner au rebord du châssis latéral, je m'arc-boutai contre la porte qui s'ouvrait sur le carré et céda sous mes pieds...

A cet instant se produisirent des craquements dans les bastingages, des déchirements dans le flanc de bâbord...

Est-ce donc qu'il y avait eu collision entre la goélette et l'une de ces colossales masses flottantes que Jem West n'avait pu éviter au milieu de la brume?...

Soudain de violentes vociférations éclatèrent au-dessus du rouf, à l'arrière, puis des cris d'épouvante, dans lesquels se mélangeaient toutes les voix affolées de l'équipage...

Enfin un dernier heurt se fit, et l'*Halbrane* demeura immobile.

JULKS VERNE.

(La suite prochainement.)

---

## MADemoiselle TOUCHE-A-TOUT (Fin.)

A peine habillée, elle se rendit chez le vieil Antoine, lui faire part de ses inquiétudes au sujet des laitues.

« Bah! lui dit le jardinier, n'y a pas de risque, mon chou! — c'était son appellation favorite, son petit nom d'amitié, — n'y a pas de risque, au contraire; la pluie fera du bien

aux laitues pommées comme à tout le reste. C'est une vraie bénédiction qui tombe du ciel, pensez donc! Quinze jours sans une goutte d'eau!... ah! la terre en avait bon besoin. Mais je sentais venir ça hier, voyez-vous!... le rhumatisme me tourmentait joliment et, de toute la nuit, je n'ai pas fermé l'œil. Dame!

quand on a un baromètre dans le corps... »

Il ne demandait qu'à se reposer, ce vieil Antoine ; force était de le laisser tranquille. Anne s'en fut déjeuner.

« Oncle Pierre, dit-elle entre deux bouchées, crois-tu que la pluie va durer longtemps comme ça?... »

— Hum?... *Chi lo sa?*... Le baromètre est à variable ; mais le vent souffle d'ouest, il va sans doute baisser encore.

— Alors, ce sera du mauvais temps?...

— Oh ! ce ne sera peut-être qu'une bourrasque, une giboulée d'avril. »

Mais le lendemain, il pleuvait encore.

Le surlendemain, il y eut une courte éclaircie. Anne, chaussée de sabots, en profita pour faire un tour de jardin et jeter un coup d'œil à ses chères laitues pommées ; elles se portaient à merveille : droites, hautes sur leur tige, elles semblaient même avoir déjà grossi. Allons ! tant mieux.

Et la pluie recommença de plus belle.

La petite fille écrivit une longue lettre à son frère, — chose qui lui prit deux heures, — puis elle étudia consciencieusement son piano, qu'elle avait négligé jusque-là ; elle broda, tricota, fit la lecture ; mais ces diverses occupations n'empêchèrent pas son esprit de vagabonder quelque peu. Hélas ! faut-il l'avouer ? Insensiblement, toutes ses bonnes résolutions tombèrent, ses promesses s'en allèrent à vau-l'eau. Comme l'avait déclaré sa mère, ce n'est pas en quatre ou cinq jours que l'on se corrige de ses défauts. Jusque-là, les circonstances lui étaient venues singulièrement en aide ; la perspective du voyage d'abord, puis le voyage lui-même, le séjour à la campagne, le jardinage principalement : tout cela l'avait amusée, avait produit sur son esprit une diversion salutaire. Confinée à la maison par la pluie, livrée aux seules ressources de son imagination, son penchant à la curiosité reprit bientôt le dessus ; elle ne fit rien pour le combattre, elle se laissa aller et redevint comme devant... M<sup>lle</sup> Touche-à-tout.

On ne tarda pas à s'en apercevoir dans son entourage et la pauvre grand'mère perdit

quelques-unes de ses plus chères illusions.

Anne écoutait aux portes, Anne fourrageait partout!... Méfait sur méfait ! Indiscrétion sur indiscrétion !... On n'en était plus à les compter.

Et le mauvais temps durait toujours!...

« Ah ! mais, c'est qu'aussi je m'ennuie ! » dit-elle naïvement à son oncle, qui lui reprochait ses sottises. Que veux-tu que je fasse?... Je ne puis travailler toute la journée puisque je suis en vacances!... Autrefois du moins, tu t'amusais avec moi, nous jouions à cache-cache, à la marelle ; maintenant, ah ! bien oui, monsieur a vingt-cinq ans...

— Vingt-sept, petite fille...

— Va pour vingt-sept, si tu y tiens !... Est-ce une raison pour t'enfermer, du matin au soir, dans ton cabinet de travail et écrire, écrire... Au fait... qu'est-ce que tu peux bien écrire tout le temps?...

— Je prépare ma thèse, malheureuse... »

Anne fit la grimace : « Une thèse?... Sur?... »

— Sur la curiosité, un défaut vieux comme le monde, puisqu'il date de notre mère Ève, mais qui compte encore nombre d'adeptes de nos jours, ne crois-tu pas?...

— Fi ! que tu es méchant, oncle Pierre!... Si encore tu me laissais entrer quelquefois!... Mais tu te barricades, tu...

— Te laisser entrer!... ah ! bien oui, pour mettre tout sens dessus dessous!... D'ailleurs écoute, j'ai mon secret!... Comme tu le dis très bien, on ne peut pas travailler continuellement ; bien, moi, à mes moments de loisir, je te prépare une surprise... là... es-tu contente, petite fille, et seras-tu sage maintenant?...

— Une surprise!... s'écria Anne, les yeux brillants. Une surprise?... Oncle Pierre, dis-moi bien vite ce que c'est!...

« Bien, mais ma surprise n'en serait plus une!... Nenni, la belle enfant!... La chose ne sera pas prête avant huit jours, et d'ici-là je garde mon secret... »

— Huit jours!... c'est trop long, huit jours!...

— Et encore si vous êtes sage, ma nièce ! Je ne promets rien qu'à cette condition. A bon

entendeur salut!... » Et l'oncle Pierre s'enfuit, en riant.

Voilà M<sup>lle</sup> Anne fort intriguée. Une surprise!... Pour elle!... Qu'est-ce que cela pouvait bien être!... Désormais, elle y pensa sans cesse.

Le cabinet de son oncle était situé au nord, dans la tourelle envahie de lierre. On y accédait par un long corridor, décoré de panoplies et de trophées de chasse, meublé de bahuts anciens, d'escabeaux en vieux chêne. C'était l'aile la moins habitée de la maison; Anne n'y allait jamais; jamais encore elle n'avait pénétré dans la fameuse tourelle.

A partir de ce jour-là, elle sembla prise soudain d'un intérêt très vif pour les meubles et les armes antiques. Ledit corridor reçut fort souvent sa visite; elle s'y glissait à pas de loup et y restait de longues heures, immobile, perdue dans la contemplation de quelque dague du moyen âge ou d'une arquebuse du xvii<sup>e</sup> siècle.

Cette nouvelle fantaisie ne gênant personne, on laissa M<sup>lle</sup> Anne de grand cœur à ses études archéologiques.

Certaine hallebarde surtout, conquise par son bisaïeul, semblait la captiver particulièrement. Singulière en effet, cette arme, avec sa hampe longue de deux mètres, sa lame façonnée en forme de croissant tranchant, aux pointes aiguës et sa pique redoutable! Trophée glorieux, on lui avait ménagé une place d'honneur, dans le fond du corridor, au-dessus même de la porte à deux battants conduisant à la tourelle. Anne devait la trouver bien curieuse aussi, cette porte, à en juger par l'attention qu'elle mettait à l'examiner, à en étudier les vantaux, le chambranle et jusqu'aux moindres moulures.

La clef elle-même lui paraissait bizarre, avec son large anneau ciselé; une vraie clef de prison, noire, massive et si grande que l'oncle Pierre, en sortant, ne la prenait jamais sur lui, mais se contentait de la suspendre dans un recoin obscur, près d'un vieux bahut,

Anne n'avait pas tardé à découvrir sa cachette, et que de fois, quand elle le savait sorti, que de fois n'eut-elle pas envie de s'em-

parer de cette grosse clef, de l'introduire dans la serrure, d'ouvrir la porte, de pénétrer enfin dans cette chambre mystérieuse!... Au dernier moment pourtant, un scrupule lui venait... Ce serait si mal!... Puis, on pouvait la surprendre en flagrant délit... Quelle honte!... Non... non!...

Seulement, de jour en jour, la tentation devenait plus forte.

Assourdis et pourtant distincts, elle entendait à travers la cloison tantôt les grincements d'une scie, tantôt le sifflement régulier d'un rabot, mais plus souvent encore un certain fredon monotone, comme le bruit d'une machine en mouvement. Que signifiait tout cela?...

\* \* \*

« Oncle Pierre, demanda-t-elle, un matin, n'y tenant plus, auras-tu bientôt fini?

— Quoi?

— Mais... ma surprise?

— Euh! c'est plus long à faire que je ne croyais; il me faudra bien deux ou trois jours encore! »

Deux ou trois jours... Il en parlait à son aise! Pourrait-elle attendre jusque-là?... Elle prit son chapeau de paille et s'en fut au jardin.

Le vieil Antoine s'y trouvait déjà, en tenue de travail, un sarcloir à la main.

« Ah! vous voilà, mon chou, fit-il joyeusement, en la voyant venir. Le soleil a daigné se montrer enfin, chassant nuages et rhumatismes; ce n'est pas malheureux, voici le premier beau jour depuis longtemps. Comme tout a grandi par cette pluie, si vous sachiez, mademoiselle Anne; vous allez trouver des changements. Les poiriers sont de vrais bouquets. Mais la mauvaise herbe a poussé comme le reste, mieux encore, et les allées en sont couvertes; vous voyez que je suis en train de l'extirper... »

Anne se mit à l'ouvrage, elle aussi, laissant causer le vieux jardinier sans lui répondre, ne l'écoutant même qu'à demi. Il la regardait en dessous, étonné de son mutisme. Ah çà! qu'arrivait-il à sa fauvette qu'elle ne gazouil-

lait plus? Les enfants comme les oiseaux, ça aime le beau temps et certes, aujourd'hui, le ciel était assez bleu, le soleil assez brillant! Il y avait de la joie dans l'air!

Mais Anne pensait à tout autre chose :

« C'est ce soir que grand'mère, maman et mon oncle s'en vont dîner à Bellaigues, chez le général, se disait-elle, tout en sarcasme. Moi, je ne suis pas invitée, le général n'aimant pas les enfants, à ce qu'il paraît... Je serai seule avec ma bonne... tant mieux!... Je trouverai bien un prétexte pour échapper un moment à sa surveillance et... »

Elle trouva un prétexte, en effet.

Le soir venu, à peine la voiture s'était-elle éloignée, emmenant ses parents, Anne dit à sa bonne :

« Mariette, vous pouvez aller à l'office dîner avec les autres; moi, je vais encore au jardin, j'ai quelque chose à demander à Antoine. »

Sur ce, elle tourna les talons; mais, au lieu de descendre au jardin, elle enfila prestement le long corridor conduisant à la tourelle. Sans s'arrêter, cette fois, à examiner les panoplies et les vieux meubles, elle courut tout droit chercher la clef.

La prendre, l'introduire à deux mains dans la serrure, ce fut l'affaire d'un instant.

« Je n'ai que quelques minutes à moi, se disait-elle, ma bonne va revenir... Le temps de jeter un coup d'œil et je redescends au jardin... »

Ah! par exemple, elle eut quelque peine à ouvrir et encore n'y parvint-elle qu'en se meurtrissant les doigts. Mais enfin! la porte céda et notre curieuse, tout à son aise, put pénétrer dans le sanctuaire. De surprise...? point!... Un petit établi de tourneur près de la fenêtre, quelques copeaux, un peu de sciure, ce fut là tout ce qu'elle remarqua au premier abord. Oncle Pierre avait rangé son ouvrage! De plus en plus intriguée, la curiosité l'emportant sur tous les autres sentiments, Touche-à-tout se mit à fureter dans la chambre.

Fort singulière, cette chambre! De forme octogone, elle était spacieuse et très élevée; le plafond à caissons était orné de sculptures,

représentant des masques d'empereurs romains; les murs, tendus d'étoffe rouge, avaient de hautes boiseries de chêne; la fenêtre surtout attirait l'attention : une vraie fenêtre d'église, taillée en ogive et garnie de vitraux. La partie supérieure en était restée ouverte; Anne, de son côté, ayant laissé la porte entre-bâillée, un courant d'air s'établissait bientôt dans la pièce et la porte tout d'un coup se referma violemment.

« Ah! mon Dieu, pensa la fillette, ma bonne a dû entendre ce bruit... Vite, sauvons-nous!... »

Hélas! impossible d'ouvrir! Elle eut beau manœuvrer la poignée, étudier la serrure, pousser et repousser le verrou et enfin secouer la porte, celle-ci resta hermétiquement close.

« Me voici prisonnière! s'écria Touche-à-tout désolée. Que faire, mon Dieu, que faire? On va découvrir la clef sur la porte, on va me trouver dans cette chambre... Quelle honte! Chacun saura combien je suis curieuse! Que dira l'oncle Pierre et que pensera maman, moi, qui lui avais tant promis d'être sage! Comme elle va être chagrinée! Ah! si seulement, je pouvais sortir d'ici!... Je ne recommencerais plus jamais, non, jamais, je le jure!... Mais, si seulement je pouvais sortir!... »

Elle se rua encore sur la porte, fit des efforts inouïs pour l'ébranler, chercha par tous les moyens possibles à faire jouer la serrure; mais celle-ci avait un ressort secret qu'elle ne put découvrir et, de guerre lasse, à bout de forces, honteuse et désespérée d'être ainsi prise au piège, M<sup>lle</sup> Touche-à-tout se laissa glisser à terre, en sanglotant.

Cependant, la nuit venait; dans la vaste pièce assombrie, un rayon de lune déjà s'était glissé. Nullement poltronne de sa nature, Anne pourtant ne put réprimer un frisson, en regardant autour d'elle, tant ce clair de lune donnait à la chambre un aspect fantastique.

Sur le grand vitrail qui représentait saint Georges terrassant le dragon, seul le monstre fabuleux se détachait maintenant, bizarre et grimaçant, horrible à voir. Les masques des

empereurs romains paraissaient si blafards sur le fond sombre du plafond et en ressortaient si vivement qu'on eût dit qu'ils allaient vous tomber sur la tête; l'un d'eux surtout, le masque du cruel Néron, que la lune éclairait en plein, avait une telle expression de menace et de haine qu'Anne en fut toute bouleversée et instinctivement s'en éloigna le plus possible... Mais là-bas... qu'était-ce encore?... Près du grand bahut à colonnes, un homme se tenait, rigide et farouche, un chevalier bardé de fer qu'elle n'avait pas remarqué jusqu'ici; son armure pourtant étincelait dans la pénombre, le casque recouvrant son visage avait un long panache clair qui semblait s'agiter par moments, un reflet rouge tombant du vitrail lui mettait sur la poitrine une large tache sanglante. Anne détournait vivement les yeux... alors elle aperçut un petit paravent japonais, fond noir et brodé d'or, étrange lui aussi!... Ce qui était plus étrange encore, c'est qu'une masse de petits personnages, des êtres singuliers, des lutins sans doute, comme on n'en voit que dans les contes de fées, semblaient s'être donné rendez-vous derrière ce mystérieux paravent; ils étaient là, pressés les uns contre les autres, leurs têtes seules dépassaient le meuble, curieuses et penchées en avant; on eût dit une foule regardant, par-dessus le parapet d'un pont, couler l'eau d'une rivière. L'un de ces lutins, le plus grand, quoiqu'il fût bossu, portait fièrement un chapeau à deux cornes; il avait le nez proéminent, recourbé comme le bec d'un poulet, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Il riait, c'était certain, il riait à gorge déployée... comme un bossu enfin!... Oui, positivement, Anne entendait à présent ce petit rire grêle, aigu, moqueur, qui avait quelque chose de sinistre dans la vaste pièce; elle l'entendait et son sang se figeait dans ses veines et les battements de son cœur se précipitaient... Soudain, un souffle froid lui passa sur la nuque... elle sentit comme deux petites mains de fer qui s'abattaient sur sa tête; des mains armées de griffes qui fouillaient ses cheveux, qui les tiraient, les arrachaient sans pitié... elle

poussa un cri terrible, chercha à se défendre... un cri de détresse répondit au sien... et, tombant à la renverse, Touche-à-tout s'évanouit.

... Quand elle reprit ses sens, elle était couchée dans son lit; sa mère et sa grand-mère veillaient sur elle; l'oncle Pierre était là, lui aussi, et sa bonne Mariette, et même... oui, c'était bien la silhouette affaissée du vieil Antoine, ici tout près, au pied du lit.

« Pardon... pardon... », murmura Touche-à-tout, et, laissant retomber sa tête singulièrement lourde sur les oreillers, elle s'endormit. Mais son sommeil fut peuplé de songes, de cauchemars affreux: les empereurs romains se détachaient du plafond et lui tombaient sur la tête, tous à la fois; puis, c'était le dragon du vitrail qui s'élançait sur elle et, brusquement, plongeant ses griffes acérées dans sa chevelure, l'attirait à lui pour l'enlever; c'était le chevalier bardé de fer à la tache sanglante qui s'élargissait par degrés; c'était surtout l'étrange petit bossu, avec son chapeau à deux cornes, son ricanement singulier. Oh! celui-là, vrai lutin, la harcelait sans cesse; démon grimaçant, il se cachait dans les rideaux du lit; esprit follet, il traversait la chambre en sautillant pour aller se poster soudain sur une console et là, assis, les jambes pendantes, il soulevait son grand chapeau à cornes et saluait Anne en ricanant: « Bonjour, mademoiselle Touche-à-tout!... — Grâce! grâce! laissez-moi!... », lui criait-elle. Mais il revenait sans cesse à la charge; éveillée, endormie, elle le retrouvait partout; partout elle revoyait son nez crochu, sa large bouche et son menton de galoche. La pauvre enfant avait la fièvre.

Elle dut garder le lit huit jours.

• •

Ce fut une fête quand Anne, soutenue par son oncle, put enfin descendre au jardin. La famille était au complet, son père et Raoul étant arrivés, eux aussi. On s'installa dans la charmille, qu'Antoine avait décorée pour la circonstance de plantes vertes et de guirlandes superbes; les premières roses du jardin

s'épanouissaient au milieu de la table, dans une coupe de cristal; les premières fraises avaient été cueillies.

« Que tout le monde est bon pour moi ! dit la petite, les larmes aux yeux. Certes, je ne le mérite pas ! Mais, vous savez, je suis guérie... »

— Ou plutôt, ma belle, tu es en convalescence ! interrompit gaiement Raoul.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire, reprit Anne, très sérieuse ; je suis guérie... au moral... guérie de ma curiosité... oh ! je sais bien que vous avez le droit de ne pas me croire... après ce qui s'est passé... mais, vous verrez... vous verrez si je ne tiens pas ma promesse, si cette fois je ne suis pas corrigée... pour de bon !... C'est à ta vilaine chambre, oncle Pierre, à ta vilaine porte, que je le dois...

— Ma porte a son secret, ma chambre a son mystère ! déclama Pierre d'un ton tragique. Plaisanterie à part, ma nièce, le secret de ma porte réside en un simple bouton d'acier qu'il suffit de presser un peu pour faire jouer le mécanisme ; j'avoue, par exemple, qu'il est si bien masqué dans la serrure que de plus habiles que toi y eussent perdu, et leur temps et leurs peines !... Quant à ma chambre, je ne sache pas, ma belle, qu'elle ait rien d'effrayant ?

— Rien d'effrayant, mon oncle ? mais elle est tout bonnement lugubre, ta chambre !... Sans te parler de toutes ces têtes qu'il y a au plafond et que je n'aime déjà pas tant, parce qu'elles ont toujours l'air de vouloir vous dégringoler dessus, il y a sur ta fenêtre aussi un animal qui se tord comme un serpent et...

— Mais c'est le dragon personnifiant l'esprit du mal...

— Bien justement, il a l'air de vouloir vous en faire du mal ! Je sais bien qu'il n'est pas vivant, mais... tout de même...

— Quand on n'a pas la conscience très nette... ajouta Raoul, malicieusement.

— Raoul, dit la grand'mère, d'un ton de reproche, ne la taquine pas ; elle a été assez punie !...

— Oh ! grand'maman, laissez-le dire, ré-

pliqua bravement la fillette ; après tout, c'est un peu vrai ; peut-être que si je n'avais pas eu tant de reproches à me faire, le dragon m'eût laissée plus calme ?... Ah ! mais, par exemple, oncle Pierre, tu loges un chevalier, et celui-là m'eût effrayée quand même !...

— Un chevalier ?... Un chevalier ? répéta Pierre. Si tu disais l'ombre d'un chevalier...

— L'ombre chevalier, c'est un poisson, dit sentencieusement Raoul, et dans notre cas particulier, c'est un poisson... d'avril !... »

Tout le monde se mit à rire.

« Expliquons-nous, ma nièce ! Ce chevalier, c'est une armure, une armure du xv<sup>e</sup> siècle, très complète et très curieuse ! Je te la ferai voir en plein jour ! Est-ce là tout ce qui t'inquiétait ?... »

— Oh ! non, j'arrive au plus terrible.

— Au plus terrible ?... »

On se regarda étonné.

Anne continua, baissant la voix :

« Oncle Pierre, tu as un paravent dans ta chambre... »

— Ah ! ah ! nous y voilà donc !...

— Au-dessus de ce paravent, se trouve toute une galerie de personnages... »

— Eh ! oui... C'est ta surprise !...

— Ma... sur... pri... se !!! ah ! bien, mon oncle, merci, je n'en veux pas ! » dit-elle vivement.

C'était là un cri parti du cœur.

Pierre se mit à rire ; puis, jouant le désappointement :

« Eh ! quoi, fit-il, ai-je bien entendu ?... Elle me les laisse pour compte après avoir tant désiré les connaître !... Des marionnettes pareilles, faites au tour, sculptées par moi à son intention !... Tous les personnages de la comédie italienne sont là, et dignement représentés, je vous l'assure : le fameux docteur Pantalon, portant la culotte longue qui lui a valu son nom ; sa fille bien-aimée, la vive et frétilante Colombine ; Arlequin avec sa batte et Pierrot, l'enfariné ; Polichinelle enfin... »

— Polichinelle, mon oncle, interrogea la fillette, c'est ce bossu, n'est-ce pas, au nez recourbé...

— Ah ! ah ! petite fille, nous y prenons donc intérêt tout de même, à ces pauvres marionnettes !... Nous connaissons déjà maître Polichinelle...

— Si je le connais ! soupira-t-elle. Sa figure grimaçante me poursuit depuis huit jours. La lune donnait en plein sur lui ; je le voyais et l'entendais rire !...

— Tu l'entendais ? allons donc ! fit Raoul. Une figure de bois !... Avoue, sœur Anne, que tu avais la berlue !...

— J'ai très bien entendu ricaner, monsieur Raoul, dit la petite ; et la preuve qu'il y avait quelqu'un, quelqu'un de vivant dans la chambre, c'est qu'on s'est jeté sur moi tout d'un coup, qu'on m'a tiré, arraché les cheveux et que, quand j'ai crié, on a crié plus fort encore : « Hou... hou... hou... », c'est même là-dessus que je suis tombée à la renverse...

— On serait renversé à moins, ma parole !...

— Et... ce rire... ne t'a paru singulier... quelque peu suspect ? demanda Pierre.

— Oh ! mais si, dit-elle, ça m'a paru lugubre !

— Rappelle tes souvenirs, ma nièce ! Ce que tu a pris pour des éclats de rire, n'étaient-ce pas plutôt de petits cris ?... Des cris aigus, entrecoupés de bruissements ?... Quand je suis rentré dans la pièce, le lende-

main matin, vois-tu, j'ai trouvé sur la table quantité de petites plumes fauves et cendrées, mouchetées de points blancs et noirs. Or une espèce de chouette, un peu plus grosse qu'un pigeon, une effraie, je crois, niche dans la tourelle depuis quelque temps. Sortie de sa retraite au crépuscule, elle aura pénétré dans la chambre par la fenêtre ouverte, aura voleté de-ci de-là, poussant de petits cris, suivant son habitude, se sera abattue soudain sur ta tête et empêtrée dans tes cheveux ; bref, tu as crié, elle a crié aussi et s'en est allée comme elle était venue, non sans laisser pourtant quelques-unes de ses plumes, en signe de son passage. Mon explication n'est-elle pas fort plausible ?

— Mais oui, c'est bien ainsi que cela a dû se passer, dit la maman.

— Et l'effraie, une fois de plus, aura bien mérité son nom !... »

Le lendemain même, une affiche superbement illustrée se balançait à la porte du salon ; on y lisait en gros caractères :

#### GRANDE MATINÉE ARTISTIQUE

OFFERTE PAR LA TROUPE DES ACTEURS DE BOIS  
SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE

#### LES MÉFAITS DE POLICHINELLE

Farce napolitaine en quatre actes et six tableaux.

E. VICARINO.

## DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

### CHAPITRE XIX

#### L'oncle Lacoste n'est pas content.

M. Lacoste, en quittant la rue Moncade, ne savait trop que penser, et il lui tardait d'être chez lui, seul et tranquille, pour se bien rendre compte de ses impressions et de ses sentiments. Aussi ordonna-t-il à Pierre de presser la vieille jument qui, du reste, ne demandant pas mieux que de regagner son écurie, ne tarda pas à prendre un bon trot régulier. L'oncle Lacoste trouva le balancement de la voiture si favorable à la réflexion

qu'à peine hors la ville il était déjà plongé dans une méditation profonde : Marianne en était le sujet principal. Malgré les lettres qu'il avait reçues d'elle à Montevideo et qui témoignaient d'un état d'esprit tout différent de celui où il l'avait laissée, l'idée lui était restée que sa jeune amie avait encore besoin de son aide. Lorsqu'il avait appris le projet d'installation à Orthez, il s'était dit qu'une ère nouvelle de difficultés allait s'ouvrir devant

M<sup>me</sup> Mercier, et, en excellent homme qu'il était, il avait hâté de tout son pouvoir le dénouement de certaines affaires compliquées afin de se retrouver sur les lieux le plus tôt possible. Et voilà que cette pauvre délaissée, qu'il se représentait en proie aux tracasseries de toutes sortes, il l'avait vue au milieu d'une fête, dans une maison charmante, et entourée de gens qui tous avaient l'air de s'empressement autour d'elle. C'était vraiment bien la peine de courir chez elle, à peine débarrassé de la poussière du voyage! Qu'avait-elle besoin maintenant de son amitié et de son dévouement? Et puis, que faisait là ce jeune docteur? Admis près de Marianne officiellement comme fiancé, rien n'aurait été mieux, et à ce titre M. Lacoste lui eût accordé de grand cœur toutes les bénédictions imaginables, ainsi qu'il avait manqué le faire dans un premier moment de surprise.

Mais évidemment rien n'était conclu. C'est qu'il avait ouvert les yeux et les oreilles, l'oncle Lacoste! Rien ne lui avait échappé : ni un regard d'Élie Perrier, ni un sourire de la cousine, une petite rusée qui manœuvrait toujours fort à propos pour laisser au jeune homme une place libre à côté de M<sup>me</sup> Mercier.

L'examen des mains de Marianne, dont les jolis doigts ne portaient pas trace de bague, l'interrogatoire habile auquel M<sup>me</sup> Latapie avait été soumise, tout confirmait l'absence d'engagement entre les jeunes gens. Et pourtant l'oncle Lacoste avait entendu très distinctement le docteur, dans un aparté avec sa cousine, dire *Marianne* tout court. Cela, c'était intolérable! Jamais il n'aurait cru son jeune ami capable de prendre pareille liberté. Certes, tout âgé qu'il fût, il était ami du progrès, lui, Lacoste, et il avouait très volontiers que dans les idées modernes il y avait du bon, mais il fallait cependant s'arrêter quelque part, tracer une ligne... Le docteur la franchissait un peu trop, cette ligne. Il serait nécessaire de lui rappeler qu'on n'était ni aux États-Unis, ni en Angleterre, mais en France, et qu'elle avait un protecteur, presque un père, arrivé d'Amérique tout exprès pour la servir, pour la dé-

fendre, au besoin, cette jeune fille que le fils Perrier risquait de compromettre par sa liberté d'allures et de langage.

A mesure qu'il se rapprochait de sa demeure, l'oncle Lacoste se calmait un peu, et lorsqu'il se retrouva seul dans sa salle à manger, au milieu des meubles et des objets familiers, son agitation s'apaisa de plus en plus.

Son dîner, — un repas comme il n'en avait pas fait un seul pendant ses pérégrinations, — sa soirée près d'un bon feu, une petite lecture, puis une excellente nuit agirent sur son esprit de la façon la plus heureuse. Le lendemain, au réveil, il se dit que probablement Élie Perrier avait attendu son retour pour se déclarer. Cette pensée le réconcilia pour le moment avec le jeune homme, et il résolut de ne pas quitter son logis, de peur de manquer une visite officielle du prétendant. Cinq ou six jours se passèrent ainsi, puis l'impatience gagna l'oncle Lacoste : c'était vraiment bien la peine d'avoir tout quitté, d'avoir manqué une ou deux bonnes affaires, pour venir s'enfermer à l'Oustau-Escounut dans la solitude et dans l'inaction! Puisque le jeune homme persistait à ne pas se déclarer, il fallait aller aux renseignements. Le vieillard se décida à faire visite à M<sup>me</sup> Tardieu : il était sûr de rencontrer près d'elle sympathie et bon conseil.

L'infirmier reçut son vénérable ami de la façon la plus affectueuse; mais à peine celui-ci se fut-il installé à côté de la chaise longue que Marianne entra, suivie de Jeanne Irrigoyen.

Cette arrivée contraria M. Lacoste : il fallait renoncer à l'entretien confidentiel dont il avait tant attendu et rester dans les banalités! Aussi tomba-t-il tout de suite dans le semi-mutisme qui était sa ressource dès que l'intimité était troublée par la présence d'une personne inconnue ou peu sympathique. Marianne et Amanda l'interrogèrent à tour de rôle et ne reçurent que des réponses insignifiantes. Jeanne le trouva maussade et ennuyeux, et pour réagir contre sa présence elle se mit à dire mille folies.

M. Lacoste la jugea étourdie et mal élevée et s'étonna de l'affection que la raisonnable Marianne paraissait porter à cette fillette; de plus, n'étant pas au courant des menus faits de la vie de ses parents et amis, il eut l'impression qu'on le laissait volontairement en dehors de la conversation pour lui prouver que sa visite était importune. Il était en train de prendre congé lorsque la vieille bonne vint dire :

« M. le docteur Perrier fait prévenir ces demoiselles que sa voiture sera à la rue Moncade dans dix minutes. »

Ce petit avertissement jeta la consternation dans l'âme de l'oncle Lacoste; ainsi le jeune médecin enfreignait les convenances au point de promener M<sup>lle</sup> Mercier dans sa voiture!

A quoi pensait donc Amanda, qui avait écouté la vieille Mariette en souriant? Et M<sup>me</sup> Latapie? Elles devaient évidemment avoir perdu l'esprit!

M. Lacoste reprit le chemin de sa demeure sans voir personne, sans rien regarder. S'il avait été un peu moins préoccupé, il aurait aperçu un bicycliste, qui n'était autre que le docteur Perrier, filant à toute vitesse du côté où il se rendait lui-même, tandis que la voiture occupée par M<sup>me</sup> Irrigoyen, sa fille et Marianne se dirigeait en sens opposé vers la gare du chemin de fer.

Ce soir-là même, l'oncle Lacoste revint en ville, bien décidé à avoir une explication sérieuse avec Élie. Il avait passé le reste de l'après-midi à méditer les paroles qu'il lui adresserait, et son petit discours était vraiment fort bien tourné.

Dans un exorde rapide, il exposait l'intérêt tout paternel qu'il portait à la sœur de son jeune pupille, et la bienveillance avec laquelle il aurait accueilli les honorables et flatteuses propositions de mariage qu'il s'était attendu à recevoir pour celle-ci peu après son arrivée.

Puis il parlait des inconvénients du système américain, le *flirt* abominable, qui risquait de compromettre le repos d'une jeune personne, et il exaltait la prudente vigilance de la famille française, qui assure le bonheur

de ses enfants en y travaillant elle-même. Il se lançait enfin dans la plus touchante des péroraisons et adjurait le jeune homme de se déclarer sans perdre une minute de plus.

Tout cela était admirable, et Élie Perrier ne pouvait manquer de se rendre à cette persuasive éloquence. Malheureusement, le bon oncle Lacoste, lorsqu'il fut installé chez le docteur, dans le propre fauteuil de celui-ci, se sentit tout à coup si gêné qu'il ne put retrouver un mot de l'allocution si bien préparée, et voici comment il se tira d'affaire :

« Mon cher ami, je voulais vous dire... té... que j'avais été content de vous voir l'autre jour; mais, té, j'aurais mieux aimé que ce fût autrement, comprenez-moi bien. Une jeune fille orpheline, sans protecteur, enfin, té, ça se comprend, il ne faut pas la compromettre. Très jolis dans les romans les *flirtages*, les *flirtations* anglaises ou américaines, mais un bon mariage vaut encore mieux. Un mari sérieux, bien posé dans le pays, oui... té, oui, bien sûr... Enfin, mon ami, vous me comprenez... »

Élie avait pâli, et d'une voix si solennelle que M. Lacoste le reconnut à peine, il dit :

« Est-ce une démarche inspirée par M<sup>lle</sup> Mercier que vous faites près de moi, monsieur?

— Non, non, c'est-à-dire oui, certainement. Vous comprenez l'intérêt que je lui porte... Elle est ma pupille ou tout comme, je remplace son père, alors...

— Très bien, je comprends; je vous remercie, monsieur. »

Et le jeune homme s'inclina si cérémonieusement que l'oncle Lacoste, qui l'avait vu naître, qui l'avait longtemps tutoyé, qui un jour même lui avait tiré les oreilles, s'inclina à son tour, sortit du cabinet et remonta en voiture sans bien savoir comment, mais en se disant qu'il ne faisait pas bon se mêler des affaires d'un garçon aussi chatouilleux.

Cette soirée fut suivie par une nuit détestable.

Le pauvre oncle Lacoste ne put fermer l'œil un instant : sans cesse il se répétait les paroles mesurées et bien calculées qu'il au-

rait dû dire et qu'il n'avait pas dites; il revoit les yeux noirs du jeune homme qui s'assombrissaient, ses lèvres serrées au pli douloureux... Horriblement fatigué par l'insomnie et par l'obsession qui lui avait comme martelé le cerveau, il fut tenté de rester au lit, mais l'idée que ses domestiques voudraient tout de suite aller chercher le médecin le décida à se lever et à descendre à son heure ordinaire.

Il lui fut impossible de manger, et contrairement à toutes ses habitudes, au lieu de faire sa tournée matinale, il resta dans son fauteuil, découragé, navré, accablé sous le poids de l'énorme bêtise qu'il avait commise.

Pour un homme qui, sa vie durant, s'est conduit avec prudence et discrétion, il est de ces constatations qui équivalent à un désastre. Dans le cas actuel, ce qui aggravait la maladresse, c'est que le digne homme ne voyait aucun moyen de la réparer. Il avait fait une démarche dont il aurait dû s'abstenir et ne pouvait en faire une en sens contraire, à moins d'y être autorisé par Marianne, et comment obtenir une autorisation à propos d'une chose dont il était impossible de parler?

« Ça t'apprendra à t'occuper de ce qui ne te regarde pas, se dit M. Lacoste, qui avait l'habitude de se tutoyer lui-même. Tu aurais mieux fait de rester à Montevideo, mon pauvre ami. Et à présent quelle figure feras-tu quand tu reverras Amanda et cette charmante enfant dont tu voulais assurer le bonheur? Et Élie? Pourvu que tu ne tombes pas malade maintenant, il ne te manquerait que cela! »

À la réflexion, il se dit qu'il ne serait pas difficile de se tenir à l'écart pendant quelque

temps. La fatigue du voyage à invoquer d'abord; puis il y avait une grange à Pédébosq qui menaçait ruine, il était urgent d'en faire bâtir une autre; à la métairie du bord



de l'eau, les toitures devaient être réparées avant les gelées; les bâtisses une fois en train, il faudrait courir tous les jours de l'une à l'autre; il profiterait de ce qu'il serait hors de chez lui pour faire de temps en temps un tour avec son fusil, — les lapins, les bécasses et les bécassines de sa chasse lui serviraient, à défaut des visites, à entretenir les relations de famille et d'amitié.

Le jour même, il envoyait Pierre prendre rendez-vous avec un entrepreneur, et le surlendemain, un peu remis de son trouble, il s'en allait à Pédébosq choisir l'emplacement

de la nouvelle grange et passait l'après-midi en de paisibles causeries avec le métayer et la métayère.

L'oncle Lacoste se croyait parfaitement à l'abri de toute espèce d'invasion, aussi fut-il très surpris de sentir tout à coup quelqu'un lui sauter au cou. C'était Roger, que sa sœur et M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> Casaban suivaient à quelques pas.

« Nous vous croyions perdu, malade ou mort, lui dit gaiement M<sup>me</sup> Casaban, et M<sup>lle</sup> Mercier, qui partageait nos inquiétudes, a eu l'aimable pensée de nous amener en voiture à Loustau-Escounut.

— Et Gracieuse nous a conseillé de vous suivre ici, dit Marianne.

— Et elle a dit, ajouta Roger, que nous avions eu raison de venir, que vous aviez grand besoin de vos amis, et qu'elle n'était pas contente de son vieux maître... C'est drôle, ça, que les domestiques ne soient pas contents des maîtres, ajouta le petit garçon, à qui Marianne et Anna faisaient inutilement signe de se taire.

— Gracieuse voulait dire que M. Lacoste ne lui paraissait pas très bien portant, expliqua M<sup>me</sup> Casaban.

— Alors, dit Roger, il n'y a qu'une chose à faire, appeler le docteur. En rentrant, nous pourrions envoyer Donine ou Joséfa chez lui? Ce qui serait encore mieux, ce serait d'y aller moi-même. J'ai à lui parler.

— Toi! fit Marianne en riant. Tu n'as pourtant pas l'air malade.

— On peut avoir quelquefois à parler à

l'homme, et non au médecin, riposta Roger d'un air si pompeux que les deux jeunes filles éclatèrent de rire.

— Riez, riez, repartit le petit bonhomme. Je ne ris pas, moi. Hier et ce matin, le docteur a passé à côté de moi, mais tout près, tout près, et il ne m'a pas dit bonjour, il ne m'a même pas regardé. Il m'expliquera cela... »

Les rires des jeunes filles reprirent de plus belle.

L'oncle Lacoste, très soulagé en voyant que Marianne avait assez de liberté d'esprit pour rire de si bon cœur pendant qu'on parlait du docteur, n'était pourtant qu'à moitié rassuré : ce gamin de Roger était assez entreprenant pour aller trouver son ami Élie et pour lui demander ce que signifiait son changement d'allures, et alors? Il eut un petit frémissement en pensant aux complications qui pourraient surgir et dont son étourderie était responsable, mais, avec la poltronnerie des gens doux et timides, il chassa ces fâcheuses idées et pria les dames de rentrer à Loustau-Escounut. où il aurait le plaisir de leur offrir une collation. Bientôt la plus amicale des causeries s'établissait autour de la table de l'oncle Lacoste, et tout entier à la satisfaction que lui causait l'entente si heureusement établie entre ses cousines préférées et M<sup>lle</sup> Mercier, celui-ci ne pensa plus qu'à ses devoirs de maître de maison et à la distribution des petits souvenirs rapportés d'Amérique.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

## PÊCHE ET CHASSE SUR LES CÔTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Suite.)

La ligne lancée à l'eau, vous jetez de temps en temps de petites poignées de fare en l'éparpillant dans l'eau. Quand la place sera

bien amorcée et qu'elle sera connue des mulots, vous en prendrez autant que vous voudrez, si vous êtes adroits et tranquilles,

car il faut éviter le bruit et le mouvement. J'en ai vu prendre de la sorte plus de deux cents dans une après-midi.

Gardez-vous de laisser retomber à l'eau un de vos captifs, c'en serait fait de votre pêche pour le reste de la journée. Une méfiance soudaine se mettrait chez les mulets, une sorte de conciliabule se serait tenu entre eux au fond de l'eau et vous auriez beau leur promener sous le nez les plus tentantes amorces, sans qu'un seul ait l'air d'y prêter attention. Ce fait bizarre a été remarqué par tous les pêcheurs qui vous le confirmeront.

*Pêche à la ligne tenue en main du haut des rochers.* — Les pêches décrites plus haut peuvent se faire aussi bien du haut d'un rocher battu par la mer.

Les lignes que l'on emploie sont les mêmes que celles indiquées au précédent chapitre et les procédés pour appâter les mêmes. Pour la pêche du bar, se servir de la ligne plombée, amorcer avec du crabe mou et lancer la ligne le plus loin possible. Il faut pêcher principalement au moment où la mer monte, les bars arrivant avec le flot; sitôt que la mer commence à baisser, inutile de pêcher plus longtemps, les lars sont partis avec elle.

Cette pêche se fait surtout en mai et juin, car c'est l'époque à laquelle les crabes changent de carapace; cependant aux mois de juillet et d'août on peut la pratiquer avantageusement en ayant soin d'amorcer la ligne, au lançon *vivant* et à l'encornet.

Bien entendu, il faut s'établir sur un rocher où la mer ne peut vous atteindre et qui soit entouré au pied de sable ou de galets et non de vase, les bars affectionnant ces premiers fonds.

Ne lancez pas votre ligne au milieu de gros rochers, où la mer est très tourmentée par le ressac, elle s'y embrouillerait ou s'accrocherait en peu de temps; d'ailleurs les poissons ne se tiennent pas dans ces bouillonnements.

#### PÊCHE AU CARRELET

Dans certains ports de pêche, tels qu'Os-tende, on a disposé sur les estacades des treuils sur lesquels sont enroulées des cordes qui soutiennent des carrelets.

Ce sont de grands filets de quatre mètres carrés environ, tendus sur deux solides perches, un peu flexibles et placés en croix.



On descend ces filets au fond de l'eau en déroulant la corde du treuil. Ceux-ci s'enfoncent à l'aide de quatre pierres attachées après les perches. On laisse le filet dix minutes ou davantage au fond de la mer, puis on relève lentement, sans brusquerie à l'aide de la manivelle du treuil et tous les poissons qui se trouvent dans le filet sont pris, car celui-ci en se relevant forme poche à cause de la flexibilité des perches et le poisson voulant fuir trouve partout devant lui une muraille de fil.

Cette pêche est fort amusante et souvent abondante. Il est rare cependant de prendre de grosses pièces.

Si vous possédez un bateau d'un tonneau ou plus, vous pouvez disposer votre carrelet de la façon suivante :

Vous installez votre vergue dont vous avez enlevé la toile comme si vous naviguiez plein vent arrière de façon à avoir la vergue dans un plan perpendiculaire à la quille du bateau, puis vous amarrez solidement le petit bout de cette vergue par un cordage raide au bordage opposé au côté où vous désirez pêcher, de manière à empêcher la vergue de jouer autour de l'estroque et à la maintenir perpendiculairement au mât; à l'autre extrémité de la vergue vous disposez une poulie dans laquelle vous passez la corde de suspension du carrelet. Il faut pour pouvoir facilement manier le carrelet que le grand bout de la vergue soit au moins d'un mètre en dehors du canot, sans quoi le carrelet s'accrocherait au bordage, soit à la montée, soit à la descente.

Cela fait, vous disposez du bord opposé au carrelet un contrepoids formé à l'aide de quelques grosses pierres. Puis, le canot ainsi

équilibré, vous gagnez à la godille ou à l'aviron un lit de rivière ou une dépression dans la grève que vous aurez soigneusement repérée à l'aide d'amers. Arrivé à l'endroit choisi, vous mouillez votre ancre, grappin ou tout simplement une lourde pierre attachée à l'haussière. Ne pêchez pas au moment de la pleine mer, si vous avez trop de fond. Le carrelet ne doit pas descendre à plus de trois ou quatre brasses, attendez que la mer monte ou qu'elle baisse de préférence, ce sont les moments les plus propices.

On fait de cette façon de fructueuses pêches, principalement en plies, soles, mulets, barcets (petits bars), anguilles, etc. Ne faites cette pêche que par temps calme, à cause du danger que présente un bateau ainsi appareillé et équilibré si le mauvais temps venait à s'élever.

#### **Pêche en pleine mer ou pêche de grand fond.**

Nous étudierons cinq sortes de pêche :

1<sup>o</sup> Pêche au chalut;

2<sup>o</sup> Pêche aux tramails;

3<sup>o</sup> Pêche aux cordes;

4<sup>o</sup> Pêche à la traîne;

5<sup>o</sup> Pêche de fond à la main.

Toutes ces pêches ne peuvent s'exécuter qu'en bateau.

#### **PÊCHE AU CHALUT.**

C'est la pêche des pêcheurs de profession. Aussi nous n'en parlerons qu'à titre de curiosité et pour engager ceux de mes lecteurs qui ne sont pas sujets au mal de mer à étudier de près cette intéressante pêche, la plus productive de toutes. Il suffit de demander à un patron de bateau de vous embarquer pour une journée, chose qu'il ne refuse presque jamais. Une légère rémunération pécuniaire vous acquittera vis-à-vis de lui, si toutefois il l'accepte, — ce qui n'est pas sûr, les marins étant naturellement obligeants et fiers.

Voici quelques recommandations utiles à ceux qui s'embarquent pour toute une journée :

*Se vêtir chaudement*, même si le temps est

très beau et très chaud, car en pleine mer la température change, et le vent du large, toujours assez vif, finit par vous refroidir. Vous aurez toujours la ressource de vous débarrasser des habits qui vous incommoderont, quitte à les remettre si la brise fraichit ou si la nuit vient. D'ailleurs, en cas de malaise, il faut avoir bien chaud.

Emportez avec vous de quoi déjeuner solidement, si vous ne l'avez fait avant de vous embarquer; en prévision du mal de mer, il est prudent d'avoir l'estomac bien garni, — on souffre moins; — emportez également une gourde de bon cognac; si elle ne sert pas à vous remonter le moral, elle sera bien accueillie néanmoins à bord. N'hésitez pas à partager vos provisions avec les hommes de l'équipage, — c'est l'usage, — ces braves gens vous sauront gré de ne pas vous montrer fier vis-à-vis d'eux.

Un préservatif excellent contre le mal de mer est d'avoir une ceinture de flanelle fortement serrée sur l'estomac et le ventre, de façon à empêcher le ballonnement des intestins et de l'estomac. Ne pas penser au mal probable et ne pas avoir l'appréhension d'y succomber. Si l'on sent le cœur chanceler, porter son regard sur la terre ou des points fixes hors du bateau. Comme dernier remède, s'étendre sur le dos, fermer les yeux et dormir si possible, chaudement enveloppé.

Le chalut est un vaste filet qui va en se rétrécissant sans cesse et se termine par une longue pointe dans laquelle les poissons et tout ce qui se ramasse au fond de la mer s'accumulent. L'ouverture du filet est munie d'une lourde chaîne qui traîne sur le fond, forçant le poisson à se lever et à entrer dans le filet qui est maintenu ouvert par une barre de fer montée sur deux patins en bois garnis de fer ou entièrement en fer et qui glissent sur le fond, sur leur tranche. A chacun de ces deux patins est fixée une autre chaîne ou une haussière, très solide, reliée par son centre à l'haussière du bateau qui entraîne le tout dans sa marche. Cette haussière, également très solide, a de 60 à 80 brasses et plus, suivant les fonds où l'on pêche.

Le chalut, en effet, ne doit pas se trouver à

pic sous le bateau, car le mouvement de tangage de ce dernier le ferait se soulever et quitter le fond, en laissant échapper le poisson qui pourrait se trouver engagé devant la chaîne; il faut, au contraire, qu'il soit loin derrière le bateau, afin qu'il cale bien sur le fond et qu'il ne fatigue pas grâce à l'élasticité de l'haussière, élasticité d'autant plus grande que l'haussière a plus de développement. Le chalut coulé à fond est remorqué par le bateau à une allure moyenne; par une brise faible, on navigue vent arrière; si la brise est forte, on prend des ris dans la voilure ou bien on navigue dans le vent. Il faut éviter de secouer le chalut sur le fond et de le faire courir trop vite.

Au bout d'une demi-heure, d'une heure au plus, en un mot lorsque le *trait* est terminé, on relève le chalut en halant sur l'haussière, de manière à le hisser à bord. Pour exécuter cette manœuvre, le bateau se met debout au vent, de manière à rester immobile, et, si la pêche est bonne, c'est un ruissellement de poissons de toutes sortes: raies, turbots, soles, plies, rougets, grondins, chiens de mer, bars, margattes, crabes poilus ou autres, toutes sortes de coquillages, des huîtres, des animaux bizarres, des algues monstrueuses épaisses et semblables à du caoutchouc ou bien délicates et fines comme de la dentelle, des coraux, des madrépores, des anémones des nuances les plus délicates, toutes les merveilles de la mer sont étalées sous vos yeux, et tous les secrets de ses abîmes vous sont dévoilés. Quelle émotion, quelles surprises et quel enchantement! Il faut avoir assisté une fois à cette pêche pour ne pouvoir de sa vie l'oublier et en garder le goût à tout jamais.

Le filet vidé de ses prisonniers et de ses trésors, débarrassé des coraux qui se sont accrochés aux mailles, les herbes et algues rejetées à l'eau, on recoule à fond le chalut, et un nouveau trait recommence, et ainsi de suite pendant toute la marée et même plus.

C'est un dur métier que celui de pêcheur

au chalut et peu rémunérateur; nos côtes, en effet, sont bien dépeuplées de poissons depuis le temps qu'on y drague en tous sens, et il faudrait aller maintenant dans la haute mer pour avoir des chances de faire de belles prises. Mais les grands fonds sont mal connus et les pêcheurs craignent d'y aventurer leurs filets, qui risqueraient de se déchirer sur des roches basses, et puis c'est loin des côtes et il faudrait pouvoir être ravitaillé et déchargé du poisson pris, qui risquerait de se corrompre en passant plusieurs jours à bord. Nos petits pêcheurs côtiers ne s'aventurent donc pas à plus de dix à douze milles de terre.

Cependant, à Cancale, il y a de grands dragueurs qui partent pour plusieurs jours et qui vont chaluter soit en pleine Manche, soit sur les côtes du Finistère. Ces bateaux, montés par huit ou dix hommes, sont supérieurement construits pour la marche, et l'élégance de leur coque rappelle la forme adoptée pour les cotres et yachts de plaisance ou de course. De plus, ils sont lestés et grésés pour résister aux grosses bourrasques, si fréquentes et si dangereuses dans la Manche. C'est un superbe spectacle que le départ ou l'arrivée de ces dragueurs, au nombre de plusieurs centaines, et la quantité de poissons pris est prodigieuse. On a vu de ces bateaux en rapporter pour plusieurs milliers de francs chacun. Ils font simultanément la pêche au chalut et aux cordes de fond, lesquelles cordes mesurent souvent mille à quinze cents brasses d'étendue.

Les Anglais, plus pratiques, ont des dragueurs à vapeur, ce qui leur permet d'aller loin, vite, et de pêcher par temps calme et par gros temps. De plus, ils ont toujours deux chaluts, de sorte qu'il n'y a pas d'interruption dans la pêche; mais ces dragueurs à vapeur coûtent fort cher et ne sont employés que par des sociétés d'exploitation de pêche. Quand s'en créera-t-il en France de semblables?

LOUDEMER.

(La suite prochainement.)

## ROMAN D'AVENTURES

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

## XV. — Le manitou.

Une fois de plus, Colette, Gérard, Lina, Martine et Le Guen se trouvaient au pouvoir d'une tribu barbare. Celle-ci appartenait, comme ils devaient bientôt l'apprendre, au grand royaume des Barotsés, et c'est une des plus farouches, une des plus intractables de l'Afrique centrale. Tout en poussant, non sans rudesse, les prisonniers vers le village de Lialoubo, où ils campaient au bord d'une large rivière, les guerriers noirs se disputaient déjà les divers lots de leur prise, — il était facile de le comprendre à une mimique expressive, autant qu'aux mots de la langue barotsée qui avaient de l'analogie avec ceux dont les captifs possédaient le vocabulaire.

« Je te dis que je la garde pour moi ! disait Yata, le chef de la bande, un véritable géant de laideur effroyable. Ma femme est morte. Je choisis celle-ci... »

Et sa main tombait pesamment sur l'épaule de Martine, qui poussa un cri perçant.

« Prends plutôt la jeune, répondit avec une grimace hypocrite un autre noir, non moins gigantesque et d'aspect non moins féroce. Elle te convient mieux, et tu me laisseras celle-là.

— Ce visage blanc!... s'écria le chef en brandissant sa lance d'un air menaçant. Veux-tu que je me porte malheur à moi-même?... Ne sais-tu pas que de tels visages sont *tabou*<sup>1</sup>? Non... on ne me trompe pas, moi Yata, par de belles paroles... Je te vois venir, Nibu. Tu serais bien aise de me jeter en proie aux maléfices du Malin, et de devenir chef à ma place... Je connais ta fourberie et je ne sais ce qui me retient de te casser la tête à l'instant... C'est un compte que nous réglerons. Mais je garde la *Face-de-lune*... Prends toi-même, si tu l'oses, la fille au blanc visage... »

1. Sacrés, sous peine de maléfices.

Honneur dangereux que le rusé Nibu parut décliner absolument, non sans grommeler comme un chien battu contre le despotisme de son chef.

Quant aux prisonniers, à part Martine qui se voyait, une fois de plus, spontanément assimilée à l'astre des nuits, ils respiraient en comprenant que le teint éblouissant de M<sup>lle</sup> Massey faisait rejeter son alliance par deux guerriers nègres. Évidemment, une peau aussi blanche passait à leurs yeux pour un phénomène inquiétant, et ils étaient bien décidés à se tenir à distance d'une personne douée d'une couleur aussi extraordinaire.

Tout en causant ainsi, la troupe s'enfonçait dans les bois en se dirigeant vers l'ouest, et, après une heure de marche, elle atteignit sa capitale. Les habitants sortaient en tumulte de leurs huttes coniques. Un vacarme assourdissant salua la rentrée du chef. À divers indices, pourtant, les captifs crurent s'apercevoir que ces gens avaient déjà vu des blancs. Certes, leur curiosité, leur indiscretion étaient sans bornes, mais ils ne montraient pas l'étonnement que manifestent presque tous les indigènes de l'Afrique centrale la première fois qu'ils aperçoivent des Européens.

Décidé à ne pas se laisser abattre par l'infortune et à affirmer malgré tout la supériorité de sa race, Gérard, à peine arrivé au village, signifia au chef, d'un ton hautain, qu'il comptait sur les égards dus à des *hôtes* (car il n'avait garde de paraître se croire prisonnier), et avant tout, sur un abri convenable, où il fût possible d'échapper à l'incommode curiosité de ses sujets.

« C'est à toi seul que nous voulons avoir affaire, Yata, ajouta-t-il d'une voix ferme. Et puisque tu veux avoir la *Face-de-lune* pour épouse, sache que tu ne peux l'obtenir que de

moi; faute de quoi ce *manitou* (montrant sa boussole), qui est un des plus puissants qui soient, amènera sur ta tête des châtiments épouvantables. »

Gérard avait bien jugé le chef nègre, car, à cette menace, son visage exprima la plus abjecte terreur.

« Le ciel me préserve d'irriter ton *manitou!* s'écria-t-il aussitôt. Je ne veux en rien lui déplaire. Mais il me faut une femme légitime, puisque la mienne est morte. Fixe toi-même le prix de la Face-de-lune et sois sûr que je souscrirai à tes conditions, si elles sont raisonnables.

— Je dois d'abord consulter le manitou, répondit Gérard avec une gravité parfaite, et il ne me parlera que si nous sommes seuls, à l'abri des yeux indiscrets de cette foule. Tiens-le-toi pour dit!... Car si un seul de vous surprenait l'entretien, — malheur à lui, malheur à toute la tribu!... »

Yata se gratta l'oreille.

« Le manitou aura-t-il parlé ce soir, à l'heure du festin de victoire? demanda-t-il en roulant des yeux suppliants.

— C'est ce qu'on verra. Je ne puis rien dire encore. Commence par nous assigner une case où nous soyons en paix, — celle-ci, par exemple, après l'avoir fait vider de tout ce qu'elle contient, ajouta Gérard en désignant une hutte isolée au bord de la rivière qui scintillait au soleil. Pendant ce temps, nous ferons nos ablutions... »

Le chef s'inclina devant des ordres aussi précis et fit immédiatement évacuer la case choisie par Gérard. Ces préparatifs terminés, il laissa les prisonniers, non sans adresser un profond salut à Martine qui ne pouvait se tenir de répéter :

« *Chès!*... qu'il est laid!... *Chès!* quel monstre!...

— Et maintenant, dit Gérard en se croisant les bras, dès qu'il se vit seul avec ses amis, comment allons-nous sortir de cette impasse?... Je ne pense pas, Martine, que tu aspiras à devenir madame Yata?...

— *Chès!*... non pas peut-être!... Vous badinez, je pense!...

— Nous avons deux chances à notre actif. L'une que le teint de Colette ne soit pas au goût de ces idiots. L'autre qu'ils croient à la puissance de notre manitou. Mais combien de temps cela va-t-il durer?... *That is the question*, comme dit l'autre... Voyons, que chacun donne son avis. Vous, Le Guen?

— Moi, dit celui-ci, que les prétentions du chef noir à la main de Martine avaient visiblement exaspéré, attendu que l'excellent homme nourrissait en secret des projets matrimoniaux sur la belle et comptait bien les mettre à exécution dès qu'il arriverait en pays civilisé; — moi, je suis d'avis de tout faire plutôt que de subir une pareille exigence!... De leur sauter à la gorge!... De leur arracher leurs lances et de leur montrer comment nous savons nous en servir.

— Avis tout à fait selon mon cœur, mais peu pratique!... Ils sont deux cents contre un; nous n'avons pas d'armes. Nous faire massacrer, ce serait laisser ma sœur, Lina et Martine à la merci de ces tigres. Il n'y faut pas penser.

— C'est vrai!... Voir ce moricaud lever les yeux sur M<sup>lle</sup> Martine!... C'est trop fort!... Cela vous fait bouillir, quoi!...

— Tê!... Est-ce que vous croyez que je vais me laisser acheter comme un agneau? dit Martine en se rengorgeant. Je saurai bien l'envoyer promener, peut-être, ce grand *diaplas!*...

— Et comment feras-tu, sans indiscrétion? demanda Gérard.

— Oh! bien!... Laissez-moi y penser un peu!... *Tê!*... Je leur dirai que le manitou a défendu que je me marie avant que la troisième lune d'ici soit passée, — rapport à un vœu que j'ai fait!... Et que si je manquais à mon vœu, il ferait tomber une pluie de sauterelles qui leur mangerait leur douro... Vous savez bien qu'ils croient les blancs capables de tout!...

— Bonne idée. Mais une fois la troisième lune passée?...

— Oh!... alors nous chercherons autre chose. Pour le moment cela nous donnera du temps, et ce sera toujours trois mois de gagnés.

— Ah ! si notre cher Goliath était là !... soupira Colette.

— On pourrait essayer de s'évader à la nage par la rivière, dit Le Guen, que le péril de sa Dulcinée rendait inventif.

— A la nage ? Pensez-vous que Lina et Martine elle-même aient fait leur apprentissage de mousse ? dit Gérard.

— Je me chargerais bien de M<sup>lle</sup> Martine, si vous faites votre affaire de soutenir M<sup>lle</sup> Lina, qui n'est pas lourde, plaida piteusement Le Guen. Et quant à M<sup>lle</sup> Colette, elle nage aussi bien que vous et moi.

— Oui, mais ces noirs, selon toute apparence, nagent encore mieux... Enfin, qui vivra verra !... dit Gérard en se levant. Voici le *tam-tam* qui annonce le festin. Il s'agit maintenant de persuader le seigneur Yata. Ce ne sera peut-être pas chose facile. »

On entendait, en effet, sur la place le bruit sourd des tambourins. Les prisonniers sortirent au-devant de Yata, qui venait les chercher, le chef orné d'un magnifique diadème en plumes de perroquet. Offrant sa dextre à Martine, il conduisit ses hôtes à sa case, qui était la plus spacieuse du village et où les personnages principaux devaient prendre part au banquet.

Gérard et Colette marchaient ensemble. A peine entrés sous le toit royal, ils eurent un cri de surprise.

En face d'eux, suspendu comme un trophée au fond de la hutte, s'étalait le plus charmant, le plus coquet, le plus léger *tandem* à deux places qui ait jamais fait battre de convoitise le cœur d'un bicycliste.

Voyant leur surprise, Yata s'avança aussitôt.

« C'est mon manitou ! dit-il précipitamment.

— Le plus grand manitou des blancs ! répliqua Gérard, qui comprit à l'instant le parti à tirer de cette ignorance, car, à coup sûr, Yata ne pouvait avoir aucune idée de l'usage propre d'une bicyclette. Malheureux !... oses-tu bien garder cela chez toi ?... »

— C'est dangereux ?... Ça mord ?... cria Yata en reculant avec effroi.

— Il n'y a rien de plus dangereux pour les noirs, dit Gérard en baissant la voix. Tu as de

la chance qu'il ait été endormi quand tu l'as apporté ici... Mais, au fait, d'où te vient ce redoutable manitou ?... »

Yata parut embarrassé. Enfin, à travers ses réticences et ses mensonges, on put deviner dans ses explications que le manitou venait de très loin et avait été pris dans un combat contre certains Machonas qui habitaient de l'autre côté du grand fleuve.

— Quel fleuve ?

— Celui où va se jeter notre rivière, expliqua le chef.

— Tiens ! tiens !... Mais cela devient intéressant, tout à fait intéressant, murmura Gérard en *aparté*... Les Machonas sont une peuplade riveraine du Zambèze. Cette rivière se dirige vers le sud... Il faut absolument nous mettre en possession de ce tandem. »

Évidemment les Barotsés n'avaient aucune notion de la destination propre d'une pareille machine. La place même qu'elle occupait, sur la muraille de terre, montrait assez leur innocence à cet égard.

« Tu as de la chance que le manitou soit endormi ! reprit Gérard à haute voix. A présent qu'il y a des blancs autour de lui, il va sans doute s'éveiller... Et alors, mon vieux !... Dame ! J'aime mieux être dans ma peau que dans la tienne !... »

Yata, épouvanté de ces terribles présages, supplia le jeune homme de lui dire ce qu'il fallait faire de ce manitou.

Gérard se fit longtemps prier, pour la forme ; mais enfin, montant sur un billot de bois dur qui lui permit de se hisser à la hauteur des roues, il se rapprocha du tandem en feignant de prendre des précautions infinies, parut s'entretenir avec lui à voix basse et annonça qu'en considération des blancs et sous condition d'être transporté le soir même à leur case, *sans qu'une seule main noire le touchât*, — le manitou se laisserait peut-être fléchir et ne sévirait point.

Yata consentit volontiers à cet arrangement et s'asseyant à distance respectueuse du redoutable fétiche, il saisit à pleines mains un quartier de chair saignante et se mit à le dévorer en roulant des yeux qui faisaient

trembler d'effroi la pauvre Lina. Elle lui trouvait au plus haut point l'air d'un cannibale.

Le chef avait placé Martine auprès de lui et empilait devant elle les morceaux de viande et de manioc, qu'il prenait de ses royales mains dans un grand plat de bois. En outre, chaque fois qu'il avait appliqué ses lèvres épaisses à unealebasse pleine de *nevengué*, il ne manquait pas de la présenter à sa voisine, qui se serait bien passée de cet hommage. Dès qu'il eut à peu près achevé de ronger son premier os de gigot, il le tendit d'un air chevaleresque à Martine afin qu'elle finit de le nettoyer. Indignée, elle repoussa cette attention d'un grand coup de coude. Sur quoi, très impressionné par la dignité de la fiancée de son choix, il se tint pour dit qu'elle n'aimait pas les restes et jeta son os à Nibu, qui le reçut avec une reconnaissance non équivoque.

Enfin, quand il fut repu, il bourra de tabac une énorme pipe, se renversa contre le pilier central de sa case et déclara qu'il désirait connaître les conditions de Gérard pour la cession de Martine.

Gérard répondit en lui contant la fable qu'on avait concertée. La Face-de-lune avait fait un vœu et le manitou lui défendait de se marier avant quatre-vingt-dix jours pleins, sous peine de malheurs effroyables pour son mari et pour toute la tribu où elle entrait : maladies, sécheresse, pluie de sauterelles. A titre de dot, Gérard exigeait d'abord le grand manitou suspendu à la muraille, plus la nourriture et la liberté d'aller et venir dans le village pour lui et pour les siens. Sans cela, point de Martine !

Yata essaya de soulever quelques objections ; mais son adversaire sut si bien lui tenir tête qu'il finit par se résigner, en soupirant, au délai qui lui était imposé. Il implora néanmoins la faveur de procéder au moins aux fiançailles ; et Gérard, ne voyant aucune utilité à le désespérer, céda majestueusement sur ce point. La cérémonie fut fixée au lendemain.

En attendant, il se mit avec Le Guen en devoir de décrocher le tandem, devant lequel

tous les blancs se prosternèrent à son exemple, à la grande édification de la tribu. Ils le transportèrent ensuite dans leur case, en le tenant horizontalement couché et se gardant bien de laisser soupçonner que sa fonction naturelle fût de rouler sur le sol. Une telle idée ne pouvait d'ailleurs venir à des gens qui ignoraient l'existence et l'usage des roues. Il était bien entendu qu'il fallait se donner garde de réveiller le manitou : aussi, les noirs, tout en accompagnant la procession et se bousculant pour mieux voir, marchaient-ils à pas de velours comme autant de chats. On n'entendait pas le plus léger bruit.

Arrivés à leur case, Gérard et Le Guen y pénétrèrent seuls, laissant Colette, Martine et Lina se prosterner sur le seuil. Ils reparurent après un certain temps, annonçant que le manitou avait daigné manifester son auguste satisfaction de se retrouver au milieu des blancs, et promis qu'une pluie bienfaisante tomberait sous quelques heures en leur honneur. Le Guen, qui connaissait comme pas un les changements de temps, grâce au rhumatisme météorologique qu'il possédait au gros orteil, avait discuté l'approche encore invisible d'une forte pluie d'orage et conseillé à Gérard de l'annoncer. La sécheresse régnant à l'état chronique sur le pays de Lialoubo, cette nouvelle fut accueillie avec un plaisir mêlé de quelque scepticisme. Mais deux heures plus tard, les nuages s'étant rapidement formés et crevant soudain en pluie diluvienne juste au-dessus du village, — l'autorité du manitou se trouva du coup établie sans conteste. Mal eût pris dès lors le chef de vouloir presser les noces ! Ses sujets auraient été les premiers à s'insurger contre lui.

Gérard avait fort bien observé que le caractère marqué de la tribu était une aveugle superstition, une foi entière aux « signes » et aux « présages ». Cela résultait des paroles mêmes de Yata, alors que son acolyte Nibu voulait lui faire choisir Colette. Il avait suffi de mettre à profit une disposition aussi évidente.

La pluie s'étant arrêtée, les captifs en profitèrent pour examiner les abords du camp, puis ils rentrèrent dans leur case et tinrent

conseil. Il paraissait impossible de ne pas se prêter le lendemain aux fiançailles de Martine avec Yata puisque cette cérémonie devait, pour un temps, faire prendre patience au chef. Tous en demeuraient d'accord, sauf Le Guen, de plus en plus sombre et morose.

Frappé de son silence. Gérard se tourna vers lui :

« Vous ne soufflez mot, Le Guen ? s'écria-t-il. Verriez-vous quelque objection à cette cérémonie pour rire ? Il est bien entendu qu'elle ne nous lie en rien et ne nous empêchera nullement de nous évader, si l'occasion se présente... Martine ne se fait aucun scrupule, j'imagine, de berner ce moricaud ? »

— Bien sûr que non ! » affirma la belle.

Le Guen restait toujours muet.

« Je comprends qu'il vous répugne de jouer cette comédie, mon bon Le Guen, dit Colette, de sa douce voix. Mais, en vérité, c'est pour Martine le seul moyen d'échapper au mariage définitif, qui serait, vous en conviendrez bien, plus insupportable encore. »

— Mille canons à culasse !... cria Le Guen, dont la colère fit explosion. Mille millions d'obus à dynamite !... »

Puis, jetant son bonnet à terre avec violence et se croisant les bras sur la poitrine :

« ... Mille porte-torpilles !... Faut-il avaler de parcelles coulevres !... Eh bien ! tant pis !... autant le dire tout de suite, reprit-il avec véhémence... Je ne veux point que M<sup>lle</sup> Martine se fiance à ce mal blanchi de malheur, pour une bonne raison : c'est que je veux qu'elle se fiance avec moi !... Là !... C'est-il clair, ou ça ne l'est-il pas ?... »

— Patatras !... allons, bon !... dit Gérard en levant les bras au ciel. Il ne nous manquait que cela !... Mais puisque c'est pour rire, grand nigaud !... Elle ne sera pas fiancée... Rien ne l'empêche même de s'engager positivement, en bon français, à ne jamais épouser le moricaud, si vous le voulez, tandis que le pauvre diable lui jurera fidélité.

— *Chès !* criait Martine en minaudant, très flattée au fond, de ce mémorable débat. Il faut vous faire une raison, monsieur Le Guen...

— Je ne veux pas me faire une raison ! répliquait l'autre, complètement emballé. Croit-on que j'aurai pâti à travers un pays pareil, marché à pied, monté un éléphant, moi Le Guen, gabier de première classe, médaillé du Tonkin, — tout cela pour voir mademoiselle devenir, sous mon nez, *l'épouse* d'un nègre ?... Ah ! mais non !... Ah ! mais non !... N'y comptez pas !...

— Pardi, cela se comprend tout de même, dit Martine très impressionnée par l'argumentation de ce nouveau prétendant. Bien sûr qu'on n'est pas comme des étrangers, après avoir été arabes ensemble... on se doit quelque chose... »

En vain, on voulait calmer Le Guen : rien n'y faisait.

« Sapristi !... sont-ils assez absurdes, tous deux !... s'écria Gérard, à bout d'arguments. Eh ! mariez-vous donc !... Mariez-vous dès demain, si vous pouvez !... Mais si vous trouvez que ce soit le moyen de nous tirer d'affaire, permettez-moi de ne point partager cet avis ! »

— Écoutez, mon bon Le Guen, dit Colette en s'approchant du gabier toujours furieux et posant la main sur son bras. Pourquoi n'échangerez-vous pas, dès maintenant, votre parole avec Martine, — si elle est de cet avis, — car je ne crois pas que vous lui ayez encore demandé son consentement ?... De cette manière c'est avec vous qu'elle serait fiancée, tandis qu'avec Yata ce sera une simple forme.

— Vous croyez, mademoiselle Colette ?... demanda le pauvre Le Guen, très séduit par ce plan.

— J'en suis sûre. Du moment où elle vous aura donné sa promesse, elle ne pourra être réellement la fiancée de Yata, puisqu'elle sera la vôtre !... »

Ce raisonnement parut lumineux à Le Guen.

« De cette façon, je veux bien !... dit-il en ramassant son bonnet pour se recoiffer d'un air résolu... Si toutefois M<sup>lle</sup> Martine, comme de juste, est consentante ? »

— *Té !*... Moi, je ne dis pas non... si ce n'est pas pour me séparer des enfants...

— Je serais le dernier à vous le demander,

protesta le gabier. Alors, mademoiselle Martine, c'est entendu, nous deux, à la vie, à la mort?... Et nous sommes promis?...

— C'est entendu, répondit Martine en lui rendant sa vigoureuse poignée de main. Nous sommes promis.

— Ouf!... dit Gérard, le lendemain matin, quand il se retrouva seul avec sa sœur... Il n'est pas malheureux que tu aies trouvé la solution, Colette!... quoique je ne voie pas trop en quoi elle satisfait cet entêté de Le Guen.

— C'est tout naturel; puisque Martine est sa fiancée, il voit bien que l'autre cérémonie n'est plus valable... Je trouve très touchant, moi, qu'une simple parole échangée soit un contrat à ses yeux. Cela prouve comme il est loyal, le cher homme.

— Loyal, à coup sûr, mais surtout assomant, dans la circonstance, dit Gérard en haussant les épaules. Cette Martine!... ajoutait-il en riant, — c'est une vraie Pénélope au milieu de ses prétendants! Pourvu que la jalousie ne pousse pas Le Guen à quelque extrémité... Il ne nous manquerait plus qu'une querelle avec Yata!

— Il faut chapitrer de notre mieux ce brave ami... Et à ce propos explique-moi donc ce que tu comptes faire du tandem?... Je n'ai eu garde de rien dire, mais je n'ai pas compris du tout pourquoi tu le portais, au lieu de le faire rouler.

— Tiens!... Pour que les noirs ne se doutent pas comment une pareille machine peut nous servir à leur échapper!

— Nous échapper en tandem?... Tous les cinq?...

— C'est vrai... La chose est impraticable, j'aurais dû y songer.

— Peut-être pourrais-tu partir seul et aller voir s'il n'est pas possible de nous amener du secours, dit Colette après un silence. Il doit y avoir des Européens pas bien loin d'ici, — cette bicyclette même semble l'indiquer...

— Te laisser au milieu de ces sauvages?... Grand merci!... Je ne te quitte point, petite sœur.

— Ce serait affreux, en effet, reprit Colette en frissonnant... Mais, partir seuls, toi et moi, sans les autres, on ne saurait y songer non plus... quel dommage qu'il n'y ait pas cinq places, sur ce tandem!...

— Ce serait trop beau!... D'ailleurs je ne vois pas bien Martine « battant un record », la bonne fille!... Mais toi, qui montes si bien! quelle pitié qu'une si jolie machine ne puisse servir à rien!...

— Comme nous roulerions là-dessus! soupira Colette. Elle est en parfaite condition, n'est-ce pas?

— Ma chère, tout ce qu'il y a de mieux. Ce tandem ne doit pas dater de six mois, quoiqu'il soit à caoutchoucs pleins. Mais au désert des pneus ne seraient pas pratiques... on a même eu soin de prendre un caoutchouc plus fort, plus résistant qu'à l'ordinaire... Et vois ce cadre, ces pédales... Et tout ce qu'il faut, dans cette trousse à l'arrière, pour réparer et entretenir la machine... Cela s'en irait tout seul!...

— Sans compter qu'on pourrait aisément adapter une selle supplémentaire entre nous deux, pour Lina... Elle ne pèse pas plus qu'une plume... Te rappelles-tu ce monsieur et sa femme, au Bois, qui s'en allaient toujours ainsi, en tandem, avec leur fillette entre eux deux?...

— Oui; malheureusement, il est inutile d'y penser.

— Eh bien, n'en parlons plus... La machine servira toujours à faire croire que nous sommes protégés par un grand manitou... »

Comme Colette achevait ces mots, Martine et Le Guen rentrèrent.

« Ah! mes enfants, dit la brave fille en embrassant M<sup>lle</sup> Massey, vous n'êtes pas fâchés, n'est-ce pas, de revoir une bicyclette?

— Nous en sommes enchantés, ma bonne Martine.

— Et j'y compte bien, c'est là-dessus que vous allez vous sauver tous deux?

— Comment, nous sauver?... Et vous laisser ici, les autres?... Tu n'y penses pas!...

— J'y pense si bien, que nous venons d'en

causer, nous deux M. Le Guen... Il dit qu'il se charge de fabriquer une barque, — une pirogue, comme il l'appelle, — sans que les noirs y voient goutte, et que nous nous sauverons par la rivière, tandis que vous roulerez sur votre machine... Et que nous aurons bien peu de chance, si nous ne nous tirons pas tous d'ici!...

— Comme vous dit M<sup>lle</sup> Martine!... affirma Le Guen. Faut pas vous imaginer que vous devez rester pour nous tenir compagnie. Dès que j'ai vu cette machine-là, — on la jurerait faite pour vous, rapport à ses deux places, je me suis dit en dedans : « Le Guen, voilà « l'affaire à M. Gérard et à mademoiselle, — « avec quelque chose entre eux pour la petite! » Et vous pouvez me croire, je serai moins embarrassé d'établir une pirogue pour ma promise et moi que s'il fallait la faire pour toute la compagnie.

— Mais cette barque, — cette pirogue, — comment la construire? demanda Gérard, vivement alléché.

— Tout bonnement sur le modèle des *kaiaks* esquimaux! ce n'est pas si bête, allez!... Des peaux bien séchées, tendues sur des cercles de jonc... Et je répons que cela flottera, foi de Le Guen!

— Si c'était possible!...

— Possible?... Vous me prenez donc pour un manchot, monsieur Gérard?

— Non, certes... Avouez pourtant que vous planter là, après avoir tant marché ensemble, ce serait chanceux?

— Eh bien, je ne dis pas qu'il faut partir aujourd'hui ou demain. Mais enfin, on peut tirer des plans, se mettre à l'ouvrage... Et pendant ce temps, vous filez... Je vous vois déjà en route!

— Écoutez, mon bon Le Guen : si la pirogue était prête, je ne dis pas! répliqua Gérard, ébranlé. Vous laisser ici au milieu de ces brutes, qui feraient retomber leur colère sur vous, — non!...

— Ah! vous me croirez si vous voulez, monsieur Gérard, dit Le Guen, simplement; mais je donnerais bien un bras, et même

deux, pour vous voir hors d'ici, — surtout M<sup>lle</sup> Colette!... Cela fend le cœur, qu'elle se trouve au milieu de ces damnés gredins... Une demoiselle si douce, si bonne, si tendre aux gens et aux bêtes!... Si sa chère dame de mère la voyait ainsi!...

— Mon bon Le Guen! s'écria Gérard profondément ému.

— Ah! ma pauvre madame! soupira Martine, dont les yeux se remplissaient de larmes. Dire que nous l'avons perdue!... »

Colette avait caché son visage dans ses mains, le cœur déchiré par le souvenir évoqué devant elle. Tous avaient les yeux humides.

— Allons... haut les cœurs! dit Gérard en faisant effort pour dominer son émotion. Nous avons échappé jusqu'ici à des dangers de tout genre. Il n'y a pas de raison pour que nos chers absents n'aient pas fait de même. Nous les retrouverons, je n'en veux pas douter... Et en tout cas, nos épreuves nous auront fait apprécier à leur valeur des amis comme vous, cher Le Guen, et comme Martine... Je ne sais si nous tenterons jamais l'évasion à la pédale... Mais, en attendant, il s'agit de nous faire ici une existence tolérable... Et l'empire de Martine sur son admirateur ne manquera pas de nous y aider.

— Voilà bien ce qui me chiffonne! s'écria Le Guen en frappant la terre du pied... Faut-il avoir du malheur!... Maudit nègre, va!...

— Le malheur d'être trop be-e-elle! chantonna Gérard en prenant la taille de Martine et la forçant à dessiner un pas de valse. On tourne toutes les têtes, même les têtes de moricauds!... que voulez-vous!... on est ce qu'on est!... Et je ne voudrais point changer notre Martine pour une autre. Elle me plaît ainsi!...

— Elle me plaît bien aussi, allez! répliqua Le Guen en souriant malgré lui. Le mal est que ce gorille se permet d'être du même avis!...

— Bah! s'écria Martine. On lui apprendra à se tenir à sa place!... Et en attendant, comme dit le petit, profitons de sa bonne volonté!... »

ANDRÉ LAURIE

(La suite prochainement.)



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

### VII

#### L'ice-berg oulbuté.

Je dus ramper sur le plancher du rouf pour atteindre la porte et gagner le pont.

Le capitaine Len Guy, ayant déjà quitté sa cabine, se traînait sur les genoux, tant la bande était accusée, et il vint s'accrocher de son mieux au râtelier de tournage des pavois.

Vers l'avant, entre le gaillard et le mât de misaine, quelques têtes sortaient des plis de la trinquette abattue comme une tente dont la drisse aurait largué.

Étaient suspendus aux haubans de tribord, Dirk Peters, Hardie, Martin Holt, Endicott, sa face noire tout hébétée.

Il est à croire qu'à cette heure, le bosseman et lui eussent volontiers cédé à cinquante pour cent les primes qui leur étaient dues depuis le quatre-vingt-quatrième parallèle!...

Un homme rampa jusqu'à moi, car l'inclinaison empêchait de se tenir debout, — au moins cinquante degrés.

C'était Hurliguerly, qui se pomoyait à la façon d'un gabier sur une vergue.

Étendu tout de mon long, les pieds appuyés contre le chambranle de la porte, je ne craignais plus de glisser jusqu'à l'extrémité de la coursive.

La main que je tendis au bosseman l'aida à se hisser, non sans peine, près de moi.

« Qu'y a-t-il?... lui demandai-je.

— Un échouement, monsieur Jeorling!

— Nous sommes à la côte?... m'écriai-je.

— Une côte suppose une terre, répondit ironiquement le bosseman, et, en fait de terre, il n'y en a jamais eu que dans l'imagination de ce diable de Dirk Peters!

— Enfin... qu'est-il arrivé?...

— Il est arrivé un ice-berg en pleine brume, — un ice-berg dont on n'a pu se garer...

— Un ice-berg, bosseman?...

— Oui!... un ice-berg, qui a choisi ce moment pour faire la culbute!... En se retournant, il a rencontré l'*Halbrane*, et il l'a enlevée comme une raquette ramasse un volant, et nous voici maintenant échoués à une bonne centaine de pieds au-dessus du niveau de la mer antarctique. »

Aurait-on pu imaginer plus terrible dénouement à l'aventureuse campagne de l'*Halbrane*!... Au milieu de ces extrêmes parages, notre unique moyen de transport venait d'être arraché de son élément naturel, emporté par le basculement d'un ice-berg à une hauteur qui dépassait cent pieds!... Oui! je le répète, quel dénouement! De s'engloutir au plus fort d'une tempête, d'être détruit dans une attaque de sauvages, d'être écrasé entre des glaces, ce sont les dangers auxquels s'expose tout navire engagé dans les mers polaires!... Mais que l'*Halbrane* eût été soulevée par une montagne flottante à l'instant où cette montagne se retournait, et qu'elle fût, à cette heure, échouée presque à sa cime, non! cela dépassait les limites du vraisemblable!

Avec les moyens dont nous disposions, parviendrions-nous à descendre la goélette de cette hauteur. Je l'ignorais. Ce que je savais, d'autre part, c'est que le capitaine Len Guy, le lieutenant, les anciens de l'équipage, revenus d'un premier effroi, ne seraient pas gens à désespérer, si effrayante que fût la situation. De cela je ne doutais pas. Oui!... ils s'emploieraient tous au salut commun. Quant aux mesures qu'il y aurait à prendre, personne ne l'eût pu dire encore.

En effet, un voile de brume, une sorte de crêpe grisâtre enveloppait toujours l'ice-berg. On ne voyait rien de son énorme masse, si ce n'est l'étroite anfractuosité dans laquelle la goélette était coincée, ni quelle place il occupait au milieu de cette flottille en dérive vers le sud-est.

La plus élémentaire prudence commandait d'évacuer l'*Halbrane*, dont le glissement pouvait être déterminé par quelque brusque secousse de l'ice-berg. Étions-nous même certains qu'il eût définitivement repris son assiette à la surface de la mer?... Sa stabilité était-elle assurée?... Ne fallait-il pas s'attendre à quelque nouvelle culbute?... Et si la goélette dévalait dans le vide, qui de nous aurait pu se tirer sain et sauf d'une pareille chute, puis de l'engloutissement final dans les profondeurs de l'abîme?...

En quelques minutes, l'*Halbrane* fut abandonnée de l'équipage. Chacun chercha refuge sur les talus, en attendant que l'ice-berg se dégageât de son capuchon de vapeurs. Les obliques rayons solaires ne parvenaient point à le percer, et c'est à peine si le disque rougeâtre se sentait à travers cet amas d'opaques vésicules qui en éteignaient le flamboiement.

Cependant, à une douzaine de pas on pouvait s'apercevoir les uns les autres. Quant à l'*Halbrane*, elle ne présentait qu'une masse confuse, dont la couleur noirâtre tranchait vivement sur la blancheur des glaces.

Il y eut alors lieu de se demander si, de tous ceux qui se tenaient sur le pont de la goélette au moment de la catastrophe, aucun n'avait été projeté par-dessus les bastingages, entraîné sur les pentes, précipité dans la mer?...

À l'ordre du capitaine Len Guy, les matelots présents vinrent grossir le groupe où j'étais avec le lieutenant, le bosseman, les maîtres Hardie et Martin Holt.

Jem West fit l'appel... Cinq de nos hommes ne répondirent pas : le matelot Drap, un des anciens de l'équipage, et quatre des recrues, à savoir, deux Anglais, un Américain et un des Fuégiens embarqués aux Falklands.

Ainsi, cette catastrophe coûtait la vie à cinq des nôtres — les premières victimes de cette campagne depuis le départ des Kerguelen, et seraient-ce les dernières?...

Et, en effet, il n'était pas douteux que ces malheureux eussent péri, car on les appela vainement, vainement on les chercha sur les flancs de l'ice-berg, partout où ils auraient peut-être pu s'accrocher à quelque saillie...

Les tentatives qui furent faites après le lever du brouillard demeurèrent infructueuses. Au moment où l'*Halbrane* avait été saisie par-dessous, la secousse avait été si violente, si soudaine que ces hommes n'eurent pas la force de se retenir aux bastingages, et, vraisemblablement, on ne retrouverait jamais leurs corps que le courant avait dû entraîner au large.

Lorsque cette disparition de cinq des nôtres eut été constatée, le désespoir envahit tous

les cœurs. Alors apparut plus vivement l'affreuse perspective de ces dangers qui menacent une expédition à travers la zone antarctique !

« Et Hearne ? » dit une voix.

Martin Holt venait de jeter ce nom au milieu du silence général.

Le sealing-master, que nous avons oublié, n'avait-il pas été écrasé dans l'étroit réduit de la cale où il était enfermé?...

Jem West s'élança vers la goélette, se hissa au moyen d'une amarre qui pendait de l'avant, et gagna le poste par lequel on pénétrait dans cette partie de la cale...

Nous attendions, immobiles et silencieux, d'être fixés sur le sort de Hearne, bien que ce mauvais génie de l'équipage fût peu digne de pitié.

Pourtant, combien de nous pensaient alors que, si on eût écouté ses conseils, si la goélette avait repris la route du nord, tout un équipage n'en serait pas à n'avoir pour unique refuge qu'une montagne de glace en dérive!... Et dans ces conjonctures, ce que devait être ma part de responsabilité, moi qui avais tant poussé à la prolongation de cette campagne, c'est à peine si j'osais l'envisager !

Enfin, le lieutenant reparut sur le pont, Hearne après lui. Par miracle, ni les cloisons, ni la membrure, ni le bordage n'avaient cédé à l'endroit où se trouvait le sealing-master.

Hearne se déhala le long de la goélette, rejoignit ses camarades, sans prononcer une parole, et il n'y eut plus à s'occuper de lui.

Vers six heures du matin, le brouillard se dissipa, grâce à un abaissement assez accentué de la température. Il ne s'agissait pas de ces vapeurs dont la congélation est complète, mais bien du phénomène appelé frost-rime ou fumée gelée, qui se produit quelquefois sous ces hautes latitudes. Le capitaine Len Guy le reconnut à la quantité de fibres prismatiques, la pointe dirigée dans le sens du vent, qui hérissaient la légère croûte déposée sur les flancs de l'ice-berg. Ce frost-rime, les navigateurs ne sauraient le confondre avec la gelée blanche des zones tempérées, dont la congélation ne s'opère qu'après son dépôt à la surface du sol.

On put alors évaluer la grosseur du massif, sur lequel nous étions posés comme des mouches sur un pain de sucre, et assurément, vue d'en bas, la goélette ne devait pas paraître plus grosse que la yole d'un navire de commerce.

Cet ice-berg, dont la circonférence parut être de trois à quatre cents toises, mesurait de cent trente à cent quarante pieds de hauteur. Il devait donc, d'après les calculs, plonger à une profondeur quatre à cinq fois plus grande, et, par conséquent, peser des millions de tonnes.

Voici ce qui était arrivé :

Après avoir été miné à sa base au contact des eaux plus chaudes, l'ice-berg s'était peu à peu relevé. Son centre de gravité déplacé, l'équilibre n'avait pu se rétablir que par un chavirement brusque, qui reporta au-dessus du niveau de la mer ce qui était au-dessous. Prise dans ce basculage, l'*Halbrane* fut enlevée comme avec un énorme bras de levier. Nombre d'ice-bergs se retournent ainsi à la surface des mers polaires, et c'est l'un des plus gros dangers auxquels sont exposés les navires qui les avoient.

C'était dans une échancrure de la face ouest de l'ice-berg que notre goélette se trouvait encastrée. Elle inclinait sur tribord, son arrière relevé, son avant rabaisé. La pensée nous venait que, à la moindre secousse, elle glisserait le long des pentes de l'ice-berg jusqu'à la mer. Du côté où elle donnait la gîte, le choc avait été assez violent pour défoncer quelques bordages de sa coque et de ses pavois sur une longueur de deux toises. Dès le premier choc, la cuisine, fixée devant le mât de misaine, avait cassé ses saisines et dégringolé jusqu'à l'entrée du rouf, dont la porte, entre les deux cabines du capitaine Len Guy et du lieutenant, était arrachée de ses gonds. Le mât de hune et le mât de flèche étaient venus en bas, après la rupture des galhau-bans, et on apercevait leur brisure toute fraîche à la hauteur du chouquet. Des débris de toutes sortes, des vergues, des espars, une partie de la voilure, des barils, des caisses,

des cages à poules, devaient flotter à la base du massif et dériver avec lui.

Ce qu'il y avait de particulièrement inquiétant dans notre situation, c'est que, des deux embarcations de l'*Halbrane*, celle de tribord ayant été écrasée au moment de l'abordage, il ne restait que la seconde, — la plus grande, il est vrai, — encore suspendue par ses palans aux pistolets de bâbord. Avant tout, il fallait la mettre en sûreté, car peut-être serait-elle notre unique moyen de salut.

De ce premier examen, il résultait que les bas mâts de la goélette étaient demeurés en place et pourraient servir, si l'on parvenait à la dégager. Mais comment l'extraire de cette souille de glace, la rendre à son élément naturel, en un mot la « lancer » comme on lance un bâtiment à la mer?...

Lorsque le capitaine Len Guy, le lieutenant, le bosseman et moi nous fûmes seuls, je les interrogeai à ce sujet.

« Que l'opération entraîne de gros risques, j'en conviens, répondit Jem West; mais puisqu'il est indispensable qu'elle se fasse, nous la ferons. Je pense qu'il sera nécessaire de creuser une sorte de lit jusqu'à la base de l'ice-berg...

— Et sans tarder d'un seul jour, ajouta le capitaine Len Guy.

— Vous entendez, bosseman?... reprit Jem West. Dès aujourd'hui à la besogne.

— J'entends, et tout le monde s'y mettra, répondit Hurliguerly. Une observation, toutefois, si vous le permettez, capitaine...

— Laquelle?...

— Avant de commencer le travail, visitons la coque, voyons quelles sont ses avaries et si elles sont réparables. A quoi servirait de lancer un navire décarcassé, qui s'en irait immédiatement par le fond? »

On se rendit à la juste demande du bosseman.

La brume s'étant dissipée, un clair soleil illuminait alors la partie orientale de l'ice-berg, d'où le regard embrassait un large secteur de mer. De ce côté, au lieu de surfaces lisses sur lesquelles le pied n'aurait pu trouver un point d'appui, les flancs présentaient

des anfractuosités, des rebords, des épaulements, des plateaux même où il serait facile d'établir un campement provisoire. Cependant il y aurait à se garer contre la chute d'énormes blocs, mal en équilibre, qu'une secousse pouvait détacher. Et, de fait, pendant la matinée, plusieurs de ces blocs roulèrent avec un effroyable bruit d'avalanche jusqu'à la mer.

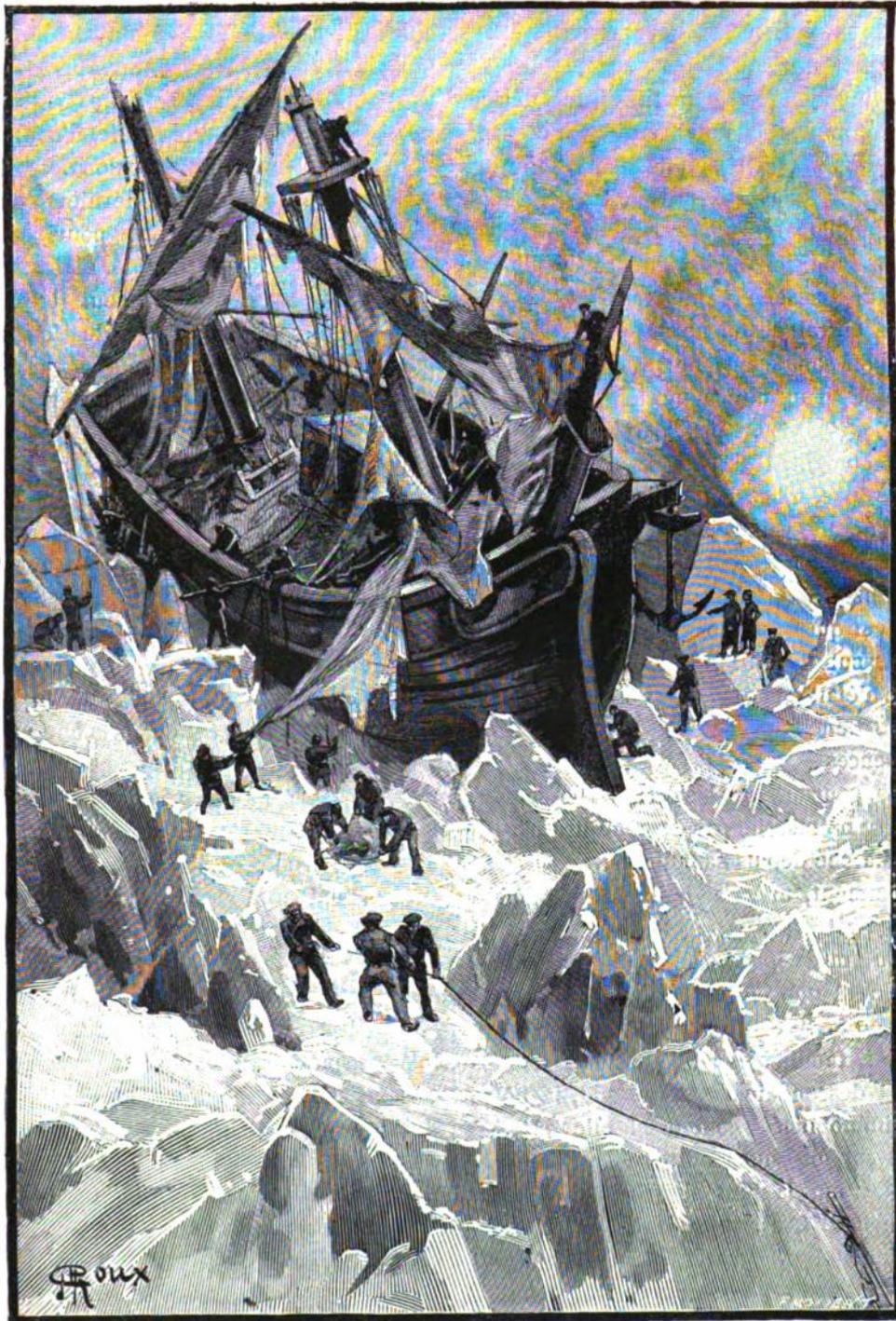
Au total, il semblait bien que l'ice-berg fût très solide sur sa nouvelle base. D'ailleurs, si son centre de gravité se trouvait au-dessous du niveau de la ligne de flottaison, un nouveau renversement n'était pas à craindre.

Je n'avais pas encore eu l'occasion de parler à Dirk Peters depuis la catastrophe. Comme il avait répondu à l'appel de son nom, je savais qu'il ne comptait pas parmi les victimes. En ce moment, je l'aperçus immobile, debout sur une étroite saillie, et de quel côté se portaient ses regards, on le devine...

Le capitaine Len Guy, le lieutenant, le bosseman, les maîtres Hardie et Martin Holt, que j'accompagnai, remontèrent alors vers la goélette, afin de procéder à un minutieux examen de sa coque. Du côté de bâbord, l'opération serait aisée, puisque l'*Halbrane* s'inclinait sur le flanc opposé. De l'autre côté, il faudrait, tant bien que mal, se glisser jusqu'à la quille en creusant la glace, si l'on voulait qu'aucune partie du bordé n'échappât à cette visite.

Voici ce qui fut reconnu, après un examen qui dura deux heures : les avaries étaient peu importantes, et, en somme, de réparation courante. Deux ou trois bordages rompus, sous la violence du choc, laissaient voir leurs gournables faussées, leurs coutures ouvertes. A l'intérieur, la membrure était intacte, les varangues n'ayant point cédé. Notre bâtiment, fait pour naviguer au milieu des mers polaires, avait résisté alors que tant d'autres, moins solidement construits, eussent été disloqués de toutes pièces. Il est vrai, le gouvernail avait été démonté de ses ferrures, mais il serait facile de le rétablir.

L'inspection terminée au dehors et au dedans, le dommage fut reconnu moins consi-



LES TENTATIVES QUI FURENT FAITES DEMEURÈRENT INFRUCTUEUSES

dérable qu'on eût pu le craindre, et nous fûmes rassurés à ce sujet. .

Rassurés... oui... si nous parvenions à remettre à flot notre goélette !

Après le déjeuner du matin, il fut décidé que les hommes commenceraient à creuser un lit oblique, qui permettrait à l'*Halbrane* de glisser jusqu'à la base de l'ice-berg. Plût au ciel que l'opération réussît, car de braver dans ces conditions les rigueurs de l'hiver austral, de passer six mois sur cette masse flottante, entraînée on ne savait où, qui eût pu y songer sans épouvante ? L'hiver venu, aucun de nous n'aurait échappé à la plus terrible des morts, — la mort par le froid...

En ce moment, Dirk Peters, qui, à une centaine de pas, observait l'horizon du sud à l'est, cria d'une voix rude :

« En panne ! »

En panne?... Qu'entendait par là le métis, si ce n'est que la dérive de l'ice-berg venait de cesser subitement. Quant à la cause de cet arrêt, ce n'était pas l'instant de la rechercher, ni de se demander quelles en seraient les conséquences.

« C'est pourtant vrai ! s'écria le bosseman. L'ice-berg ne marche pas, et peut-être n'a-t-il jamais marché depuis sa culbute !... »

— Comment, m'écriai-je, il ne se déplace plus...

— Non, me répondit le lieutenant, et la preuve, c'est que les autres, qui défilent, le laissent en arrière. »

En effet, tandis que cinq ou six montagnes de glace descendaient vers le sud, la nôtre s'était immobilisée, comme si elle eût été échouée sur un haut fond.

L'explication la plus simple était que sa nouvelle base avait rencontré le seuil sous marin, auquel elle adhérerait maintenant, et cette adhérence ne cesserait que si sa partie immergée se relevait, au risque de provoquer une seconde culbute.

En somme, c'était une grave complication, car les dangers d'une immobilisation définitive en ces parages eussent été tels que mieux valaient les hasards de la dérive. Au moins, avait-on l'espoir de rencontrer un continent,

une île, ou même, si les courants ne se modifiaient pas, si la mer restait libre, de franchir les limites de la région australe...

Voilà donc où nous en étions après trois mois de cette terrible campagne ! De William Guy, de ses compagnons de la *Jane*, d'Arthur Pym, pouvait-il être encore question?... N'était-ce pas pour notre salut que devaient être employés les moyens dont nous pouvions disposer?... Et faudrait-il s'étonner si les matelots de l'*Halbrane* se révoltaient enfin, s'ils obéissaient aux suggestions de Hearne, s'ils rendaient leurs chefs — moi surtout — responsables des désastres d'une pareille expédition?...

Et alors qu'arriverait-il, puisque, malgré la perte de quatre des leurs, les camarades du sealing-master avaient conservé leur supériorité numérique...

C'était — je le vis clairement — à cela que pensaient le capitaine Len Guy et Jem West.

En effet, si les recrues des Falklands ne formaient plus qu'un total de quinze hommes contre nous treize en comprenant le métis, n'était-il pas à craindre que quelques-uns de ceux-ci ne fussent bien près de se ranger du côté de Hearne. Poussés par le désespoir, qui sait si ses camarades ne songeaient pas à s'emparer de l'unique embarcation que nous possédions désormais, à reprendre la route du nord, à nous abandonner sur cet ice-berg?... Il importait donc que notre canot fût mis en sûreté et surveillé à toute heure.

Au surplus, un notable changement s'était produit chez le capitaine Len Guy depuis ces derniers incidents. Il semblait s'être transformé en présence des périls de l'avenir. Jusqu'ici, tout à la pensée de retrouver ses compatriotes, il avait laissé au lieutenant le commandement de la goélette, et il n'aurait pu s'en remettre à un second plus capable, plus dévoué. Mais, à partir de ce jour, il allait reprendre ses fonctions de chef, les exercer avec l'énergie exigée par les circonstances, redevenir comme à bord le maître après Dieu.

Par son ordre, les hommes vinrent se ranger autour de lui sur un plateau, un peu à la

droite de l'*Halbrane*. Là étaient rassemblés, — du côté des anciens, les maitres Martin Holt et Hardie, les matelots Rogers, Francis, Gratian, Burry, Stern, le cuisinier Endicott, et, j'y ajoute Dirk Peters, — du côté des nouveaux, Hearne et les quatorze autres marins des Falklands. Ces derniers composaient un groupe à part, dont le porte-parole était le sealing-master, qui avait sur eux une influence détestable.

Le capitaine Len Guy jeta un regard ferme à tout son équipage, et d'une voix vibrante :

« Matelots de l'*Halbrane*, dit-il, j'ai d'abord à vous parler de ceux qui ont disparu. Cinq de nos compagnons viennent de périr dans cette catastrophe...

— En attendant que nous périssions à notre tour dans ces mers où l'on nous a entraînés malgré...

— Tais-toi, Hearne, s'écria Jem West, pâle de colère, tais-toi ou sinon...

— Hearne a dit ce qu'il avait à dire, reprit froidement le capitaine Len Guy, et, puisque c'est fait, je l'engage à ne pas m'interrompre une seconde fois ! »

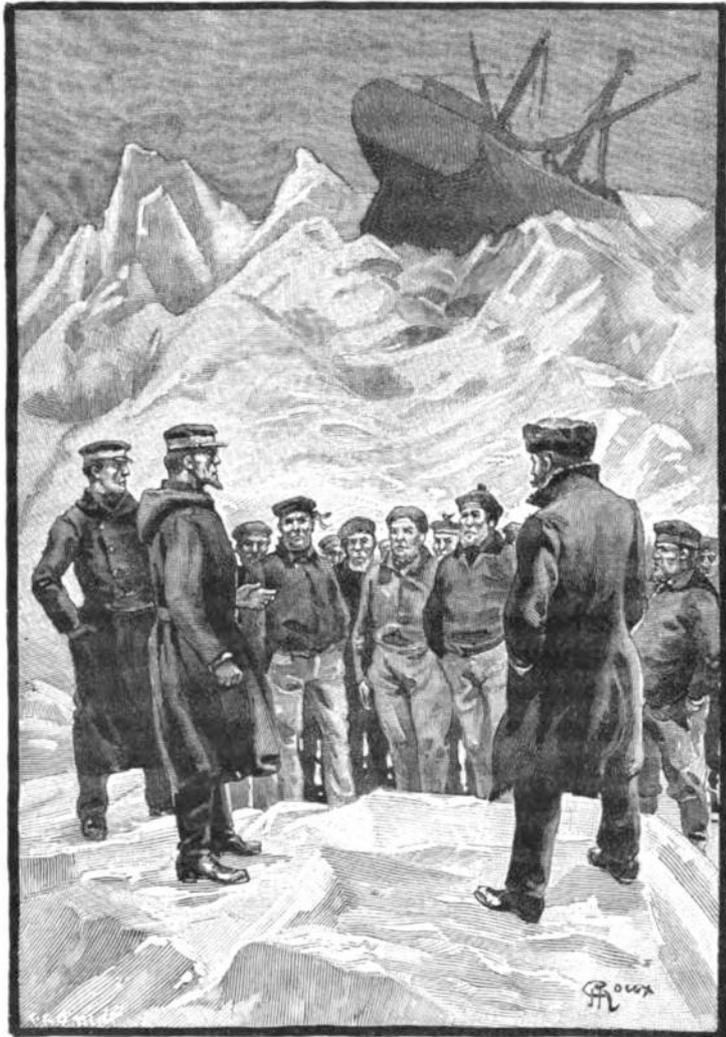
Peut-être le sealing-master eût-il répliqué, car il se sentait soutenu par la majorité de l'équipage. Mais Martin Holt alla vivement à lui, le retint, et il se tut.

Le capitaine Len Guy se découvrit alors, et, avec une émotion qui nous pénétra jusqu'au fond de l'âme, il prononça ces paroles :

« Nous avons à prier pour ceux qui ont succombé dans cette périlleuse campagne, entreprise au nom de l'humanité. Que Dieu daigne leur tenir compte de ce qu'ils se sont dévoués pour leurs semblables, et ne reste pas insen-

sible à notre voix!... A genoux, matelots de l'*Halbrane*! »

Tous s'agenouillèrent sur la surface glacée,



et un murmure de prière monta vers le ciel.

Nous attendimes que le capitaine Len Guy se fût relevé pour nous relever aussi.

« Maintenant, reprit-il, après ceux qui sont morts, ceux qui ont survécu. A ceux-là, je dis que, même dans les circonstances où nous sommes, ils auront à m'obéir, quelque ordre que je leur donne. Je ne souffrirai ni une résistance ni une hésitation. La responsabilité du salut commun m'appartient, et je n'en céderai rien à personne. Je commande ici comme à bord...

— A bord... quand il n'y a plus de navire!... osa répondre le sealing-master.

— Tu te trompes, Hearne. Le bâtiment est là, et nous le rendrons à la mer. D'ailleurs n'eussions-nous plus que notre canot, j'en suis le capitaine... Malheur à qui l'oubliera ! »

Ce jour-là, après avoir pris hauteur avec le sextant et établi l'heure avec le chronomètre, qui n'avaient pas été brisés dans la collision,

le capitaine Len Guy obtint le point suivant par ses calculs :

Latitude sud : 88° 55'.

Longitude ouest : 39° 12'.

L'*Halbrane* n'était plus qu'à un degré cinq minutes — soit soixante-cinq milles — du pôle austral.

(La suite prochainement.)

JULES VERNE.

## LA TIRELIRE

Rodolphe et Louise Listner étaient d'heureux enfants que leurs parents ne laissaient manquer de rien. Ils pouvaient donc se passer d'argent. Cependant leur père avait fait cadeau à chacun d'eux d'une tirelire, et chaque fois qu'ils rapportaient de l'école une bonne note, il leur donnait une pièce de dix ores<sup>1</sup>. Louise était économe, aussi les piécettes s'accumulaient. A la fin du mois elle faisait le compte de son argent; son père lui remettait alors en échange de la menue monnaie une pièce de deux couronnes<sup>2</sup>. Rodolphe, au contraire, puisait fréquemment dans sa tirelire. C'est une vérité bien connue que l'ordre et l'économie sont des qualités morales qui découlent l'une de l'autre. Louise était très soigneuse; elle égarait et détériorait rarement les objets qui lui appartenaient. Le manque d'ordre et l'étourderie de son frère obligeaient ce dernier à de continuels achats de plumes, de crayons, de papier et autres articles d'écolier.

Un jour, en revenant de l'école, Rodolphe perdit un de ses livres de classe. Il s'amusa à poursuivre un serin échappé de sa cage et ne s'aperçut pas qu'un volume, mal tenu par une courroie passée à son bras, glissait à terre. Grande fut sa déconvenue lorsque, de retour à la maison de ses parents, il constata la disparition de ce livre. Ce n'était pas la première fois que pareille mésaventure lui arri-

vait, il savait qu'une punition l'attendait, et d'ailleurs il avait honte de confesser cette nouvelle conséquence de son incorrigible étourderie.

Le livre coûtait deux couronnes. Or, la veille, il avait retiré de sa tirelire, en s'aidant d'un canif, sa dernière pièce de dix ores, pour remplacer la gomme à effacer perdue. Il ne possédait plus rien. Machinalement il sortit la tirelire de l'armoire où il l'enfermait et l'agita; elle ne rendit aucun son.

Les yeux de Rodolphe tombèrent sur la tirelire de Louise. Il la souleva et il entendit un joyeux bruit métallique. Une pensée traversa son cerveau : ne pouvait-il prendre dans cette tirelire l'argent dont il avait besoin pour acheter un autre livre? Ce ne serait pas un vol, mais un simple emprunt, car le surlendemain était son anniversaire de naissance, et ce jour-là sa marraine lui ferait cadeau, comme chaque année à la même date, d'une pièce de deux couronnes. Il était donc certain d'être en mesure de restituer à sa sœur l'argent dérobé.

Rodolphe avait peur d'une punition méritée, et la peur est une mauvaise conseillère. Après quelques minutes d'hésitation, elle lui fit trouver tout naturel l'acte qu'il méditait d'accomplir. Ses parents étaient absents, Louise apprenait ses leçons dans la chambre voisine. Lentement, avec de grandes précautions, il retira l'argent de la tirelire. Sa main tremblait, il tressaillait au moindre bruit. Un peu de menue monnaie s'échappa d'abord, puis une

1. L'ore vaut un peu plus d'un centime.

2. La couronne danoise vaut cent ores ou 1 fr. 40.

pièce de deux couronnes. Il remplaça celle-ci par une monnaie de cuivre qu'il trouva dans la poche de son gilet.

« Là! se dit-il, Louise s'enrichit d'une pièce de cinq ores; moi, j'évite une punition. Quel mal y a-t-il à cela? »

Et il courut chez le libraire.

La complète réussite de son action indélicate fit que les scrupules qui l'avaient d'abord arrêté lui parurent exagérés, ridicules même. Le surlendemain, il rendit visite à sa marraine et revint triomphant à la maison, une belle pièce blanche dans sa poche.

Il alla droit à l'armoire : la tirelire de Louise n'était pas à sa place accoutumée. Il eut beau chercher, elle demeura introuvable. Une grande inquiétude l'envahit. Sa sœur étant entrée dans la chambre, il lui demanda du ton le plus indifférent qu'il put :

« Qu'as-tu fait de ta tirelire? »

La fillette détourna la tête sans répondre.

Rodolphe, alors, répéta sa question.

« Tu ne le sauras pas, répondit-elle.

— Craîns-tu que je ne vole ton argent? s'écria-t-il ironiquement; mais au même instant il se sentit rougir.

— Allons, dit la bonne petite sœur, je vais te le dire, afin que tu ne me soupçonnes pas plus longtemps d'une aussi vilaine pensée. Hier, pendant que maman était sortie, je me trouvais à la cuisine lorsque je vis entrer une pauvre femme qui demandait l'aumône. Elle était horriblement pâle, et ses yeux rouges et gonflés montraient qu'elle avait beaucoup pleuré. Elle raconta que son mari était gravement malade à l'hôpital et qu'elle et ses deux enfants se trouvaient dans une affreuse misère. Tu ne peux t'imaginer combien elle paraissait malheureuse... Je courus prendre ma tirelire et je la donnai à la femme qui, une fois chez elle, a dû être bien contente en voyant ma belle pièce de deux couronnes toute neuve! »

La figure de Louise était rayonnante; mais Rodolphe avait pâli et des larmes lui venaient aux yeux. Il pensait à la malheureuse femme pour qui cette modeste somme de deux couronnes aurait représenté une richesse inespé-

rée. Par sa faute, elle et ses enfants étaient privés du peu de bien-être que cet argent leur eût procuré... Ces pauvres petits souffraient de la faim pendant qu'il avait de tout en abondance!

Il s'enferma dans sa chambre pour réfléchir au moyen de réparer sa faute. Hélas! il n'en trouvait aucun. Il avait envie de tout dire à Louise, mais c'eût été gâter la joie de la bonne petite. Oh! combien il regrettait à présent et son étourderie, cause première de sa faute, et sa lâcheté qui l'avait empêché d'avouer à son père la perte du livre!

Il fut toute la journée en proie à d'intolérables remords.

« Je suis un voleur, se disait-il, et ceux que j'ai volés sont dénués de tout! »

A l'occasion de ses onze ans, ses parents avaient invité à dîner les oncles, les tantes, les jeunes cousins de Rodolphe. Cette réunion aurait dû lui faire grand plaisir; mais, incapable de chasser ses pénibles pensées, honteux de sa faute, il fit triste figure à table. Au dessert on servit une superbe corne d'abondance en pâtisserie, remplie de bonbons, et un des oncles de Rodolphe leva son verre et but à la santé du cher petit. A ce moment, Rodolphe crut voir distinctement la pauvre femme partager entre ses deux enfants un morceau de pain sec. Il se sentait indigne de la tendresse que lui témoignaient tous les siens. Brusquement il se leva, quitta la salle à manger et courut à sa chambre, où il éclata en sanglots.

Son père vint le trouver et s'informa avec sollicitude du motif de son chagrin.

« Souffres-tu? lui demanda-t-il. Ta mère est très inquiète de te voir si bizarre un jour de fête. »

Rodolphe n'y tint plus. Il avoua tout : la perte du volume, le vol commis par lui au préjudice de pauvres gens. Il était prêt à subir le châtement qu'il méritait, mais il pria son père de lui indiquer un moyen de réparer ses torts envers cette malheureuse.

M. Listner fit en silence quelques pas dans la chambre. Enfin, il dit :

« Rodolphe, ta faute est grave. Tu as com-

mis un acte malhonnête et tu as fait taire ta conscience en te flattant de l'espoir que ton action serait sans conséquences. Tu vois maintenant qu'on ne peut prévoir les suites d'une faute. Mais crois-tu que tu eusses été moins coupable si tu avais pu aujourd'hui glisser ta pièce dans la tirelire de ta sœur?

— Non, père, répondit Rodolphe, je sens bien que j'aurais été tout aussi coupable.

— Oui, car tu n'en aurais pas moins égaré par négligence un volume, gardé le silence sur cette première faute et dérobé l'argent de ta sœur. Écoute-moi bien : ta mère et moi nous avons projeté une excursion en Suède pendant les vacances de la Pentecôte. Quelle sera, penses-tu, ta punition?

— Je ne partirai pas avec vous, répondit Rodolphe d'une voix ferme.

— C'est cela. La privation de ce plaisir sera ta punition. De mon côté, je te promets de faire des démarches pour retrouver la mendicante. »

Il embrassa son fils, puis le laissa seul. Rodolphe pleurait, car, tout en éprouvant un grand soulagement depuis qu'il avait déchargé son cœur du poids qui l'oppressait, il ne se consolait pas d'être privé du voyage en Suède.

La veille de la Pentecôte, M. Listner lui dit :

« Je suis allé à l'hôpital où j'ai trouvé le mari de la mendicante. La situation de cette famille est vraiment digne de pitié. Demain tu te rendras chez la pauvre femme, dont voici l'adresse, et tu lui remettras ton argent. »

Le lendemain matin, Rodolphe accompagna ses parents et sa sœur jusqu'au bateau qui devait les conduire en Suède. Il faisait un temps radieux; la population copenhagaise, en habits de fête, se répandait dans les rues. Beaucoup de promeneurs se dirigeaient vers la gare, d'autres prenaient le chemin du port. Les enfants et les jeunes filles portaient au chapeau et au corsage des touffes de narcisses, fleur liliacée qui s'épanouit à l'époque de la Pentecôte et qui est en Danemark l'emblème de cette fête. Rodolphe suivait la foule joyeuse avec le sentiment d'être un prison-

nier qu'on traînait à son cachot. Quel joli spectacle s'offrit à ses yeux lorsqu'il arriva sur le quai de l'embarcadère! Le Sund bleu miroitait au soleil, d'innombrables bateaux pavés donnaient au port un air de fête; loin, à l'entrée de la rade, le fort des *Trois Couronnes*<sup>1</sup> étincelait et paraissait tout blanc. Prêt à lever l'ancre, le vapeur envoyait vers le ciel pur une colonne de fumée épaisse et lançait des coups de sifflet stridents; on eût dit un cheval hennissant d'impatience.

Au moment de s'embarquer, M<sup>me</sup> Listner voulut intercéder auprès de son mari en faveur de Rodolphe; mais M. Listner, qui devina sa pensée, la regarda d'un air si sérieux qu'elle n'osa parler. Louise pleurait en embrassant son frère. Un matelot demanda si « le petit monsieur » ne s'embarquait pas, lui aussi.

« Non, je reste », répondit Rodolphe à voix basse.

Une minute plus tard le bateau s'éloigna, et jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'horizon, l'enfant demeura sur le quai maintenant désert, la main dans celle de sa nourrice, venue de la campagne pour lui tenir compagnie en l'absence de ses parents.

« Votre papa vous traite sévèrement, mon pauvre petit, dit la compatissante nourrice en prenant avec Rodolphe le chemin de la maison.

— Non, dit-il avec chaleur, papa est bon et juste. »

Mais quand il se retrouva seul dans sa chambre, son courage l'abandonna. Il se jeta sur son lit et fondit en larmes, convaincu qu'il n'y avait pas au monde d'écolier plus malheureux que lui.

Dans le courant de la journée il sortit avec la nourrice, il se sentait assez calme pour se rendre chez la mendicante. Elle habitait, dans une étroite rue, au fond d'une arrière-cour, une chambre sous les combles. Rodolphe y monta par un escalier sombre. La chambre était meublée d'un grabat, de deux chaises

1. Ainsi nommé parce qu'à l'époque où il fut construit, les souverains danois portaient la triple couronne de Danemark, de Suède et de Norvège.

boiteuses et d'une table. Sur l'une des chaises était assise la mère, occupée à faire manger un peu de bouillie à ses enfants. Les deux petits étaient pâles et maigres; à l'entrée du jeune visiteur ils levèrent sur lui ce regard craintif de chien battu qu'on remarque souvent chez de pauvres êtres sans cesse en proie à la faim et au froid.

Rodolphe resta sur le seuil de la chambre. Très embarrassé, il contemplait ce tableau de navrante misère et serrait dans sa main la pièce de deux couronnes. Il ne savait comment dire ce qui l'amenait.

La mère se leva et fit quelques pas vers lui. Aussitôt les enfants se mirent à crier et à la tirer par sa robe, en se cachant derrière elle.

Les yeux de Rodolphe tombèrent sur des morceaux de poterie dans lesquels il reconnut des débris de la tirelire de Louise. Alors il tendit à la femme sa pièce en disant qu'elle provenait de la tirelire où il l'avait prise. Il

sortit ensuite de sa poche un billet de cinq couronnes, don de sa mère.

La femme, trop émue pour pouvoir parler, regardait tout cet argent. Enfin elle balbutia un remerciement; mais Rodolphe, qui savait combien peu il méritait sa reconnaissance, descendit l'escalier quatre à quatre. Il comprenait mieux que jamais l'étendue de ses torts, et il éprouvait une sorte de consolation en pensant au dur châtement qu'il subissait.

Ses parents furent de retour le lendemain soir. Rodolphe leur montra un visage souriant. Et quand son père, en l'embrassant, lui demanda : « Eh bien! mon garçon, crois-tu que tu puisses sans rougir te retrouver en présence de la pauvre femme? » il sentit qu'il était plus satisfait, maintenant qu'il avait expié sa faute, qu'il ne l'eût été s'il avait échappé à la punition méritée.

R. RÉMUSAT, d'après le danois.

---

## DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

---

### CHAPITRE XX

#### Travail.

Le départ de Jeanne Irrigoyen mit fin à la série des distractions. Marianne, se prêtant de bonne grâce aux fantaisies de sa petite amie, lui avait fait le sacrifice des belles et claires journées de l'été de la Saint-Martin pendant lesquelles le travail aurait été si facile et si agréable; mais dès que M<sup>me</sup> Irrigoyen eut emmené sa fille, la jeune artiste reprit sa peinture avec acharnement. Elle venait de découvrir dans les environs immédiats d'Orthez un professeur en congé de convalescence, qui avait consenti à donner à Roger les leçons très espacées que tolérait le médecin et qui avait bien voulu en même temps associer l'enfant à ses promenades.

Tranquille sur le compte de son frère, Marianne pouvait sans scrupule passer de longues heures dans son atelier. Au début, M<sup>me</sup> Latapie, inquiète de ces séances de travail solitaire, s'était crue obligée de rejoindre la jeune fille.

« Ma pauvre, lui disait-elle, je viens faire un bout de causette. »

Par politesse, Marianne essayait d'écouter, de donner la réplique; mais bientôt, trop absorbée, elle n'entendait plus les questions, ne répondait que par une sorte de murmure indistinct.

*Bonne maman* finit par comprendre que M<sup>lle</sup> Mercier était tout à fait contente, ses

pinceaux à la main, et qu'on pouvait la laisser en leur seule compagnie. La vieille dame reçut, dans sa chambre dont elle était très fière, les visites de ses amies et reprit paisiblement le cours de ses lectures.

Ce fut par le tableau projeté à Saint-Jean-de-Luz que commença le travail de l'hiver. Marianne en était arrivée à la résolution de peindre la *Cascarrotte* assise sur la jetée, ses paniers vides à côté d'elle, interrogeant du regard la mer houleuse pour y chercher la barque de son mari.

Dans cette attitude, une expression de gravité inquiète était toute naturelle, et décidément Marianne aimait encore mieux ce visage assombri par le souci de l'attente qu'éclairé par le rire et la gaieté.

Tout en peignant, la jeune fille oubliait qu'elle était enfermée entre les quatre murs de son atelier; elle croyait revoir la mer changeante, respirer l'air salin, entendre près d'elle le clapotis de la vague et le léger crépitement des graviers qui retombent; elle sentait sur sa joue et dans ses cheveux passer la brise marine, elle retrouvait enfin toutes ses impressions de Ciboure et, presque sans en avoir conscience, elle les reproduisait sur sa toile. Marianne peignit d'abord avec facilité et joie : elle était bien plus qu'autrefois maîtresse de sa palette et de ses pinceaux et elle se disait que son travail était meilleur. Mais quelle est l'œuvre qui satisfait pleinement son auteur? Où est l'artiste qui n'a pas dans l'esprit un tableau, une symphonie, un poème cent fois plus beau que tout ce qu'il a mis au jour? Marianne eut des heures de découragement pendant lesquelles il lui sembla que jamais elle ne réussirait à faire de sa *Cascarrotte* ce qu'elle avait rêvé : le type de la femme du pêcheur sur les côtes ensoleillées où la vie n'a pas toutes ses rigueurs, mais où l'Océan entretient pourtant toujours un sentiment de crainte au fond de l'âme de ceux qui vivent de ses dépouilles. Tantôt elle la trouvait trop vulgaire et elle atténuait les pommettes, affina la mâchoire et le menton.

« Tiens, toi, tu n'es qu'une poupée, disait-

elle alors avec une sorte de rage, et ce que je veux, c'est une femme, une femme forte, courageuse, résistante, capable de tirer sur un câble, de porter des fardeaux, de raccommoder des filets, de les jeter elle-même au besoin... »

Et elle défaisait ce qu'elle venait de faire et recommençait à nouveau; mais, tout en reprenant la besogne de l'heure précédente, elle soupirait après un conseil, une direction. Si son cher M. Guilbois pouvait la guider, quelle différence! Il verrait tout de suite par où péchait le tableau.

Elle ne se doutait pas combien ce travail solitaire, avec ses lutttes sans cesse renouvelées, fortifiait son talent en le dégageant de toutes les influences subies jusque-là. Elle ne se rendait pas compte non plus du contre-coup salutaire que les peines et les difficultés d'un autre ordre qui avaient grandi sa personne morale avaient exercé sur son caractère d'artiste.

Ses heures de découragement ne furent pas des heures de défaillance et deux ou trois autres peintures commencées en même temps que la *Cascarrotte* occupaient la jeune fille tour à tour. Il en était une que Marianne ne manquait jamais de retourner, pour la cacher à tous les yeux chaque fois qu'elle l'abandonnait, depuis le jour où Josefa, entrée par hasard dans l'atelier, avait poussé de grandes exclamations de surprise en apercevant l'ébauche.

« Urrugne et la partie de pelote! » s'était écriée la jeune servante.

Cette scène de la vie populaire basque, qui au moment même avait paru assez peu pittoresque à la jeune Parisienne, l'obsédait maintenant. Elle revoyait souvent le groupe tumultueux des joueurs se détachant en clair sur la masse sombre des spectateurs; mais, en se rappelant les poses athlétiques des jeunes hommes, leurs torsos penchés en avant, leurs bras qui fendaient l'air, elle se disait que peindre ainsi ces personnages nombreux, sans la moindre étude d'après nature, était une entreprise trop difficile. Une photographie, un assez mauvais *instantané*,

fait deux ou trois ans auparavant par un frère de Jeanne, d'une partie dans ce même jeu de paume d'Urrugne, était son unique document, précieux en ce sens qu'il lui fournissait un groupe vivant, mais bien imparfait au point de vue de l'esthétique. Pour suppléer à l'absence de modèles, Marianne feuilletait les copies faites au Louvre d'après des dessins de Raphaël et de Michel-Ange et elle y retrouvait tantôt une épaule, tantôt un avant-bras qui lui permettaient de corriger les lignes disgracieuses de la photographie.

Mais elle avait compté sur un secours que ni Raphaël ni Michel-Ange ne pouvaient lui fournir et qui n'arrivait pas.

Depuis le départ de Jeanne elle n'avait pas revu Élie Perrier. « Cela est parfaitement dans l'ordre, s'était-elle dit d'abord. Cette enfant partie, il n'a plus de raison pour venir ici à chaque instant. Il a ses malades, comme moi j'ai ma peinture. »

Cette dernière phrase, qui lui avait paru devoir caractériser à merveille leurs situations respectives, lui semblait beaucoup moins satisfaisante que lorsqu'elle l'avait prononcée pour la première fois. Et puis, jamais elle n'avait pensé à une interruption brusque et complète de leurs relations amicales; les rencontres chez M<sup>lle</sup> Amanda, une visite de temps en temps le jeudi, jour où elle et M<sup>me</sup> Latapie recevaient leurs connaissances, une apparition le dimanche soir à une petite réunion intime, devaient dans son idée remplacer les entrevues presque quotidiennes. Elle s'était imaginé que le nouveau tableau intéresserait le jeune homme bien plus vivement que ses autres peintures, qu'ils en auraient causé, qu'il lui aurait expliqué un coup, pris devant

elle les attitudes diverses des joueurs... Mais le jeune docteur n'entraît jamais chez M<sup>lle</sup> Tardieu quand Marianne s'y trouvait, et il n'avait pas mis le pied une fois dans la maison Lata-



pie. Jeanné Irrigoyen ne fournissait aucune explication de ce phénomène étrange; les lettres de Bidart étaient très gaies, pleines de détails amusants sur les incidents du moment et d'allusions aux semaines passées ensemble, mais la jeune fille paraissait ne savoir d'Orthez que ce que son amie lui en racontait.

A la surprise succéda l'ennui; certes il était très satisfaisant de voir sur le visage de *bonne maman* l'expression de quiétude qui avait peu à peu remplacé son air de souci perpétuel; très agréable d'être traitée par M<sup>lle</sup> Tardieu en amie privilégiée, de recevoir

un accueil amical chez l'oncle Lacoste, chez M<sup>me</sup> Casaban et jusque chez les pauvres Minvielle, qui écoutaient les moindres paroles de la jeune personne avec un saint respect; pourtant au milieu de toutes ces affections, il en manquait une, dès longtemps devinée, dont elle avait essayé en vain d'arrêter les progrès et à laquelle son cœur avait fini par répondre. Rien ne remplaçait ces causeries tantôt gaies, tantôt sérieuses sur tous les sujets imaginables, semées de vives discussions qui aboutissaient toujours à un accord parfait, et surtout rien ne valait cette atmosphère spéciale qu'avaient créée autour d'elle pendant quelques semaines l'admiration, le respect, les égards d'un homme qui lui était tout dévoué. Puis l'inquiétude la prenait. Qu'avait-elle donc fait pour éloigner ainsi, subitement et complètement, celui en qui elle s'était habituée à voir presque un fiancé? Autrefois, il lui était arrivé de laisser échapper, en une parole dure et sèche, son désir de réagir contre l'inclination qui l'entraînait malgré elle; mais, depuis son retour à Orthez, rien de semblable n'était venu sur ses lèvres. Serait-il possible que les parents d'Élie se fussent déclarés contre elle après l'avoir comblée des prévenances les plus significatives?

Elle se perdait en conjectures, et par moments la confiance que le jeune homme lui avait inspirée en était ébranlée; digne et vaillante, elle ne laissait cependant soupçonner à personne le trouble de son âme. Toujours gaie et tendre avec son petit Roger, prévenante envers M<sup>me</sup> Latapie, son égalité d'humeur faisait régner autour d'elle le calme et la paix.

La vieille grand'mère l'appelait : « Ma bonne fille. »

« Rayon de soleil »! disait Amanda, et l'oncle Lacoste, quand il s'aventurait en ville, ne donnait plus à Marianne son vieux nom de « pauvre de vous ».

Ce n'était que dans son atelier et devant sa *partie de pelote* qu'elle se permettait la rêverie faite tantôt de regret et plus souvent d'espoir.

Ce tableau, elle était bien obligée de se l'avouer maintenant, si elle l'avait entrepris, c'était pour avoir un prétexte de reproduire les traits de certain joueur de paume qui l'intéressait plus que personne au monde. Elle dirait à ceux qui verraient cette peinture : « C'est une scène curieuse qui m'a plu »; mais un jour ne viendrait-il pas où elle pourrait murmurer à l'oreille de quelqu'un : « C'est à Urrugue que mon avenir s'est décidé; c'est là que mon bonheur futur m'est apparu pour la première fois! »

Au milieu de ces rêveries vagues elle eut un matin une grande joie bien réelle. Une lettre de M. Guilbois lui annonçait qu'une commande inespérée, et dont il cherchait vainement à découvrir l'origine, venait de lui être faite : on lui demandait un tableau pour une église de Seine-et-Oise et on l'engageait à concourir pour la décoration d'une mairie des environs de Paris. Le courage lui était revenu et il espérait bien montrer qu'il y avait encore de l'étoffe chez le vieux père Guilbois.

Cette grande nouvelle, après le premier moment de satisfaction pleine et entière, causa une certaine perplexité à la jeune fille. En d'autres temps, Élie Perrier se serait réjoui avec elle et il se serait chargé de transmettre des remerciements à qui de droit.

Que faire maintenant? Après une journée d'hésitations, Marianne se décida à prendre la plume et à écrire à M<sup>me</sup> Perrier une très gentille petite lettre qui commençait par ces mots affectueux : « Chère tante de Jeanne. »

Cependant décembre était venu et avec lui les jours gris, les longues nuits pluvieuses. Roger, à chaque instant privé de sa promenade, se réfugiait dans l'atelier; sa suprême consolation était de s'installer près de sa sœur avec un crayon et une feuille de papier. Mais la persévérance n'était pas le fort du bonhomme, et souvent il quittait son crayon pour regarder peindre Marianne.

La partie de paume eut tout de suite son approbation enthousiaste.

« Cette peinture-là, au moins, signifie quelque chose », disait-il d'un grand air pro-

tecteur qui faisait rire Marianne ; puis il se lançait dans des appréciations non moins divertissantes. La figure qu'il critiquait particulièrement était celle du docteur ; il la déclarait aussi peu ressemblante que possible

« Mais aussi, disait-il, ce n'est pas étonnant ; tu ne le fais jamais poser ; tu n'as pas même su te procurer sa photographie. Heureusement pour toi, ma pauvre enfant, je crois en avoir une dans le fond de quelque tiroir. » (Depuis que Roger fréquentait le professeur Durocher il soignait beaucoup son langage.) Le petit homme possédait en effet un portrait assez bon d'Élie Perrier que celui-ci lui avait offert pendant sa coqueluche. Marianne accueillit la photographie d'un air fort indifférent, mais elle ne se fit pas faute de l'étudier avec soin, et grâce à cette image, la figure du champion de Bidart ne tarda pas à prendre un relief et une vie qui en faisaient le vrai centre du tableau.

Roger voulut bien se déclarer plus content, mais aussitôt il formula de nouvelles critiques : les arbitres du jeu n'étaient pas à la bonne place, ceux d'Urrugue se trouvaient groupés tout autrement, enfin la manière dont les *gants* d'osier étaient attachés manquait d'exactitude et il insistait pour que ces détails fussent rectifiés.

« C'est bien simple, je n'ai qu'à aller trouver le docteur ; il me donnera tous les renseignements », dit l'enfant, qui ne se doutait pas de l'interruption totale des relations de la maison Latapie avec le jeune homme.

« Non, non, garde-t'en bien ! s'écria Marianne. Il ne faut pas ennuyer le docteur de nos petites affaires, il ne se soucie plus de nous, mon pauvre Roger.

— Alors, persista l'enfant, je vais écrire à Jeanne ; elle connaît très bien toutes les règles du jeu, son père et son frère aussi, et tu verras qu'elle me répondra. »

Marianne, qui connaissait le peu de goût de son frère pour le style épistolaire, ne mit pas en doute que cette fantaisie ne se dissipât dès qu'il se trouverait en présence d'une feuille de papier à remplir. Aussi fut-elle toute surprise lorsque, le soir même, Roger vint lui demander un timbre pour sa lettre déjà fermée et prête à partir.

« Il ne faut jamais négliger les petites choses », dit-il sentencieusement. Il aurait pu ajouter que, des petites choses, les grandes sortent quelquefois.

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(La suite prochainement.)

---

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

I

« Bonjour, mamzelle Arthémise, j'espère que votre santé est bonne ? »

Georgette Ranchon accompagna ces paroles d'un salut si respectueux qu'Arthémise Folichette, la cuisinière de M<sup>me</sup> Martel, se sentit flattée.

« Merci, ma petite, je ne vais pas mal, quoique ce panier de provisions soit un peu lourd pour mes cinquante ans.

— Si vous voulez que je vous le porte, mamzelle... je suis forte, allez !

— Le fait est que tu deviens un assez gentil brin de fille... Là... prends bien l'anse par le milieu ; fais attention ! il y a des œufs en dessus pour faire des œufs à la neige.

— De la neige dans cette saison ! faut être joliment habile pour faire une pareille chose ! »

Arthémise se mit à rire :

« C'est aussi que je suis très habile, ma pauvre Frisonne.

— Pourquoi est-ce que vous ne m'appelez pas Georgette, de mon vrai nom ?

— Tu sais bien qu'ici, tout le monde te nomme Frisonne l'Engourdie ; est-ce que cela te fâche ?

— Frisonne m'est égal, c'est vrai que mes



cheveux frisent ; mais l'Engourdie, c'est laid, pas vrai ?

— Pourquoi mérites-tu ce surnom ? A entendre ta tante, tu ne comprends jamais ce qu'on te dit, ou tu y mets un quart d'heure.

— D'abord, elle n'en sait rien, sa montre est cassée depuis longtemps et la vieille horloge ne marche plus ; ensuite si mon esprit est engourdi, ça ne m'empêchera pas de bien travailler et de gagner ma vie, car j'ai une fameuse envie de me placer !

— Bah ! une gamine comme toi, tu aimes le travail !

— Au fond, j'aimerais mieux jouer ; seule-

ment je vois que ma tante se fatigue de me donner du pain... il est plus dur à avaler depuis que j'ai compris que ça lui ferait plaisir que je m'en aille.

— C'est la pure vérité, ma pauvre fillette ; faute d'esprit, tu as du cœur ; aussi je veux essayer de te trouver de l'ouvrage. Voyons, que désires-tu faire ? »

M<sup>lle</sup> Arthémise était arrivée devant la maison de ses maîtres. Frisonne déposa le lourd panier et après deux minutes de réflexion, répondit :

« Je voudrais, par exemple, devenir une grande cuisinière comme vous !

— Tu n'es, ma foi, pas difficile ! s'écria Arthémise très flattée. Crois-tu que tout le monde est né pour un métier aussi délicat ! Enfin, on verra. Repasse demain au marché à l'heure où j'y vais.

— Faudra-t-il encore porter votre panier ?

— Si tu veux, ça n'est jamais de refus... tiens, voilà quatre sous pour ta peine. »

Pendant que Frisonne enchantée courait raconter la bonne nouvelle à sa tante, la vieille cuisinière, rentrée dans son royaume, se disait :

« Aussi bien elle qu'une autre, après tout ! Si madame veut, je la garderai comme seconde... elle est polie et proprette. Quant à l'esprit, elle n'en a pas besoin ; sans me vanter, j'en ai bien pour deux ! »

Le lendemain, sur la place du marché, elle trouva Georgette Ranchon :

« Prends ce panier et marche à côté de moi ! ordonna-t-elle en se rengorgeant, tâche de te tenir droite ; la tête haute, les épaules effacées... c'est cela... il faut qu'une vraie cuisinière ait bonne façon.

— Une cuisinière, mamzelle !... Ah ! mais... ah ! mais... »

Georgette, sans oser questionner (car Arthé-

mise avec ses gros sourcils et sa voix de stentor lui faisait un peu peur), allongea le pas près d'elle et se tut pendant qu'on fit les emplettes. Néanmoins, elle se demandait tout bas pourquoi elle devait avoir bonne façon comme une vraie cuisinière.

« Ainsi, pensait-elle avec étonnement, si M<sup>lle</sup> Arthémise marchait tout bonnement comme la mère Robert que v'là devant nous, elle ne serait plus une vraie cuisinière... peut-être même qu'elle gâterait ses sauces... elle a ben raison de dire que c'est un métier délicat. »

Pénétrée de ces nouveaux principes, la petite se redressait au point d'en avoir mal dans le cou. Bientôt elles arrivèrent devant la porte de M<sup>me</sup> Martel :

« Entre, j'ai à te parler sérieusement, » dit Arthémise devenant solennelle.

Frisonne fit son entrée sur la pointe du pied, par respect pour le pavé éblouissant de la cuisine ; mais, lorsqu'elle se trouva en face de la double rangée de casseroles de cuivre qui brillaient comme autant de soleils, elle ne put contenir son admiration :

« Que c'est beau ! que c'est donc beau ! » s'écria-t-elle en joignant les mains.

— Pour une engourdie, tu comprends joliment la beauté d'une cuisine, répliqua Arthémise de plus en plus satisfaite de sa protégée. Comprends-tu aussi bien ce qu'il faut savoir pour devenir un fin cordon bleu ?

— Je me figure, mamzelle, qu'on apprend tant de choses que la tête m'en tourne, rien que d'y songer !

— Tu n'as pas tort, ma fille ; avant de savoir trousseur une volaille, accommoder un civet, dresser une galantine, faire rôtir un

filet bien à point ; sans parler des crèmes, des gâteaux, des entremets de toutes sortes, tu piocheras dur !... oui, j'ai dit : tu piocheras, car, comme il me faut une petite servante



pour m'aider, madame veut bien que je te prenne à l'essai... D'excellents maîtres qu'on a ici ; j'ai la confiance de madame depuis plus de dix ans ; aussi j'ose dire qu'il est impossible de trouver une domestique qui aime mieux ses maîtres... je leur donnerais mon sang !...

— Pourquoi faire ? demanda Georgette un peu effrayée.

— Pour... pour... dame, c'est une phrase qui se dit quand on veut montrer qu'on a du dévouement pour quelqu'un ; mais, au fond, je fais déjà beaucoup pour monsieur et ma-

dame en soignant si bien leurs repas... jamais rien de manqué ni de brûlé!...

— Oh! mamzelle, que vous êtes bonne! quelle joie quand je vas dire ça à ma tante! »

Frisonne se mit à danser autour de la cuisine :

« Attention! cria aussitôt Arthémise, faut laisser ces manières-là aux enfants. Quel âge as-tu ?

— Quatorze ans du mois dernier.

— Hum! c'est bien jeune et je prévois que tu me feras de fameuses escapades!

— Oui, mamzelle! j'en ferai des escapades tant que vous voudrez, je vous le promets.

— Jolie promesse!... je parie que tu ne sais pas ce que c'est qu'une escapade?

— Dame, je pense que c'est quelque chose de bon à manger, c'est-il difficile à faire? »

Arthémise ne put s'empêcher de rire de la naïveté de la pauvre Frisonne; elle la renvoya, en promettant d'aller s'entendre avec sa tante le soir même.

« Tante! cria la petite en rentrant, écoutez la belle nouvelle: M<sup>lle</sup> Thémise, la domestique de chez M<sup>me</sup> Martel, va me prendre avec elle; je serai sa petite servante, j'apprendrai beaucoup de choses et je gagnerai de l'argent!... Elle va venir savoir si vous voulez bien que je m'en aille; vous ne direz pas non, j'espère? »

La mère Lafare hochait la tête :

« Je ne demande pas mieux que tu gagnes ta vie, car, sans reproche, la dernière pièce que ton père avait laissée pour toi en mourant est dépensée depuis trois semaines, et tu serais une charge pour moi; seulement, mamzelle Folichette ne sait peut-être pas qu'il faudra tout t'apprendre? »

— Oh! elle me connaît bien, allez, puisqu'elle m'appelle Frisonne l'Engourdie, et elle

dit comme ça : Si tu n'as pas de tête, tu as du cœur, ça me va. Le cœur, c'est peut-être bien utile aussi pour faire la cuisine, hein, tante? »

Pour toute réponse, la tante de Georgette se contenta de hausser les épaules et marmotta d'un air rechigné :

« Enfin, ils peuvent essayer de toi chez M<sup>me</sup> Martel, si cela leur plaît; tache de n'y pas faire trop de bêtises. »

Quand Arthémise entra, tante et nièce l'écoutèrent avec respect; ce fut pour elle l'occasion de prononcer un beau discours sur la science et le talent des cuisinières en général, et sur son propre mérite qui la mettait au-dessus des cordons bleus du pays. Puis, Georgette prit son léger bagage préparé d'avance, embrassa sa tante et ses petits cousins qui revenaient de l'école,

et suivit sa protectrice d'un pas joyeux.



## II

Comment faire comprendre aux enfants riches ce que pensent les petits ouvriers de leur première journée de travail? C'est pour eux un moment plein de charme que celui où ils se disent : Je commence à gagner ma vie! Fiers de leur nouvelle importance, ils relèvent la tête, mais ils écoutent les observations de ceux qui les emploient.

Lorsque le lendemain matin, à sept heures, M<sup>lle</sup> Arthémise frappa à la porte de l'étroite chambrette de Frisonne, celle-ci était déjà coiffée et habillée; elle ouvrit avec empressement.

« A la bonne heure, tu n'es point paresseuse, dit la cuisinière satisfaite, mets devant toi ce tablier et cours chercher le lait et les petits pains pour le premier déjeuner. »

Georgette s'acquitta promptement de sa commission, ce qui lui valut un second

compliment de la redoutable Arthémise.

« Maintenant, dit cette dernière quelques minutes plus tard, porte cela dans la salle à manger, les maîtres attendent. »

Elle lui mit dans les mains une cafetière et un pot rempli de lait chaud. Georgette, que l'émotion rendait rouge comme une pivoine, entra dans la salle à manger à petits pas comptés, de crainte de répandre une goutte de café ou de lait, et déposa gravement les deux vases sur la table. Quoiqu'elle n'osât pas lever les yeux, elle sentait que les regards de ses maîtres étaient fixés sur elle.

« Ah! ah! voilà notre nouvelle domestique! dit M. Martel en riant, si elle n'est pas sage, je pourrai la mettre dans ma poche... »

Il fut interrompu par les exclamations des enfants, Henri, un garçon de quatorze ans, et Berthe, de deux ans plus jeune.

« C'est Frisonne! c'est Frisonne l'Engourdie!... »

La pauvre Georgette, entendant les éclats de rire qui suivirent, demeura au milieu de la salle, la tête basse, l'air piteux; elle tortillait gauchement dans ses doigts les rubans de son tablier trop grand pour elle.

« Paix! dit enfin M<sup>me</sup> Martel, vous intimidez cette enfant... voyons, petite, relève la tête; pourquoi t'appelle-t-on l'Engourdie? »

— Ils disent tous que quand on m'explique une chose, je comprends le contraire. »

Le garçonnet eut un joyeux battement de mains.

« Bravo! voilà qui sera charmant, petite mère; elle sucrera les rôtis, et nous trouverons du sel pour assaisonner nos fraises! »

— Pour ça, non, monsieur; ceux qui disent ça se trompent aussi; quelquefois je comprends le contraire, mais, le plus souvent, je ne comprends pas du tout! »

Cette franche déclaration provoqua une

nouvelle explosion de gaieté à laquelle les parents prirent part.

« Je suis sûr, s'écria Henri, qu'elle sera trop bête pour aider Arthémise.

— Voilà une parole brutale, mon ami, dit M. Martel; vois, la pauvre fille s'en va les larmes aux yeux.

— Bah! elle entend dire cela partout...

— Par des gens mal élevés et grossiers, sans doute; mais je voudrais bien que tu ne te rangeasses pas dans cette catégorie. »

Henri n'aimait pas à être pris en faute; il réunit donc ses livres d'étude et sortit en marmottant :

« Si elle pleurniche pour rien, elle me fera gronder toutes les cinq minutes, cette petite... »

— Maman, demanda Berthe, veux-tu me permettre d'aller voir si Frisonne est consolée?

— Oui, quand nous quitterons la table, tu pourras voir ce qu'elle devient. »

Berthe, sa dernière tartine achevée, se glissa dans la cuisine, qu'Arthémise avait laissée à la garde de Georgette.

« Eh bien, ma pauvre Frisonne, as-tu encore de la peine? »

— De quoi qu'il faut avoir de la peine, mamzelle?

— Il ne faut pas en avoir, au contraire... seulement, je croyais que tu n'étais pas contente de ce qu'a dit Henri.

— C'est vrai, quand le petit monsieur a parlé, j'ai eu une jolie peur que madame me renvoyât tout de suite... et maintenant, pour qu'on me garde ici, je vas faire tout ce que je peux pour réfléchir... réfléchir...

— Ainsi, tu ne pleures plus? demanda Berthe.

— Pas pour le moment, mais j'vas recommencer tout à l'heure en épluchant mes oignons. »

Berthe aimait beaucoup à commander, chose



difficile avec une bonne de l'âge et du caractère d'Arthémise.

Désirant essayer son autorité sur la petite servante :

« Écoute, lui dit-elle, si tu veux être gentille avec moi et m'obéir tout à fait, je te promets qu'on ne te renverra pas.

— C'est donc vous qui êtes la maîtresse ici, mamzelle ?

— Certainement.

— Et votre frère, est-il le maître aussi ?

— Un peu aussi, mais pas tant que moi. »



Georgette regarda Berthe d'un air perplexe :

« Alors, qui est-ce qui obéit à vos parents ?

— Ma pauvre Frisonne, répondit Berthe piquée, tu fais vraiment des questions ridicules. Veux-tu oui ou non m'obéir ? c'est tout ce que je te demande...

— Pour ça, oui, mamzelle, que je veux bien... pourtant, si madame me commandait une chose et que vous me disiez d'en faire une autre, je serais dans un fier embarras...

— Oh ! alors, il faudrait obéir à maman... parce qu'elle est plus grande...

— Et si mamzelle Thémise me disait aussi de faire autrement, c'est elle que j'écouterais, parce que madame est plus petite qu'elle. J'ai compris, hein ?...

— Pas du tout, Arthémise est une domes-

tique comme toi et obligée de faire ce que nous voulons.

— Je suis au moins la maîtresse de ne pas vous laisser commander dans ma cuisine, gronda en ce moment la grosse voix d'Arthémise ; si vous vous mêlez déjà de Frisonne, je n'en ferai rien de bon... Allons, ma fille, mets-toi à éplucher les légumes.

— Vous pouvez bien les éplucher vous-même, Arthémise ; Frisonne va m'aider à épousseter ma chambre.

— Ta, ta, ta, madame a dit cent fois que vous étiez assez grande pour faire ces choses-là toute seule.

— Viens donc ! reprit Berthe en tirant Frisonne par le bras.

— Reste ici ! ordonna la cuisinière rouge de colère.

— Si tu ne me suis pas, je vais me fâcher...

— Ne t'avise pas de bouger, ou sinon... »

Les ordres contraires pleuvaient sur la petite servante, qui avançait et reculait tour à tour, en ouvrant des yeux effarés. A la fin, Berthe et Arthémise s'écrièrent en même temps :

« Dieu ! que tu es engourdie !

— Pardon... excuse, mesdemoiselles, comment est-ce que je pourrais bien m'y prendre pour vous contenter toutes les deux à la fois ? »

Le ton soumis de Georgette fit honte à la petite despote et calma subitement la cuisinière.

« Tu n'as pas tort, après tout, fit celle-ci, quoique je t'aie répété cent fois que c'est à moi que tu dois obéir... Voyons, mademoiselle Berthe, soyez raisonnable... je vous laisserai emmener Frisonne une autre fois, si cela vous fait plaisir. Voilà qu'on sonne ; je parie que c'est votre maîtresse de français. »

Elle voulut aller ouvrir, mais Berthe se suspendit à son bras :

« J'emmènerai Frisonne souvent, souvent, n'est-ce pas ? elle sera aussi ma petite domestique.

— Sans doute, je ne peux pas vous en empêcher... mais laissez-moi passer ; on resonance. »

Berthe exécuta deux ou trois bonds pour

célébrer la victoire qu'elle venait de remporter :

« Tu vois bien, Frisonne, que je suis vraiment la maîtresse!... nous nous amuserons; je ne gronde pas comme Arthémise, moi!... et je ne te ferai pas pleurer en épluchant de l'oignon! »

Là-dessus, elle courut rejoindre M<sup>lle</sup> Hermette, qui l'attendait pour commencer sa leçon.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## PÊCHE ET CHASSE

### SUR LES COTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER LES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMER

#### PREMIÈRE PARTIE. — DE LA PÊCHE (Fin.)

##### PÊCHE AUX TRAMAIS.

Les tramails sont des filets hauts de 2 mètres à 2<sup>m</sup>,50 et longs de 700 à 800 brasses. Ils sont garnis dans le bas de plombs et dans le haut de carrés de liège ou flottés. De cette façon, ils sont maintenus verticalement dans l'eau.

On embarque les tramails avec soi, et pendant qu'un homme nage à la godille ou à l'aviron, ou sous un peu de toile, un autre homme déplie les tramails préalablement arrangés par paquets au fond du bateau et les laisse glisser à l'eau. On s'arrange pour faire un vaste demi-cercle dans lequel les poissons sont enfermés.

Il faut pêcher en eau peu profonde, de manière que les plombs soient à fond et que le poisson ne puisse passer sous les tramails. Les filets ainsi déployés, on tire chaque extrémité à terre et on récolte le poisson.

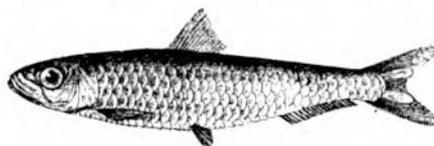
On fait de cette manière de merveilleuses pêches. Dans la baie de la Frenaye, on a pris une nuit pour 22,000 francs de bars, et il n'était pas rare, à Saint-Jacut, de ramener trois ou quatre cents mulets ou bars d'un seul coup de tramails.

On pêche aussi le hareng et la sardine de cette façon.

A l'époque du passage, on tend en pleine mer d'immenses tramails qui barrent une

étendue considérable de mer. Puis on jette autour de la rogne de morue (œufs de morue) qu'on expédie de Terre-Neuve pour cet usage. Les sardines et les harengs viennent donner dans les filets et s'y embarrassent par les œufs. Les filets rompent souvent sous le poids des poissons ainsi capturés.

Aux Sables-d'Olonne, en 1887, nous primes



SARDINE

de la sorte 1,800 kilos de sardines longues comme la main, et la pêche était si abondante à ce moment, que les poissonneries ou fabriques de sardines à l'huile refusaient d'en acheter, ne suffisant pas à la fabrication. Nous fûmes obligés de vendre notre pêche pour faire de l'engrais, à raison de quatre centimes le kilogramme. On offrait dans les rues un cent de très belles sardines choisies pour quatre sous.

Cette pêche aux tramails est des plus intéressantes, mais, comme celle au chalut, elle doit être laissée aux pêcheurs de profession, car le matériel est fort coûteux et encombrant pour le simple amateur. Je n'en ai fait mention que comme mémoire et pour engager

mes lecteurs à assister au moins une fois à ces splendides captures.

#### PÊCHE AUX CORDES.

J'aborde la pêche aux cordes, que tout le monde peut pratiquer avec agrément et succès. Il faut pouvoir disposer d'un canot, qu'on trouve facilement à acheter ou à louer à des prix raisonnables dans tous les ports de pêche. Comme mémoire, on peut se baser, pour l'achat d'un canot, sur le prix de quinze francs par pied de longueur, gréement non compris, et à l'état neuf.

C'est-à-dire qu'un canot neuf de dix pieds, soit de 3<sup>m</sup>,33, coûtera 150 francs, prix fort. Il faut compter la moitié ou les deux tiers en plus pour le gréement, les voiles, les avirons, les cordages, les ancres et les accessoires divers. Bref, pour 250 francs vous pouvez avoir un canot neuf, parfaitement gréé. D'occasion, vous trouverez des canots en parfait état pour 100, 120 ou 150 francs. Tout cela s'entend pour le canot de dix pieds. C'est suffisant, quoique un peu petit; une bonne grandeur est le canot de treize pieds.

Mais le choix d'un canot nous entraînerait trop hors de notre sujet, et je ne m'y appesantirai pas davantage.

Si vous ne connaissez pas la manœuvre d'un bateau à voiles, prenez avec vous un marin expérimenté. D'ailleurs, pour tendre les cordes, il faut être au moins deux.

Dans le canot, on embarque un panier rond appelé *manne*, et dans lequel on a rangé ou *lové* la corde, les hameçons tout amorcés. Comme amorces de fond on emploie la *marginette*, le *minart* ou le *lançon*.

La meilleure manière de lover la corde à l'intérieur de la manne, c'est de la disposer en rond, en plaçant les hameçons garnis au centre sans les embrouiller. On se munit de deux gros cailloux pesants et de quelques autres plus petits, mais tous de forme allongée. Les deux gros cailloux sont destinés à être mis à chaque bout de la corde, et les petits de place en place pour la faire caler à fond. Il est préférable d'attacher les cailloux d'avance

(à l'exception des deux gros qui se mettent en dernier et au moment de mouiller la corde) à un avançon par un nœud coulant, à mesure que vous lovez votre corde dans la manne. De la sorte vous n'avez pas de retard pour tendre votre ligne, et, si la mer est houleuse, vous ne risquez pas de vous déchirer les mains avec les hameçons par suite de la grande tension de la corde.

Arrivé sur le lieu de pêche, on plie les voiles, et l'un des deux hommes s'arme d'une godille ou d'avirons pour diriger le canot. L'autre homme mouille la corde, c'est-à-dire la déroule et la plonge à fond. Il a commencé par fixer solidement une des deux grosses pierres à une extrémité; une bouée ou flotte est attachée à l'aide d'une longue corde ou orain au nœud qui attache la pierre à la ligne, de façon à retrouver facilement la place où est mouillé le commencement de la ligne; puis, pendant que l'un godille ou nage, en s'efforçant de se diriger le plus en ligne droite possible sur un point déterminé, l'autre déroule la corde et la tend dans la mer; il faut constamment sentir la corde tendue *raide* et ne pas la dérouler davantage tant qu'on la sent molle et flottante.

Lorsque toute la corde est déployée, on fixe à la dernière extrémité la deuxième lourde pierre que l'on mouille à fond, en ayant toujours eu soin d'y attacher une deuxième bouée de liège de la même façon que la première. Vous êtes ainsi certain de retrouver votre ligne, surtout si vous avez pris des amers à chaque extrémité de votre corde.

Si on ne dispose pas de bouées de liège, on prend deux flottes de bois. Dans les deux cas, il est bon de les peindre en blanc ou en rouge, afin de les remarquer plus vite.

Il faut avoir soin que les orains des bouées aient une longueur suffisante pour que celles-ci puissent flotter librement, sans risquer de disparaître sous l'eau à marée haute par suite de manque de longueur.

L'opération étant terminée, vous rentrez à terre pour revenir à la marée suivante ou le lendemain.

Si vous voulez relever votre corde deux ou

trois heures après la pose, vous l'attachez, une fois entièrement déroulée, par son extrémité à l'ancre ou au grappin de votre embarcation, et vous mouillez à fond. De cette façon, vous restez à l'ancre à côté de votre corde, et, lorsque vous voulez la visiter, vous n'avez qu'à relever votre ancre et la corde vient avec.

C'est ainsi que l'on fait la nuit, quand on va pêcher au congre, et aucune autre pêche n'est aussi agréable, si le temps est beau et la mer calme. Par les chaudes nuits d'été, le spectacle est merveilleux, les étoiles, pareilles à des clous d'or et de diamant, mêlent leurs reflets aux phosphorescences de la mer, les feux colorés des phares fixes ou tournants changent la crête des vagues en aigrettes de rubis, de diamant ou d'émeraudes, cet air si pur, ce calme si profond, ce silence et cette paix vous gonflent le cœur de sensations inconnues et d'une incomparable émotion ; la nature vous est révélée dans toute sa majestueuse splendeur et dans son entière harmonie. C'est d'une grandiose et inoubliable poésie, et le souvenir d'une nuit passée dans ces conditions ne se perd jamais. De temps en temps, une grande ombre blanche, qui glisse lentement sur les flots, vous apparaît comme dans un rêve : c'est un bateau chalutier qui passe, ses feux de position allumés ; le refrain d'un chant de marins vous parvient affaibli et semble sortir de l'immensité, puis insensiblement le silence se fait lentement, pendant que la mer mollement vous berce et vous endort. Pour ceux qui aiment et comprennent la poésie de la mer, ce sont des sensations inoubliables et exquisés !...

Les pêcheurs disent qu'il faut éviter de pêcher par des nuits où la lune brille. C'est, je crois, une exagération : le poisson préfère la nuit au jour, cela est certain, et les pêches seront toujours plus abondantes dans le premier cas ; mais, par de belles nuits claires et argentées, j'ai fait et vu faire de superbes prises, tandis qu'il m'est arrivé, souvent même, de ne presque rien prendre par nuit noire.

Sur une ligne de cent hameçons, il n'est pas rare, si l'endroit est bon, de ramener

trente-cinq à cinquante congres, dont quelques-uns énormes. Il y a de ces animaux qui mesurent 2 et 3 mètres de long. Ces poissons sont extrêmement voraces, et il m'est arrivé de relever de gros congres pris au même hameçon où un plus petit avait déjà mordu : nouveau Saturne dévorant ses enfants.

Les congres noirs sont meilleurs, assure-t-on, que ceux qui ont la peau blanchâtre. Quant aux petits, appelés *fouets*, il faut les rejeter, ils ne sont bons à rien. Un congre moyen a de 80 centimètres à 1 mètre de long et a la grosseur du bras.

Bien entendu, les cordes servant à cette pêche, tout en étant en tous points semblables comme disposition aux cordes de grève dont nous avons donné la description, doivent être encore plus solides et montées d'hameçons beaucoup plus forts.

Ayez toujours à bord un petit crochet de fer emmanché d'un solide bâton de 50 centimètres de long : lorsque vous relèverez votre ligne, ayez le croc à portée de la main, car il faut *gaffer* sans hésitation, s'il se présentait une grosse pièce, sans quoi vous seriez exposé à la perdre en la sortant de l'eau, dans le cas où elle serait mal accrochée, ou si l'empile était un peu vieille ou usée par les dents de l'animal.

Le congre se défend énergiquement en s'enroulant comme un serpent autour de la corde, et sa force est telle qu'il casse souvent les avançons ou les hameçons. Sa bouche est également garnie de plusieurs rangées de dents pointues et serrées qui coupent le fil des empiles en peu de temps. Méfiez-vous d'eux en les décrochant de l'hameçon, ils mordent comme des chiens, et une bonne précaution à prendre avec les plus gros est de leur couper le pli du coin de la bouche pour éviter leurs morsures. Passez-leur, une fois décrochés de l'hameçon, une cordelette dans les ouïes et attachez-la à un tolet ou un banc du canot, car j'ai vu des congres de forte taille sortir du bateau, sans qu'il fût possible de les en empêcher. Si vous avez affaire à quelque congre de cette taille, commencez par lui briser les reins d'un vigoureux

coup de manche de croc, afin d'éviter sa fuite et ses coups de queue très violents.

La margatte et le lançon sont les meilleurs appâts du congre.

Si vous pêchez de nuit, n'oubliez pas d'emporter avec vous deux lanternes, une rouge, l'autre verte, que vous disposerez dans votre embarcation, la rouge à bâbord, c'est-à-dire à gauche, et la verte à tribord, c'est-à-dire à droite. Ces feux dits de position, en usage dans la marine, signaleront votre présence ainsi que votre position aux bateaux qui viendraient à vous croiser, et ils vous feront éviter les accidents provenant d'un abordage possible. En outre, un feu blanc placé à la tête de votre mât indiquera que vous êtes mouillé sur ancre, et les navires s'écarteront de votre mouillage.

Ces lanternes vous serviront utilement quand vous relèverez votre ligne.

#### PÊCHE A LA TRAINÉ

Lorsqu'on sort en canot par beau temps, il est bon de se munir de quelques lignes à trainer, qui sont semblables à celles dont on se sert pour pêcher du haut des jetées ou des rochers.

Comme la vitesse de marche du bateau tend à faire remonter la ligne à la surface de l'eau, il faut attacher à cinq ou six brasses de l'hameçon un petit boulet de plomb ou de fonte, qui, selon son poids, fait descendre la ligne tout à fait à fond, ou la maintient entre deux eaux. On trouve communément ces petits boulets chez les marchands d'articles pour pêcheurs ou chez les quincailliers.

Une fois en marche, vous lâchez quinze à vingt brasses de corde et, gardant dans la main la ligne, préalablement amorcée de lançon, margatte ou ver, vous attendez que le poisson morde, ce que vous sentirez de suite à une secousse souvent violente et une grande augmentation de poids. Vous prendrez, de cette sorte, bars, maquereaux, lieus, merlans, chiens, grondins.

Si de loin vous apercevez un *battun*, c'est-à-dire un banc de menuse ou de lançon, dont

vous reconnaîtrez facilement la présence à la quantité d'oiseaux de mer qui tourbillonnent autour en y plongeant de temps en temps, allez naviguer dedans, vous pêcherez à coup sûr quelque belle pièce. Visitez fréquemment votre ligne, car les herbes flottantes s'y accrochent et, glissant le long du fil, finissent par dérober votre amorce à la vue du poisson; du reste, ces herbes, offrant une grande résistance à la marche du canot, finiraient par faire rompre la ligne sous leur amas.

#### PÊCHE DE FOND A LA MAIN

Lorsque la nuit vous pêchez aux cordes en canot, vous pouvez, pour passer le temps, une fois votre corde établie, vous servir d'une ligne de fond semblable aux lignes à trainer, mais garnie d'un hameçon plus fort et dont l'extrémité est maintenue au fond par un gros plomb de 150 à 200 grammes.

A 15 ou 20 centimètres du plomb s'embranchent une lamelle de corne, longue de 10 centimètres, qui peut tourner librement autour de la corde, dans laquelle on l'a au préalable enfilée; elle est maintenue en place entre deux gros nœuds. A cette lamelle de corne, ou tourniquet, est fixé un court avançon de 40 à 50 centimètres, terminé par un hameçon et amorcé de margatte ou toute autre boîte. Le but de ce tourniquet est d'empêcher l'empile de s'enrouler autour de la corde pendant la descente de la ligne à fond. En effet, il se produit *toujours* un mouvement de rotation de la ligne, et une empile fixée directement à la corde s'enroulerait autour de cette dernière, si on ne prenait la précaution de l'en isoler. Le tourniquet, tournant librement autour de la corde, suffit pour empêcher cet enroulement. Une baleine à corset ordinaire, un morceau d'os plat font parfaitement l'affaire. On peut aussi établir un tourniquet avec un morceau de fil de fer, de cuivre ou de laiton, garni de deux yeux à chaque bout. On vend à Paris, chez MM. Wyers, 30, quai du Louvre, pour 3 à 10 francs, des lignes dites lignes à chapelet ou *pater noster*, dans lesquelles les lamelles de corne sont remplacées,

comme je viens de le dire, par des montures en fils de cuivre, sur lesquelles s'attachent par des nœuds coulants des empiles en racine anglaise de trois à cinq brins. Elles sont d'une très grande solidité.

Il y a à ces lignes plusieurs de ces tourniquets, espacés de distance en distance, ce qui permet de pêcher à différentes profondeurs. Je me suis fort bien trouvé de ces lignes, également bonnes pour pêcher à la traîne; je les recommande à mes lecteurs, ainsi que tous les articles qui sortent de cette excellente maison. La pêche de fond à la main peut se faire aussi bien de jour, principalement pour pêcher le labre ou vieille de mer, excellent poisson à écailles jaunâtres et bleu-vert, un peu semblable de forme à la brème de nos rivières. D'ailleurs on appelle le labre brème de mer.

Il faut amorcer avec des queues de bernard-hermite, dont il est particulièrement friand, et avoir soin de pêcher dans des fonds très herbeux, près des rochers où les algues sont abondantes et où la mer n'est pas trop remuée. Le guitan, sorte de petit poisson doré, dont la chair très fine est très estimée, se pêche de la même façon; mais on amorce à la pestiche.

Le guitan se tient de préférence sur les basses, sortes de rochers plats qui ne découvrent jamais. Ces basses sont connues des pêcheurs, qui vous en donneront les marques ou amers.

Lorsqu'on veut pêcher à la ligne de fond, on mouille le canot, c'est-à-dire qu'on rentre les toiles et agrès et on coule l'ancre.

Il est préférable, lorsqu'on mouille au milieu de rochers, de se servir d'un ancret.

Un ancret se compose d'une grosse pierre allongée et aplatie serrée entre deux fortes branches de chêne *vert* ou d'osier, qui sont elles-mêmes emmanchées dans une pièce de bois taillée à chaque bout en bec d'ancre.

On attache une haussière à cet ancret de la façon suivante :

1° Très solidement à un bec de l'ancret.

2° En haut, à l'endroit où les deux branches de bois se rejoignent après avoir enserré la

pierre, on fait une ligature avec du *cassant*, c'est-à-dire avec de la corde provenant d'une vieille haussière qu'on a détordue et qui casse facilement.

De cette façon, si vous êtes pris dans les rochers, vous casserez la ligature de *cassant* en tirant vigoureusement et votre ancret, halé par un bec, se dégagera de lui-même.

Si vous vous servez de votre ancre ou d'un grappin, attachez à l'une des branches une corde d'appel, c'est-à-dire une deuxième haussière, mais beaucoup moins forte que l'haussière principale (de l'orain servant aux bouées, par exemple), sur laquelle corde d'appel vous tirerez de manière à renverser l'ancre ou le grappin et à les relever becs en haut.

D'ailleurs, quand on veut pêcher à la ligne de fond, on choisit un temps calme, et alors il suffit de mouiller un gros caillou solidement attaché à une vieille haussière; il est fort rare de rester accroché de cette façon si le caillou est arrondi, et dans tous les cas, si vous êtes obligé de couper, vous ne perdez pas grand'chose.

On peut disposer deux ou trois lignes de fond qu'il est facile de surveiller; il est également bon d'avoir une ligne ordinaire flottant entre deux eaux, semblable à la ligne à pêcher le mullet et amorcée au lançon, *vivant si possible*. On conserve le lançon vivant dans du sable mouillé, mais cependant il n'y vit que quelques heures.

#### PÊCHE AUX MAQUEREAUX



C'est la principale industrie des petits ports de pêche, et le plus grand nombre des bateaux qui y stationnent sont armés spécialement dans ce but.

En général, les pêcheurs s'embarquent six

ou sept par embarcation. Les enfants de dix à quinze ans, trop faibles pour aller au chalut, sont employés à cette pêche, extrêmement facile.

Les maquereaux commencent à arriver vers le mois de mai, et jusqu'à la fin de septembre ne s'éloignent guère des côtes. Ils se tiennent de préférence au-dessus des *basses*, dont nous avons parlé lors de la pêche des guitans, et les pêcheurs, pour les y maintenir, jettent de la fare en abondance.

Cette fare est composée de toutes sortes de détritiques de poissons mêlés et broyés ensemble, tels que menuses, crevettes grises, petits lançons, *buin*, sorte de frai de poissons, coques cuites et pilées après avoir été débarrassées de leurs coquilles, voire même des crabes écrasés et réduits en bouillie.

Les bateaux de pêche se réunissent et mouillent leur ancre dans le même sens, de manière à former une seule ligne sur la *tenue* ou place où se tient le poisson. Cette place est soigneusement relevée à l'aide d'amers.

Les pêcheurs s'installent à l'arrière du canot ou sur les côtés; ils se servent de la ligne en crin amorcée au lançon, à la menuse fraîche ou avec de la margatte découpée en minces et longues tranches; on peut attacher un léger plomb à la ligne pour la faire couler plus vite à fond; la plupart du temps on n'en met pas, car on pêche toujours entre deux eaux et souvent à trois ou quatre mètres, pas plus, au-dessous du bateau.

Rien n'est plus amusant que de voir ces bandes de maquereaux filer comme des flèches sous les bateaux, aller, venir, au nombre de plusieurs milliers. Il s'en prend des quantités considérables, et il n'est pas rare que des bateaux montés par des pêcheurs expérimentés en ramènent huit cents et plus dans une seule marée.

Certains d'entre eux ont deux lignes dans chaque main, et ce n'est que grâce à une grande habitude qu'ils réussissent à ne pas s'embrouiller dans tous ces fils, tirer les poissons hors de l'eau et amorcer de nouveau.

C'est une pêche fort intéressante et très

facile, mais il faut avoir le cœur solide, car, par une mer un peu houleuse, les bateaux tanguent horriblement, et l'odeur de la fare est écœurante au suprême degré, surtout quand il fait chaud. Cependant on s'y fait vite.

#### PÊCHE AUX RIPONS

On pêche des ripons de la même manière. Ce sont des poissons qui vivent avec les maquereaux, dont la conformation ressemble assez à la leur: ils ont le dos brun et le ventre blanc nuancé de rose, comme le maquereau; ils ont de gros yeux et sont très voraces.

Leur chair est moins estimée que celle du maquereau; je ne vois pas pour quelle raison, car certains gourmets préfèrent de beaucoup le goût des ripons à celui du maquereau, souvent très huileux quand il est trop gras.

#### PÊCHE AUX MARSOUINS

C'est moitié une pêche, moitié une chasse; mais, pêche ou chasse, c'est un divertissement très amusant et assaisonné d'une pointe de danger.

Le maniement des embarcations à voiles exige du sang-froid, de l'adresse et une grande expérience.

Les marsouins ou petits cachalots, ou souffleurs, sont des poissons de grosse taille, car ils ont parfois 2<sup>m</sup>,50 à 3 mètres de long et pèsent 200 à 300 kilogrammes. On les voit à la surface des flots, en bandes nombreuses, principalement à l'embouchure des fleuves (la Loire en particulier, entre Paimbœuf et Saint-Nazaire); ils ont toujours l'air de rouler dans l'eau: cela tient à ce que leur dos est très proéminent et qu'ils plongent sans cesse,

Cette pêche se fait au harpon.

Le harpon est une sorte de lance en acier emmanchée dans un bâton rond et qui a environ 2 mètres de long. A ce manche est attachée une cordelette de cent cinquante à deux cents brasses, très solide et très souple, pouvant se déployer facilement et dont l'autre extrémité est fixée à l'*avant* du canot.

On tient ce harpon à la main et on dirige le bateau vers l'endroit où les marsouins apparaissent, ils se laissent approcher facilement et souvent même côtoient votre embarcation.

Quand on est à bonne portée de ces monstres, on lance le harpon vigoureusement, de façon à le leur enfoncer dans le dos très charnu et recouvert d'une peau épaisse noirâtre, puis on laisse l'animal blessé filer, en lui dévidant autant de corde qu'il en veut. Peu à peu l'animal s'épuise, et on finit par l'approcher en tirant sur la corde.

Méfiez-vous de ses coups de queue, très dangereux. Aussi ne l'attaquez pas lorsqu'il est tout contre votre bord, attendez qu'il l'ait dépassé d'une ou deux brasses, sans quoi vous vous exposeriez à chavirer sous la violence de sa première surprise.

Le marsouin n'est d'aucune utilité au point de vue comestible. C'est à titre de simple passe-temps que j'ai décrit cette pêche, qui offre de grands attraits aux personnes un peu téméraires et qui recherchent les émotions.

On peut aussi le chasser avec un fusil à balle ou une carabine de fort calibre et de grande pénétration : dans ce cas, tirez le plus

possible dans la tête ou au milieu du dos, de façon à lui briser la colonne vertébrale. Il faut avoir beaucoup d'adresse et de sang-froid.

Le poisson atteint d'une balle disparaîtra dans l'eau, puis reviendra mourir à la surface. Méfiez-vous de ses dernières convulsions.

Si vous tenez à ramener à terre votre marsouin et que vous ne puissiez l'embarquer à bord à cause de son poids, passez-lui une solide corde en travers de la bouche et liez fortement chaque extrémité aux nageoires, puis établissez un câble de remorque et nagez ferme. Je vous souhaite plutôt bon vent arrière.

J'ai terminé la première partie de cet ouvrage, relative aux pêches à la mer. Je crois avoir répondu aux désirs de plusieurs pêcheurs et amateurs, en les mettant à même, par mes conseils, de profiter, pendant leur séjour sur les côtes, des ressources inépuisables que cette grande créatrice, la mer, recèle dans son sein, et qu'elle abandonne si généreusement à ceux qui veulent bien y puiser.

LOUDEMER.

(Fin de la Pêche.)

---

## ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XV

Le manitou (Suite.)

La cérémonie des fiançailles eut lieu en grande pompe, par le ministère du *mbamdua* ou sorcier de la tribu. Le chef déclara hautement qu'il promettait de prendre Martine pour sa première femme en titre; Martine jura à son tour, mais en français, de ne *jamais* épouser Yata et de lui fausser compagnie à la première occasion. Beaucoup de traités plus importants, conclus entre les nations européennes et les peuples de l'Afrique ou de

l'Asie, ont eu le même caractère dolosif; ne les jugeons pas trop sévèrement : ils sont souvent rendus inévitables par les circonstances. Le Guen respira enfin et se livra, dans sa joie, à des éclats de rire sonores, auxquels se joignirent aussitôt les noirs, prompts à la gaieté comme aux larmes.

Après le festin et les danses de rigueur, Yata voulut savoir d'où arrivait sa fiancée. Gérard s'efforça de le lui expliquer, sans beau-

coup de succès. N'ayant jamais vu la mer, les Barotsés n'avaient aucune idée de ce qu'elle pouvait être, et l'idée d'un pays différent du leur, d'un monde séparé d'eux par une prodigieuse étendue d'eau salée leur paraissait inconcevable. Au milieu des questions du chef, Gérard démêla une certaine inquiétude à l'égard de Colette. D'où lui venaient ce blanc visage, ces mains pareilles à la fleur du gardénia!... Le chef avait entendu dire que parfois il naissait des personnes ainsi douées d'une couleur claire, et que certains croyaient que c'étaient *des esprits... elles portaient malheur*, disaient les sages... Était-ce vrai?... Était-ce à sa présence que Gérard attribuait leur naufrage et leurs aventures?... En vain Gérard repoussa avec horreur une supposition si désobligeante; il put voir que Yata et toute sa bande gardaient leur méfiance; il ne sut s'il devait se réjouir ou s'inquiéter de ce sentiment d'éloignement, qui avait déjà porté ses fruits pour l'alliance de Yata, et qui pouvait du moins servir à tenir les intrus à distance de sa sœur.

Poursuivant le même ordre d'idées, Yata voulut savoir si chez les blancs il y avait des *mbamduas* comme les leurs, qui prédisaient l'avenir et interprétaient les songes?... Si les étrangers avaient comme eux des « signes » qui leur annoncent ce qui allait arriver :

« Nous, fit le noir d'une voix basse et émue, nous savons d'avance tout ce qui nous attend : nous comprenons que le maître de la case va mourir, si le hibou crie près du seuil... Le chant de l'oiseau bleu nous annonce la pluie... Si un hochequeue chante sur la porte, nous attendons un hôte ou des présents. Si un homme tue un de ces oiseaux, le feu prend chez lui... Si un hochequeue abandonne le nid qu'il a construit sous notre toit, le malheur approche. Les vautours et les corbeaux sont chefs parmi les oiseaux; celui qui les tue tombe malade. Si un vautour se perche sur le toit d'un pauvre homme, celui-ci fera fortune... Si tu portes sur toi un morceau de peau de rhinocéros bleu (et on n'en voit pas un tous les cent ans), tu seras invulnérable... Si la première personne qui entre dans ta

maison est une femme, c'est bon signe; si c'est un homme, mauvais signe... Quand le soleil cache son visage en plein jour, c'est que le chef doit mourir... Si tu changes de case et qu'un enfant tombe ou qu'un pot se casse en chemin, retourne bien vite à la vieille demeure : le malheur t'attendrait dans l'autre... Si tu pars en guerre et qu'un buffle te croise, ou qu'une pintade se lève devant tes guerriers, c'est signe que tu perdras beaucoup d'hommes et qu'il vaut mieux renoncer à l'expédition... Si une chauve-souris entre chez toi, elle t'annonce des nouvelles... Si tu rêves d'une personne vivante, c'est qu'elle a des desseins contre toi : débarrasse-toi d'elle au plus vite ; *les morts seuls ne mordent pas*... Si tu rêves d'un parent mort, c'est qu'il exige que tu sacrifices ses ennemis à ses mânes... Massacre sans pitié tous ceux qui tomberont en ton pouvoir... »

Yata défilait son lugubre chapelet d'une voix monotone et sourde, et les autres guerriers penchés haletants vers lui, leurs yeux blancs roulant dans leurs faces noires, à la lueur capricieuse du feu mourant, renchérisaient avec de grands soupirs, chacun apportant sa quote-part de « signes » des expériences personnelles.

Gérard voulut essayer de faire pénétrer quelques lueurs de bon sens dans ces cerveaux fuligineux; mais il y perdit ses peines et il s'aperçut même qu'on commençait à regarder de travers un étranger qui déclarait ne pas croire aux sorciers et aux présages. Pour créer une diversion, il se mit à chanter un air populaire, en grande vogue à Paris l'hiver précédent, et qui parut faire grand plaisir à son auditoire. Pensant avoir produit un effet salutaire, Gérard demanda à sa sœur de chanter aussi quelque chose. Sans se faire prier elle commença la première phrase qui lui vint à l'esprit et qui se trouva être la délicieuse et mélancolique cantilène d'*Iphigénie*, dans l'opéra de Gluck. Ses compagnons écoutaient avec émotion cette voix pure et triste résonner sous les grands arbres avec des sonorités de flûte; les larmes leur montaient aux yeux en l'entendant. Mais, quand elle eut

fini, on s'aperçut que les noirs étaient mélancoliques.

« Cette jeune fille chante comme si elle était sœur des oiseaux, dit enfin Yata, mais

« Jamais je ne le vis ainsi!... continua Yata, qu'y a-t-il donc dans la voix de ta sœur, qui tire des larmes des yeux des guerriers... Cela n'est pas bon... Si demain nous devons par-



son chant est funèbre; vois, mon fils est attristé : il pleure comme une femme... »

En effet le fils aîné du chef, jeune homme malingre et évidemment phthisique, avait caché sa figure dans ses mains et semblait plongé dans un amer chagrin.

tir en guerre, je craindrais que ce ne fût un mauvais présage...

— Le diable l'emporte avec ses présages! » pensa Gérard.

Il s'efforça de rassurer le chef et de lui faire comprendre que l'émotion générale

n'était qu'un hommage à la touchante voix de sa sœur. Peine perdue ! Secouant tristement la tête, Yata répétait en regardant son fils : « On dirait qu'on lui a jeté un sort !... » Et rien ne put le faire sortir de là.

Impatienté, Gérard leva la séance, et les prisonniers se retirèrent dans leur case.

La plupart des peuplades africaines estiment que les albinos ont le mauvais œil. Il fut bientôt évident que les Barotsés voyaient en Colette un exemple de ce type exceptionnel. Ne connaissant les albinos que de réputation, ils prenaient les cheveux aux reflets dorés, les yeux bleus et le teint de rose blanche de la jeune fille pour les signes distinctifs du monstre redouté, et, dès son arrivée au village, les « sages » secouèrent la tête et s'attendirent à une série de mauvais jours.

Gérard n'eut pas de peine à démêler ce singulier sentiment dans toutes leurs façons d'être. Prenant Yata à part, il s'efforça de lui prouver que, d'abord, leur arrivée ayant été signalée par la pluie, ils avaient apporté du bonheur et non du malheur. En second lieu, que si leur présence les inquiétait, ils n'avaient qu'à les laisser partir... Yata secoua la tête et répondit évasivement que les *mbamduas* ou sorciers avaient lu dans les présages — dont les entrailles d'animaux faisaient les frais — qu'il fallait au contraire se garder de les laisser partir, et que le meilleur moyen de conjurer « le sort » était de ne pas perdre de vue la personne soupçonnée de le jeter... Désespérant de le convaincre, Gérard résolut du moins de veiller nuit et jour sur sa sœur et de la défendre de tout son pouvoir contre l'ignorance et le fanatisme de ces malheureux.

C'est alors surtout que le courageux garçon sentit plus cruellement la situation dans laquelle il se trouvait et la responsabilité qui pesait sur ses jeunes épaules... Comment arriver à protéger cette sœur si chère ? De quel front se présenter devant ses parents s'il avait le malheur de n'y pas réussir ? Et des larmes d'indignation lui montaient aux yeux, en songeant que ces misérables méconnaissaient la divine beauté de la jeune fille, si douce, si secourable, si compatissante envers

tous, depuis le plus humble animal jusqu'au plus farouche guerrier !... Elle qui les plaignait de leur condition barbare, qui eût donné tout au monde pour les relever, les tirer de leur abjection !... Combien de fois Gérard avait-il vu ses yeux se mouiller de larmes généreuses lorsque les maux de l'esclavage, la pitoyable condition des femmes et des enfants dans cet enfer du « continent noir » s'était étalée devant elle dans toute son horreur !... Et l'on osait l'accuser de *mauvais œil*, la redouter comme une sorcière !... Cette pensée le faisait bouillir ; sa vive imagination lui retraçait sous des traits si cruels les conséquences que pouvait avoir la stupide férocité des indigènes, que la vie au camp de Yata lui devint un véritable supplice.

Cependant une lune s'était écoulée : les prisonniers voyaient approcher rapidement l'heure où il faudrait que Martine se décidât à devenir la première femme de Yata.

Un refus était impossible. Ils étaient à la merci des Barotsés, et le moindre conflit pouvait être mortel. En vain Le Guen recherchait les éléments de son *kaiak*. Le bétail faisait défaut et les peaux de buffle manquaient absolument. Quant à construire une pirogue en bois, sous les yeux de la tribu, il n'y fallait pas songer, — même si les outils indispensables n'avaient pas manqué.

Sur ces entrefaites, un incendie se déclara et consuma plusieurs cases. Gérard et Le Guen avaient été les premiers à se porter au secours des sinistrés. Ils n'en constatèrent pas moins, à certains regards, à certains murmures, que le malheur était attribué à l'influence néfaste de la fille blanche... Elle était entrée le matin même dans une case, pour visiter un enfant malade, et le soir le feu s'y déclarait. Le rapport des faits était manifeste : son regard avait causé tout le mal.

Gérard, exaspéré, eût étranglé volontiers ceux qui osaient chuchoter ces choses sur le passage de Colette. Mais n'était-ce pas la vouer plus sûrement à leur stupide colère ? Il fallait, au contraire, dissimuler avec soin les sentiments qu'elle lui inspirait.

Par malheur, le fils de Yata tomba plus gravement malade et mourut. Le chef l'avait toujours vu souffreteux et faible. L'affreuse idée que Colette était la cause de cette mort ne s'installa pas moins dans ce cerveau obscurci par la haine et l'ignorance. Un rêve lui ayant retracé la douce et suave figure de la jeune Française, il n'eut plus de doute sur les maléficaes... Quelques années plus tôt, il avait ainsi rêvé de feu son père; aussitôt, cinquante de ses guerriers furent mis à mort : c'était, croyait-il fermement, le sacrifice réclamé par les mânes du vieillard. Allait-il hésiter, quand il s'agissait de venger la mort prématurée de son fils unique ?

Le Guen l'entendit conter au *mbamdua* que la fille au blanc visage avait jeté un sort sur son malheureux fils; il surprit entre ces misérables un colloque si menaçant pour la vie de M<sup>lle</sup> Massey, qu'il crut devoir en toute hâte mettre ses amis au courant de l'affreux danger qui pesait sur elle.

« Plus un moment à perdre ! dit-il en terminant. Il faut que vous partiez, sans délai, à l'instant même, sur cette machine qui se trouve là comme par miracle pour sauver M<sup>lle</sup> Massey !... Allons, partez tous trois, et n'ayez crainte !... La petite selle que j'ai tressée et suspendue pour Lina fera son office... Quant à *nous deux ma promise*, nous saurons bien nous tirer d'affaire !... On dira à ces diables incarnés que le manitou vous a emportés .. Et par ma foi, ce sera vrai !... »

— Mais vous quitter, mon bon Le Guen, abandonner ma chère Martine, c'est chose impossible ! répondit Colette au milieu des larmes. Laissez-moi rester auprès de vous !... Ils ne feront rien !... Ils n'oseront pas !...

— Mademoiselle, répliqua le gabier d'un ton grave, presque sévère, vous pourriez quasiment être ma fille et je vous parle comme à mon enfant. Pensez-vous que Martine n'aimerait pas mieux affronter mille morts que de vous voir en péril ?... Voulez-vous nous faire massacrer tous en essayant de vous défendre ?... Eh bien ! je vous le dis : c'est votre devoir d'obéir, c'est le devoir de votre frère de vous sauver tandis qu'il en est temps encore. Et je me charge du reste !...

— Colette, il le faut ! dit Gérard pâle et résolu. Embrasse notre seconde mère, notre chère et fidèle compagne... Nous avons le cœur déchiré de vous quitter, bons amis, mais Le Guen a raison : le devoir de Colette est de partir, le mien de l'emmener... Allons, Lina, en route !... »

Les deux jeunes filles ne pouvaient s'arracher aux bras de leur amie qui les couvrait de baisers et de larmes. Ce fut elle qui dénoua leur étreinte pour aider à descendre le tandem, — tout prêt, huilé, brillant, battant neuf.

En un tour de main, la machine fut transportée au dehors, Lina et Colette se mirent en selle. Gérard enfourcha sa monture d'acier, Le Guen donna la poussée suprême et le trio s'envola dans la nuit.

## XVI

## L'affluent du Zambèze.

Pendant plus d'une heure, les fugitifs poursuivirent leur course sans échanger une parole, et presque sans oser respirer. Le cœur gros de regrets, de larmes refoulées, l'esprit tendu vers un but unique : mettre l'immensité entre eux et Yata, ils allaient, brûlant les étapes, dévorant l'espace, laissant derrière eux kilomètre après kilomètre... Penchés sur leur machine, emportés d'une allure rapide, égale, silencieuse, pareille au vol de quelque

oiseau de nuit, ils descendaient au long de la rivière.

Le chemin qu'ils suivaient était singulièrement favorable à cette course de rêve. Grâce au travail incessant des fourmis, ouvrières lilliputiennes, dont l'industrie obtient parfois des résultats géants en ces pays de merveilles démesurées, toute la berge avait été remuée sur une immense étendue, et se trouvait ratisée de telle sorte, qu'on eût cru voir la

piste, savamment préparée, d'un concours de vélocipédie; ou bien on eût pu croire qu'une main bienfaisante l'avait aplanie tout exprès pour faciliter l'évasion.

La nuit était complète; seules les étoiles veillaient, faisant, selon la belle expression du poète, *les ténèbres visibles*. Pas un cri d'alarme ne s'était fait entendre, pas un bruissement inquiétant, pas le moindre symptôme de poursuite ne s'était manifesté: évidemment les Nyamyoros dormaient à poings fermés.

On pouvait respirer: il ne fallait pas user ses forces imprudemment. Gérard, se risquant enfin à parler, conseilla à voix basse une courte halte, et les trois enfants, mettant pied à terre, descendirent à pas légers au bord du fleuve, pour y éteindre leurs lèvres desséchées, plonger dans l'eau claire leurs mains et leurs visages couverts de poussière, et enfin, tirer un peu de nourriture du petit paquet que la bonne Martine leur avait remis au départ. C'était Lina, heureuse de servir à quelque chose, qui avait été chargée de garder ce dépôt, et, dans son désir de bien faire, la pauvre petite l'avait serré si énergiquement, que la plupart des bananes se trouvèrent en marmelade. Mais Gérard, le meilleur des compagnons de voyage, déclara qu'elles étaient excellentes ainsi, et que, d'ailleurs, on en trouverait bien d'autres, au jour, sur cette terre hospitalière.

Aussitôt qu'on fut un peu rafraîchi et reposé, on se remit en selle, et on reprit la même allure rapide. D'heure en heure, et vers la fin de la nuit, à des intervalles plus rapprochés, Gérard, pour ménager les forces de la troupe, donnait le signal de halte et de repos; enfin, lorsque le soleil parut, l'aspect du pays, complètement changé, put leur faire espérer qu'ils avaient franchi les limites de la terre des Nyamyoros. La pauvre Lina tombait de sommeil, et Colette était à bout de forces. Certes, Gérard aurait fait un somme bien volontiers lui aussi; mais le brave enfant, dominant la fatigue et la somnolence, ne voulut entendre parler de repos qu'après

avoir surveillé celui de ses compagnes. Il les avait fait descendre du tandem, et dissimulant derrière un fourré le précieux véhicule, il ordonna aux deux jeunes filles, d'un ton péremptoire, de s'étendre sur un lit de feuilles sèches et de mousse, pour dormir aussi vite et aussi bien qu'il leur serait possible.

Elles ne furent pas longues à obéir: à peine s'étaient-elles allongées qu'un sommeil profond s'abattit sur toutes deux; elles étaient si touchantes ainsi, Colette, un bras passé autour du cou de Lina, et la petite fille, nichée avec confiance contre l'épaule de sa protectrice, que Gérard se sentit capable de lutter contre une lassitude double plutôt que d'oublier un instant le souvenir de sa responsabilité.

Il devait être huit heures du matin, lorsque Colette s'éveilla la première. En un clin d'œil elle reprit conscience de la situation, et se dressant promptement:

« Vite! dit-elle, en embrassant son frère; dors, cher Gérard, et je veillerai. »

Il ne se le fit pas dire deux fois!

Comme les petites voyageuses, à peine eut-il touché la terre, qu'un oubli complet s'emparait de lui. Colette remarqua bientôt un tas de mangues et de goyaves qu'il avait cueillies à leur intention; faisant signe à Lina, qui s'éveillait à son tour, de se lever sans bruit, elle lui indiquait en même temps le frais repas apprêté pour elles, et toutes deux se mirent à déjeuner de bon appétit, tout en surveillant affectueusement le sommeil de leur guide et protecteur.

Puis on reprit le voyage. On descendait toujours avec le fleuve. « C'était, disait Gérard, une route tout indiquée, « une route qui « marche », selon l'expression de quelque ancien, et la piste naturelle était une aide précieuse qu'il ne fallait pas abandonner sans de bonnes raisons. »

Où allaient-ils ainsi? Vers le sud, — la boussole en faisait foi, — et c'était l'essentiel.

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

### VIII

#### Le coup de grâce.

« A la besogne ! » avait dit le capitaine Len Guy, et, dès l'après-midi de ce jour, chacun s'y mit avec courage.

Il n'y avait pas une heure à perdre. Personne qui ne comprit que la question de temps dominait toutes les autres. En ce qui concernait les vivres, la goélette en possédait pour dix-huit mois encore à pleine ration. Aussi la faim ne menaçait-elle pas, — la soif pas davantage, bien que les caisses à eau, crevées dans la secousse, eussent laissé échapper le liquide qu'elles contenaient, à travers les fissures du bordage.

Par bonheur les fûts de gin, de whisky, de bière et de vin, placés dans la partie de la cale qui avait le moins souffert, étaient presque tous intacts. De ce chef, nous n'avions aucun dommage, et l'ice-berg allait lui-même nous fournir l'eau douce.

On le sait, la glace, qu'elle soit formée d'eau douce ou d'eau de mer, est dépourvue de salure. Par la transformation de l'état liquide à l'état solide, le chlorure de sodium est entièrement éliminé. Il est donc de peu

d'importance, semble-t-il, que l'eau potable soit demandée aux glaces de l'une ou l'autre formation. Cependant on doit accorder la préférence à celle qui provient de certains blocs très reconnaissables à leur coloration presque verdâtre, à leur parfaite transparence. C'est de la pluie solidifiée, infiniment plus convenable pour servir de boisson.

Assurément, en habitué des mers polaires, notre capitaine eût sans peine reconnu les blocs de cette espèce ; mais il ne pouvait s'en trouver sur notre ice-berg, puisque c'était sa partie immergée avant la culbute qui émergeait actuellement.

Le capitaine Len Guy et Jem West décidèrent en premier lieu, dans le but d'alléger la goélette, de débarquer tout ce qui était à bord. Mât et gréement durent être démontés, puis transportés sur le plateau. Il importait de ne laisser que le moins de poids possible, de se débarrasser même du lest, en vue de la difficile et dangereuse opération de lancement. Mieux valait que le départ fût retardé de quelques jours, si cette opération

devait se faire dans des conditions meilleures. Le rechargement s'effectuerait ensuite sans grande difficulté.

Après cette raison déterminante, il s'en présentait une seconde non moins sérieuse. En effet, eût été agir avec une inexcusable imprudence que de laisser les provisions dans les soutes de l'*Halbrane*, étant donnée sa situation peu sûre sur le flanc de l'ice-berg. Une secousse ne suffirait-elle pas à la détacher? Le point d'appui ne lui manquerait-il pas si les blocs de sa souille venaient à se déplacer? Et alors avec elle eussent disparu ces provisions qui devaient assurer notre existence!

On s'occupa ce jour-là de décharger les caisses de viande au demi-sel, de légumes secs, de farines, de biscuit, de thé, de café, les barils de brandevin, de gin, de whisky, de vin et de bière, qui furent retirés de la cale et de la cambuse, puis placés en sûreté dans des anfractuosités à proximité de l'*Halbrane*.

Il y eut également à prémunir l'embarcation contre tout accident, — et j'ajouterai contre le dessein que Hearne et quelques-uns de sa bande avaient peut-être de s'en emparer, afin de reprendre le chemin de la banquise.

Le grand canot, avec son jeu d'avirons, son gouvernail, sa bosse, son grappin, sa mâture et ses voiles, fut donc remis à une trentaine de pieds sur la gauche de la goélette, au fond d'une cavité qu'il serait aisé de surveiller. Pendant le jour, rien à craindre. Pendant la nuit, ou plutôt pendant les heures de sommeil, le bosseman ou un autre des maîtres monterait la garde près de cette cavité, et, — on peut en être certain, — l'embarcation serait à l'abri d'un mauvais coup.

Les journées des 19, 20 et 21 janvier furent employées au double travail du transport de la cargaison et du démantèlement de l'*Halbrane*. On élingua les bas mâts au moyen de vergues formant bigues. Plus tard, Jem West verrait à remplacer les mâts de hune et de flèche, et, dans tous les cas, ils n'étaient point indispensables pour regagner soit les Falklands, soit quelque autre lieu d'hivernage.

Il va sans dire qu'un campement avait été établi sur le plateau dont j'ai parlé, non loin de l'*Halbrane*. Plusieurs tentes, au moyen de voiles disposées sur des espars et retenues avec des faux-bras, recouvrant la literie des cabines et du poste, offraient un abri suffisant contre les inclémences atmosphériques déjà fréquentes à cette époque de l'année. Le temps, du reste, se tenait au beau fixe, favorisé par une brise permanente du nord-est, la température étant remontée à quarante-six degrés (7° 78 C. sur zéro). Quant à la cuisine d'Endicott, elle fut installée au fond du plateau, près d'un contrefort, dont la pente très allongée permettait d'atteindre l'extrême cime de l'ice-berg.

Je dois reconnaître que, durant ces trois jours d'un travail des plus fatigants, il n'y eut rien à reprocher à Hearne. Le scaling-master se savait l'objet d'une surveillance spéciale, comme il savait que le capitaine Len Guy ne le ménagerait pas, s'il s'avisait de provoquer ses camarades à l'insubordination. Il était fâcheux que ses mauvais instincts l'eussent poussé à jouer ce rôle, car sa vigueur, son adresse, son intelligence, en faisaient un homme précieux, et jamais il ne se montra plus utile qu'en ces circonstances. Était-il revenu à de meilleurs sentiments?... Avait-il compris que de l'entente commune dépendait le salut commun?... Je ne pouvais le deviner, mais je n'avais guère confiance, — Hurliguerly non plus.

Je n'ai pas besoin d'insister sur l'ardeur que le métis déployait dans ces rudes travaux, toujours le premier et le dernier à la besogne, faisant l'ouvrage de quatre, dormant à peine quelques heures, ne se reposant qu'au moment des repas, qu'il prenait à l'écart. A peine m'avait-il adressé la parole depuis que la goélette avait été victime de ce terrible accident. Et qu'aurait-il pu me dire?... Ne pensais-je pas comme lui qu'il fallait renoncer à tout espoir de poursuivre cette malheureuse campagne?...

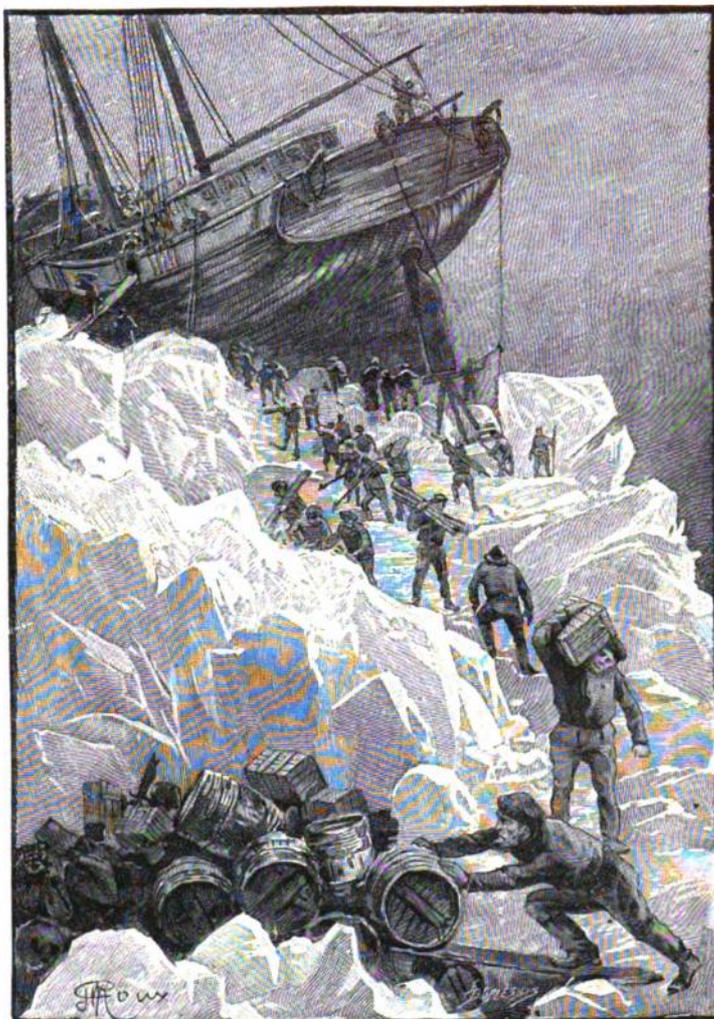
Il m'arrivait parfois d'apercevoir Martin Holt et le métis l'un près de l'autre, s'occupant de quelque difficile manœuvre. Notre

maître-voilier ne négligeait aucune occasion de se rapprocher de Dirk Peters, qui le fuyait pour les raisons que l'on connaît. Et lorsque je songeais à la confiance qui m'avait été faite au sujet du soi-disant Parker, le propre frère de Martin Holt, à cette affreuse scène du *Grampus*, j'étais saisi d'une profonde horreur. Je n'en doute pas, si ce secret eût été dévoilé, le mépris fût devenu un objet de répulsion. On aurait oublié en lui le sauveteur du maître-voilier, et celui-ci, en apprenant que son frère... Heureusement, ce secret, Dirk Peters et moi, nous étions seuls à le posséder.

Tandis que s'opérait le déchargement de l'*Halbrane*, le capitaine Len Guy et le lieutenant étudiaient la question du lancement, — question grosse de difficultés, à coup sûr. Il s'agissait de racheter cette hauteur d'une centaine de pieds, comprise entre la souille où gitait la goélette et le niveau de la mer, au moyen d'un lit creusé, suivant un tracé oblique, sur le flanc ouest de l'ice-berg, lit qui devrait mesurer au moins deux à trois cents toises de longueur. Aussi, pendant qu'une première équipe, dirigée par le bosseman, s'occupait à décharger la goélette, une seconde, sous les ordres de Jem West, commença le tracé entre les blocs qui hérissaient ce côté de la montagne flottante.

Flottante?... je ne sais pourquoi je me sers de ce mot, car elle ne flottait plus. Immobile comme un îlot, rien n'autorisait à croire qu'elle dût jamais se remettre en dérive. D'autres ice-bergs nombreux passaient sans discontinuer au large, se dirigeant vers le sud-est, alors que le nôtre restait « en panne », suivant l'expression de Dirk Peters. Sa base se minerait-elle assez pour se détacher du fond sous-

marin?... Quelque pesante masse de glace viendrait-elle se jeter sur lui et déraperait-il au choc?... Nul ne le pouvait prévoir, et il ne fallait compter que sur l'*Halbrane* pour



abandonner définitivement ces parages.

Ces divers travaux nous conduisirent jusqu'au 24 janvier. L'atmosphère était calme, la température ne s'abaissait pas, la colonne thermométrique avait même gagné de deux à trois degrés au-dessus de glace. Aussi le nombre des ice-bergs venus du nord-ouest augmentait-il, — une centaine, dont la collision aurait pu avoir les plus graves conséquences.

Le maître-calfat Hardie s'était mis tout d'abord à la réparation de la coque, gournales à changer, bouts de bordage à remplacer, coutures à calfater. Rien ne lui man-

quait de ce qu'exigeait ce travail, et nous avions l'assurance qu'il serait exécuté dans de bonnes conditions. Au milieu du silence de ces solitudes retentissaient maintenant les coups de marteau frappant les clous dans le bordé et les coups de maillet chassant l'étaupe entre les coutures. A ces bruits se joignaient d'assourdissants cris de mouettes, de macreuses, d'albatros, de pétrels, qui volaient en rond à la cime de l'ice-berg.

Lorsque je me trouvais seul avec le capitaine Len Guy et Jem West, c'était notre situation actuelle, les moyens d'en sortir, les chances de nous tirer d'affaire, qui faisaient, on le pense bien, le principal sujet de nos conversations. Le lieutenant avait bon espoir, et, à la condition qu'aucun accident ne survînt d'ici-là, il se croyait assuré de réussir l'opération du lancement. Le capitaine Len Guy, lui, montrait plus de réserve. D'ailleurs, à la pensée qu'il allait définitivement renoncer à toute espérance de retrouver les survivants de la *Jane*, il sentait son cœur se déchirer...

Et, en effet, lorsque l'*Halbrane* serait prête à reprendre la mer, lorsque Jem West lui demanderait la route, oserait-il répondre : Cap au sud?... Non, et cette fois, il n'eût été suivi ni des nouveaux, ni même de la plupart des anciens de l'équipage. Continuer les recherches dans cette direction, s'élever au delà du pôle, sans être assuré d'atteindre l'océan Indien, à défaut de l'océan Atlantique, c'eût été d'une audace qu'aucun navigateur n'aurait pu se permettre. Si quelque continent fermait la mer de ce côté, la goélette se fût exposée à y être acculée par la masse des ice-bergs et dans l'impossibilité de s'en dégager avant l'hiver austral...

En ces conditions, tenter d'obtenir du capitaine Len Guy de poursuivre la campagne, c'eût été courir au-devant d'un refus. Ce n'était pas proposable, alors que la nécessité s'imposait de revenir vers le nord, de ne point s'attarder d'un jour en cette portion de la mer antarctique. Toutefois, si j'avais résolu de ne plus en parler au capitaine Len Guy, je ne laissais pas, à l'occasion, de pressentir là-dessus le bosseman.

Le plus souvent, sa besogne achevée, Hurliguerly venait me rejoindre, et nous causions, nous remontions dans nos souvenirs de voyage.

Un jour, comme nous étions assis au sommet de l'ice-berg, le regard fixé sur ce décevant horizon, il s'écria :

« Qui eût jamais pensé, monsieur Jeorling, lorsque l'*Halbrane* quittait les Kerguelen, que six mois et demi après, à cette latitude, elle serait accrochée au flanc d'une montagne de glace !

— Cela est d'autant plus regrettable, répondis-je, que, sans cet accident, nous eussions atteint notre but, et nous aurions repris la route du retour.

— Je ne vais point à l'encontre, répliqua le bosseman, mais vous dites que nous aurions atteint notre but... Entendez-vous par là que nos compatriotes eussent été retrouvés?...

— Peut-être, bosseman.

— Et moi je ne le crois guère, monsieur Jeorling, bien que ce fût le principal et même le seul objet de notre navigation à travers l'océan polaire...

— Le seul... oui... au début, insinuai-je. Mais, depuis les révélations du métis au sujet d'Arthur Pym...

— Ah ! cela vous tient toujours, monsieur Jeorling... comme ce brave Dirk Peters?...

— Toujours, Hurliguerly, et il a fallu qu'un déplorable, un improbable accident vint nous faire échouer au port...

— Je vous laisse vos illusions, monsieur Jeorling, et puisque vous croyez avoir échoué au port...

— Pourquoi non?...

— Soit, et, dans tous les cas, c'est un fameux échouage ! déclara le bosseman. Au lieu de donner sur un honnête bas-fond, aller faire côte en l'air...

— Aussi ai-je le droit de dire que c'est une malheureuse circonstance, Hurliguerly...

— Malheureuse, sans doute, et, à mon sens, y aurait-il à en tirer quelque avertissement...

— Lequel?...

— C'est qu'il n'est pas permis de s'aventurer si loin dans ces régions, et m'est avis

que le Créateur interdit à ses créatures de grimper au bout des pôles de la terre !

— Cependant ce bout n'est plus maintenant qu'à une soixantaine de milles...

— D'accord, monsieur Jeorling. Il est vrai, ces soixante milles, c'est comme s'il y en avait un millier, quand on n'a aucun moyen de les franchir... Et, si le lancement de la goélette ne réussit pas, nous voici condamnés à un hivernage dont ne voudraient même pas les ours polaires ! »

Je ne répondis que par un hochement de tête, auquel ne put se méprendre Hurliguerly.

« Savez-vous à quoi je pense le plus souvent, monsieur Jeorling?... me demanda-t-il.

— A quoi pensez-vous, bosseman?...

— Aux Kerguelén, dont nous ne prenons guère le chemin ! Certes, pendant la mauvaise saison, on y jouit d'un beau froid... Pas grande différence entre cet archipel-là et les îles situées sur les limites de la mer antarctique... Mais, enfin, on est à proximité du Cap, et s'il vous plaît d'aller vous y réchauffer les mollets, il n'y a point de banquise pour vous barrer le passage!... Tandis qu'ici, au milieu des glaces, c'est le diable pour en démarrer, et on ne sait jamais si l'on trouvera la porte ouverte...

— Je vous le répète, bosseman, sans ce dernier accident, tout serait terminé à présent d'une façon ou d'une autre. Nous aurions encore plus de six semaines pour sortir des mers australes. En somme, il est rare qu'un navire soit aussi mal pris que l'a été notre goélette, et c'est une véritable malchance, après avoir profité de circonstances si heureuses...

— Finies, ces circonstances, monsieur Jeorling, s'écria Hurliguerly, et je crains bien...

— Quoi... vous aussi, bosseman... vous que j'ai connu si confiant...

— La confiance, monsieur Jeorling, cela s'use tout comme le fond d'une culotte!... Que voulez-vous!... Lorsque je me compare à mon compère Atkins, installé dans sa bonne auberge, lorsque je songe au *Cormoran-Vert*, à la grande salle du bas, aux petites tables où l'on déguste le whisky et le gin avec un

ami, alors que le poêle ronfle plus fort que ne crie la girouette sur le toit... eh bien, la comparaison n'est point à notre avantage, et, à mon avis, maître Atkins a peut-être mieux compris l'existence...

— Eh ! vous le reverrez, ce digne Atkins, bosseman, et le *Cormoran-Vert*, et les Kerguelen!... Pour Dieu ! ne vous laissez point aller au découragement!... Et si vous, un homme de bon sens et de résolution, désespérez déjà...

— Oh ! s'il n'y avait que moi, monsieur Jeorling, ce ne serait que demi-mal !

— Est-ce que l'équipage?...

— Oui... et non... répliqua Hurliguerly, car j'en connais qui ne sont point satisfaits.

— Hearne a-t-il recommencé à récriminer et excite-t-il ses camarades?...

— Pas ouvertement du moins, monsieur Jeorling, et depuis que je le surveille je n'ai rien vu ni entendu. Il sait, d'ailleurs, ce qui l'attend, s'il remue la patte. Aussi, — je crois ne point faire erreur, — le finaud a-t-il changé ses amures. Et ce qui ne m'étonne guère de lui m'étonne de notre maître-voilier Martin Holt...

— Que voulez-vous dire, bosseman?...

— Que tous deux paraissent être en bons termes!... Observez-les : Hearne recherche Martin Holt, cause souvent avec lui, et Martin Holt ne lui fait pas trop mauvaise mine.

— Martin Holt, je suppose, n'est pas homme à écouter les conseils de Hearne, répondis-je, ni à le suivre, s'il tentait de pousser l'équipage à la révolte...

— Non, sans doute, monsieur Jeorling... Cependant cela ne me plaît guère de les voir ensemble... Un particulier dangereux et sans conscience, ce Hearne, et dont Martin Holt ne se méfie peut-être pas assez!...

— Il a tort, bosseman.

— Et... tenez... savez-vous de quoi ils causaient, l'autre jour, dans une conversation dont il m'est arrivé quelques bribes à l'oreille?...

— Je ne sais jamais les choses qu'après que vous me les avez dites, Hurliguerly.

— Eh bien ! tandis qu'ils bavardaient sur

le pont de l'*Halbrane*, je les ai entendus parler de Dirk Peters, et Hearne disait : « Il ne faut pas en vouloir au métis, maître Holt, de ce qu'il n'a jamais voulu répondre à vos avances ni recevoir vos remerciements... Si ce n'est qu'une sorte de brute, il possède un grand courage, et il l'a prouvé en vous tirant d'une mauvaise passe au péril de sa vie... Au surplus, n'oubliez pas qu'il faisait partie de l'équipage du *Grampus*, dont votre frère Ned, si je ne me trompe... »

— Il a dit cela, bosseman?... me suis-je écrié. Il a nommé le *Grampus* ?...

— Oui... le *Grampus*.

— Et Ned Holt ?...

— Précisément, monsieur Jeorling !

— Et qu'a répondu Martin Holt ?...

— Il a répondu : « Mon malheureux frère, je ne sais même pas dans quelles conditions il a péri... Est-ce pendant une révolte à bord?... En brave qu'il était, il n'a pas dû trahir son capitaine, et peut-être a-t-il été massacré !... »

— Est-ce que Hearne a insisté, bosseman ?...

— Oui... en ajoutant : « C'est chose triste pour vous, maître Holt !... Le capitaine du *Grampus*, à ce qu'on m'a raconté, fut abandonné dans un canot avec deux ou trois de ses hommes... et qui sait si votre frère n'était pas avec lui ?... »

— Et après ?...

— Après, monsieur Jeorling, il a ajouté : « Est-ce que vous n'avez pas eu l'idée de demander à Dirk Peters de vous renseigner ?... »

« — Si, une fois, répliqua Martin Holt, j'ai interrogé le métis là-dessus, et jamais je n'ai vu un homme dans un tel état d'accablement, répondant : Je ne sais pas... je ne sais pas... d'une voix si sourde que je pouvais à peine le comprendre, et il s'est sauvé en se cachant la tête dans les mains... »

— C'est tout ce que vous avez entendu de cette conversation, bosseman ?...

— Tout, monsieur Jeorling, et elle m'a paru assez singulière pour que j'aie voulu vous mettre au courant.

— Et qu'en avez-vous conclu ?...

— Rien, si ce n'est que je regarde le sealing-

master comme un coquin de la pire espèce, parfaitement capable de travailler en secret à quelque mauvais dessein, auquel il voudrait associer Martin Holt ! »

En effet, que signifiait cette nouvelle attitude de Hearne ?.. Pourquoi cherchait-il à se lier avec Martin Holt, l'un des meilleurs de l'équipage ?... Pourquoi lui rappelait-il ainsi les scènes du *Grampus* ?... Est-ce que Hearne en savait à ce sujet plus long que les autres sur Dirk Peters et Ned Holt, — ce secret dont le métis et moi nous croyions être les seuls dépositaires ?...

Cela ne laissa pas de me causer une sérieuse inquiétude. Toutefois, je me gardai d'en rien dire à Dirk Peters. S'il eût pu soupçonner que Hearne causait de ce qui s'était passé à bord du *Grampus*, s'il eût appris que ce coquin — comme l'appelait non sans raison Hurliguerly — ne cessait de parler de son frère Ned à Martin Holt, je ne sais trop ce qui serait arrivé !

En somme, et quelles que fussent les intentions de Hearne, il était regrettable que notre maître-voilier, sur lequel devait à bon droit compter le capitaine Len Guy, fût en liaison avec lui. Le sealing-master avait certainement un but secret pour agir de la sorte... Lequel, je ne pouvais le deviner. Aussi, bien que l'équipage parût avoir abandonné toute idée de révolte, une sévère surveillance s'imposait, surtout à l'égard de Hearne.

Du reste, la situation allait prendre fin, — du moins en ce qui concernait la goélette.

Deux jours après, les travaux furent terminés. On avait achevé de réparer la coque et de creuser le lit de lancement jusqu'à la base de notre montagne flottante.

A cette époque, la glace, étant légèrement ramollie à sa couche supérieure, ce dernier travail n'avait point exigé de grands efforts de pic et de pioche. Le lit contournait obliquement le flanc ouest de l'ice-berg, de manière à n'offrir aucune pente trop raide. Avec des grelins de retenue convenablement disposés, le glissement, semblait-il, devait s'effectuer sans occasionner aucun dommage. Je craignais plutôt que le relèvement de la tem-

pérature ne rendit ce glissement moins facile sur le fond du lit.

Il va de soi que de la cargaison, la mâture, les ancres, les chaînes, rien n'avait été remis à bord. La coque étant déjà fort lourde, peu maniable, il importait de l'alléger autant que possible. Lorsque la goélette aurait retrouvé son élément, la réarmer serait l'affaire de quelques jours.

Dans l'après-midi du 28, les dernières dispositions furent prises. Il avait fallu étayer latéralement le lit en quelques endroits où la fusion de la glace s'accroissait. Puis, repos fut accordé à tout le monde à partir de quatre heures du soir. Le capitaine Len Guy fit alors distribuer double ration à ses hommes, et ils méritaient ce surcroît de whisky et de gin, car ils avaient rudement travaillé pendant cette semaine.

Je répète que tout ferment d'indiscipline paraissait avoir disparu, depuis que Hearne n'excitait plus ses camarades. L'équipage — tout entier, on peut le dire — ne se préoccupait que de cette grosse opération du lancement. L'*Halbrane* à la mer, c'était le départ... c'était le retour!... Il est vrai, pour Dirk Peters comme pour moi, c'était le définitif abandon d'Arthur Pym!...

La température de cette nuit fut une des plus élevées que nous eussions éprouvées jusqu'alors. Le thermomètre marqua cinquante-trois degrés (11° 67 C. sur zéro). Aussi, bien que le soleil commençât à se rapprocher de l'horizon, la glace fondait, et mille ruisseaux sinaient de toutes parts.

Les plus matineux se réveillèrent dès quatre heures, et je fus du nombre. C'est à peine si j'avais dormi, — et j'imagine que, de son côté, Dirk Peters n'avait pu trouver sommeil à la pensée désolante de revenir en arrière!...

L'opération du lancement devait commencer à dix heures. Tout en comptant avec les retards possibles, eu égard aux minutieuses précautions qu'il convenait de prendre, le capitaine Len Guy espérait qu'elle serait terminée avant la fin du jour. Personne ne doutait que, le soir venu, la goélette ne fût

descendue au moins à la base de l'ice-berg.

Il va de soi que nous devions tous prêter la main à cette difficile manœuvre. A chacun un poste était assigné auquel il devrait se tenir, — les uns pour faciliter le glissement avec des rouleaux de bois, s'il le fallait aider, — les autres, au contraire, pour le modérer, en cas que la descente menaçât d'être trop rapide et qu'il y eût lieu de retenir la coque au moyen de grelins et d'aussières disposés à cet effet.

Le déjeuner fut terminé à neuf heures sous les tentes. Nos matelots, toujours confiants, ne purent s'empêcher de boire un dernier coup au succès de l'opération, et nous joignîmes nos hurrahs un peu prématurés aux leurs. Du reste, les mesures avaient été conçues avec tant de sagacité par le capitaine Len Guy et le lieutenant, que le lancement présentait de très sérieuses chances de réussite.

Enfin nous allions quitter le campement et gagner notre poste, — quelques-uns des matelots s'y trouvaient déjà, — lorsque retentirent des cris de stupéfaction et d'effroi...

Quel effrayant spectacle, et, si court qu'il ait été, quelle ineffaçable impression de terreur il a laissée dans nos âmes!

Une des énormes roches formant le talus de la souille où gisait l'*Halbrane*, déséquilibrée par la fusion de sa base, venait de dévaler et roulait par énormes bonds par-dessus les blocs...

Un instant après, la goélette, n'étant plus retenue, oscillait sur cette pente...

Il y avait à bord, sur le pont, à l'avant, deux hommes, Rogers et Gratian... En vain ces malheureux voulurent-ils sauter par-dessus les bastingages, ils n'en eurent pas le temps et furent entraînés dans l'effroyable chute...

Oui! j'ai vu cela!... j'ai vu la goélette se renverser, glisser d'abord sur son flanc gauche, écraser une des recrues, qui tarda trop à se jeter de côté, puis rebondir de bloc en bloc, et enfin se précipiter dans le vide...

Une seconde après, défoncée, disloquée, le bordage ouvert, la membrure brisée, l'*Halbrane* s'engloutissait, en faisant rejaillir une énorme gerbe d'eau au pied de l'ice-berg...

## IX

## Que faire ?...

Hébétés... oui ! c'était de l'hébètement, après que la goélette, emportée comme la roche, eut disparu dans l'abîme !... Il ne restait plus rien de notre *Halbrane*, — pas même une épave !... A cent pieds en l'air, il n'y avait qu'un instant, à cinq cents à présent dans les profondeurs de la mer !... Oui ! de l'hébètement, et qui ne nous permettait même pas de songer aux dangers de l'avenir... l'hébètement de gens qui ne peuvent en croire leurs yeux, comme on dit !...

Ce qui lui succéda, ce fut la prostration qui en était la conséquence naturelle. Il n'y eut pas un cri, pas un geste. Nous étions immobiles, les pieds cloués au sol de glace. Aucune expression ne pourrait rendre l'horreur de cette situation !

Quant au lieutenant Jem West, après que la goélette se fut abîmée sous les eaux, je vis une grosse larme tomber de ses yeux. Cette *Halbrane* qu'il aimait tant, maintenant anéantie ! Oui ! cet homme d'un caractère si énergique pleura...

Trois des nôtres venaient de périr... et de quelle affreuse façon !... Rogers et Gratian, deux de nos plus fidèles matelots, je les avais vus tendant les bras éperdument, puis projetés par le rebondissement de la goélette, puis s'abîmant avec elle !... Et cet autre des Falklands, un Américain, écrasé au passage, et dont il ne restait plus qu'une masse informe qui gisait dans une mare de sang... C'étaient trois nouvelles victimes, depuis dix jours, à inscrire au nécrologe de cette funeste campagne !... Ah ! la fortune, qui nous avait favorisés jusqu'à l'heure où l'*Halbrane* fut arrachée de son élément, nous frappait à présent de ses plus furieux coups !... Et, de tous, ce dernier n'était-il pas le plus rudement assené, et ne serait-il pas le coup de la mort ?...

Le silence fut alors rompu par de tumultueux éclats de voix, des cris de désespoir, que justifiait cet irrémédiable malheur !... Et

plus d'un se disait, sans doute, que mieux eût valu être à bord de l'*Halbrane* tandis qu'elle rebondissait sur les flancs de l'iceberg !... Tout serait fini, comme pour Rogers et Gratian !... Cette expédition insensée aurait eu le seul dénouement que méritaient tant de témérités et tant d'imprudences !...

Enfin l'instinct de la conservation l'emporta, et, — sinon Hearne, qui, à l'écart, affectait de se taire, — du moins ses camarades s'écrièrent-ils :

« Au canot... au canot ! »

Ces malheureux ne se possédaient plus. L'épouvante les égarait. Ils venaient de s'élaner vers l'anfractuosité où notre unique embarcation, insuffisante pour tous, avait été mise à l'abri depuis le déchargement de la goélette.

Le capitaine Len Guy et Jem West se jetèrent hors du campement.

Je les rejoignis aussitôt, suivi du bosseman. Nous étions armés, et décidés à faire usage de nos armes. Ce canot, il fallait empêcher ces furieux de s'en emparer... Il n'était pas la propriété de quelques-uns... mais celle de tous !...

« Ici... matelots !... cria le capitaine Len Guy.

— Ici, répéta Jem West, ou feu sur le premier qui fera un pas de plus ! »

Tous deux, la main tendue, les menaçaient de leurs pistolets. Le bosseman braquait son fusil sur eux... Je tenais ma carabine, prêt à l'épauler...

Ce fut en vain !... Ces affolés n'entendaient rien, ne voulaient rien entendre, et l'un d'eux, au moment où il franchissait le dernier bloc, tomba frappé par la balle du lieutenant. Ses mains ne purent se raccrocher au talus, et, glissant sur les revers glacés, il disparut dans l'abîme.

Était-ce donc le début d'un massacre ?... D'autres allaient-ils se faire tuer à cette place ?... Les anciens de l'équipage prendraient-ils parti pour les nouveaux ?...



DÉFONCÉE, DISLOQUÉE, L' « HALBRANE » S'ENGLOUTISSAIT.

(Page 167.)

Je pus remarquer, en ce moment, que Hardie, Martin Holt, Francis, Burry, Stern, hésitaient à se ranger de notre côté, — alors que Hearne, immobile à quelques pas de là, se gardait de donner une marque d'encouragement aux révoltés.

Pendant, nous ne pouvions les laisser maîtres du canot, maîtres de le descendre, maîtres de s'y embarquer à dix ou douze, maîtres enfin de nous abandonner sur cet iceberg, et dans l'impossibilité de reprendre la mer...

Et comme, au dernier degré de la terreur, inconscients du danger, sourds aux menaces, ils allaient atteindre l'embarcation, un second coup de feu, tiré par le bosseman, frappa un des matelots qui tomba raide mort, — le cœur traversé.

Un Américain et un Fuégien de moins à compter parmi les plus déterminés partisans du sealing-master!

Alors, devant le canot, surgit un homme.

C'était Dirk Peters, qui avait gravi la pente opposée.

Le métis mit l'une de ses énormes mains sur l'étrave, et de l'autre fit signe à ces furieux de s'éloigner.

Dirk Peters là, nous n'avions plus à faire usage de nos armes, et il suffisait, lui seul, à défendre l'embarcation.

Et, en effet, comme cinq ou six des matelots s'avançaient, il marcha sur eux, il saisit le plus rapproché par la ceinture, il l'enleva, il l'envoya rouler à dix pas, et, ne pouvant se retenir à rien, ce malheureux eût rebondi jusqu'à la mer si Hearne ne fût parvenu à le saisir au passage.

C'était déjà trop des deux tombés sous les balles!

Devant cette intervention du métis, la révolte s'apaisa soudain. D'ailleurs, nous arrivions près du canot, et, avec nous, ceux de nos hommes dont l'hésitation n'avait pas duré.

N'importe! les autres nous étaient encore supérieurs en nombre.

Le capitaine Len Guy, la colère aux yeux, apparut, suivi de Jem West, toujours impassible. La parole lui manqua pendant quelques

instants; mais ses regards disaient tout ce que sa bouche ne pouvait dire. Enfin, d'une voix terrible :

« Je devrais vous traiter comme des malfaiteurs, s'écria-t-il, et pourtant je ne veux voir en vous que des égarés!... Ce canot n'est à personne, et il est à tous!... C'est maintenant notre unique moyen de salut, et vous avez voulu le voler... le voler lâchement!... Entendez bien ce que je vous répète une dernière fois!... Ce canot de l'*Halbrane*, c'est l'*Halbrane* elle-même!... J'en suis le capitaine, et malheur à celui de vous qui ne m'obéira pas! »

En jetant ces derniers mots, le capitaine Len Guy regardait Hearne, visé par cette phrase d'un coup direct. Au surplus, le sealing-master n'avait point figuré dans cette dernière scène, — ouvertement du moins. Toutefois, qu'il eût poussé ses camarades à s'emparer du canot, et qu'il eût la pensée de les y exciter encore, cela ne faisait doute pour personne.

« Au campement, dit le capitaine Len Guy, et toi, Dirk Peters, reste là. »

Pour toute réponse, le métis remua sa grosse tête de bas en haut et s'installa à son poste.

L'équipage revint au campement sans la moindre résistance. Les uns s'étendirent sur leurs couchettes, les autres se dispersèrent aux alentours. Hearne ne chercha point à les rejoindre ni à se rapprocher de Martin Holt.

A présent que les matelots étaient réduits au désespoir, il n'y avait plus qu'à examiner cette situation très empirée et à imaginer les moyens d'en sortir.

Le capitaine Len Guy, le lieutenant, le bosseman, se réunirent en conseil, et je me joignis à eux.

Le capitaine Len Guy débuta en disant :

« Nous avons défendu notre canot, et nous continuerons à le défendre... »

— Jusqu'à la mort! déclara Jem West.

— Qui sait, dis-je, si nous ne serons pas bientôt forcés d'y embarquer?...

— Dans ce cas, reprit le capitaine Len Guy, comme tous ne pourraient y prendre place, il y aurait nécessité de faire un choix. Le sort désignerait donc ceux qui devraient partir, et

je ne demanderais pas à être traité autrement que les autres!

— Nous n'en sommes pas là, que diable! répondit le bosseman. L'ice-berg est solide et il n'y a pas danger qu'il fonde avant l'hiver...

— Non... affirma Jem West, et cela n'est pas à craindre... Ce qu'il faut, c'est, tout en veillant sur le canot, de veiller aussi sur les vivres...

— Et il est heureux, ajouta Hurliguerly, que nous ayons mis notre cargaison en sûreté!... Pauvre et chère *Hal-brane!*... Elle sera restée dans ces mers comme la *Jane*... sa sœur aînée! »

Oui, sans doute, et pour des causes différentes, pensai-je, l'une détruite par les sauvages de Tsalal, l'autre par l'une de ces catastrophes que nulle puissance humaine ne peut prévenir...

« Tu as raison, Jem, reprit le capitaine Len Guy, et nous saurons empêcher nos hommes de se livrer au pillage. Les vivres nous sont assurés pour plus d'une année, sans compter ce que fournira la pêche...

— Et il est d'autant plus nécessaire de veiller, capitaine, répondit le bosseman, que j'ai déjà vu rôder autour des fûts de whisky et de gin...

— Et de quoi ces malheureux ne seraient-ils pas capables dans les folies et les fureurs de l'ivresse! m'écriai-je.

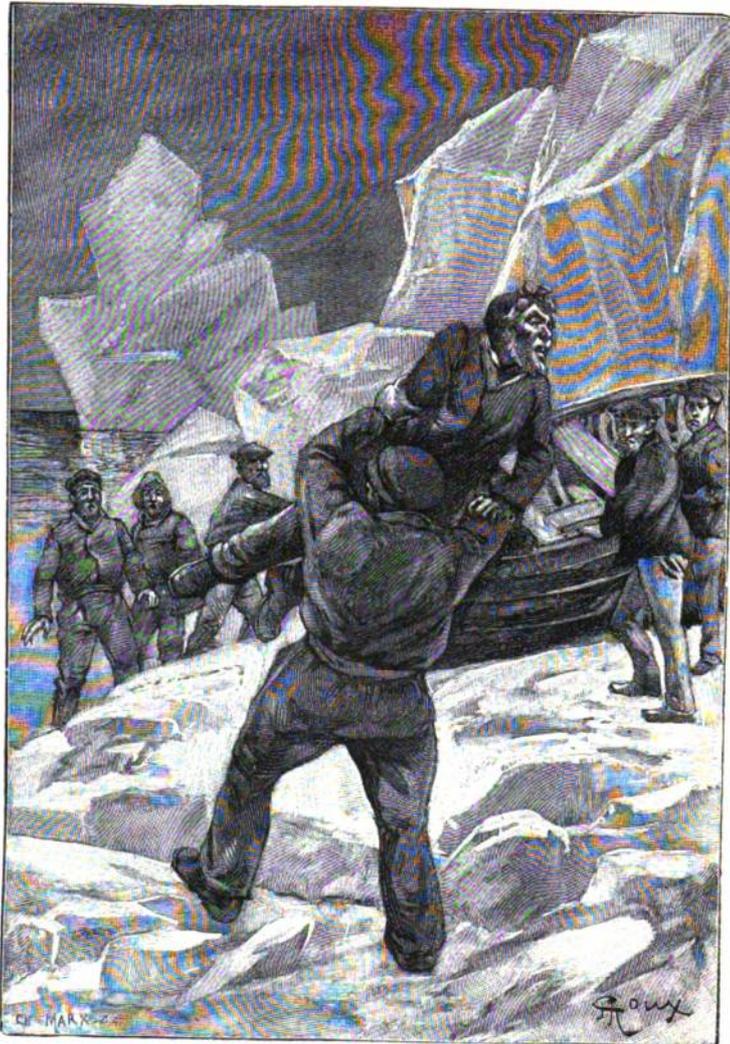
— Je me charge de les contenir, répliqua le lieutenant.

— Mais, demandai-je alors, n'est-il pas à prévoir que nous soyons forcés d'hiverner sur cet ice-berg?...

— Le ciel nous garde d'une si terrible éventualité!... répliqua le capitaine Len Guy.

— Après tout, s'il le fallait, dit le bosseman,

on s'en tirerait, monsieur Jeorling. Nous creuserions des abris dans la glace, de manière à supporter les rigueurs du froid polaire, et tant que nous aurions de quoi apaiser notre faim... »



En ce moment se représentèrent à mon esprit les abominables scènes dont le *Grampus* fut le théâtre et dans lesquelles Dirk Peters frappa Ned Holt, le frère de notre maître-voilier... En viendrions-nous jamais à de telles extrémités?...

Cependant, avant de procéder aux installations d'un hivernage pour sept à huit mois, est-ce que le mieux ne serait pas de quitter l'ice-berg, si cela était possible?...

Ce fut sur ce point que j'appelai l'attention du capitaine Len Guy et de Jem West.

La réponse à cette question était dif-

ficile et elle fut précédée d'un long silence.

Enfin le capitaine Len Guy dit :

« Oui!... ce serait le meilleur parti, et si notre embarcation pouvait nous contenir tous avec les provisions nécessitées par un voyage qui durerait au moins de trois à quatre semaines, je n'hésiterais pas à reprendre dès maintenant la mer pour revenir vers le nord... »

— Mais, fis-je observer, nous serions obligés de naviguer contre le vent et contre le courant, et c'est à peine si notre goélette eût pu y réussir... tandis qu'à continuer vers le sud...

— Vers le sud?... répéta le capitaine Len Guy, qui me regarda comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de ma pensée.

— Pourquoi pas?... répondis-je. Si l'ice-berg n'eût point été arrêté dans sa marche, peut-être aurait-il dérivé jusqu'à quelque terre dans cette direction, et, ce qu'il aurait fait, le canot ne pourrait-il le faire?... »

Le capitaine Len Guy, secouant la tête, tandis que Jem West gardait le silence, ne répondit pas.

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

### CHAPITRE XXI

#### La lettre de Roger.

Lorsque la lettre de Roger arriva chez M<sup>me</sup> Irrigoyen, le domestique qui l'avait reçue des mains du facteur la regarda avec méfiance : on racontait tant d'histoires sur des paquets ou des lettres ouverts en toute confiance et dont le contenu vous éclatait à la figure! La grosse écriture mal formée, le nom de Jeanne en lettres énormes suivi d'un misérable petit Irrigoyen tout ratatiné et accompagné d'un pâté qui s'étalait dans la queue du *g*, autant d'indications suspectes; seule l'enveloppe épaisse et satinée militait en faveur du document, et elle fut cause que Pierre Detcheparre osa la remettre directement à sa jeune maîtresse. Celle-ci reconnut tout de suite la provenance de la missive et poussa une exclamation joyeuse :

« Une lettre de Roger Latapie! Nous allons rire! »

Mais, pendant qu'elle lisait, son visage prit une expression si troublée, mélange d'étonnement et de chagrin, que ses parents insistèrent pour être mis au courant. Voici ce que disait l'enfant :

« Ma chère Jeanne,

« Je t'écris pour avoir des renseignements sur ton jeu national de la pelote. Ton cousin

Élie pourrait me les donner, mais Marianne n'a pas voulu que j'aille chez lui les demander; elle prétend qu'il ne se soucie plus de nous.

« Et, en effet, depuis ton départ, il ne m'a pas parlé quand je l'ai rencontré; il ne m'a même pas regardé. C'est très curieux, lui qui était toujours fourré chez nous et qui causait tout le temps avec Marianne, comme si elle avait été aussi sa cousine. Je n'y comprends rien, et cela m'afflige, car il était mon meilleur ami. Marianne non plus n'y comprend rien. Mais ce n'est pas de ton cousin que je veux te parler, c'est du tableau de ma sœur. Si tu savais comme il est joli! bien plus joli que celui de la Cascarrotte! Et, pourtant, Marianne dit qu'elle ne l'enverra pas au Salon, qu'elle veut le garder pour elle!

« Le fait est qu'elle a l'air de l'aimer beaucoup, car souvent elle se met à le regarder très longtemps sans y travailler. Et, dans ces moments-là, elle n'entend rien de ce que je lui dis; elle a quelquefois les yeux tout drôles, comme si elle avait pleuré, et quand je la touche un peu, elle saute sur sa chaise. Ce tableau représente la partie de paume que ton cousin a gagnée à Urrugne. Il est très

ressemblant; ton cousin, depuis que j'ai donné à Marianne une photographie de lui; mais il y a des choses que je trouve mal faites... »

Roger entraît ensuite dans de minutieux détails sur l'agencement du tableau, la place occupée par les arbitres et par l'homme proclamant les coups, et demandait que quelqu'un voulût bien envoyer un petit dessin expliquant la pose exacte du *gant*. Mais personne ne songea à s'occuper de ce passage. Par contre, on fit relire à Jeanne toute la première partie. M<sup>me</sup> Irrigoyen était consternée; sa belle-sœur lui avait parlé des projets de son fils en lui disant combien son mari et elle-même tenaient à leur réussite; si elle avait consenti à laisser Jeanne à Orthez, c'était précisément pour qu'elle fit bonne connaissance avec sa future cousine; enfin, mêlée pendant deux ou trois jours à la vie des jeunes gens, elle s'était intéressée personnellement à leur gentil petit roman.

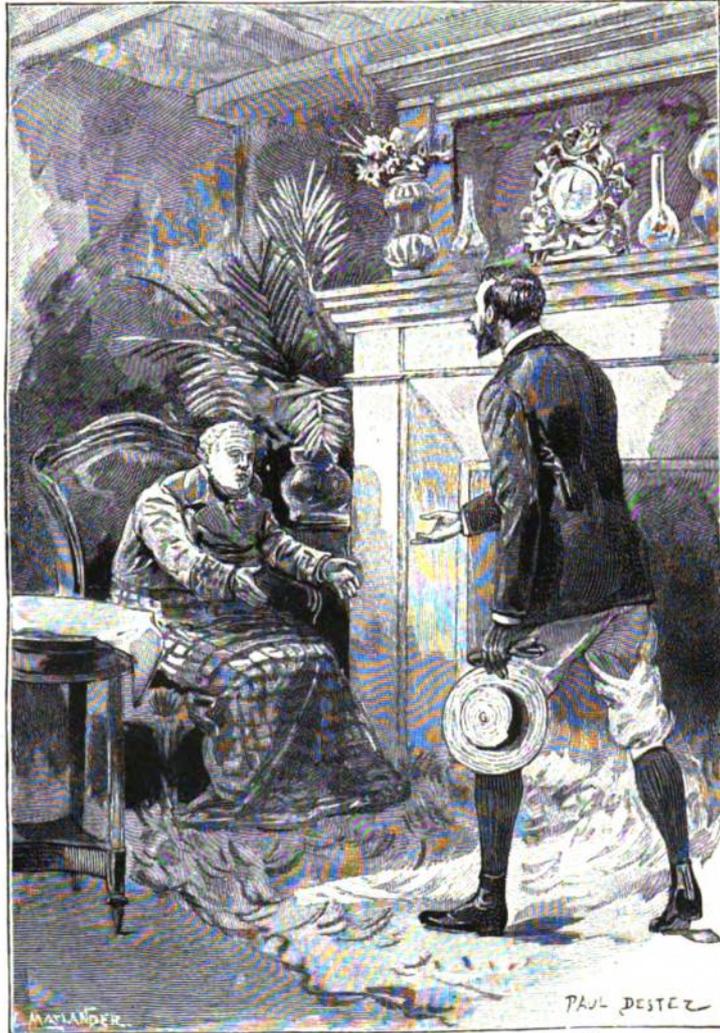
« Qu'est-ce que tout cela signifie? » ne cessait-elle de répéter.

Quant à Jeanne, qui regardait déjà Marianne comme faisant partie de la famille et qui, depuis son retour, avait combiné successivement quatre ou cinq toilettes de demoiselle d'honneur, elle pleura toute la matinée.

Enfin le conseil de famille, réuni à nouveau dans l'après-midi, décida, par la bouche de M. Irrigoyen, qu'il fallait sans tarder expédier la lettre de Roger à Élie. S'il y avait un malentendu, il était probable que la naïve missive de l'enfant ne tarderait pas à le dissiper.

« Voilà ce que c'est que de *lanterner*, dit M. Irrigoyen d'un ton énergique. Si Élie avait été dans mes idées, il aurait bâclé l'affaire le jour même de la partie à Urrugne. »

Voilà comment il se fit que le pauvre Roger ne reçut jamais de son amie Jeanne la réponse qu'il avait attendue avec une si fière assurance, et comment le jeune docteur vit



avec stupeur un affreux barbouillage sortir de la délicieuse enveloppe bleu pâle sur laquelle il avait reconnu la ferme écriture de M<sup>lle</sup> Irrigoyen.

Lui aussi, au premier moment, se demanda ce que cela signifiait. Puis, éclairé par un subit rayon de joie et d'espoir, il se précipita sur sa bicyclette et partit en toute hâte, oubliant totalement les malades qui attendaient sa visite matinale.

Ily ola à L'oustau-Escounut comme la foudre.

« Ah! monsieur Élie, s'écria Gracieuse, que vous arrivez à propos! Notre pauvre monsieur

ne va guère, et il n'y a pas eu moyen de le décider à vous appeler. »

Le pauvre petit oncle Lacoste était enfoui sous un grand plaid, dans un vaste fauteuil, au coin de sa cheminée, et, malgré le beau feu qui flambait à côté de lui, il paraissait transi. En apercevant le jeune homme, il devint tout pâle et se mit à trembler.

« Ah! cher ami! cher ami! » murmura-t-il.

Son embarras était plus grand que jamais. La veille encore il avait reçu une longue visite de Marianne, et l'attitude parfaitement calme et naturelle de la jeune fille, la douce gaieté de sa conversation l'avaient rassuré une fois de plus : avec ce sourire, cet enjouement, on ne pouvait pas souffrir d'un désappointement.

Le jeune médecin, pris de compassion, parla de sa voix la plus douce, de cette voix que ses malades aimaient tant à entendre :

« Mon cher monsieur Lacoste, je crois que l'autre soir j'ai dû mal comprendre ce que vous me disiez. Je suis souvent un peu trop vif; mais si vous saviez quel coup vous m'aviez porté! Voulez-vous me permettre de vous lire une singulière petite lettre que ma cousine Jeanne Irrigoyen a reçue de Roger Latapie et qu'elle m'a envoyée? »

M. Lacoste se redressa, écarta le plaid qui lui montait jusqu'aux oreilles et, selon son habitude, commenta de sa petite exclamation favorite la lecture d'Élie.

« Tè! ce petit!... dit-il d'un air content. Tè, tè, pauvre d'elle! Ah! tè, la partie de pelote!... Eh! tè, bien sûr, vous lui plaisez!... Diable! si je l'avais su! Mais quand on arrive de Montevideo!

— Elle ne vous avait rien dit à mon sujet, n'est-ce pas? fit Élie d'une voix où vibrait une émotion profonde.

— Non, non, non, jamais, pauvre d'elle! l'enfant la plus réservée, la plus modeste! dit M. Lacoste en quittant son fauteuil avec une subite énergie. C'est moi, imbécile, qui voulais vous amener à vous déclarer et qui ai tout gâté. Ah! cher ami, le chagrin que j'en ai eu! Je vous ai vu passer deux ou trois fois, vous trouvant l'air désespéré. Et Amanda, et ma cousine Latapie, qui se tourmentaient toutes

les deux, qui croyaient tout perdu, et à qui je n'osais rien dire! J'en suis malade depuis, mon cher. Voilà pourquoi je ne bougeais plus d'ici. Ayant commis une première bêtise, je tremblais d'en faire une seconde. Et, maintenant, à quand la demande?

— Mais tout de suite, fit impétueusement le jeune homme. Avec M<sup>me</sup> Latapie, on n'a pas besoin de se gêner pour l'heure.

— C'est que, par le froid qu'il fait, je n'ose guère sortir si matin.

— Il n'y faut même pas penser, mon cher monsieur Lacoste. »

Et, dans sa crainte de voir le vieillard embrouiller une seconde fois les choses, Élie repartit au plus vite pour Orthez et gravit la rue Moncade.

Arrivé tout près de la maison Latapie, il s'arrêta, se dit qu'il ne pouvait pourtant faire une démarche solennelle en tenue de bicycliste, et il rentra chez lui pour changer de vêtements. Vingt minutes après, d'une main que la joie faisait trembler, il saisissait le marteau de la porte, celui même qu'il avait fait exécuter sur un dessin de Marianne.

Ce fut Josefa qui vint ouvrir. Dans un sourire qui montra ses jolies dents, elle sembla dire : « Enfin! »

« M<sup>me</sup> Latapie?

— Elle est sortie, monsieur; mais M<sup>lle</sup> Mercier est à la maison.

— Il est trop tôt pour la déranger...

— Oh! non, monsieur, mademoiselle est au travail depuis plus d'une heure. Si monsieur Élie veut se donner la peine de monter, je vais l'annoncer. »

Et il monta.

« Après tout, se disait-il, elle est seule maîtresse de sa destinée, c'est à elle que je dois m'adresser. »

Josefa frappa à la porte.

« Entrez! » dit la voix de Marianne, une voix très douce, mais un peu lasse.

« M. Élie! » fit Josefa, qui décidément n'était pas pour la cérémonie, et elle referma la porte sur le jeune homme.

Il s'avança d'une allure rapide vers le milieu de l'atelier, où Marianne était assise devant

son chevalet, la palette et les pinceaux dans la main gauche, et retouchant délicatement de la brosse, qu'elle tenait de la main droite, un béret rouge, le seul du tableau.

Ce matin-là, elle aussi avait reçu une lettre.

M<sup>me</sup> Perrier, la mère, dans le plus aimable des billets, lui avait répondu, et elle s'était arrangée de manière à laisser entendre à la jeune fille que son mari et elle ne demandaient qu'à lui témoigner leur affection de toutes les manières :

« Ce que nous avons fait pour M. Guilbois, c'est pour vous que nous l'avons fait, chère enfant, et notre désir le plus cher est que vous appreniez à compter sur nous en toute occasion. »

Ces paroles amicales lui avaient donné un courage extraordinaire, et elle avait travaillé à

sa *Partie de pelote* avec un véritable plaisir. Lorsqu'elle vit paraître Élie, il lui sembla que c'était sa mère elle-même qui l'envoyait près d'elle. Instinctivement elle leva les yeux sur le jeune homme, du mouvement familier à l'artiste qui compare sa peinture à son modèle. Mais la brosse, ce jour-là, n'ajouta pas la moindre touche au tableau, et personne ne pensa ni aux arbitres ni aux gants d'osier.

Et pourtant Élie lui avait dit :

« Me permettez-vous maintenant de poser pour vous, mademoiselle Marianne ? »

Et elle, sachant que ce qu'elle allait répondre était définitif et allait la lier pour la vie, avait répondu très bas, mais d'une voix ferme :

« Oui ! »

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

(*La fin prochainement.*)

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

### III

Berthe, ayant gagné son procès du côté d'Arthémise, supplia si bien sa mère qu'elle obtint la permission de se faire aider par Frisonne deux fois chaque semaine pour procéder à ce qu'elle appelait la grande toilette de sa chambre. Jamais la chambre de la fillette n'avait été aussi reluisante et bien rangée. Il est vrai que pendant que la petite servante se démenait, essuyait, frottait, secouait, Berthe, un coquet plumeau à la main, tournait autour d'elle et affirmait ensuite que sans son aide Frisonne ne saurait pas se tirer d'une besogne si délicate.

Un matin, après avoir servi le déjeuner, ciré les chaussures, etc., Frisonne se préparait à récurer une casserole, lorsque les gais accords d'un piano vinrent frapper son oreille. Le torchon qu'elle tenait s'échappa de ses mains.

« Ça part du petit salon, dit-elle. Je suis

sûre que c'est mamzelle Berthe qui fait ce beau bruit-là; si j'allais voir un brin... rien qu'une minute... Mamzelle Thémise est sortie, madame est dans sa chambre... et ça n'est pas la petite demoiselle qui se fâchera. »

Berthe, dont les mains agiles tapotaient tant bien que mal le morceau que son professeur lui avait recommandé d'étudier, entendit un léger bruit et se retourna. D'un joyeux éclat de rire elle salua la tête ébouriffée de Frisonne, qui apparaissait par la porte entr'ouverte.

« Que viens-tu faire ici, Georgette ? »

— Je vous admire, mademoiselle; et puis de bon cœur, allez... C'est-il joli de faire toutes sortes d'airs en remuant seulement les doigts !

— Entre... Puisque tu aimes la musique, je vais te jouer quelque chose. »

Et Berthe, enchantée d'être une fois par hasard admirée, car ses études de piano lui attiraient des observations plus souvent que

des compliments, se mit à bredouiller sa valse favorite. Jamais musicien ne respecta moins la mesure que notre petite fille pendant ce

acheté un mirliton à la foire; mais le piano, il n'y a que les gens riches qui l'apprennent.

— Quelle idée! Maman dit au contraire qu'on doit apprendre le plus de choses possible.

— Alors, vous croyez que madame ne sera pas fâchée si j'en joue?

— Au contraire, elle dira que tu fais bien. Je vais te donner ta première leçon. »

A ce mot de « leçon » la petite servante sentit le frisson de la peur : Dieu sait combien elle avait mangé de morceaux de pain sec et versé de larmes quand elle prenait des leçons de lecture avec la sœur Ludivine et que sa mémoire rebelle ne pouvait retenir les syllabes. Aussi elle s'écria :

« Prendre une leçon!... Excusez-moi, j'oubliais que mamselle Thémise m'a recommandé en sortant de préparer un feu très doux; je cours à mon fourneau. »

Elle voulut s'enfuir; mais Berthe, possédée maintenant du désir de devenir à son tour professeur de musique, la retint par le bras en disant :

« Reste ici, je vais moi-même arranger le fourneau



et je reviens. »  
 Pour plus de sûreté, elle enferma Frisonne dans le salon.  
 Une fois revenue, elle ouvrit un cahier de musique :

« Tu vas d'abord me chercher un *do*.

— Volontiers, mamzelle, où c'est-il que vous l'avez perdu?

— Quoi donc?...

— Le *do* que vous me dites de chercher?

— Tu ne comprends pas... C'est le commencement de la leçon; seulement j'oubliais que tu n'as jamais vu un *do*, regarde bien

« Oh! mademoiselle, vous allez, vous allez!... C'est encore pis qu'aux chevaux de bois! Mais pourquoi donc que vous regardez cette drôle d'image où il y a des points, des barres et d'autres petites grimaces?

— Ce sont des notes; je lis là-dessus l'air que je joue... Tiens, veux-tu apprendre la musique?

— J'en ai déjà fait un peu autrefois, répondit Georgette d'un air modeste, papa m'avait

celui que je te montre et trouves-en un autre semblable.

— En voilà un, dit Georgette d'un air triomphant.

— Pas du tout, c'est un *mi*; tu vois bien qu'il est sur la ligne au-dessus de celle du *do*. »

Berthe eut beau gourmander son élève, le doigt incertain de cette dernière se promenait au hasard sur toutes les notes.

« Tu es encore plus entêtée qu'engourdie! s'écria le grave professeur. Mais je ne te céderai pas; puisque tu aimes la musique, tu l'apprendras!

— Ah! mamzelle Berthe, grand merci! Je vous suis bien obligée, mais voyez-vous, les leçons, ça n'est pas du tout mon affaire! Écoutez... On m'appelle à la cuisine, il faut que j'y aille. »

Avant qu'elles eussent quitté le salon, l'une courant après l'autre, la porte s'ouvrit avec violence et la large main d'Arthémise s'abattit sur l'épaule de la petite servante, qu'elle entraîna rapidement.

« Ma parole! on n'a jamais vu chose pareille! s'écria le redoutable cordon bleu. Tu as l'audace de venir au salon déranger M<sup>lle</sup> Berthe, quand je t'ai donné un poste de confiance!... Car je t'avais dit avant de sortir: Je compte sur toi pour me faire un feu doux afin que ma carbonade puisse mijoter et que ma crème ne prenne pas trop vite... Est-ce cela que tu as fait, hein!... Regarde mon fourneau... on dirait une succursale de l'enfer!... Ah! mais, cela ne se passera pas comme ça! »

Arthémise en colère devenait terrible; sans lâcher la pauvre Georgette, elle saisit une cuiller à pot et l'en menaça.

Berthe avait suivi jusque dans la cuisine; le bruit attira aussi M<sup>me</sup> Martel qui vit le fourneau entièrement rouge et le visage furibond d'Arthémise.

« Quelle fournaise! ma bonne! dit-elle, je vois que c'est l'œuvre de Frisonne, mais devez-vous pour cela la secouer si rudement?

— Madame peut me croire... cette fille ne mérite aucune pitié!... Je ne sais ce qui me

retient de la renvoyer sur-le-champ! »

Ces mots décidèrent Berthe à parler. Bien qu'un peu égoïste, elle n'eût pas voulu que Frisonne fût congédiée par sa faute; elle s'avança donc :

« Vous avez tort de la gronder comme cela, Arthémise, c'est moi qui ai bourré le fourneau de charbon, parce que j'avais besoin de Georgette au salon.

— Au salon!... et pourquoi faire s'il te plaît? demanda M<sup>me</sup> Martel.

— Maman, c'est que... Georgette aime beaucoup la musique... alors j'ai pensé... j'ai cru... que je pouvais lui donner... des leçons.

— Voilà une idée superbe! Apprendre la musique à une pauvre enfant qui doit gagner péniblement sa vie!... Ta punition est toute trouvée; je raconterai cette nouvelle sottise à ton père et à nos amis; on se moquera de toi!... Calmez-vous, Arthémise; si le feu est trop vif pour une carbonade, vous pourrez mettre un rôti à la place. »

Cette proposition acheva d'aigrir l'irascible Arthémise.

« Bonté divine! s'écria-t-elle avec de grands gestes, peut-on mépriser ainsi mes carbonades que je fais si bonnes!... Aller jusqu'à dire qu'un rôti peut les remplacer!... Moi, si dévouée à madame, traitée comme la dernière



des domestiques! Madame a beau dire, la faute en est à cette engourdie!... Où est-elle passée maintenant?

— Me v'là, mamzelle Thémise, j'ai tâché

de réparer ma sottise en mettant de la cendre sur le feu, et puis... v'là pour vous. »

Georgette, la coiffe sur l'oreille, la mine déconfite, tendait à la cuisinière courroucée un verre d'eau au fond duquel on apercevait deux morceaux de sucre.

« De l'eau sucrée! pourquoi faire?... »

— Pour vous calmer... tenez, rien que de la regarder ça vous fait du bien! »

En effet, devant le naïf empressement de sa protégée, la colère d'Arthémise tomba subitement. M<sup>me</sup> Martel et Berthe riaient de bon cœur, elle suivit leur exemple et Frisonne prit part à la gaieté générale sans trop savoir pourquoi on riait.

« Allons, dit Arthémise radoucie, heureusement pour toi que j'ai de la patience!... je veux bien te faire grâce pour cette fois! »

Berthe fut condamnée par sa mère à étudier son piano pendant deux longues heures et Frisonne, comme s'il ne s'était rien passé, s'empressa d'aider la cuisinière dans les apprêts du déjeuner.

#### IV

« Mademoiselle Berthe, dit un jour Frisonne, la laitière m'a chargée de vous faire part qu'elle est bien aise d'avoir l'honneur de vous annoncer que mamzelle Jeannette est guérie.

— Ah! que je suis contente! la mère Bornier est bien complaisante!... mais, pourquoi dis-tu mamzelle Jeannette?

— Elle sait qu'il faut être poli avec tout le monde, interrompit Henri, enchanté de l'erreur de la petite servante, cette demoiselle-là n'aime pas qu'on lui manque de respect.

— Oh! pour ça, monsieur, il n'y a pas de danger; on n'aura jamais rien à me reprocher. »

Les enfants s'éloignèrent en riant: Jeannette était leur chèvre favorite que la mère Bornier avait prise en pension pour la soigner et la guérir. Ils demandèrent à leur mère la permission de l'aller chercher:

« Vous ne pouvez pas revenir à travers la ville en traînant cette bête, objecta M<sup>me</sup> Martel.

— Non, mère; mais puisque Henri a congé aujourd'hui, laisse-nous emmener Frisonne; elle conduira parfaitement la chèvre.

— Allez, mais ne tourmentez pas cette pauvre fille...

— Pourquoi ne m'as-tu pas laissée dire à Frisonne que Jeannette n'est pas une demoiselle, demanda Berthe à son frère.

— Tout simplement pour m'amuser à ses dépens.

— Pourtant, chez la mère Bornier, elle verra bien...

— Oui, mais d'ici là, j'ai le temps de lui conter des histoires de ma façon et de rire un peu.

— J'ai peur que ce ne soit pas bien... Maman, qui nous a recommandé de ne pas tourmenter Georgette, dira peut-être...

— Allons donc! elle n'en saura rien; et puis, ce n'est qu'une plaisanterie. Quel mal vais-je lui faire à cette Frisonne? je ne lui donnerai même pas une chiquenaude. »

On partit en suivant la route ombragée qui conduisait vers la ferme.

« Georgette, demanda le jeune garçon, savez-vous au-devant de qui nous allons?

— Pour ça, monsieur, je n'en sais rien.

— Nous allons chercher M<sup>lle</sup> Jeannette, notre amie, qui doit dîner et coucher ce soir à la maison, reprit Henri avec emphase, et c'est vous qui la servirez.

— Toute seule! sans que mamzelle Thémise s'en mêle?... Ah! bien, je ferai des bévues, comme dit madame; j'en tremble d'avance; est-elle très difficile, la demoiselle?

— Hum! je crains que oui! Tenez, je vais vous faire son portrait. »

Aidé de sa sœur, Henri se mit à broder un conte et dépeignit la visiteuse de son invention comme une personne vraiment redoutable.

Tout à coup, une dame portant un élégant petit sac sortit d'un sentier voisin et parut sur la grand'route.

« Est-ce la demoiselle? demanda Frisonne tout bas.

— Justement, saluez-la tout de suite et portez-lui son sac. »

A peine l'étourdi eut-il prononcé ces paroles imprudentes qu'il s'en repentit. La trop docile Georgette s'était élancée au-devant de l'inconnue et, avec sa plus belle révérence :

« Salut, mademoiselle; nous sommes venus au-devant de vous et si vous voulez bien, je vais vous porter ça. »

Elle avait posé la main sur le petit sac. La dame surprise leva son ombrelle qui, jusque-là, lui cachait le visage. Henri et Berthe demeurèrent confondus. C'était une grande femme raide, avec des yeux perçants, un nez pointu et des cheveux blancs tout poudrés.

« As-tu perdu la raison, gamine? s'écria-t-elle d'une voix sèche en repoussant la fillette.

— Pardon... excuse, balbutia celle-ci, je suis la petite servante de M<sup>me</sup> Martel. M. Henri m'a dit comme ça : voilà M<sup>lle</sup> Jeannette, faut la saluer... porter son sac... Alors...

— M. Henri est ce joli garnement qui se tient près de cette petite évaporée; ils se sont moqués de toi qui ne dois pas être fine. Je crois les reconnaître... les petits Martel, hein?...

— C'est bien eux, madame.

— Mes petits-neveux, par conséquent, continua la dame en les considérant avec son binocle, tels que je me les figurais : mal élevés, insolents, grossiers envers les vieillards. Je ne veux pas voir leur père, mais je m'offrirai, dès ce soir, le plaisir de lui écrire pour le complimenter sur ses enfants. Maintenant laisse-moi passer, tu as l'air d'être plus sotté que méchante. »

Après avoir prononcé ces mots du même ton rude, la vieille dame s'éloigna rapidement. Il y eut un grand silence entre les enfants, puis Berthe prit la parole :

« Oh! Henri, qu'est-ce que papa va penser si la tante Dussautoi lui écrit tout ce que nous avons fait!

— Certainement, il va me mettre en pension sur-le-champ. Nous ne voulions pas faire de mal... Quelle mauvaise chance d'avoir rencontré cette vieille fée!

— Elle a pensé que nous l'avions reconnue et que nous moquions d'elle, reprit Berthe, et elle le fera croire à papa.

— Frisonne, vous auriez dû deviner que je plaisantais, que Jeannette était une chèvre et non pas une demoiselle, poursuivit le jeune garçon irrité; je vais être puni, exilé au collège à cause de votre bêtise!

Berthe, que la crainte d'une punition rendait injuste, déclara aussi que Georgette avait tous les torts.

« Elle est donc méchante, la dame? demanda cette dernière, lorsqu'elle put placer un mot.



— Je ne lui ai jamais parlé, répondit Berthe; elle est fâchée avec papa parce que, quand il était jeune, il n'a pas voulu être officier comme son mari; elle va être enchantée de lui écrire que nous sommes mal élevés... et c'est de ta faute!

— Pas tout à fait! s'écria Frisonne, révoltée de tant d'injustice, comment pouvais-je deviner que vous me contiez des menteries!

— Insolente! nous ne sommes pas des menteurs!

— Dame, mamzelle, il n'y avait pourtant rien de vrai dans votre histoire!

Berthe rougit. Heureusement on arrivait chez la mère Bornier, qui les accueillit avec un large sourire et s'empressa de préparer un goûter de fraises et de crème pendant qu'ils allaient voir Jeannette; la jolie chèvre blanche quitta son lit d'herbes parfumées pour se dresser sur ses pattes de derrière et saluer ses jeunes maîtres. Georgette, au comble de l'admiration, déclara que jamais

elle ne saurait faire une si belle révérence.

Le goûter servi, la mère Bornier qui cherchait des compliments pour les belles fraises dont les enfants se régalaient :

« Savez-vous, monsieur, dit-elle, que c'est du fruit rare... une espèce qui se vend joliment cher; c'est M<sup>me</sup> Dussautoi qui a permis à son jardinier de m'en donner quelques plans. Vous connaissez bien la vieille dame qui habite la Maison Rose, au bout de l'allée de marronniers sur la route neuve ?

— Oui, oui, nous savons ! répondit Henri auquel le nom de sa grand'tante rappelait ses inquiétudes; merci de votre accueil, mère Bornier; maintenant il est temps que nous emmenions Jeannette. »

Les adieux faits, on se remit en route.

« Vrai, pensait Frisonne, tout en conduisant la chèvre; ils n'ont pas l'air d'être dans leurs petits souliers, mes jeunes maîtres; ils poussent des soupirs... la dame leur a fait peur avec sa lettre... Tout de même si je pouvais l'empêcher... faudrait voir... La Maison Rose, les marronniers... la route neuve... je vois ça d'ici. »

Cette fois, Frisonne aurait pu se vanter de réfléchir, car elle se creusait la tête pour trouver un moyen de sortir seule sans éveiller les soupçons. Dès que Jeannette fut installée dans sa coquette étable, la petite servante courut à la cuisine.

« Mamzelle Thémise, j'ai oublié hier de donner vos bonnets à la repasseuse, faut-il les porter ?

— Certainement, ma fille; porte en même temps ma commande chez l'épicier et ne t'amuse pas en route. »

Georgette partit comme une flèche, faisant résonner ses sabots sur le pavé de la rue.

L'épicier demeurait justement près de la route neuve; elle lui laissa la commande en passant et courut à perdre haleine jusqu'à la belle allée de marronniers au bout de laquelle on voyait la Maison Rose, ainsi nommée à cause de la teinte de ses murs.

« Me v'là arrivée ! dit-elle, mais c'est drôle comme ce que je veux faire me semble plus

difficile de près que de loin... je n'oserai jamais parler à la dame !... »

Elle marchait à petits pas dans l'allée lorsqu'un objet brillant frappa ses yeux.

« Ah ! en v'là une chance !... Si c'est la dame qui a perdu ça, je vas le reporter et je la verrai... »

— Qu'est-ce que tu ramasses donc, petite ? gronda derrière elle une grosse voix.

— Rien à vous, monsieur, répliqua Frisonne en plongeant la main dans sa poche.

— Rien à toi non plus, hein, rusée ! Allons, donne-moi tout de suite ce que tu caches... tu ne veux pas?... »

— Non, dit résolument la fillette; ce n'est pas à vous et je ne vous connais pas !

— Ah ! ah ! tu crois m'échapper !... Aussi vrai que je m'appelle Jérôme, je te tiens, petite voleuse ! En route maintenant ! »

Le vieillard, qui était vêtu comme un jardinier, saisit le bras de Georgette et marcha à grands pas vers la Maison Rose. Toujours trainant sa prisonnière qui ne résistait pas, il gravit le perron, traversa le vestibule, puis, avec la familiarité d'un vieux serviteur, ouvrit la porte de la salle où se trouvait la maîtresse du logis.

C'était une vaste pièce meublée sévèrement. Sur les murs étaient suspendues des armes de toutes sortes : carabines, pistolets, épées, stylets, dagues... rien n'y manquait. M<sup>me</sup> Dussautoi était assise près de la fenêtre :

« Qu'y a-t-il, Jérôme ? demanda-t-elle ; encore une querelle avec des voisins?... tu deviens assommant.

— Oh ! j'assommerais madame dix fois plutôt que de lâcher cette petite friponne !... Que madame lui ordonne de rendre ce qu'elle a mis dans sa poche, et madame verra... mais elle ne voudra pas obéir, j'en suis certain.

— Vous vous trompez, mon bon monsieur, répliqua doucement Frisonne, j'ai ramassé la bourse pour la rendre à madame, si elle lui appartient; vous n'aviez pas le droit de me la prendre puisqu'elle n'est pas à vous et que c'est moi qui l'ai trouvée ! »

En parlant, elle s'avança pour présenter à la vieille dame une élégante bourse d'argent :

« Eh! eh! ricana Jérôme, tu sais mentir à propos; mais madame peut m'en croire: si je ne t'avais pas surprise, tu serais loin à cette heure et la bourse aussi!

— C'est mal de dire cela, monsieur Jérôme, reprit-elle, car je marchais du côté de la maison quand vous m'avez vue. Tous les gendarmes de madame peuvent venir, je leur répéterai la même chose!

— Quels gendarmes? demanda M<sup>me</sup> Dussautoi étonnée.

— Ceux qui se servent de ces choses-là! répliqua la fillette en étendant sa petite main brunie vers les menaçantes panoplies.

— Voilà la première fois qu'on prend ma maison pour la gendarmerie!... Jérôme, retourne à ton travail et laisse cette petite ici.»

Le ton de sa maîtresse était si impérieux que le bonhomme, après avoir jeté un regard de travers à Frisonne, sortit en murmurant :

« V'là ce que c'est que la justice de madame! elle va récompenser cette petite voleuse, c'est sûr! »

La vieille dame avait fixé ses yeux perçants sur le visage candide de la fillette :

« Ainsi, tu n'as pas peur de la police, demanda-t-elle.

— Pas du tout, mais, par exemple, j'ai peur de mamzelle Thémise quand j'ai brûlé un roux ou bien oublié une commission; elle crie, elle crie, c'est à faire frémir!

— Et qui est cette Thémise, s'il te plaît?

— La cuisinière de M. Martel; j'suis sa petite servante.

... Ah! madame me reconnaît sans doute; c'est moi qui ai eu le malheur de la saluer tantôt sur la route. Quand j'ai trouvé la bourse, je venais justement dire à madame que mes jeunes maîtres sont tout à fait fâchés de ce qui est arrivé! »

Georgette oublia sa timidité naturelle et raconta l'histoire de Jeannette, cherchant dans sa faible intelligence le moyen de prouver qu'elle était cause de tout le mal.

La vieille dame l'écouta d'abord d'un air revêché, puis peu à peu son visage devint plus doux :

« Cela prouve, ma pauvre fille, reprit-elle enfin, que tu as besoin de trouver une autre



place et de ne pas rester près de ces méchants enfants qui se moquent de toi.

— Ça prouve au contraire que j'suis trop sottie pour comprendre quand on plaisante avec moi... je vous en prie, madame, n'écrivez pas à votre neveu!

— Tiens, tiens, tu as du cœur, petite, et tu parais dévouée, c'est une chose rare dans le temps où nous sommes!... Tu diras à tes jeunes maîtres que je leur pardonne à cause de toi, à cause de toi seulement, entends-tu bien; et lorsque tu seras devenue leur victime (car je suis certaine qu'ils te rendront malheureuse), tu pourras venir me trouver, j'ai une bonne place à t'offrir.

— Merci, madame, je me sauve maintenant, mamzelle Thémise m'attend. »

Quand elle eut disparu, M<sup>me</sup> Dussautoi se

ravisa : « Je ne lui ai rien donné pour la récompenser de m'avoir rapporté ma bourse, quel oubli !... mais je la reverrai, cette fillette... singulière enfant !... elle s'accusait pour excuser mes neveux ! »

Dix minutes plus tard, la petite servante était rentrée chez ses maîtres. Debout près du fourneau, droite et attentive comme un soldat au port d'armes, elle présentait successivement à la cuisinière tous les ustensiles nécessaires aux apprêts du diner.

Le soir, elle trouva moyen de glisser deux

mots à l'oreille de Berthe pour lui annoncer que M<sup>me</sup> Dussautoi n'écrivait pas :

« Je lui ai fait comprendre que tout cela était la faute de ma sottise, ajouta-t-elle avec simplicité.

— Merci, Georgette, tu es une bonne fille », répondit Berthe.

Mais sa voix était mal assurée et elle baissait les yeux pour ne pas rencontrer le regard clair de Frisonne.

(La suite prochainement.)

A. MOUANS.

---

## ALGÈBRE MORALE

---

Si cela vous est agréable, je vous apprendrai comment vous parviendrez à prendre, à l'avenir, une décision. Dans le cas d'un embarras, d'où provient surtout la difficulté ? De ce qu'alors même que nous y réfléchissons le plus, toutes les raisons que l'on pourrait alléguer pour ou contre ne se présentent pas d'abord à notre esprit. Une de ces raisons nous frappera, à un certain moment ; bientôt nous la perdons de vue, et c'est alors qu'une autre lui succède : de là toutes ces incertitudes, ces alternatives, ces irrésolutions auxquelles nous sommes en proie ; de là cette perplexité qui nous tourmente.

Voici quelle est ma méthode pour parer à cet inconvénient : je divise en deux colonnes, par un trait, une feuille de papier ; j'écris, en tête de l'une de ces colonnes, le mot *pour*, et en tête de l'autre, le mot *contre*. Après deux ou trois jours de réflexion, j'inscris, au-dessous de chacun de ces titres, de petites notes sur les différentes raisons qui se présentent, de temps à autre à mon imagination, *pour* et *contre* la mesure que je dois adopter. Lorsque enfin j'ai réuni, sur ce petit memento, un nombre suffisant de raisons contradictoires, je me mets en devoir de peser leurs valeurs

respectives. Si je trouve que deux raisons — une de chaque côté — soient d'un même poids, je les élimine toutes les deux ; qu'une raison *pour* égale deux raisons *contre*, je supprime le *tout* ; que deux raisons *contre* égalent trois raisons *pour*, j'efface les cinq, et ainsi de suite, jusqu'à ce que je trouve enfin de quel côté demeure la *balance*.

Après deux nouveaux jours de réflexion, si quelque arrière-pensée importante n'est venue apporter de changement à ma *balance*, j'en fais l'arbitre de ma décision. Quoiqu'on ne puisse, à la rigueur, supputer et peser des raisons ensemble, avec autant d'exactitude qu'on établit des équations algébriques, cependant, quand, après avoir discuté séparément et comparativement chacune de ces raisons, j'en ai reproduit, sous mes yeux, toute la masse contradictoire, je pense qu'il me devient plus facile d'asseoir un jugement et de prendre une détermination. Je me crois en même temps moins exposé à commettre des erreurs. Il est de fait que je n'ai retiré que de très grands avantages de cette espèce d'équation dans ce qu'on peut appeler une *algèbre morale*.

BENJAMIN FRANKLIN.



# PÊCHE ET CHASSE

## SUR LES CÔTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMER

### DEUXIÈME PARTIE

#### DE LA CHASSE

Dans cette seconde partie, je ne traiterai que de la chasse à l'oiseau de mer, la chasse au gibier de terre étant trop connue et ne pouvant se pratiquer qu'à certaines époques de l'année, en vertu d'arrêtés préfectoraux. Tandis que la chasse à l'oiseau de mer est permise en tout temps, sur tous rivages ou rochers en bordure de mer.

Il est cependant nécessaire de se munir d'un permis de chasse (28 francs), car les contraventions sont les mêmes, et les gardes champêtres ou les gendarmes peuvent dresser contravention s'ils vous prennent non muni du port d'armes exigé par la loi.

De même que pour la pêche, nous distinguerons trois sortes de chasses :

- 1° La chasse à pied sur les plages, les grèves et les rochers ;
- 2° La chasse à l'affût ;
- 3° La chasse en bateau.

En général, l'oiseau de mer est un manger médiocre, sinon détestable, et ce n'est pas dans le but de garnir la table de quelque savoureuse pièce de gibier que je recommande de pratiquer cette chasse, c'est comme sport principalement et à titre de passe-temps. Ne croyez pas cependant que ce genre de distraction soit facile. L'oiseau de mer est beaucoup plus sauvage que celui qui vit à terre en contact presque permanent avec l'humanité (ce devrait être le contraire!), et il faut lutter de ruse et d'adresse pour s'en rendre maître.

Certains de ces oiseaux vous donneront plus de mal à chasser que toute une compagnie de perdreaux, et vous rentrerez plus souvent bredouille que si vous partiez bravement à travers champs. Mais « à vaincre sans périls,

on triomphe sans gloire », ne vous découragez donc pas et vous serez plus fier de rapporter chez vous un ou deux courlis que deux lièvres ou six perdrix.

Évidemment, dans cette chasse on ne dispose que de peu de moyens d'action : d'abord le chien, si utile à terre, est presque inutile pour la chasse à l'oiseau de mer, je dirai qu'il est plutôt nuisible, à moins d'être parfaitement dressé à marcher le nez sur vos talons ; sa seule utilité consiste à se jeter à la nage et à rapporter le gibier blessé, dans le cas où il serait tombé à l'eau.

En effet, il ne faut pas espérer un arrêt sur un gibier de mer qui, infailliblement, s'enverrait à la seule vue du chien et même bien avant cet arrêt.

Il faut apporter à cette chasse une prudence extrême, une immense patience, et déployer toute la ruse que votre esprit est capable d'inventer.

C'est, avant tout, une chasse d'embuscade et de dissimulation. Voir sans être vu, — entendre sans être entendu, — s'approcher sans être remarqué ou senti, voilà les points principaux sur lesquels je ne saurais trop insister et sur lesquels je reviendrai sans cesse.

J'ai dit plus haut que le gibier de mer était en général défectueux au point de vue de la table ; il faut cependant faire quelques exceptions, telles que courlis, lottreux, pluviers, vanneaux, alouettes de mer, canards et barnaches. Le calculot et la grèbe ne sont pas non plus trop mauvais en salmis, à la condition d'être jeunes.

Je ne parlerai pas des armes ; un bon fusil de chasse à broche ou à percussion, cali-

bre 12 ou 16, fait admirablement l'affaire. Je me sers cependant, à la mer, d'un petit fusil spécial, calibre 28, shoke-bore des deux canons, très léger, et dont je me trouve bien, en ce sens qu'il se manie admirablement et n'est pas embarrassant lorsqu'il y a des rochers à escalader. Mais des armes pareilles ne sont pas d'un commerce courant, ni d'une utilité indispensable.

J'indiquerai pour chaque chasse la grosseur du plomb qu'il faut en général employer. Cependant, si on ne veut pas fabriquer de cartouches de différentes façons, il faudra prendre comme plomb moyen le n° 6.

Ayez bien soin, soit que vous sortiez à pied, soit en canot, de graisser soigneusement toutes les parties de votre fusil. Il suffit de l'essuyer avec un chiffon légèrement enduit de vaseline, d'huile spéciale pour les armes, ou encore mieux, de graisse verte dite d'armurier et qui coûte très bon marché. Si vous ne prenez cette précaution de bien graisser vos armes, elles rouilleraient rapidement, se débronzeront et ressembleraient bientôt à de vieux fusils sortant du bric-à-brac, tant l'action de l'eau de mer et même tout simplement de l'air salé est puissante sur tous les métaux, le fer et l'acier en particulier.

#### De la chasse à pied.

C'est la chasse proprement dite, celle qui consiste à pousser droit devant soi sur les plages, les grèves, au bonheur de la rencontre et à la recherche du gibier qui s'est posé sur le sable. C'est la plus aléatoire de toutes les chasses que nous décrirons, mais c'est la meilleure au point de vue de l'exercice qu'elle procure.

Il y a une chose curieuse à remarquer et que bien des chasseurs ont constatée, soit à terre, soit sur les bords de la mer, c'est que tel gibier qui se laissera approcher à quelques pas, lorsque vous vous promènerez avec une canne ou un bâton, sera inabordable, même à de très grandes distances, sitôt que vous aurez un fusil entre les mains, même si vous dissimulez ce fusil derrière votre dos ou sous votre vêtement, ou si vous vous en servez

comme d'une canne. Est-ce un instinct secret qui les avertit? Sentent-ils une odeur que nos sens grossiers ne peuvent percevoir et qui leur révèle la présence d'une arme meurtrière? Est-ce notre démarche qui devient plus menaçante à notre insu dès l'instant que nous sommes armés? Pour ma part, je l'ignore, et pas un naturaliste ne serait capable, je crois, d'expliquer cette particularité, très réelle cependant.

Les corbeaux, si méfiants, se laissent facilement approcher par des laboureurs ou des passants, tandis qu'ils s'enfuient à tire-d'aile devant le chasseur habillé de la même façon. Les courlis, toujours en éveil, viennent sur les grèves se poser autour des pêcheurs occupés à quelque besogne et ne se laissent pas approcher, même si vous avez l'air de ne pas prêter attention à eux et si vous feignez de chercher des coquilles ou de vous livrer à quelque pêche.

C'est donc sur le hasard qu'il faut compter, lorsqu'on s'aventure à découvert sur les grèves.

Vous trouverez sur votre chemin différentes espèces d'oiseaux, en général des alouettes de mer rassemblées en voliers considérables, surtout à l'époque des premiers froids.

Ce gibier est le plus facile à approcher.

Les alouettes de mer sont de la taille des alouettes terrestres; elles ont le ventre blanc, le dos gris bleu ou marron, la tête un peu plus foncée et le bec noir et fin. Une fois posées, elles se dispersent, sans cependant trop s'écarter les unes des autres, et se rappellent par un petit cri aigu caractéristique comme un sifflement prolongé : *Réuuuuit*.

Si les cris sont rares, vous pouvez avancer, vous n'êtes pas encore signalé; dès que vous entendez les cris devenir plus pressés et plus nombreux, arrêtez-vous net et restez complètement immobile jusqu'à ce que l'inquiétude se soit calmée. Au moindre geste, en effet, si léger fût-il, tout le volier d'alouettes partira et, décrivant de capricieux zigzags, ira se poser à une très grande distance de vous. N'essayez pas de vous mettre à leur poursuite, vous pourriez marcher dix ans sans les rejoindre à portée, elles resteront en éveil et partiront

toujours trop loin de votre coup de fusil.

La seule chose à faire, dans le cas où le volier s'envole devant vous pour la première fois, et à la condition que la distance ne dépasse pas 50 mètres, c'est de lâcher votre coup de fusil dans le tas, vous aurez quelque chance d'en tuer ou blesser quelques-unes. Comme ces petits oiseaux sont très vivaces, suivez de l'œil le volier après votre coup de feu, il n'est pas rare d'en voir tomber à bout de forces à une assez grande distance de l'endroit où vous avez tiré, s'ils ont été blessés.

Si, lorsque vous vous êtes arrêté immobile, les cris ont cessé peu à peu et sont devenus rares, rapprochez-vous doucement en faisant le moins de gestes et de bruit possible, arrêtez-vous de nouveau au besoin dès que l'inquiétude se manifeste de nouveau.

Cependant, si vous voyez que vous êtes assez près et qu'il ne vous manque que quelques mètres pour être à bonne portée, n'hésitez pas à franchir *très rapidement* la distance voulue, afin de surprendre le volier et profiter du désarroi causé par votre brusque irruption, pour lâcher immédiatement et aussi vite que possible vos deux coups. Il est bon, en ce cas, de tirer avec du 8 ou du 10 dans le premier coup, et du 6 dans le second.

Malheureusement, votre coup de feu a donné l'éveil partout, et dès cet instant les difficultés d'approche vont redoubler.

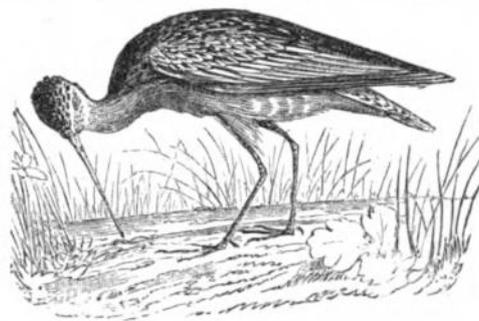
Ce que je viens de dire à propos des alouettes de mer et de la façon de s'y prendre pour les approcher peut s'appliquer à tout gibier fréquentant les grèves, soit goélands, mouettes, pluviers, lottreux, courlis, pies de mer, canards, etc.

Si, à part les pluviers, semblables aux alouettes comme conformation, on chasse ces derniers oiseaux beaucoup plus gros, il est préférable d'emporter une carabine qui permet de tirer à des distances beaucoup plus considérables. Il faut, dans ce cas, jouer d'un bon coup d'œil et d'une grande précision dans le tir; mais à ce dernier point de vue cette chasse offre un exercice excellent.

Je me servais d'une carabine rayée du sys-

tème de la Compagnie Marlin, à douze coups de répétition et portant à 900 mètres à balle franche. Bien entendu, il ne faut pas compter abattre à cette distance un oiseau qui paraît gros comme un pois; mais de 150 à 300 mètres, avec un peu d'habitude, on arrive fort bien à tuer l'oiseau qui, se croyant hors de la portée moyenne des fusils, se laisse approcher sans défiance. C'est la seule chance que l'on ait de tuer des courlis sur les grèves. Or le courlis est le gibier le plus recherché, car il est le meilleur après le canard.

Le courlis est de la taille d'un poulet moyen,



haut sur pattes, avec un grand bec allongé et recourbé; son plumage est gris marron, moucheté de taches brunes et blanches; le dessous du ventre est blanc sale. Son cri est très caractéristique; il se nomme lui-même : *Courrrrli*. D'où son nom.

Si vous êtes dans un pays de rochers, la chasse vous sera plus aisée qu'en terrain absolument découvert, car vous pourrez vous dissimuler et vous approcher sans être remarqué, ce qui est un point capital. Avancez doucement et avec une extrême précaution; cachez-vous derrière chaque rocher, ne sortez la tête que le moins possible, juste assez pour jeter un coup d'œil, et tenez-vous constamment prêt à faire feu au moindre départ. L'oiseau de mer vole vite et il faut saisir le moment de surprise causé par votre apparition.

*Ne portez pas de couleurs voyantes*, un habillement foncé est celui qui conviendra le mieux. Évitez tout bruit, tout roulement de cailloux sous vos pieds. Silence et précautions, adresse et sang-froid, telles sont les qualités qu'il faut acquérir et observer constamment.

### De la chasse à l'affût.

C'est la seule que je conseille de faire. Je ne veux pas dire par là que chaque fois que vous irez à l'affût, vous rapporterez du gibier; mais c'est ainsi que vous aurez le plus de chance d'en voir et d'en tirer à bonne portée.

Selon la chasse que vous voulez faire, vous choisissez vos emplacements en conséquence.

Nous allons examiner la façon de s'y prendre pour les oiseaux suivants :

1° Alouettes et pluviers;

2° Courlis, lottreux, mouettes et goélands.

Il n'est d'ailleurs pas rare que, chassant un gibier, vous en voyiez précisément un autre que vous n'attendiez pas.

1° *Alouettes et pluviers.* — Vous profitez de l'heure où la mer baisse pour aller vous éta-



blir dans des rochers à proximité d'un endroit où ces oiseaux, venant du large, ont coutume de venir se poser.

Lorsque la mer est haute ou au plein, les oiseaux, ne trouvant plus rien à manger sur les grèves, vont se percher au large sur les rochers que la mer ne couvre pas et y dorment.

Sitôt que la mer commence à baisser, ces oiseaux quittent leurs abris et viennent sur les grèves chercher leur nourriture.

D'ordinaire, ils se posent presque toujours au même endroit, surtout au commencement de la saison, alors qu'ils n'ont pas encore été chassés. Donc, après avoir remarqué ces points, vous vous établissez à proximité, aussi abrité et caché que possible dans un creux de rocher, tout en ayant le loisir de surveiller l'endroit probable où les oiseaux vont venir se poser. Vous observez le plus possible l'immobilité et un silence absolu.

Les meilleures caches sont celles qu'avoisinent des herbiers ou des vases, places que les oiseaux de mer affectionnent particulièrement. Il faut cependant que cet herbier ou ces

vases ne présentent pas de dangers et qu'ils soient accessibles, sinon vous enfonceriez dans ces boues molles en allant chercher votre gibier et seul vous ne pourriez pas vous en tirer. Si cet accident vous arrivait et que vous sentiez que vos efforts sont vains et ne servent qu'à vous enliser davantage, n'hésitez pas à vous coucher sur le dos, les bras étendus, de manière à former le plus de surface possible et à répartir votre poids sur plusieurs points à la fois. Puis glissez-vous, avec le moins de secousses que vous pourrez, vers le rivage, comme si vous nageiez sur le dos. C'est la *seule* chance que vous ayez de vous en sortir, ou bien attendez dans cette position, *sans faire aucun mouvement*, le retour de la mer. Si elle couvre d'ordinaire l'herbier, l'eau, en vous soulevant, vous aidera à regagner la rive, surtout si vous êtes nageur. Toutefois ne vous fiez pas à ces moyens et ne vous exposez pas inutilement à une mort aussi atroce, ou aux terribles angoisses que l'on éprouve quand on se sent ainsi paralysé par ces boues gluantes; j'ai passé par là et j'en parle en connaissance de cause. Je ne revivrais pas cette affreuse heure passée ainsi, quand on m'offrirait la moitié de l'Europe. Ces herbiers et ces vases sont nombreux sur les côtes bretonnes, il faut s'en défier. Tous ne sont pas dangereux, heureusement! Avant de vous engager dessus, interrogez les gens du pays et faites-vous bien montrer les endroits dangereux. Combien d'imprudents ont ainsi payé de leur vie leur coupable négligence!

Revenons à notre sujet dont nous nous sommes un peu écarté par cette digression, qui a certes son utilité.

Le meilleur moment pour tirer les alouettes et les pluviers, c'est lorsque, prêts à se poser, ils se déploient en éventail, les ailes très étendues, le vol ralenti. Tirez dans le tas, si vous êtes à portée convenable (50 mètres au maximum) et lâchez vos deux coups (plomb 6 ou 8).

Si le volier s'est abattu trop loin de vous, attendez patiemment que quelques imprudents se soient approchés de vous, et tirez-les au posé. Choisissez le moment favorable où

vous en verrez plusieurs, soit à côté, soit dans le prolongement les uns des autres.

Le coup de fusil lâché, ramassez votre gibier, rentrez vite dans votre trou, et là armez-vous de patience, si vous désirez rester dans votre position, ou bien cherchez un autre abri et recommencez la même manœuvre.

2° *Courlis, lottreux, mouettes et goélands.*

— Si vous avez pu vous procurer une mouette ou un goéland *vivant*, vous pourrez vous en servir comme appeau, soit à terre, soit en mer.

Attachez solidement votre oiseau par une patte à une ficelle très courte liée à un pieu que vous enfoncerez entièrement dans le sable.

L'oiseau se débattrra et par ses cris attirera ses congénères qui viendront en foule voltiger autour de lui pour lui porter secours. Les coups de fusil ne les effrayeront pas et vous pourrez en tirer ainsi une grande quantité. Dans tous les cas, ne sortez pas de votre cachette pour aller chercher le gibier que vous aurez abattu : votre présence mettrait immédiatement en fuite tous ceux qui voltigeraient aux environs, et il vous faudrait attendre longtemps avant d'en voir revenir. Pour stimuler les cris de votre oiseau captif, il est bon de lui attacher à une patte une ficelle que vous tiendrez à votre portée et que vous tirerez doucement de temps en temps pour le faire crier.

Cette chasse réussit parfaitement avec le courlis, qui, par ses cris plus perçants, attire de plus loin ses amis.

Lorsque la mer monte, les oiseaux, peu à peu chassés par le flot, se rapprochent de terre. Si vous êtes embusqué au moment où la mer va arriver à son plein, vous pouvez avoir le gibier à bonne portée. Pendant les grandes marées, les oiseaux montent jusque sur l'herbe qui borde les plages, et il vous est alors facile de les tirer : dans ce but, creusez une sorte de fossé, disposez en avant de vous un petit rempart avec les mottes de gazon que vous avez levées, en vous réservant deux ou trois meurtrières par lesquelles vous surveillerez la plage et pourrez tirer.

Si la grève est suffisamment déserte et que les oiseaux aient coutume d'y venir, disposez,

tous les cent mètres, des caches pareilles, et reliez-les entre elles par un petit fossé dans lequel vous vous glisserez pour vous rendre de l'une à l'autre. De cette façon vous serez maître d'aller, sans être vu, à la cache où le gibier sera le mieux à portée.

Ce travail à exécuter n'est pas considérable, attendu que le sable qui compose le sol des terrains en bordure de mer est facile à remuer ; que les caches ne doivent pas avoir plus de 40 ou 50 centimètres, profondeur suffisante pour se tenir couché sans être vu, et que le fossé, également de la même profondeur, et dont la terre est rejetée du côté de la mer, est suffisant pour cacher un homme marchant sur les genoux et les mains. En une matinée vous pouvez confectionner trois ou quatre caches et vous serez récompensé de vos peines en constatant les excellents résultats de cet affût. C'est la meilleure façon, je dirais presque la seule, pour tuer assez régulièrement des courlis.

Le matin est en général préférable, mais j'entends la pointe du jour ; l'oiseau, rassuré par la tranquillité de la nuit, monte assez haut vers la terre pour manger les poux de sable que la rosée matinale fait sortir. Or ces insectes, qui sont par millions à quelques centimètres sous le sable, se tiennent de préférence dans les endroits secs. Les courlis et autres oiseaux, très friands de ces insectes, s'aventurent jusque-là pour venir les déterrer.

Lorsqu'il a plu la nuit, et même par les matinées où il pleut légèrement, si vous avez le courage d'affronter le mauvais temps et les rhumatismes en perspective, je peux vous prédire presque à coup sûr que vous tuerez des courlis.

Les poux de sable sortent par millions sous l'action de la pluie qui inonde leurs retraites et les courlis en font ample curée. D'ailleurs, sitôt votre coup de fusil lâché et votre gibier ramassé, ne prolongez pas l'attente, il ne viendra plus rien jusqu'à la marée prochaine.

LOUDEMER.

(La suite prochainement.)

## ROMAN D'AVENTURES

## LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XVI (Suite).

## L'affluent du Zambèze.

Si, comme Gérard le supposait, la Loangoua était un affluent du Zambèze, il n'y avait qu'à la suivre pour arriver au grand fleuve. Et le grand fleuve, c'était ou la mer à l'est, ou le voisinage immédiat du Transvaal, de ce Transvaal qu'il s'était assigné comme but suprême à atteindre, se disant toujours : « C'est à Prétoria que nous allons, c'est vers Prétoria que doivent tendre tous nos efforts ! »

Ainsi ils voyagèrent durant six jours entiers, dévorant l'espace, se nourrissant des fruits du chemin, s'abreuvant à l'eau de la rivière, se reposant à tour de rôle et conservant, au milieu de cette solitude formidable, de ce terrible abandon, un courage, une force d'âme qui ne se démentaient point, — s'oubliant les uns les autres, luttant à qui prendrait le plus dur de la tâche.

Par moments, la petite Lina disait :

« Je ne vous sers à rien. Je ne suis pour vous qu'un fardeau et un embarras. »

Mais Colette et Gérard protestaient, sincères, que jamais le souci de protéger la fillette ne leur avait pesé. Et s'ils avaient eu le loisir de l'analyser eux-mêmes, sans doute ils auraient reconnu qu'ils étaient redevables à leur frêle compagne d'un grand bienfait moral : la nécessité de s'élever au-dessus de l'intérêt personnel, pour reconforter et soutenir un être plus faible que soi.

Au cours de cette course vertigineuse, les fugitifs n'étaient point, au surplus, sans faire de temps à autre des rencontres peu rassurantes. C'étaient des troupeaux de buffles, penchés sur l'eau et buvant à longs traits ; une panthère paresseusement allongée sur la berge, comme un chat colossal ; un léopard miaulant dans les bois voisins ; deux fois même, apparition plus redoutable encore,

des hommes, des Cafres à la face patibulaire, armés jusqu'aux dents et bivouaquant aux environs de la rivière...

Toujours l'étrangeté du véhicule qui les emportait et la rapidité même de leur course furent le salut des trois cyclistes. Avant même que l'ennemi eût pu distinguer la nature de la vision bizarre qui apparaissait devant eux et les frôlait en coup de vent, celle-ci s'était évanouie sous leurs yeux. Hommes et bêtes en restaient stupides, éperdus et inoffensifs.

L'effet était si constant, si régulièrement toujours le même, que Gérard, Colette et Lina en vinrent à le considérer comme un jeu et presque à en souhaiter le retour. Ces incidents rompaient la monotonie du voyage.

Depuis six jours, les jeunes pèlerins du désert poursuivaient ainsi leur route, quand soudain le paysage changea. Plus de berge unie, plus de piste comme faite exprès. Des bords escarpés, des éboulements, des inégalités de terrain ; bref, impossibilité absolue de suivre plus longtemps le cours de la Loangoua.

Après une courte période d'incertitude et de désarroi, Gérard prit son parti :

« On ne pouvait plus descendre avec la rivière ? Eh bien, il n'y avait qu'à l'abandonner. La boussole était toujours là, pour se conduire. En route vers le sud ! »

Et choisissant le terrain le plus favorable, les trois vaillants cyclistes suivirent le fond d'une vallée qui s'ouvrait devant eux.

Très décidé à ne se laisser décourager par aucun obstacle et à voir le beau côté des choses, Gérard était parvenu en peu de temps à se convaincre qu'il fallait considérer comme très heureux ce changement forcé d'itinéraire.

« Vous voyez, disait-il, en montrant aux deux jeunes filles l'angle de deux degrés à

peine que formait avec l'aiguille aimantée la direction qu'ils suivaient. Nous nous tournons maintenant droit vers le sud. Nous suivons la route la plus directe, tandis qu'auparavant les méandres de la rivière pouvaient nous en écarter beaucoup. J'avais observé depuis plus de vingt heures une déviation sensible vers l'ouest, qui ne laissait pas de m'inquiéter. Néanmoins je n'osais pas quitter le bord de l'eau, et j'espérais, d'ailleurs, qu'après quelque détour la « route qui marche » pourrait reprendre la direction que je souhaitais. Mais rien ne me dit que cet espoir était fondé; et nous aurions fort bien pu être amenés vers des régions où nous n'avons que faire, si nous nous étions obstinés à suivre le cours du fleuve. Tandis que, désormais, nous marchons certainement vers le Transvaal, et c'est l'essentiel, n'est-ce pas?

— Oui, oui, répondait Colette, qui tâchait, de tout son pouvoir, de partager et de soutenir l'optimisme du courageux enfant. C'est un bonheur, vraiment, que nous ayons été forcés de quitter la rivière. Qu'en dis-tu, Lina?»

Et la petite fille, très flattée d'être admise au conseil et convaincue de l'omniscience de ses jeunes guides, opinait, elle aussi, qu'on avait très bien fait de changer de chemin et qu'il fallait à tout prix marcher vers le sud.

Ils allaient donc ainsi, se soutenant mutuellement, affectant de faire bon marché des terreurs et des fatigues du voyage, et trouvant tous, sans le savoir, leur appui le plus ferme dans ce généreux souci de ne point augmenter le fardeau des autres; car il les obligeait à se surveiller à toute heure, pour ne jamais laisser prise à la moindre manifestation de découragement. Mais il y a un degré d'infortune qui peut abattre les plus fins courages.

Il était près de quatre heures après-midi. Les fugitifs suivaient depuis le matin leur nouvelle route et progressaient assez aisément sur un terrain aride, pelé, mais favorable en somme, quand un désastre soudain, irrémédiable, s'abattit sur la petite troupe.

Un craquement s'est fait entendre. Le tandem plie, se brise, s'arrête net, et les cyclistes sont violemment projetés à terre...

Par bonheur, ils se disposaient à faire halte, et le mouvement, très ralenti, rendit relativement anodine une chute qui eût pu être fatale.

Le premier sur ses pieds, Gérard eut la joie de constater que les deux fillettes n'avaient aucun mal. Hélas! il n'en était pas de même du tandem!... Le cadre de la machine (son âme) s'était cassé net...

A la vue d'un accident toujours grave, même en pays civilisé, et qui prenait, au désert, les proportions d'une catastrophe, — le malheureux enfant resta d'abord sans forces. Lui, à qui les dangers, les fatigues, les terreurs, les responsabilités écrasantes du voyage n'avaient jamais pu arracher une plainte ou un murmure, il laissa tomber ses bras, et un cri d'involontaire détresse lui échappa :

« Tout est perdu ! »

Puis il se mordit les lèvres jusqu'au sang, désolé d'avoir trahi son angoisse, et demeura l'œil fixe, les tempes battantes, toute l'horreur et les difficultés de la situation se présentant en tumulte à son cerveau enfiévré.

Consternées devant ce découragement, les deux jeunes filles se taisaient, craignant instinctivement de faire déborder, même par un mot de sympathie, la coupe trop pleine de son amertume. Mais chacune avait pris une main de Gérard, et dans cette pression muette, mettait les consolations qu'elle n'osait exprimer.

Enfin Colette parla d'une voix ferme :

« Gérard, dit-elle, il vient de nous arriver un très grand malheur; la délivrance, la réunion, tout ce que nous espérons est indéfiniment reculé; c'est cruel, mais c'est irrévocable... il n'y a donc qu'à se soumettre. Rien ni personne au monde ne peut nous aider; notre seule défense, notre arme unique, c'est notre courage; ne permettons pas aux coups les plus durs de l'entamer, pensons toujours : un pire malheur pouvait arriver...

— Pire? s'écria Gérard. Et comment ferez-vous pour soutenir ces atroces fatigues? Comment vos pauvres pieds résisteront-ils à ces marches effroyables?...

— Je sais bien, va, dit Colette avec tendresse, que si tu te désolés, c'est pour nous; mais je t'en prie, Gérard, n'ajoute pas à tes

légitimes soucis par une crainte vaine. Tout notre malheur, en somme, se réduit à ceci : qu'il faudra désormais faire notre route à pied. Eh bien, je suis bonne marcheuse; Lina devient tous les jours plus forte; en vérité, un médecin avisé n'aurait pu lui prescrire mieux que le régime de ces derniers mois! ajouta Colette, essayant de plaisanter.

— Oh! Gérard! s'écria la petite fille avec ardeur, je serai très contente de marcher; moi, d'ailleurs, tant que je suis à vos côtés, je me trouve heureuse!

— Elle a dit le mot! fit Colette. Tant que nous demeurons ensemble, tant qu'aucune maladie, aucun désastre ne vient nous séparer, nous pouvons faire bon marché d'accidents, tel que celui qui vient de nous surprendre. »

Gérard n'était pas de ceux qui s'abandonnent devant les obstacles. Le courage de sa sœur suffit à le rendre à lui-même.

« Soit! dit-il, tentons l'impossible. Aux armes!... Et ne nous avouons pas vaincus, tant qu'il nous restera le souffle. »

Détachant à l'arrière du tandem la trousse d'outils portatifs qui en formait le complément, il commença par cacher avec soin la machine brisée dans une dépression de terrain qu'il recouvrit de branches et de feuilles sèches. Puis il marqua, sur un certain nombre d'arbres, des entailles qui devaient l'aider, en cas de besoin, à retrouver la cachette. Ces précautions prises, il se déclara prêt à partir, et la petite troupe se remit en marche.

Combien différente, cette marche, de celle des jours précédents! Au lieu de quinze ou vingt kilomètres à l'heure, c'est à peine si les fugitifs pouvaient désormais en faire trois ou quatre.

Mais il était dit que leur indomptable fermeté devait bientôt avoir sa récompense. Au coucher du soleil, comme ils sortaient de la vallée qu'ils suivaient d'un pas alerte, le spectacle le plus inattendu s'offrit à leurs yeux.

Au bord d'une plaine immense, qui s'ouvrait et s'étalait à deux ou trois cents mètres au-dessous d'eux, un large fleuve déroulait son cours paisible dans la direction de l'ouest.

Le Zambèze!... C'était, ce ne pouvait être que le Zambèze. Gérard, et Colette avec lui, en restèrent convaincus au premier coup d'œil. Tant de majesté sercine ne pouvait appartenir qu'au « père des fleuves » de l'Afrique australe... Or, par delà son cours, c'était presque le Transvaal, c'était, en tout cas, la « sphère d'action » d'une puissance civilisée, pour employer l'expression moderne qui sert à couvrir tant d'iniquités géographiques.

Ainsi, la rupture du tandem se réduisait désormais aux proportions d'un incident sans importance, puisque son utilité aurait, en tout cas, cessé au bord de ce fleuve, qu'il s'agissait maintenant de franchir.

Comment s'y prendre? C'est sur ce problème que se porta aussitôt la pensée de Gérard.

Installant sa sœur et Lina sous l'abri protecteur d'un grand rocher, il descendit jusqu'à la berge, pour reconnaître le pays.

Aucune trace humaine, aucune embarcation ne s'y montrait. Le fleuve coulait, silencieux et limpide, sur un lit de sable, sans une ride à sa surface. Gérard y jeta une poignée d'herbes et constata que la force du courant était très faible, sur cette plaine unie comme un miroir. C'était un point d'importance et qui pouvait laisser l'espoir de franchir l'obstacle en s'aidant des moyens les plus rudimentaires.

La vue d'un gros tronc d'arbre mort, qu'une inondation récente avait laissé sur la rive, suggéra au jeune voyageur une idée hardie: pourquoi ne pas transformer ce tronc d'arbre en pirogue et ne pas s'en servir pour passer l'eau? L'entreprise pouvait être difficile, mais elle n'était pas irréalisable.

Un examen minutieux du tronc d'arbre montra qu'elle serait relativement aisée. Entièrement pourri à l'intérieur, l'aubier se laisserait creuser « comme une pommelette », ainsi que se le dit Gérard à demi-voix.

Il rapporta la bonne nouvelle à ses compagnes, et dès le lendemain matin, après une nuit d'un sommeil réparateur, les trois enfants se mirent à l'œuvre. En quelques heures, ils

eurent, à l'aide de leurs pauvres outils, creusé dans l'arbre pourri un vide largement suffisant pour les loger tous trois. Un feu de branches sèches fut alors allumé, grâce à la lentille généreusement sacrifiée par Le Guen, à chacune des extrémités du tronc d'arbre, de manière à le réduire à la longueur de quatre mètres environ. Ce fut l'affaire de l'après-midi. Et le soir même, avant de s'asseoir sur la mousse pour prendre un dîner bien gagné, le trio se trouvait en possession d'une pirogue grossière, à coup sûr, et d'aspect préhistorique, mais tout à fait suffisante pour naviguer sur un fleuve paisible.

Il ne restait plus qu'à choisir sur les arbres voisins deux longues branches propres à se transformer en perches, sinon en avirons. L'abatage de ces branches et le travail au couteau que nécessita leur appropriation au but prirent encore une journée.

Mais, cette fois, tout était au point : la petite troupe possédait désormais l'outillage indispensable à la traversée. Il ne s'agissait plus que de mettre l'embarcation à l'eau et de voir comment elle s'y comportait.

Ce ne fut pas une mince besogne pour des travailleurs aussi jeunes et aussi inexpérimentés. Il fallut creuser dans le sable, sous la pirogue, avec des peines infinies, une sorte de fossé où l'eau pût arriver, de manière à faciliter le glissement de la lourde machine jusqu'à ce qu'elle se trouvât à flot.

Cet ouvrage, auquel Lina, comme les autres, donna toutes ses forces, eut pour effet de l'animer au point qu'elle ne songea plus au danger et s'embarqua sans la moindre hésitation, dès qu'elle en reçut l'ordre. Colette fit de même. Quant à Gérard, entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture, il poussa la pirogue perpendiculairement à la direction du courant et ne se hissa à l'arrière qu'après l'avoir vue se comporter le mieux du monde.

Dès lors, il ne s'agissait plus que de ramer vers la rive droite, — si l'on peut appliquer le mot ramer à l'action irrégulière et peu correcte d'une paire de palettes très imparfaitement aplanies au couteau sur l'extrémité de deux branches encore vertes. Sans nul doute,

les rameurs scolaires du Lendit de Paris auraient jugé le « style » de Gérard fort peu classique et se seraient égayés d'un canot sans analogie avec les charmantes yoles de course qui sont mises à leur disposition pour les régates du Bois de Boulogne. Mais la pirogue n'en faisait pas moins son service, avec quelques zigzags superflus, dont Gérard était le premier à rire, et en moins d'un quart d'heure elle touchait le but, sur la rive opposée, à trois ou quatre cents mètres au-dessous du point de départ.

Colette saisit adroitement une touffe de roseaux dont elle s'aida pour amener l'avant de l'embarcation contre une racine d'arbre, qui servit de quai. Chacun sauta à terre.

Le Zambèze était franchi.

Aussitôt Gérard s'occupa d'amarrer la pirogue à l'aide d'une corde d'herbes qu'il eut bientôt tressée. Puis les trois voyageurs partirent à la découverte et avisant un bouquet d'arbres, qui leur parut propice à un repos bien gagné, ils s'y installèrent pour délibérer.

L'idée de descendre le Zambèze devait d'elle-même se présenter à leur esprit, maintenant qu'ils avaient vérifié les qualités nautiques de la pirogue. Mais autre chose était de passer le fleuve, autre chose d'entreprendre un long voyage sur une embarcation pareille. La question des vivres serait devenue presque insoluble. Par voie de terre, on profitait de tous les arbres à fruits pour renouveler les provisions. Suivre le cours d'eau, c'était réduire beaucoup les chances de rencontrer ces arbres nourriciers et, de plus, exposer Lina aux périls propres d'une telle navigation. Tout bien pesé, il fut résolu qu'on resterait fidèle à la voie de terre et à la route du sud. Et la résolution prise, on se remit en marche.

Hélas ! cette marche devait bientôt révéler aux fugitifs des périls nouveaux et imprévus.

Ils n'avaient pas fait une lieue dans la plaine, qu'un village dévasté s'offrit à leurs regards. C'était un *kraal* ou village hottentot, aux cabanes en forme de dômes, récemment détruites par le feu. Tout y gardait encore la trace d'une lutte acharnée. Des ossements



humains jonchaient le sol parmi des carcasses de bœufs. Un vol d'oiseaux de proie s'éleva dans les airs, à l'approche des voyageurs, avec des cris sinistres. Lina fut si violemment impressionnée de l'affreux spectacle, qu'il fallut l'emporter, plutôt que l'entraîner, hors du champ de carnage.

Les pauvres enfants étaient à peine remis de cette épouvante et n'avaient pas fait une demi-lieue sur le sentier qui s'allongeait au delà du *kraal*, quand une terreur nouvelle vint arrêter les battements de leurs cœurs.

A cent pas devant eux, une troupe de guerriers venait d'apparaître, — des guerriers noirs, hirsutes, à l'air farouche.

C'était la première fois, depuis leur évasion, que les fugitifs se trouvaient véritablement face à face avec des êtres humains. Ceux qu'ils avaient côtoyés en route ne comptaient pas, — non plus que les buffles ou les panthères. En tandem, dans une course rapide, cela passait inaperçu. Mais, ici, à pied, sur la plaine nue, — des hommes, des sauvages!...

On savait, du reste, ce qu'on pouvait en attendre... Fallait-il donc n'avoir échappé aux Ba-

rotsés que pour tomber en de pires mains?..

Ces gens paraissaient formidables. Armés d'un grand bouclier et brandissant un lourd casse-tête, ils s'avançaient au nombre d'une trentaine, marchant d'une allure ferme, martiale et cadencée, telle que les voyageurs n'en avaient encore jamais vu chez des guerriers de race noire. Leur tête énorme ajoutait encore à leur aspect redoutable. Ils formaient vraiment une colonne imposante.

A mesure qu'ils approchaient, Gérard s'apercevait bien que ces têtes étaient artificiellement grossies, comme celles de nos sapeurs de jadis, par une coiffure disposée avec art; mais elles dépassaient néanmoins de

beaucoup le diamètre moyen, même en faisant abstraction de la coiffure, et c'était sans doute la raison qui avait induit leurs propriétaires à pousser à l'extrême cet avantage naturel.

Il n'y avait plus maintenant à se remettre en selle, à s'envoler comme avec des ailes d'oiseau, devant le péril. Force était de l'attendre de pied ferme et de voir ce qui allait sortir de la rencontre.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.





## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

IX (Suite).

Que faire?...

« Notre ice-berg finira bien par lever l'ancre! s'écria Hurliguerly. Il ne tient pas au fond comme les Falklands ou les Kerguelen!... Donc, le plus sûr est d'attendre, puisque le canot ne peut nous emmener à vingt-trois que nous sommes.

— Il n'est pas nécessaire de s'embarquer à vingt-trois, insistai-je. Il suffirait que cinq ou six de nous allassent en reconnaissance au large... pendant douze ou quinze milles... en se dirigeant vers le sud...

— Vers le sud?... répéta le capitaine Len Guy.

— Sans doute, capitaine, ajoutai-je. Vous ne l'ignorez pas, les géographes admettent volontiers que les régions antarctiques sont constituées par une calotte continentale...

— Les géographes n'en savent rien et n'en peuvent rien savoir, répondit froidement le lieutenant.

— Aussi, dis-je, est-il regrettable que nous ne tentions pas de résoudre cette question du continent polaire, puisque nous sommes si près... »

Je ne crus pas devoir insister davantage, en ce moment du moins.

Au surplus, l'envoi de notre unique embarcation à la découverte présentait des dangers, soit que le courant l'entraînât trop loin, soit qu'elle ne nous retrouvât plus à cette place. En effet, si l'ice-berg venait à se détacher du fond, à reprendre sa marche interrompue, que deviendraient les hommes embarqués dans le canot?...

Le malheur était que l'embarcation fût trop petite pour nous recevoir tous avec des provisions suffisantes. Or, des anciens du bord, il restait dix hommes, en comprenant Dirk Peters, des nouveaux, il en restait treize — soit en totalité vingt-trois. Eh bien, de onze à douze personnes, c'était le maximum de ce que notre canot pouvait porter. Donc, onze de nous auraient dû être abandonnés sur cet îlot de glace... ceux que le sort eût désignés?... Et ceux qu'il y laisserait, que deviendraient-ils?...

A ce propos, pourtant, Hurliguerly fit une

réflexion qui valait la peine d'être méditée :

« Après tout, dit-il, je ne sais si ceux qui embarqueraient seraient plus favorisés que ceux qui n'embarqueraient pas... J'en doute tellement que, pour mon compte, je laisserais volontiers ma place à qui la voudrait! »

Peut-être avait-il raison, le bosseman?... Mais, dans ma pensée, lorsque je demandais que le canot fût utilisé, ce n'était que pour effectuer une reconnaissance au large de l'ice-berg. Enfin, comme conclusion, on décida de prendre les dispositions en vue d'un hivernage, quand bien même notre montagne de glace devrait se remettre en dérive.

« Voilà qui sera dur à faire accepter de nos hommes! déclara Hurliguerly.

— Il faut ce qu'il faut, répliqua le lieutenant, et, dès aujourd'hui, à la besogne! »

Triste journée que celle-ci, pendant laquelle furent commencés les préparatifs.

A vrai dire, je ne vis que le cuisinier Endicott à se résigner sans récrimination. En nègre peu soucieux de l'avenir, très léger de caractère, frivole comme tous ceux de sa race, il se résignait facilement à son sort, et cette résignation, c'est peut-être la vraie philosophie. D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de cuisiner, que ce fût ici ou là, peu lui importait, du moment que ses fourneaux étaient installés quelque part.

Et il dit à son ami le bosseman, avec son large sourire de moricaud :

« Heureusement, ma cuisine ne s'en est pas allée par le fond avec notre goélette, et vous verrez, Hurliguerly, si je ne vous fais pas des plats aussi bons qu'à bord de l'*Halbrane* — tant que les provisions ne manqueront pas, s'entend!...

— Eh! elles ne manqueront pas de sitôt, maître Endicott! répliqua le bosseman. Ce n'est pas la faim que nous avons à redouter, c'est le froid... un froid qui vous réduit à l'état de glaçon dès qu'on cesse un instant de battre la semelle... un froid qui vous fait craquer la peau et péter le crâne!... Si encore nous avions quelques centaines de tonnes de charbon... Mais, tout bien compté, il n'y en a que ce qu'il faut pour faire bouillir la chaudière...

— Et celui-là est sacré! s'écria Endicott. Défense d'y toucher!... La cuisine avant tout!...

— Et voilà bien, satané négro, pourquoi tu ne songes guère à te plaindre!... N'es-tu pas toujours sûr de te chauffer les pattes au feu de ton fourneau?...

— Que voulez-vous, bosseman, on est maître-coq ou on ne l'est pas... Quand on l'est, on en profite, et je saurai bien vous garder une petite place devant ma grille...

— C'est bon... c'est bon... Endicott!... Chacun aura son tour... Pas de privilège, même pour un bosseman... Il n'y en a que pour toi, sous prétexte que tu es préposé aux manipulations de la soupe... Somme toute, mieux vaut n'avoir point à craindre la famine... Le froid, cela peut se combattre et se supporter... On creusera des trous dans l'ice-berg... on s'y blottira... Et pourquoi n'habiterions-nous pas une demeure commune... une grotte qu'on se fabriquerait à coups de pioche?... Je me suis laissé dire que la glace conserve la chaleur... Eh bien, qu'elle conserve la nôtre, je ne lui en demande pas davantage! »

L'heure était venue de regagner le campement et de s'étendre sur les couchettes.

Dirk Peters, à son refus d'être relevé de faction, était resté à la garde du canot, et personne ne songea à lui disputer ce poste.

Le capitaine Len Guy et Jem West ne rentrèrent pas sous les tentes avant de s'être assurés que Hearne et ses camarades avaient repris leur place habituelle.

Je revins à mon tour, et me couchai.

Combien de temps avais-je dormi, je n'aurais pu le dire, ni quelle heure il était, lorsque je roulai sur le sol à la suite d'une violente secousse.

Que se passait-il donc? Était-ce une nouvelle culbute de l'ice-berg?...

Nous fûmes tous debout en une seconde, puis hors des tentes en pleine clarté de cette nuit polaire...

Une autre masse flottante, d'énorme dimension, venait de heurter notre ice-berg, qui avait « levé l'ancre », comme disent les marins, et dérivait vers le sud.



« ET VOILA BIEN, SATANÉ NÉGRINO, POURQUOI TU NE SONGES PAS A TE PLAINDRE!... »

(Page 194.)

## X

## Hallucinations.

Un changement inespéré s'était produit dans la situation ! Quelles seraient les conséquences de ce que nous n'étions plus échoués à cette place?... Après avoir été immobilisés à peu près au point d'intersection du trente-neuvième méridien et du quatre-vingt-neuvième parallèle, voici que le courant nous entraînait dans la direction du pôle... Aussi, au premier sentiment de joie, venaient de succéder toutes les épouvantes de l'inconnu, — et quel inconnu!...

Seul, peut-être, Dirk Peters se réjouissait pleinement à la pensée d'avoir repris la route sur laquelle il s'entêtait à retrouver les traces de son pauvre Pym!... Et quelles autres idées passaient par la tête de ses compagnons!

En effet, le capitaine Len Guy n'avait plus aucun espoir de recueillir ses compatriotes. Que William Guy et ses cinq matelots eussent abandonné l'île Tsalal depuis moins de huit mois, aucun doute à cet égard... mais où s'étaient-ils réfugiés?... En trente-cinq jours nous avons franchi une distance d'environ quatre cents milles sans avoir rien découvert. Lors même qu'ils auraient atteint ce continent polaire auquel mon compatriote Maury, dans ses ingénieuses hypothèses, attribue la largeur d'un millier de lieues, quelle partie de ce continent aurions-nous choisie pour théâtre de nos recherches?... Et, d'ailleurs, si c'est une mer qui baigne cette extrémité de l'axe terrestre, les survivants de la *Jane* n'étaient-ils pas maintenant engloutis dans ces abîmes qu'une carapace glacée allait bientôt recouvrir?...

Donc, toute espérance étant perdue, le devoir se fût imposé au capitaine Len Guy de ramener son équipage vers le nord, afin de franchir le cercle antarctique pendant que la saison le permettait, et nous étions emportés vers le sud...

Après le premier mouvement dont j'ai parlé, à la pensée que la dérive entraînait l'ice-berg dans cette direction, l'épouvante ne tarda pas à reprendre tout son empire.

Et, que l'on veuille bien tenir compte de ceci : c'est que, si nous n'étions plus échoués, il n'en fallait pas moins se résigner à un long hivernage, renoncer à la chance de rencontrer un des baleiniers qui se livraient à la pêche entre les Orkneys, la Nouvelle-Georgie et les Sandwich.

À la suite de la collision qui avait remis notre ice-berg à flot, nombre d'objets avaient été précipités à la mer, les pierriers de l'*Halbrane*, ses ancres, ses chaînes, une partie de la mâture et des espars. Mais, en ce qui concernait la cargaison, grâce à cette précaution prise, la journée précédente, de l'emmagasiner, les pertes, après inventaire, purent être considérées comme insignifiantes. Et que serions-nous devenus si toutes nos réserves eussent été anéanties dans cet abordage?...

Des relèvements obtenus dans la matinée, le capitaine Len Guy conclut que notre montagne de glace descendait vers le sud-est. Donc, aucun changement ne s'était établi relativement au sens du courant. En effet, les autres masses mouvantes n'avaient cessé de suivre cette direction, et c'était l'une d'elles qui nous avait heurtés sur le flanc de l'est. À présent les deux ice-bergs n'en formaient plus qu'un seul, qui se déplaçait avec une vitesse de deux milles à l'heure.

Ce qui méritait réflexion, c'était la persistance de ce courant, lequel, depuis la banquise, entraînait les eaux de cette mer libre vers le pôle austral. Si, conformément à l'opinion de Maury, il existait un vaste continent antarctique, ledit courant le contournait-il, ou ce continent, séparé en deux parties par un large détroit, offrait-il une issue à de telles masses liquides et aussi aux masses flottantes qu'elles charriaient à leur surface?...

À mon avis, nous ne tarderions guère à être fixés sur ce point. Marchant avec cette vitesse de deux milles, trente heures suffiraient à atteindre ce point axial où viennent se rejoindre les méridiens terrestres.

Quant à ce courant, passait-il au pôle même, ou se trouvait-il là une terre que nous pourrions accoster, c'était une autre question.

Et, comme je causais de cela avec le bosseman :

« Que voulez-vous, monsieur Jeorling, me répondit-il, si le courant passe au pôle, nous y passerons, et s'il n'y passe pas, nous n'y passerons pas!... Nous ne sommes plus les maîtres d'aller où il nous plaît!... Un glaçon n'est point un navire, et comme il n'a ni voilure ni gouvernail, il va où la dérive le mène!

— J'en conviens, Hurliguerly. Aussi avais-je l'idée qu'en s'embarquant à deux ou trois... dans le canot...

— Toujours cette idée!... Vous y tenez à votre canot!...

— Sans doute, car, enfin, s'il y a une terre quelque part, n'est-il pas possible que les hommes de la *Jane*...

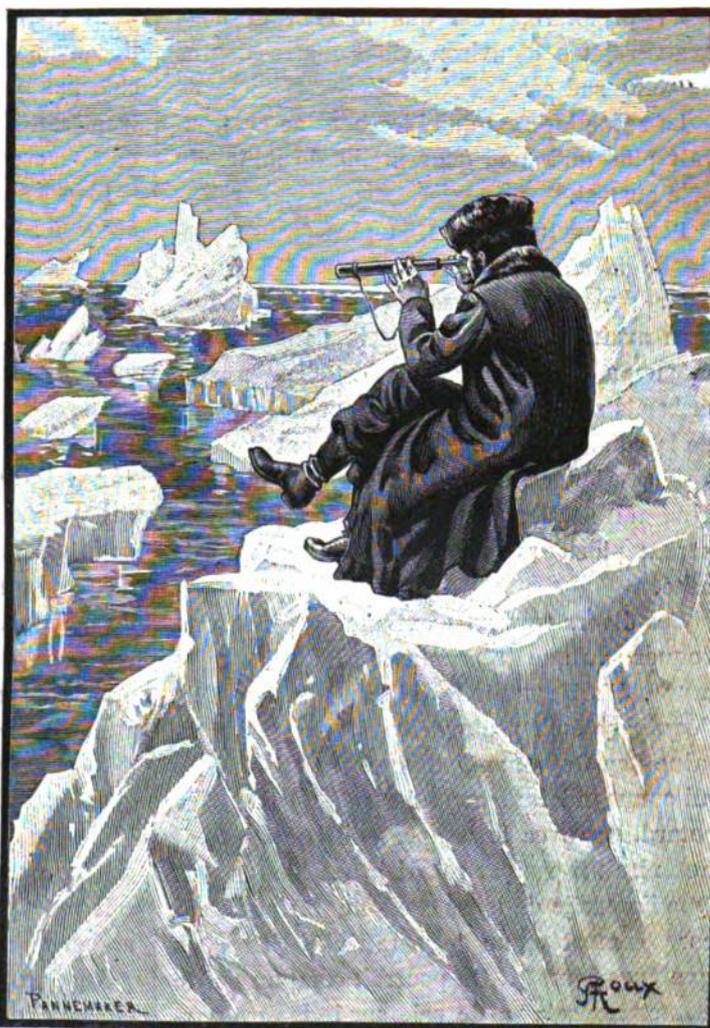
— L'aient accostée, monsieur Jeorling... à quatre cents milles de l'île Tsalal?...

— Qui sait, bosseman?...

— Soit, mais permettez-moi de vous dire que ces raisonnements seront à leur place, lorsque la terre se montrera, si elle se montre. Notre capitaine verra ce qu'il conviendra de faire, en se rappelant que le temps presse. Nous ne pouvons nous attarder dans ces parages, et, somme toute, que l'ice-berg ne nous ramène ni du côté des Falklands ni du côté des Kerguelen, qu'importe si nous parvenons à sortir par un autre? L'essentiel est d'avoir franchi le cercle polaire avant que l'hiver l'ait rendu infranchissable! »

C'était le bon sens même qui dictait ces paroles à Hurliguerly, je dois en convenir.

Tandis que s'exécutaient les préparatifs, conformément aux ordres du capitaine Len Guy et surveillés par le lieutenant, il m'arriva plusieurs fois de monter au sommet de l'ice-berg. Là, assis sur son extrême pointe, la longue-vue aux yeux, je ne cessais de parcourir l'horizon. De temps en temps sa ligne



circulaire s'interrompait au passage d'une montagne flottante ou se dérobait derrière quelque lambeau de brumes.

De la place que j'occupais, à une hauteur de cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer, j'estimais à plus de douze milles la portée de mon regard. Jusqu'alors aucun contour lointain ne se dessinait sur le fond du ciel.

A deux reprises le capitaine Len Guy se

hissa jusqu'à cette cime afin de prendre hauteur.

Le résultat de l'observation, ce jour-là, 30 janvier, fut chiffré comme suit :

Longitude : 67° 19 ouest.

Latitude : 89° 21' sud.

Il y avait une double conclusion à tirer des données de cette observation.

La première, c'est que le courant nous avait rejetés d'environ vingt-quatre degrés au sud-est.

La seconde, c'est que l'ice-berg ne se trouvait plus qu'à une quarantaine de milles du pôle austral.

Pendant cette journée, la plus grande partie de la cargaison fut transportée à l'intérieur d'une large anfractuosité que le bosseman avait découverte dans le flanc est, où, même au cas d'une nouvelle collision, caisses et barils seraient en sûreté. Pour le fourneau de la cuisine, nos hommes aidèrent Endicott à l'installer entre deux blocs, de manière qu'il fût solidement maintenu, et ils entassèrent plusieurs tonnes de charbon à proximité.

Ces divers travaux s'exécutèrent sans provoquer aucune récrimination, aucun murmure. Visiblement, le silence que gardait l'équipage était voulu. S'il obéissait au capitaine Len Guy et au lieutenant, c'est qu'on ne lui commandait rien qui ne fût à faire et sans retard. Or, avec le temps, le découragement ne finirait-il pas par ressaisir nos hommes?... Que l'autorité de leurs chefs ne fût point encore contestée, ne le serait-elle pas dans quelques jours?... On pourrait compter sur le bosseman, cela va de soi, sur le maître Hardie, sinon sur Martin Holt, peut-être sur deux ou trois [des anciens... Quant aux autres, et surtout, les recrues des Falklands, qui ne voyaient plus de terme à cette désastreuse campagne, résisteraient-ils au désir de s'emparer du canot et de s'enfuir?...

A mon avis, cependant, cette éventualité ne serait pas à redouter tant que notre ice-berg serait en dérive, car l'embarcation n'aurait pu le gagner de vitesse. Mais, s'il s'échouait une seconde fois, s'il venait à

buter contre le littoral d'un continent ou d'une île, que ne feraient pas ces malheureux pour se soustraire aux horreurs de l'hivernage?...

Tel fut le sujet de notre conversation au dîner de midi. Le capitaine Len Guy et Jem West partagèrent cette opinion qu'aucune tentative ne serait faite par le sealing-master et ses compagnons alors que la masse flottante continuerait à se déplacer. Néanmoins, il convenait que la surveillance ne se relâchât pas un seul instant. Hearne inspirait de trop justes méfiances pour ne pas être tenu en observation à toute heure.

L'après-midi, pendant l'heure de repos accordé à l'équipage, j'eus un nouvel entretien avec Dirk Peters.

J'avais été reprendre ma place habituelle au sommet, tandis que le capitaine Len Guy et le lieutenant étaient descendus à la base de l'ice-berg afin de relever des points de repère sur la ligne de flottaison. Deux fois par vingt-quatre heures, on devait examiner ces points dans le but de déterminer si le tirant d'eau croissait ou décroissait, c'est-à-dire si un exhaussement du centre de gravité ne menaçait pas de provoquer quelque nouveau renversement.

J'étais assis depuis une demi-heure, lorsque j'aperçus le métis qui gravissait les pentes d'un pas rapide.

Venait-il, lui aussi, observer l'horizon jusqu'à son extrême recul, avec l'espoir d'y relever une terre?... Ou — ce qui me paraissait plus probable — désirait-il me communiquer un projet, qui concernait Arthur Pym?

A peine avions-nous échangé trois ou quatre mots depuis la remise en marche de l'ice-berg.

Lorsque le métis fut arrivé près de moi, il s'arrêta, promena son regard sur la mer environnante, y chercha ce que j'y cherchais moi-même, et ce que je n'y avais point encore trouvé, il ne le trouva pas...

Deux à trois minutes s'écoulèrent avant qu'il m'adressât la parole, et telle était sa préoccupation que je me demandais s'il m'avait vu...

Enfin, il s'appuya sur un bloc, et je pensai

qu'il allait me parler de ce dont il parlait toujours : il n'en fut rien.

« Monsieur Jeorling, me dit-il, vous vous souvenez... dans votre cabine de l'*Halbrane*... je vous ai appris l'affaire... cette affaire du *Grampus*... »

Si je me souvenais!... Rien de ce qu'il m'avait raconté de cette épouvantable scène, dont il avait été le principal acteur, n'était sorti de ma mémoire.

« Je vous l'ai dit, continua-t-il, Parker ne se nommait pas Parker... Il se nommait Ned Holt... C'était le frère de Martin Holt... »

— Je le sais, Dirk Peters, répondis-je. Mais pourquoi revenir sur ce triste sujet?...

— Pourquoi, monsieur Jeorling?... N'est-ce pas... vous n'en avez jamais rien dit à personne?...

— A personne! affirmai-je. Comment aurais-je été assez malavisé, assez imprudent pour dévoiler votre secret... un secret qui ne doit jamais sortir de notre bouche... un secret qui est mort entre nous?...

— Mort... oui... mort! murmura le métis. Et... pourtant... comprenez-moi... il me semble... dans l'équipage... on sait... on doit savoir quelque chose... »

Et, à l'instant, je rapprochai de ce dire ce que m'avait appris le bosseman d'une certaine conversation surprise par lui et dans laquelle Hearne excitait Martin Holt à demander au métis en quelles conditions avait succombé son frère à bord du *Grampus*. Est-ce qu'une partie de ce secret avait transpiré, ou cette appréhension n'existait-elle que dans l'imagination de Dirk Peters?...

« Expliquez-vous, dis-je.

— Comprenez-moi, monsieur Jeorling... je ne sais guère m'exprimer... Oui... hier... je n'ai cessé d'y penser depuis... Hier, Martin Holt m'a tiré à part... loin des autres... et m'a dit qu'il voulait me parler...

— Du *Grampus*?...

— Du *Grampus*... oui... et de son frère Ned Holt!... Pour la première fois... il a prononcé ce nom devant moi... le nom de celui que... et... pourtant... voici tantôt trois mois que nous naviguons ensemble... »

La voix du métis était si altérée que je l'entendais à peine.

« Comprenez... reprit-il, il m'a semblé que, dans l'esprit de Martin Holt... non!... je ne m'y suis pas trompé... il y avait comme un soupçon... »

— Mais parlez donc, Dirk Peters!... m'écriai-je. Que vous a demandé Martin Holt? »

Et je sentais bien que cette question de Martin Holt, c'était Hearne qui l'avait inspirée. Néanmoins, ayant lieu de penser que le métis ne devait rien savoir de cette intervention du sealing-master, aussi inquiétante qu'inexplicable, je me décidai à ne point la lui révéler.

« Ce qu'il m'a demandé, monsieur Jeorling?... répondit-il. Il m'a demandé... si je ne me souvenais pas de Ned Holt, du *Grampus*... s'il avait péri dans la lutte contre les révoltés ou dans le naufrage... s'il était un de ceux qui avaient été abandonnés en mer avec le capitaine Bernard... enfin... si je pouvais lui dire comment son frère était mort... Ah! comment... comment... »

Avec quelle horreur le métis prononçait ces mots, qui témoignaient d'un si profond dégoût de lui-même!

« Et qu'avez-vous répondu à Martin Holt, Dirk Peters?...

— Rien... rien!

— Il fallait affirmer que Ned Holt avait péri dans le naufrage du brick...

— Je n'ai pas pu... comprenez-moi... je n'ai pas pu... Les deux frères se ressemblent tant!... Dans Martin Holt... j'ai cru voir Ned Holt!... J'ai eu peur... je me suis sauvé... »

Le métis s'était redressé d'un mouvement brusque, et moi, la tête entre les mains, je me mis à réfléchir... Ces tardives interrogations de Martin Holt relatives à son frère, je ne doutais pas qu'elles eussent été faites à l'instigation de Hearne... Était-ce donc aux Falklands que le sealing-master avait surpris le secret de Dirk Peters, dont je n'avais dit mot à personne?...

Au total, en poussant Martin Holt à interroger le métis, à quoi tendait Hearne?... Quel but visait-il?... Voulait-il uniquement satis-

faire sa haine contre Dirk Peters, qui, seul des matelots falklandais, s'était toujours rangé au parti du capitaine Len Guy, qui avait empêché ses compagnons et lui de s'emparer du canot?... En excitant Martin Holt, espérait-il détacher le maître-voilier, l'amener à se joindre à ses complices?... Et, de fait, lorsqu'il s'agirait de diriger l'embarcation à travers ces parages, n'avait-il pas besoin de Martin Holt, l'un des meilleurs marins de l'*Halbrane*, et qui aurait été capable de réussir alors que Hearne et les siens eussent échoué, s'ils avaient été réduits à eux-mêmes?...

On voit à quel enchaînement d'hypothèses s'abandonnait mon esprit, et quelles complications s'ajoutaient à une situation si compliquée déjà.

Lorsque je relevai les yeux, Dirk Peters n'était plus près de moi. Il avait disparu sans que je me fusse aperçu de son départ, ayant dit ce qu'il voulait me dire, et, en même temps, s'étant assuré que je n'avais point trahi son secret. L'heure s'avançant, je jetai un dernier regard sur l'horizon, et je redescendis, profondément troublé, et, comme toujours, dévoré de l'impatience d'être au lendemain.

Le soir venu, on prit les précautions d'usage, et personne n'eut la permission de rester en dehors du campement, — personne, si ce n'est le métis, qui demeura à la garde du canot.

J'étais tellement fatigué au moral et au physique, que, le sommeil m'envahissant, je dormis près du capitaine Len Guy, tandis que le lieutenant veillait au dehors, puis près du lieutenant, lorsque celui-ci eut été remplacé par le capitaine.

Le lendemain, 31 janvier, de bonne heure, je repoussai les toiles de notre tente...

Quel désappointement!

Partout des brumes, — non pas de celles que dissolvent les premiers rayons solaires, et qui disparaissent sous l'influence des courants atmosphériques... Non! mais un brouillard jaunâtre, sentant le moisi, comme si ce janvier antarctique eût été le brumaire de

l'hémisphère septentrional. De plus, nous observâmes un abaissement notable de la température, symptôme avant-coureur peut-être de l'hiver austral. Du ciel caligineux suintaient d'épaisses vésicules de vapeurs entre lesquelles se perdait la cime de notre montagne de glace. C'était un brouillard qui ne se résoudrait pas en pluie, une sorte d'ouate appliquée sur l'horizon...

« Fâcheux contretemps, me dit le bosseman, car si nous passions au large d'une terre, nous ne pourrions l'apercevoir!

— Et notre dérive?... demandai-je.

— Elle est plus considérable qu'hier, monsieur Jeorling. Le capitaine a fait donner un coup de sonde, et il n'estime pas la vitesse à moins de trois ou quatre milles.

— Eh bien, qu'en concluez-vous, Hurliguerly?...

— J'en conclus que nous devons être dans une mer resserrée, puisque le courant y acquiert tant de force... Je ne serais pas étonné que nous eussions la terre tribord et bâbord, à quelque dix ou quinze milles...

— Ce serait donc un large détroit qui couperait le continent antarctique?...

— Oui... du moins notre capitaine a cette opinion.

— Et, avec cette opinion, Hurliguerly, il ne va pas tenter d'accoster l'une ou l'autre rive de ce détroit?

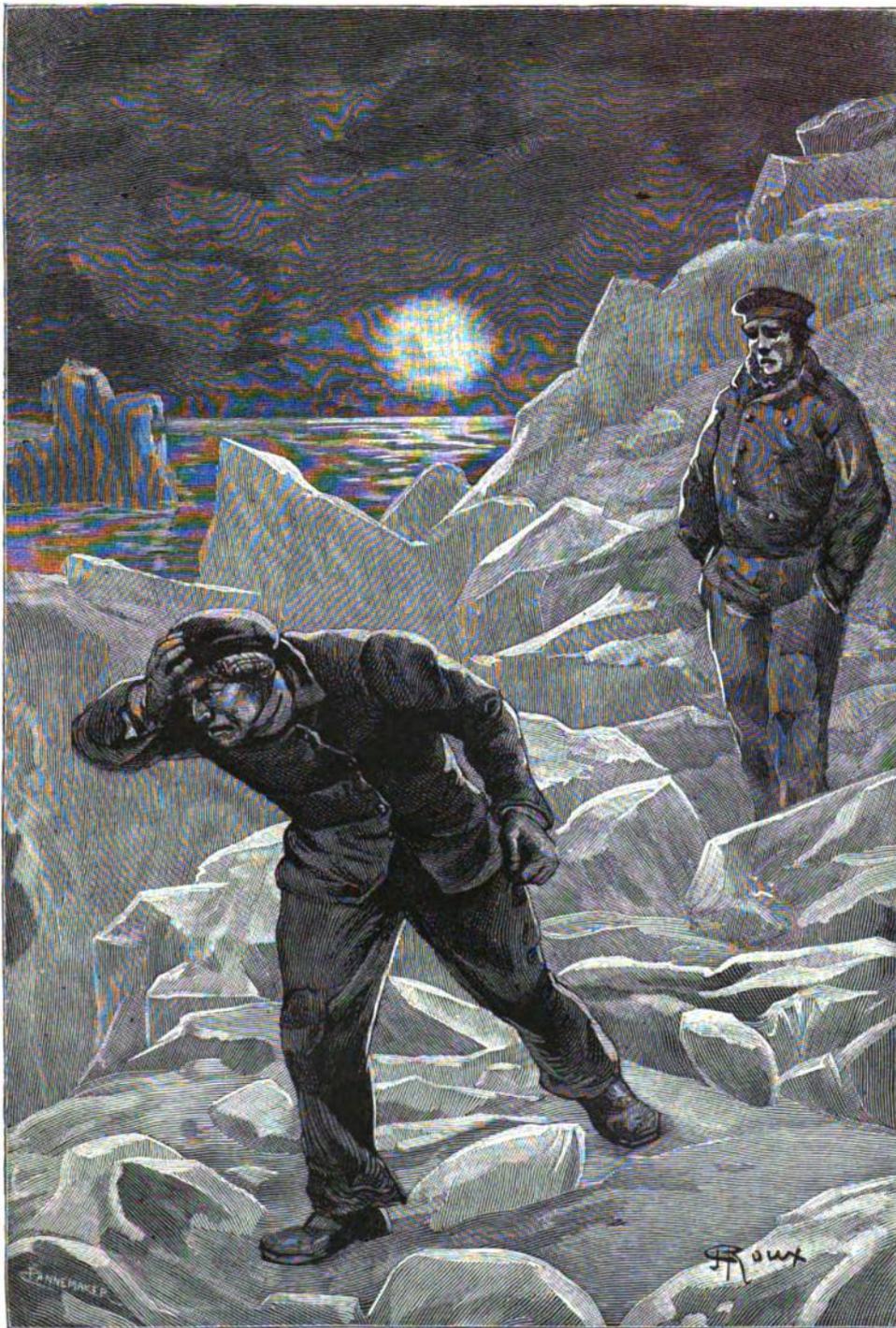
— Et comment?...

— Avec le canot...

— Risquer le canot au milieu de ces brumes! s'écria le bosseman en se croisant les bras. Y pensez-vous, monsieur Jeorling?... Est-ce que nous pouvons jeter l'ancre pour l'attendre?... Non, n'est-ce pas, et toutes les chances seraient pour qu'on ne le revît jamais!... Ah!... si nous avions l'*Halbrane!*... »

Hélas! nous n'avions plus l'*Halbrane!*...

En dépit des difficultés que présentait l'ascension à travers ces vapeurs à demi condensées, je montai au sommet de l'ice-berg. Qui sait si une éclaircie ne me permettrait pas d'apercevoir des terres à l'est ou à l'ouest?...



« J'AI EU PEUR... JE ME SUIS SAUVÉ. »

(Page 199.)

Lorsque je fus debout à la pointe, c'est en vain que j'essayai de percer du regard l'im-pénétrable manteau grisâtre qui recouvrait ces parages.

J'étais là, secoué par le vent du nord-est qui tendait à fraîchir et déchirerait peut-être ces brouillards...

Cependant, de nouvelles vapeurs s'accumu-laient, poussées par cette énorme ventilation de la mer libre. Sous la double action des courants atmosphériques et marins, nous dérivions avec une vitesse de plus en plus grande, et je sentais comme un frémissement de l'ice-berg...

Et c'est alors que je me trouvai sous l'em-pire d'une sorte d'hallucination, — une de ces étranges hallucinations qui avaient dû troubler l'esprit d'Arthur Pym... Il me sembla que je me fondais dans son extraordinaire personnalité!... Je croyais voir enfin ce qu'il avait vu!... Cette indéchirable brume, c'était ce rideau de vapeurs tendu sur l'horizon devant ses yeux de fou!... J'y cherchais ces panaches de raies lumineuses qui bariolaient le ciel du levant au couchant!... J'y cherchais le surnaturel flamboiement de son sommet!... J'y cherchais ces palpitations photogéniques de l'espace en même temps que celles des eaux éclairées par les lueurs du fond océa-nien!... J'y cherchais cette cataracte sans limites, roulant en silence du haut de quelque immense rempart perdu dans les profondeurs du zénith!... J'y cherchais ces vastes fentes, derrière lesquelles s'agitait un chaos d'images flottantes et indistinctes sous les puissants

souffles de l'air!... J'y cherchais le géant blanc, le géant du pôle!...

Enfin la raison reprit le dessus. Ce trouble de visionnaire, cet égarement poussé jusqu'à l'extravagance, se dissipa peu à peu, et je redescendis au campement.

La journée s'écoula tout entière dans ces conditions. Pas une fois le rideau ne s'ouvrit devant nos regards, et si l'ice-berg, qui s'était déplacé d'une quarantaine de milles depuis la veille, avait passé à l'extrémité de l'axe terrestre, nous ne devions jamais le savoir<sup>1</sup>.

1. Vingt-huit ans plus tard, ce que M. Jeorling n'avait pu même entrevoir, un autre l'avait vu, un autre avait pris pied sur ce point du globe, le 21 mars 1868. La saison était plus avancée de sept semaines, et l'em-preinte de l'hiver austral se gravait déjà sur ces régions désolées que six mois de ténèbres allaient bientôt recouvrir. Mais cela importait peu à l'extraordinaire navi-gateur dont nous rappelons le souvenir. Avec son mer-veilleux appareil sous-marin, il pouvait braver le froid et les tempêtes. Après avoir franchi la banquise, passé sous la carapace glacée de l'océan antarctique, il avait pu s'élever jusqu'au quatre-vingt-dixième degré. Là, son canot le déposa sur un sol volcanique, jonché de débris de basalte, de scories, de cendres, de laves, de roches noirâtres. A la surface de ce littoral pullu-laient les amphibies, les phoques, les morses. Au-dessus volaient des bandes innombrables d'échassiers, les chionis, les alcyons, les pétrels gigantesques, tandis que les pingouins se rangeaient en lignes immobiles. Puis, à travers les éboulis des moraines et des pierres ponces, ce mystérieux personnage gravit les raides talus d'un pic, moitié porphyre, moitié basalte, à la pointe du pôle austral. Et, à l'instant où l'horizon, juste au nord, coupait en deux parties égales le disque solaire, il prenait possession de ce continent en son nom per-sonnel et déployait un pavillon à l'étamine brodée d'un N d'or. Au large flottait un bateau sous-marin qui s'ap-pelait *Nautilus* et dont le capitaine s'appelait le capi-taine Nemo.

(La suite prochainement.)

JULES VERNE.

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

V

Il y avait déjà deux mois que Georgette Ranchon était au service d'Arthémise, lorsqu'un matin celle-ci l'envoya faire une com-mission à quelque distance de la ville.

L'air était pur, le soleil radieux; la petite,

chargée d'un panier, s'en allait joyeusement le long des haies de sureau et d'aubépine, lorsqu'au détour d'un sentier elle crut en-tendre une voix plaintive.

« Ça n'est pas une chanson... fit-elle après avoir écouté un instant, et j'crois ben que c'est du côté du ruisseau... faut voir!... »

Vingt pas plus loin, en effet, l'eau rapide d'un très large ruisseau courait et bondissait dans un lit hérissé de grosses pierres qui semblaient des îles en miniature.

Pour le traverser aisément, les paysans avaient jeté une planche d'un bord à l'autre et, au moment où notre fillette arrivait, presque au milieu de ce pont improvisé, une femme âgée se cramponnait aux branches d'un saule qui pendaient au-dessus d'elle.

Georgette, reconnaissant M<sup>me</sup> Dussautoi, exécuta sa plus belle révérence pour mettre en pratique les leçons d'Arthémise :

« Te moques-tu de moi avec tes saluts ! lui cria la vieille dame, ne vois-tu pas dans quelle position je me trouve !

— Oh ! oui, madame, j'vois ça d'un coup d'œil : vous êtes debout sur la planche et vous tenez les branches du saule à deux mains !

— Parce que la planche craque sous moi, triple sotte ! »

Georgette hocha la tête avec gravité :

« C'est malheureux, mais j'peux pas l'empêcher de craquer !

— Tu peux au moins m'aider à me tirer de là avant que je tombe dans l'eau... »

— C'est donc l'eau qui vous fait peur !... vrai, c'est l'eau !... alors attendez un brin, me v'là, me v'là ! »

Lorsqu'il s'agissait de rendre service, Frisonne l'Engourdie ne méritait plus son surnom : elle se déchaussa en bien moins de temps qu'il ne lui en avait fallu pour comprendre quel service M<sup>me</sup> Dussautoi réclamait, retroussa ses jupes et descendit résolument dans le lit du ruisseau.

« Maintenant, dit-elle en arrivant près de la planche, lâchez le saule d'une main, appuyez-vous sur moi et allongez le pied jusqu'à la grosse pierre que voilà, ... ça y est... »

M. Henri sauterait mieux, j'en disconviens pas, mais vous réussissez tout de même... Du courage, ma bonne dame ; faut que vous sautiez sur toutes les pierres... un drôle de pont, pas vrai ! »

Grâce au concours de l'adroite fillette, M<sup>me</sup> Dussautoi se trouva bientôt sur la rive.

« Tu m'as tirée d'un mauvais pas, enfant, dit-elle, je n'avais plus la force de me retenir ; sans toi je serais tombée dans l'eau.

— Ça aurait été ben dommage d'abîmer une belle robe comme la vôtre !

— Comment, s'écria celle-ci en riant, tu crois



que je pensais à ma robe !... je l'aurais jetée

à l'eau dix fois plutôt que de me mouiller les pieds !

— Ah ! ben moi, j'aimerais mieux prendre dix bains de pieds que d'abîmer ma robe des dimanches !.. je ne suis pas près d'en avoir une pareille, allez !.. elle a coûté dix-neuf sous le mètre ! »

M<sup>me</sup> Dussautoi sourit et demanda :

— Si je t'en donnais une plus belle, serais-tu contente ?

— Une robe plus belle, c'est-il possible !... on me prendrait pour une dame... pour une vraie cuisinière... on me saluerait... on me... C'est très cher les belles hardes ; la mère Gigou me le disait encore hier, et elle n'aura jamais assez d'argent pour remplacer sa robe qui est quasi en loques !

Soudain, le visage de Georgette qui

s'était empourpré de joie devint anxieux :

« Alors, c'est convenu, reprit M<sup>me</sup> Dussautoi, tu auras ta robe.

— Merci... non... c'est-à-



dire, tenez, madame, aujourd'hui je ne fais pas comme d'ordinaire; je réfléchis et je me dis que ça serait honteux qu'une jeunesse comme moi qui peut travailler ait deux belles robes, pendant que la pauvre mère Gigou est en guenilles!

— Comment! tu refuses ce que je t'offre parce qu'une bonne femme de ta connaissance n'a pas de vêtements!

— Non, non, je ne refuse pas; seulement, puisqu'elle sera à moi, bien à moi!... j'pourrai la donner.

— C'est trop fort! s'écria M<sup>me</sup> Dussautoi, voilà une péronnelle qui est pauvre comme Job et qui veut faire la charité... tu es décidément stupide!

La vieille dame irritée allait s'éloigner lorsqu'elle jeta un coup d'œil sur Frisonne toujours immobile.

« Vas-tu prendre racine! lui dit-elle brusquement, que fais-tu là?

— Je pense, madame, c'est drôle comme il m'est passé des choses dans la tête ce matin!..

mais il y en a une que je ne peux pas y faire entrer!... Pourquoi donc que les pauvres n'ont pas le droit de donner ce qui est à eux?

— Parce qu'ils en ont besoin pour être moins pauvres!

— Pourtant, la mère Gigou m'a souvent donné la moitié de son pain et de son lait quand ma tante disait que je mangeais trop!

En dépit de ses façons un peu brusques, M<sup>me</sup> Dussautoi se laissait facilement toucher par une action généreuse; mais elle regardait cela comme une faiblesse. Aussi ce fut d'un ton bourru qu'elle répliqua :

« J'ai vraiment tort d'écouter tes sottes réflexions;... pourtant dis-moi où elle demeure, ta mère Gigou?

— Dans la ruelle au pain, la deuxième maison à droite.

— Elle aura sa robe; mais il faut convenir



que tu es une drôle de fille

Entre me dire

bonjour quelquefois, je serai bien aise de savoir ce que tu deviens. »

Elle s'éloigna à grands pas, laissant Frisonne fort étonnée qu'une si belle dame l'invitât à venir la voir.

A la maison, Arthémise attendait Frisonne

sur la porte avec une mine si courroucée que la fillette se mit à trembler.

« D'où sors-tu?... qu'as-tu fait, paresseuse, vagabonde, propre à rien?... »

Ces paroles étaient assaisonnées de quelques taloches que la main leste de la cuisinière distribuait généreusement. S'excuser dans de pareils moments était peine perdue. A la fin, cependant, Arthémise entendit à peu près l'histoire d'un pont, d'un ruisseau et d'une vieille dame qui serait tombée dedans sans le secours de Frisonne; cela redoubla son indignation :

« Est-ce ainsi que tu profites de mes leçons! criait-elle les yeux flamboyants, les bras croisés; jamais je ne voudrais employer le temps que mes maîtres me payent à rendre service aux gens qui passent!... Une domestique dévouée se laisse tuer plutôt que de commettre de pareilles fautes!

— Mais, mamzelle Thémise, la dame ne voulait pas du tout me tuer, elle a demandé seulement que je l'aide....

— Assez là-dessus!... au lieu de raisonner, tâche de prendre modèle sur moi!

— Je tâcherai, mamzelle Thémise, » répondit la pauvre Frisonne dont la tête se perdait au milieu de ces discours.

Son air de soumission apaisa enfin la reine de la cuisine et à part soi la petite se réjouit à la pensée que la mère Gigou allait avoir une robe neuve.

## VI

Une après-midi, Arthémise permit à Frisonne de tricoter pendant qu'elle-même irait faire quelques emplettes.

« Psitt, psitt... que faites-vous là? » dit non loin d'elle une voix joyeuse.

Henri apparut sur la fenêtre de l'office où il avait grimpé par le jardin.

« Vous tricotez... laissez cela pour venir voir la belle perruche qui est perchée dans le marronnier. »

Les deux enfants découvrirent l'oiseau qui

se pavanait, voletant de branche en branche avec des cris perçants.

« Elle a une longue queue comme la perruche de madame, remarqua Georgette.

— Si nous pouvions l'attraper... en l'attirant...

pour la faire descendre; montrons-lui quelque chose de bon. »

Georgette partit comme un trait et rapporta des friandises fort appétissantes; la perruche ne les eut pas plus tôt aperçues qu'elle se mit à siffler d'un air moqueur sans quitter la branche élevée qui lui servait de perchoir.

« La petite coquine nous nargue! s'écria le jeune garçon dépité.

— Si elle voyait la perruche de madame manger ces bonnes choses à son nez, sans doute qu'elle regretterait.

— Vous avez là une fameuse idée! Maman



est sortie avec Berthe, courez chercher la cage de Fifine. »

La cage à fils d'or fut bientôt placée sur la pelouse à l'endroit le plus favorable pour at-



tirer la perruche récalcitrante. Fifine se mit à pousser de petits cris d'appel d'un effet magique, car sa semblable descendit précipitamment aux plus basses branches de l'arbre.

« Nous réussissons!... nous l'aurons, monsieur Henri! exclama Frisonne, Fifine l'appelle si gentiment; donnons-lui une fraise, cela va faire envie à l'autre... »

A peine Fifine eut-elle enfoncé son bec rose dans la fraise que l'autre perruche s'abattit sur la pelouse avec un cri de convoitise.

« Cette fois, elle ne peut plus nous échapper! murmura le garçonnet ravi, ouvrez doucement la cage pour qu'elle y entre. »

Aussitôt dit que fait: le verrou de la porte dorée glissa sous les doigts de la jeune servante; mais... ô surprise et douleur!... Fifine, la paisible Fifine, abandonnant son régal, s'élança sur le gazon...

Du même mouvement, les enfants se rapprochaient pour la retenir lorsqu'un double battement d'ailes leur annonça le désastre: Fifine et sa compagne perchaient maintenant au plus haut du marronnier!

Frisonne répondit à leur cri de triomphe par un cri de détresse.

« Courez chercher l'échelle! dit Henri, non moins effaré qu'elle, il faut rattraper Fifine!... vite, vite! »

En deux bonds, la jeune fille atteignit la cabane où l'on serrait les échelles et les instruments de jardinage, mais revint presque aussitôt plus effrayée encore:

« Mamzelle Thémise a retiré la clef!

— Ça ne fait rien, gémit Henri, les perruches sont parties ensemble à tire-d'aile!...

écoutez! on les entend crier; elles sont déjà très loin! Mon Dieu, que va dire maman! »

Georgette et Henri, consternés, se regardèrent un instant sans souffler mot; puis ce dernier s'écria:

« Aussi, pourquoi avez-vous ouvert la porte de la cage!

— Pour vous obéir, monsieur; vous savez bien que vous m'avez dit...

— Je sais, je sais; mais vous auriez dû penser que Fifine allait sortir!

— Dame, c'est que je ne pense pas si vite, moi, soupira Frisonne qui commençait à se croire en réalité la seule coupable.

— Et à présent, je vais être grondé, puni, ennuyé par votre faute!... Dieu! que vous êtes donc engourdie!

— C'est vrai tout de même que j'aurais dû réfléchir, reprit la naïve enfant, et madame qui est juste ne pourra pas vous en vouloir quand elle saura que j'ai ouvert la porte de la cage...

— Qui est-ce qui le lui dira?

— Moi, monsieur Henri, puisque c'est la pure vérité! »

Ces paroles amenèrent une vive rougeur sur les joues du jeune garçon; M<sup>me</sup> Martel s'avancait dans la grande allée, elle aperçut la cage vide et hâta le pas, comprenant qu'un malheur était arrivé à son oiseau favori.

« Qui a touché à cette cage? » demanda-



t-elle d'une voix brève et mécontente.

Frisonne s'avança en tremblant, quoique résolue:

« C'est moi, not' dame, qui ai fait cette bêtise-là; je ne voulais pas vous fâcher... au contraire: c'était pour faire entrer dans la cage une autre perruche que je voyais sur l'arbre. Je ne savais pas que Fifine aimerait mieux aller se promener que de rester dans sa belle maison dorée.

— Ceci dépasse toute permission!... que tu commettes des maladresses puisque tu es peu intelligente, je puis accepter cela ; mais comment as-tu osé prendre cette cage et l'ouvrir sans demander avis à personne!... Tu ne l'as donc pas vue, Henri?... que fais-tu ici? »

Frisonne s'empressa de répondre :

« Monsieur me disait tout juste que je suis une sotte, une engourdie, quoi! Si madame veut seulement me pardonner cette fois, jamais de ma vie je ne rouvrirai à Fifine ; car elle va revenir, c'est sûr ; elle ne peut pas oublier une belle cage comme celle-là !

— Je crains que la pauvre bête n'aille mourir dans quelque coin, et cela surtout me fâche contre toi... Pour cette fois encore, je te pardonne. Si tu as le désir de rester chez moi, prends garde!... »

Bien que M<sup>me</sup> Martel n'achevât pas, son regard en dit assez à la pauvre Frisonne qui rentra dans la cuisine le cœur gonflé, les yeux pleins de larmes. Une nouvelle tempête l'attendait : Arthémise, ne l'ayant pas trouvée à son travail, lui donna un morceau de pain sec en lui montrant avec de grands gestes le chemin de sa chambrette.

Là, assise sur son lit et pleurant à chaudes larmes, elle put entendre les cris indignés de la cuisinière et les exclamations de Berthe, lorsqu'elles apprirent la fuite de Fifine.

Dans la soirée on frappa un léger coup à sa porte :

« Georgette, dormez-vous ?

— Non, monsieur Henri, répondit la fillette en reconnaissant la voix, j'ai trop de chagrin pour ça... je crois que j'ai fait quelque chose de très mal!...

— Bah ! maman vous a pardonné, elle



ne vous renverra pas... tenez, je vous apporte du dessert.

— Merci, monsieur, je n'ai pas faim ; mais vous êtes tout de même bien bon de vouloir me consoler. »

Après avoir poussé de nombreux soupirs, la petite recluse s'endormit enfin...

(La suite prochainement.)

A. MOUANS.

## PÊCHE ET CHASSE

### SUR LES COTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

DEUXIÈME PARTIE. — DE LA CHASSE (Suite.)

CHASSE A L'AFFUT SUR LES ROCHERS  
DU LARGE

Si vous ne craignez pas de passer les dix ou douze heures de marée sur un rocher

perdu en mer, allez-vous y embusquer aussitôt que ce rocher commence à être entouré par l'eau. Choisissez pour cela un rocher qui ne couvre pas (c'est-à-dire que la mer arrivée à son plein ne couvre pas d'eau) et surtout

qui soit fréquenté par les oiseaux de mer, chose que vous reconnaîtrez facilement aux fientes nombreuses qui marquent les places où ils viennent se poser.

Abritez-vous bien et, au besoin, disposez au-dessus et autour de vous, de manière à bien vous dissimuler, des varechs séchés, des algues ou toutes autres herbes marines. Cela fait, tenez-vous coi et observez.

Au moment du plein de l'eau, les oiseaux, chassés des grèves par la mer montante, viennent chercher du repos sur les rochers. Vous entendez leurs cris de loin vous annonçant leur approche. Redoublez d'immobilité, c'est l'instant critique. En effet, ces oiseaux, les courlis en particulier, — plus méfiants, — tournent autour du rocher, souvent fort longtemps avant de s'y poser. Ils scrutent attentivement de leurs yeux, si perçants, tous les trous et les anfractuosités de la roche et, au moindre bruit suspect, au moindre mouvement douteux, tout le vol s'enfuit à tire-d'aile se poser ailleurs, en recommençant du reste la même manœuvre.

Supposons cependant que vous n'ayez pas été remarqué et que les courlis rassurés se soient posés sur votre rocher : il y a deux tactiques différentes à employer.

1° Au moment où, ayant encore les ailes étendues, ils posent les pattes à terre, sortez brusquement de votre retraite et lâchez vos deux coups dans le tas le plus épais. Vous avez chance d'en tuer ou d'en blesser un grand nombre. Servez-vous de plomb n° 4 pour le premier coup et de 0 ou même 00 pour le second. Le courlis est un oiseau qui porte à merveille le coup de fusil. Aussitôt tiré, rechargez immédiatement et tenez-vous prêt à toute éventualité, car le vol de courlis, très désorienté par cette brusque attaque, tourne à un instant avant de prendre un parti et cherche à porter secours aux blessés. Vous pouvez lâcher vos deux autres coups au vol et vous avez de grandes chances de faire encore des victimes.

2° La seconde tactique consiste à laisser les oiseaux se poser. Inutile de dire qu'il faut absolument être maître de soi et garder le

plus entier sang-froid. A peine posés, les oiseaux, et toujours les courlis principalement, restent en observation, quelques-uns d'entre eux se placent en sentinelle, soit au sommet du rocher, soit sur tous les points d'où un danger possible peut survenir et ceux-là ont pour mission de veiller sur le repos de la troupe entière. On dirait vraiment qu'ils ont une organisation déterminée et en quelque sorte une discipline chez eux.

D'ailleurs les mœurs des courlis sont fort bizarres et il semble qu'une sorte de raisonnement préside à tous leurs actes, car comment expliquer qu'à certains moments un courlis s'envole, monte assez haut pour interroger l'horizon et, s'il voit quelque chose d'anormal ou de menaçant, qu'il jette son cri : courrri, et qu'aussitôt toute la bande file au large et dans la direction toujours opposée au danger ?

D'ailleurs, sur les grèves, ils se préviennent ainsi de loin en loin comme nos soldats en faction : « Sentinelle, prenez garde à vous. » Courrri !... Courrri !...

Donc, les courlis posés, redoublez d'immobilité et, sans les perdre de vue, remarquez la place où ils sont en plus grand nombre ; attendez que la confiance renaisse et que les oiseaux tranquilisés s'endorment la tête sous l'aile ou s'occupent de leurs affaires ; — découvrez-vous alors brusquement et lâchez vos deux coups au plus épais des dormeurs, rechargez aussitôt et faites en sorte d'en abattre d'autres, encore alourdis par leur brusque réveil.

Si vous êtes maître de vos nerfs, vous pouvez aisément tirer six coups de fusil, deux au posé et quatre au vol, à la condition que vous déchargez et rechargez votre arme avec une grande rapidité. Il est bon, dans ce cas, d'avoir six ou huit cartouches sous la main et disposées d'avance.

Mais, après cela, la chasse est terminée. Il ne vous reste que la ressource de ramasser votre butin et d'attendre philosophiquement, en lisant, en fumant une pipe ou en tentant quelque pêche, que la mer redescende.

Il est donc préférable, pour cette chasse, de

se servir d'un canot qui vous permettra de venir prendre place sur le rocher un peu avant l'arrivée des oiseaux et surtout de vous en aller ou de continuer la chasse.

Si vous chassez en canot, il faut être deux. L'homme qui est avec vous doit vous laisser seul sur le rocher, et aller cacher le canot, soit derrière un rocher assez éloigné de celui où vous êtes posté ou, s'il ne s'en trouve pas à proximité, il s'éloignera du rocher à deux ou trois cents brasses; qu'il mouille son ancre et qu'après avoir démâté, il se tienne tranquille. Les oiseaux ne viendront jamais se poser sur un rocher auquel est amarré un canot. D'ailleurs, si l'îlot est quelque peu fréquenté, les oiseaux n'y viendront guère, à moins qu'ils n'aient que ce refuge en perspective.

Sitôt vos coups de fusil lâchés, votre matelot appareille et vient vous chercher et vous aider à ramasser le gibier tombé à l'eau que vous ne pouvez atteindre.

Si vous désirez continuer votre chasse et si les oiseaux se sont posés sur quelque rocher ou îlot voisin, vous vous y rendez à la godille ou à l'aviron et avec le moins de bruit possible, le canot restant entièrement démâté.

Abordez de façon à être masqué à la vue des oiseaux : pour cela il faut absolument les aborder par derrière. Si les éclaireurs, chose fort rare, ne vous ont pas signalé, vous débarquez dans le plus grand silence et le canot vous attend au même endroit, mais à quelques mètres au large du rocher, de manière à éviter le heurt contre les pierres ou l'échouage. Glissez-vous alors de roche en roche avec une souplesse et une prudence d'Apache. Une bonne précaution à prendre est de marcher sans chaussures, les pieds garnis de gros bas de laine ou de chaussons en feutre. Votre tactique doit consister à approcher le plus près possible de l'endroit où vous jugez que les oiseaux se sont posés, sans être vu, ni entendu, ni senti. Quand vous estimez être à bonne portée, démasquez-vous brusquement et tirez vos deux coups de feu. Il est probable que vous tirerez les oiseaux déjà en l'air; visez au plus épais

et servez-vous de plombs n° 4 et n° 00.

Ne vous pressez toujours pas à ramasser le gibier abattu, il y a chance qu'il vienne d'autres oiseaux attirés par les cris des blessés et cherchant à porter secours aux camarades empêchés.

Par beau temps et mer calme, vous pouvez passer de la sorte, en allant de rocher en rocher, de bonnes après-midi. Si vous êtes plusieurs à chasser ensemble, ne débarquez pas tous sur le même rocher; il y aurait cent à parier contre un que vous feriez de la mauvaise besogne. Vous resteriez moins tranquilles, vous parleriez, bref, le gibier fuirait votre rocher sans s'y arrêter.

Je conseillerai donc de choisir chacun un rocher isolé, de s'y faire débarquer et de s'y installer séparément. De cette façon, vous aurez des chances de tirer chacun plusieurs oiseaux, car vous vous les renverrez les uns aux autres et cela à plusieurs reprises, jusqu'à ce que, affolés, ceux-ci gagnent la pleine mer.

Si vous n'êtes que deux et que l'un de vous possède une carabine à longue portée, vous pouvez employer la tactique suivante : celui qui doit tuer s'embusque sur un rocher comme il est dit; le second, soit dans le canot, éloigné au large comme il est également spécifié plus haut, soit sur un rocher voisin où il a débarqué, tire à balles sur les rochers éloignés où les oiseaux se sont posés et les force ainsi à se lever de rocher en rocher. Les oiseaux, ne trouvant de sécurité nulle part, viennent en fin de compte se poser sur le rocher où est embusqué le premier chasseur, qui les tire à son tour.

Cette tactique est surtout bonne lorsque les oiseaux, par esprit de contradiction sans doute, ont précisément choisi pour lieu de repos un rocher autre que celui où vous avez débarqué et cela arrive souvent. De cette façon vous les forcez à y venir comme suprême refuge.

Si vous ne disposez pas de carabine, l'homme qui est dans le canot peut aller faire le tour des rochers voisins afin de vous rabattre le gibier.

## CHASSE A L'APPEAU OU AU SIFFLET

C'est principalement le courlis que vous chasserez de cette façon. On vend chez les armuriers des instruments imitant les cris des divers oiseaux. On appelle ces instruments des appeaux. En imitant leur sifflement, vous attirerez les courlis assez facilement. Il est bien entendu que vous devez être absolument dissimulé dans quelque trou de rocher ou de sable. Souvent vous verrez de cette façon un courlis venir de très loin et, décrivant de grands cercles, passer au-dessus de votre tête et à bonne portée. Avec un peu d'habitude

on peut se passer d'appeau en sifflant tout simplement avec la bouche : le cri est même beaucoup plus naturel qu'avec un instrument.

Il y a deux cris à imiter : le cri courrli que l'on rend assez bien en modulant la première syllabe fhuuu et en terminant par uuit, et le deuxième cri qui se compose d'une gamme chromatique ascendante prise d'un ton assez bas et n'ayant pas plus de cinq ou six notes, mais dans un air doux, un peu plaintif, et sans interruption dans l'émission des sons. La pie de mer vient également bien au sifflet, à la condition d'imiter son cri.

LOUDEMÉR.

(La suite prochainement.)

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

## LES SOLANÉES

Peut-être avez-vous entendu parler d'un certain Gaspar Lavater, écrivain suisse, qui, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, publia en allemand quatre gros volumes, que l'on traduisit en français sous le titre de : *l'Art de connaître les hommes par la physionomie*.

Dans ce savant ouvrage, enrichi de nombreuses planches, Lavater établit et cherche à démontrer scientifiquement que l'on peut apprendre à « augurer des hommes d'après leur physionomie, et trouver dans l'analyse de leurs traits quelques révélations sur leur caractère ».

Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Pourquoi n'y aurait-il pas une certaine concordance entre l'être intérieur et sa configuration extérieure?

Il peut y avoir et il y a des exceptions, à coup sûr; mais n'est-ce point plutôt parce que nous ne connaissons pas suffisamment l'individu, que nous ne pouvons constater de prime abord cette concordance qui *doit* exister entre la personnalité invisible et sa manifestation visible.

« L'âme sculpte le corps, qui se moule sur elle », a dit je ne sais plus quel physiologiste. Ce physiologiste n'aurait-il pas raison?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est des

physionomies qui frappent par leur étrangeté, par leur ressemblance avec des types d'animaux qui se trouvent pour ainsi dire incarnés dans une tête humaine à laquelle ils donnent une expression énigmatique. Qui de nous n'a vu tel homme ressemblant à un mouton, tel autre à un renard, à un loup, à un lion, à un oiseau de proie, à un chat-huant?... Pour ma part, j'ai connu un savant et illustre physiologiste qui ressemblait étonnamment à un singe, non seulement par la coupe du visage et la conformation du crâne, mais encore par un ensemble de mouvements et d'allures d'apparence étonnamment simiesque.

Il est incontestable que la nature procédant suivant un ordre logique, ainsi que s'exprime Viollet-le-Duc, met toujours du *style* dans ses productions, fait de chaque être, de chaque individu, une unité dont les parties composantes s'assimilent et se rapprochent, l'intérieur influant sur l'extérieur, les organes se modelant sur les facultés, les propriétés imprimant leurs marques, aussi bien chez les animaux que chez les plantes, dont les formes sont « la conséquence de leur destination ».

Et c'est pour cette raison que la science de la

*physiognomie*, ainsi que l'appelle Lavater, se confirme par l'étude de certains végétaux dans l'ensemble desquels les botanistes et les médecins ont formé des groupes où, selon leurs propres expressions, « les plantes qui se ressemblent par leurs formes extérieures se ressemblent aussi par leurs propriétés ».

Cette assertion, qui fut énoncée pour la première fois par Camérarius, en 1699, puis répétée par Linné, en 1758, par Laurent de Jussieu, en 1786, et enfin par Pyrame de Candolle, en 1816, a été définitivement formulée par ce dernier botaniste, qui déclare que « les espèces appartenant à une même famille naturelle se ressemblent entre elles par leur mode d'action sur l'économie animale aussi bien que par leurs caractères organiques ».

Quoi qu'il en soit, c'est sous l'autorité des savants auteurs plus haut cités que nous allons appliquer cette « loi de conformité » au groupe des solanées qui vont faire l'objet de la présente étude.

Nous n'oublierons pas que certaines réserves sont à faire, que c'est ici le cas de répéter que ce sont précisément les exceptions qui confirment la règle, et c'est en tenant compte de ces exceptions que nous pourrions répéter, après l'illustre botaniste de Candolle, qu'en général les principes actifs des plantes appartenant à une même famille sont analogues, en ce qui concerne leurs vertus médicinales les plus importantes. C'est ainsi que certaines solanées peuvent ne contenir aucun principe toxique, mais dans toutes celles où se retrouve ce principe, l'on peut affirmer qu'il contient des matières vénéneuses appelées *vireuses et stupéfiantes*.

Après ces considérations générales, que nous ne pouvions passer sous silence sans nuire à la clarté de ce qui va suivre, entrons sans plus tarder dans l'étude des principaux genres qui caractérisent le groupe tout entier.

Et, tout d'abord, quelques mots d'étymologie, s'il vous plaît. Oh! mais si peu!

Le nom de *solanées*, tiré du genre *solanum*, dont le radical paraît être le mot latin

*solari*, qui signifie apaiser, calmer, consoler, devient, je vous le déclare sans plus tarder, une véritable usurpation dès qu'on l'applique à la famille entière. Outre que les *solanums* ne possèdent pas tous, tant s'en faut, ces propriétés lénitives que leur attribue la racine latine, il est dans la famille beaucoup d'autres espèces qui difficilement pourraient revendiquer le nom de « bienfaisantes endormeuses ».

Si donc le nom de *solanées* a servi de dénomination commune à toutes les plantes de la famille, c'est parce que de Jussieu, l'auteur responsable de cette appellation, ne s'est sans doute préoccupé que du genre *solanum*, et ce ne fut que beaucoup plus tard que l'on eut l'idée singulière d'appeler *consolantes* ces plantes sinistres (belladone, datura, jusquiame, mandragore) qui, tout au contraire et dès l'antiquité, n'étaient rien moins que des objets d'épouvante. Au moyen âge, on les appelait *herbes du diable*, et de nos jours, encore, telle bonne femme se signe et passe bien vite, sans retourner la tête, lorsqu'elle rencontre l'une d'elles au milieu des terrains vagues qui avoisinent les villages.

Il est incontestable que la loi physiognomonique dont il a été question plus haut se trouve de tout point justifiée par l'aspect plus ou moins suspect des principales solanées.

Certes, il en est de fort élégantes. Les nicandres, les pétunias, les nierembergias, les fabienas, les cestrums décorent d'une manière charmante les plates-bandes de nos parterres; mais les plus belles ne peuvent effacer leur marque d'origine, et certaines d'entre elles, hautaines et fières, mais *solanées* quand même, telles que le tabac d'Amérique, les grands *solanums* d'Asie et le datura fastueux de l'Inde, rappellent les grands airs de tels aventuriers cossus d'outre-mer dont il serait prudent d'examiner les papiers avant de lier connaissance avec eux.

Ce ne sont pas seulement le triste aspect du feuillage, généralement teinté de vert sombre, le port et comme le *facies* des solanées qui prédisposent à la défiance, c'est encore l'odeur ordinairement vireuse et nausé-

bonde qu'elles exhalent, ce sont surtout les couleurs qu'elles semblent choisir de préférence, et où dominent les tons violacés, les roux équivoques, ou bien encore de vilains blancs lavés de jaune pâle et parfois rayés de lignes rougeâtres et comme sanguinolentes. Il ne faut donc point s'étonner de ce que ces colorations malsaines leur aient valu les qualifications peu flatteuses qu'on leur a données, depuis Linné qui tout d'abord les appela les *livides*, jusqu'aux botanistes modernes qui les stigmatisent des noms de *suspectes*, de *vénéneuses*, et parfois même de *hideuses*.

Les solanées sont des empoisonneuses, et l'on sait combien les empoisonneuses de toute catégorie ont inspiré de tout temps la haine, l'horreur et l'épouvante.

C'est qu'elle est longue et terrible, la série des crimes que commirent, à l'aide de poisons variés, les hideux pourvoyeurs de la mort. Ce sinistre chapitre des empoisonnements remonte dans l'histoire à la plus haute antiquité. En Égypte, le collège des prêtres se réservait comme un dépôt inviolable les secrets de l'*art sacré*. Chez les Grecs, la connaissance des poisons fut aussi une science secrète réservée aux augures et aux magiciens.

À côté des empoisonneurs émérites, il y eut aussi nombre d'empoisonneuses célèbres. Après les noms mythologiques de Médée et de Circé, en vinrent d'autres parfaitement authentiques. Voici l'impératrice Livie, femme d'Auguste, qui empoisonne le jeune Marcellus, les trois fils d'Agrippa et enfin Octave Auguste lui-même; Tibère, fils de Livie, poursuit l'œuvre de sa mère. Il empoisonne Drusus, puis Germanicus. Agrippine, femme de l'empereur Claude, — une autre Livie, — s'associe à son fils Néron pour l'œuvre scélérate. Ils prennent à leur service la sinistre Locuste, leur complice attitrée. L'empereur Claude est empoisonné, puis c'est Britannicus qui disparaît à son tour.

Pendant le moyen âge, époque d'ignorance et de superstitions grossières, combien furent commis de crimes qui demeurèrent impunis

par suite de l'absence presque complète de toute organisation judiciaire.

Au XVI<sup>e</sup> siècle apparut en Italie une nouvelle Locuste, c'est la Toffana, dont les victimes furent nombreuses. Tout le monde sait, d'autre part, de quelle triste célébrité fut entouré le mystérieux poison des Borgia. Sous Louis XIV, nouvelle empoisonneuse, la Brinvilliers, dont on connaît le long et scandaleux procès.

L'on aurait pu croire que le supplice de cette marquise scélérate eût donné à réfléchir aux empoisonneurs publics ou privés. Il n'en fut rien. La cendre du bûcher où fut consumé son corps était à peine refroidie que de nouvelles atrocités, où les empoisonnements se mêlaient à la sorcellerie, vinrent épouvanter Paris et la France entière.

Le trafic des poisons de toute nature avait pris, à cette époque, un développement qui accusait chez toutes les classes de la société une corruption inouïe. C'est alors que faisait merveille la fameuse « poudre de succession », qui vous débarrassait sans bruit et sans scandale d'un rival trop heureux ou d'un ennemi redoutable, faisait disparaître les personnes gênantes, hâtait la mort de tel parent riche dont l'héritage se faisait trop attendre...

Le premier indice de tant d'horreurs fut fourni en 1677. Une enquête fut commencée. Les arrestations se succédèrent, et chacune d'elles amenait de nouvelles révélations où les noms les plus illustres se trouvaient mêlés à ceux de scélérats de bas étage.

L'affaire prit en peu de temps de si grandes proportions et un caractère si inquiétant qu'on crut devoir en confier la poursuite à une commission extraordinaire restée célèbre sous le nom de *Chambre ardente*.

Le formidable procès, commencé en 1678, dura près de quatre ans et signala à l'indignation publique vingt-deux accusés, parmi lesquels figurèrent, entre beaucoup d'autres criminels, deux marquises, un marquis, un maréchal, une comtesse, une duchesse et autres personnages plus ou moins importants.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

# DOUBLE CONQUÊTE

Par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ

## CHAPITRE XXII

### Un grand succès.

La nouvelle des fiançailles de Marianne et du docteur Perrier fut accueillie comme une chose toute naturelle par le petit cercle des amis et connaissances. Chacun se trouva avoir depuis longtemps prévu ou désiré cet événement. La plus jeune des demoiselles Minvielle affirma qu'elle s'était doutée de *quelque chose* trois ou quatre jours après l'arrivée de M<sup>lle</sup> Mercier; comme à ce moment-là Marianne ignorait complètement l'existence du jeune docteur, on était en droit de se demander à quoi ce *quelque chose* pouvait bien se rapporter.

M<sup>me</sup> Latapie et Amanda étaient dans la joie et repoussaient avec énergie la prédiction de M. Bonnemason, qui ne donnait pas six mois à Orthez au jeune ménage.

« Que voulez-vous que fassent ici ces favoris de la fortune? disait-il. Orthez peut servir de retraite à ceux qui ont déjà savouré plus qu'à moitié le breuvage de l'existence, mais le talent, la jeunesse et la beauté doivent aller s'épanouir dans la grande métropole! »

Quant à l'oncle Lacoste, subitement guéri de tous ses maux, il venait presque tous les jours en ville et, après avoir présenté ses devoirs à la jeune fiancée, il allait conférer avec M<sup>lle</sup> Amanda et se réjouir de l'heureuse tournure que les choses avaient prise. Un peu inquiet des nombreuses incorrections qui avaient accompagné les fiançailles, il essayait de répandre dans le public l'idée que ce mariage était en quelque sorte un arrangement de famille. Il ne fallait pas qu'Anne Casaban s'avisât, elle aussi, de se marier sans que la parenté collaborât à son mariage. Que deviendrait-on si la jeunesse d'Orthez abandonnait de la sorte toutes les saines traditions?

Roger exultait et, avec son petit esprit très pratique, il se plaisait à faire ressortir l'énorme avantage qu'il y avait pour lui à s'atta-

cher un médecin à perpétuité dans la personne de son beau-frère, qui était déjà son meilleur ami.

Quant aux jeunes gens eux-mêmes, ils étaient parfaitement heureux, et le retour de M. et de M<sup>me</sup> Perrier n'avait fait qu'ajouter à ce bonheur; Marianne, en particulier, jouissait de la protection affectueuse que lui accordait sa future belle-mère.

M<sup>lle</sup> Mercier n'avait imposé qu'une seule condition à son fiancé: elle voulait terminer pour le Salon sa *Cascarrotte* et un portrait de M<sup>me</sup> Latapie commencé depuis peu, et on ne parlerait du mariage que lorsque le sort de ces toiles serait assuré. A la grande surprise de Jeanne, accourue dès l'arrivée de sa tante, la fiancée se fixait des heures de travail auxquelles jamais elle ne manquait, et elle n'avait pas daigné accorder une pensée à l'importante question du trousseau.

La *Partie de pelote* s'acheva à l'entière satisfaction de Roger. Le champion de Bidart se prêta de bonne grâce à toutes les poses les plus incommodes et fournit en abondance des détails circonstanciés sur les us et coutumes des joueurs basques.

Le portrait de M<sup>me</sup> Latapie donnait plus de peine. Très flattée, au début, d'avoir été choisie de préférence à Roger, qui tourmentait sa sœur pour poser, la vieille dame n'avait pas tardé à devenir un modèle assez récalcitrant.

Le désaccord s'était établi entre Marianne et elle, dès la première séance, au sujet de la coiffure. M<sup>me</sup> Latapie aurait voulu assurer l'immortalité au bonnet qu'elle s'était fait échafauder pour la fête et qui dépassait encore en hauteur celui qui avait joui jusque-là du titre de *beau bonnet*. Or Marianne ne pouvait souffrir ni l'une ni l'autre de ces deux créations de la modiste d'Orthez, et elle insistait pour une coiffure de proportions plus mo-

destes venue de Paris et qui n'écrasait pas le visage émacié. Il fallut appeler à la rescousse M<sup>me</sup> Casaban, Anne Casaban et Élie Perrier. Ce dernier eut l'idée de répéter à la vieille dame certain propos des demoiselles Minvielle :

« Avec son bonnet de Paris, Adèle Latapie ressemble à la tante du jeune sous-préfet. »

Les résistances tombèrent aussitôt, la sous-préfecture et tout ce qui s'y rapportait possédant aux yeux de la bonne dame un prestige extraordinaire.

Mais l'idée de la ressemblance avec la respectable M<sup>me</sup> Lecomte ne fournit pas une satisfaction de longue durée. L'immobilité, le silence relatif transformèrent en corvées les séances quotidiennes.

« Ah! Marianne, ma pauvre, jamais je n'aurais cru qu'on pût être aussi fatigué de ne rien faire! »

Et la vieille dame bâillait, s'étirait, se trémoussait sur son fauteuil. Puis enfin la résignation arrivait peu à peu et une expression de morne ennui se répandait sur le visage jaune et flétri de la vieille femme. Marianne, dans ces moments-là, peignait avec ardeur, avec rage.

C'était ainsi, en une incarnation de la vie de province laide et mesquine, que M<sup>me</sup> Latapie lui était apparue tout d'abord, c'était ainsi qu'elle voulait la peindre. Il fallait que chacun, en face de cette toile, pensât : « Tiens! une vieille provinciale! » et qu'il crût l'avoir rencontrée un jour.

La pauvre M<sup>me</sup> Latapie, qui ne se doutait pas qu'elle eût passé à l'état de symbole, se trouvait vieillie et enlaidie. Elle n'osait pourtant pas réclamer. A quoi bon, la jeunesse d'à présent avait toujours raison! Mais, un beau matin où M<sup>me</sup> Bonnemason avait demandé à voir le portrait et où Marianne était absente, elle exhala librement ses regrets :

« Voyez-vous, Ernestine, Marianne est une charmante jeune personne, je l'aime de tout mon cœur, et on dit qu'elle a un grand talent, mais elle n'entend pas grand'chose à la toilette : elle aurait dû mettre mon bonnet neuf dans sa peinture »

L'hiver s'écoula, pour la jeune fille, avec une rapidité incroyable. Elle ne pouvait s'empêcher de sourire en se rappelant ses craintes de l'automne, les larmes amères versées après la visite du docteur Arnal, les grandes résolutions prises avec tant d'héroïsme dans cette journée décisive. Elle s'était préparée à une vie décolorée et vide, et le bonheur lui était venu, un bonheur qui dépassait en sa réalité douce et sérieuse tout ce qu'elle avait pu entrevoir dans ses rêveries de jeune fille. Elle avait pensé que son travail serait de qualité inférieure, que son talent resterait stationnaire, que ses années d'exil seraient perdues pour son art, et voilà que dans le commerce plus intime avec la nature, au sein d'une vie simple où la possession de soi est aisée, elle avait acquis un incontestable développement.

« Reste à savoir comment on va me juger là-bas! » se disait-elle.

Et elle avait un serrement de cœur en songeant au nombre formidable des concurrents, en évoquant le souvenir des petites intrigues, des coteries, des passe-droits qui se racontent dans les ateliers.

Élie ne lui permettait pas de s'appesantir sur ces idées qui creusaient un pli sur le front de la jeune fille. Pourtant il ne s'offusquait pas des préoccupations de Marianne et disait à Jeanne Irrigoyen :

« C'est une artiste que j'ai choisie, et je l'aimerais moins si elle abandonnait son art. »

La petite cousine ne se gênait pas pour critiquer ces fiancés qu'elle trouvait « prodigieux » avec leurs sages conversations, leurs lectures et l'éternelle peinture de Marianne :

« Les *autres* offrent et reçoivent des bouquets, des bonbons, de jolis bibelots, mais pour eux tout est à la térébenthine et à l'huile de lin! »

La *Cascarrotte*, qui reçut le nom moins compromettant de *Sardinière à Ciboure*, et le portrait de M<sup>me</sup> Latapie furent expédiés dans les premiers jours de mars à M. Guilbois, qui devait s'occuper de l'encadrement et des diverses formalités. Le vieil artiste fut stupéfait des progrès de son élève.

« Je vous le disais, lui écrivait-il, que

vous nous enverriez de bonne peinture de ce pays fait pour les peintres. Votre *Sardinière à Ciboure* sera certainement un des meilleurs morceaux du Salon. Elle est bien solide, bien vivante, bien méridionale, cette fille-là ; pas besoin de s'informer de sa généalogie : elle a du sang de bohémienne dans les veines. Et votre mer bleue, il faudra que j'aie la voir pour oublier nos grisailles de Normandie ; et ce coup de soleil sur la mer, est-il assez orageux !

« *Le portrait de M<sup>me</sup> L...* est excellent, lui aussi. Je ne sais pas qui est cette dame, et je la tiens pour une très digne personne, mais ma sœur l'a tout de suite tournée le nez

contre le mur, sous prétexte que dans la compagnie de votre vieille provinciale elle se mettrait à bâiller avant dix minutes... Toujours exagérée, notre bonne Julie!... »

Ces éloges remplirent le jeune fiancé de joie et d'orgueil, mais Marianne ne voulait y voir qu'une manifestation de l'amitié de M. Guilbois.

« Attendez pour vous réjouir que je sois reçue », ne cessait-elle de répéter à Élie et aux amis qui partageaient l'assurance de celui-ci.



Enfin, vers le milieu d'avril, une dépêche de M. Guilbois faisait connaître l'admission des deux toiles de M<sup>me</sup> Mercier, et la jeune fille consentait à fixer le jour du mariage et à s'occuper des préparatifs. Jeanne se hâta d'accourir de Bidart, persuadée que sans son aide Marianne n'arriverait jamais à se com-

poser un trousseau sortable. Les choses se passèrent presque comme au moment de l'installation; la jeune cousine, très heureuse au milieu des caisses et des cartons à déballer, donnait vingt ordres contradictoires à Caroline, rappelée depuis peu par sa jeune maîtresse, brouillait tout, mais amusait M<sup>me</sup> Latapie avec ses folies innocentes, et remplaçait pour Marianne les amies de Paris, qui ne devaient venir que tout juste pour le mariage.

Par une radieuse journée de juin, la maison Latapie se remplit de nouveau de fleurs et ouvrit toutes grandes ses portes à de nombreux invités. Il s'agissait cette fois d'une cérémonie autrement intéressante, et l'assistance était beaucoup plus brillante qu'en novembre.

Le petit oncle Lacoste s'y montrait au premier rang, très fier de jouer enfin le rôle de père auquel il avait tant aspiré. Il rivalisait de sollicitude et d'affection pour la mariée avec un vieillard de fière tournure dont la tête blanche dépassait toutes les autres : M. Guilbois avait tenu à répondre à l'appel de sa jeune amie, qui l'avait prié d'être l'un de ses témoins, et il était tout heureux de la revoir et du choix qu'elle avait fait.

Les cousins Mercier étaient là, eux aussi.

M<sup>me</sup> Mercier, d'abord très inquiète et pleine de méfiance pour « ce mari rencontré par hasard dans un trou », comme elle avait dit, s'était promptement calmée en faisant la connaissance de la famille future de Marianne, et, en la voyant assise, parée et souriante, entre le sénateur et M. Irrigoyen, personne ne se serait douté que tout le long du voyage elle n'avait fait que se lamenter sur la folie de sa jeune cousine; une seule chose gâtait sa satisfaction : c'était cet atelier et ces tableaux dont on parlait beaucoup trop à son gré.

Au dessert, M. Guilbois, qui avait jusque-là égayé l'assistance par sa conversation originale, devint tout à coup soucieux; chaque fois qu'une porte s'ouvrait, il tournait brusquement la tête, et on l'avait vu interroger les domestiques à diverses reprises. Élie avait fait remarquer cette agitation à Marianne, et tous deux s'étaient demandé si l'artiste n'aurait

pas oublié dans quelque poche le texte qui devait lui permettre d'improviser un *toast*.

« Voilà l'affaire », dit tout à coup le docteur en voyant un domestique présenter un plateau à M. Guilbois. Mais, au lieu d'un petit papier blanc facile à glisser sous un verre ou dans le creux de la main, ce fut une feuille bleue que le peintre déploya ostensiblement en réclamant un instant de silence :

« Une dépêche arrivée à l'instant de Paris m'apprend une nouvelle que je suis heureux d'avoir à communiquer à nos jeunes amis et à tous ceux qui les entourent en ce jour de fête, persuadé qu'elle augmentera notre commune joie : « M<sup>me</sup> Marianne Mercier a obtenu une « troisième médaille pour son tableau *Sardinière à Ciboure*. »

M. Guilbois se rassit, enchanté du succès de son petit complot. Depuis trois ou quatre jours en possession de l'heureuse nouvelle, il s'était arrangé pour se la faire annoncer au moment qu'il avait jugé le plus opportun.

Un concert de félicitations s'éleva de toutes parts; une voix de femme âgée domina un instant le joyeux tumulte :

« Marianne, ma fille, donnez-moi cette dépêche. C'est la première qui m'ait fait plaisir, et je veux la garder toute ma vie. »

Une heure plus tard Élie et Marianne, en tenue de voyage, allèrent communiquer le grand succès à M<sup>me</sup> Tardieu et l'embrasser une dernière fois.

« J'ai bien peur, dit celle-ci à la mariée, que vous vous laissiez tellement reprendre par la grand'ville, qu'au retour vous souhaitiez de nouveau de nous quitter.

— Non, non, fit Marianne avec un radieux sourire, ne craignez rien ni pour maintenant ni pour plus tard. Savez-vous ce que bonne-maman m'a confié ce matin en grand mystère? C'est que, le moment venu, lorsque notre Roger pourra quitter le Midi, ce sera elle qui le conduira à Paris, qui y vivra près de lui... Et moi, je vous resterai. Vous m'avez si bien appris tous les deux à être heureuse loin de Paris! »

F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

FIN.

## ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XVII

## Grosses têtes et visages blancs.

Les guerriers noirs se rapprochaient. Ils n'étaient plus qu'à cinquante ou soixante mètres de distance. Gérard dit soudain :

« C'est singulier!... Il me semble, au milieu de leur troupe, distinguer des visages blancs. Est-ce que je rêve? Regarde donc, Colette... »

Mais Colette ne répond que par un grand cri, et, s'élançant avec la rapidité d'une flèche, franchit la distance, va tomber dans les bras de celui que son frère lui désigne et en qui Gérard lui-même, à demi stupéfié de surprise et de joie, vient de reconnaître *M. Massey*! Presque au même moment, un autre cri de bonheur retentit, et Lina se jette dans les bras de son père!

Ce fut un saisissement indicible, une stupeur de joie voisine de l'anéantissement. Les deux groupes d'Européens étaient restés sans paroles, comme frappés de la foudre, tandis que les indigènes, groupés autour d'eux, arrondissaient les yeux et grimaçaient à cœur-joie, sans comprendre. Colette suspendue au cou de *M. Massey*, Lina à celui de *M. Weber*, ne pouvaient faire autre chose que sangloter, incapables de s'expliquer cette rencontre, et, par un même mouvement instinctif, retenant de toute la force de leurs pauvres bras si longtemps privés de soutien cet appui paternel si miraculeusement retrouvé, et qu'elles craignaient presque de voir s'évanouir comme un vain fantôme.

Enfin Colette se ressaisit.

« Et moi qui vous accapare, qui ne laisse pas de place à Gérard! dit-elle avec un sou-

rire au milieu de ses larmes. Ah! papa, cher papa! embrassez-le bien! Si vous saviez comme il nous a été bon, secourable!... Oh! père chéri! est-ce croyable? Est-ce vous vraiment?... Ce n'est pas une illusion?... J'ai si souvent rêvé ceci!... »

Et la pauvre enfant s'attachait derechef à son père, le couvrait de baisers, considérait ses traits adorés qu'elle avait cru ne jamais revoir. Puis, un éblouissement la prenait, et elle retombait comme terrassée par cet excès de joie. De longues minutes passèrent...

« Mademoiselle Colette, accorderez-vous un signe de bienvenue à un vieil ami? »

Colette, qui avait distingué vaguement plusieurs silhouettes claires se détachant sur le fond sombre des figures indigènes, mais qui n'avait eu d'yeux que pour son père, tressaillait aux accents d'une voix connue.

« Monsieur Lhomond! Ah! docteur, que je suis contente de vous voir! dit la charmante fille en lui tendant cordialement la main.

— Et voici *M. Brandevin*, encore une vieille connaissance, à qui vous ferez aussi bon accueil, j'en suis sûr.

— Ah! de grand cœur! dit Colette, se détachant enfin des bras de *M. Massey* pour faire un pas au-devant du digne cuisinier, lequel, demeuré un peu en arrière, se confondait en courbettes.

— Je vous présente en lui Son Excellence l'écuyer tranchant de la tribu des *Grosses Têtes*, noble rameau du peuple *Matabélé*, dit avec solennité le docteur Lhomond, qui, selon l'habitude invariable de son naturel bienfaisant, songeait déjà à soustraire la

pauvre enfant à une émotion trop violente et trop prolongée.

— Saluez en lui un artiste dont les talents nous ont été d'un secours inestimable ! Les *Grosses Têtes* sont aussi des puissants estomacs ; et si Brandevin n'avait su à propos leur donner la pâture, je ne sais trop ce qui serait advenu de nous à certains moments critiques... Enfin, à plus tard les détails... Vous avez reconnu notre cher Weber, n'est-il pas vrai ?

— Ah ! oui, monsieur Weber, laissez-moi vous dire combien je suis heureuse, heureuse de revoir le père de ma chère petite Lina !

— Ah ! mademoiselle, dit Weber dont les gros yeux, habituellement vagues et comme égarés, se tournèrent vers elle avec attendrissement. Et moi, que dirai-je de la joie de contempler votre gracieux visage?... C'est comme la rosée du ciel sur une terre desséchée ! Et voici cette enfant, ma pauvre petite orpheline, qui me répète qu'elle vous doit tout ! que vous avez été pour elle plus qu'une mère ! Et vous me la rendez forte, grandie, embellie, méconnaissable !... Comment vous dire les sentiments qui m'oppressent !... »

Le pauvre homme versait des larmes.

« Croyez bien, cher monsieur Weber, dit Colette en lui prenant affectueusement la main, qu'entre Lina et moi l'obligation est réciproque. La nécessité de la soutenir, de lui donner le bon exemple en ma qualité d'aînée, a contribué, je crois, plus que toute autre chose à relever mon propre courage ; et après les premières journées de déroute et de misère, j'ai trouvé chez elle autant de secours que j'en pouvais apporter. Rien que la tâche de la rassurer, de la soigner, de lui parler, était un bienfait pour moi. En la protégeant, je me sentais plus forte ; et les arguments que j'accumulais pour dissiper ses craintes servaient souvent à me convaincre moi-même. Chère petite Lina ! Pour rien au monde, excepté pour la mettre en sûreté, je n'aurais voulu me passer de sa compagnie ! »

Sous le choc de l'heureuse surprise, du

premier effarement de joie, les idées de Colette s'étaient comme dispersées, ne présentant pas, ainsi que d'habitude, un bloc compact et cohérent. Soudain, un nuage descendit sur son visage radieux.

« Et... *les autres* ? demanda-t-elle avec une hésitation d'effroi, cherchant parmi les *Grosses Têtes* qui continuaient à grimacer avec la plus parfaite sérénité, comme si elle eût espéré distinguer sur ce fond noir quelque visage aimé.

— Il n'y en a point d'autres, hélas ! dit le docteur.

— Maman ? Henri ?...

— Ils ne sont pas avec nous ! »

Un gémissement douloureux, un cri de profonde détresse échappa à la pauvre enfant.

« Oh ! Colette, supplia Gérard à voix basse, sois forte, ne trouble pas la joie de notre cher père ! Justement, il venait de me dire... Il ne faut pas s'abandonner ainsi. Est-ce que l'événement présent ne nous donne pas, au contraire, le droit de tout espérer ? Songe à ce que tu viens de retrouver et non pas à ce qui reste à conquérir... Petite sœur, laisse-nous être joyeux, un moment ! Colette, je ne reconnais pas ta raison, ton courage !... »

— Pardonne !... dit la jeune fille ; j'essaierai d'en avoir, — de ne pas ajouter aux maux de tout le monde... Mais où sommes-nous donc ici ? fit-elle avec un violent effort pour se dominer et se remettre au ton habituel ; expliquez-nous la place que vous tenez dans ce cortège ; et que veut dire cette troupe qui ne vous quitte pas ?

— C'est une garde du corps qu'on nous donne pour nos promenades, dit le docteur, car nous sommes bel et bien prisonniers, malgré les titres pompeux dont on nous a affublés. Je vous ai déjà dit celui de Brandevin ; Weber est *grand maître des armes à feu* ; moi, je suis le guérisseur de la tribu ; mais que direz-vous, mademoiselle, quand je vous aurai révélé la dignité à laquelle a été élevé votre cher père ?...

— Quelle dignité ? firent ensemble Gérard et Colette.

— Ni plus ni moins que celle de roi !

— Roi ! répétèrent les deux jeunes Massey abasourdis.

— Parfaitement. Paul Massey, premier du nom, souverain constitutionnel de la tribu des *Grosses Têtes*, généralissime des forces de ce grand peuple (trois cents hommes valides, sans compter le menu fretin), avec le droit de haute et basse justice, la jouissance d'un palais que vous admirerez sous peu, d'une liste civile en rapport avec sa dignité et les ressources du pays, soit : cent têtes de bétail, volaille, fruits et légumes *ad libitum*; tous les avantages divers que comporte la situation de potentat.

— Excepté, malheureusement, celui de prendre la clef des champs ! interjeta M. Massey avec un soupir.

— Soyons justes ! cher ami. Quel est le despote qui a jamais eu la liberté de sa personne et de ses mouvements ? Tout le monde sait que les vrais captifs, ce sont les souverains. J'admets qu'ici la surveillance prend parfois des proportions exagérées et impertinentes ; mais enfin c'est un hommage, après tout, qu'on rend à notre valeur.

— Mon Dieu ! dit Colette avec quelque inquiétude, est-ce que ces gens vous accompagnent ainsi partout et toujours ?

— Non, non, rassure-toi, dit M. Massey en riant, leur attachement ou leur défiance ne va pas jusque-là — quoique, à vrai dire, il ait fallu déployer une bonne dose de diplomatie pour arriver à nous assurer quelques heures de solitude ou de liberté ! Dans le village même, nous pouvons aller et venir sans escorte ; la promenade que nous faisons était une excursion d'intérêt stratégique, ainsi que nous vous l'expliquerons plus tard, et comme elle nous entraînait hors de nos fortifications naturelles, les pauvres *Grosses Têtes*, hantées par la terreur de nous voir détalier, avaient jugé expédient de nous adjoindre ce détachement de police locale. Mais nous sommes, Dieu merci, libres dans nos cases : ne tardons pas à les regagner !... »

Les voyageurs se trouvaient au pied d'une colline qui, malgré son peu d'élévation, leur cachait, en raison de sa proximité, tout le

paysage d'outre-mont. M. Massey donna alors quelques explications rapides au chef de ses janissaires, et celui-ci ayant aussitôt disposé ses forces, — sept hommes en avant, sept en arrière, et autant à droite et à gauche des Européens, — le cortège se remit en marche et s'engagea dans un chemin assez escarpé qui serpentait au flanc de la montagne, mais dont personne ne remarqua la raideur, tant on avait de joie dans l'âme et de choses à se dire. En moins d'une heure on arrivait sur la crête de cette élévation, et un cri de surprise ravie échappa simultanément aux trois nouveaux venus.

Le paysage avait changé comme par enchantement. Du côté suivi par Gérard et les deux jeunes filles, en raison du terrain plat et sablonneux, la terre était triste, sèche, aride et brûlée. Partout un gris roux, uniforme ; aucune couleur vive, pas un pouce d'herbe verte ne réjouissait la vue ; çà et là un arbre malingre étendait vers l'ouest ses branches mal venues, car un vent éternel soufflait dans cette direction, ainsi que l'indiquaient les quelques ébéniers qui avaient résisté à la bise desséchante, et dont les rameaux, implacablement tournés vers l'occident, semblaient autant de poteaux indicateurs placés là pour inviter le pèlerin à diriger ses pas vers la montagne.

Bien abritée par ce rempart naturel contre le cruel vent d'est, une vallée verdoyante se nichait au revers du coteau, qui mirait dans une jolie rivière les bananiers, les palmiers, les magnolias géants suspendus à ses pentes, avec toute leur végétation de parasites échelés.

D'une assez haute colline, sur le bord opposé, un torrent tombait en cascade et apportait à la rivière le tribut écumant de ses eaux ; çà et là une île verte y mirait ses papyrus touffus ; des troupeaux de chèvres et de moutons, broutant paisiblement l'herbe grasse, achevaient de donner à ce paysage un caractère tout à fait arcadien.

« Remplissez vos yeux de beauté, dit le docteur, admirez tant que vous n'avez pas encore approché des habitations ; la malpro-

preté indicible du *kraal* serait bien capable de vous faire oublier ce paysage divin.

— Quoi! s'écria Colette, ces huttes si jolies, si originales, qui ont l'air d'être la demeure des elfes et des fées, seraient des taudis malpropres et mal tenus? On peut à peine y croire! »

Vues à distance, les cases étaient en effet d'un aspect délicieux. Formées sur le modèle d'une ruche d'abeilles et recouvertes uniformément d'un toit de feuilles artistiquement tressées, elles étaient semées au hasard, les unes en bordure de la rivière, les autres adossées au coteau ou bien disséminées sur la vaste pelouse qui formait le fond de la vallée, dressant partout leur tête symétrique hors d'un fouillis de verdure.

Ces huttes n'étaient pas toutes de même grandeur; à divers signes on comprenait de loin que certaines d'entre elles devaient loger les notables de l'endroit. Entre toutes, une de ces cabanes s'élevait superbe. Bien que coiffée comme toutes les autres de la gracieuse toiture conique de feuilles tressées, celle-ci présentait une forme rectangulaire et avait au moins deux mètres et demi de haut, sur une surface qui paraissait bien mesurer dix mètres de côté; mais la dignité du lieu justifiait ce luxe singulier, car c'était là le palais destiné à abriter le monarque en personne.

« La case que vous distinguez à droite de votre future habitation, dit le docteur, tandis qu'après une courte halte on s'engageait dans le chemin de descente, est celle du grand-maitre des armes à feu, de M. Weber, ici présent par le corps, mais dont l'esprit, je le gage, a déjà repris son vol vers ses ateliers. C'est là qu'il a établi sa forge, qu'il élabore ses plans, qu'il donne carrière à son génie inventif; et, par ma foi, un génie plus bien-faisant, on aurait peine à l'imaginer! Nous sommes arrivés ici, je n'ai pas besoin de le dire, à peu près démunis de tout, et quant à y trouver ce qui nous manquait, il n'y fallait pas songer, les braves Matébélés ayant réduit à sa plus simple expression le matériel de l'existence : unealebasse partagée en deux

pour tenir l'eau ou le lait, une peau de bête imparfaitement tannée pour y dormir, et la fourchette d'Adam pour les aider à dévorer leur provende, ils n'en cherchent pas plus long; quant aux soins de toilette, une bonne secousse au matin, comme un caniche sortant du panier, est tout ce qu'il leur faut... Ce sont eux, sans doute, les vrais philosophes; mais on a bien de la peine à les imiter. Quand on s'est laissé bercer aux trompeuses douceurs de la civilisation, quand on a contracté dès l'enfance l'usage de la brosse à dents, du savon et autres articles de luxe; quand on a pris la fatale habitude de s'asseoir à table devant une assiette, un verre et le reste, quand vos parents, enfin, ont totalement négligé de vous enseigner à manger de la viande crue, on se trouve parfois assez mal en point sur la terre africaine!...

— Oh! monsieur le docteur, dit Colette en riant, je suis sûre que vous exagérez; que vous vous faites plus difficile et plus gourmand que vous ne l'êtes. Avec les fruits délicieux que produit cette terre vraiment favorisée, qui aurait besoin de cuisine? Pour nous, je vous assure, nous n'en avons pas senti une minute la privation.

— Parle pour toi, Colette! protesta vivement Gérard; du régime des noix de coco et des bananes, j'en ai assez pour ma part, — et je les donnerais toutes bien volontiers, je te jure, pour un simple bifteck!...

— Eh bien, reprit le docteur, vous aurez bientôt la satisfaction d'en manger un, Gérard. Les éléments d'une bonne table, ce n'est pas ce qui manquait ici à notre arrivée, c'était l'art de les apprêter, aussi bien que la batterie de cuisine. Avec son adresse étonnante et son ingéniosité sans pareille, M. Weber eut bientôt remédié à la pénurie d'ustensiles qui caractérise ce lieu, et, dès lors, M. Brandevin put donner carrière à son génie. Grâce à lui, nous avons non seulement joui, depuis notre venue au Matabélé, d'un excellent ordinaire, ce qui n'est pas à dédaigner, — M<sup>lle</sup> Colette le reconnaîtra dans quelque vingt ans d'ici, — mais ses talents l'ont rendu justement populaire et ont contribué en grande partie à

établir notre prestige en ces parages, n'est-il pas vrai, monsieur Brandevin?

— Mon Dieu, dit avec modestie l'écuyer tranchant, que l'exercice des grandeurs paraissait avoir singulièrement adouci, monsieur le docteur exagère; si notre situation parmi les Matabélés est bientôt devenue prépondérante, c'est bien plus à son influence que nous le devons qu'à mes pauvres talents. Cependant ce n'est pas à moi de rabaisser une profession que j'ai longtemps exercée avec honneur, j'ose le dire, et où j'ai récolté quelques succès. Il faut le reconnaître, rien ne dispose les hommes plus favorablement qu'une cuisine succulente; un bon repas servi à point peut avoir des conséquences incalculables, — j'ai été à même de m'en assurer de près. Feu lord Fairfield, qui ne dédaignait pas de plaisanter au passage avec le chef de ses cuisines, me disait parfois, quand il traitait un personnage à qui il s'agissait d'arracher quelque grosse faveur : « Brandevin, je compte sur vous ce soir pour enlever la position. Que vos viandes soient particulièrement tendres, car j'attends un hôte particulièrement coriace !... »

— Eh bien, dit M. Massey, les Matabélés sont aussi sensibles à l'art culinaire qu'ont jamais pu l'être les convives de feu lord Fairfield. Il n'est pas surprenant qu'ils aient tant peur de nous perdre; et, s'il fallait absolument qu'ils en vinssent à choisir, je crois bien que leur médecin, leur armurier et leur général pèseraient peu dans la balance en comparaison de leur écuyer tranchant!

— La case de gauche, reprit le docteur, est précisément celle de M. Brandevin; celle où il concocte ses chefs-d'œuvre. Elle se trouve comme vous voyez, à peu de distance du palais, de façon que le service n'offre pas de difficulté pour les banquets périodiques qui sont devenus une des récompenses les plus ardemment convoitées parmi les sujets de votre aimable père, et qui resteront un des traits historiques de son règne.

— Et la vôtre? monsieur le docteur, dit Gérard. Sitôt que j'en saurai le chemin, on me le verra prendre aussi souvent, sans

doute, que je prenais celui de votre cabinet à bord de la *Durance*... Qu'il y a longtemps de cela!... Et que de fois j'ai dû vous déranger! ajouta le jeune garçon avec un remords subit. Papa me le disait bien! Ma parole, je devais être aussi importun que les *Grosses Têtes*!

— Revenez m'importuner aussi souvent qu'il vous plaira, dit le docteur Lhomond en posant la main affectueusement sur l'épaule de Gérard; ou plutôt, nous avons mieux que cela: venez habiter sous ma tente. Quant à M<sup>lle</sup> Colette et à sa petite amie, le palais présentant le luxe inouï de deux chambres, il est tout indiqué pour leur offrir un abri. »

On était parvenu au bas de la vallée; une bande de négrillons, placés en embuscade afin de signaler le retour du cortège et de le voir défiler, — plaisir toujours nouveau pour la marmaille de tout pays et de toute couleur, — montraient déjà derrière chaque buisson leurs têtes crêpues et leurs yeux en boules de jais. Ces jeunes moricauds eurent vite fait de découvrir l'appoint intéressant qu'on avait récolté en route, et, le premier ébahissement passé, toute la bande tourna les talons, s'élança en piaillant comme une volée de moineaux, luttant à qui apporterait le premier la nouvelle au village. Aussi les spectateurs étaient-ils en force sur le passage des Européens. Tout le monde était, — non pas aux fenêtres: les *Grosses Têtes* n'ayant pas encore découvert l'utilité de ventiler ou d'éclairer l'intérieur de leurs repaires, — mais aux portes, ouvertures pratiquées, on ne sait pourquoi, avec une telle parcimonie qu'il faut littéralement ramper pour entrer ou sortir. Si bien que la plupart des noires ménagères se présentèrent à quatre pattes aux regards surpris des nouveaux venus. La curiosité était surexcitée au plus haut point par la vue de Colette et de Lina; on jacassait ferme parmi les femmes; on se montrait avec des gestes de guenon, des jeux de figure simiesques, des signes d'admiration non équivoques, le costume pourtant bien délabré des deux jeunes filles, leur peau blanche, leurs tresses soyeuses. Bientôt quelques-unes, plus hardies, se rapprochèrent, et nos voyageuses, rompues par

un long usage aux manières des peuplades africaines, se résignaient déjà à voir des pattes noires tourner et retourner leurs mains, toucher leurs joues, tirer leurs cheveux, manier l'étoffe de leurs vêtements. Bref, elles étaient prêtes à sacrifier patiemment aux rites de la politesse indigène, lorsqu'un secours inattendu leur vint de cette escorte même, si fort désapprouvée tout à l'heure par Colette. Que ce fût respect de la discipline, sentiment de la responsabilité, ou quelque idée innée de courtoisie, tapie au fond de ces têtes laineuses, et réveillée soudain par la beauté, la douceur touchante des deux jeunes filles, toujours est-il qu'à la vue des libertés qu'on prenait avec elles, la garde du corps se fâcha. De gros yeux roulèrent, furibonds, des gourdins furent brandis, des taloches volèrent, des claques bien appliquées retentirent. En une minute, l'attroupement fut dispersé au milieu de glapissements diaboliques, et au grand effroi de Colette et de Lina que cette justice sommaire avait consternées. Mais le docteur les rassura, en leur apprenant qu'une petite leçon de ce genre, appliquée judicieusement, avait toujours l'heureux effet d'affermir la concorde et de resserrer la bonne union, vu que les dames de l'endroit auraient pris la pire opinion possible de leurs seigneurs, s'ils n'avaient rappelé de temps à autre qu'ils savaient brandir le fouet du maître.

L'incident vidé, les *Grosses Têtes* avaient reformé leur phalange, et, emboitant le pas avec solennité, avaient repris leur marche interrompue. Bientôt on fut aux portes du palais, et, forts des leçons de discrétion à eux inculquées par M. Massey, les pauvres diables qui, en somme, s'étaient acquittés consciencieusement de leur office, se retirèrent dans leurs foyers, malgré la bonne envie qu'ils éprouvaient, sans doute, d'échanger quelques politesses avec les nobles étrangers.

La case était assez spacieuse, percée de fenêtres (car elle avait été construite sous les ordres de l'occupant), tendue de nattes et d'une propreté scrupuleuse. Les deux jeunes filles poussèrent ensemble un cri de joie et d'admiration.

Que de jours, de mois, s'étaient écoulés depuis qu'elles n'avaient mis le pied dans une demeure civilisée, ou simplement décente! Partout où un gîte leur avait été offert, autre que l'abri des forêts ou des cavernes, elles n'avaient trouvé que ténèbres, chaos, malpropreté et désordre sans nom... La salle était rectangulaire : quels délices de reposer ses yeux sur une forme symétrique! De petits escabeaux fort proprement tournés étaient rangés contre les murs, une table de bois blanc se dressait au milieu : on pourrait donc s'asseoir! on n'en serait plus réduit à traîner éternellement à croquetons! Quelle nouveauté! quel luxe!... Elles en étaient tout attendries. En une minute elles sentirent mieux leur misère passée.

— Vous n'avez encore rien vu! s'écria le docteur, dont le cœur généreux devinait l'émotion des pauvres enfants. Que M. Massey ait l'honneur et le plaisir de vous montrer le triomphe de l'ingéniosité de notre grand maître, et vous reviendrez nous en dire des nouvelles! Pendant ce temps, Gérard et moi nous irons, avec votre permission, faire un tour à notre logis... »

M. Massey alla en souriant ouvrir une porte qui donnait accès dans une autre chambre, et, ayant invité Colette et Lina à prendre possession de celle-ci, il la referma doucement derrière elles et les laissa seules. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et pleurèrent longtemps : larmes de bonheur, de soulagement indicible.

Les pauvres petites étaient devenues comme sœurs dans ces longues épreuves, et si jamais l'une taisait quelque chose à sa compagne, c'était pour ne pas augmenter ses alarmes et ajouter à son fardeau. Elles s'étaient toujours, en particulier, retenues héroïquement de pleurer, car il n'y avait pas de place dans leur terrible situation pour les plaintes vaines et les lamentations inutiles. Toutes ces larmes comprimées, on pouvait enfin les verser! Ces terreurs, ce désespoir jalousement gardés, on pouvait enfin leur donner une voix, maintenant qu'on était au port! L'excellent père et le pénétrant docteur avaient deviné que cette

heure d'épanchement leur serait salutaire, et c'est pourquoi ils les avaient laissées ensemble sous prétexte de leur donner la liberté de vaquer à leur toilette.

Ce soin n'était d'ailleurs pas inutile, comme on peut croire. Après onze mois de course errante à travers les forêts, les brousses, les déserts, si elles avaient pu garder des vêtements à peu près convenables, c'était grâce aux soins de tous les instants, et même aux gronderies de l'excellente Martine, qui avait gardé intactes au désert les notions d'ordre héritées de sa *povre mère* et qui, à la moindre tache ou déchirure, avait pour coutume invariable de faire entendre des cris assourdissants, bientôt suivis de mesures réparatrices.

Une fois donc qu'elles eurent savouré la douceur d'une crise de larmes, les deux jeunes filles, se sentant infiniment restaurées, jetèrent les yeux autour d'elles, et, ainsi que l'avait annoncé M. Lhomond, elles demeurèrent plongées dans le ravissement.

En ce pays perdu, cette terre d'exil, cette contrée sauvage, on avait su, à force de vouloir, de patience et de goût, se créer un intérieur confortable, reconstituer l'appareil dont s'entoure l'homme civilisé.

C'était surtout à M. Weber que revenait l'honneur de ce résultat, ainsi que les autres se plaisaient constamment à le reconnaître; car la tête fertile de l'inventeur était une mine sans pareille, où l'on pouvait emprunter toujours sans jamais l'épuiser. Sous sa direction, les trois compagnons étaient devenus d'habiles ouvriers, avaient appris en peu de temps à ne croire rien impossible, tant que seraient valides chez eux ces forces admirables, le cerveau qui combine et la main qui exécute.

Cependant, pour adroits et résolus qu'ils puissent être, quatre hommes ne sauraient, dans l'espace de quelques mois, reconstituer en pays barbare tout le fini d'une civilisation.

Le meuble le plus ordinaire, la porcelaine la plus simple, les étoffes, les ustensiles, les outils que nous manions tous les jours avec insouciance, qui souvent n'ont à nos yeux aucune valeur, représentent invariablement

une longue série de tentatives et de défaites, le progrès lentement apporté par chaque génération, l'effort accumulé des siècles.

Nous ne voudrions donc pas dire que le mobilier de la case royale, au village matabélé, fût en état de rivaliser avec celui qu'aurait pu fournir un tapissier parisien. Tout y était primitif et barbare; mais le goût avait présidé à son installation et on ne pouvait assurément lui reprocher d'être banal.

La première salle, réservée aux banquets, aux réceptions et aux affaires d'État, avait, tout comme les appartements du même genre en pays civilisé, quelque chose de raide et d'officiel. La seconde, au contraire, strictement défendue contre les incursions des plus aventureux de ses sujets, était le sanctuaire de M. Massey. C'était là qu'il se retirait pour penser aux chers absents, pour rêver aux moyens de délivrance, ou simplement pour prendre du repos.

Ici encore les murs étaient tendus de nattes. Sur ce fond uniforme, des trophées de chasse, des feuillages splendides, des fleurs éclatantes, des fruits géants, des papillons merveilleux, des libellules diaprées, des plumes d'oiseaux rares, des scarabées au riche manteau d'émeraude et de rubis, piqués, groupés, suspendus avec infiniment d'art et de fantaisie, éblouissaient le regard, offraient un raccourci brillant de la flore et de la faune du lieu. Les fenêtres n'avaient point de carreaux, mais de larges feuilles de papyrus, transparentes et laiteuses, y suppléaient en quelque mesure; et d'ailleurs, l'air était si doux et la vue sur le lac si exquise qu'on pensait rarement à les fermer.

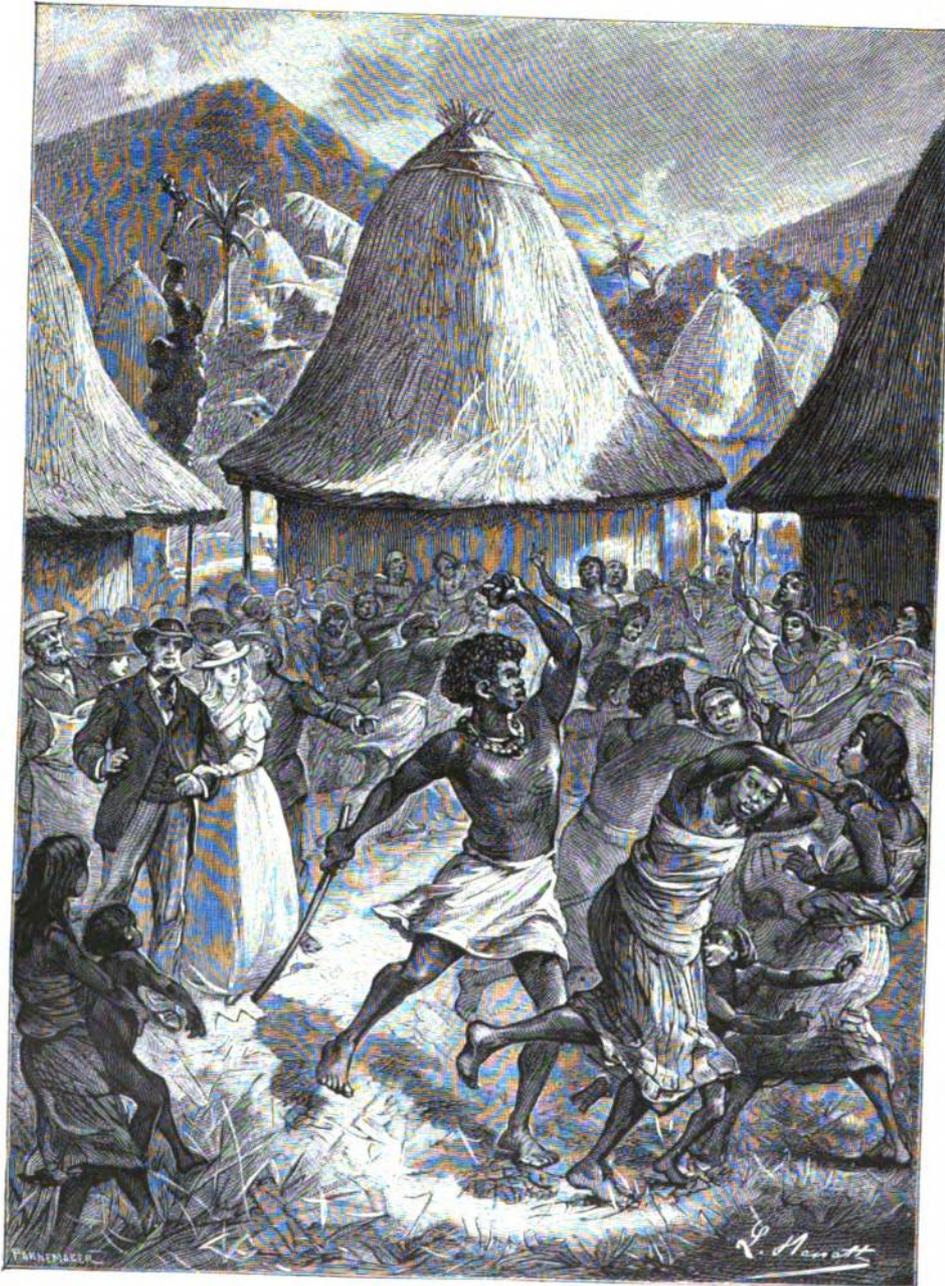
Dans un coin était le lit, composé de peaux de panthères, non point mal apprêtées comme les fourrures nauséabondes en usage au Matabélé, mais bel et bien préparées sous les ordres de M. Weber, et tannées selon les procédés les plus orthodoxes. A la tête du lit, Colette remarqua avec attendrissement un petit dessin au fusain sur une feuille de papyrus, fait de mémoire par son père, et où ses traits et ceux de M<sup>me</sup> Massey étaient reproduits avec une vivante fidélité.

Mais les cris d'admiration de Lina l'attirèrent bientôt d'un autre côté.

« Oh! Colette, Colette! Voyez! Que c'est

— Du savon! Ah! quel bonheur! s'écria Colette du fond de l'âme.

— Oh! regardez, je vous en prie, ces



brosses, poursuivait la petite fille enthousiasmée; et ce peigne si blanc, si propre! C'est une arête de poisson, je crois!... Oh! et cette baignoire faite d'un immense coquillage!... Ah! mais voici qui dépasse tout! Voyez, Colette, ce formidable potiron dont on a fait une amphore, et dites si ce n'est pas aussi joli qu'un conte de fées! Absolument l'histoire de Cendrillon!..

— Ce qui me paraît plus étonnant que tout, dit Colette, c'est que la porte ait une serrure. Combien de

donc joli cette table de toilette! Il y a tout, tout! Rien n'y manque; et chaque chose est plus drôle que l'autre, quand on y regarde de près. Voyez: la cuvette est faite d'une grandealebasse; elle est sculptée partout... la boîte à savon est une belle écaille de tortue; et c'est du vrai savon, vous savez!...

temps y a-t-il que nous n'en avons pas vu, eh! Lina?...

— Oh! cela, dit l'enfant, c'est signé bien sûrement de la main de papa! »

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

### XI

#### Au milieu des brumes.

« Eh bien, monsieur Jeorling, me dit le bosseman, lorsque, le lendemain, nous nous retrouvâmes en face l'un de l'autre, il faut en faire notre deuil !

— Notre deuil, Hurliguerly, et de quoi ?...

— Du pôle sud, dont nous n'avons pas même aperçu la pointe !

— Oui... et qui doit être maintenant à quelque vingtaine de milles en arrière...

— Que voulez-vous, le vent a soufflé sur cette lampe australe, et elle était éteinte au moment où nous sommes passés...

— Voilà une occasion que nous ne rencontrerons plus guère, j'imagine...

— Comme vous dites, monsieur Jeorling, et nous pouvons renoncer à jamais sentir le bout de la broche terrestre tourner entre nos doigts !

— Vous avez d'heureuses comparaisons, bosseman.

— Et à ce que je viens de dire, j'ajoute que notre véhicule de glace nous charrie au diable, et pas précisément dans la direction du *Cormoran-Vert* !... Allons... allons... campagne inutile, campagne manquée... et

qu'on ne recommencera pas de sitôt... En tout cas, campagne à finir, et sans flâner en route, car l'hiver ne tardera pas à montrer son nez rouge, ses lèvres gercées et ses mains crevassées d'engelures !... Campagne pendant laquelle le capitaine Len Guy n'a point retrouvé son frère, — ni nous nos compatriotes, — ni Dirk Peters son pauvre Pym !... »

Vrai, tout cela, et c'était le résumé de nos déboires, de nos déconvenues, de nos déceptions ! Sans parler de l'*Halbrane* anéantie, cette expédition comptait déjà neuf victimes. De trente-deux qui avaient embarqué sur la goélette, nous étions réduits à vingt-trois, et à quel chiffre tomberions-nous encore ?...

En effet, du pôle austral au cercle antarctique, on compte une vingtaine de degrés, soit douze cents milles marins, et il serait nécessaire de les franchir en un mois ou six semaines au plus, sinon la banquise se trouverait reformée et refermée !... Quant à un hivernage dans cette partie de l'Antarctide, personne de nous n'eût pu y survivre.

D'ailleurs, nous avons perdu tout espoir

de recueillir les survivants de la *Jane* : et l'équipage ne formait plus qu'un vœu, traverser le plus rapidement possible ces effrayantes solitudes. De sud que notre dérive avait été jusqu'au pôle, elle était devenue nord, et, à la condition qu'elle persistât, peut-être serions-nous favorisés de quelques bonnes chances qui en compenseraient tant de mauvaises ! Dans tous les cas, pour employer une locution familière, « il n'y avait qu'à se laisser aller ».

Qu'importe, si ces mers vers lesquelles se dirigeait notre ice-berg n'étaient plus celles de l'Atlantique méridional, mais celles de l'Océan Pacifique, si les terres les plus rapprochées, au lieu des South-Orkneys, des Sandwich, des Falklands, du cap Horn, des Kerguelen, seraient l'Australie ou la Nouvelle-Zélande ! C'est pourquoi Hurliguerly avait-il raison de le dire, — et à son vif regret, — ce n'était pas chez le compère Atkins et dans la salle base du *Cormoran-Vert* qu'il irait boire le coup du retour !

« Après tout, monsieur Jeorling, me répétait-il, il y a encore d'excellentes auberges à Melbourne, à Hobart-Town, à Dunedin... Le tout est d'arriver à bon port ! »

La brume ne s'étant pas levée pendant les journées des 2, 3 et 4 février, il eût été difficile d'évaluer le déplacement de notre ice-berg depuis qu'il avait dépassé le pôle. Toutefois, le capitaine Len Guy et Jem West croyaient pouvoir l'estimer à deux cent cinquante milles.

En effet, le courant ne semblait avoir ni diminué de vitesse ni changé de direction. Que nous fussions engagés dans un bras de mer entre les deux moitiés d'un continent, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, qui formaient le vaste domaine de l'Antarctide, cela ne paraissait pas douteux. Aussi trouvais-je regrettable de ne pouvoir atterrir d'un côté ou de l'autre de ce large détroit, dont l'hiver ne tarderait pas à solidifier la surface !

Lorsque j'en causai avec le capitaine Len Guy, il me fit la seule réponse logique :

« Que voulez-vous, monsieur Jeorling, nous sommes impuissants, il n'y a rien à faire, et,

où je reconnais bien cette malchance qui nous accable depuis quelque temps, c'est précisément dans la persistance de ces brumes... Je ne sais plus où nous sommes... Impossible de prendre hauteur, et cela au moment où le soleil va disparaître pour de longs mois...

— J'en reviens toujours au canot, dis-je une dernière fois. Avec le canot ne pourrait-on pas ?...

— Aller à la découverte !... Y pensez-vous ?... Ce serait une imprudence que je ne commettrais pas... et que l'équipage ne me laisserait pas commettre ! »

Je fus sur le point de m'écrier :

« Et si votre frère William Guy, si vos compatriotes se sont réfugiés sur un point de cette terre... »

Mais je me contins. A quoi bon renouveler les douleurs de notre capitaine ? Cette éventualité, il avait dû y songer, et, pour avoir renoncé à poursuivre ses recherches, c'est qu'il s'était rendu compte de l'inutilité en même temps que de l'inanité d'une dernière tentative.

Après tout, — et cela lui laissait encore une vague espérance, — peut-être s'était-il fait ce raisonnement, qui méritait quelque attention :

Lorsque William Guy et les siens avaient quitté l'île Tsalal, la saison d'été commençait. Devant eux s'ouvrait la mer libre, traversée par ces mêmes courants du sud-est dont nous avions subi l'action, d'abord avec l'*Halbrane*, ensuite avec l'ice-berg. En outre des courants, ils avaient dû être favorisés, comme nous l'avions été, par les brises permanentes du nord-est. De là cette conclusion que leur canot, à moins qu'il n'eût péri dans un accident de mer, devait avoir suivi une direction analogue à la nôtre, et, à travers ce large détroit, être arrivé jusqu'à ces parages. Et, dès lors, était-il illogique de supposer, ayant sur nous une avance de plusieurs mois, après avoir remonté au nord, franchi la mer libre, passé la banquise, que leur embarcation fût parvenue à sortir du cercle antarctique, enfin que William Guy et ses compagnons eussent rencontré quelque navire qui les aurait déjà rapatriés ?...

En admettant que notre capitaine se fût rangé à cette hypothèse, laquelle, je l'avoue, exigeait tant de bonnes chances, — trop même ! — il ne m'en avait jamais dit un mot. Peut-être, — car l'homme aime à conserver ses illusions, — peut-être craignait-il qu'on ne lui démontrât les côtés faibles de ce raisonnement?...

Un jour, je parlai dans ce sens à Jem West.

Le lieutenant, peu accessible aux entraînements de l'imagination, refusa de se rendre à mon avis. De prétendre que, si nous n'avions pas retrouvé les hommes de la *Jane*, cela tenait à ce qu'ils avaient quitté ces parages avant notre arrivée, qu'ils étaient déjà revenus dans les mers du Pacifique, cela ne pouvait entrer dans un esprit aussi positif que le sien.

Quant au bosseman, lorsque j'appelai son attention sur cette éventualité :

« Vous savez, monsieur Jeorling, répliquait-il, tout arrive... ou, du moins, ça se dit volontiers ! Et pourtant, que le capitaine William Guy et ses hommes soient, à l'heure qu'il est, en train de boire un bon coup de brandevin, de gin ou de whisky dans un des cabarets de l'ancien ou du nouveau continent... non !... non !... C'est aussi impossible qu'à nous d'être attablés tous les deux demain au *Cormoran-Vert* ! »

Durant ces trois jours de brumes, je n'avais point aperçu Dirk Peters, ou plutôt il n'avait point cherché à se rapprocher de moi et était obstinément resté à son poste près de l'embarcation. Les questions de Martin Holt relativement à son frère Ned semblaient indiquer que son secret était connu, — du moins en partie. Aussi se tenait-il plus que jamais à l'écart, dormant pendant les heures de veille, veillant pendant les heures de sommeil. Je me demandais même s'il ne regrettait pas de s'être confié à moi, s'il ne s'imaginait pas avoir excité ma répugnance... Il n'en était rien, et j'éprouvais pour le pauvre métis une profonde pitié !...

Je ne saurais dire combien nous parurent tristes, monotones, interminables, les heures qui s'écoulèrent au milieu de ce brouillard

dont le vent ne pouvait déchirer l'épais rideau. Même avec la plus minutieuse attention, on ne parvenait pas à reconnaître, n'importe à quelle heure, quelle place le soleil occupait au-dessus de l'horizon sur lequel l'abaissait peu à peu sa marche spiraliforme. La position de l'ice-berg en longitude et en latitude ne pouvait donc être relevée. Dérivait-il toujours vers le sud-est, — ou plutôt vers le nord-ouest, depuis qu'il avait dépassé le pôle, — c'était probable, ce n'était pas sûr. Animé de la même vitesse que le courant, comment le capitaine Len Guy aurait-il pu déterminer son déplacement, alors que les vapeurs empêchaient de prendre aucun point de repère. Il eût été immobile qu'il n'y aurait eu pour nous aucune différence appréciable, car le vent avait calmi, — nous le supposons du moins, — et pas un souffle ne se faisait sentir. La flamme d'un fanal, exposée à l'air, ne vacillait pas. Des cris d'oiseaux, sortes de croassements affaiblis à travers cette atmosphère ouatée de brumes, interrompaient seuls le silence de l'espace. Des vols de pétrels et d'albatros rasaient la cime sur laquelle je me tenais en observation. En quel sens fuyaient ces rapides volateurs que les approches de l'hiver chassaient déjà peut-être vers les confins de l'Antarctide?...

Un jour, le bosseman qui, dans le but de s'en rendre compte, était monté au sommet, non sans risque de se rompre le cou, fut heurté à la poitrine et si violemment par un vigoureux quebrantahuesos, sorte de pétrel gigantesque d'une envergure de douze pieds, qu'il tomba à la renverse.

« Maudite bête, me dit-il, lorsqu'il fut redescendu au campement, je l'ai échappé belle !... D'un coup... pan !... les quatre fers en l'air, comme un cheval qui se pomoye sur l'échine !... Je me suis rattrapé où j'ai pu... mais j'ai vu le moment où mes mains allaient larguer tout !... Des arêtes de glace, vous savez, ça vous glisse comme de l'eau entre les doigts !... Aussi lui ai-je crié, à cet oiseau : Tu ne peux donc pas regarder devant toi ?... Il ne s'est même pas excusé, le fichu animal ! »

Le fait est que le bosseman avait risqué

d'être précipité de bloc en bloc jusqu'à la mer.

Dans l'après-midi, ce jour-là, nos oreilles furent atrocement écorchées par des braiments qui montaient d'en bas. Ainsi que le fit observer Hurliguerly, du moment que ce n'étaient pas des ânes qui poussaient ces braiments, c'étaient des pingouins. Jusqu'ici, ces innombrables hôtes des régions polaires n'avaient point jugé à propos de nous accompagner sur notre îlot mouvant, et, alors que la vue pouvait s'étendre au large, nous n'en avions pas aperçu un seul, — ni au pied de l'ice-berg ni sur les glaçons en dérive. A présent, nul doute qu'ils fussent là par centaines ou par milliers, car le concert s'accroissait avec une intensité qui témoignait du nombre des exécutants.

Or ces volatiles habitent plus volontiers, soit les marges littorales des continents et des îles de ces hautes latitudes, soit les ice-fields qui les avoisinent. Leur présence n'indiquait-elle pas la proximité d'une terre?...

Je le sais, nous étions dans une disposition d'esprit à nous raccrocher à la moindre lueur d'espoir, comme l'homme, en danger de se noyer, se raccroche à une planche, — la planche de salut!... Et que de fois elle s'enfonce ou se brise au moment où l'infortuné vient de la saisir!... N'était-ce pas le sort qui nous attendait sous ce terrible climat?...

Je demandai au capitaine Guy quelles conséquences il tirait de la présence de ces oiseaux.

« Ce que vous en pensez, monsieur Jeorling, me répondit-il. Depuis que nous sommes en dérive, aucun d'eux n'avait encore cherché refuge sur l'ice-berg, et, actuellement, les y voici en foule, si nous en jugeons par leurs cris assourdissants. D'où sont-ils venus?... A n'en pas douter, d'une terre dont nous sommes peut-être assez près... »

— Est-ce aussi l'avis du lieutenant? demandai-je.

— Oui, monsieur Jeorling, et vous savez s'il est homme à se forger des chimères!

— Non, certes!

— Et puis, il y a autre chose qui l'a frappé

comme moi, et qui ne semble pas avoir provoqué votre attention...

— De quoi s'agit-il?...

— De ces meuglements qui se mêlent aux braiments des pingouins... Prêtez l'oreille et vous ne tarderez pas à les entendre. »

J'écoutai, et, en effet, l'orchestre était plus complet que je ne l'avais supposé.

« En effet... dis-je, je les distingue, ces mugissements plaintifs... Il y a donc aussi des phoques ou des morses... »

— C'est chose certaine, monsieur Jeorling, et j'en conclus que ces animaux, oiseaux et mammifères, très rares depuis notre départ de l'île Tsalal, fréquentent ces parages où nous ont portés les courants. Il me semble que cette affirmation n'a rien de hasardé...

— Rien, capitaine, pas plus que d'admettre l'existence d'une terre avoisinante. Oui! quelle fatalité d'être enveloppés de cet impénétrable brouillard, qui ne permet pas de voir à un quart de mille au large...

— Et qui nous empêche même de descendre à la base de l'ice-berg! ajouta le capitaine Len Guy. Là, sans doute, nous aurions pu reconnaître si les eaux charrient des salpas, des laminaires, des fucus, — ce qui nous fournirait un nouvel indice... Vous avez raison... c'est une fatalité!...

— Pourquoi ne pas essayer, capitaine?...

— Non, monsieur Jeorling, ce serait s'exposer à des chutes, et je ne permettrai à personne de quitter le campement. Après tout, si la terre est là, j'imagine que notre ice-berg ne tardera pas à l'accoster ..

— Et s'il ne le fait pas?... répliquai-je.

— S'il ne le fait pas, comment le pourrions-nous faire?... »

Et le canot, pensai-je, il faudra pourtant bien se décider à l'utiliser... Mais le capitaine Len Guy préférait attendre, et qui sait si, dans les circonstances où nous étions, ce n'était pas le parti le plus sage?...

Quant à la base de l'ice-berg, la vérité est que rien n'eût été plus dangereux que de s'engager en aveugles sur ces pentes glissantes. Le plus adroit de l'équipage, le plus vigoureux, Dirk Peters lui-même, n'aurait pu

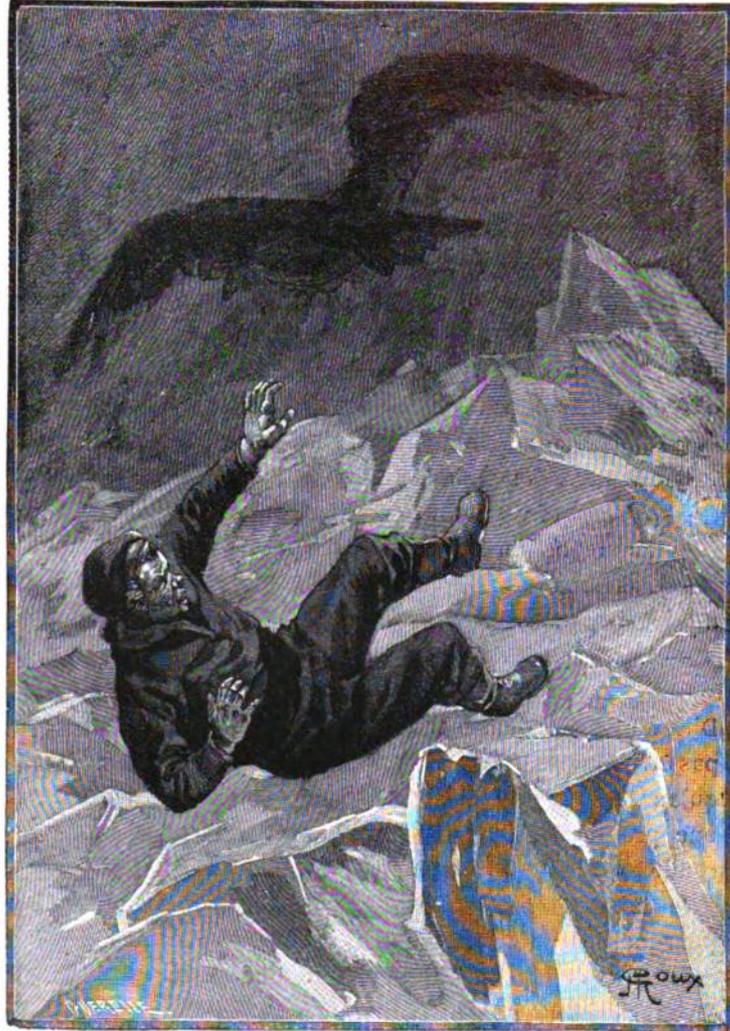
y réussir sans quelque grave accident. Cette funeste campagne comptait déjà trop de victimes dont nous ne voulions pas accroître le nombre.

Je ne saurais donner une idée de cette accumulation de vapeurs, qui s'épaissirent encore pendant la soirée. A partir de cinq heures, il devint impossible de rien distinguer à quelques pas du plateau où se dressaient les tentes. Il fallait se toucher de la main pour s'assurer que l'on était l'un près de l'autre. Se parler n'eût pas suffi, car la voix ne portait guère mieux que la vue dans ce milieu assourdi. Un fanal allumé ne laissait apercevoir qu'une sorte de lumignon jaunâtre, sans pouvoir éclairant. Un cri n'arrivait à l'oreille que très affaibli, et seuls les pingouins étaient assez vociférants pour se faire entendre.

Il n'y avait pas lieu, je le note ici, de confondre ce brouillard avec le frost-rime, la fumée gelée, que nous avons observée antérieurement. D'ailleurs, ce frost-rime, qui exige une assez haute température, se tient ordinairement au ras de la mer et ne s'élève à une centaine de pieds que sous l'action d'une forte brise. Or le brouillard dépassait de beaucoup cette altitude, et j'estime qu'on n'aurait pu s'en dégager qu'à la condition de dominer l'iceberg d'une cinquantaine de toises.

Vers huit heures du soir, les brumes à demi condensées étaient si compactes que l'on sentait une résistance à la marche. Il semblait que la composition de l'air fût modifiée, comme s'il allait passer à l'état solide. Et, involontairement, je songeais aux étrangetés de l'île Tsalal, cette eau bizarre, dont les molécules obéissaient à une cohésion particulière...

Quant à reconnaître si ce brouillard avait une action quelconque sur la boussole, cela n'était pas possible. Je savais, au surplus, que le fait avait été étudié par les météorologistes et qu'ils se croient en droit d'affirmer



que cette action n'a aucune influence sur l'aiguille aimantée. J'ajoute que depuis que nous avons laissé le pôle sud en arrière, aucune confiance ne pouvait plus être accordée aux indications du compas, qui s'affolait aux approches du pôle magnétique vers lequel nous marchions sans doute. Donc, rien ne permettait de déterminer la direction de l'iceberg.

A neuf heures du soir, ces parages furent plongés dans une assez profonde obscurité, bien que le soleil, à cette époque, ne descendit pas encore sous l'horizon.

Le capitaine Len Guy, voulant s'assurer que les hommes étaient rentrés au campement et prévenir ainsi toute imprudence de leur part, fit l'appel.

Chacun, après avoir répondu à son nom, vint prendre sa place sous les tentes, où les fanaux embrumés ne donnaient que peu ou pas de lumière.

Lorsque son nom fut prononcé, puis jeté à plusieurs reprises par la voix éclatante du bosseman, le métis fut le seul à ne pas répondre à cet appel.

Hurliguerly attendit quelques minutes...

Dirk Peters ne parut pas.

Était-il donc resté près du canot, c'était probable, mais inutile, car notre embarcation ne risquait pas d'être enlevée par ce temps d'intense brouillard.

« Est-ce que personne n'a vu Dirk Peters de la journée?... demanda le capitaine Len Guy.

— Personne, répondit le bosseman.

— Pas même au diner de midi?...

— Pas même, capitaine, et, cependant, il ne devait plus avoir de provisions.

— Lui serait-il donc arrivé malheur?...

— N'ayez crainte! s'écria le bosseman. Ici, Dirk Peters est dans son élément et ne doit pas être plus embarrassé au milieu des brumes qu'un ours polaire! Il s'est déjà tiré d'affaire une première fois... il s'en tirera une seconde! »

Je laissai dire Hurliguerly, sachant bien pourquoi le métis se tenait à l'écart.

Dans tous les cas, du moment que Dirk Peters s'obstinait à ne pas répondre, — et les cris du bosseman avaient dû parvenir jusqu'à lui, — il était impossible de se mettre à sa recherche.

Cette nuit-là, j'en ai la conviction, personne — sauf Endicott peut-être — ne put dormir. On étouffait sous le couvert des tentes, où manquait l'oxygène. Et puis, tous, plus ou moins, nous subissions une impression très particulière, en proie à une sorte de pressentiment bizarre, comme si notre situation allait se modifier en meilleur ou en pire, — en admettant qu'elle pût empirer.

La nuit s'écoula sans alerte, et, à six heures

du matin, chacun vint humer au dehors un air plus salubre.

Même état météorologique que la veille, avec brumes d'une densité extraordinaire. On constata que le baromètre avait remonté, — trop vite, il est vrai, pour que cette hausse fût sérieuse. La colonne de mercure marquait trente pouces deux dixièmes (767 millimètres), le maximum qu'elle eût atteint depuis le passage de l'*Halbrane* au cercle antarctique.

D'autres indices se révélaient aussi, dont nous avions à tenir compte.

Le vent qui fraîchissait, — vent du sud depuis que nous avions dépassé le pôle austral, — ne tarda pas à souffler en grande brise, — une brise à deux ris, comme disent les marins. Les bruits du dehors s'entendaient plus distinctement à travers l'espace balayé par les courants atmosphériques.

Vers neuf heures, l'ice-berg se décoiffa soudain de son bonnet de vapeurs.

Indescriptible changement de décor qu'une baguette magique n'eût pas accompli en moins de temps et avec plus de succès!

En peu d'instants, le ciel fut dégagé jusqu'aux dernières limites de l'horizon, et la mer reparut, illuminée par les obliques rayons du soleil, qui ne la dominait plus que de quelques degrés. Un tumultueux ressac baignait d'une écume blanche la base de notre ice-berg, et il dérivait avec une multitude de montagnes flottantes sous la double action du vent et du courant en s'infléchissant vers l'est-nord-est.

« Terre! »

Ce cri fut jeté du sommet de l'ilot mouvant, et, à nos regards se montra Dirk Peters, debout sur l'extrême bloc, la main tendue vers le nord.

Le métis ne se trompait pas. La terre, cette fois... oui!... c'était la terre, développant à trois ou quatre milles ses hauteurs lointaines d'une teinte noirâtre.

Et, lorsque le point, obtenu par une double observation à dix heures et à midi, eut été établi, il donna :

Latitude 86° 12' sud.

Longitude 114° 17' est.

L'ice-berg se trouvait à près de quatre degrés



CHACUN, APRÈS AVOIR RÉPONDU A SON NOM, VINT PRENDRE SA PLACE SOUS LES TENTES.

(Page 230.)

au delà du pôle antarctique, et, des longitudes occidentales que notre goélette avait suivies sur l'itinéraire de la *Jane*, nous étions passés aux longitudes orientales.

## XII

## Campement.

Un peu après midi, cette terre ne se trouvait plus qu'à un mille. La question était de savoir si le courant n'allait pas nous entraîner au delà...

Je dois l'avouer, si nous avions eu le choix ou d'accoster ce littoral ou de continuer notre marche, je ne sais trop ce qui eût été préférable.

J'en causais avec le capitaine Len Guy et le lieutenant, lorsque Jem West m'interrompit, disant :

« Je vous demanderai à quoi bon discuter cette éventualité, monsieur Jeorling?...

— Soit, à quoi bon, puisque nous n'y pouvons rien, ajouta le capitaine Len Guy. Il est possible que l'ice-berg vienne buter contre cette côte, comme il est possible qu'il la contourne, s'il se maintient dans le courant.

— Juste, repris-je, mais ma question n'en subsiste pas moins. Avons-nous avantage à débarquer ou à rester?...

— A rester », répondit Jem West.

En effet, si le canot eût pu nous emmener tous avec des provisions pour une navigation de cinq à six semaines, nous n'aurions pas hésité à y prendre passage, afin de piquer, grâce au vent du sud, à travers la mer libre. Mais, étant donné que le canot ne suffirait qu'à onze ou douze hommes au plus, il aurait fallu les tirer au sort. Et ceux qu'il n'emporterait pas, ne seraient-ils pas condamnés à périr, par le froid, sinon par la faim, sur cette terre que l'hiver ne tarderait pas à couvrir de ses frimas et de ses glaces?...

Or, si l'ice-berg continuait à dériver suivant cette direction, ce serait une grande partie de notre route faite dans des conditions acceptables, après tout. Notre véhicule de glace, il est vrai, pouvait nous manquer, s'échouer de nouveau, culbuter même, ou tomber dans quelque contre-courant qui le rejetterait hors de l'itinéraire, tandis que le canot, en obliquant sur le vent, lorsqu'il deviendrait con-

traire, eût pu nous conduire au but, si les tempêtes ne l'assaillaient pas et si la banquise lui offrait une passe...

Mais, ainsi que venait de le dire Jem West, y avait-il lieu de discuter cette éventualité?...

Après le diner, l'équipage se porta vers le plus haut bloc sur lequel se tenait Dirk Peters. A notre approche, le métis descendit par le talus opposé, et, lorsque j'arrivai au sommet, je ne pus l'apercevoir.

Nous étions donc tous en cet endroit, — tous, moins Endicott, peu soucieux d'abandonner son fourneau.

La terre, aperçue dans le nord, dessinait sur un dixième de l'horizon son littoral frangé de grèves, coupé d'anses, dentelé de pointes, ses arrière-plans limités par le profil assez accidenté de hautes et peu lointaines collines. Il y avait là un continent ou tout au moins une île, dont l'étendue devait être considérable.

Dans le sens de l'est, cette terre se prolongeait à perte de vue, et il ne semblait pas que sa dernière limite fût de ce côté.

Vers l'ouest, un cap assez aigu, surmonté d'un morne, dont la silhouette figurait une énorme tête de phoque, en formait l'extrémité. Puis, au delà, la mer paraissait largement s'étendre.

Il n'était pas un de nous qui ne se rendit compte de la situation. Accoster cette terre, cela dépendait du courant, de lui seul : ou il porterait l'ice-berg vers un remous qui le drosserait à la côte, ou il continuerait à l'entraîner vers le nord.

Quelle était l'hypothèse la plus admissible?...

Le capitaine Len Guy, le lieutenant, le bosseman et moi, nous en parlions de nouveau, tandis que l'équipage, par groupes, échangeait ses idées à ce sujet. En fin de compte, le courant tendait plutôt à porter vers le nord-est de cette terre.

« Après tout, nous dit le capitaine Len Guy,

si elle est habitable pendant les mois de la saison d'été, il ne semble point qu'elle possède des habitants, puisque nous n'apercevons aucun être humain sur le littoral.

— Observons, capitaine, répondis-je, que l'ice-berg n'est pas de nature à provoquer l'attention comme l'eût fait notre goélette!

— Évidemment, monsieur Jeorling, et l'*Halbrane* aurait déjà attiré des indigènes... s'il y en avait!

— De ce que nous n'en voyons pas, capitaine, il ne faudrait pas conclure...

— Assurément, monsieur Jeorling, répliqua le capitaine Len Guy. Vous conviendrez seulement que l'aspect de cette terre n'est point celui de l'île Tsalal à l'époque où la *Jane* l'avait accostée. On y distinguait alors des collines verdoyantes, des forêts épaisses, des arbres en pleine floraison, de vastes pâturages... et ici, à première vue, il n'y a que désolation et stérilité!..

— J'en conviens, stérilité et désolation, c'est toute cette terre!... Je vous demanderai cependant si votre intention n'est pas d'y débarquer, capitaine?...

— Avec le canot?...

— Avec le canot, dans le cas où le courant en éloignerait notre ice-berg.

— Nous n'avons pas une heure à perdre, monsieur Jeorling, et quelques jours de relâche pourraient nous condamner à un hivernage cruel, si nous arrivions trop tard pour franchir les passes de la banquise...

— Et, étant donné son éloignement, nous ne sommes pas en avance, fit observer Jem West.

— Je l'accorde, répondis-je en insistant. Mais s'éloigner de cette terre sans y avoir mis le pied, sans nous être assurés si elle n'a pas conservé les traces d'un campement, si votre frère, capitaine... ses compagnons... »

En m'écoutant, le capitaine Len Guy secouait la tête. Ce n'était pas l'apparition de cette côte aride qui pouvait lui rendre l'espoir, ces longues plaines infertiles, ces collines décharnées, ce littoral bordé par un cordon de roches noirâtres... Comment des naufragés eussent-ils trouvé à y vivre depuis quelques mois?..

D'ailleurs, nous avons arboré le pavillon britannique que la brise déployait à la cime de l'ice-berg. William Guy l'eût reconnu, et il se fût déjà précipité vers le rivage.

Personne... personne!

En ce moment, Jem West, qui venait de relever certains points de repère, dit :

« Patientons avant de prendre une décision. En moins d'une heure, nous serons fixés à ce sujet. Notre marche me paraît s'être ralentie, et il est possible qu'un remous nous ramène obliquement vers la côte...

— C'est mon avis, déclara le bosseman, et, si notre machine flottante n'est pas stationnaire, il s'en faut de peu!... On dirait qu'elle tourne sur elle-même... »

Jem West et Hurliguerly ne se trompaient pas. Pour une raison ou pour une autre, l'ice-berg tendait à sortir de ce courant qu'il avait constamment suivi. Un mouvement de giration avait succédé au mouvement de dérive, grâce à l'action d'un remous qui portait vers le littoral.

En outre, quelques montagnes de glaces en avant de nous venaient de s'échouer sur les bas-fonds du rivage.

Donc il était inutile de discuter s'il y avait lieu, ou non, de mettre le canot à la mer.

A mesure que nous approchions, la désolation de cette terre s'accroissait encore, et la perspective d'y subir six mois d'hivernage aurait rempli d'épouvante les cœurs les plus résolus.

Bref, vers cinq heures de l'après-midi, l'ice-berg pénétra dans une profonde échancrure de la côte, terminée à droite par une longue pointe, contre laquelle il ne tarda pas à s'immobiliser

« A terre!... A terre!... »

Ce cri s'échappa de toutes les bouches.

L'équipage descendait déjà les talus de l'ice-berg, lorsque Jem West commanda :

« Attendez l'ordre! »

Il se manifesta quelque hésitation, — surtout de la part de Hearne et de plusieurs de ses camarades. Puis l'instinct de la discipline domina, et finalement tous vinrent se ranger autour du capitaine Len Guy.

Il ne fut pas nécessaire de mettre le canot

à la mer, l'ice-berg se trouvant en contact avec la pointe.

Le capitaine Len Guy, le bosseman et moi, précédant les autres, nous fûmes les premiers à quitter le campement, et notre pied foula cette nouvelle terre, — vierge sans doute de toute empreinte humaine...

Le sol volcanique était semé de débris pier- reux, de fragments de laves, d'obsidiennes, de pierres poncees, de scories. Au delà du cordon sablonneux de la grève, il allait en montant vers la base de hautes et âpres col- lines, qui formaient l'arrière-plan à un demi mille du littoral.

Il nous parut indiqué de gagner l'une de ces collines, d'une altitude de douze cents pieds environ. De son sommet, le regard pourrait embrasser un large espace, soit de terre, soit de mer dans toutes les directions.

Il fallut marcher pendant vingt minutes sur un sol rude et tourmenté, dépourvu de végétation. Rien ne rappelait les fertiles prai- ries de l'île Tsalal, avant que le tremblement de terre l'eût bouleversée, ni ces forêts épaisses dont parle Arthur Pym, ni ces rios aux eaux étranges, ni ces escarpements de terre savonneuse, ni ces massifs de stéatite où se creusait l'hiéroglyphique labyrinthe. Partout des roches d'origine ignée, des laves durcies, des scories poussiéreuses, des cen- dres grisâtres, et pas même ce qu'il aurait fallu d'humus aux plantes rustiques les moins exigeantes.

Ce n'est pas sans difficultés et sans risques que le capitaine Len Guy, le bosseman et moi, nous parvînmes à faire l'ascension de la col- line, — ce qui nous prit une grande heure. Bien que le soir fût arrivé, il n'entraînait aucune obscurité à sa suite, puisque le soleil ne disparaissait pas encore derrière cet hori- zon de l'Antarctide. Du sommet de la colline, la vue s'étendait jusqu'à trente ou trente-cinq milles, et voici ce qui apparut à nos yeux.

En arrière, se développait la mer libre, charriant nombre d'autres montagnes flot- tantes dont quelques-unes venaient de s'en- tasser récemment contre le littoral, et qui le rendaient presque inabordable

A l'ouest, courait une terre très accidentée, dont on ne voyait pas l'extrémité et que bai- gnait à l'est une mer sans limites.

Étions-nous sur une grande île ou sur le continent antarctique, il eût été impossible de résoudre la question.

Il est vrai, en fixant plus attentivement dans la direction de l'est la lorgnette ma- rine, le capitaine Len Guy crut apercevoir quelques vagues contours, qui s'estompaient entre les légères brumes du large.

« Voyez », dit-il.

Le bosseman et moi, nous prîmes tour à tour l'instrument et nous regardâmes avec soin.

« Il me semble bien, dit Hurliguerly, qu'il y a là comme une apparence de côte...

— Je le pense aussi, répondis-je.

— C'est donc bien un détroit, à travers lequel nous a conduits la dérive, conclut le capitaine Len Guy.

— Un détroit, ajouta le bosseman, que le courant parcourt du nord au sud, puis du sud au nord...

— Alors! ce détroit couperait donc en deux le continent polaire?... demandai-je.

— Nul doute à cet égard, répondit le capi- taine Len Guy.

— Ah! si nous avions notre *Halbrane!* » s'écria Hurliguerly.

Oui... à bord de la goélette, — et même sur cet ice-berg, maintenant à la côte comme un navire désemparé, — nous aurions pu remonter encore de quelques centaines de milles... peut-être jusqu'à la banquise... peut-être jusqu'au cercle antarctique... peut-être jusqu'aux terres avoisinantes!... Mais nous ne possédions qu'un fragile canot, pouvant à peine contenir une douzaine d'hommes, et nous étions vingt-trois!...

Il n'y avait plus qu'à redescendre vers le rivage, à regagner notre campement, à trans- porter les tentes sur le littoral, à prendre toutes mesures en vue d'un hivernage que les circonstances allaient nous imposer.

Il va de soi que le sol ne portait aucune empreinte de pas humains, ni aucun vestige d'habitat. Que les survivants de la *Jane* n'eus-

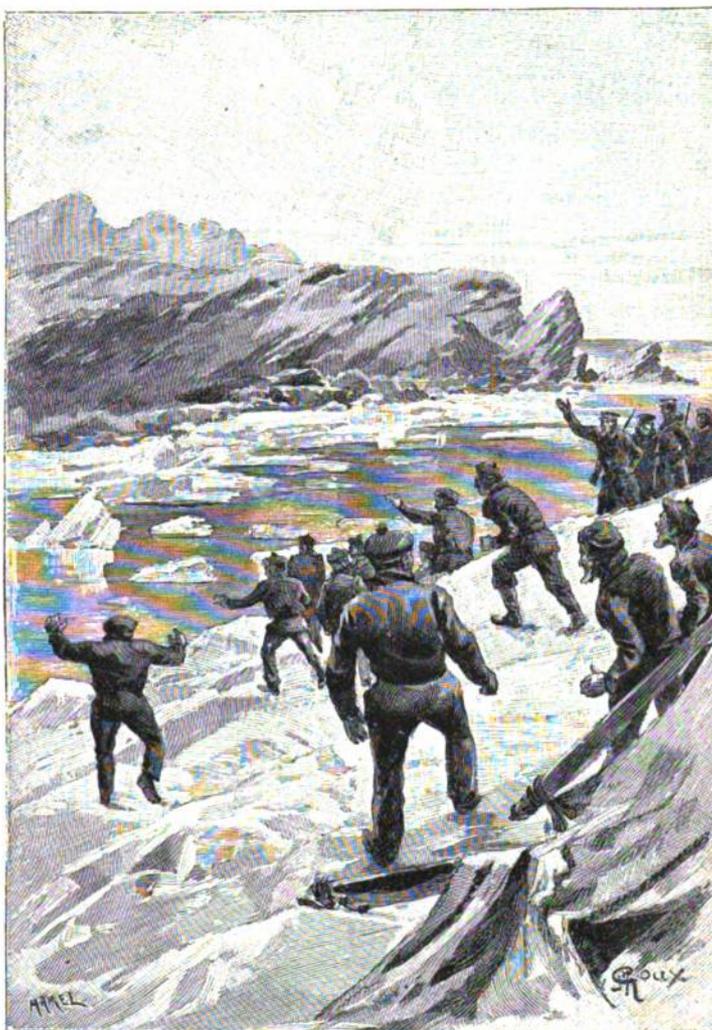
sent point mis les pieds sur cette terre, sur ce « domaine inexploré », comme le qualifiaient les cartes les plus modernes, nous pouvions désormais l'affirmer. J'ajouterai ni eux, ni personne, et ce n'était pas encore cette côte où Dirk Peters retrouverait les traces d'Arthur Pym!

Et cela résultait également de la quiétude que montraient les seuls êtres vivants de cette contrée, qui ne s'effrayaient point de notre présence. Ni les phoques, ni les morses ne plongeaient sous les eaux, les pétrels et les cormorans ne s'enfuyaient pas à tire-d'aile, les pingouins restaient en rangées immobiles, voyant sans doute en nous des volatiles d'une espèce particulière. Oui!... c'était bien la première fois que l'homme apparaissait à leurs regards, — preuve qu'ils n'abandonnaient jamais cette terre pour s'aventurer sous de plus basses latitudes.

De retour au rivage, le bosseman découvrit — non sans une certaine satisfaction — plusieurs spacieuses cavernes évidées dans les falaises granitiques, assez grandes, les unes pour nous loger tous, les autres pour abriter la cargaison de l'*Halbrane*. Quelle que fût la décision que nous aurions à prendre ultérieurement, nous ne pouvions faire mieux que d'y emmagasiner notre matériel et de procéder à une première installation.

Après avoir remonté les pentes de l'ice-berg jusqu'au campement, le capitaine Len Guy

donna ordre à ses hommes de se réunir. Pas un ne manqua, — si ce n'est Dirk Peters, qui avait décidément rompu toute relation avec l'équipage. En ce qui le concernait, au sur-



plus, il n'y avait, ni sur l'état de son esprit, ni sur son attitude en cas de rébellion, aucune crainte à concevoir. Il serait avec les fidèles contre les révoltés, et nous devions en n'importe quelles circonstances compter sur lui

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)



# LA CLOCHE DE SAINT-DMITRI

## LÉGENDE CROATE

### I

Vous rappelez-vous comme elle carillonna, la grosse cloche de Saint-Dmitri?

Nos aïeux l'entendaient aux jours de fête. Nous, la seule fête dont nous ayons souvenir, ce fut celle de l'insurrection.

Ce jour-là, nos yeux virent briller le soleil comme il n'a jamais brillé depuis, car il se refléta dans l'acier des armes; nos oreilles entendirent une musique comme il ne s'en jouera jamais plus, celle des mousquets. La fuite éperdue des kordchalis laissa sur le pavé de nos rues, dans les sillons de nos champs, une longue traînée rouge.

Pendant trois mois le pays fut libre.

Mais avec ses paroles de miel empoisonné, hypocrite, infâme, la trahison se glissa dans nos rangs. Ils se désunirent, ceux qui auraient dû rester frères; ils s'humilièrent, ceux qui auraient dû rester debout.

Et, maintenant, c'est le renégat Hussein, l'aga aux mains sanglantes, qui commande dans la cité.

### II

Depuis longtemps elle n'existe plus, la cloche de Saint-Dmitri. Les Turcs en avaient peur.

D'abord ils défendirent qu'on la sonnât, et durant des années elle demeura en sa cage de pierre, ainsi qu'un vieil aigle amputé de ses ailes et de sa langue.

Mais, parfois, à de certains anniversaires, il se produisait des faits singuliers.

Le marchand à son comptoir, l'artisan devant son établi, le bourgeois en sa paresseuse promenade, tout à coup restaient immobiles, l'œil fixe; le laboureur cessait d'aiguillonner ses bœufs, le pâtre abandonnait son troupeau; tous, le cou tendu, écoutaient.

Avait-elle sonné réellement?

Dans toute l'étendue du pays, au plus haut

des monts, comme au plus profond des vallées, tous les Croates, au même instant, avaient cru l'entendre carillonner, la bonne cloche de Saint-Dmitri.

Il advint aussi qu'au milieu de la tranquillité des nuits, les portes des maisons s'ouvrirent et des hommes armés s'assemblèrent sur la grande place. Ils arrivaient d'un pas de somnambule, ils se serraient les mains sans rien dire et attendaient. Puis peu à peu la pâleur de l'aube succédant aux ténèbres, ils se réveillaient, se regardaient, surpris, et ne s'expliquaient pas comment ils se trouvaient là, à côté les uns des autres, avec leurs vieux fusils rongés de rouille.

Or, ces scènes s'étant renouvelées plusieurs fois, les Turcs décidèrent que la cloche serait anéantie.

### III

Ils l'ont fondue, la cloche de Saint-Dmitri.

Ils en ont fait de la monnaie, une monnaie qui luit d'un éclat fauve, comme des yeux de tigre, — et dont le son vibre longuement, éveillant des échos inconnus, pénétrant jusqu'au fond des âmes.

Et partout où elle va, cette monnaie semble répandre la haine contre l'oppresser.

Chaque fois que les raïas poussés à bout par les subashes refusent de payer l'impôt, chaque fois qu'il y a trouble, rixe, émeute, rébellion, toujours sur les révoltés on trouve de ces pièces nées de la cloche de Saint-Dmitri.

Et cet esprit souffle non seulement en pays croate, mais dans toutes les contrées où flottent les crins de cheval du sangiac abhorré.

Inquiets, maintenant, les agents turcs, de tous côtés, recherchent cette monnaie pour la détruire. Ils en emplissent de grands sacs; la nuit venue, sur des barques silencieuses, ils vont la jeter dans le fleuve.

Mais il en reste toujours. Elles renaissent,

elles se multiplient, ces pièces de bronze fauve qui semblent sonner le tocsin.

## IV

Sur son cheval noir caparaçonné d'une longue housse de soie et d'une tèteière brodée d'or, Hussein-aga traverse la ville avec son escorte d'officiers aux dolmans rouges, aux pelisses flottantes.

Toutes les rues sont désertes. De plus loin que le cortège est entrevu, les passants se sauvent; les marchands abandonnent leurs boutiques. Maisons de bois aux toits de chaume, palais aux portiques de marbre ont fermé leurs portes. On dirait que c'est la peste qui passe.

Hussein-aga est un jeune homme pâle, aux traits heurtés, une flamme cruelle dans les yeux, un rire amer sur les lèvres, un despote fantasque que souvent on croirait ivre.

En ce moment, il songe.

Il songe à Ylga, la fille du pope.

La fière jeune fille a repoussé ses instances, bien que le farouche soldat offrit de revenir à Dieu. Elle l'a flagellé de sa haine et de son mépris.

Alors Hussein a fait appel à la ruse. Sur des dénonciations achetées, de mensongères accusations de complot, il a fait emprisonner le père et les cinq frères d'Ylga.

Tout est préparé. La jeune fille sera enlevée cette nuit.

Pourquoi n'es-tu pas joyeux, aga Hussein? Pourquoi tes longues moustaches pendent-elles moroses sur tes épaules? Pourquoi ces nuages sur ton front? Vois, le ciel est pur, la nuit qui s'annonce sera digne d'une fiancée; le vent t'apporte le parfum âpre et doux des fleurs sauvages; — ne les reconnais-tu pas, ces fleurs de la montagne, de la montagne où tu es né, où joua ta libre enfance, parmi les hommes de ta race, les junaëk loyaux au cœur de lion?

Caché dans l'ombre de la maison du pope, un jeune homme s'est élancé, brandissant un poignard. Hussein l'a prévenu. Il a pu armer un pistolet et tirer.

Quoique atteint en pleine poitrine, l'assail-

lant est resté debout. Les gardes se sont emparés de lui. Tous l'ont reconnu: c'est Andras, le fiancé d'Ylga.

Il demeure silencieux, la face hautaine, outrageante.

Hussein le regarde à peine. Ce qui l'intéresse, c'est la balle tombée à terre, aux pieds d'Andras.

« — Y a-t-il miracle? Par Iblis, une fois en ma vie, je serais aise d'avoir vu Dieu faire un miracle! »

Le prodige est expliqué. Dans la veste d'Andras, on trouve une pièce de monnaie, obstacle sur lequel la balle s'est amortie.

Hussein se fait remettre cette pièce, et, rêveur, continue sa promenade.

## V

Dans la grande salle du château dominant la ville Hussein-aga, goûte les douceurs du kief avec ses officiers. Ils fument, jouent aux dés, rient et boivent.

Allongé sur un divan, le jeune aga, d'un œil fixe, considère la pièce de bronze.

Il la fait sauter dans sa main; elle tombe et tinte étrangement sur le pavé de marbre; tous tressaillent et il se fait un grand silence.

— C'est le son de la cloche de Saint-Dmitri, observe Hussein. Connaissez-vous cette vieille histoire?

Il jette de nouveau la pièce. Et le même son menaçant se prolonge d'écho en écho sous les voûtes du vieux palais.

— A l'appel de cette cloche, les habitants de la cité et les junaëk de la montagne chassèrent les Turcs... J'étais un tout petit enfant. Mon père appela ses compagnons, chargea son fusil et l'on descendit vers la ville. Mon père s'appelait Janco le Vaillant. Il était gopodar d'une tribu dans la montagne.

De plus en plus nerveux, le geste de l'aga se précipita. La pièce incessamment jetée et retentissant sur les dalles suscite, à chaque fois, parmi les assistants, le même frisson et le même silence de mort.

— Tous les rochers de la montagne répétaient l'appel de la cloche, et, par tous les sentiers descendaient les junaëk aux longs

bonnets écarlates, le fusil sur l'épaule, pistolets et hanshars à la ceinture. A nos pieds s'étendait la ville, cuve bouillonnante d'armes, de cris, de fumées, de fureur. Les kordchalis s'enfuyaient. Nous voyons le pacha sortir d'une porte de la ville, penché sur son cheval au galop. Feu ! Il tombe. Son cadavre, les pieds retenus par les étrières, est traîné dans la poussière... Sonne, sonne toujours, bonne cloche de Saint-Dmitri !

Incapables de faire un mouvement, livides, muets, les officiers écoutent comme en un rêve sinistre.

Par la fenêtre grande ouverte, le son de la pièce de bronze s'est répandu au dehors ; les murs des maisons le répercutent, de plus en plus grossi, formidable, jusqu'aux extrémités de la ville.

— Plus tard, les Osmanlis revinrent... Ils avaient tué le père, ils ont élevé l'enfant. Du fils du junaëk ils ont fait un spahi, un joyeux spahi sans foi, ni Dieu, qui tue et qui raille...

N'entendez-vous pas carillonner la cloche, la cloche vengeresse de Saint-Dmitri ?

Elle hurle : Armez-vous !... Elle rugit : A mort le renégat : à mort le bourreau de ses frères !

Prodige effrayant, ces cris que vocifère l'aga en démente, on les entend réellement au loin ; ils montent de la ville entière, mêlés à des coups de feu.

La tempête grandit, approche ; elle enveloppe le château ; elle ébranle la muraille. Sous la hache furieuse, les portes volent en éclat. Une multitude armée issue par le large escalier. En tête, délivré, terrible, c'est Andras, un fusil fumant à la main.

Hussein-aga lui dit :

— Arrête-toi un instant, camarade, et écoute. Mon père s'appelait Janco le Vaillant. Son fils aussi saura tuer un aga turc. Je te lègue mon hanshar, une bonne lame patriote.

D'un bras qui n'a jamais tremblé, Hussein-aga s'est frappé au cœur.

ALBERT FERMÉ.

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

VII

« La belle journée, mamzelle Thémise ! ah ! le beau soleil, ça danse devant les yeux et ça donne envie de danser ! »



Frisonne, portant sa robe grise et une coiffe fraîchement empesée, revenait de la messe matinale un

beau dimanche lorsqu'elle prononçait ces paroles joyeuses :

« Le fait est que tu as une figure épanouie, ce matin ; dirait-on que tu as été à deux doigts d'être renvoyée cette semaine pour l'affaire de la perruche !... Quelle mouche te pique ? voilà que tu fais des gambades, à présent !

— Pardon, mamzelle Thémise, ça fait du bien, voyez-vous, de sauter un brin quand on a le cœur content ; maintenant je me mets à l'ouvrage pour vous satisfaire.

— Frisonne, hache du persil... donne-moi de la farine... du sel... des œufs... On sonne, va ouvrir... » criait Arthémise qui, tout en préparant sa tarte, examinait curieusement le visage radieux de son aide et se disait :

« Elle est laborieuse, cette petite... aujourd'hui elle travaille mieux que jamais! Qu'a-t-elle donc dans la tête? »

Dans la tête!... non; c'était dans son cœur chaud et aimant que Frisonne puisait sa joie : en revenant de l'église, elle avait aperçu la mère Gigou, parée de sa robe neuve, et elle pensait tout bas :

« Dire que c'est à cause de moi que M<sup>me</sup> Dusautoi lui a fait un si beau cadeau!... et pour un si petit service, encore! Pauvre mère Gigou, tantôt, j'irai la voir. »

Après le déjeuner, quand la vaisselle fut remise en place, Arthémise lui permit de sortir.

« Pourquoi enveloppes-tu ton morceau de tarte? demanda-t-elle surprise.

— Je le porte chez ma tante pour régaler les petits.

— Ta tante n'est guère tendre pour toi, ma pauvre fille, mange donc ton gâteau... tu n'as jamais goûté rien d'aussi fin.

— Je sais bien, mamzelle, mais ça me réglera mieux de le voir manger aux petits.

— Drôle de fille, grommela la cuisinière en ajoutant une seconde part de gâteau à celle que Georgette emportait; allons, file et reviens pour cinq heures. »

Ses quatre petits cousins, dès qu'ils la reconnurent, se mirent à crier :

« Bonjour, Frisonne; bonjour, l'Engourdie! qu'est-ce que tu nous apportes? »

Elle se hâta de développer le gâteau, coupa en deux chaque part; déjà les quatre mains avaient saisi leur proie pendant que les langues roses passaient sur les lèvres friandes, lorsque leur mère entra, la mine renfrognée :

« Viens-tu voir si je suis mieux mise que la vieille Gigou?... Oui dà, mamzelle fait faire des cadeaux à cette pauvre au lieu de penser à moi!

— Mais, ma tante, essaya de dire Frisonne abasourdie, vous avez deux robes dans l'armoire et la pauvre mère Gigou n'avait plus que des loques!

— Tu oublies que je t'ai nourrie quand tu n'avais pas de pain!... ingrate! s'écria la

femme que la jalousie exaspérait, hors d'ici au plus vite! »

Elle envoya Georgette rouler sur le seuil et ferma la porte au verrou.



« Ma tante! ma tante, pardonnez-moi! implora la pauvre petite, ce n'est pas ma faute si je suis sotté! »

La porte inhospitalière demeura close malgré ses sanglots et Frisonne se dirigea tristement vers la demeure de la vieille Gigou qui l'accueillit avec un visage épanoui :

« Te v'là, la petiotte? une brave fille que t'es! Une fameuse idée que t'as eue là, de demander une robe pour moi!... tâte l'étoffe.. solide et chaude, hein? Pour sûr cette action-là te portera bonheur!

— Croyez-vous, mère Gigou? demanda l'enfant, faut penser que c'est du bonheur qui viendra après le chagrin, alors, car ma tante m'a chassée parce que je n'ai pas demandé la robe pour elle!... je suis encore

plus orpheline qu'hier!... C'est égal, ça me met du baume dans le cœur de vous voir si contente! »

La pauvre jeta les hauts cris :

« Ta tante est donc jalouse d'une pauvre vieille qui se traîne avec deux béquilles? »

— Faites excuse, mère Gigou, c'est pas vos béquilles qu'elle voudrait avoir.

— Je le crois bien, ma mie, a-t-on jamais vu quelqu'un jaloux de mes vilains bâtons!... N'allonge pas ta mine comme cela; ta tante te pardonnera. »

Un peu rassurée, Frisonne attisa le feu de la vieille et lui fit chauffer une tasse de lait. Quatre heures sonnaient lorsqu'elle prit la route qui menait à la Maison-Rose.

« Je n'oserai pas entrer, pensait-elle, mais si la dame est dans son jardin, je pourrai la remercier. »

Elle avançait donc à petits pas le long d'un mur bas qui clôturait un côté du jardin, lorsqu'un cri perçant, suivi d'une sorte de roulade, la fit tressaillir... Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien le cri et l'éclat de rire de Fifine!

« C'est-il possible! » s'écria-t-elle les yeux grands ouverts par l'émotion.

A l'aide d'une grosse branche qui venait du jardin, elle se hissa sur le petit mur. En même temps, un coup de feu partit au milieu du feuillage et, quand la fumée se fut dissipée, Frisonne aperçut M<sup>me</sup> Dussautoi tenant dans sa main droite un fusil, tandis que de l'autre main elle agitait triomphalement un bel oiseau vert qui se débattait encore.

« Grâce! grâce! ne l'achevez pas! » cria la petite servante d'une voix lamentable.

La vieille dame se retourna d'un bond.

« Holà! est-ce une manière polie d'entrer chez les gens en escaladant un mur! Je te croyais mieux élevée que cela, ma fille.

— Je ne puis pourtant pas faire le tour pour trouver la porte pendant que vous assassinez Fifine! »

Et Georgette, ayant franchi le mur, avança résolument la main vers la victime emplumée :

« Ah! b'en! poursuivit-elle, ce n'est pas Fifine; c'est la perruche qui l'a emmenée au

bois!... ma foi, elle mérite sa punition... Mais j'ai entendu la voix de Fifine; attrapons-la vivante, je vous en prie, M<sup>me</sup> Martel y tient tant!

— Raison de plus pour que je fasse son affaire à cette bête criarde et malfaisante. »

Le même cri et la même roulade que la première fois leur firent lever la tête; Fifine se balançait sur les branches d'un prunier. D'un mouvement très vif M<sup>me</sup> Dussautoi leva son arme; mais Frisonne, aussi prompt, se suspendit à son bras et, sans hésitation, mit sa main devant le canon.

« Es-tu folle? cria la vieille dame, as-tu fait vœu de t'estropier aujourd'hui!... Ah! l'obstinée pécore! »

Elle avait beau prendre un air furieux, Georgette sentait bien que sa voix s'adoucisait et que la cause de la perruche était gagnée, car elle commençait à connaître le caractère bizarre de M<sup>me</sup> Dussautoi.

« Je ne vois pas trop comment nous pourrions l'attraper, dit celle-ci posant sa carabine, à moins que... »

Elle se baissa rapidement et saisit un objet au milieu d'une plate-bande : c'était un tuyau d'arrosage muni de sa lance.

« Voilà juste notre affaire. »

Et, le robinet aussitôt ouvert, Fifine fut soumise à la plus belle douche que jamais perruche ait reçue. Étourdie, suffoquée, elle battit des ailes et tomba sur le sol, où Frisonne la captura sans peine, car ses plumes toutes trempées ne lui permettaient plus de s'envoler.

« Tu te plais donc toujours chez les gens de là-bas? demanda M<sup>me</sup> Dussautoi, c'est dommage, j'aime tes naïvetés et ton bon cœur... Caroline te dresserait à me rendre mille petits services. Combien gagnes-tu chez mon neveu? »

— Six francs par mois.

— Je t'en offre douze pour entrer chez moi... réfléchis.

— Douze francs, c'est beau!... Mais je ne peux pas accepter; quitter madame juste au moment où elle vient de me pardonner une grosse sottise, ça ne serait pas bien!... »

L'histoire de Fifine fut narrée tout au long.  
« Petite niaise! Tu te crois la plus coupable, et c'est ce soursnois d'Henri qui mérite une sévère punition.

— C'est moi qui ai apporté la cage et ouvert la porte, répétait Georgette, inébranlable dans ses remords, madame pouvait me chasser, c'était mérité; quant à M. Henri, il n'est pas si méchant, puisque le soir il voulait me consoler...

— En un mot, interrompit M<sup>me</sup> Dussautoi, tu aimes tes maîtres... ils ont de la chance, si leur autre domestique leur est dévouée.

— Mamzelle Thémise! que oui qu'elle est dévouée! Jamais une sauce brûlée ni un plat manqué : « Je me ferais tuer pour mes maîtres! » qu'elle dit toujours. Moi, je ne crois pas qu'ils seraient si contents que ça de la voir tuer... mais, de retrouver Fifine, ça m'a brouillé les idées : je venais tout exprès pour remercier madame de la belle robe de la mère Gigou... Comme elle est brave, là dedans! Ça fait plaisir à voir!

— C'est bon! dit M<sup>me</sup> Dussautoi, dont le rude visage s'attendrit devant la joie innocente de Georgette; quand cette vieille manquera de quelque chose, tu viendras me le dire toi-même, et... si elle n'a besoin de rien, viens tout de même, j'ai du plaisir à causer avec toi. »

Frisonne partit, tenant précieusement le mouchoir où Fifine, très penaude, s'était résignée à se blottir.

En arrivant chez ses maîtres, elle se précipita dans le petit salon.

« Eh bien, Georgette, tu entres sans frapper! dit M<sup>me</sup> Martel surprise.

— Ce n'est pas moi qui entre, madame, c'est Fifine! J'ai sauté par-dessus un mur pour lui sauver la vie, et la coquine, elle riait



tout de même au moment où on allait la fusiller. »

Les exclamations de ses jeunes maîtres interrompirent ce discours. La cage à fils d'or fut apportée triomphalement.

« Pauvre Fifine, dit Henri, elle souffre dans ce mouchoir; ouvre la porte, Frisonne.

— Jamais, monsieur; j'ai fait cette bêtise-là une fois, je ne veux pas recommencer!

— Nigaude! Puisque c'est pour remettre Fifine en cage.

— Possible, mais je ne toucherai plus à la porte. »

Dès que la perruche eut repris possession

de son élégante prison, Georgette raconta simplement par quel hasard elle était arrivée à temps pour sauver la fugitive d'une mort tragique; mais elle ne souffla mot de sa conversation avec M<sup>me</sup> Dussautoi ni du motif qui l'avait conduite près de sa demeure.

## VIII

« Mamzelle Thémise, savez-vous ce que je faisais l'année dernière à cette heure-ci ? »

— Est-ce que je sais, moi ! Tu n'es pas princesse pour qu'on remarque ainsi tes faits et gestes.

— Je vas vous le dire : j'entrais pour la première fois dans votre cuisine... oui, continua Frisonne pleine d'orgueil, v'là déjà un an que je suis votre petite servante !

— Tu as fait assez de bêtises pendant cette année-là, hein... Maintenant, quand tu en feras, ce ne sera plus moi qui te gronderai, ma fille.

— Plus vous!... Est-ce que vous nous quittez?... Bon, v'là que vous pleurez... Je parie que la lettre que vous avez reçue en est cause !

— Tu as deviné : cette lettre de malheur portait la mauvaise nouvelle : ma pauvre sœur est morte; il faut que je la remplace pour soigner ses orphelins et notre vieille mère qui vivait chez elle. »

Arthémise frotta vigoureusement ses yeux avec le coin de son tablier.

« Allons, ça ne vaut rien de pleurer, faut du courage, fit-elle; au surplus, nos maîtres n'auraient pas pu me garder; c'est une maison qui tombe. »

Frisonne, troublée par ces paroles, inspecta d'un coup d'œil le plafond et les murs.

« La cuisine n'a encore rien, dit-elle, où c'est-il que ça se démolit ? »

— Nulle part, l'Engourdie, tâche de comprendre ce que je veux dire : M. Martel n'est

plus riche; il vient de perdre beaucoup d'argent dans une faillite.

— Quel malheur! de si bons maîtres! » dit la petite servante morfondue.

Sa gaieté enfantine l'abandonna; au lieu de chanter et de rire comme à l'ordinaire, elle s'occupa silencieusement à préparer les bagages d'Arthémise, tout en se demandant comment était faite cette chose qu'Arthémise nommait une faillite et où l'argent se perd si vite. Lorsque sa malle fut prête, la cuisinière s'en alla prendre congé de ses maîtres, puis elle embrassa Frisonne :

« Sois bonne fille, lui dit-elle, et tâche de ne pas oublier les conseils que je t'ai donnés.

— Oh! pour ça, mamzelle, jamais! » sanglota la petite servante qui demeura seule dans la grande cuisine.

M<sup>me</sup> Martel vint bientôt l'y rejoindre :

« Saurais-tu faire le marché toute seule ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, si madame veut me dire ce qu'il faut acheter, en attendant que la nouvelle cuisinière arrive.

— Je n'en ai pas loué d'autre, Frisonne;

l'usine de mon mari ne lui appartient plus! Demain il part pour Paris où il a trouvé un emploi et, comme nous allons quitter le pays, j'ai pensé qu'aidée de Berthe et de moi, tu voudrais bien faire le ménage jusqu'à notre départ.

— Oh! que madame est bonne! s'écria Georgette, je vas donc pouvoir vous être utile, moi qui voudrais tant vous consoler un brin!... aussi, faut pas me ménager, faut me gronder bien fort comme mamzelle Thémise le faisait quand j'oubliais quelque chose. »

Puis, tout à coup, saisie d'une idée, elle leva les yeux sur le pâle visage de M<sup>me</sup> Martel.

« Est-ce que vous m'emmènerez pour



vous servir ? demanda-t-elle timidement.

— Je ne demanderais pas mieux, mais il faut être raisonnable, vois-tu : notre voyage à quatre, cela fait déjà une grosse dépense... du reste, à Paris, on se fait facilement servir.

— Et les servantes y sont plus dégourdies que moi ! soupira la fillette ; pourtant, j'aurais voulu aider madame toute ma vie ! »

Elle écouta très grave les ordres de sa maîtresse qui la suivit des yeux avec émotion, et elle sortit chargée du grand panier.

Son service devint très différent de celui qu'elle faisait depuis un an, car, hélas ! l'existence des Martel ne se ressemblait plus : dès le matin Berthe et sa mère venaient rejoindre Frisonne et faisaient le dur apprentissage d'un travail auquel elles n'étaient pas accoutumées. Les repas se composaient d'un seul plat et d'un peu de dessert. La petite servante faisait tous ses efforts pour accomplir à elle seule la besogne fatigante. Sans l'ordre exprès de M<sup>me</sup> Martel, elle n'aurait pas pris une minute de repos.

Beaucoup de meubles furent vendus, d'autres portés au chemin de fer. A chaque chambre que l'on vidait, Frisonne étouffait de gros soupirs. Henri et sa sœur, au contraire, étaient remplis d'espoir et lui faisaient de Paris de pompeuses descriptions.

« Mon Dieu ! au milieu de toutes ces belles choses, vous oublierez le pays et ceux qui y restent ; mais moi je penserai à vous tous les jours ! » gémit-elle à la fin.

Il y avait tant de douleur dans sa voix que le cœur de ses jeunes maîtres s'émut :

« Pauvre fille ! dit Henri, nous n'avons pourtant pas été toujours bons pour toi !

— Est-ce que c'était votre faute quand je comprenais de travers, ça vous faisait rire... et puis, faut tout dire, je vous aime davantage maintenant que vous êtes dans le malheur !

— Et moi aussi, Frisonne, je commençais à t'aimer beaucoup ; tu as tant travaillé pour nous !... tiens, prends cette petite croix d'or en souvenir.

— Merci, mamzelle, c'est trop beau, je n'oserais pas la porter, et puis... j'aime mieux autre chose... une belle lettre pour me dire si vous êtes en bonne santé et si votre nouvelle servante fait l'affaire.

— Mais tu sais à peine lire...

— J'épellerai, mamzelle... ne me refusez pas. Faut mettre l'adresse rue au Pain, chez la mère Gigou, une bonne vieille qui va me loger pendant que je serai sans place.

— Allons, je te promets de t'écrire.

— Ah ! c'est-il possible que je recevrai une lettre pour moi toute seule et avec mon nom dessus encore ! »

Cette pensée parut consoler Georgette et la rendre très courageuse. Le jour du départ, elle suivit jusqu'à la gare ses maîtres qui lui serrèrent affectueusement la main.

« Merci de tes services, ma fille, lui dit M<sup>me</sup> Martel, tu as été pour nous une domestique modèle.

— Madame est trop bonne, sanglota la fillette, j'espère qu'elle ne pense plus à l'affaire de Fifine et à toutes mes maladresses ?

— Non, non, je ne pense qu'à ton bon cœur et à ton dévouement ; Dieu t'en récompensera ; adieu, mon enfant.

— Adieu, Frisonne ! » répétèrent Berthe et son frère ; puis tous disparurent dans la salle d'attente



Frisonne, quittant la gare, suivit un sentier qui longeait la voie du chemin de fer, dans l'espoir d'apercevoir encore les voyageurs; puis, fatiguée par les émotions de la journée,



elle s'assit sur un talus gazonné et se mit à raisonner comme elle ne l'avait jamais fait de sa vie!

### IX

Henri et Berthe, nous l'avons dit, quittaient leur pays natal, remplis d'illusions sur l'existence qui les attendait. Secouant le chagrin passager qu'ils avaient ressenti au moment



du départ, ils se mirent à former des projets charmants. Deux fois déjà ils avaient vu Paris

dont le nom ne leur rappelait que divertissements et visites intéressantes. Comment, dans leur ignorance, se seraient-ils doutés que la plus grande partie de la population parisienne vit de travail et de privations? A la descente de wagon, M. Martel les embrassa affectueusement, et bientôt tous quatre roulaient dans un modeste fiacre vers leur nouveau logis.

« Est-ce ici, père? Ai-je bien deviné? demanda Berthe, qui suivait d'un air curieux la longue file des maisons. En même temps, elle désigna un charmant petit hôtel aux fenêtres dégarnies de rideaux.

— Non, mon enfant, malheureusement non; cela n'est plus abordable pour nous. Il faut apprendre à être satisfaits de ce que Dieu nous a laissé. »

Après avoir longtemps suivi les quais, le fiacre prit la rue Bonaparte et dix minutes après s'arrêta devant une maison de modeste apparence et l'on gravit cinq étages d'un escalier bien entretenu.

« Nous voici chez nous », dit M. Martel, et il ouvrit une porte.

Oh! comme cela ressemblait peu à l'élégante demeure que la famille avait quittée!... Quatre petites pièces et une cuisine aussi étroite qu'une cabine de navire! Henri et sa sœur parcouraient le tout avec étonnement; puis, voyant que M<sup>me</sup> Martel approuvait le choix fait par son mari, le cœur oppressé pour la première fois, ils se regardèrent en silence.

Le lendemain, les meubles arrivés furent mis en place.

« Cette pièce est gaie et bien ornée, dit Berthe, en examinant le petit salon au fond duquel s'ouvrait l'alcôve où elle devait dormir, il faudra que notre nouvelle bonne en ait grand soin.

— Nous la soignerons nous-mêmes, ma mignonne, répondit M<sup>me</sup> Martel, car nous ne prendrons pas de domestique.

— Pas de domestique! Berthe fondit en larmes avec un cri de détresse. Nous sommes donc tout à fait pauvres!

— Causons maintenant, chère petite, dit

sa mère quand elle fut calmée; à treize ans passés, je puis te parler raison. C'est vrai qu'il ne nous reste presque rien de notre fortune et que ton père ne gagne pas beaucoup; mais avec de l'ordre nous pouvons encore vivre comme on le fait dans les petits ménages. Nous travaillerons ensemble et économiserons afin qu'Henri puisse poursuivre ses études; n'est-ce pas, chérie?

— Oui, mère, répondit tout bas l'enfant désolée, un pli amer sur les lèvres.

— Tout ira bien », pensa la pauvre M<sup>me</sup> Martel rassurée. Hélas! elle se trompait. Ses enfants, très gâtés, ne comprirent pas les devoirs de leur nouvelle situation. Henri, externe au lycée, travaillait mollement et aimait trop les longues flâneries à travers les rues. Berthe n'acquerrait aucune adresse dans les soins du ménage, sans doute parce qu'elle ne s'y appliquait pas.

Un an s'est écoulé. Nous retrouvons Berthe dans le petit salon; sur les meubles couverts de poussière, journaux, livres, menus objets dérangés la veille s'étaient pêle-mêle. La fillette, près de la fenêtre, tient un époussetoir et regarde sur le trottoir les passants qui se pressent.

« Ils s'amusez tous! murmure-t-elle, les jeunes filles rient, les enfants vont jouer au Luxembourg, les dames s'arrêtent aux étalages... Moi, il faut que je travaille comme une domestique et je n'y entends rien!... »

Dix heures sonnaient à l'horloge voisine; M<sup>me</sup> Martel, vêtue d'une longue pelisse fanée, entra et déposa sur la table un panier contenant les provisions de la journée. Elle était pâle et haletante d'avoir porté ce fardeau.

« Je t'avais aperçue à la fenêtre et j'espérais que tu allais descendre au-devant de moi pour m'aider à remonter ce panier. Tu ne m'as donc pas reconnue?

— Non, mère, répondit Berthe, et j'en suis bien fâchée; ferons-nous une promenade aujourd'hui?

— D'une heure au plus, ma chérie; le repassage nous attend et la corbeille aux raccommodages est remplie jusqu'aux bords... mais tu n'as rien fait pendant mon absence...

— Oh! sois tranquille, je vais rattraper le temps perdu. »

Berthe rangea tant bien que mal journaux,



menus objets, et donna au hasard des coups de plumeau. Les meubles reprirent leur place à l'aide de quelques poussées.

« Voilà qui est fait! s'écria-t-elle triomphante.

— Berthe, j'ai oublié du sucre, dit aussitôt M<sup>me</sup> Martel du fond de la cuisine, mets ton chapeau et cours en acheter une livre.

— Descendre cinq étages pour une méchante livre de sucre », pensa Berthe, qui obéit à regret.

Arrivée au second étage, une élégante jeune fille l'aborda :

« Comme vous courez, mignonne! entrez donc voir ma toilette; nous allons demain à la campagne... »

Une fois entrée, le temps passa vite pour Berthe.

« Mon Dieu, que fait-elle? murmurait en haut M<sup>me</sup> Martel... et Henri revient encore du lycée par le chemin des écoliers... ses devoirs seront faits à la hâte!... Pauvres enfants, ils ne comprennent pas la nécessité du travail!... Oh! ce salon! Berthe s'imagine qu'elle l'a rangé... je vais la gronder! »

Au ton doux qui accompagnait ces paroles, il était aisé de deviner que la faible mère, trouvant ses enfants fort à plaindre, les excusait sans cesse. Lorsque Berthe ouvrit la porte,

le salon balayé, épousseté, rangé, avait repris son air coquet.

Henri, ses livres sous le bras, suivait sa sœur.

« Chère maman! s'écria Berthe, jetant les bras autour du cou de sa mère, pourquoi as-tu l'air fâché lorsque je suis justement si contente! M<sup>lle</sup> Yvonne Braké, la jeune fille du second, et sa mère font demain une partie de campagne avec des amis; elles demandent si tu consens à ce que je les accompagne!... »

Comme Berthe le pressentait, sa mère se récria :

« Les Braké me paraissent très honorables, mais je ne les connais pas assez pour te confier à eux... ton père s'y opposera certainement... Voyons, sois raisonnable!

— Est-ce facile? je n'ai jamais eu une occasion comme celle-ci depuis que nous sommes à Paris... »

La fillette, ses grands yeux pleins de larmes, coupa sa phrase par un sanglot :

« Attends donc, ma chérie, tu ne me laisses pas le temps de la réflexion... »

— Il nous en reste si peu, mère; à peine cinq minutes avant que papa rentre et il faudra obtenir sa permission. »

La cause est gagnée! Berthe devine cette nouvelle faiblesse de sa mère et l'accable de baisers :

« Victoire! maman n'a plus qu'à décider papa! dit-elle à son frère qui bâcle ses devoirs dans son étroite chambrette.

— Mes compliments! il n'y a que les filles pour avoir de ces chances-là!

— Comment oses-tu te plaindre, Henri? tu te promènes tous les jours en allant au lycée...

— D'où je rapporte des devoirs de plus en plus difficiles... Tiens, pour bien faire celui-ci, il faudrait une bonne heure et j'ai à peine un quart d'heure!

— Parce que tu t'es attardé en route.

— Malgré moi, il y a des choses si amusantes à voir.

— Et pendant que tu flânes, je couds, je repasse; va, j'ai bien gagné ma partie de campagne! »

M<sup>me</sup> Martel obtint sans trop de peine l'approbation de son mari, et les dames Braké furent averties que Berthe pourrait les accompagner.

Dans l'après-midi, celle-ci, un ouvrage de couture à la main, contemple le ciel sans nuages et quitte tout à coup sa chaise.

« Qu'as-tu donc, enfant? interroge sa mère.

— Maman, je vais essayer ma robe de percale... il fera si chaud demain!

— Je n'ai pas eu le temps de la rallonger, ma chérie; tu as grandi depuis l'année dernière.

— Oh! si peu! le corsage était large et la jupe est trop courte... à peine de trois doigts... Regarde, ma chère, chère maman!

— Tu le veux! dit M<sup>me</sup> Martel, lisant le désir de sa fille dans ses grands yeux brillants; allons, je n'ai pas de temps à perdre. »

Elle travailla jusqu'au dîner et le soir alla dans la cuisine donner à la percale le coup de fer indispensable.

Berthe partit le lendemain gaie et pimpante, protestant que, les jours suivants, elle abattrait tout le travail arriéré. Mais lorsqu'elle rentra après une délicieuse journée, le repassage était fait, et sa mère, ayant devant elle la corbeille aux raccommodages, se courbait fiévreusement sur son ouvrage.

*(La suite prochainement.)*

A. MOUANS.



# MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

## LES SOLANÉES (Suite.)

L'affaire de la Chambre ardente est la dernière qui nous montre, en France du moins, la société aux prises avec une légion d'empoisonneurs conspirant contre la vie de leurs concitoyens. L'on n'a plus eu à poursuivre, depuis lors, que des empoisonneurs isolés et travaillant pour leur propre compte. C'est ainsi que nous pouvons citer, par ordre chronologique, l'affaire Desrués ou Lamotte, au xviii<sup>e</sup> siècle; l'affaire Lafarge, en 1840, et l'affaire Bocarmé, en 1850.

Mais, à côté de cette longue série de forfaits retentissants, combien d'autres passèrent inaperçus, ignorés et mystérieux!

Aussi, pendant des siècles et des siècles, le cauchemar des morts violentes amenées par le poison pesa-t-il sur l'humanité, depuis les palais des papes, des empereurs et des rois jusqu'aux humbles demeures de la petite bourgeoisie.

Tous les empoisonnements, sans doute, n'ont pas été mortels; mais dans l'antiquité, comme pendant le moyen âge, qui dira le nombre des bandes de criminels — magiciens, sorciers et voleurs — ayant pour spécialité d'administrer de ces breuvages suspects, de ces narcotiques plus ou moins stupéfiants qui engourdisaient, paralysaient leurs victimes et les livraient sans défense à la merci de ces misérables?

Or, dans ces pratiques odieuses, ce sont les solanées narcotiques et stupéfiantes qui, presque toujours, ont joué le rôle principal, depuis les mandragores et les jusquiames des anciens nécromanciens jusqu'à la nicotine foudroyante dont s'est servi le comte de Bocarmé pour empoisonner son beau-frère.

Qu'on ne s'étonne donc pas, ainsi que nous l'avons dit plus haut, de l'aversion générale qu'inspirent les espèces vénéneuses de cette famille des solanées, si mal famées et à si juste titre.

Son histoire, aux premiers siècles de notre

ère, nous est très imparfaitement connue. Les auteurs anciens y ont bien fait certaines allusions. L'on a cru reconnaître dans les *struchnons* qu'ils nous décrivent quelques-unes de nos solanées comestibles. Dioscoride, Celse et Pline, en particulier, signalent vaguement différentes espèces parmi lesquelles figure la légendaire mandragore; mais là se bornent tous leurs renseignements.

Les hommes du moyen âge connaissaient bien les solanées, puisqu'ils s'en sont servis, nous l'avons dit; mais nul d'entre eux n'a songé à les décrire; aussi faut-il arriver jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle pour trouver, dans un ouvrage de l'un des Bauhin, l'histoire — quelque peu erronée et confuse — de nos principales solanées indigènes.

Puis vinrent Tournefort, autre historien de la même famille, Charles de l'Écluse ou Clusius, qui, le premier, signala la pomme de terre en 1601.

Aujourd'hui les botanistes modernes cataloguent une vingtaine de genres, subdivisés en plusieurs centaines d'espèces.

Les solanées sont des plantes robustes, énergiques, qui s'accrochent pour ainsi dire à la vie avec une ténacité singulière, témoin ces graines de *datura* qui ont germé après un siècle dans l'île d'Anglesey en 1813.

Elles croissent à peu près partout, depuis la Sibérie jusqu'aux tropiques; mais c'est particulièrement dans l'Amérique méridionale qu'on les voit se multiplier, depuis les basses plaines les plus ardentés jusqu'à une hauteur de quatre mille mètres au-dessus du niveau de la mer. Elles sont herbacées ou ligneuses, annuelles ou vivaces et atteignent parfois jusqu'à la hauteur de plusieurs mètres.

La forme des feuilles est très variable. En général, elles sont simples, à bords plus ou moins dentés ou échancrés. Le calice, tou-

jours en cloche, se frange de dentelures, et, dans certains genres, il s'accroît, après la floraison, au point d'envelopper le fruit tout entier.

La corolle affecte également des formes très variées, en roue, en cloche ou en entonnoir.

Le fruit, enfin, est tantôt en baie plus ou moins juteuse, comme celle de la tomate, et tantôt en capsule sèche, comme celle du datura, — et c'est en prenant pour base la double physionomie de ce fruit qu'on a formé deux grandes sections générales, subdivisées en six ou neuf tribus, suivant qu'on s'en rapporte à la classification d'Endlicher ou à celle de Dunal.

Peu nous importe, en somme, ces subdivisions ne nous intéressent guère, et nous nous bornerons à choisir dans la famille entière les genres les plus connus et les plus caractéristiques.

Commençons par les solanées bacciformes, autrement dit à baies.

Les morelles, en latin *solanum*, constituent le genre type de la famille. Ce sont des plantes herbacées ou arborescentes, dont les nombreuses espèces (on en compte plusieurs centaines) croissent dans toutes les régions tempérées et tropicales.

A leur tête se place de droit la morelle tubéreuse, universellement connue sous le nom de *pomme de terre*. Tout le monde connaît cette bonne grosse plante, légèrement velue, un peu rustique, un peu maussade d'aspect, mais foncièrement respectable et d'une utilité de premier ordre.

Il faut bien avouer qu'en l'examinant de près on lui trouve un fâcheux petit air de famille. C'est bel et bien une solanée, quoi qu'elle en puisse dire. La teinte de sa verdure est terne, sombre, presque lugubre. Ce qu'il faut constater, c'est que ses feuilles sont narcotiques, ainsi que ses fruits, et, ce qu'il y a de plus grave, c'est que les bourgeons de ses tubercules sont franchement vénéneux, grâce à la solanine qu'ils contiennent. Parlons-nous de ses petites fleurs blanchâtres dont les grappes terminent les tiges? Eh bien, elles ne sont pas jolies du tout. Elles offrent

un mélange de jaune et de violet dont l'ensemble présente ce caractère livide qui paraît être la marque spéciale de la famille. Quant à ses petits fruits, en baies sphériques, vertes tout d'abord, puis noires à la maturité... n'en disons rien, puisqu'elles ne sont qu'insignifiantes.

N'importe, et malgré ce que nous venons d'en dire, elle est relativement honnête, cette pomme de terre, ou tout au moins elle s'efforce de l'être en manifestant l'intention de se rendre bienfaisante. L'on dirait que, comprenant la parfaite inutilité de son fruit, elle s'est ingéniée à trouver le moyen de fournir quelque produit alimentaire, et certes il faut reconnaître qu'elle y a merveilleusement réussi. Demandez plutôt aux Irlandais dont elle constitue la nourriture presque entière.

Une autre qualité qu'elle possède, c'est la simplicité, la modestie. Elle travaille avec discrétion, presque avec mystère. Le long de sa tige et de ses ramifications souterraines, dans l'ombre et le silence, elle confectionne des tubercules de formes et de grosseurs diverses, qui ne sont rien moins que de véritables petits magasins de provisions qui, en grossissant, se gonflent de fécule.

Cette fécule, admirable substance nutritive, s'extrait de la pomme de terre sous forme de poudre impalpable, d'une blancheur éclatante et d'une apparence cristalline qui, vue au microscope, ressemble à l'agglomération d'innombrables petites coquilles de nacre à reflets changeants et moirés.

Ces tubercules, qu'il faut bien se garder de confondre avec les fruits, ne se forment que sur les racines et sont marqués de dépressions caractéristiques au fond desquelles se cache un œil, c'est-à-dire un bourgeon, d'où sortira la nouvelle plante.

Eh bien, nous l'avons dit, c'est dans ces bourgeons que se dissimule une quantité appréciable de solanine vénéneuse.

Mais il faudrait donc en rabattre un peu des éloges traditionnels prodigués à ce précieux tubercule savoureux, nourrissant et économique?

A coup sûr, il faut en rabattre, en certaines circonstances et dans certaines conditions. C'est surtout à l'époque de la germination et dans les cas de décomposition que se manifeste la présence de cet élément toxique, de cet alcaloïde dangereux. Alors que la quantité de solanine contenue normalement dans la pomme de terre est d'environ quarante-quatre milligrammes par kilogramme, c'est à plus de cent milligrammes que s'élève la quantité proportionnelle de solanine à l'époque de la germination en cave, c'est-à-dire de mars en juillet, et quant aux germes eux-mêmes, ils en contiennent jusqu'à 2,71 pour 100.

Et encore ces chiffres sont-ils parfois dépassés, si bien que l'on a trouvé, dans des pommes de terre pourries et envahies par un champignon noirâtre, l'énorme proportion de 1 gramme 350 milligrammes par kilogramme de tubercules !

C'est sans doute dans ces conditions fâcheuses que se trouvaient les pommes de terre auxquelles fait allusion l'entrefilet suivant reproduit par de nombreux journaux :

« Parmi les épidémies qui sévissent dans les régiments, il en est beaucoup qui ont une origine alimentaire, et l'on a constaté que nombre de ces phénomènes morbides proviennent de la consommation de pommes de terre altérées ou germées dans les magasins. Aussi, le ministre de la guerre vient-il de prescrire aux chefs de corps de faire soigneusement arracher les gemmules des tubercules qui commencent à germer. »

Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, que de semblables recommandations doivent être faites aux cuisinières, afin que soit évité le danger possible d'être non pas empoisonné, sans rémission, mais tout au moins indisposé par un plat de pommes de terre malsaines.

Au surplus, tant il est vrai que toute chose mauvaise en ce monde peut avoir sa compensation, il ne faut pas trop en vouloir à notre solanée, s'il lui prend fantaisie de distiller du poison à ses moments perdus. Cette localisation de la solanine, dans les yeux de la pomme de terre, est mise à profit par les chi-

mistes qui s'y procurent ce puissant alcaloïde dont les effets thérapeutiques sont parfois remarquables dans le traitement de plusieurs affections, telles que les toux spasmodiques, la coqueluche, l'asthme, les névralgies, les gastralgies, la goutte et les rhumatismes.

La pomme de terre est originaire de l'Amérique. Quant à l'époque de son introduction en Europe, elle demeure enveloppée d'une certaine obscurité.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à l'époque de la découverte de l'Amérique, notre précieuse solanée était cultivée dans toutes les régions tempérées du Chili, dans la Nouvelle-Grenade et au Pérou particulièrement, où on la désigne sous le nom de *papas*.

Tout porte à croire que les premiers tubercules furent introduits en Europe, vers l'année 1565, par le capitaine John Hanskins, tentative qui paraît n'avoir donné aucun résultat sérieux.

Vers l'année 1586, Frank Drake en transporta d'autres en Angleterre et les partagea entre les botanistes Gérard et Clusius. Vers la même époque, une nouvelle importation fut faite par les Espagnols, dans le midi de l'Europe; mais ce ne fut qu'au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle que l'amiral anglais Walter Raleigh apporta dans son pays des tubercules de Virginie, et ce fut à partir de cette époque que la pomme de terre se propagea dans la Grande-Bretagne.

Il en fut tout autrement dans l'Europe continentale, où son introduction ne se fit qu'avec une lenteur vraiment incompréhensible. En 1616, la morelle tubéreuse n'était encore en France qu'un objet de curiosité, et ce fut à ce titre qu'on en servit, un jour, un plat sur la table de Louis XIII. Vers 1767, elle entra en Toscane, puis, successivement, dans certaines provinces françaises, en Lorraine tout d'abord, puis dans le Lyonnais et, en dernier lieu, dans les Cévennes, où elle était inconnue il n'y a pas bien longtemps encore.

L'on voit combien les préjugés furent tenaces à l'égard d'une plante qui, en dépit des plus chaleureux plaidoyers, ne pouvait se faire

pardonner le grand tort qu'elle avait d'appartenir à une famille mal famée. Il ne fallut rien moins, pour vaincre cette antipathie, que la philanthropique obstination du chimiste Parmentier qui, pendant des années, multiplia tentatives, expériences et sacrifices de toute nature. Et peut-être encore n'aurait-il pu réussir si les guerres de la Révolution, en amenant une disette lamentable, n'eussent fait sentir combien pouvait devenir importante l'introduction en France d'une nouvelle plante alimentaire.

Dans une assemblée populaire, où le nom de Parmentier proposé aux suffrages des électeurs paraissait devoir obtenir, par voie de scrutin, une place à laquelle il avait tous les droits : « Ne la lui donnez pas, s'écria un orateur en bourgeron, car il nous empoisonnerait avec ses pommes de terre. » Et tels étaient, à coup sûr, les sentiments du peuple français tout entier. Les paysans refusaient de toucher à ces gros tubercules équivoques qui leur paraissaient tout au plus bons pour leurs animaux de basse-cour.

C'est alors que Parmentier tenta une dernière expérience. Il acheta des terres dans la plaine sablonneuse qui entoure Neuilly et y planta sa chère solanée. La récolte fut abondante et il essaya d'en vendre les produits, au plus bas prix, cela va sans dire ; mais les acheteurs, toujours méfiants ou timides, ne se présentèrent qu'en nombre insignifiant. La seconde année, il en fit des distributions gratuites, peine perdue ! car personne n'en voulut. Le pauvre philanthrope en fut véritablement désolé. Toujours convaincu de l'excellence de cet aliment et persuadé que si la pomme de terre pouvait arriver à suppléer le froment, dans une certaine mesure, la famine serait du coup supprimée en Europe, il chercha d'autres moyens, rêva de nouvelles tentatives ; mais qu'essayer encore, tout n'avait-il pas échoué ? Et il demeurait perplexe, commençant à désespérer... lorsque lui vint subitement une idée lumineuse. Il fit appel aux mauvais instincts de l'espèce humaine et

trouva la solution si longtemps cherchée dans l'exploitation de cette mine inépuisable.

Il fit donc publier, à son de trompe, la défense expresse de toucher à ses champs de pommes de terre et les fit surveiller, tout le long du jour, par des escouades de vigilants gardes champêtres...

« Ho, ho ! firent les maraudeurs que pourchassaient les gardes avec une mine rébarbative, mais c'est donc bon ces pommes de terre puisqu'on les surveille tant que ça ! »

On devine le résultat. Manger des pommes de terre données, fi ! quelle idée saugrenue ! Mais des pommes de terre volées, à la bonne heure et quel mets délicieux ! L'on dévasta donc, dès la tombée du jour, les champs que les veilleurs de nuit abandonnaient systématiquement à la maraude, et l'excellent Parmentier reçut avec des larmes de joie les rapports qu'on vint lui faire, de tous côtés, sur le pillage scandaleux de ses champs de pommes de terre. A dater de ce moment, la propagation fut largement assurée et les *parmentières* surveillées ou semblant l'être acquirent aussitôt cet attrait irrésistible qu'auront éternellement, pour tous les enfants d'Ève, les délices du « fruit défendu ».

Nous ne parlerons ici ni des variétés nombreuses que la culture a successivement obtenues du type primitif, ni des maladies qui, à diverses reprises, ont sévi sur cette précieuse solanée, et nous nous bornerons à ajouter que la morelle tubéreuse n'est pas la seule espèce du genre *solanum* qui produise des tubercules souterrains. Il y en a beaucoup d'autres, au Pérou, au Mexique, aux Philippines et en Chine qui possèdent la même propriété et qui sont utilisées comme plantes alimentaires.

Une autre morelle bien connue, l'*aubergine* (*solanum melongena*), est fort appréciée dans plusieurs de nos départements méridionaux. Elle produit de grosses et longues baies blanches ou violettes.

(La suite prochainement.)

ED. GRIMARD.



## ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XVIII. — Les inventions de M. Weber.

Un grand parc naturel, planté de magnolias, entourait le palais royal. Quand les jeunes filles reparurent, elles trouvèrent leur père avec le docteur et Gérard, et bientôt M. Weber vint les rejoindre. Quant à M. Brandevin, il restait enfermé dans son officine, occupé à préparer un festin digne des circonstances.

Ce fut alors un va-et-vient de questions, de récits tumultueux, de détails déjà contés et cent fois répétés. On avait tant de choses à se dire, qu'on ne savait par quel bout commencer. Enfin, on put de part et d'autre se donner un précis historique des faits.

Gérard et Colette apprirent que M. Massey et ses amis s'étaient trouvés ensemble dans l'une des deux dernières embarcations qui allaient quitter la *Durance*, — sans savoir si Henri et le commandant Francœur, restés à la coupée, avaient réussi à gagner l'autre. Il ne pouvait être question, dans la brume, de se chercher pour naviguer de conserve. Emporté par un courant puissant, le canot de M. Massey avait été jeté à la côte du Mozambique. Les naufragés avaient aussitôt décidé de se diriger sur le Transvaal; mais, après mille fatigues et mille traverses, ils avaient été faits prisonniers par un parti de Matabélés.

« La tribu des *Grosses-Têtes* se trouvait en guerre avec une nation voisine, dit le docteur, celle des *Kifarous* ou « rhinocéros », favorisée par l'Allemagne, qui lui vend des fusils de rebut et de l'eau-de-vie frelatée. Ces gens étaient persuadés que nous étions Allemands, et c'est assez dire si nous étions vus de bon œil. Peu s'en est fallu, je crois, que nous ne fussions sur l'heure massacrés et débités en côtelettes et biftecks.

— Quoi ! les Matabélés seraient cannibales ! s'écria Colette. C'est impossible. Ils auraient l'air plus méchant !

— Il ne faut pas toujours se fier à la mine, répliqua le docteur. La plupart des peuples sauvages, il n'y a pas à se le dissimuler, sont anthropophages à leurs heures. Ce n'est pas à dire qu'ils fassent leur nourriture habituelle de l'homme ni qu'ils le tuent exprès pour le manger; mais enfin, si l'occasion se présente, il n'en est guère, je crois, qui la refusent... Bref, nous étions dans une mauvaise passe, et l'impossibilité de nous faire entendre ajoutait à nos difficultés, quand une péripétie inattendue nous permit de démontrer la pureté de nos intentions.

« Du fond du ravin une vingtaine de diables déchainés venaient de tomber à l'improviste sur nos Matabélés avec des glapissements effroyables. C'était un détachement de Kifarous qui, blottis derrière un pli de terrain, avaient observé la scène, constaté qu'on n'était plus sur le qui-vive, et jugé le moment favorable pour faire une bonne prise. Quoique les *Grosses-Têtes* fussent en nombre égal, la soudaineté de l'attaque parut en effet leur être fatale. Démoralisés par ce coup imprévu, ils ne surent ni se concentrer, ni s'entendre, et déjà la débandade se dessinait, lorsque M. Massey sauva la situation. Arrachant une hache de la main d'un des fuyards, il s'écria d'une voix vibrante :

« — Nous sommes les plus nombreux ! N'aurez-vous pas honte de reculer ? Que tout homme me suive qui a un peu de cœur ! »

« Il faut croire que dans les grandes crises on entend les langues étrangères, car personne ne se méprit au sens du discours de M. Massey, et tout le monde l'imita. Avec une impétuosité de vingt ans il s'était jeté au plus épais des Kifarous et cognait si vigoureusement que chaque coup abattait son homme. Ceux-ci, au lieu de leurs bonnes massues héréditaires, s'étaient crus bien malins en arrivant

armés de fusils qui rataient presque toujours, et de plus, l'intervention des visages blancs les avait à leur tour fortement démoralisés.

« Toujours est-il que nous emportâmes une victoire complète, et en un moment notre situation changea. Nous n'étions plus des suspects, mais des hôtes bénis, envoyés sans doute par quelque manitou propice. On nous amena en triomphe au village et, présentés en libérateurs, nous y fûmes fort bien accueillis, quoique toujours gardés à vue, car, moins que jamais, après le service rendu, voulut-on se dessaisir de nos personnes.

« Notre premier soin, M. Massey et moi, fut de nous mettre en état de parler la langue du pays.

— Oh! ce n'est pas bien difficile, n'est-ce pas? s'écria Gérard; leur vocabulaire est en général si indigent et leurs idées si sommaires! Dans toutes les tribus que j'ai traversées, j'ai toujours trouvé qu'avec une certaine de mots, soutenus par une mimique bien nourrie, je me tirais parfaitement d'affaire!

— C'est à peine si cette affirmation est exagérée, dit le docteur en souriant. Or, tandis que nous nous attachions à nous faire entendre, M. Weber, dont le génie inventif jamais ne se repose, s'était mis en tête de réparer et d'améliorer les vingt carabines prises à l'ennemi, d'en construire de nouvelles encore perfectionnées, et tout doucement il jetait ainsi les bases d'une victoire future qui devait achever de nous gagner le cœur des Matabélés. D'ailleurs, il ne nous fallut pas longtemps pour prendre sur ces esprits simples un ascendant qui devint sans effort une autorité véritable; nos connaissances moyennes et notre expérience de civilisés devaient tout d'abord nous faire paraître à leurs yeux des gens surprenants. Rien qu'avec deux ou trois plats bien apprêtés, comme ces malheureux n'en imaginèrent jamais, Brandevin s'était, du premier coup, posé devant eux comme un grand homme; et le jour où, fort de l'artillerie créée par notre inventeur, M. Massey eut mis au service de la tribu ses connaissances militaires d'ancien franc-tireur pour jeter la déroute finale dans le camp

ennemi, le prestige des « Hommes blancs » atteignit son apogée. Rien de moins que le pouvoir souverain ne leur parut digne de récompenser un pareil exploit, et bien à contre-cœur votre cher père se vit obligé d'accepter les honneurs royaux.

« Je ne vous dis rien de ceux que m'ont valus mes talents de magicien. Je suis ici révérend tour à tour à l'égal d'un dieu ou d'un diable; je marche au milieu d'un chœur de prières et d'incantations; et comme à l'exercice de la sorcellerie je joins naturellement celui de la médecine, vous pouvez croire que mon ministère n'est pas une sinécure! A peine ai-je fini de guérir qu'il faut que j'exorcise; puis vient le tour des séances de prestidigitation dont ces gens sont insatiables; et, pour comble, j'ai eu la fâcheuse idée de leur conter quelques fables et légendes, un soir de début où, notre sécurité étant encore incertaine, il fallait par quelque diversion calmer ces cervelles troubles, qui ne savaient pas encore s'il convenait de considérer cet événement comme un bien ou comme une malédiction. Je m'étais félicité tout d'abord du succès de ma trouvaille. A peine avais-je attaqué la légende du *Puissant Adamastor, roi des tempêtes*, que le calme était tombé sur la foule. Jamais orateur ne fut plus religieusement écouté. Tous ces yeux ronds s'attachaient sur moi comme hypnotisés; ces faces brutales avaient cessé de grimacer, et sous l'influence bienfaisante des rêveries d'un poète elles reflétaient quelque chose d'intellectuel... Par malheur, ils ont pris goût, les brigands, à ces joies de l'esprit, et depuis lors ils ne me laissent plus un moment de repos.

— Savez-vous, monsieur le docteur, dit Gérard, qu'avant de venir cueillir des lauriers de conteur au Matabélé, vous vous étiez fait sur la *Durance* des admirateurs aussi fanatiques que les *Grosses-Têtes*?

— De qui parlez-vous?

— Entre tous ceux qui avaient le plaisir de vous écouter, je parle de la pauvre Martine, de la fiancée de Yata, répondit Gérard avec une larme au coin des yeux. Elle me prenait souvent pour confident de son enthousiasme :

« *Chès! Il sait tout, cet homme-là!* me disait-elle. J'irais au bout du monde pour l'entendre!... »

— Brave, excellente fille! s'écria M. Massey, ému au souvenir de la fidèle servante. Pourquoi faut-il qu'elle n'ait pu vous suivre?

— Mais je ne donne pas la partie comme perdue! dit vivement Gérard. Notre devoir est d'aller la délivrer! Et ce pauvre Le Guen, donc!... Je suis bien sûr qu'il n'aurait de trêve, lui, qu'après nous avoir retrouvés.

— Tu oublies, mon cher enfant, que nous sommes nous-mêmes captifs.

— Comment, un roi?

— Captif, comme tous les rois. Mais ici les entraves communes aux souverains se doublent de l'incommode affection de nos sujets. Jamais ils ne laisseront volontairement s'éloigner les hommes surprenants qui leur ont apporté tous les arts de la civilisation.

— On pourrait couper court aux amusements et leur retirer peu à peu la cuisine et autres douceurs pour les habituer à se passer de vous.

— Et s'ils se fâchaient? N'oublions pas que nous avons affaire à des animaux domptés, à un peuple enfant, impulsif et violent, qui, après nous avoir offert les honneurs divins, pourrait fort bien, sur un soupçon ou un caprice, briser ses idoles.

— Une réduction du *peuple-roi*, dit le docteur Lhomond, et qui réclame comme l'autre du pain et des cirques. Eh bien, on leur en donnera. Patience! si nous ne pouvons en venir à bout par la force, il faudra user d'autres moyens; mais, en somme, nous ne pouvons guère douter d'être leurs maîtres un jour ou l'autre. L'important est de ne point précipiter les choses. Rien ne serait plus imprudent, en tout cas, que de suivre le conseil de Gérard, de les priver de divertissements que nous sommes en état de leur offrir. Vous verrez ce public frémissant, enthousiaste, avide. Car il n'y a pas de vacances ici; il y a séance aujourd'hui, et ils nous dévoreraient tout vifs, je crois, si leur comédien ordinaire s'avisait de faire relâche en l'honneur de votre arrivée.

— Cela ne contribuerait pas à nous rendre populaires, dit Colette. Pauvres gens! je les plains; quoiqu'ils soient à cent mille lieues de se douter de ce que vaut leur « comédien ordinaire », cette avidité à l'entendre leur fait honneur!

— Elle indique surtout un état qui est en effet digne de pitié : c'est la famine morale où végètent ces pauvres diables; le vide noir, affreux, qui habite leurs cervelles, faites en somme pour penser; l'épouvantable ennui, en un mot, qui les dévore, sans qu'ils le soupçonnent, heureusement. Aussi, à peine un aliment est-il offert à leur imagination affamée de nourriture, qu'ils s'y jettent comme un chien affamé sur un os, et il serait aussi aisé de vouloir le leur arracher qu'à un bouledogue sa proie.

— Savez-vous l'idée qui me vient? dit Colette songeuse; il y aurait peut-être un moyen de se libérer de l'importune dévotion de vos fidèles, ce serait de vous créer des remplaçants.

— Comment l'entendez-vous?

— Que, par exemple, M. Brandevin enseigne quelques-unes de ses recettes à un de ces hommes chez qui il trouverait des dispositions, qu'il le délègue à sa place en quelque grande occasion, de façon à bien établir sa compétence. Que papa en initie un autre à la tactique militaire et aux secrets du gouvernement. Que M. Weber révèle à un troisième l'art de fabriquer les armes. Que M. le docteur Lhomond, enfin, forme un élève à qui il donnerait les notions nécessaires de chirurgie, d'hygiène... et même de sorcellerie, ajouta Colette en riant; il me semble qu'après avoir répandu de pareils bienfaits sur le pays, ayant ainsi préparé vos successeurs, vous auriez largement le droit de demander votre retraite.

— L'idée est excellente, répliqua le docteur après un instant de réflexion. Elle demandera sans doute dans l'application un grand effort de diplomatie et donnera lieu à des jalousies féroces. Mais c'est à nous de choisir nos adeptes parmi les meilleures et les plus fortes têtes de la tribu. Nul doute

qu'ils ne mordent bien vite à l'idée de passer premiers rôles. Personne n'a jamais aimé à jouer les seconds violons, et les Matabélés ne doivent pas faire exception à la règle. Mademoiselle Colette, vous avez bien mérité de la république, et je propose pour votre amendement un vote de confiance et de gratitude.

— Ah! Colette n'est pas seulement une tête politique, dit Gérard avec conviction, elle a l'instinct d'un général d'armée. Si vous aviez vu dans ces misérables plaines, dans ces inextricables brousses, dans ces forêts insondables, comme elle était toujours de bon conseil, toujours décidée sur la route à suivre, les mesures à prendre. Et courageuse, résignée à toutes les fatigues, donnant à chacun du cœur et de la bonne humeur... Le Guen me disait souvent :

« — Mam'zelle Colette, elle est comme qui dirait not' commandant; et non pas uniquement rapport au respect qui lui est dû, mais parce qu'on sent que c'est elle qui voit le plus juste. »

Et le brave garçon concluait invariablement :

« — Dommage que ce ne soit qu'une fille! Elle aurait fait un fameux capitaine un jour ou l'autre. »

— Ah! mais non! mais non! ce n'est pas dommage! s'écria M. Massey en passant la main sur la tête blonde de sa fille; nous voulons qu'on nous laisse notre Colette telle qu'elle est.

— Je ne me doutais guère que Le Guen estimât mon sort digne de pitié, dit la jeune fille en riant. Pour moi, je ne m'en plains pas; je l'avais toujours trouvé le plus heureux du monde jusqu'à nos désastres, et malgré le témoignage flatteur de Gérard et de Le Guen, je renoncerais bien vite à mes soi-disant vertus guerrières pour revenir au paisible bonheur d'autrefois, ajouta-t-elle avec un soupir.

— Nous le retrouverons! Nous retrouverons nos chers absents, n'en doute pas, ma fille, dit le père attendri. Tu connais le courage et la résolution de notre Henri; jamais je n'ai vu ta mère faiblir dans les difficultés; tous

deux, ils auront combattu, ils vaincront l'adversité!...

— En attendant, reprit Gérard, je me vois un peu oublié dans le superbe plan de Colette. Ne pourrait-on me trouver, à moi aussi, une utilité, une fonction? Ce serait humiliant de ne servir à rien dans la campagne de diplomatie qui va s'ouvrir pour nous délivrer de l'hospitalité de ces chers Matabélés!

— On vous utilisera, ne craignez point, dit le docteur. D'abord, vous allez, si vous le voulez bien, reprendre auprès de moi les fonctions de compère que vous avez tenues si brillamment naguère sur la *Durance*, et cela dès ce soir. Votre exemple seul suffira à électriser les émulations, et je ne doute pas qu'après vous avoir vu à l'œuvre, plus d'un *Grosse-Tête* ne sente s'éveiller l'ambition de vous imiter, ce sera un commencement.

— Ah! je ne dis pas non! s'écria Gérard ravi. Ma tâche ne sera pas dure alors! Je ne connais rien de si amusant que de faire le prestidigitateur.

— C'est un métier dont on peut se fatiguer à la longue, je vous assure, dit M. Lhomond. Mais, après tout, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre, notre captivité est, en somme, assez douce; il est des conquérants barbares qui ont mis, comme Gengis-Khan, leurs vaincus en cage, qui les ont attelés à leurs chars, qui les ont courbés sous le fouet. Ici, on ne nous demande que de régner et de plaire, ce ne sont point là de dures conditions...

— Et Colette, et Lina, dit Gérard, que feront-elles?

— Elles pourraient, dit le docteur gaiement, se contenter de représenter le côté décoratif, qui n'est certes pas le côté inutile d'une association. Mais si elles veulent secourir M. Brandevin, et à des notions élémentaires de cuisine joindre, pour l'édification des femmes de la tribu, quelques idées d'ordre, de propreté, de méthode dans l'organisation intérieure, elles auront rendu à ces déshéritées un service plus précieux que nous ne pourrions le faire avec nos armes, notre stratégie et nos tours de passe-passe.

— Nous y sommes toutes disposées, n'est-il pas vrai, Lina? demanda Colette.

— Oh! oui! répondit Lina. Je ferai tout ce que Colette voudra!

— Eh bien, savez-vous ce que je proposerais pour commencer? dit M. Massey. Ce serait d'établir un atelier de couture. Il croit dans ce pays en abondance un arbre que nous avons provisoirement baptisé *lin de Matabélé* et qui fournit une fibre fine et solide autant que le fil des meilleures quenouilles de Hollande. Gêné et étouffé sous ce soleil torride par mes inconfortables habits d'Europe, souvent j'ai dit à Lhomond: Que n'avons-nous sous la main un métier et un tisserand! Quelles belles *gandourahs* on pourrait faire avec la toile de ce lin! Le docteur n'a pas usurpé son titre de sorcier: il ne disait pas grand'chose; mais huit jours ne s'étaient pas passés depuis que je lui avais fait remarquer la beauté de ce lin, qu'à force de méditer — et avec l'aide de cet autre magicien, Weber — il avait mis sur pied un véritable métier de tisserand, élémentaire, si l'on veut, mais parfaitement suffisant.

« Puis il s'est ingénié de façon à reconstituer les procédés de la main-d'œuvre, et aussitôt le secret découvert, il s'est dépêché de choisir quatre des plus intelligents parmi ces macaques et de les atteler au métier. Cela marche, par ma foi, fort bien. Déjà quelques douzaines de mètres de toile bise sont tissées. Il ne reste plus qu'à couper et à coudre. Voilà, je crois, une occupation toute trouvée pour vous; qu'en dites-vous, jeunes fillés? »

— Ah! mon Dieu! s'écria Lina consternée, et nous n'avons ni ciseaux, ni aiguilles! Martine avait bien sa trousse, qui ne la quitte jamais, dit-elle, et qui nous a rendu assez de services! Que d'accrocs et de déchirures elle a servi à raccommoder! Mais elle l'a conservée, naturellement, et comment pourrions-nous coudre sans aiguilles, monsieur?

— Allons, allons, ne vous inquiétez pas, petite Lina! Oubliez-vous donc de qui vous êtes la fille? Le docteur n'a eu garde de négliger les instruments du travail, et pour M. Weber, ce n'est qu'un jeu de les fabri-

quer. Je parie que nous exigerions une machine à coudre, qu'il la produirait sans tarder, n'est-ce pas, monsieur Weber?

— Hé!... quoi?... fit celui-ci, sortant un peu ahuri de son rêve d'armes à feu.

— Rien, rien. Pardonnez-moi d'interrompre vos doctes méditations. Ces jeunes personnes ne seraient pas fâchées de voir les aiguilles, ciseaux, dès à coudre, et autre menue artillerie, que vous avez façonnés ces jours derniers et qui semblent positivement avoir été commandés à leur adresse par quelque esprit prophétique...

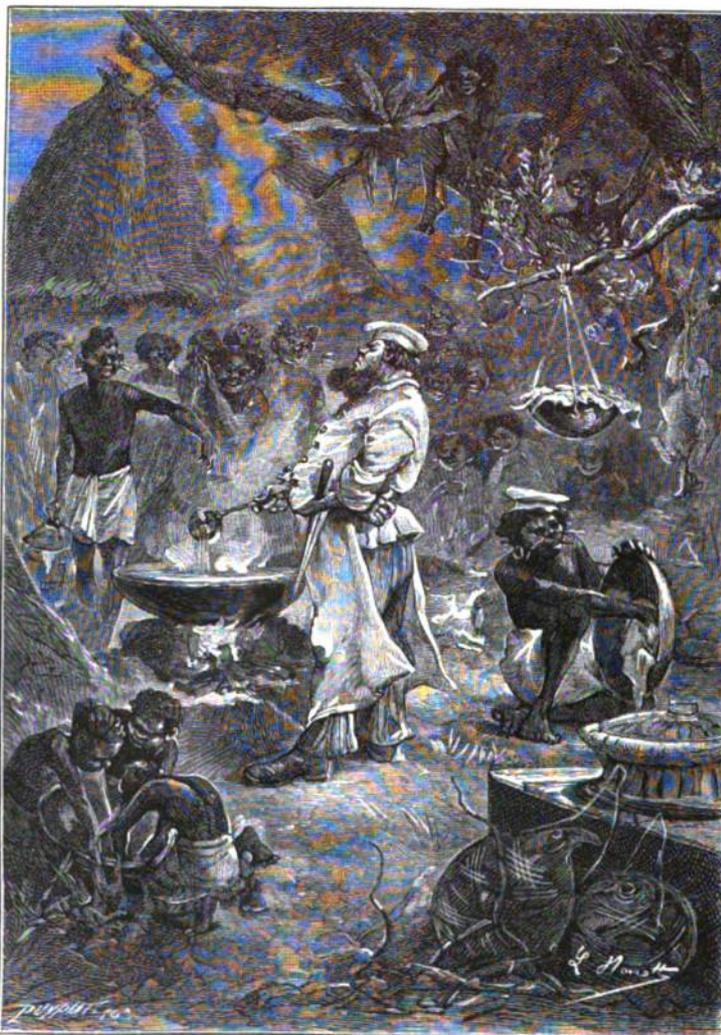
— Ah! oui! certainement, dit l'inventeur, partagé encore entre le rêve et la réalité, certainement, à vos ordres!... »

Et fouillant dans ses vastes poches, il en retira tout un arsenal fantastique d'outils variés, offrit à Colette, avec un aimable sourire, une paire de tenailles, et à Lina un paquet de clous; puis, s'apercevant de son erreur, y substitua un tire-bouchon et un trousseau de clés, recommençant dix fois son manège, sans se troubler le moins du monde, enfin, à force de plonger, il finit par ramener à la surface le matériel de couture demandé; après quoi il rengaina sa boutique portative, précieuse collection sous son apparence informe, où il savait toujours trouver à point l'auxiliaire voulu pour exécuter ses innombrables conceptions, et se remit paisiblement à penser aux perfectionnements de son arbalète.

Colette et Lina étaient ravies. Des aiguilles, des ciseaux, un-dé, ne sont jamais choses indifférentes, et toute fille de sens est attachée à ces précieux outils, ces aides inestimables de l'ordre, de la correction, du confort et du goût. Mais il faut avoir vécu au désert pour en comprendre réellement la valeur.

Tant que les trois enfants avaient eu la bonne Martine pour s'occuper de leurs vêtements, ils s'étaient à peine aperçus de ce qui leur manquait sous ce rapport, car la brave et forte servante se multipliait, saisissait toutes les occasions pour reprendre, ravauter, raccommoder et nettoyer. Mais à peine partis sur le tandem, l'absence de leur cou-

turière ordinaire et de sa *trousse* n'avait pas tardé à se faire sentir. Lina, pauvre fillette sans mère et fort habituée, quant à elle, à une toilette plus que négligée, supportait d'abord avec philosophie les accrocs que leur infligeaient au passage les ronces du chemin, les insultes de la pluie, de la boue et des autans. Les deux jeunes Massey, accoutumés dès l'enfance à un respect scrupuleux de leur tenue extérieure, souffraient vivement de ne pouvoir garder, comme ils disaient, « un aspect décent », et peu à peu la



petite Lina s'était mise à partager et à comprendre le souci de ses compagnons.

Aussi la vue des bienheureuses aiguilles fut-elle saluée avec plus de joie que toutes les autres merveilles de l'industrie de M. Weber, et quand le docteur y eut adjoint une belle pelote de fil provenant du *lin de Matabélé*, les deux jeunes filles se mirent à l'instant en devoir de raccommoder le plus pressé.

Sur ces entrefaites, les coups répétés d'une sorte de gong attirèrent l'attention.

« Voilà le signal du diner, dit le docteur. Allons nous mettre à table. »

M. Brandevin s'était véritablement surpassé. Soupe à la tortue, croquettes de hérisson, côtelettes d'antilope, perroquets rôtis, sans parler d'une montagne de fruits admirables, — rien ne manquait sur la table, pas même la vaisselle, dont tous les éléments avaient été fournis par l'innombrable famille des cucurbitacées, — pas même les fleurs, disposées de tous côtés avec un art consommé.

« Après le diner, le spectacle ! Vous voyez que nous sommes mondains, dit le docteur en mettant Gérard au fait

des mouvements à exécuter pour l'aider en ses tours d'adresse.

— Et c'est ici qu'il va avoir lieu ? Sûrement toute la tribu ne tient pas dans ce salon ?

— Non, tant s'en faut ; on est invité par séries, et nous nous arrangeons pour que chaque invitation paraisse toujours la récompense d'un service rendu... A l'ouvrage ; il est temps de tout disposer pour la séance de gala !... »

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)

faudra acheter bien des choses et que c'est plus long à préparer que je ne pensais ; je me demande même comment j'arriverai à faire marcher tout cela de front. Enfin qui vivra verra. Le premier numéro est publié, l'impression du second touche à sa fin, j'écrirai le troisième ce soir. Ce sont les débuts qui sont difficiles ; une fois le journal connu, les manuscrits abonderont, je n'aurai que l'embarras du choix. Le plus ennuyeux, c'est que je n'ai plus d'*x* ni de *z*, de sorte qu'il faut n'employer que des mots où ces deux lettres ne se trouvent pas, en attendant que l'argent des abonnements me permette d'acheter une nouvelle provision de caractères. »

Tout en parlant, Édouard continuait à manœuvrer sa presse avec vigueur. Charles reprit la lecture du *Progrès universel*.

Après le poème du début venait une devinette, un mot carré assez mal construit, puis le commencement d'une histoire, intitulée *Dan Walters*, qui devait, suivant l'indication placée en tête, se composer de douze chapitres. Comme on va en juger, le style n'en était pas empoulé et, à défaut d'autres, possédait incontestablement une qualité maîtresse : la concision.

L'histoire débutait ainsi :

« Dan Walters était un bon garçon. Un jour, son père lui dit qu'il pouvait s'embarquer sur un bateau qui était dans le port. Il s'embarqua sur la *Pauline*. Une nuit, une terrible tempête s'éleva subitement. Le bateau toucha un récif. Dan tomba à la mer ; elle était blanche d'écume. Soudain un cri effrayant se fit entendre...

« (La suite au prochain numéro.) »

« A la bonne heure, voilà quelque chose d'intéressant, s'écria Charles, complètement captivé par ce début. Est-ce qu'il se sauve, ce Dan Walters ?

— Tu le verras bien, en tout cas, il aura un joli lot d'aventures avant de sortir de là.

— Alors il va s'en tirer ? »

Édouard haussa légèrement les épaules d'un air dénotant une profonde commisération pour ce simple d'esprit et lui répondit :

« Assurément il se sauve. Voyons, c'est le héros de l'histoire, et les héros ne meurent pas comme cela au premier chapitre. »

A ce moment, leur conversation fut interrompue par l'irruption soudaine de deux de leurs camarades qui venaient voir où en était la publication du fameux journal. Ils étaient l'un et l'autre fort enthousiastes de l'entreprise d'Édouard et l'admiraient sans réserve.

Charles ne les avait pas vus arriver sans regret, il craignait qu'Édouard ne lui parlât plus de l'association projetée, mais celui-ci se chargea bientôt de le tirer de son incertitude. Le dernier coup de presse donné, il leur tendit triomphalement un exemplaire du second numéro encore tout humide et leur dit d'un air dégagé :

« Vous savez, toutes réflexions faites, j'ai décidé de ne pas prendre d'associé pour le moment. Le journal est lancé, les abonnements et les annonces commencent à venir, je pense pouvoir marcher tout seul. »

Charles remarqua non sans surprise que ses deux camarades semblaient presque aussi désappointés que lui-même et il en inféra à juste raison qu'Édouard avait dû aussi leur faire espérer une association. Il se sentit doublement froissé, mais s'efforça de n'en rien laisser voir.

Les quatre premiers numéros du *Progrès universel* parurent à leur date, puis un mois se passa sans que l'on entendit parler de rien. C'était d'autant plus fâcheux que Dan Walters avait été laissé dans une position très critique dont il devait avoir hâte de sortir. La raison de cette interruption était bien simple. Édouard, invité à aller passer quelques jours à la campagne chez un de ses oncles, était parti, oubliant complètement ses devoirs d'éditeur et, pour comble de malheur, il était tombé malade dès son retour. Il était résulté de tout cela que non seulement le journal n'avait pas paru, mais qu'Édouard, qui avait un peu négligé ses études pendant la fièvre des débuts, espérant pouvoir se rattraper par la suite, se trouvait maintenant complètement distancé par ses condisciples. Aussi était-il très découragé et très désireux de

trouver non plus un associé, mais un successeur. Autant il avait mis d'ardeur à se lancer dans cette affaire, autant il lui tardait maintenant d'en être débarrassé.

Bien souvent déjà il s'était trouvé dans une position analogue et, après s'être embarqué étourdiment dans des entreprises pour lesquelles il n'était en aucune façon préparé, s'en était lassé bien vite et les avait abandonnées. C'était là le malheureux côté de son caractère, s'enthousiasmant sans raison suffisante et se décourageant de même. D'ordinaire, il en était quitte pour son temps et ses peines, mais cette fois la question d'argent compliquait singulièrement la situation, il avait fait des dettes ! Il devait au marchand d'encre et au fondeur de caractères, sans compter ce que son père lui avait avancé. Un seul moyen se présentait à lui pour se tirer de là : vendre son journal. Il pensa aussitôt à son ami Charles, et dès qu'il le rencontra, il lui dit :

« Mon cher, je vois que décidément je n'ai pas assez de temps à moi pour continuer la publication de mon journal ; serais-tu disposé à me l'acheter ? je te donnerais la préférence.

— Vraiment ? s'écria Charles, tout de suite séduit par cette proposition inattendue, combien veux-tu le vendre ?

— Qu'est-ce que tu m'en offres ?

— Je ne sais pas ce que cela peut valoir, répondit Charles. Puis, la réflexion lui venant peu à peu. Pourquoi donc le vend-tu, ajouta-t-il, je croyais que tu en avais pour la vie ?

— Je l'ai cru aussi moi-même ; mais le temps me manque, il faudrait quelqu'un qui ait moins d'occupation et des goûts plus sédentaires. Moi, j'ai besoin de mouvement et je crois que c'est le changement dans mes habitudes qui m'a rendu malade. Toi, c'est différent, tu as un tempérament qui s'accommodera bien de cette besogne, tu as plus de temps disponible et je suis persuadé que tu réussiras. »

Charles secoua la tête, plus il réfléchissait et plus il hésitait à céder à la tentation.

Édouard tenta un dernier effort pour le décider :

« Vois-tu, lui dit-il, il faut que je me résigne

à sacrifier quelque chose pour pouvoir reprendre un peu d'avance à l'école et tenir mes engagements. Tu sais que je dois figurer dans le grand concours de longue paume, je ne puis m'en dispenser, les camarades comptent trop sur moi ; j'irai ensuite avec mon frère aîné faire une excursion dans son bateau, et enfin il y a mes cousins de New-York qui doivent venir passer une quinzaine chez nous ; tu vois qu'il m'est absolument impossible de mener tout cela de front. Toi, au contraire, tu n'as aucun de ces empêchements, et, bien sûr, si j'étais à ta place, je n'hésiterais pas à profiter de l'occasion. Ne crains pas que je te fasse jamais concurrence. J'ai résolu de me borner à imprimer avec ma presse des cartes et des circulaires, j'y gagnerai peut-être tout autant. »

Édouard n'eut pas plus tôt prononcé cette dernière phrase qu'il la regretta. Mais il était trop tard, Charles en avait fait son profit et il se sentait de moins en moins disposé à accepter l'offre qu'on lui faisait, si séduisante qu'elle parût. C'était sa revanche du refus d'Édouard de le prendre comme associé.

« Ma foi, répondit-il tranquillement et non sans logique, je pense que je ferai mieux de m'en tenir aux cartes moi-même. Je commence à les imprimer assez proprement, sous peu je les réussirai très bien, j'espère, et comme je n'ai pas d'autre ambition que de gagner assez pour faire les frais de celles que je donnerai aux camarades, cela me suffira.

— Eh bien, reprit Édouard un peu dépité, puisqu'il en est ainsi, je vais publier encore un dernier numéro et je prendrai des arrangements pour me libérer de ce que je dois ; seulement c'est vraiment malheureux de s'être donné tant de mal pour n'aboutir à rien. »

Édouard fit comme il l'avait dit. Un numéro du *Progrès universel* parut quelques jours après. Il portait en tête un avis expliquant que, devant le succès sans précédent obtenu par le journal, son directeur et éditeur se trouvait débordé et, ne pouvant plus y suffire, se voyait dans la pénible nécessité de suspendre la publication. Ce numéro contenait, entre autres choses, la fin de *Dan Walters*. Le

précédent chapitre l'avait laissé aux prises avec un requin. N'ayant plus de motif pour ménager son héros, Édouard termina l'histoire, comme on va le voir, sans se mettre l'esprit à la torture :

« Dan pensait qu'il pourrait échapper au requin, c'est en quoi il se trompait ! Il lutta, mais le requin fut plus fort que lui et finalement l'avalala. »

Et estimant que toute histoire doit avoir sa moralité, il ajouta :

« Lecteurs, souvenez-vous qu'il ne faut jamais se fier aux requins. »

C'est ainsi que disparut *le Progrès universel*, après une carrière brève, mais non sans éclat, d'exactement deux mois et huit jours.

Peut-être pensera-t-on que son existence a

été bien courte pour produire quelque fruit. Ce serait une erreur. Un jeune et présomptueux étourdi y aura tout au moins gagné une sévère leçon qui, il y a lieu de l'espérer, lui sera profitable pour l'avenir. En disparaissant, *le Progrès universel* avait laissé dans la bourse d'Édouard un vide considérable, qu'il lui fallut bien longtemps pour combler. Il n'y parvint qu'au prix de nombreuses privations qui se chargèrent de lui rappeler, chaque fois qu'il était tenté de l'oublier, sa malheureuse expérience. S'il y a acquis un peu de réflexion et de modestie, on estimera sans doute que cela n'a pas été trop chèrement acheté.

M. COURTIN.

D'après KATE UPSON CLARK.

## PÊCHE ET CHASSE

### SUR LES COTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

DEUXIÈME PARTIE. — DE LA CHASSE (Suite).

#### CHASSE AU CLAIR DE LUNE

La nuit, les oiseaux de mer sont beaucoup moins méfiants et vous pouvez les approcher de plus près que pendant le jour. Par une nuit obscure, il n'y faut pas songer, à cause des difficultés du tir, mais par un beau clair de lune, pendant les belles nuits du mois d'août, c'est un vrai plaisir que de s'en aller le long des grèves silencieuses, resplendissantes sous la douce clarté de Phœbé. Les oiseaux s'aperçoivent de loin et vous pouvez les tirer facilement. Si cependant vous éprouvez de la difficulté à apercevoir le guidon de votre arme, blanchissez-le avec de la craie ou collez-y une petite pointe de papier blanc.

#### CHASSE PAR LE BROUILLARD

Ce sont les temps les plus favorables, surtout lorsque le brouillard est très épais ; les

oiseaux sont, en effet, comme paralysés et, ne voyant pas d'espace devant eux, hésitent à s'enfuir et se laissent surprendre. D'ailleurs, par temps de brouillard, la notion des distances se perd par manque de points de repères, et tel objet qui vous paraît éloigné, se trouve être assez proche de vous.

Ne vous aventurez cependant sur les grèves étendues que si vous les connaissez parfaitement, l'orientation fait complètement défaut et l'on s'égare avec la plus grande facilité. Le meilleur système consiste à s'embusquer derrière un rocher à mer montante et d'attendre que les oiseaux repoussés par le flot montent avec lui jusqu'au plein du rivage. N'y voyant pas devant eux, ils ne gagnent pas la pleine mer et cherchent sur les rochers de la côte ou sur le rivage même un abri qui leur permette d'attendre que la mer redescende ou que le brouillard se dissipe.

## CHASSE A L'AFFUT DANS LES PÊCHERIES

Les bras des pêcheries offrent sur les grèves des affûts excellents. Il est rare, en effet, qu'un oiseau de mer passant au-dessus de ces pêcheries ne ralentisse pas son vol et même ne s'y arrête pas pour manger les petits poissons que la mer, en se retirant, abandonnés et que les pêcheurs ont dédaignés. Il est, dans ces deux cas, facile de les tirer, soit au vol, soit au posé.

Ce sont principalement des mouettes ou des goélans que vous tuerez ainsi.

Au moment où la mer montante envahit la pêcherie, on voit fréquemment de grands vols de ces oiseaux y venir tourbillonner. Si la mer ne monte pas trop vite, et si vous ne craignez pas de vous mouiller un peu les jambes, restez embusqué le long d'un bras de la pêcherie, vous aurez de nombreuses occasions d'exercer votre adresse.

## CHASSE A L'APPAT

Si vous avez connaissance qu'un animal, mouton, porc ou veau, a été tué, faites jeter les entrailles sur la grève, à vingt-cinq ou trente pas en avant d'un rocher derrière lequel vous vous embusquerez. Vous verrez venir des oiseaux en quantité, principalement des mouettes, des goélans et des corbeaux qui tourneront longtemps autour de ce festin inattendu avant de s'y poser. Si les crabes ne se chargent pas de les aider à faire disparaître ces restes, vous pourrez venir plusieurs jours de suite au même endroit avec la même chance de toujours y tuer quelque volatile, surtout si vous prenez la précaution de placer quelques gros cailloux sur l'appât afin de l'empêcher d'être déplacé ou emporté par la mer. Au besoin, des morceaux de viande avancée remplissent le même office.

## CHASSE AU FEU

Par une belle nuit, emportez avec vous, au milieu d'une grève ou sur un rocher, quelques bottes de paille ou fagots et allumez un grand feu. Les oiseaux de mer, fascinés par cette lueur, viendront, pareils à de monstrueux

papillons, voltiger autour de ce feu et s'y brûleront même les ailes.

Inutile de prendre un fusil, une longue gaule flexible vous servira à étourdir les oiseaux imprudents et affolés. C'est ainsi que sur les plates-formes de phare on relève tous les matins les cadavres des oiseaux de mer qui, fascinés par l'aveuglante lumière, sont venus se briser la tête ou les ailes contre la cage en verre épais qui protège les lentilles. Lorsqu'on est plusieurs, cette chasse est fort divertissante.

## CHASSE AU CANARD

C'est une chasse de fin d'automne ou d'hiver et je ne m'étendrai pas longuement sur elle, ce livre étant destiné plutôt à ceux qui ne restent au bord de la mer que pendant l'été. En peu de mots, je dirai qu'elle se fait sur la grève. On creuse de grands trous, que l'on bourre de paille, et on s'y blottit. Il est même bon d'avoir une caisse en bois, goudronnée, dans laquelle l'eau ne puisse pénétrer et qui vous permette de passer au sec les heures d'attente, souvent fort longues, que cette chasse exige.

Les canards se réunissent l'hiver par bandes nombreuses et recherchent les baies profondes où, tout en étant abrités des vents froids du nord, ils trouvent encore une nourriture que les étangs glacés leur refusent. Ils prennent l'habitude de se réunir en masse à un certain point et suivent presque toujours le même chemin pour s'y rendre.

C'est le long de cette *passée* que l'on dispose les affûts. Il suffit de tirer dans le vol, qui passe en général assez bas, pour abattre souvent plusieurs canards à la fois. Servez-vous pour cette chasse d'un fusil calibre huit ou douze ou même d'une canardière, et chargez avec du gros plomb, n<sup>os</sup> 2 ou 0.

## CHASSE A LA BERNACHE

De même que le canard, la bernache ne vient sur nos côtes que l'hiver, lorsque, chassée par le froid des régions du nord, elle descend chez nous chercher des contrées plus hospitalières.

Les bernaches sont de la taille d'une petite oie dont elles ont la forme. Elles ont la tête et le cou noir marron, le ventre blanc et le dos brun, autour du cou se trouve un collier blanc et la queue est également blanche.

Leur chair est excellente lorsqu'elles arrivent, car elles n'ont mangé que des herbes ou des algues et peu de poisson. A la fin de l'hiver, elles deviennent huileuses et leur goût ressemble à celui de la sarcelle.

Les bernaches viennent hiverner sur nos côtes par troupes de plusieurs milliers. On a vu sur les grèves d'immenses espaces entièrement couverts de ces oiseaux se touchant les uns les autres.

Elles ne sont pas très sauvages et se laissent approcher à assez faible distance, surtout au début. D'habitude elles suivent le flot lorsqu'il monte et arrivent ainsi jusque sur les rivages où on peut les tirer avec une grande facilité, si on est quelque peu caché.

Lorsqu'elles sont posées sur les grèves en immense troupeau, il faut s'en approcher doucement en rampant. Un bon moyen est de pousser devant soi quelques branches recouvertes d'algues ou de varechs et derrière lesquelles on se masque à leur vue.

Ne vous donnez pas la peine de viser, tirez dans le tas avec une canardière chargée de



SARCELLE

chevrotines, vous en abattrez au moins une douzaine. Je peux citer l'exemple d'un chasseur qui, à Saint-Jacut, en a tué ou blessé trente d'un seul coup. La bonne portée pour tirer est celle à laquelle on aperçoit distinctement le collier blanc qui se trouve au cou de l'oiseau.

En hiver, il vient aussi des oies sauvages et des cygnes, mais je n'en parle que pour mémoire, le cas étant assez rare.

LOUDEMER.

(La fin prochainement.)

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LES SOLANÉES (Suite).

La *morelle douce-amère* doit son nom spécifique à la nature de ses tiges dont la saveur douceâtre et sucrée se change bien vite en une légère amertume. Elle est vulgairement connue sous le nom de *vigne de Judée*. C'est une plante sarmenteuse dont les longs rameaux flexibles et les grappes de fleurs violettes font parfois un fort joli effet dans les haies et à la lisière des bois. C'est là tout l'éloge, en somme, que l'on puisse lui décerner, car, en véritable solanée qu'elle est, elle n'a pu se défaire d'une certaine physionomie équivoque, sans compter qu'elle est franchement vireuse et d'odeur désagréable. Sa répu-

tation semble avoir souffert de son aspect plaisant ou déplaisant, suivant les circonstances et les dispositions de ceux qui l'ont jugée. Tour à tour prônée comme panacée universelle par Linné et quelques autres botanistes, puis dédaigneusement rejetée parmi les plantes à vertu inefficace, sinon franchement nuisible; l'on ne peut toutefois lui contester certaines propriétés toniques et dépuratives.

Au genre *lycopersicum* appartient la *tomate édule*, vulgairement connue sous le nom de *pomme d'amour*. Reconnaissons sans plus tar-

der qu'elle rachète son assez vilaine mine et son odeur nauséabonde par d'incontestables vertus culinaires. Dès l'antiquité, la tomate fut employée pour l'alimentation, ainsi que le déclarent Avicenne et Galien. Dont acte.

La dernière solanée comestible dont nous ayons à nous occuper ici, c'est le *piment* appartenant au genre *capsicum*.

Aimez-vous le piment? Il y a des gens qui en mettent partout. Inutile d'ajouter que ces fanatiques sont des citoyens de la France méridionale, auxquels il faut ajouter les Africains, les Indiens et les Américains.

C'est une jolie plante, en somme, que cette solanée qui a su conquérir d'aussi nombreuses sympathies, et ses blanches corolles font un effet charmant au milieu de ses feuilles élégantes de teinte verte assez foncée.

Le piment annuel nommé *poivre de Cayenne* ou *corail des jardins*, — ce dernier nom fait allusion aux magnifiques teintes carminées dont se parent ses fruits à leur maturité, — est une solanée relativement honnête qui se console de ne pas empoisonner les gens, en s'amusant à les brûler de ses sucres âcres et caustiques. Il est des variétés de piments particulièrement corrosifs dont le contact seul irrite fortement les lèvres et la bouche, ce qui n'empêche pas les vrais amateurs d'en adopter l'usage jusqu'à l'abus — abus vraiment absurde. J'en ai vu, de ces forcenés, manger d'abominables omelettes « aux piments forts » en essuyant les gouttes de sueur qui perlaient sur leur front, en même temps que de grosses larmes leur coulaient lentement des yeux — ce qui ne les empêchait pas de trouver « délectables » ces omelettes incendiaires.

C'est maintenant ici qu'il nous faut changer de ton. Nous n'avons passé en revue, dans les pages précédentes, que des solanées plus ou moins alimentaires, dont nous avons pu célébrer — pour quelques-unes du moins — les précieuses propriétés nourricières. Il nous faut maintenant aborder l'histoire de ces *empoisonneuses* dont nous avons très rapidement signalé les scélératesses.

Vous connaissez peut-être les *Fleurs animées*, de Grandville. Parmi tous ces types si bien compris et pour la plupart si bien rendus par le célèbre dessinateur, vous souvenez-vous de la Ciguë, cette femme si pâle, cette sinistre magicienne qui, entourée de cornues et de flacons, essaie sur de malheureuses victimes l'effet plus ou moins foudroyant de ses drogues meurtrières?

Eh bien, voilà quel devrait être le frontispice de la seconde partie de cette étude, s'il nous était possible d'appeler, au secours de nos descriptions, la saisissante éloquence des physiologies et des couleurs.

Ah! comme nous aurons besoin, au cours de cette histoire, d'évoquer, en présence de la belladone dont la vilaine cause est dès longtemps entendue, le souvenir des vertus de l'honnête pomme de terre (malgré certaines réserves qu'il nous a fallu faire), de nous souvenir — en présence du datura, dont les scélératesses sont devenues légendaires, ou de la sinistre jusquiame noire ou de la mandragore non moins patibulaire que ses perverses complices — de nous souvenir, dis-je, de l'innocent pétunia qui décore nos parterres de ses corolles multicolores, du gracieux lyciet qui s'entend si bien à égayer nos haies par ses guirlandes vertes et ses grappes d'un lilas tendre, de l'aubergine, dont on fait des plats délicats, de la tomate indispensable aux plus habiles cuisinières — et de tant d'autres solanées, encore, auxquelles nous pourrions délivrer des certificats de bonne vie et mœurs, rien qu'en voyant les pages toutes blanches dont se compose leur casier judiciaire...

Commençons par la *belladone* (*Atropa belladonna*). Le nom générique d'*Atropa* a été tiré par Linné de celui d'*Atropos*, l'une des trois Parques (*Clotho*, *Lachésis* et *Atropos*) qui, vous ne l'ignorez pas, étaient trois divinités des enfers mythologiques. Ces trois créatures sinistres avaient pour mission de présider aux destinées humaines représentées chacune par un fil que tenait en mains le trio infernal. *Clotho*, présidant à la naissance, étirait le brin de chanvre; *Lachésis* tournait

le fuseau et c'est Atropos qui, armée de ciseaux impitoyables, tranchait le fil symbolique, alors qu'avait sonné l'heure dernière du triste moribond.

Quant à l'autre nom de *belladone* — qui en italien signifie *belle dame* — il était dû à la réputation qu'avaient, en Italie, certaines lotions composées avec cette herbe, de conserver la beauté en rehaussant l'éclat du teint.

Eh bien, je vous le dis, méfiez-vous de cette « belle dame » qui tout en rendant les femmes plus belles, on le croyait du moins, n'oubliait pas, à l'occasion, de faire jouer les ciseaux, comme Atropos, sa lugubre patronne.

La belladone, assez commune en France, est l'une des solanées les plus redoutables. C'est une haute plante d'un mètre, tout au



moins, dont les tiges velues et d'un vert légèrement teinté de rouge s'élèvent dans les terrains incultes et les friches désertes. Ses feuilles, dont une fine pubescence ne suffit pas à déguiser la couleur suspecte, sont ovales, molles, sillonnées d'un réseau de pâles nervures et exhalent sous le doigt qui les écrase une odeur vireuse et nauséabonde. D'un calice velu, solitaire et pendant à l'aisselle des feuilles, sort une corolle en forme de clochette allongée qui, de couleur brune ou jaunâtre à la base, s'irise vers le sommet de vilains tons violacés ou livides. A ces fleurs succèdent, en juillet, des baies rondes, luisantes qui noircissent à la maturité.

Eh bien, quand vous rencontrerez, au milieu des décombres qui parfois entourent les

villages, ou dans l'angle d'un vieux mur, cette haute plante dont le grand air ne doit pas vous faire oublier la scélératesse... n'y touchez pas! Ne touchez pas surtout à ses fruits perfides, qui, pareils de forme et de couleur à certaines espèces de cerises, en ont le goût douceâtre et le jus vermeil.

Ah! certes oui, perfides! Parodier la bonne et charmante cerise, quand on est fille de la belladone, quel sacrilège et quelle diabolique astuce! Combien d'enfants vagabonds, séduits par l'aspect et le goût de ces cerises menteuses, sont morts victimes de leur imprudente gourmandise.

Ces victimes abondent, du reste, même en dehors des enfants vagabonds, et l'on en trouve la nomenclature dans les ouvrages des auteurs qui se sont livrés à l'étude des solanées. Répétons après eux quelques-unes de ces histoires.

Ici, c'est un berger qui, voulant se désaltérer en suçant des baies de belladone, expire au bout de quelques heures, en proie à d'horribles convulsions. Ailleurs, on nous raconte que quatre bûcherons avaient aussi mangé des baies de belladone. Deux d'entre eux furent saisis d'une folie furieuse, tandis que les deux autres ne tardèrent pas à succomber.

Autre histoire plus lamentable encore. En 1793, de petits orphelins, qu'on élevait à l'hospice de la Pitié et que l'administration du Jardin des Plantes employait de temps à autre à sarcler les mauvaises herbes, remarquèrent, dans le carré des plantes médicinales, quelques pieds de belladone, dont les fruits les séduisirent. Ils en goûtèrent, en trouvèrent le goût sucré et en mangèrent plusieurs baies. Les suites de cette imprudence ne se firent pas attendre. Quatorze de ces petits malheureux moururent quelques heures après, en proie à de violentes convulsions.

Les auteurs nous racontent encore qu'un détachement français, composé de cent cinquante soldats, campés à Pirna, près de Dresde, s'empoisonnèrent également avec des baies de cette même solanée. Les effets en furent très divers. Tandis que quelques-uns

de ces malheureux tombaient comme foudroyés au pied même de la plante redoutable, plusieurs se traînaient à une certaine distance et expiraient dans les broussailles, tandis que d'autres, encore, saisis de vertige, délirants et furieux, s'enfuyaient au plus profond des bois. Parmi ces derniers, les uns poussaient des cris confus, d'autres demeuraient sans voix ; mais tous, les pupilles dilatées, s'en allaient droit devant eux, tantôt riant d'un rire insensé, tantôt épouvantés par de terrifiantes visions. On les voyait revenir de temps à autre, les membres tremblants et agités de mouvements convulsifs. Toute la nuit, le camp fut troublé par les apparitions successives de ces forcenés qui, la figure ensanglantée par les ronces et attirés de loin par les feux de bivouac, accouraient avec des gestes d'épileptiques et se précipitaient parfois dans les flammes.

Une histoire d'un autre genre, mais non moins tragique et quelque peu mystérieuse, me fut racontée dans un petit village du midi de la France.

Un soir d'été, c'était en 1814, l'on vit arriver à cheval un étranger de haute mine, mais d'allures étranges. Il paraissait fatigué, abattu.

« Connaissez-vous cette plante ? demanda-t-il à un hôtelier — celui-là même qui me raconta l'histoire — et je compris à la description que m'en fit ce dernier qu'il s'agissait de belladone.

— Non, monsieur, répondit l'hôtelier.

— J'ai mangé de ses fruits, reprit l'étranger, et je sens comme un feu qui me brûle. »

L'hôtelier offrit quelque tisane, du thé, parla d'aller chercher un médecin à la petite ville voisine :

« Oh ! ce n'est pas la peine ! fit le voyageur avec un vague geste d'indifférence... Cela passera tout seul, sans doute... » et piquant son cheval, il s'éloigna d'un air quelque peu égaré.

Quelques heures s'étaient écoulées. La nuit était venue, une nuit sereine qu'éclairait la lune, et l'on n'entendait plus que de faibles bruits dans le village qui s'était endormi... lorsque des exclamations confuses et le

galop précipité d'un cheval remirent sur pied quelques-uns des habitants. C'était le cavalier qui revenait. Il passait et repassait dans l'unique rue du village ayant l'air de ne rien voir, bien qu'il jetât sur les gens qu'il rencontrait d'« horribles regards noirs », suivant l'expression de mon narrateur. Puis de nouveau il s'éloigna et les quelques curieux qui le suivirent assistèrent à un bien étrange spectacle. Ils virent le cavalier s'engager dans un chemin rocailleux qui contournait le village, puis subitement s'élancer à l'escalade d'un périlleux sentier tracé par les bergers sur un rocher qui, de haut et presque à pic, surplombe la vallée. Arrivé au sommet, on le vit pousser son cheval vers l'abîme. Longtemps, l'animal épouvanté se cabra furieusement sous l'éperon, lorsqu'un faux pas le fit glisser, puis s'abattre sur le bord du précipice.

Cette minute fut horrible. Sur le fond pâle du ciel se détachait la noire silhouette du groupe. Le cheval qui s'épuisait en vains efforts fut un instant sur le point de se remettre sur pied ; mais le cavalier forcené, poussant des cris furieux et étendant ses bras vers le gouffre, l'entraîna, lui fit perdre l'équilibre... Tous deux roulèrent sur la pente hérissée de pierres aiguës et tombèrent fracassés dans le torrent qui bouillonne tout au fond du ravin que surplombe la colline.

Depuis ce jour, ce lieu sinistre s'appelle la *Roche-du-Cavalier*.

Ce ne sont pas seulement les fruits de la belladone qui occasionnent les terribles cas d'empoisonnement dont nous venons de citer quelques exemples, c'est la plante tout entière, feuilles et fleurs, tiges et racines.

Mues par des passions politiques de tous points injustifiables, et contre lesquelles devraient protester toutes les férocités de la guerre elles-mêmes, des nations se sont quelquefois servies de cette plante pour empoisonner les boissons de leurs ennemis. C'est ainsi que l'historien écossais George Buchanan raconte qu'un breuvage préparé avec une infusion de tiges et de racines de belladone vint changer la face d'un engage-

ment entre Danois et Écossais. Les Danois, traîtreusement empoisonnés par leurs ennemis, furent saisis de délire, se dispersèrent çà et là sur le champ de bataille, où le combat se changea en un massacre abominable.

Parmi les symptômes d'intoxication par la belladone, l'un des plus caractéristiques est celui que les auteurs désignent sous le nom de *carphologie* (mot qui, en grec, signifie poursuite de petits objets). Le malade affecté de ces symptômes croit voir autour de lui courir des insectes, des rats, voltiger des mouches ou de petits oiseaux qu'il s'obstine à poursuivre avec un acharnement fébrile.

M. A. Mangin, dans son ouvrage sur les *Poisons*, raconte l'histoire de deux jeunes garçons empoisonnés par une infusion de

bourrache, à laquelle avaient été ajoutées par mégarde quelques feuilles de belladone et qui, sous l'influence du délire carphologique, furent trouvés au fond d'un jardin se trainant sur les genoux et cherchant à saisir des poussins imaginaires qu'ils croyaient voir courir et voler autour d'eux.

Soyons juste, toutefois. Les méfaits trop nombreux de la belladone ne doivent pas nous empêcher de reconnaître les services qu'elle peut rendre parfois à la thérapeutique. L'atropine est un puissant sédatif, et la belladone atropa mérite, un peu plus qu'aucune de ses sœurs ou cousines, le nom rarement justifié de *solanée*, c'est-à-dire *consolante*.

ED. GRIMARD.

(La suite prochainement.)

## ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

# GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XIX

**Panem et circenses. — Les noces de Mia-Mia.**

Le salon avait été partagé, par une ligne imaginaire, en deux parties d'inégale longueur. D'un côté, tous les sièges disponibles représentaient les stalles d'orchestre, laissant en arrière un large espace pour les spectateurs du « parterre », qui se tenaient debout. De l'autre côté, on avait installé la table, accessoire indispensable à tout prestidigitateur.

Bientôt les invités se présentèrent, et aussitôt que les Européens eurent pris place sur les escabeaux d'honneur, les Matabélés entrèrent un à un, très respectueux, très pénétrés de l'importance de la solennité. C'étaient d'assez beaux hommes, avec les traits ordinaires de la race cafre, et remarquables en général par cette grosseur de la tête dont la tribu tirait vanité et qu'elle prenait soin d'augmenter par tous les artifices possibles. A mesure qu'ils défilaient, le docteur présen-

tait ceux qui lui paraissaient dignes d'une mention spéciale :

« Voici d'abord Mbololo, un garçon de mérite, un excellent cœur qui sait reconnaître un bienfait, une main adroite qui sait rincer les assiettes, une bonne tête qui sait comprendre un ordre... Une des meilleures places à Mbololo!...

« Ngaï-Aï, physionomie ingrate et peu avenante, mais personnage influent; homme à ménager. Que Ngaï-Aï aille se placer près de Mbololo!...

« Voici venir Maka-Tou, court de taille, mais solide de cœur; Bra-Chita, possesseur envié d'une des plus grosses têtes de la tribu; Ugono, caractérisé par un air de ruse et de sournoiserie... Tous se sont également bien tenus devant les « Rhinocéros ». De bonnes places pour tous les trois!...

« Je vois entrer Mzi-Chèchè, chargé de

jours, père d'une nombreuse lignée. Honneur aux patriarches! Qu'on se range pour faire place à Mzi-Chèchè!...

« Mais je ne me trompe pas! Qui vois-je se faufiler parmi les entrants? Sougaro, qui déroba avant-hier le déjeuner d'une pauvre veuve, et même eut l'impudence de gober les œufs de tortue qu'elle s'apprêtait à manger!.. Ta conscience, Sougaro, ne te dit-elle pas que tu es indigne d'entrer ici? Enfin, pour cette fois, je pardonne!... Mais va te cacher au fin fond de la salle! Que je ne voie pas ta tête de garnement sans entrailles!... »

Peu à peu les rangs se tassaient. Aussitôt que le dernier invité fut entré, le docteur alla se placer devant sa table et ouvrit immédiatement la séance.

« Il m'est revenu, dit-il, qu'il y a parmi vous des mauvaises têtes qui mettent en doute le pouvoir des hommes blancs, de ceux qui font présentement la prospérité et le bonheur de la tribu. « Le docteur serait-il capable de nous ôter notre nez et de nous le remettre? » demandent ironiquement ces sceptiques. « Pourrait-il faire repousser des dents arrachées? Et si un guerrier avait la tête tranchée, saurait-il, par hasard, la lui recoller sur les épaules? Ha! ha! il serait bien embarrassé pour le faire, et dès lors, il n'est pas tout-puissant!... » Sans doute, ces gens parlent ainsi par ignorance, et on peut les excuser. Rien ne m'est plus facile que de leur démontrer qu'ils se trompent. Mais si, après avoir assisté à mes opérations, il se trouvait encore des mécontents pour grommeler, je laisse aux bons esprits le souci de décider comment il faut juger de si pauvres cervelles.

Les « bons esprits », c'est-à-dire ceux qui n'avaient encore émis aucun doute séditionnaire, se sentirent tout d'abord gagnés par ce petit exorde, tandis que, devant l'assurance de l'orateur, les autres se sentaient déjà très honteux de leur incrédulité.

« Qui veut que je lui arrache toutes ses dents? » continua le docteur en produisant brusquement une paire de tenailles formidables.

Un frisson d'épouvante parcourut l'assemblée; même parmi les convaincus, personne ne se montra disposé à se soumettre à la terrible épreuve.

« Pour prouver qu'on peut les remettre, il faut d'abord les arracher, n'est-ce pas? Les plus incrédules ne me contesteront pas cela? Allons, je vois que personne parmi les *Grosses Têtes* n'est tenté de s'offrir à l'expérience. Mais rien n'effraie les hommes blancs. Le grand-maitre des armes à feu, qui est aussi grand par le cœur que par l'esprit, ne fera nulle difficulté, j'en suis certain, de me prêter son concours. »

M. Weber, qui n'avait plus une seule dent, et qui, en revanche, possédait un râtelier complet de sa façon, salua sans un mot, se leva et, d'un air stoïque, vint se mettre à la disposition de l'opérateur.

« Excusez, grand-maitre, la liberté que je prends, poursuivit le docteur, mais il est indispensable que chacun voie bien, avant que je commence, l'état de votre mâchoire. »

Sans se faire prier, le bon M. Weber retourna vers les spectateurs; ayant exposé un temps convenable ses trente-deux dents artificielles à l'admiration des Matabélés, il revint se placer auprès de M. Lhomond et prit de lui-même la pose du supplicié sur le fauteuil du dentiste, tandis que Lina pouffait de rire dans ses mains.

Le docteur ouvrit ses tenailles : tout le monde était pantelant. Il les fixe, se piète solidement, donne un tour de poignet, paraît faire un effort puissant... et ramène en triomphe le superbe râtelier, chef-d'œuvre du propriétaire lui-même. Un même cri d'admiration jaillit de toutes les poitrines.

« Ceci, bien entendu, n'est que le commencement, dit le docteur avec calme. Maintenant, cher monsieur, auriez-vous la bonté de montrer encore votre bouche à l'honorable société? »

Déjà très empoignés par la merveilleuse habileté du docteur, les Matabélés considérèrent avec surprise la bouche de M. Weber, ne sachant ce qu'ils devaient plus admirer, du courage de l'opéré ou de l'excellent état

de ses mâchoires après cette violente extraction de dents. Lorsque chacun eut bien regardé, le patient vint se remettre à la disposition de M. Lhomond, qui n'avait pas cessé de brandir au bout des tenailles son glorieux trophée.

« Regardez bien comment je procède ! dit le docteur d'une voix solennelle, car le plus fort est ce qui va suivre ! »

Le grand-maître des armes à feu ouvre une large bouche, montre sans fausse honte une mâchoire complètement démeublée ; le docteur se penche, arrondit le bras, place le râtelier, on entend dans le parfait silence un petit clic !... et le tour est fait. De nouveau, le grand maître possède une denture impeccable.

Ce fut une explosion de joie. Des piétinements, des vociférations, un enthousiasme indescriptible ; des cris d'épouvante, des hennissements de triomphe, des rires glapissants avaient accompagné les diverses phases de l'opération. Les fidèles exultaient sans vergogne et faisaient la nique à ceux qui avaient osé douter ; au surplus, il ne restait plus un seul incrédule. Bien au contraire ! Électrisés par l'exemple de M. Weber, tous auraient voulu l'imiter, et avec des clameurs importunes demandaient qu'on leur arrachât les dents.

Mais le docteur se refusa majestueusement :

« L'heure est passée ! dit-il. Que ceci vous serve de leçon et vous apprenne à obéir toujours sans réplique aux injonctions des hommes blancs !... »

« Toutefois, ajouta M. Lhomond avec condescendance, je ne refuse pas d'accepter le concours de l'un de vous pour la prochaine épreuve. Que celui qui voudra s'avance ! Je suis tout prêt à lui trancher la tête. »

Ce disant, il prend des mains de Gérard un sabre fraîchement fourbi et le brandit d'un air menaçant.

Un silence de consternation tomba dans les rangs. Certes, la foi était grande parmi les spectateurs, et s'il ne se fût agi, par exemple, que d'abattre leur nez, nul doute que, montés comme ils l'étaient, plusieurs se fussent

prêtés à l'expérience. Mais leur tête !... Sapristi ! Cela demandait réflexion !... Toutes laides qu'elles fussent, les Matabélés y tenaient, et nul ne se sentit disposé à s'en séparer, ne fût-ce que pour quelques minutes. Cependant ils ne laissaient pas d'éprouver quelque honte de cette faiblesse, car le courage, après tout, n'était guère ce qui faisait défaut chez les pauvres diables.

Le docteur, voyant ces dispositions, se montra clément :

« J'admets, dit-il avec impartialité, que c'est beaucoup exiger d'un homme que de lui demander sa tête. Et l'opération est en effet si délicate que je ne demanderai pas même à l'un des nôtres de me prêter la sienne, — quoique, vous le savez, les hommes blancs ne craignent rien. Non ! s'il y a une tête qui doit tomber ici, c'est la mienne ! »

A ces paroles magnanimes, un brouhaha d'exclamations se fit entendre, au milieu desquelles on distingua les accents de Mbololo, un fanatique du docteur, qui proposait d'une voix étranglée de se substituer à lui.

« Non, mon fils, non, garde ta caboche ! s'écria M. Lhomond ; mais je l'ai dit souvent, et je le répète : Mbololo est un garçon qui a de l'étoffe !... Et maintenant, ne tardons point ! Gérard Massey, voici le sabre, coupez-moi la tête ! »

Gérard, muni des accessoires nécessaires, qu'il tenait prêts pour les trouver sous sa main à la minute voulue, s'était posté à la droite de M. Lhomond. Sans une hésitation il saisit l'arme fatale, la brandit trois fois dans l'air, puis, d'un mouvement sec, fit le geste de l'exécuteur !...

Toutes les respirations s'étaient arrêtées. De grosses veines sillonnaient les fronts où perlait la sueur de l'angoisse. Et, certes, tous ceux qui ont assisté en pays civilisé à ce curieux tour d'adresse, conviendront qu'il y a là de quoi étonner mieux que des sauvages.

Cependant, sans paraître le moins du monde incommodé de sa nouvelle condition, le docteur avait saisi dans sa main droite la tête fraîchement décollée et, la tenant à bout de bras, la montra plusieurs fois à l'assis-

tance émerveillée. Lorsque chacun, jusqu'au dernier, eut rempli ses yeux de ce spectacle extraordinaire, la tête parla :

« Gérard Massey, aidez-moi à me remettre en place ! »

Gérard fit tomber sur les épaules du décapité un immense capuchon, sorte de cagoule qui descendait jusqu'à la ceinture.

« Est-ce bien ainsi, maître ? demanda le jeune garçon.

— C'est fait ! » répondit une voix caverneuse.

Et le compère ayant enlevé le capuchon, le docteur reparut avec sa tête parfaitement ressoudée.

Par exemple, c'en était fait à tout jamais de l'incrédulité ! Les trépignements et l'admiration étaient devenus du délire. Tout le monde voulut voir de près, s'assurer que la tête était bien vraiment remise en place, que l'ouvrage était proprement fait, — ce dont on put se convaincre quand le docteur eut salué plusieurs fois à droite et à gauche avec affabilité.

Pour le bouquet, il y eut une scène renouvelée de celle de la *Durance*, où l'on vit les hercules de la tribu incapables de soulever le poids le plus léger sous l'influence de la suggestion ; puis, après une période d'ahurissement, accompagnée des rires inextinguibles de l'auditoire, retrouver soudain leur force perdue, et personne plus que M. Brandevin n'apprécia la saveur de la plaisanterie.

« Et maintenant, chers amis, dit M. Lhomond, il n'est, disent les sages de chez nous, si bonne compagnie qui ne se quitte. La séance n'a pas été longue, ce soir, mais nous avons tous besoin de repos, la journée ayant été plus que remplie d'événements et d'émotions. Vous comprendrez, d'ailleurs, que j'éprouve un peu de fatigue... »

Tous les gens raisonnables tombèrent d'accord qu'après s'être fait décapiter, un homme doit nécessairement avoir droit à un bon somme, et les *Grosses Têtes* les plus sensées ayant imposé silence aux amateurs insatiables qui faisaient mine de réclamer encore une merveille supplémentaire, l'auditoire se

retira sans trop rechigner, pressé au fond d'aller conter à de moins favorisés les stupéfiants spectacles de la soirée.

Au matin, tout était mouvement et agitation joyeuse autour de la case royale. Après un repos plus heureux, plus complet que beaucoup d'entre eux n'en avaient goûté depuis longtemps, les voyageurs s'étaient réunis pour un frais déjeuner préparé par M. Brandevin et servi par le fidèle Mbololo, qui s'élevait d'heure en heure au rang de confident et de favori.

Le premier appétit satisfait, on passa aux mille projets de travaux, de perfectionnements, d'embellissements, qui fourmillaient dans toutes les têtes. D'abord on allait adjoindre à la case de M. Massey un second corps de logis destiné aux deux jeunes filles. La construction n'en devait pas être compliquée : planter quelques solides troncs d'arbres, assembler des planches toutes prêtes, tendre de nattes les parois et le sol, et coiffer le tout du cône élégant de feuilles tressées, ce serait l'affaire de deux ou trois jours. M. Weber se chargeait du mobilier ; M. Brandevin, qui avait des connaissances en jardinage, proposa d'enrouler autour des piliers de support quelques plantes grimpantes : jasmains, chèvrefeuilles, roses remontantes, qui prennent si vite, sur cette terre fertile, des proportions et une magnificence inconnues dans nos climats ; il promit aussi de tracer un parterre sous les fenêtres de Colette et de Lina, ce qui les ravit d'aise ; mais la motion de M. Massey, quoique plus prosaïque, parut encore l'idée la plus brillante de toutes. Soupçonnant que les deux pauvres mignonnes devaient se trouver assez mal de coucher sur la dure (car, en dépit des somptueuses peaux de panthères, leur lit n'était pas autre chose), le bon père s'était mis martel en tête et avait imaginé une solution.

« Pourquoi ne commenceriez-vous pas par vous fabriquer des matelas ? dit-il. Nous avons ici tous les éléments nécessaires : crin, duvet, laine admirable. Il ne manquait que la toile, et la voici qui arrive à point. J'opine,

mes enfants, pour que vous commenciez par là.

— Oh, papa, protesta Colette, et les vêtements que nous voulions nous faire! Nous prenez-vous pour des Sybarites!

— Bah! bah! les robes viendront à leur tour. Il faut dormir d'abord! Je gage que vous n'avez pas fermé l'œil de la nuit?

— Pas beaucoup, confessa Lina; mais nous étions si contentes, nous avions tant de projets en tête, que nous n'avons pas trouvé le temps de dormir.

— Fort bien! dit M. Massey en riant; mais nous n'entendons pas du tout que les choses se passent ainsi à l'avenir, n'est-il pas vrai, M. Weber?

— Plait-il? demanda l'inventeur, qui selon son habitude n'avait pas entendu.

— Lina prétend qu'elle n'a pas le temps de dormir, parce qu'elle a trop de choses agréables à penser. Que dites-vous de cela?

— Lina! dit M. Weber, s'armant de la grosse voix et de la sévérité de commande qu'il jugeait l'attribut indispensable de l'autorité paternelle, tu me feras le plaisir de ne pas répéter des choses si déraisonnables. Je t'ordonne de dormir dorénavant!

— Oui, papa, et je serai bien contente de vous obéir, » dit en se jetant à son cou la petite fille, qui avait appris dans ses longues traversées combien peu terrible au fond était la sévérité de cet excellent père, qui jadis la faisait trembler.

Aussitôt le déjeuner fini, on alla visiter la case du grand-maitre des armes à feu et ses ateliers. On vit la forge et l'enclume où M. Weber avait façonné des, ciseaux, aiguilles, tout comme cela se pratiquait avant l'emploi du laminoir et autres inventions modernes, « alors, disent les vieilles chroniques, que la châtelaine faisait savoir au forgeron du village combien d'aiguilles il lui faudrait pour son année ». On fit connaissance avec les *Grosses Têtes*, hommes et femmes, que le grand-maitre employait à ses diverses industries : tissage, vannerie, sculpture au couteau, préparation des planches, poutres, lattes, barreaux, nécessaires à la construction ou au mobilier.

Colette, Lina et Gérard essayèrent tout de suite de parler et de comprendre la langue du pays, et comme ils avaient déjà une assez belle expérience des dialectes africains et de leur très rudimentaire mécanisme, il ne leur fallut pas longtemps pour entrer en rapports directs avec les Matabélés et se faire parmi eux de nombreux amis. Ici, la noire superstition des Barotsés n'était pas en honneur, et tandis que l'imagination tourmentée de Yata s'en allait chercher dans l'innocente beauté de Colette toutes sortes de présages fâcheux, les *Grosses Têtes*, beaucoup plus raisonnables, n'y trouvèrent qu'un motif de confiance et de sympathie.

Les premiers jours parurent très longs, remplis qu'ils étaient, jusqu'à déborder, d'occupations, de récits à faire ou à entendre, de travaux d'installation et des mille surprises d'un pays absolument nouveau. Puis ils coulèrent rapides et presque insensibles, et l'on s'habitua peu à peu à la bienheureuse nouveauté d'être réunis et tranquilles, — non qu'on eût renoncé à retrouver les absents : pas une heure ne s'écoulait que M. Massey n'y pensât; pas un jour où il ne s'entretint avec ses enfants ou ses amis des plans qu'il formait pour l'évasion. Car de sortir de la vallée avec l'assentiment des Matabélés, il n'y fallait pas songer. La présence des Européens leur avait apporté des bienfaits trop précieux et trop tangibles pour qu'ils consentissent à les laisser partir. La sagesse commandait donc de ne rien précipiter et, en attendant l'occasion favorable, d'apporter toutes les améliorations possibles, soit à leur propre situation, soit à la condition des indigènes.

Deux mois s'étaient ainsi écoulés; la plupart des grands projets du début avaient reçu leur exécution; la construction, la couture, le jardinage, la décoration de l'intérieur avaient marché bon train, et dans l'heureuse monotonie de leurs jours Colette et Lina songeaient peu à réclamer des fêtes, lorsqu'elles reçurent une invitation.

Une jeune fille de la tribu, Mia-Mia, em-

ployée au tissage, et avec qui elles avaient fait amitié, allait se marier et les pria à la cérémonie. Le père lui-même, un patriarche vénérable, mais peu vêtu, était venu en personne présenter la requête; on l'avait gracieusement accueillie.

Or la famille de Mia-Mia habitait l'extrémité de la vallée, un coin qui avoisinait la rivière des Hippopotames, passage ouvert sur le pays qu'on avait traversé pour échapper aux Barotsés, et par conséquent propice à la fuite si nos voyageurs avaient pu être tentés de revenir vers cette farouche peuplade. Aussi lorsque Colette et Lina, accompagnées de Gérard et de M. Lhomond, se mirent en route vers ce point, les prudentes *Grosses Têtes* leur adjoignirent une escorte respectable de guerriers, non sans colorer cette mesure du prétexte poli qu'eux aussi étaient invités à la noce.

Au moment où ils arrivaient devant la hutte de Mzi-Chèchè le soleil approchait de son zénith, conjonction favorable choisie par tous les gens prévoyants qui désirent célébrer un mariage sous des auspices heureux. Assis devant l'entrée et les yeux fixés sur le ciel, le père attendait que l'instant précis fût venu pour lui de remplir les fonctions de grand-prêtre.

« Mia-Mia est-elle parée pour la cérémonie? demandèrent les deux jeunes filles après avoir échangé les premières salutations.

— On l'apprête, dit le père avec solennité. Vous pouvez entrer. »

La proposition n'était guère attrayante. Mais les invitées, désireuses de montrer de la cordialité, ne se firent pas prier, et, se glissant comme elles purent à travers l'incommode ouverture, elles pénétrèrent dans l'habitation de leur jeune amie.

Au premier abord elles ne distinguèrent rien du tout, attendu que la chambre était sans fenêtres; une épaisse fumée, accompagnée d'une forte odeur d'étable, régnait dans l'atmosphère, car les Matabélés vivaient fraternellement avec leurs bestiaux. Peu à peu cependant l'œil s'accoutuma à l'obscurité et la vague lueur du feu permit de distinguer

l'héroïne de la fête, qu'on était en train de parer.

L'épousée était, comme son père et comme toute sa tribu, de moyenne stature, de couleur parfaitement noire, de formes assez belles. Le front semblait bien un peu étroit pour l'occiput énorme, la mâchoire un peu proéminente et l'expression absente.

Mais une certaine douceur rêveuse, qui régnait sur tous les visages, témoignait de l'innocence des mœurs ambiantes et prévenait tout d'abord en faveur de ces gens. En reconnaissant Colette et Lina, Mia-Mia leur fit un signe de tête amical. Elle fut bientôt absorbée de nouveau par les soins de sa toilette, car on a beau habiter le fin fond du Matabélé, l'amour de la parure ne perd jamais ses droits.

On finissait justement de l'enduire de l'épaisse couche de graisse et d'huile qui est, dans ces régions, la base de toute toilette bien comprise. Ce cosmétique spécial, outre l'aspect visqueux et gluant qu'il donne à la peau et aux cheveux, a aussi la propriété de leur communiquer un arôme insoutenable pour ceux qu'une longue pratique n'a pas cuirassés contre cet inconvénient; mais il a du moins l'avantage d'éloigner les moustiques, qui sont la plaie de cette partie de la vallée. Et lorsqu'on a été mordu par ces vampires, on se sent réconcilié avec l'onguent nauséabond et prêt à en user, coûte que coûte, plutôt que d'être ainsi dévoré tout vif.

Cependant la toilette de la mariée est poussée activement. La coiffure, ici comme partout, la pièce de résistance, prend de minute en minute un aspect plus imposant. La mode paraît être aux grands fronts, ainsi que chez nous au temps de la « Belle Ferronnière », car la tête de Mia-Mia a été rasée circulairement, comme celle d'un moine franciscain. Sur le sommet, une touffe de cheveux s'élève solitaire, qu'on a tordue, tressée, huilée, gommée de façon à former une assise inébranlable. Sur ce bastion on plante toute une collection de panaches et de plumets; autour du front, artificiellement dénudé, est attachée une bande de cuir d'où pend tout un monde d'anneaux, amulettes et

breloques, qui font un cliquetis incessant. Les oreilles, percées en plusieurs endroits, s'allongent sous le faix des ornements. Les cils ont été soigneusement arrachés; le nez est pourvu de deux anneaux; les dents, enfin, n'ont pas été oubliées. L'esthétique locale n'exige pas, comme en d'autres pays, qu'elles soient noires, mais elle demande qu'elles soient pointues, et un coup de lime appliqué à propos de-ci, de-là, achève de donner à Mia-Mia le sourire de crocodile indispensable en un si beau jour.

Une fois la tête achevée à la satisfaction générale, on procède au complément, relativement facile, de la toilette; elle se compose d'une multitude innombrable de bracelets, bagues, colliers, brassards, ceintures, épaulettes et pendeloques de tous genres.

Pauvre verroterie dont un brocanteur européen ne donnerait pas cinquante centimes, mais qui, néanmoins, dénote une sorte de goût.

Les visiteurs remarquent en particulier un large bracelet de cuir fauve, sur lequel des perles d'un bleu tendre alternent en bandes transversales avec d'autres d'un jaune laitieux, et qui n'est pas d'un trop mauvais effet.

« Après tout, disait le docteur, entre une bande de perles et de turquoises sortant de la rue de la Paix pour embellir le poignet d'une merveilleuse, et cet ornement barbare, la différence n'est que dans le degré du fini : l'intention est la même. »

Jusqu'ici, d'ailleurs, il n'y a aucun reproche sérieux à faire à la toilette de Mia-Mia. Elle pourrait ne pas plaire à l'œil d'un inhabile à discerner la beauté spéciale d'un type inaccoutumé ou d'une mode pour lui nouvelle; mais on ne peut méconnaître qu'elle forme un tout harmonique, où pas une fausse note ne s'est glissée. Mia-Mia, se mouvant avec aisance sous sa fantastique coiffure et au milieu des mille pendeloques qu'une tradition plusieurs fois séculaire lui a appris à porter, présente une figure intéressante de grâce barbare. Si seulement elle savait s'en tenir à cette tradition que lui ont léguée ses aïeules!

Mais, hélas, l'orgueil et la vanité viennent tout gâter!

Il existe depuis un certain nombre d'années, au vestiaire de Mzi-Chèchè, un objet qui fait l'envie, le désespoir et l'admiration de toute la tribu. C'est un habit à queue d'hirondelle, que la forme des basques et la coupe caractéristique des revers indiquent comme ayant appartenu à l'époque du Directoire. Par quelle suite de vicissitudes cet habit militaire est-il venu de place en place s'échouer dans un coin du Matabélé, c'est ce que Mzi-Chèchè ne saurait expliquer. Tout ce qu'il sait, c'est que ce fétiche, fortement jaloué par ses contemporains, a été aux mains de son père et de son grand-père avant lui, et qu'il est d'usage dans sa famille de s'en revêtir aux grandes cérémonies. Les frères et sœurs de Mia-Mia ont tous eu leur jour de triomphe où on les a vus parader sous l'habit d'honneur; elle, la plus jeune, attend encore cette gloire; aussi quand la mère va chercher la défroque et la lui présente d'un geste noble, c'est avec ivresse qu'elle enfile les manches largement tailladées: aucune mariée européenne n'agrafa jamais ses premiers diamants avec plus de joie.

Aux yeux des visiteurs, l'effet est hétéroclite et piteux; mais qu'importe leur verdict? Ils ne sont que quatre! Mia-Mia a pour elle la majorité: elle peut se rire de l'opposition!

Le moment est venu de prononcer des vœux, — non pas éternels, — mais tels qu'en décidera la chance. Le père est allé se percher sur un tertre de verdure qui est situé en face de son habitation. Tous les invités se mettent deux par deux et défilent solennellement devant lui; Mia-Mia ferme la marche, donnant la main à son fiancé, qui n'est autre que Mbololo. Arrivé devant Mzi-Chèchè, le jeune couple s'arrête, tandis que les autres se forment en demi-cercle. Un jeune négrillon présente à l'ancien une coquille. Le patriarche la prend, élève le bras, la jette avec force contre une large pierre disposée à cet effet. La coquille se brise, le négrillon se précipite, ramasse les morceaux, les remet à l'ancien, qui les compte soigneusement. Ils sont au

nombre de sept : les époux sont mariés pour sept ans. Ce n'est pas plus compliqué!

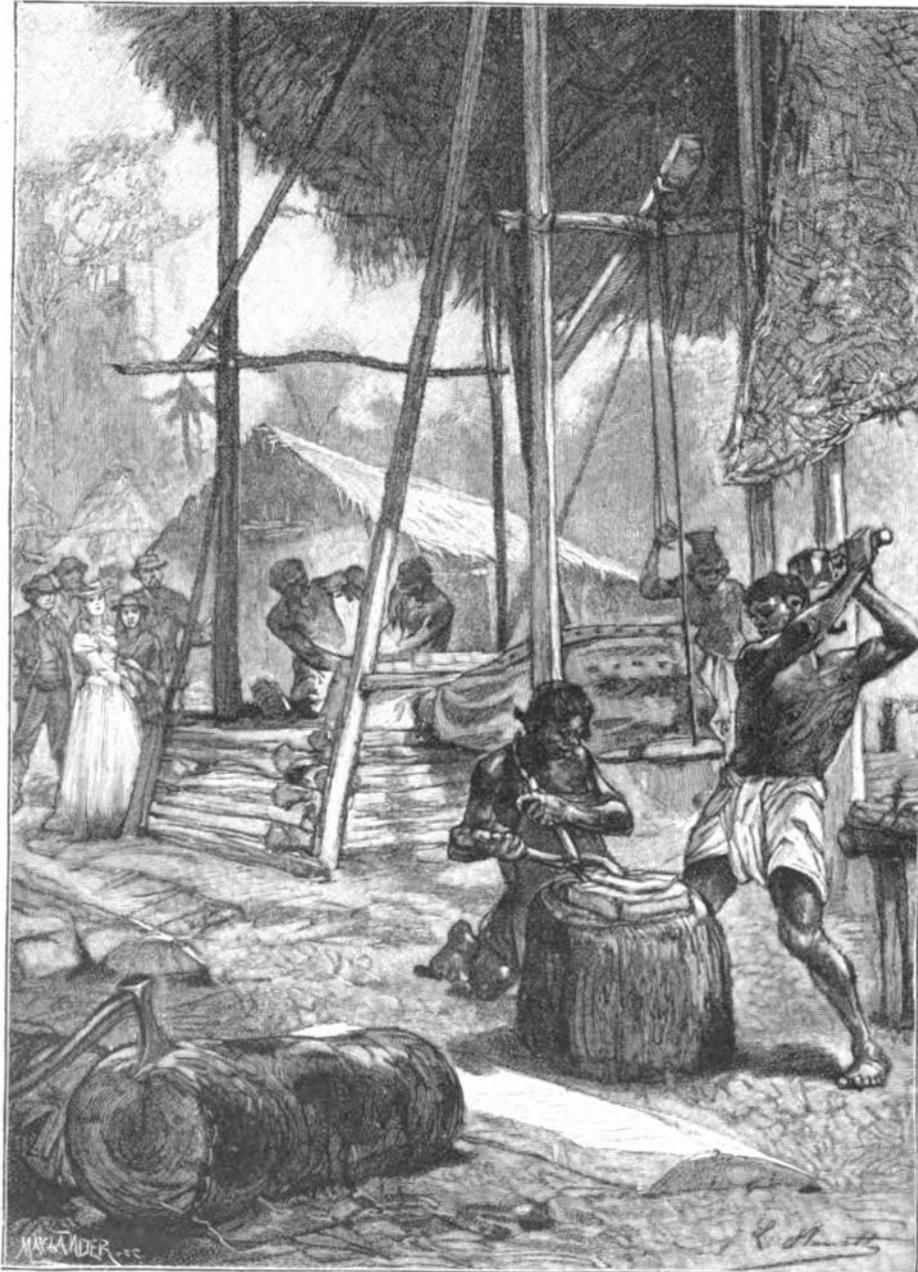
On est libre maintenant de s'adonner aux

le menu du banquet. Mais le rusé Mzi-Chèchè, un des fins politiques de la tribu, a su ce qu'il faisait en priant les visages blancs à la

fête; il s'est bien douté que les nobles convives n'arriveraient pas les mains vides!

Son attente n'est pas déçue. L'heure est venue de déballer certain panier mystérieux, et l'on en voit sortir, l'une après l'autre, des pâtisseries et friandises de la façon de M. Brandevin, si fort prisées par les *Grosses-Têtes*, accompagnées d'un service de table complet pour l'épousée.

Vraiment Mia-Mia se marie sous d'heureux auspices, d'autant plus que le nombre



douceurs de la table. Du mouton, de la chèvre, du buffle « nature » ou à peu près flambé, par concession aux préjugés des invités européens, du dhoura pilé entre deux pierres et des fruits à profusion, le tout pris avec les doigts et arrosé d'eau claire, tel est

sept est bien connu pour être de bon augure. Ajoutez à cela la présence d'étrangers de distinction à ces noces : il en sera longtemps parlé dans les innocents commérages de la tribu.

(La suite prochainement.)

ANDRÉ LAURIE.



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XIV

Onze ans en quelques pages.



Le titre donné à ce chapitre indique que les aventures de William Guy et de ses compagnons après la destruction de la goélette anglaise, les détails de leur existence sur l'île Tsalal depuis le départ d'Arthur Pym et de Dirk Peters, vont être très succinctement racontés.

Transportés à la caverne, William Guy et les trois autres matelots, Trinkle, Roberts, Covin, avaient pu être rappelés à la vie. En réalité, c'était la faim — rien que la faim — qui avait réduit ces malheureux à un état de faiblesse voisin de la mort.

Un peu de nourriture prise avec modération et quelques tasses de thé brûlant, additionné de whisky, leur rendirent presque aussitôt des forces.

Je n'insiste pas sur la scène d'attendrissement, dont nous fûmes émus jusqu'au fond de l'âme, lorsque William reconnut son frère Len. Les larmes nous vinrent aux yeux en même temps que les remerciements envers la Providence nous venaient aux lèvres. Ce que nous réservait l'avenir, nous n'y songions même pas, tout à la joie du présent, et qui

sait si notre situation n'allait pas changer, grâce à l'arrivée de cette embarcation au rivage d'Halbrane-Land?...

Je dois dire que William Guy, avant d'entamer son histoire, fut mis au courant de nos propres aventures. En peu de mots, il apprit ce qu'il avait hâte d'apprendre, — la rencontre du cadavre de Patterson, le voyage de notre goélette jusqu'à l'île Tsalal, son départ pour de plus hautes latitudes, son naufrage au pied de l'ice-berg, enfin la trahison d'une partie de l'équipage qui nous avait abandonnés sur cette terre.

Il connut également ce que Dirk Peters savait de relatif à Arthur Pym, et aussi sur quelles hypothèses peu fondées reposait l'espoir du métis de retrouver son compagnon, dont la mort ne faisait pas plus doute pour William Guy que celle des autres marins de la *Jane*, écrasés sous les collines de Klock-Klock.

A ce récit, William Guy répondit par le résumé des onze ans qu'il avait passés sur l'île Tsalal.

On ne l'a point oublié, le 8 février 1828,

l'équipage de la *Jane*, n'ayant aucunement lieu de soupçonner la mauvaise foi de la population tsalalaise et de son chef Too-Wit, débarqua, afin de se rendre au village de Klock-Klock, non sans avoir mis en état de défense la goélette à bord de laquelle six hommes étaient restés.

L'équipage, en comptant le capitaine William, le second Patterson, Arthur Pym et Dirk Peters, formait un groupe de trente-deux hommes armés de fusils, de pistolets et de couteaux. Le chien Tigre l'accompagnait.

Arrivée à l'étroite gorge qui conduisait au village, précédée et suivie des nombreux guerriers de Too-Wit, la petite troupe se divisa. Arthur Pym, Dirk Peters et le matelot Allen s'engagèrent à travers une fissure de la colline. A partir de ce moment, leurs compagnons ne devaient plus les revoir.

En effet, à peu de temps de là, une secousse se fit sentir. La colline opposée s'abattit d'un bloc, ensevelissant William Guy et ses vingt-huit compagnons.

De ces malheureux, vingt-deux furent écrasés du coup, et leurs cadavres ne furent jamais retrouvés sous cette masse de terre.

Sept, miraculeusement abrités au fond d'une large déchirure de la colline, avaient survécu. C'étaient William Guy, Patterson, Roberts, Covin, Trinkle, — plus Forbes et Lexton, morts depuis. Quant à Tigre, avait-il péri sous l'éboulement, ou avait-il échappé, ils l'ignoraient.

Cependant William Guy et ses six compagnons ne pouvaient demeurer en cet endroit étroit et obscur, où l'air respirable ne tarderait pas à manquer. Ainsi que l'avait tout d'abord pensé Arthur Pym, ils s'étaient crus victimes d'un tremblement de terre. Mais, ainsi que lui, ils allaient reconnaître que, si la gorge était comblée par les débris cahotiques de plus d'un million de tonnes de terre et de pierres, c'est que cet éboulement avait été artificiellement préparé par Too-Wit et les insulaires de Tsalal. Comme Arthur Pym, il leur fallut, le plus vite possible, échapper à la noirceur des ténèbres, au défaut d'air, aux exhalaisons suffocantes de la terre humide, —

alors que, pour employer les expressions du récit, « ils se trouvaient exilés au delà des confins les plus lointains de l'espérance et qu'ils étaient dans la condition spéciale des morts ».

De même que dans la colline de gauche, il existait des labyrinthes à travers la colline de droite, et ce fut en rampant le long de ces sombres couloirs que William Guy, Patterson et les autres atteignirent une cavité où le jour et l'air pénétraient en abondance.

C'est de là qu'ils virent, eux aussi, l'attaque de la *Jane* par une soixantaine de pirogues, la défense des six hommes demeurés à bord, les pierriers vomissant boulets ramés et mitraille, l'envahissement de la goélette par les sauvages, enfin l'explosion finale qui causa la mort d'un millier d'indigènes en même temps que la destruction complète du navire.

Too-Wit et les Tsalalais furent d'abord épouvantés des effets de cette explosion, mais peut-être encore plus désappointés. Leurs instincts de pillage ne pourraient être satisfaits, puisque, de la coque, du grément, de la cargaison, il ne restait plus que des épaves sans valeur. Comme ils devaient supposer que l'équipage avait également péri dans l'éboulement de la colline, ils n'avaient pas eu la pensée que quelques-uns eussent survécu. De là vint que Arthur Pym et Dirk Peters, d'une part, William Guy et les siens de l'autre, purent, sans être inquiétés, séjourner au fond des labyrinthes de Klock-Klock, où ils se nourrirent de la chair de ces butors dont il était facile de s'emparer à la main, et du fruit des nombreux noisetiers qui poussaient sur les flancs de la colline. Quant au feu, ils s'en procurèrent en frottant des morceaux de bois tendre contre des morceaux de bois dur, dont il y avait quantité autour d'eux.

Enfin, après sept jours de séquestration, si Arthur Pym et le métis parvinrent — on le sait — à quitter leur cachette, à descendre au rivage, à s'emparer d'une embarcation, à abandonner l'île Tsalal, William Guy et ses compagnons n'avaient pas trouvé jusqu'alors l'occasion de s'enfuir.

A vingt et un jours de là, le capitaine de la

*Jane* et les siens, toujours enfermés dans le labyrinthe, voyaient arriver le moment où ces oiseaux dont ils vivaient leur feraient défaut. Afin d'échapper à la faim, — sinon à la soif, puisqu'une source intérieure leur procurait une eau limpide, — il n'y avait qu'un moyen : c'était de gagner le littoral, puis de s'aventurer au large dans une embarcation indigène... Il est vrai, où les fugitifs iraient-ils et que deviendraient-ils sans provisions?... Néanmoins, ils n'eussent pas hésité à tenter l'aventure s'ils avaient pu profiter de quelques heures de nuit. Or, à cette époque, le soleil ne se couchait pas encore derrière l'horizon du quatre-vingt-quatrième parallèle.

Il est donc probable que la mort fût venue mettre un terme à tant de misères, si la situation n'eût changé dans les circonstances que voici.

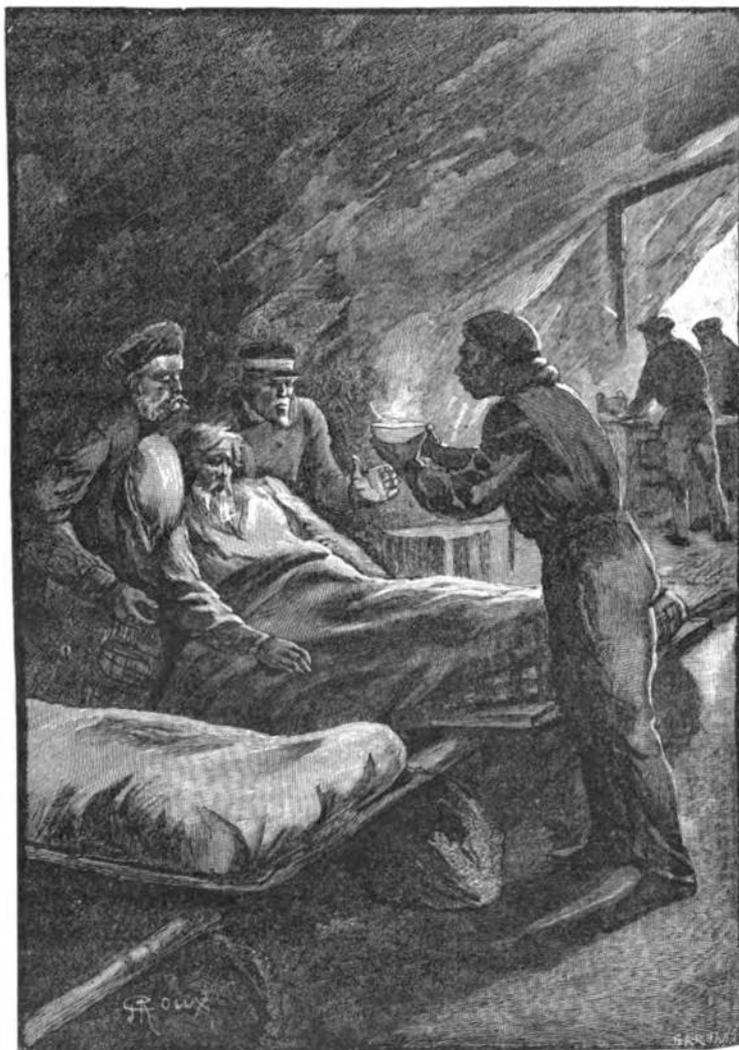
Un matin, — c'était le 22 février, — dans la matinée, William Guy et Patterson, dévorés d'inquiétude, causaient à l'orifice de la cavité qui donnait sur la campagne. Ils ne savaient plus comment subvenir aux besoins de sept personnes, réduites alors à se nourrir uniquement de noisettes, ce qui leur causait de violentes douleurs de tête et d'intestins. Ils apercevaient bien de grosses tortues rampant sur le rivage. Mais comment se fussent-ils risqués à les rejoindre, puisque des centaines de Tsalalais occupaient les grèves, allant, venant, vaquant à leurs occupations, en poussant leur éternel cri de *tékéli-li*.

Soudain, cette foule parut en proie à une extraordinaire agitation. Hommes, femmes, enfants, se dispersèrent de tous les côtés. Quelques sauvages se jetèrent même dans

leurs canots comme si un terrible danger les menaçait...

Que se passait-il?...

William Guy et ses compagnons eurent



bientôt l'explication du tumulte qui se produisait sur cette partie du littoral de l'île.

Un animal, un quadrupède, venait d'apparaître, et, se précipitant au milieu des insulaires, il s'acharnait à les mordre, il leur sautait à la gorge, tandis que sa bouche écumante vomissait de rauques hurlements.

Et cependant il était seul, ce quadrupède, et on pouvait l'accabler de pierres ou de flèches... Pourquoi donc des centaines de sauvages manifestaient-ils une pareille épouvante, pourquoi prenaient-ils la fuite, pourquoi paraissaient-ils ne pas oser se défendre

contre l'animal qui s'élançait sur eux?...

L'animal était blanc de poil, et, à sa vue, se produisait ce phénomène observé déjà, cette inexplicable horreur du blanc commune à tous les indigènes de Tsalal... Non ! on ne saurait se figurer avec quelle frayeur ils poussaient, avec leur *tékéli-li*, ces cris d'*ana-moo-moo* et de *lama-lama* !

Et, quelle fut la surprise de William Guy et de ses compagnons, lorsqu'ils reconnurent le chien Tigre !...

Oui ! Tigre, qui, échappé à l'effondrement de la colline, s'était sauvé à l'intérieur de l'île... Et, après avoir rôdé aux alentours de Klock-Klock pendant quelques jours, le voici qui était revenu, jetant l'effroi parmi ces sauvages...

On se souvient que le pauvre animal avait déjà éprouvé les atteintes de l'hydrophobie dans la cale du *Grampus*?... Eh bien, cette fois, il était enragé... oui ! enragé, et menaçait de ses morsures toute cette population affolée...

Voilà pourquoi la plupart des Tsalalais avaient pris la fuite, et aussi leur chef Too-Wit et aussi les Wampos, qui sont les principaux personnages de Klock-Klock !... Ce fut dans ces extraordinaires circonstances qu'ils abandonnèrent non seulement le village, mais l'île, où nulle puissance n'aurait pu les retenir, où ils ne devaient point remettre le pied !...

Cependant, si les canots suffirent à en transporter le plus grand nombre sur les îles voisines, plusieurs centaines d'indigènes avaient dû rester à Tsalal, faute de moyens de s'enfuir. Quelques-uns ayant été mordus par Tigre, des cas de rage s'étaient déclarés, après une assez courte période d'incubation. Alors — spectacle dont il est impossible de retracer l'horreur — ils s'étaient précipités les uns sur les autres, ils s'étaient déchirés à coups de dents... Et les ossements que nous avons rencontrés aux environs de Klock-Klock, c'étaient ceux de ces sauvages, qui, depuis onze années, blanchissaient à cette place !...

Quant au malheureux chien, il était allé

mourir en un coin de ce littoral, où Dirk Peters avait retrouvé son squelette, auquel tenait encore un collier gravé du nom d'Arthur Pym...

Ainsi, c'est à cette catastrophe — et la puissance géniale d'un Edgar Poë était certes capable de l'imaginer — que fut dû l'abandon définitif de Tsalal. Réfugiés dans l'archipel du sud-ouest, les indigènes avaient pour jamais quitté cette île, où « l'animal blanc » venait d'apporter l'épouvante et la mort...

Puis, après que ceux qui n'avaient pu s'enfuir eurent péri jusqu'au dernier dans cette épidémie de rage, William Guy, Patterson, Trinkle, Covin, Roberts, Forbes, Lexton, se hasardèrent à sortir du labyrinthe, où ils étaient à la veille de mourir de faim.

Durant les années qui suivirent, quelle fut l'existence des sept survivants de cette expédition?...

En somme, elle avait été moins pénible qu'on ne l'aurait dû croire. Leur vie leur était assurée par les productions naturelles d'un sol extrêmement fertile et la présence d'un certain nombre d'animaux domestiques. Il ne leur manquait que les moyens d'abandonner Tsalal, de revenir vers la banquise, de franchir ce cercle antarctique dont la *Jane* avait forcé le passage au prix de mille dangers, menacée par la furie des tempêtes, le choc des glaces, les rafales de grêle et de neige !

Quant à construire un canot capable d'affronter un aussi long et périlleux voyage, comment William Guy et ses compagnons l'auraient-ils fait, faute des outils nécessaires, et alors qu'ils en étaient réduits à leurs seules armes, fusils, pistolets et coutelas?...

Donc, il n'y avait à se préoccuper que de s'installer du mieux possible, en attendant une occasion de quitter l'île. Et d'où pourrait-elle venir, si ce n'est de l'un de ces hasards dont dispose seule la Providence?...

Et, en premier lieu, sur l'avis du capitaine et du second, on résolut d'établir un campement sur la côte du nord-ouest. Du village de Klock-Klock, on n'apercevait pas le large. Or il importait d'être constamment en vue de la mer, pour le cas — si improbable, hélas ! —

où quelque bâtiment apparaîtrait sur les parages de Tsalal...

Le capitaine William Guy, Patterson et leurs cinq compagnons redescendirent donc à travers le ravin à demi rempli des décombres de la colline, au milieu des scories friables, des blocs de granit noir et de marne grenailée, où scintillaient des points métalliques. Tel s'était présenté aux yeux d'Arthur Pym l'aspect de ces lugubres régions, « qui, dit-il, marquaient l'emplacement de la Babylone en ruines !... »

Avant de quitter cette gorge, William Guy eut la pensée d'explorer la faille de droite, où Arthur Pym, Dirk Peters et Allen avaient disparu. Cette faille étant obstruée, il lui fut impossible de pénétrer à l'intérieur du massif. Aussi ne connut-il jamais l'existence de ce labyrinthe naturel ou artificiel, qui faisait le pendant de celui qu'il venait d'abandonner, lesquels communiquaient peut-être l'un avec l'autre sous le lit desséché du torrent.

Après avoir franchi cette barrière cahotique qui interceptait la route du nord, la petite troupe se dirigea rapidement vers le nord-ouest.

Là, sur le littoral, à trois milles environ de Klock-Klock, on procéda à une installation définitive au fond d'une grotte à peu près semblable à celle que nous occupions actuellement sur la côte d'Halbrane-Land.

Et c'est en cet endroit que, pendant de longues et désespérantes années, les sept survivants de la *Jane* vécurent, comme nous allions le faire nous-mêmes, il est vrai, dans des conditions meilleures, puisque la fertilité du sol de Tsalal offrait des ressources qui manquaient à celui d'Halbrane-Land. En

réalité, si nous étions condamnés à périr, lorsque nos provisions seraient épuisées, eux ne l'étaient pas. Ils pouvaient indéfiniment attendre... et ils attendirent...

Ce qui ne faisait aucun doute dans leur es-



prit, c'est que Arthur Pym, Dirk Peters et Allen avaient péri dans l'éboulement — et ce n'était que trop certain pour ce dernier. En effet, auraient-ils jamais imaginé qu'Arthur Pym et le métis, après s'être emparés d'un canot, avaient pu prendre la mer?...

Ainsi que nous le dit William Guy, aucun incident ne vint rompre la monotonie de cette existence de onze années, aucun, — pas même l'apparition des insulaires, auxquels l'épouvante interdisait l'approche de l'île Tsalal. Nul danger ne les avait menacés pendant

cette période. D'autre part, à mesure qu'elle se prolongeait, ils perdaient de plus en plus l'espoir d'être jamais recueillis. Au début, avec le retour de la belle saison, quand la mer redevenait libre, ils s'étaient dit qu'un navire serait envoyé à la recherche de la *Jane*. Mais, lorsque quatre ou cinq ans se furent écoulés, ils perdirent toute espérance...

En même temps que les produits du sol, — et parmi eux ces précieuses plantes antiscorbutiques, le cochléaria, le céleri brun, qui abondaient aux environs de la caverne, — William Guy avait ramené du village une certaine quantité de volatiles, des poules, des canards d'espèce excellente, et aussi nombre de ces porcs noirs, très multipliés sur l'île. En outre, sans avoir besoin de recourir aux armes à feu, il fut aisé d'abattre des butors au plumage d'un noir de jais. A ces diverses ressources alimentaires, il convenait d'ajouter les centaines d'œufs d'albatros et de tortues galapagos, enfouis dans le sable des grèves, et rien que ces tortues, de dimensions énormes, d'une chair salubre et nourrissante, auraient suffi aux hiverneurs de l'Antarctide.

Restaient encore les inépuisables réserves de la mer, de ce Jane-Sund, où foisonnaient toutes sortes de poissons jusqu'au fond des criques, — des saumons, des morues, des raies, des antoys, des soles, des rougets, des mullets, des carrelets, des scares, et aussi, sans parler des mollusques, ces savoureuses biches de mer, dont la goélette anglaise comptait prendre une cargaison afin de la vendre sur les marchés du Céleste Empire.

Il n'y a pas lieu de s'étendre sur cette période, qui va de l'année 1828 à l'année 1839. Certes, les hivers furent très durs. En effet, si l'été faisait généreusement sentir sa bienfaisante influence aux îles du groupe Tsalal, la mauvaise saison, avec son cortège de neiges, de pluies, de rafales, de tourmentes, ne lui épargnait pas ses rigueurs. Le terrible froid régnait en maître sur tout le domaine des terres antarctiques. La mer, encombrée de glaces flottantes, se solidifiait pour six à sept mois. Il fallait attendre la réapparition du soleil avant de retrouver ces eaux libres,

telles que les avait vues Arthur Pym, telles que nous les avions rencontrées depuis la banquise.

En somme, l'existence avait été relativement facile à l'île de Tsalal. En serait-il ainsi sur ce littoral aride d'Halbrane-Land que nous occupions? Si abondantes qu'elles fussent, nos provisions finiraient par s'épuiser, et, l'hiver venu, les tortues ne regagnaient-elles pas de plus basses latitudes?...

Ce qui est certain, c'est que, sept mois auparavant, le capitaine William Guy n'avait pas encore perdu un seul de ceux qui s'étaient tirés sains et saufs du guet-apens de Klock-Klock, et cela, grâce à leur robuste constitution, à leur remarquable endurance, à leur grande force de caractère... Hélas! le malheur allait bientôt s'abattre sur eux.

Le mois de mai arrivé, — qui correspond en ces contrées au mois de novembre de l'hémisphère septentrional, — déjà commençaient à dériver, au large de Tsalal, les glaces que le courant entraînait vers le nord.

Un jour, l'un des sept hommes ne rentra pas à la caverne. On l'appela, on l'attendit, on se mit à sa recherche... Ce fut en vain. Victime de quelque accident, noyé sans doute, il ne reparut pas... il ne devait pas reparaitre.

C'était Patterson, le second de la *Jane*, le fidèle compagnon de William Guy.

Quelle douleur causa à tous ces braves gens cette disparition de l'un d'eux, de l'un des meilleurs!... Et n'était-ce pas le présage de prochaines catastrophes?...

Or, ce que William Guy ignorait, ce que nous lui apprimes alors, c'est que Patterson — dans quelles circonstances, on ne le saurait jamais — avait été emporté à la surface d'un glaçon sur lequel il allait mourir de faim. Et c'était sur ce glaçon, parvenu à la hauteur des îles du Prince-Édouard, rongé par les eaux plus chaudes, et près de se dissoudre, que le bosseman avait découvert le cadavre du second de la *Jane*...

Lorsque le capitaine Len Guy eut raconté comment, grâce aux notes trouvées dans la poche de son malheureux compagnon, l'*Halbrane* s'était dirigée vers les mers antar-

tiques, son frère ne put retenir de grosses larmes...

A la suite de ce premier malheur, d'autres survinrent.

Les sept survivants de la *Jane* n'étaient plus que six, et bientôt ils n'allèrent plus être que quatre, après avoir été réduits à chercher leur salut dans la fuite.

En effet, la disparition de Patterson ne datait que de cinq mois, lorsque, au milieu d'octobre, un tremblement de terre vint bouleverser l'île Tsalal de fond en comble, en même temps qu'il anéantissait presque entièrement le groupe du sud-ouest.

On ne saurait se figurer avec quelle violence s'accomplit ce bouleversement. Nous avons pu en juger, lorsque le canot de notre goélette avait accosté la falaise rocheuse indiquée par Arthur Pym. Assurément, William Guy et ses cinq compagnons n'eussent pas tardé à succomber, s'ils n'avaient eu le moyen de fuir cette île qui maintenant se refusait à les nourrir.

Deux jours après, à quelques centaines de toises de leur caverne, le courant amena un canot qui avait été entraîné au large de l'archipel du sud-ouest.

Charger cette embarcation d'autant de provisions qu'elle en pouvait contenir, s'y embarquer pour abandonner l'île devenue inhabitable, c'est ce que William Guy, Roberts, Covin, Trinkle, Forbes et Lexton voulurent faire sans attendre même vingt-quatre heures.

Par malheur, il régnait alors une brise d'une violence extrême, due aux phénomènes sismiques qui avaient troublé les profondeurs du sol comme les profondeurs du ciel. Résister à cette brise ne fut pas possible, et elle rejeta l'embarcation vers le sud, livrée à ce courant auquel obéissait notre ice-berg, lorsqu'il dérivait jusqu'au littoral d'Halbrane-Land.

Pendant deux mois et demi, les malheureux allèrent ainsi à travers la mer libre, sans parvenir à modifier leur direction. Ce fut seulement le 2 janvier de la présente année 1840 qu'ils aperçurent une terre, — celle précisément que baignait à l'est le Jane-Sund.

Or, ce que nous avons reconnu déjà, c'est que cette terre n'était pas éloignée de cinquante milles d'Halbrane-Land. Oui! telle était la distance, relativement faible, qui nous séparait de ceux que nous avons cherchés si loin à travers les régions antarctiques, et que nous n'espérions plus revoir!

C'était beaucoup plus dans le sud-est, par rapport à nous, que l'embarcation de William Guy avait atterri. Mais, là, quelle différence avec l'île Tsalal, ou plutôt quelle ressemblance avec Halbrane-Land! Un sol impropre à la culture, rien que du sable et des roches, ni arbres, ni arbustes, ni plantes d'aucune sorte! Aussi, leurs provisions presque épuisées, William Guy et ses compagnons furent-ils bientôt réduits à l'extrême misère, et deux succombèrent, Forbes et Lexton...

Les quatre autres, William Guy, Roberts, Covin et Trinkle, ne voulurent pas demeurer un jour de plus sur cette côte où ils étaient condamnés à mourir de faim. Avec le peu de vivres qui leur restait, ils s'embarquèrent dans le canot et se livrèrent une seconde fois au courant, sans avoir été à même, faute d'instruments, de relever leur position.

Or, comme ils naviguèrent vingt-cinq jours dans ces conditions, leurs ressources s'épuisèrent, et ils étaient à la veille de succomber, n'ayant pas mangé depuis quarante-huit heures, lorsque l'embarcation, au fond de laquelle ils gisaient inanimés, parut en vue d'Halbrane-Land.

C'est à cet instant que le bosseman l'aperçut, et Dirk Peters, s'étant jeté à la mer pour la rejoindre, avait manœuvré de manière à la ramener vers le rivage.

Au moment où il mettait le pied dans le canot, le métis avait reconnu le capitaine de la *Jane* et les matelots Roberts, Trinkle, Covin. Après s'être assuré qu'ils respiraient encore, il prit les pagaies, nagea vers la terre, et, lorsqu'il ne fut plus qu'à une encablure, soulevant la tête de William Guy :

« Vivant... vivant! » avait-il crié d'une voix si puissante qu'elle arriva jusqu'à nous.

Et maintenant, les deux frères étaient enfin réunis sur ce coin perdu d'Halbrane-Land.

## XV

## Le sphinx des glaces.

A deux jours de là, sur ce point du littoral antarctique, il ne restait plus un seul des survivants des deux goélettes.

Ce fut le 21 février, à six heures du matin, que l'embarcation, dans laquelle nous étions au nombre de treize, quitta la petite crique et doubla la pointe d'Halbrane-Land.

Dès l'avant-veille nous avions discuté la question du départ. Si elle devait être résolue affirmativement, il ne fallait pas différer d'un jour à prendre le large. Pendant un mois encore, — un mois au plus, — la navigation serait possible sur cette portion de mer comprise entre les quatre-vingt-sixième et soixante-dixième parallèles, c'est-à-dire jusqu'aux latitudes ordinairement barrées par la banquise. Puis, au delà, si nous parvenions à nous dégager, peut-être aurions-nous la chance de rencontrer quelque baleinier finissant la saison de pêche, ou — qui sait? — un bâtiment anglais, français ou américain, achevant une campagne de découvertes sur les limites de l'océan austral?... Passé la mi-mars, ces parages seraient délaissés des navigateurs comme des pêcheurs, et tout espoir d'être recueilli devrait être abandonné.

On s'était d'abord demandé s'il n'y aurait pas avantage à hiverner là où nous eussions été contraints de le faire avant l'arrivée de William Guy, à s'installer pour les sept ou huit mois d'hiver de cette région que les longues ténèbres et les froids excessifs ne tarderaient pas d'envahir. Au commencement de l'été prochain, alors que la mer serait redevenue libre, l'embarcation aurait fait route vers l'océan Pacifique, et nous aurions eu plus de temps pour franchir le millier de milles qui nous en séparaient. N'eût-ce pas été acte de prudence et de sagesse?...

Cependant, si résignés que nous fussions, comment ne pas s'effrayer à la pensée d'un hivernage sur cette côte, bien que la caverne nous offrit un suffisant abri, bien que les conditions de la vie y fussent assurées, du moins en ce qui concernait la nourriture?... Oui!

résignés... on l'est tant que la résignation est commandée par les circonstances... Mais, à présent que l'occasion se présentait de partir, comment ne pas faire un dernier effort en vue d'un prochain rapatriement, comment ne pas tenter ce qu'avait tenté Hearne avec ses compagnons et dans des conditions infiniment plus favorables?...

Le pour et le contre de la question furent examinés de très près. Après avis demandé à chacun, on fit valoir que, à la rigueur, si quelque obstacle arrêtait la navigation, l'embarcation pourrait toujours regagner cette partie de côte, dont nous connaissions l'exact gisement. Le capitaine de la *Jane* se montra très partisan d'un départ immédiat, dont Len Guy et Jem West ne redoutaient point les conséquences. Je me rangeai volontiers à leur avis, que partagèrent nos compagnons.

Seul, Hurliguerly opposa quelque résistance. Il lui semblait imprudent de laisser le certain pour l'incertain... Trois ou quatre semaines seulement pour cette distance comprise entre Halbrane-Land et le cercle antarctique, serait-ce assez?... Et comment, s'il le fallait, revenir contre le courant qui portait au nord?... Enfin le bosseman fit valoir certains arguments qui méritaient d'être pesés. Toutefois, je dois le dire, il n'y eut qu'Endicott à se ranger de son bord, par l'habitude qu'il avait d'envisager les choses sous le même angle que lui. D'ailleurs, tout cela discuté et bien discuté, Hurliguerly se déclara prêt à partir, puisque nous étions tous de cet avis.

Les préparatifs furent achevés à bref délai, et c'est pourquoi, le 21, dès sept heures du matin, grâce à la double action du courant et du vent, la pointe d'Halbrane-Land nous restait à cinq milles en arrière. Dans l'après-midi s'effacèrent graduellement les hauteurs qui dominaient cette partie du littoral, dont la plus élevée nous avait permis d'apercevoir la terre sur la rive ouest du Jane-Sund.

Notre canot était une de ces embarcations qui sont en usage dans l'archipel de Tsalal

pour la communication entre les îles. Nous savions, d'après le récit d'Arthur Pym, que ces canots ressemblaient les uns à des radeaux ou à des bateaux plats, les autres à des pirogues à balancier, — la plupart très solides. A la dernière catégorie appartenait celui que nous montions, long d'une quarantaine de pieds, large de six, l'arrière et l'avant de forme relevée, — ce qui permettait d'éviter les virages, — et il se manœuvrait avec plusieurs paires de pagaies.

Ce que je dois faire particulièrement observer, c'est que, dans la construction de ce canot, il n'entrait pas un seul morceau de fer, — ni clous, ni chevilles, ni semelles, pas plus à l'étrave qu'à l'étambot, ce métal étant absolument inconnu des Tsalalais. Des ligatures faites d'une sorte de liane, ayant la résistance d'un fil de cuivre, assuraient l'adhérence du bordé avec autant de solidité que le plus serré des rivetages. L'étope était remplacée par une mousse sur laquelle s'appliquait un brai de gomme, qui prenait une dureté métallique au contact de l'eau.

Telle était cette embarcation, à laquelle nous donnâmes le nom de *Paracuta*, — celui d'un poisson de ces parages, qui était assez grossièrement sculpté sur le plat-bord.

Le *Paracuta* avait été chargé d'autant d'objets qu'il en pouvait contenir, sans trop gêner les passagers destinés à y prendre place — vêtements, couvertures, chemises, vareuses, caleçons, pantalons de grosse laine et capotes cirées, quelques voiles, quelques espars, grappins, avirons, gaffes, puis des instruments pour faire le point, des armes et des munitions dont nous aurions peut-être l'occasion de nous servir, fusils, pistolets, carabines, poudre, plomb et balles. La cargaison se composait de plusieurs barils d'eau douce, de whisky et de gin, de caisses de farine, de viande au demi-sel, de légumes secs, d'une bonne

réserve de café et de thé. On y avait joint un petit fourneau et plusieurs sacs de charbon pour alimenter ce fourneau pendant quelques semaines. Il est vrai, si nous ne parvenions pas à dépasser la banquise, s'il fallait hiverner au milieu des icefields, comme ces ressources ne tarderaient pas à s'épuiser, tous nos efforts devraient alors tendre à revenir vers Halbrane-Land, où la cargaison de la goélette devait assurer notre existence pendant de longs mois encore.

Eh bien, — même si nous n'y réussissions pas, — y aurait-il lieu de perdre tout espoir?... Non, et il est dans la nature humaine de se rattacher à la moindre de ses lueurs. Je me souvenais de ce qu'Edgar Poë dit de l'Ange du bizarre, « ce génie qui préside aux contretemps dans la vie, et dont la fonction est d'amener ces accidents qui peuvent étonner, mais qui sont engendrés par la logique des faits... » Pourquoi ne verrions-nous pas apparaître cet ange à l'heure suprême?...

Il va de soi que la plus grande part de la cargaison de l'*Halbrane* avait été laissée dans la caverne, à l'abri des intempéries de l'hiver, à la disposition de naufragés, si jamais il en venait sur cette côte. Un espars, que le bosseman avait dressé sur le morne, ne manquerait pas d'attirer leur attention. D'ailleurs, après nos deux goélettes, quel navire oserait s'élever à de telles latitudes?...

Voici quelles étaient les personnes embarquées sur le *Paracuta* : le capitaine Len Guy, le lieutenant Jem West, le bosseman Hurliquerly, le maître calfat Hardie, les matelots Francis et Stern, le cuisinier Endicott, le métis Dirk Peters et moi, tous de l'*Halbrane*, — puis, le capitaine William Guy et les matelots Roberts, Covin, Trinkle, de la *Jane*. Au total, treize, le chiffre fatidique.

JULS VERNE.

(La suite prochainement.)



## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

### XI

Laissons Berthe à son étonnement pour raconter au lecteur ce qu'il était advenu de la petite servante depuis le jour où nous l'avons laissée assise sur le talus herbeux de la route.

Elle était là depuis dix minutes lorsque l'aigre sifflet d'un train venant de Paris interrompit brusquement ses réflexions.

« Ah ! mais, dit-elle en se redressant, voilà un train qui a des voitures brunes, jaunes et



vertes, tout comme celui qui a emporté mes maîtres!... On dirait du même!...

Si madame regrette d'être partie, elle se fait peut-être ramener!... »

Elle s'élança vers la station où venaient de descendre quelques voyageurs. Non, ce n'étaient pas ceux qu'elle avait vus partir une heure auparavant. Néanmoins une figure de vieille, sèche et raide, avec des yeux perçants, lui sourit. Frisonne avait laissé tomber ses bras tout le long de son corps et baissait la tête d'un air piteux. Elle se sentit secouée par la main nerveuse de M<sup>me</sup> Dussautoi.

« Que viens-tu faire ici?... Réponds donc!

— Mes maîtres sont partis tantôt... et quand j'ai vu ce train-là, tout pareil au leur, j'ai cru qu'ils se faisaient peut-être b'en ramener.

— Petite niaise! tu te figures donc qu'un train retourne sur ses pas, comme la bourrique de Jérôme!... Mais, à propos, il n'est pas là,

mon vieux Jérôme, pour prendre mes bagages ; il se sera trompé d'heure. Porte toujours mon petit sac et suis-moi, car j'imagine que te voilà sans place, hein?

— Je le croyais tantôt, répondit Georgette, qui tâchait de régler son pas sur celui de M<sup>me</sup> Dussautoi, mais à cette heure je me rappelle que vous m'aviez dit... C'est donc vrai que je vas entrer à votre service?

— Hum! hum! tu as l'air de décider la chose comme si tu étais seule maîtresse.

— Oh! non, par exemple! Je sais b'en qu'il faut aussi la permission de M. Jérôme.

— Et qui se chargera de lui demander cette permission?

— Oh! j'espère b'en que ce sera madame! riposta Frisonne d'un air convaincu. Comme

ça, nous serons plus sûres qu'il dira oui, car il n'est pas commode, M. Jérôme, pas commode du tout!

— De mieux en mieux, dit M<sup>me</sup> Dussautoi en riant, je me charge de la commission; j'espère que te voilà contente?

— Pour ça, oui, madame, quoique c'est triste de voir partir ses premiers maîtres!... Quelque chose me dit qu'ils vont être malheureux là-bas.

— Tant pis pour mon neveu, je ne lui donnerai pas un sou, répondit sèchement la vieille dame. Quand il était jeune, nous voulions, mon mari et moi, qu'il fût officier; il a refusé, n'est-ce pas juste qu'il soit puni de son entêtement?

— Mais M. Henri n'est pas comme son père! Mamzelle Berthe m'a dit que plus tard il veut porter une épée et un bel uniforme...

— Assez sur ce sujet, ma fille; puisque tu comptes entrer à mon service, tu me feras le plaisir de ne plus jamais parler des Martel. »

A peine engagées dans l'allée des Marron-

niers, elles virent accourir Jérôme, honteux d'avoir oublié l'heure à laquelle sa maîtresse devait arriver.

« Eh bien, mon pauvre Jérôme, dit sa maîtresse avec bonne humeur, te voilà pris en faute! Quoi! un ancien soldat comme toi oublie la consigne?

— Madame devrait m'épargner les reproches devant cette jeunesse? répondit le jardinier d'un ton rogue. Pendant les vingt ans passés au service de mon colonel il ne m'a jamais fait d'affront en présence des conscrits!

— Et t'a-t-il souvent consulté avant de donner un ordre?

— Madame veut rire...

— Du tout, mon brave; demande à cette petite si je vais la prendre à mon service? Elle te répétera ce qu'elle m'a dit tout à l'heure : « Cela ne peut pas se faire sans la permission de M. Jérôme. »

— Pas possible! »

Le bonhomme, tout gonflé d'amour-propre, n'était pas loin de partager les idées de Frisonne sur sa propre importance; mais le rire moqueur de sa maîtresse lui rendit son humeur rechignée.

« Elle radote! reprit-il avec aigreur. Est-ce qu'on demande jamais l'avis des vieux serviteurs aujourd'hui?... On ne veut seulement pas croire qu'ils ont du bon sens... Du reste, ça vaut mieux pour elle... Je ne conseillerais jamais à madame de s'encombrer d'une pareille engourdie!... Maintenant, je vas chercher les bagages.

— Au tour de Caroline, dit M<sup>me</sup> Dussautoi en faisant signe à Georgette, qui s'avancait la tête basse et n'osa pas la relever pendant le discours que la vieille dame fit à sa cuisinière.

« Bonne Caro, lorsque Silvie, ma dernière femme de chambre, est partie, tu as mis ta robe neuve et ta coiffe brodée en signe de fête; pour te faire plaisir, je n'en reprendrai pas d'autre, si tu veux supporter mon amie Frisonne; elle nous rendra tous les petits services que nos vieilles jambes raides nous refusent... Je vois dans tes yeux que le marché est conclu; montre-lui sa chambre, et tâchez de faire bon ménage. »

Caroline n'avait pas un seul point de ressemblance avec Arthémise, elle parlait peu et d'une voix aigrelette. Se croyant positivement chez elle, elle disait sans hésitation : ma maison, mon jardin, parfois aussi mon jardinier, en parlant de Jérôme, ce qui donnait à l'ancien soldat de grands accès d'indignation. Comme au fond elle était bonne, la mine ingénue et l'air respectueux de Georgette lui plurent.

« Aussi bien toi qu'une autre, ma fille, puisque madame veut remplacer la femme de chambre par une écoière, dit-elle avec condescendance. Je ne vois pas trop à quoi tu nous serviras!

— Oh! mamzelle, je sais déjà faire bien des choses, allez!

— Tant mieux; mais je te préviens que je n'aime pas qu'on se mêle de mon travail, je te défends de toucher à rien sans ma permission.

— Qu'est-ce que je pourrai bien faire alors?

— Tu demanderas de l'ouvrage à madame. »

Caroline, qui avait cru plaisanter, fut fort étonnée le lendemain d'entendre sa maîtresse appeler Georgette pour l'aider à soigner ses bengalis; elles renouvelèrent aussi l'eau de l'aquarium où s'ébattaient des poissons argentés, et, pour terminer, Georgette arrosa, sous les ordres de la vieille dame, les plantes rares qui ornaient la véranda.

Ce dernier trait mit le comble à l'irritation de Jérôme.

Pendant le repas, lançant des regards furieux sur l'innocente Frisonne :

« Mademoiselle Caroline, dit-il, trouvez-vous que je sois un mauvais jardinier?

— Tout au contraire; je ne connais pas un jardin aussi bien tenu que le mien.

— Dites celui de madame, s'il vous plaît.

— A quoi bon, c'est toujours la même chose.

— Non, ce n'est pas la même chose! s'écria Jérôme en repoussant violemment son assiette vide, car c'est madame qui commande; je suis son jardinier, et non pas le vôtre, made-

moiselle Caro!... Alors, je voudrais bien savoir pourquoi il y a une autre personne qui se permet de soigner les plantes de la véranda!... Mais je ne céderai pas!... S'il faut avoir la guerre, nous l'aurons!... Est-ce que quelqu'un me fait peur, à moi! »

Il donna sur la table un formidable coup de poing.

Frisonne, épouvantée, s'esquiva sans bruit.

« Ah! ah! dit le bonhomme triomphant, elle a compris, cette mioche de malheur!... Désormais, qu'elle s'avise d'y toucher à mes plantes!

— Vous avez tort de lui en vouloir, Jérôme, la petite est bien obligée d'obéir. Et puis, ajouta Caro non sans malice, les plantes ne sont pas à vous... elles sont à madame. »

Le vieux soldat sortit sans répondre :

« Frisonne, où te caches-tu? cria M<sup>me</sup> Dussautoi dans l'après-midi du même jour.

— Ici, madame... sous le perron pour ne gêner personne.

— Caro ne t'emploie donc à rien?

— Elle dit qu'il n'y a pas de travail pour moi; pourtant, j'aurais bien voulu lui rendre service.

— Bon, bon, prends patience, elle ne sera pas toujours aussi fière, répondit la vieille dame avec un haussement d'épaules à l'adresse de Caro: maintenant, à nous deux; il s'agit de décrocher les panoplies pour nettoyer nos armes. Viens ici et fais attention: je veux t'enseigner cela moi-même; bientôt tu sauras t'y prendre et je me passerai de Jérôme lorsqu'il sera de mauvaise humeur. »

Pour tous les travaux manuels, l'attention que Georgette y apportait, jointe à son adresse naturelle, lui tenait lieu d'intelligence. Jamais elle ne put apprendre le nom des différentes pièces qui composent un fusil; mais, en revanche, elle sut tout de suite les ajuster avec une précision parfaite. Dès la première épreuve, M<sup>me</sup> Dussautoi parut enchantée de son savoir-faire.

« A présent, dit-elle, je vais monter sur l'escabeau et tu me passeras les armes que je te désignerai.

— Ah! nous allons donc les raccrocher en attendant...

— En attendant quoi?

— La guerre, tiens, la guerre que M. Jérôme veut nous faire! Il en parlait tantôt et je l'ai bien compris... il avait l'air terrible!

— Décidément; ma pauvre fille, tes doigts valent mieux que ta tête! Peux-tu me répéter les paroles de mon jardinier; tu as dû les comprendre de travers.

— Pour ça non, madame, elles m'ont assez effrayée! »

Et Frisonne raconta tout d'une haleine la scène du déjeuner.

« Ah! vraiment, maître Jérôme le prend sur

ce ton-là! j'aurais dû m'y attendre. Il mérite une verte leçon; mais avant, essaye de lui demander toi-même de l'ouvrage et surtout tâche qu'il te raconte quelque histoire du temps où il était soldat; c'est le meilleur moyen de t'en faire un ami. Si ce vieil orgueilleux t'envoie promener, c'est à moi qu'il aura affaire. »

M<sup>me</sup> Dussautoi donna encore à Georgette quelques conseils sur la manière d'entrer dans les bonnes grâces de Jérôme.

## XII

Jérôme, dans le jardin anglais, garnissait les massifs de géraniums; mais bien qu'il parût fort occupé de son travail, il surveillait d'un œil méfiant la petite servante qui, placée à une distance respectueuse, suivait chacun de ses mouvements.

N'étant pas par nature aussi silencieux que Caro, il finit par l'interpeller :



« Peux-tu me dire pourquoi tu restes là plantée comme si tu avais des racines sous les pieds?... c'est une honte de voir une grande fille comme toi ne faire œuvre de ses dix doigts !

— Ce n'est pas de ma faute, monsieur Jérôme ; madame n'a pas besoin de mes services l'après-midi, et quand j'ai demandé du travail à mam'zelle Caroline, elle m'a répondu : « Je n'en ai pas ici, va voir dans mon jardin s'il y a quelque chose à faire. » Ous qu'il est son jardin? Pouvez-vous me le dire?

— Ah! ah! ah! tu n'es pas si niaise qu'on le croirait! s'écria le bonhomme riant avec une évidente satisfaction, Caro n'est pas gênée, vois-tu ; elle traite la Maison-Rose et tout ce qu'il y a dedans comme si c'était sa propriété... Elle oublie, la pauvre vieille, que je suis dans le jardin, moi, et que personne autre n'y est maître!... Entends-tu?

— J'entends, monsieur Jérôme, répondit Frisonne, qui recula d'un pas devant le regard foudroyant lancé par le jardinier... pourtant... madame...

— Oh! madame me dit bien : « Jérôme, je veux que tu fasses ceci ou cela » ; mais dans le fond, c'est moi qui commande...

— Alors vous devriez me commander une petite corvée, monsieur Jérôme ; quand ça ne serait que de sarcler l'allée que voilà.

— Va pour cette allée, concéda Jérôme, flatté par le ton humble qui accompagnait cette requête ; mais... si demain madame te dit d'arroser les plantes de la véranda?...

— Il faudra bien que j'obéisse, quoique je regretterai de vous faire de la peine.

— Allons... tu comprends joliment bien les choses sérieuses... prends ce sarcloir et commence. »

La voix du bonhomme n'était plus aussi rude, il ne fronçait plus ses gros sourcils et tout bas la petite servante s'applaudit d'avoir



suivi les conseils de sa maîtresse... Les choses allèrent si bien que le lendemain Jérôme lui confia une seconde allée à sarcler. Elle osa entamer la conversation :

« C'est-il au régiment que vous avez appris à si b'en soigner les fleurs, monsieur Jérôme ?

— Non, ma fille, j'étais jardinier avant de tirer au sort ; cependant il faut dire que je me suis perfectionné en soignant le jardin du colonel qui m'avait choisi comme brousseur.

— Brousseur! exclama Georgette surprise.

— Eh bien, oui, j'étais le brousseur du colonel Dussautoi, — je l'étais déjà alors qu'il n'était que simple capitaine, — qu'est-ce que

tu trouves là d'étonnant? me crois-tu trop maladroit pour...

— Oh! non, non, au contraire, monsieur Jérôme. Je suis sûre que vous deviez lui donner de fameux coups de brosse au colonel... Vous brossiez aussi madame, n'est-ce pas?

— Non, dit Jérôme en riant, je m'occupais plutôt du cheval... Tu es encore neuve dans le métier, mais puisque tu y as du goût, je vais t'instruire. »

Mis en belle humeur, il expliqua complaisamment à Frisonne en quoi consiste le service des brosseurs.

Peu de jours après, il s'avisa de lui raconter un épisode de ses campagnes d'Algérie à la suite du colonel Dussautoi. Georgette parut enthousiasmée.

« Décidément, petite, nous ferons bon ménage, dit-il en se frottant les mains, voici venir l'hiver; les veillées me paraîtront moins longues!... Quand je les passais en compagnie de Caro toute seule, au beau milieu de mon histoire, elle me disait que ça la gênait pour compter les mailles de son tricot ou bien elle se mettait à ronfler sans cérémonie!... »

Dans l'office de la Maison-Rose, ce ne furent donc, pendant les soirées de l'hiver, que récits militaires destinés à mettre en relief le sang-froid et la bravoure de l'ancien brosseur.

« Ah! monsieur Jérôme! s'écriait parfois Frisonne transportée, quel dommage qu'on ne vous ait pas nommé général! c'était tout à fait votre affaire!

— Oh! répondait-il modestement, ça aurait peut-être été beaucoup pour moi; quoiqu'on voie souvent de simples soldats arriver aux premiers grades; c'est l'occasion qui m'a manqué, voilà tout! »

La cause de Frisonne ne fut point si aisément gagnée auprès de Caroline: celle-ci, d'humeur assez douce, supportait sa présence; mais... (il y avait un mais), Caro n'acceptait jamais l'aide de la petite servante. S'offrait-elle avec empressement pour quelque besogne pressée, elle recevait chaque fois la même réponse très sèche:

« Ote-toi de mon chemin, c'est le meilleur service que tu puisses me rendre! »

Par bonheur pour Georgette, toujours active, M<sup>me</sup> Dussautoi l'employait à mille petits soins, ne pouvant déjà plus se passer d'elle, et son ami Jérôme, la jugeant habile à toutes sortes de travaux, lui trouvait aussi de l'occupation. Cela n'empêchait pas la bonne petite de se lever dès le matin; elle cirait les chaussures, charriait le bois et le charbon, frottait l'escalier, le vestibule, etc., avant l'apparition de Caroline.

Cette dernière voyait tout du coin de l'œil sans souffler mot. Les choses auraient peut-être continué ainsi pendant longtemps; mais un jour de verglas, Caro glissa si malheureusement sur le seuil de la porte qu'elle se fit une foulure assez grave pour que le docteur lui ordonnât un repos complet:

« C'est commode à dire! gémit la vieille domestique; monsieur le docteur n'y songe pas!... il va falloir prendre une femme de journée pour faire mon service; j'aime mieux souffrir que de le permettre. »

Après cette énergique résolution, Caro se leva et descendit à grand'peine dans sa cuisine où, vaincue par la douleur, elle fut forcée de s'asseoir.

« Me voilà dans un bel état!... obligée de demeurer ici comme une infirme... je ne veux pourtant pas que l'on vienne mettre ma maison en l'air sous prétexte de faire mon ouvrage! exclamait-elle.

— Si vous vouliez, mam'zelle Caro, nous pourrions sûrement arranger les choses à nous deux, dit Georgette en tremblant de son audacieuse proposition, vous resterez là bien tranquille et vous me commanderez tout ce que vous voudrez; je ne dérangerai rien sans votre permission... essayez seulement, vous verrez que je ne suis pas trop maladroite... »



Cette fois, le ton respectueux, l'air suppliant de la fillette, touchèrent Caroline. Elle accepta avec dignité l'offre qui, au fond, la tirait d'embarras et lorsqu'au bout de trois semaines elle put de nouveau marcher sans douleur, Frisonne avait acquis le droit de partager sa besogne et ne comptait plus que des amis à

la Maison-Rose. Vaillante et de bonne humeur, elle nettoyait la panoplie de feu le colonel, arrosait les fleurs de Jérôme ou rendait mille services à Caroline sans jamais se lasser. L'année s'écoula ainsi à la satisfaction de tous.

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## POUR MAMAN

Dimanche dernier, comme M. le curé commençait son sermon, deux enfants — une fillette de quatre à cinq ans et un marmot de trois ans à peine — firent soudain leur entrée à l'église.

Ils marchaient posément, en se donnant la main, mais leurs souliers résonnaient sur les dalles avec un bruit de castagnettes.

Jamais, du reste, on ne vit plus drôle de petit couple ! Elle, mince et frêle, un peu pâlotte, vêtue d'une robe noire flottante, trop longue pour sa taille, une corde à sauter passée autour de la ceinture, dont les deux bouts pendaient et qui faisait l'effet d'une cordelière, l'air recueilli, les yeux baissés, on eût dit une petite religieuse. Lui, aussi joufflu qu'on peut l'être à son âge, le regard confiant, la bouche rieuse, les cheveux d'une poupée de cire, blonds, soyeux et frisés, le costume d'un matelot, percale rayée de bleu et de blanc, et l'air résolu d'un petit homme qui regarde la vie en face. Tous les deux, d'ailleurs, sans chapeau.

On aurait cru qu'ils arrivaient là par hasard ; que, laissant leurs jeux soudain, ils étaient venus à l'église pour répondre à l'appel du prédicateur.

Le prêtre, en effet, ce jour-là avait pris pour texte de son sermon ces touchantes paroles du Christ : *Laissez venir à moi les petits enfants...* — *Et les embrassant et posant les mains sur eux, il les bénissait...* (Marc, X.)

« Laissez venir à moi les petits enfants... », répétait le prêtre. Et voilà que ces deux bam-

bins étaient entrés et tous les regards se portaient sur eux.

Sans se déconcerter le moins du monde, ils s'avancèrent gravement jusque tout en haut de la nef...

« Ici, Zacqueline, y a d'la place ! » s'écria alors le petit garçon.

Et ils s'installèrent à côté de nous.

« Tais-toi ! chuchota Jacqueline. On n'ose pas parler haut à l'église... »

— Tiens ! fit le bambin à mi-voix, regardant du côté de la chaire. Et M. le curé donc ? Il parle très fort...

— Non, repartit la fillette, M. le curé ne parle pas, il prêche ! »

Le bonhomme parut étonné ; évidemment, il ne saisissait pas bien la différence ; mais sans plus répliquer, il s'assit à côté de sa compagne et se tint coi jusqu'à la fin du sermon.

« Zacqueline, interrogea-t-il alors, est-ce qu'on va s'en aller à présent ?... »

— Non, il y a encore un bout de messe ; on va prier.

— C'est que ze suis fatigué, moi, d'être assis...

— Ça se trouve bien, on va se mettre à genoux. »

Ils s'agenouillèrent tous les deux, côte à côte et Jacqueline, tirant son chapelet de sa poche, se plongea dans la prière.

Elle est bien petite, pensai-je, et cela m'étonne qu'elle sache réciter ainsi le chapelet, toute seule... Mais comme je me trouvais tout près d'elle, je vis bientôt qu'elle se

contentait bonnement de prendre les grains du chapelet l'un après l'autre entre ses doigts, — comme elle l'avait vu faire sans doute — et j'entendis distinctement qu'à chaque grain elle disait : « Pour maman. »

Pour maman!... Deux mots, toujours les mêmes : « Pour maman. » C'était là toute sa prière, toute son oraison ; mais elle la répétait avec tant d'insistance, tant de ferveur, tant d'amour que, bien sûr, elle fut agréable au bon Dieu, cette toute petite prière naïve, faite d'innocence et de tendresse.

Pauvre enfant ! pensai-je émue, la voyant ainsi recueillie, si mignonne et si fluette dans sa longue robe de deuil. Elle a perdu sa mère, sans doute.

L'office terminé, nos marmots, vous pensez bien, partirent des premiers.

« Ces enfants m'ont causé des distractions, dis-je à ma sœur et à la bonne qui nous accompagnait. J'ai bien envie de les suivre un peu : ils m'intéressent ; la petite surtout, elle a l'air si réfléchi pour son âge !

— Qu'à cela ne tienne ! reprit gaiement ma sœur aînée. Le temps est beau et nous pouvons nous accorder une petite heure de flânerie avant le déjeuner : c'est aujourd'hui dimanche ! »

Nos bambins n'allaient pas vite ; sur le parvis déjà, nous les avions rejoints. Ils prirent une rue à gauche et nous voilà toutes trois emboitant le pas derrière eux.

Le petit bonhomme jasant tout le temps, zézayant à plaisir.

« Jacqueline, z'ai mal aux zenoux, disait-il, mais tu sais, ça passe dézà un peu depuis que ze marce ! La messe a duré longtemps, hein ?... Mais z'ai été bien saze tout de même, z'n'ai plus parlé, quand z'ai su qu'on n'osait pas... ze savais pas, moi, d'abord, tu comprends !... L'église est zolie, y a des imazes partout, oui, même sur les fenêtrés et z'ai bien regardé aussi les grosses bouzies qui brûlaient... c'était beau, va ! Mais on se fatigue zoliment quand on reste comme ça tranquille, sans bouzer !... » ajouta-t-il avec une entière conviction.

La petite se mit à rire.

« Aïe !... regarde donc, Jacqueline, reprit le bambin tout à coup. Voilà le lacet de mon soulier défait ! Ze marce dessus... »

— Attends, je vais te renouer ça !... »

Ils s'arrêtèrent tous deux et Jacqueline se mit à l'œuvre. Mais l'opération était plus compliquée qu'elle ne l'avait cru de prime abord : le lacet, non seulement était dénoué, il était cassé encore, il fallait faire un double nœud, la pauvre petite n'en venait pas à bout.

Le prétexte était tout trouvé pour pénétrer dans l'intimité de mes intéressants personnages. Je pris la balle au bond, j'offris mes services ; on n'eut garde de les refuser. Le petit homme alla s'accoter contre un mur et me tendit le pied avec une bonne grâce parfaite.

« Tu t'appelles Jacqueline ?... dis-je à la fillette.

— Oui, mademoiselle. Jacqueline Hubère...

— Et moi, Zeorzes ! cria le bambin.

— Vous n'êtes pas frère et sœur ?...

— Oh ! non, dit Jacqueline ; c'est un petit ami, un voisin... Sa maman veut bien qu'il sorte avec moi, parce qu'elle sait que j'ai soin de lui.

— Et vous vous en allez tout seuls comme cela ? demanda ma sœur, qui s'était rapprochée à son tour. Est-ce que vous demeurez bien loin d'ici, enfants ?

— Oh ! non, mademoiselle, au bout de la rue seulement... Georges demeure dans la grande maison blanche qu'on voit d'ici, tenez !... Moi, dans la petite à côté...

— Est-ce que ta mère ?... » commençai-je ; mais je n'osai pas achever.

La fillette poussa un gros soupir :

« Oui, ma maman à moi est malade, dit-elle ; sa mère à lui se porte bien. C'est dans les jambes qu'elle a mal, vous savez, continua-t-elle, avec une compréhension bien au-dessus de son âge ; le docteur dit que c'est d'être dans un magasin, comme ça, toujours debout. C'est trop pénible pour elle, elle ne pourra pas continuer. Maman n'était pas habituée à cela, vous savez ; depuis la mort de papa... »



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

### XII (Suite)

#### Campement.

Lorsque le cercle eut été formé, le capitaine Len Guy s'exprima sans laisser voir aucun symptôme de découragement. Parlant à ses compagnons, il leur chiffrâ la situation... jusqu'aux décimales, pourrait-on dire. Nécessité qui s'imposait, d'abord, de descendre la cargaison à terre et d'aménager une des cavernes du littoral. Sur la question de la nourriture, affirmation que les vivres, farine, viande de conserve, légumes secs, suffiraient à toute la durée de l'hiver, si long qu'il pût être, et quelle que fût sa rigueur. Relativement à la question du combustible, déclaration que le charbon ne manquerait pas, à la condition de ne point le gaspiller, et il serait possible de le ménager, puisque sous le tapis de neige et le couvert des glaces, les hiverneurs peuvent braver les grands froids de la zone polaire.

Sur ces deux questions, le capitaine Len Guy donna donc des réponses de nature à bannir toute inquiétude. Son assurance était-elle feinte?... je ne le crus pas, d'autant que Jem West approuva ce langage.

Restait une troisième question, — grosse,

celle-là, de pour et de contre, bien faite pour provoquer les jalousies et les colères de l'équipage, et qui fut soulevée par le sealing-master.

Il s'agissait, en effet, de décider de quelle façon serait employée l'unique embarcation dont nous pouvions disposer. Convenait-il de la garder pour les besoins de l'hivernage, ou de s'en servir pour revenir vers la banquise?...

Le capitaine Len Guy ne voulut point se prononcer. Il demanda seulement que la décision fût remise à vingt-quatre ou à quarante-huit heures. On ne devait pas oublier que le canot, chargé des provisions nécessaires à une assez longue traversée, ne pouvait contenir que onze à douze hommes. Il y avait donc lieu de procéder à l'installation de ceux qui resteraient sur cette côte, si le départ du canot s'effectuait, et dans ce cas, on tirerait ses passagers au sort.

Le capitaine Len Guy déclara alors que ni Jem West, ni le bosseman, ni moi, ni lui, nous ne réclamerions aucun privilège et subirions la loi commune. L'un comme l'autre, les deux maîtres de l'*Halbrane*, Martin Holt

ou Hardie, étaient parfaitement capables de conduire le canot jusqu'aux lieux de pêche, que les baleiniers n'auraient peut-être pas encore quittés.

Au surplus, ceux qui partiraient n'oublieraient pas ceux qu'ils laisseraient en hivernage sur ce quatre-vingt-sixième parallèle, et, au retour de la saison d'été, ils enverraient un navire afin de recueillir leurs compagnons...

Tout ceci fut dit — je le répète — d'un ton aussi calme que ferme. Je dois lui rendre cette justice, le capitaine Len Guy grandissait avec la gravité des circonstances.

Lorsqu'il eut achevé, — n'ayant point été interrompu, pas même par Hearne, — personne ne fit entendre la moindre observation. A propos de quoi s'en fût-il produit, puisque, le cas échéant, on s'en remettrait au sort dans des conditions parfaites d'égalité?

L'heure du repos venue, chacun rentra au campement, prit sa part du souper préparé par Endicott, et s'endormit pour la dernière nuit sous les tentes.

Dirk Peters n'avait pas reparu, et ce fut vainement que je cherchai à le rejoindre.

Le lendemain, — 7 février, — on se mit courageusement à la besogne.

Le temps était beau, la brise faible, le ciel légèrement brumeux, la température supportable, quarante-six degrés (7° 78 C. sur zéro).

En premier lieu, le canot fut descendu à la base de l'ice-berg avec toutes les précautions que cette opération exigeait. De là, les hommes le tirèrent au sec sur une petite grève sablonneuse à l'abri du ressac. En parfait état, on pouvait compter qu'il se prêterait à un bon service.

Le bosseman s'occupa ensuite de la cargaison ainsi que du matériel provenant de l'*Halbrane*, mobilier, literie, voilure, vêtements, instruments, ustensiles. Au fond d'une caverne, ces objets ne seraient plus exposés au chavirement ou à la démolition de l'ice-berg. Les caisses de conserves, les sacs de farine et de légumes, les fûts de vin, de whisky, de gin et de bière, déhalés au moyen de palans du côté de la pointe, qui se projetait à l'est de

la crique, furent transportés sur le littoral.

J'avais mis la main à l'ouvrage, tout comme le capitaine Len Guy et le lieutenant, car ce travail de la première heure ne souffrait aucun retard.

Je dois mentionner que Dirk Peters vint, ce jour-là, donner un coup de main; mais il n'adressa la parole à personne.

Avait-il renoncé ou non à l'espoir de retrouver Arthur Pym... je ne savais que penser.

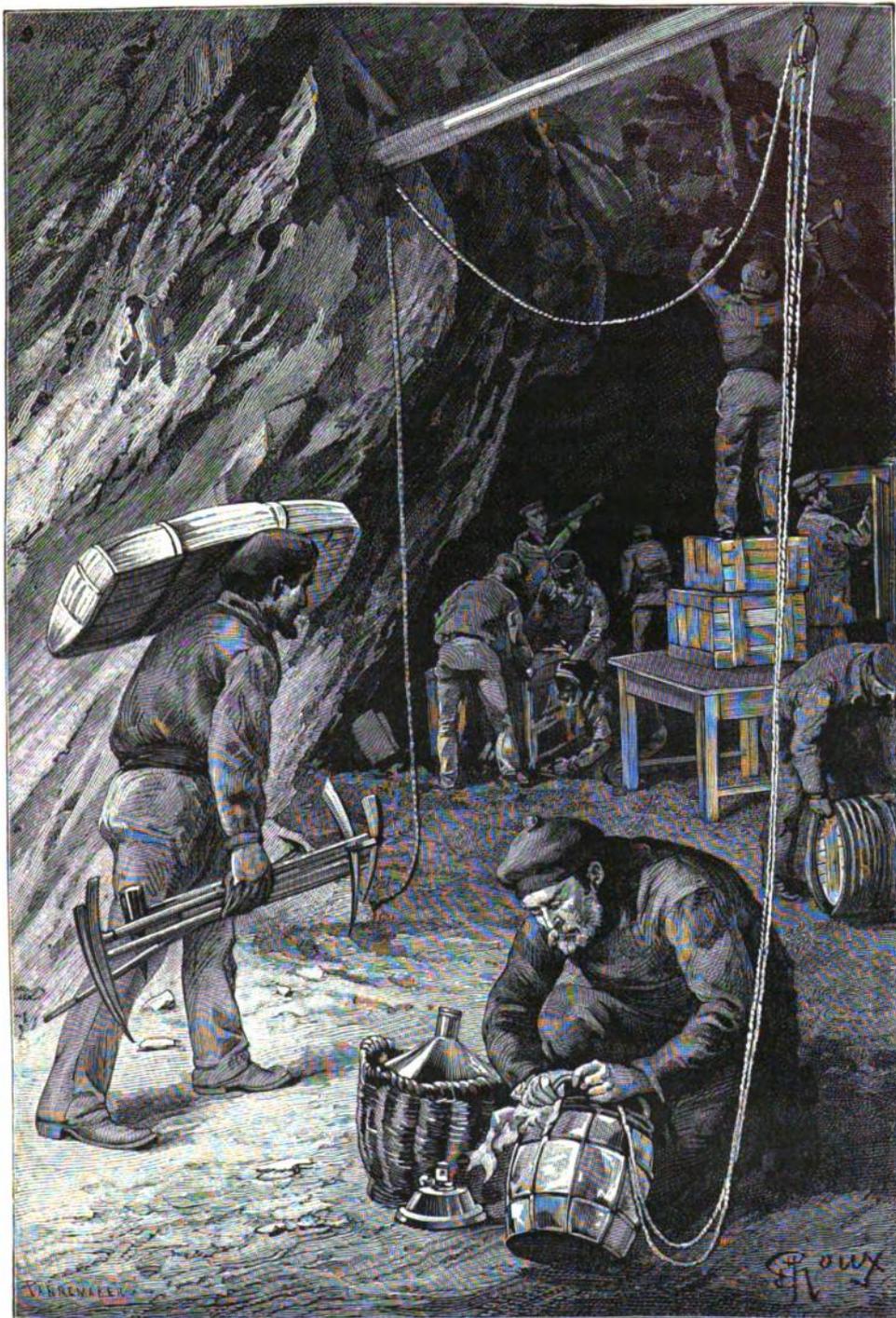
Les 8, 9 et 10 février, on s'occupa de l'installation qui fut achevée dans l'après-midi de ce dernier jour. La cargaison avait trouvé place à l'intérieur d'une large grotte, où l'on accédait par une étroite ouverture. Elle confinait à celle que nous devions habiter, et dans laquelle, sur le conseil du bosseman, Endicott établit sa cuisine. De cette façon, nous profiterions de la chaleur du fourneau, qui servirait à la cuisson des aliments et au chauffage de la caverne pendant ces longues journées ou plutôt cette longue nuit de l'hiver austral.

Déjà, depuis le 8 au soir, nous avions pris possession de cette caverne, aux parois sèches, au tapis de sable fin, suffisamment éclairée par son orifice.

Située près d'une source, à l'amorce même de la pointe avec le littoral, son orientation devait l'abriter contre les redoutables rafales, les tourmentes de neige, de la mauvaise saison. D'une contenance supérieure à celles qu'offraient les roufs et les postes de la goëlette, elle avait pu recevoir, ainsi que la literie, divers meubles, tables, armoires, sièges, mobilier suffisant pour quelques mois d'hivernage.

Alors que l'on travaillait à cette installation, je ne surpris rien de suspect dans l'attitude de Hearne et des Falklandais. Tous firent preuve de soumission à la discipline et déployèrent une louable activité. Néanmoins, le métier fut maintenu à la garde du canot, dont il aurait été facile de s'emparer sur la grève.

Hurliguerly, qui surveillait particulièrement le sealing-master et ses camarades, paraissait plus rassuré au sujet de leurs dispositions actuelles.



ON TRAVAILLAIT A CETTE INSTALLATION.

(Page 258.)

Dans tous les cas, il ne fallait pas tarder à prendre une décision relativement au départ — s'il devait avoir lieu — de ceux qui seraient désignés par le sort. En effet, nous étions au 10 février. Encore un mois ou six semaines, la campagne de pêche serait terminée dans le voisinage du cercle antarctique. Or, s'il n'y rencontrait plus les baleiniers, en admettant qu'il eût heureusement franchi la banquise et le cercle polaire, notre canot n'aurait pu affronter le Pacifique jusqu'aux rivages de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande.

Ce soir-là, après avoir réuni tout son monde, le capitaine Len Guy déclara que la question serait discutée le lendemain, ajoutant que, si elle était résolue d'une manière affirmative, le sort serait immédiatement consulté.

Cette proposition n'amena aucune réponse, et, à mon avis, on n'aurait de sérieuse discussion que pour décider si, oui ou non, le départ s'effectuerait.

Il était tard. Une demi-obscurité régnait au dehors, car, à cette date, le soleil se traînait déjà au ras de l'horizon, sous lequel il allait bientôt disparaître.

Je m'étais jeté sur ma couchette tout habillé, et je dormais depuis plusieurs heures, lorsque je fus réveillé par des cris qui éclatèrent à petite distance.

D'un bond, je me relevai et m'élançai hors de la caverne en même temps que le lieutenant et le capitaine Len Guy, tirés comme moi de leur sommeil.

« Le canot... le canot!... » s'écria tout à coup Jem West.

Le canot n'était plus à sa place, à l'endroit où le gardait Dirk Peters.

Après l'avoir lancé à la mer, trois hommes s'y étaient embarqués avec des fûts et des caisses, tandis que dix autres essayaient de maîtriser le métis.

Hearne était là, et aussi Martin Holt, qui, me sembla-t-il, ne cherchait pas à intervenir.

Ainsi donc, ces misérables voulaient s'emparer de l'embarcation et partir avant que le sort eût prononcé!... Ils voulaient nous abandonner!...

En effet, ils étaient parvenus à surprendre

Dirk Peters, et ils l'auraient tué, s'il n'eût défendu sa vie dans une lutte terrible.

En présence de cette révolte, connaissant notre infériorité numérique, ne sachant s'il pouvait compter sur tous les anciens du bord, le capitaine Len Guy et le lieutenant rentrèrent dans la caverne afin d'y prendre des armes pour réduire à l'impuissance Hearne et ses complices qui étaient armés.

J'allais faire comme eux, lorsque ces paroles me clouèrent soudain sur place.

Accablé par le nombre, le métis venait d'être enfin terrassé. Mais, à cet instant, comme Martin Holt, par reconnaissance envers l'homme qui lui avait sauvé la vie, s'élançait à son secours, Hearne lui cria :

« Laisse-le donc... et viens avec nous! »

Le maître voilier parut hésiter...

« Oui... laisse-le, reprit Hearne... laisse Dirk Peters... qui est l'assassin de ton frère Ned!... »

— L'assassin de mon frère!... s'écria Martin Holt.

— Ton frère tué à bord du *Grampus*...

— Tué... par Dirk Peters!...

— Oui!... tué... et mangé... mangé... mangé!... » répéta Hearne, qui hurlait plutôt qu'il ne prononçait ces horribles mots.

Et, sur un signe, deux de ses camarades se saisirent de Martin Holt, et ils le transportèrent dans l'embarcation, prête à déborder.

Hearne s'y précipita à sa suite avec tous ceux qu'il avait associés à cet acte abominable.

En ce moment, Dirk Peters se releva d'un bond, s'abattit sur l'un des Falklandais à l'instant où cet homme enjambait le plat-bord du canot, l'enleva à bout de bras, et le faisant tourner au-dessus de sa tête, lui brisa le crâne contre une roche.

Un coup de pistolet retentit... Le métis, frappé à l'épaule par la balle de Hearne, tomba sur la grève, tandis que l'embarcation était vigoureusement repoussée au large.

Le capitaine Len Guy et Jem West sortaient alors de la caverne, — toute cette scène avait à peine duré quarante secondes, — et ils accoururent sur la pointe en même temps que

le bosseman, le maître Hardie, les matelots Francis et Stern.

Le canot, que le courant entraînait, se trouvait déjà à une encablure, la marée descendant avec rapidité.

Jem West épaula son fusil, fit feu, et l'un des matelots fut renversé au fond de l'embarcation. Un second coup, tiré par le capitaine Len Guy, effleura la poitrine du sealing-master et la balle alla se perdre contre les blocs, à l'instant où le canot disparaissait derrière l'ice-berg.

Il n'y avait plus qu'à se porter sur l'autre côté de la pointe, dont le courant rapproche-

rait sans doute ces misérables avant de les entraîner dans la direction du nord. S'ils passaient à portée de fusil, si un second coup de feu atteignait le sealing-master... lui mort ou blessé, peut-être ses compagnons se décideraient-ils à revenir?...

Un quart d'heure s'écoula...

Lorsque l'embarcation se montra au revers de la pointe, c'était à une telle distance que nos armes n'auraient pu l'atteindre.

Déjà Hearne avait fait hisser la voile, et, poussé à la fois par le courant et la brise, le canot ne fut bientôt plus qu'un point blanc qui ne tarda pas à disparaître.

### XIII

#### Dirk Peters à la mer.

La question de l'hivernage était tranchée. Des trente-trois hommes embarqués sur l'*Halbrane* à son départ des Falklands, vingt-trois étaient arrivés sur cette terre, et, de ceux-là, treize venaient de s'enfuir afin de regagner les parages de pêche au delà de la banquise... Et ce n'était pas le sort qui les avait désignés!... Non!... Afin d'échapper aux horreurs d'un hivernage, ils avaient déserté lâchement! .

Par malheur, Hearne n'avait pas seulement entraîné ses camarades. Deux des nôtres, le matelot Burry et le maître voilier Martin Holt, s'étaient joints à lui, — Martin Holt, ne se rendant peut-être pas compte de ses actes sous le coup de l'effroyable révélation que le sealing-master venait de lui faire!...

En somme, la situation n'était pas changée pour ceux que le sort n'eût pas destinés à partir. Nous n'étions plus que neuf, — le capitaine Len Guy, le lieutenant Jem West, le bosseman Hurliguerly, le maître calfat Hardie, le cuisinier Endicott, les deux matelots Francis et Stern, Dirk Peters et moi. Quelles épreuves nous réservait cet hivernage, alors que s'approchait l'effroyable hiver des pôles!... Quels terribles froids aurions-nous à subir, — plus rigoureux qu'en aucun autre point du globe terrestre, enveloppés d'une nuit permanente de six mois!... On ne pouvait, sans épouvante, songer à ce qu'il faudrait d'énergie morale et

physique pour résister dans ces conditions en dehors de l'endurance humaine!...

Et, cependant, tout compte fait, les chances de ceux qui nous avaient quittés étaient-elles meilleures?... Trouveraient-ils la mer libre jusqu'à la banquise?... Parviendraient-ils à gagner le cercle antarctique?... Et, au delà, rencontreraient-ils les derniers navires de la saison?... Les provisions ne leur manqueraient-elles pas au cours d'une traversée d'un millier de milles?... Qu'avait pu emporter ce canot déjà trop chargé de treize personnes? Oui... lesquels étaient les plus menacés, d'eux ou de nous?... Question à laquelle seul l'avenir pouvait répondre!

Lorsque l'embarcation eut disparu, le capitaine Len Guy et ses compagnons, remontant la pointe, revinrent vers la caverne. C'était là que nous allions passer tout ce temps pendant lequel il nous serait interdit de mettre le pied au dehors! .

Je songeai tout d'abord à Dirk Peters, resté en arrière, après le coup de feu tiré par Hearne, tandis que nous nous hâtions à regagner l'autre côté de la pointe.

Revenu à la caverne, je n'aperçus pas le métis. Avait-il donc été blessé grièvement?... Aurions-nous à regretter la mort de cet homme qui nous était fidèle comme il l'était à son pauvre Pym?...

J'espérais — nous espérions tous — que

sa blessure n'offrait pas de gravité. Encore était-il nécessaire de la soigner, et Dirk Peters avait disparu.

« Mettons-nous à sa recherche, monsieur Jeorling... s'écria le bosseman...

— Allons... répondis-je.

— Nous irons ensemble, dit le capitaine Len Guy. Dirk Peters était des nôtres... Jamais il ne nous eût abandonnés, et nous ne l'abandonnerons pas!

— Le malheureux voudra-t-il revenir, fis-je observer, maintenant que l'on sait ce que je croyais n'être su que de lui et de moi?... »

J'appris à mes compagnons pourquoi, dans le récit d'Arthur Pym, le nom de Ned Holt avait été changé en celui de Parker et en quelles circonstances le métis m'en avait informé. Et, d'ailleurs, je fis valoir tout ce qui était à sa décharge.

« Hearne, déclarai-je, a dit que Dirk Peters avait frappé Ned Holt!... Oui!... c'est vrai!... Ned Holt était embarqué sur le *Grampus*, et son frère, Martin Holt, a pu croire qu'il avait péri soit dans la révolte, soit dans le naufrage. Eh bien, non!... Ned Holt avait survécu avec Auguste Barnard, Arthur Pym, le métis, et, bientôt, tous quatre furent en proie aux tortures de la faim... Il fallut sacrifier l'un d'eux... celui que le sort désignerait... On tira à la courte paille... Ned Holt eut la mauvaise chance... Il tomba sous le couteau de Dirk Peters... Mais si le métis eût été désigné par le sort, c'est lui qui aurait servi de proie aux autres! »

Le capitaine Len Guy fit alors cette observation :

« Dirk Peters n'avait confié ce secret qu'à vous seul, monsieur Jeorling...

— A moi seul, capitaine...

— Et vous l'avez gardé?...

— Absolument.

— Je ne m'explique pas alors comment il a pu venir à la connaissance de Hearne...

— J'avais d'abord pensé, répondis-je, que Dirk Peters avait pu parler pendant son sommeil, et que c'était au hasard que le sealing-master devait de connaître ce secret. Après réflexions, je me suis rappelé la circonstance

que voici : lorsque le métis me raconta cette scène du *Grampus*, lorsqu'il m'apprit que Parker n'était autre que Ned Holt, il se trouvait dans ma cabine dont le châssis latéral était relevé... Or j'ai lieu de croire que notre conversation a été surprise par l'homme qui se trouvait alors à la barre... et, cet homme, c'était précisément Hearne, qui, pour mieux entendre, sans doute, avait abandonné la roue, si bien que l'*Halbrane* fit une embardée...

— Je m'en souviens, dit Jem West, j'interpellai vivement le misérable et l'envoyai à fond de cale.

— Eh bien, capitaine, repris-je, c'est à partir de ce jour que Hearne se lia davantage avec Martin Holt, — Hurliguerly me l'avait fait remarquer...

— Parfaitement, répondit le bosseman, car Hearne, n'étant pas capable de diriger le canot dont il songeait à s'emparer, avait besoin d'un maître comme Martin Holt...

— Aussi, repris-je, ne cessa-t-il plus d'exciter Martin Holt à questionner le métis sur le sort de son frère, et vous savez dans quelles conditions il lui apprit cet effroyable secret... Martin Holt fut comme affolé par cette révélation... Les autres l'entraînèrent... et maintenant, il est avec eux! »

Chacun fut d'avis que les choses avaient dû se passer de la sorte. En fin de compte, la vérité étant connue, n'avions-nous pas lieu de craindre que Dirk Peters, dans la disposition d'esprit où il était, eût voulu se soustraire à nos yeux?... Consentirait-il à reprendre sa place parmi nous?...

Tous, immédiatement, nous avons quitté la caverne, et, après une heure, nous rejoignons le métis.

Dès qu'il nous aperçut, son premier mouvement fut de s'enfuir. Enfin, Hurliguerly et Francis parvinrent à l'approcher et il ne fit aucune résistance. Je lui parlai... les autres m'imitèrent... le capitaine Len Guy lui tendit la main... Tout d'abord il hésita à la prendre. Puis, sans prononcer un seul mot, il revint vers la grève. De ce jour, il ne fut plus jamais question entre lui et nous de ce qui s'était passé à bord du *Grampus*.

Quant à la blessure de Dirk Peters, il n'y eut pas à s'en inquiéter. La balle n'avait fait que pénétrer dans la partie supérieure de son bras gauche, et, rien que par la pression de la main, il était parvenu à l'en faire sortir. Un morceau de toile à voile ayant été appliqué sur la plaie, il endossa sa vareuse, et, dès le lendemain, sans qu'il parût en être autrement gêné, il se remit à ses occupations habituelles.

L'installation fut organisée en vue d'un long hivernage. L'hiver menaçait, et, depuis quelques jours, c'est à peine si le soleil se montrait à travers les brumes. La température tomba à trente-six degrés (2° 22 C. sur zéro) et ne devait plus se relever. Les rayons solaires, en allongeant démesurément les ombres sur le sol, ne donnaient pour ainsi dire aucune chaleur. Le capitaine Len Guy nous avait fait prendre de chauds vêtements de laine, sans attendre que le froid devint plus rigoureux.

Entre temps, les ice-bergs, les packs, les streams, les drifts, venaient du sud en plus grand nombre. Si quelques-uns se jetaient encore sur le littoral déjà encombré de glaces, la plupart disparaissaient dans la direction du nord-est.

« Tous ces morceaux-là, me dit le bosseman, c'est autant de matériaux pour consolider la banquise. Pour peu que le canot de ce gueux de Hearne ne les devance pas, j' imagine que ses gens et lui trouveront la porte fermée, et comme ils n'auront pas de clef pour l'ouvrir...

— Ainsi, Hurliguerly, demandai-je, vous pensez que nous courons moins de dangers à hiverner sur cette côte que si nous avions pris place dans l'embarcation?...

— Je le pense et l'ai toujours pensé, monsieur Jeorling! répondit le bosseman. Et puis, savez-vous une chose?... ajouta-t-il en employant sa formule habituelle.

— Dites, Hurliguerly.

— Eh bien, c'est que ceux qui montent le canot seront plus embarrassés que ceux qui ne le montent pas, et, je vous le répète, si le sort m'avait désigné, j'aurais cédé mon

tour à un autre!... Voyez-vous, c'est déjà quelque chose que de sentir une terre solide sous son pied!... Après tout, bien que nous ayons été lâchement abandonnés, je ne veux la mort de personne... Mais si Hearne et les autres ne parviennent pas à franchir la banquise, s'ils sont condamnés à passer l'hiver au milieu des glaces, réduits à ces vivres dont ils n'ont que pour quelques semaines, vous savez le sort qui les attend!

— Oui... pire que le nôtre! répondis-je.

— Et j'ajoute, dit le bosseman, qu'il ne suffit pas d'atteindre le cercle antarctique, et si les baleiniers ont déjà quitté les lieux de pêche, ce n'est pas une embarcation chargée et surchargée qui pourra tenir la mer jusqu'en vue des terres australiennes! »

C'était bien mon avis, comme aussi celui du capitaine Len Guy et de Jem West. Servi par une navigation favorable, ne portant que ce qu'il pouvait porter, assuré de provisions durant plusieurs mois, enfin avec toutes les chances, peut-être le canot aurait-il été dans des conditions à effectuer ce voyage... En était-il ainsi?... Non, assurément.

Pendant les jours suivants, 14, 15, 16 et 17 février, on acheva l'installation du personnel et du matériel.

Quelques excursions furent faites à l'intérieur du pays. Le sol présentait partout la même aridité, ne produisant que ces raquettes épineuses qui poussent dans le sable et dont les grèves étaient abondamment pourvues.

Si le capitaine Len Guy eût conservé un dernier espoir à l'égard de son frère et des matelots de la *Jane*, s'il s'était dit qu'après avoir pu quitter l'île Tsalal avec une embarcation, les courants les avaient conduits jusqu'à cette côte, il dut reconnaître qu'il n'y existait aucune trace d'un débarquement.

Une de nos excursions nous amena, environ à quatre milles, au pied d'une montagne d'accès peu difficile, grâce à la longue obliquité de ses pentes, et dont l'altitude mesurait de six à sept cents toises.

De cette excursion que firent le capitaine Len Guy, le lieutenant, le matelot Francis et moi, il ne résulta aucune découverte. Vers le

nord et vers l'ouest se déroulait la même succession de collines dénudées, capricieusement découpées à leur cime, et, lorsqu'elles disparaîtraient sous l'immense tapis de neige, il serait difficile de les distinguer des icebergs immobilisés par le froid à la surface de la mer.

Cependant, à propos de ce que nous avons pris pour des apparences de terre à l'est, nous eûmes à constater qu'en cette direction s'étendait une côte dont les hauteurs, éclairées par le soleil de l'après-midi, apparurent assez nettement dans l'objectif de la longue-vue marine.

Était-ce un continent qui bordait ce côté du détroit, n'était-ce qu'une île?... Dans tous les cas, l'un ou l'autre devaient être frappés de stérilité comme la terre de l'ouest, et, comme elle, inhabitée, inhabitable.

Et lorsque mes pensées revenaient à l'île Tsalal, dont le sol possédait une puissance de végétation si extraordinaire, lorsque je me reportais aux descriptions d'Arthur Pym, je ne savais qu'imaginer. Évidemment, cette désolation dont s'affligeaient nos regards reproduisait mieux l'idée que l'on se fait des régions australes. Pourtant, l'archipel tsalalais, situé presque à la même latitude, était fertile et populeux, avant que le tremblement de terre l'eût détruit en presque totalité.

Le capitaine Len Guy, ce jour-là, fit la proposition de dénommer géographiquement cette contrée sur laquelle nous avait jetés l'ice-berg. Elle fut appelée Halbrane-Land, en souvenir de notre goélette. En même temps, afin de les associer dans un même souvenir, le nom de Jane-Sund fut donné au détroit qui séparait les deux parties du continent polaire.

On s'occupa alors de chasser les pingouins, qui pullulaient sur les roches, et aussi de capturer un certain nombre de ces amphibiens qui s'ébattaient le long des grèves. Le besoin de viande fraîche se faisait sentir. Accommodée par Endicott, la chair de phoque et de morse nous parut très acceptable. En outre, la graisse de ces animaux pouvait, à la rigueur, servir au chauffage de la caverne et à la cuisson des aliments. Ne point oublier que notre plus

redoutable ennemi serait le froid, et tous les moyens propres à le combattre devaient être utilisés. Restait à savoir si, aux approches de l'hiver, ces amphibiens n'iraient pas chercher sous de plus basses latitudes un climat moins rigoureux...

Par bonne chance, il y avait encore des centaines d'autres animaux, qui auraient garanti notre petit monde contre la faim et, au besoin, contre la soif. Sur les grèves rampaient nombre de ces tortues galapagos, auxquelles on a donné le nom d'un archipel de l'océan équinoxial. Telles étaient celles dont parle Arthur Pym et qui servaient à la nourriture des insulaires, telles celles que Dirk Peters et lui trouvèrent au fond du canot indigène, lors de leur départ de l'île Tsalal.

Énormes, ces chéloniens, à marche mesurée, lourde, lente, au cou grêle long de deux pieds, à la tête triangulaire de serpents, et qui peuvent rester des années sans manger. Ici, d'ailleurs, à défaut de céleri, de persil et de pourpier sauvage, ils s'alimentaient des raquettes qui végétaient entre les pierres du littoral.

Si Arthur Pym s'est permis de comparer aux dromadaires les tortues antarctiques, c'est que, comme ces ruminants, elles ont, à la naissance du cou, une poche remplie d'eau fraîche et douce, d'une contenance de deux à trois gallons. D'après son récit, avant la scène de la courte paille, c'était à l'un de ces animaux que les naufragés du *Grampus* devaient de n'avoir succombé ni à la soif ni à la faim. A l'en croire, il est de ces tortues de terre ou de mer qui pèsent de douze à quinze cents livres. Si celles d'Halbrane-Land ne dépassaient pas sept à huit cents, leur chair n'en était pas moins aussi nourrissante qu'une savoureuse.

Donc, et bien que nous fussions à la veille d'hiverner à moins de cinq degrés du pôle, la situation, quelque rigoureux que dût être le froid, n'était pas de nature à désespérer des cœurs fermes. La seule question — dont je ne nie pas la gravité — était celle du retour, dès que la mauvaise saison serait passée. Pour que cette question fût résolue, il fallait :

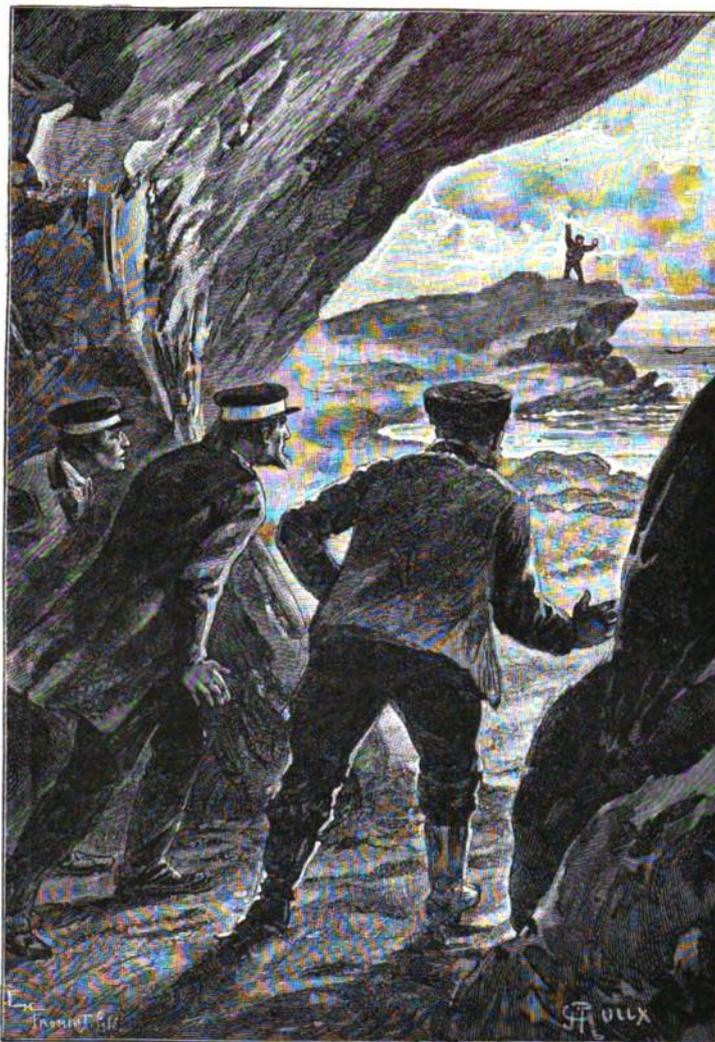
1° que nos compagnons, partis dans le canot, eussent réussi à se rapatrier ; 2° que leur premier soin eût été d'envoyer un bâtiment à notre recherche. Et, sur ce point, à défaut des autres, nous pouvions espérer que Martin Holt ne nous oublierait pas. Mais ses camarades et lui parviendraient-ils à atteindre les terres du Pacifique à bord d'un baleinier? . . . Et puis, la prochaine saison d'été serait-elle propice à une navigation si avancée à travers les mers de l'Antarctide?...

Nous cautions le plus souvent de ces bonnes et mauvaises chances. Entre tous, le bosseman continuait à se montrer confiant, grâce à son heureuse nature et à sa belle endurance. Le cuisinier Endicott partageait sa confiance, ou du moins ne s'inquiétait guère des éventualités à venir, et cuisinait comme s'il eût été devant le fourneau du *Cormoran-Vert*. Les matelots Stern et Francis écoutaient sans rien dire, et qui sait s'ils ne regrettaient pas de n'avoir point accompagné Hearne et ses compagnons !... Quant au maître calfat Hardie, il attendait les événements, sans chercher à deviner quelle tournure ils prendraient dans cinq ou six mois.

Le capitaine Len Guy et le lieutenant, comme d'habitude, étaient unis dans les mêmes pensées, les mêmes résolutions. Tout ce qui devrait être tenté pour le salut commun, ils le tenteraient. Peu rassurés sur le sort réservé au canot, peut-être songeaient-ils à essayer d'un voyage vers le nord en traversant à pied les ice-fields, et pas un de nous n'eût hésité à les suivre. Au surplus, l'heure d'une pareille tentative n'était pas encore arrivée, et il serait temps de se décider,

lorsque la mer serait solidifiée jusqu'au cercle antarctique.

Telle était donc la situation, et rien ne semblait devoir la modifier, lorsque, à la date



du 19 février, se produisit un incident — incident providentiel, dirai-je, pour ceux qui admettent l'intervention de la Providence au cours des choses humaines.

Il était huit heures du matin. Le temps était calme, le ciel assez clair, le thermomètre à trente-deux degrés Farenheit (zéro C.).

Réunis dans la caverne — moins le bosseman — en attendant le déjeuner que venait d'apprêter Endicott, nous allions nous asseoir à table, lorsqu'une voix appela du dehors.

Ce ne pouvait être que la voix d'Hurliguerly,

et comme ses appels se renouvelaient, nous sortîmes en toute hâte.

Dès qu'il nous aperçut :

« Venez... venez donc!... » cria-t-il.

Debout sur une roche, au pied du morne qui terminait Halbrane-Land au delà de la pointe, il nous montrait la mer.

« Qu'y a-t-il donc?... demanda le capitaine Len Guy.

— Un canot.

— Un canot?... m'écriai-je.

— Serait-ce celui de l'*Halbrane* qui reviendrait?... demanda le capitaine Len Guy.

— Non... ce n'est pas lui!... » répondit Jem West.

En effet, une embarcation, que sa forme et ses dimensions ne permettaient pas de confondre avec celle de notre goélette, dérivait sans avirons ni pagaies.

Il semblait bien qu'elle fût abandonnée au courant...

Nous n'eûmes qu'une même idée — s'emparer à tout prix de cette embarcation qui assurerait peut-être notre salut... Mais comment l'atteindre, comment la ramener à cette pointe d'Halbrane-Land?...

Le canot était encore à un mille, et en moins de vingt minutes il arriverait par le travers du morne, puis il le dépasserait, car aucun remous ne s'étendait au large, et en vingt autres minutes, il serait hors de vue...

Nous étions là, regardant l'embarcation qui continuait à dériver sans se rapprocher du littoral. Au contraire, le courant tendait à l'en éloigner.

Soudain, un jaillissement d'eau se produisit au pied du morne, comme si un corps fût tombé à la mer.

C'était Dirk Peters qui, débarrassé de ses vêtements, venait de se précipiter du haut d'une roche, et, lorsque nous l'aperçûmes à dix brasses déjà, il nageait dans la direction du canot.

Un hurrah s'échappa de nos poitrines.

Le métis tourna un instant la tête, et, d'une coupe puissante, bondit — c'est le mot — à travers le léger clapotis des lames, ainsi que l'eût fait un marsouin dont il possédait la

force et la vitesse. Je n'avais jamais rien vu de pareil, et que ne devait-on pas attendre de la vigueur d'un tel homme!

Dirk Peters parviendrait-il à atteindre l'embarcation avant que le courant l'eût emportée vers le nord-est?...

Et s'il l'atteignait, parviendrait-il, sans avirons, à la ramener vers la côte dont elle s'écartait, ainsi que le faisaient en passant la plupart des ice-bergs?...

Après nos hurrahs, — un encouragement jeté au métis, — nous étions restés immobiles, nos cœurs battant à se rompre. Seul, le bosseman criait de temps en temps :

« Va... Dirk... va! »

En quelques minutes, le métis eut gagné de plusieurs encablures dans un sens oblique vers le canot. On ne voyait plus sa tête que comme un point noir à la surface des longues houles. Rien n'annonçait que la fatigue commençât à le prendre. Ses deux bras et ses deux jambes repoussaient l'eau méthodiquement, et il maintenait sa vitesse sous l'action régulière de ces quatre puissants propulseurs.

Oui!... cela ne paraissait plus douteux, Dirk Peters accosterait l'embarcation... Mais ensuite ne serait-il pas entraîné avec elle, à moins que — tant sa force était prodigieuse — il ne pût, en nageant, la remorquer jusqu'à la côte?...

« Après tout, pourquoi n'y aurait-il pas d'avirons dans ce canot?... » fit observer le bosseman.

Nous verrions bien, lorsque Dirk Peters serait à bord, et il fallait qu'il y fût en quelques minutes, car le canot ne tarderait pas à le dépasser.

« Dans tous les cas, dit alors Jem West, portons-nous en aval... Si l'embarcation atterrit, ce ne sera que très au-dessous du morne.

— Il l'a... il l'a!... Hurrah... Dirk... hurrah!... » cria le bosseman, incapable de se contenir et auquel Endicott joignit son formidable écho.

En effet, le métis, ayant accosté, venait de s'élever à mi-corps le long du canot. Son énorme main le saisit et, au risque de le faire

chavirer, il se hissa sur le plat-bord, l'enjamba, puis s'assit pour reprendre haleine.

Presque aussitôt un cri retentissant arriva jusqu'à nous, poussé par Dirk Peters...

Qu'avait-il donc trouvé au fond de cette embarcation?... C'étaient des pagaies, car on le vit s'installer à l'avant, et, se mettant en direction du rivage, pagayer avec une nouvelle vigueur afin de sortir du courant.

« Venez! » dit le capitaine Len Guy.

Et, dès que nous eûmes contourné la base du morne, nous voilà courant à la lisière de la grève entre les pierres noirâtres dont elle était semée.

A trois ou quatre cents toises, le lieutenant nous fit arrêter.

En effet, le canot avait rencontré l'abri d'une petite pointe qui se projetait en cet endroit, et il fut évident qu'il viendrait y atterrir de lui-même.

Or il n'était plus qu'à cinq ou six encablures et le remous l'en rapprochait, lorsque Dirk Peters, abandonnant les pagaies, se baissa vers l'arrière, puis se redressa, tenant un corps inerte.

Quel cri déchirant se fit entendre!...

« Mon frère... mon frère!... »

Len Guy venait de reconnaître William Guy dans ce corps que soulevait le métis.

« Vivant... vivant!... » cria Dirk Peters.

Un instant plus tard, le canot avait accosté, et le capitaine Len Guy pressait son frère entre ses bras...



Trois de ses compagnons gisaient inanimés au fond de l'embarcation,...

Et ces quatre hommes, c'était tout ce qui restait de l'équipage de la *Jane!*

JULES VERNE.

(La suite prochainement.)

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

X

Cette partie de campagne fut le point de

départ d'un véritable changement dans la vie de Berthe. Yvonne Braké l'avait trouvée charmante et venait à tout propos l'inviter à parta-

ger ses distractions. Un jour, il s'agissait de nombreuses emplettes à faire dans les grands magasins; le lendemain, c'était une promenade en voiture, etc. Tout d'abord, Berthe répondit par des demi-refus accompagnés de gros soupirs. Le ménage n'était pas achevé, il fallait éplucher des légumes pour le dîner, coudre, reprendre ou faire ses devoirs, car M<sup>me</sup> Martel, qui tenait à compléter l'éducation de sa fille, lui donnait chaque jour une leçon. Mais la jeune voisine ne voulait pas d'obstacle à ses volontés et employait mille raisonnements pour lui prouver

qu'elle pourrait à la fois faire son travail et gaspiller de longues heures en sa compagnie.

« Travaillez très vite pendant une demi-heure, lui disait-elle; ensuite nous sortirons.

— En une demi-heure, je n'aurai jamais fini!...

— Non, mais votre ouvrage sera très avancé et ce soir vous aurez le temps de le terminer.

— Vous croyez? interrogeait Berthe hésitante.

— Sans doute! allons, dépêchez-vous... »

Le résultat de ces beaux conseils fut que notre fillette, désirant, par-dessus tout, aller vite, s'acquitta de sa besogne ou à moitié ou fort mal.

« Oh! chère petite, comment as-tu fait cet ouvrage? disait souvent M<sup>me</sup> Martel d'un ton de doux reproche.

— Peut-être n'est-il pas très bien... Sois tranquille, chère maman, je vais réparer cela en revenant de la promenade.

— Et ceci que tu n'as pas achevé...

— Tiens, c'est vrai!... Ce sera pour ce soir, ne t'inquiète pas, je rattraperai le temps perdu. »

Le soir venu, Berthe trouvait tout achevé, réparé, et elle remerciait avec effusion sa mère dont l'indulgente faiblesse allait toujours croissant.

En moins d'un mois elle fut successivement

déchargée de presque tout son travail, tandis que mille soins pénibles retombèrent sur

M<sup>me</sup> Martel, qui ne prit plus de repos. Nous devons dire, pour excuser Berthe, que ces changements se firent peu à peu, presque sans qu'elle s'en aperçût. Elle aimait tendrement sa

mère; mais son esprit léger, dont la futile Yvonne s'était emparée, l'occupant de maints projets séduisants, n'employait plus une minute à réfléchir sur ses devoirs.

L'absence de

M. Martel devait se prolonger plus d'un mois; il était chargé, par le négociant qui l'employait, de traiter une affaire sérieuse.

« Je t'en prie, ménage-toi et soigne-toi, avait-il dit en quittant sa femme; ta pâleur m'inquiète, tu te surmènes trop pour nous procurer du bien-être. »

Elle avait souri, et, le jour même, s'était remise courageusement à l'ouvrage.

Dans leur inexpérience, Henri et sa sœur s'habituèrent à son visage chaque jour plus creusé par la fatigue et vivaient sans appréhension. Le jeune garçon préparait mollement son baccalauréat; Berthe rêvait d'un certain concert auquel M<sup>me</sup> Braké et Yvonne avaient projeté de l'emmenner.

« Un peu de dentelle et de faille crème suffiraient pour rafraîchir ma robe rose... répétait-elle jusqu'au moment où sa mère eut entrepris ce nouveau travail afin de la satisfaire.

« Mère, oublies-tu que c'est ce soir le concert, dit-elle un certain jour, il me semble que tu n'as pas touché à ma robe hier?

— C'est vrai, ma mignonne, le temps m'a manqué.

— Alors il va falloir renoncer à cette jolie soirée?...

— Non, tranquillise-toi, ce sera prêt; veux-tu, pendant ce temps, reprendre les bas et t'occuper du dîner?



— Je ne demande pas mieux, petite mère; tiens, je m'y mets tout de suite. »

Un instant après, Yvonne entra.

« Bonjour, madame, bonjour, petite Berthe, je vous attends depuis une heure; vous savez que nous avons à choisir nos gants.

— Ah! mon Dieu, c'est vrai... Que faire? gémit la fillette jetant un regard désolé sur son ouvrage.

— Allons, pars, ma fille, je tâcherai de me passer de toi, » répondit M<sup>me</sup> Martel de sa voix douce.

Les deux amies s'envolèrent, non sans l'avoir accablée de remerciements. Hélas! elles n'entendirent pas le soupir de lassitude que la pauvre mère laissa échapper pendant que ses doigts fiévreux faisaient courir l'aiguille.

Le soir venu, le dîner fut prêt et la robe terminée. Transportée d'admiration pour le bon goût et l'adresse de sa mère, qui présida à sa toilette, Berthe fut déclarée charmante par son frère; puis, bien enveloppée d'un châle blanc, elle courut rejoindre ses voisines.

Vers minuit, une voiture les ramena du concert. Berthe, un peu lasse, mais heureuse, prit congé de ses amies devant la porte de leur appartement et franchit très légère les trois derniers étages. Ce fut Henri qui vint lui ouvrir :

« Encore debout! fit-elle avec étonnement, maman est couchée? »

— Chut! répondit tout bas son frère, dont le visage était triste et les yeux rouges, elle dort un peu!... Il y avait à peine un quart d'heure que tu étais partie quand elle s'est renversée dans son fauteuil, pâle comme une morte; elle ne pouvait plus parler! Alors je suis descendu quatre à quatre chercher la concierge, qui l'a couchée et soignée. Elle a fini par s'endormir, mais son sommeil est agité... Écoute!... »

Une faible plainte partait en effet de la chambre à coucher où Berthe pénétra en tremblant. A l'aide d'une petite lampe, elle put voir le visage de sa mère rouge de fièvre.

« Fatiguée!... exténuée!... murmurait

M<sup>me</sup> Martel. Mais je travaille... je travaille!... Oui... oui... ma Berthe, tu verras... ce sera prêt!... »

— Oh! Henri! dit la jeune fille atterrée lorsqu'elle rentra dans le salon, comme elle a l'air de souffrir!... Et elle parle de fatigue... Elle travaillait trop pour ses forces.

— Je le crains; la concierge m'a regardé à plusieurs reprises avec de gros yeux fâchés... Elle est partie en marmottant : « C'est une vie trop dure pour cette jolie dame délicate!... »

— Trop dure!... répéta Berthe sur le même ton navré. Alors tu crois que c'est la fatigue? »

Les deux enfants retenaient leur respiration pour écouter les paroles entrecoupées



que la fièvre arrachait à la malade. A la fin, les yeux d'Henri se fermèrent malgré lui; Berthe le décida à s'aller coucher; puis, ôtant sa fraîche toilette, elle revint s'asseoir près du lit, les yeux fixés sur le visage souffrant de sa mère; enfin, à bout de forces, elle s'endormit à son tour d'un lourd sommeil.

Le lendemain, M<sup>me</sup> Martel avait repris connaissance; mais elle paraissait si abattue que la concierge conseilla d'appeler un médecin. Berthe était seule lorsque le docteur vint visiter la malade.

« Grande fatigue!... Extrême faiblesse!... dit-il en partant. Il faut beaucoup de repos et une nourriture fortifiante. »

Ces paroles retentirent jusqu'au fond du cœur de la pauvre enfant. Ah! que la journée fut triste, remplie de difficultés pour son

inexpérience ! Elle voulut mettre le pot-au-feu pour donner du bouillon à la malade, et n'en fut pas quitte à moins de trois brûlures et de larmes abondantes que lui faisaient verser ses maladresses.

Une semaine s'écoula ainsi. M<sup>me</sup> Martel avait défendu qu'on prévint son mari, dans la crainte de l'inquiéter. Les dames Braké étaient parties pour les bains de mer et Yvonne avait envoyé quelques lignes par sa domestique.

« Je ne monte pas vous dire adieu, cela fatiguerait votre malade », disait-elle.

A cette lecture, des sentiments pénibles s'emparèrent du cœur de Berthe, et son esprit, subitement éclairé, comprit ses fautes. Elle se rappela les heures gaspillées par elle pour complaire à cette gentille voisine

qui faisait si peu de cas de son chagrin.

Si elle avait employé tout ce temps à partager les travaux de sa mère, qui sommeillait en ce moment, celle-ci ne serait pas malade et affaiblie !... Accablée par ses regrets, elle s'assit devant son ouvrage et se mit à tirer mélancoliquement l'aiguille, lorsque Henri entra tout essoufflé :

« Berthe, si tu savais !... Devine qui je t'amène ?... »

Il s'écarta pour faire place à une personne dont les cheveux ébouriffés sous une coiffe blanche encadraient un visage naïf.

« Frisonne !... Est-il possible !... Frisonne à Paris !... »

A. MOUANS.

(La suite prochainement.)

## FONDATION ET DÉCADENCE

du « PROGRÈS UNIVERSEL »

Charles et Édouard venaient d'achever la lecture de la merveilleuse histoire de ce jeune Américain devenu par une heureuse chance, mais grâce aussi à d'exceptionnelles qualités d'intelligence et à un travail incessant, directeur d'une des plus importantes revues destinées à la jeunesse, à un âge où, d'ordinaire, on se contente de les lire.

Il n'en fallait pas davantage pour que Charles, toujours prêt à se lancer dans quelque entreprise nouvelle, s'enthousiasmât aussitôt de cet exemple et résolut de marcher sans désespérer sur les traces de son compatriote dont il se voyait déjà le continuateur et l'émule. L'imagination sans cesse en éveil, les projets se succédaient dans son esprit avec une rapidité qui nuisait fort à leur réalisation, et si le nombre de ces projets était incalculable, il était facile de faire le compte de ceux qu'il menait à bonne fin. Un peu moins d'imagination et un peu plus de réflexion eussent été préférables ; mais pour qu'il le comprit, il était nécessaire qu'une expérience personnelle lui fit sentir lourdement les inconvénients qu'il peut y

avoir à s'engager à la légère dans des entreprises au-dessus de ses forces ou de ses capacités et lui démontrât que si la confiance en soi n'est pas une mauvaise chose, bien au contraire, il ne faut pas qu'elle aille jusqu'à la présomption. Se croire capable de tout, n'est-ce pas le plus souvent n'être bon à rien ? L'expérience salutaire ne pouvait manquer de se produire tôt ou tard.

Les deux amis, sous l'impression de leur lecture, causaient avec animation.

« En voilà une fameuse affaire à entreprendre, s'écriait Charles. Quel honneur de fonder un journal, et aussi quel profit ! Sais-tu que quantité de gens ont fait fortune de cette manière ?

— Oui, c'est très joli de fonder un journal, objecta Édouard, qui voyait les choses avec plus de sang-froid, mais il s'agit de le faire vivre et cela ne doit pas être le plus facile, à en juger par le nombre des entreprises qui ont échoué. Celles qui ont réussi se distinguaient des autres...

— Eh ! je le sais bien qu'elles se distinguaient des autres, la mienne aussi s'en distinguera,

interrompit Charles, et c'est pour cela que je suis certain du succès. J'en ai déjà le plan dans la tête. Tu comprends que je ne vais pas m'embarasser de toutes les complications que les journalistes ont inventées. Que doit être un journal ? Intéressant et varié, n'est-ce pas ? De cela, je m'en charge. Quant à l'impression, pas besoin de luxe ; qu'elle soit lisible, c'est tout ce qu'il faut, et rien ne sera plus facile avec la presse, semblable à la tienne, que mon père m'a donnée dernièrement fort à propos. »

En effet, Charles avait reçu, pour son christmas, une petite presse à encrage automatique qu'il désirait depuis longtemps et dont son père lui avait fait cadeau afin d'essayer de l'accoutumer à travailler d'une manière plus méthodique. Les travaux d'impression exigeant, pour être réussis, de la réflexion et du soin, il y avait lieu d'espérer qu'il acquerrait à la longue ces deux qualités qui, pour son malheur, lui manquaient à un égal degré. Nous devons reconnaître que jusqu'alors les résultats avaient été peu satisfaisants.

« — J'ai aussi un lot de papiers de toute sorte, que mon père m'a donné en même temps que la presse, poursuivit Charles. Je réglerai mon format d'après la grandeur des feuilles : il importe peu que tous les numéros n'aient pas la même dimension, n'est-ce pas ? »

Édouard ne répondit pas. L'idée de voir le fameux journal changer de format à chaque numéro lui paraissait assez singulière, mais peut-être était-ce précisément là l'une de ces innovations qui devaient le différencier de ses prédécesseurs.

« J'ai déjà gagné, en imprimant des cartes de visite, de quoi acheter un peu de caractères, continua Charles, mais décidément cela ne rapporte pas assez ; je le vois maintenant, il n'y a qu'un journal qui puisse donner de sérieux bénéfices. Du reste, toutes les personnes que je connais sont approvisionnées pour un certain temps et je n'ai pas à compter sur les amis de mon frère qui, après m'avoir demandé quantité de spécimens, ont prétexté que les lignes n'étaient

pas droites ou d'autres défauts imaginaires, pour ne rien commander. Et pourtant, tiens, vois toi-même, est-ce que cela n'est pas réussi ? »

Édouard tira de sa poche un paquet de cartes et le tendit à son ami. D'une dimension assez inusitée, sans doute du fait du papier, elles étaient ainsi libellées :

### CHARLES DOWELL

IMPRIMERIE NOUVELE

Cartes, têtes de lettres, circulaires, etc.

IMPRESSION RAPIDE ET SOIGNÉE

« Ce n'est pas mal, dit Édouard après les avoir examinées, mais... il me semble que la seconde ligne remonte un peu à droite et puis... ne crois-tu pas qu'il faille deux l à nouvelle ? »

— Alors, toi aussi, tu es comme les autres, tu ne trouves rien de bien ! reprit Charles un peu vexé. Si la ligne remonte, qu'est-ce que cela peut faire ? Il faut y mettre de la bonne volonté pour le voir. Quant à l'orthographe, je pense la connaître suffisamment ; en tout cas, c'est compréhensible. Le dictionnaire est en bas, je ne puis pourtant pas descendre et monter toute la journée pour voir comment chaque mot s'écrit ni mesurer toutes les lignes au compas, je n'en finirais jamais. D'ailleurs ce sont des détails. Et puis vois-tu, continua-t-il en revenant à son idée, comme cela ferait bien de mettre au bas de la carte, en gros caractères : *Directeur du Progrès universel*.

— Tu appelleras ton journal *le Progrès universel* ?

— Oh ! je ne suis pas encore absolument fixé sur le titre à lui donner, mais reviens me voir un de ces soirs, après la classe, nous en causerons et peut-être te prendrai-je comme associé. »

Ces dernières paroles eurent le don de rendre la chose beaucoup plus intéressante aux yeux d'Édouard.

« J'en parlerai tout à l'heure à mon père, dit-il, et lui demanderai ce qu'il pense de ton entreprise. »

En partant, il se munit, dans le but de les montrer chez lui, d'une liasse de circulaires, cartes, etc., choisis parmi les travaux les plus réussis de son ami.

L'un des échantillons les plus remarquables qu'Édouard exhiba le soir à ses parents fut une carte tirée pour une maîtresse de pension du voisinage et qui était ainsi libellée :

*Madame Spender a l'honneur d'informer les familles que ses classes rouvriront le 1<sup>er</sup> octobre.*

NOUVELLES FACILITÉS OFFERTES AUX ÉLÈVES

Mé-hode spéciale pour l'é-tude des langues.

« Mais que sont donc devenus les *t* de la dernière ligne, demanda M. Curris, le père d'Édouard, à son fils ?

— Oh ! ils s'étaient renfoncés parce qu'ils n'étaient pas de la même hauteur que les autres lettres, répondit celui-ci, répétant ce qui lui avait été dit. Charles prétend qu'il y a toujours quelques lettres qui se renfoncent, quand ce n'est pas l'une, c'est l'autre. Il a expliqué la chose à M<sup>me</sup> Spender et lui a offert de les remplacer par de petits traits bien nets comme ceux-ci, mais M<sup>me</sup> Spender n'a rien voulu entendre, elle s'est montrée d'une exigence incroyable et lui a retourné tout le tirage. Tu conviendras que ce n'est pas gentil de sa part.

— Et pourquoi cela ? M<sup>me</sup> Spender ne pouvait cependant pas distribuer des cartes semblables, d'autant plus qu'il y a des marques de doigts au dos.

— Charles dit qu'on ne peut guère éviter cela dans les impressions, parce que les doigts finissent toujours par se noircir et se graisser.

— C'est une erreur, reprit M. Curris, qui avait peine à ne pas rire en voyant le sérieux avec lequel son fils répétait de confiance ces singulières explications. Est-ce que tu as jamais vu des taches sur mes cartes ? Non ! Donc on peut les éviter. Comment veux-tu que l'on recommande un travail aussi défectueux ?

— Père, reprit Charles, évitant et pour cause de répondre à la question, Édouard va fonder un journal.

— Vraiment ? tu feras bien de l'engager à

ne pas trop risquer de fonds dans l'entreprise.

— Cela ne coûtera pas grand'chose, si ce n'est beaucoup de peine. Il y aura des histoires, des poésies, des devinettes, de tout enfin. Édouard dit que c'est une affaire splendide. Peut-être, ajouta-t-il modestement, me prendra-t-il comme associé ! »

M. Curris se contenta de conseiller à son fils de bien réfléchir avant de s'engager et, pour lui faire plaisir, lui promit de s'abonner sitôt l'apparition du premier numéro.

Le samedi suivant, au sortir de la classe, Charles courut chez Édouard. Celui-ci était déjà en plein travail. Les yeux un peu hagards, les cheveux en désordre, les mains noires d'encre, il se démenait fébrilement au milieu de sa chambre qui se trouvait dans un désordre indescriptible.

« Ah ! te voilà, s'écria-t-il dès qu'il aperçut son camarade. Eh bien, il est lancé ! Premier numéro paru hier, et déjà vingt abonnés, qu'en dis-tu ?

— Ajoute mon père, cela fera vingt et un, » répondit Charles, et il se mit à lire avidement *le Progrès universel*, 1<sup>er</sup> volume, n<sup>o</sup> 1, dont son ami lui tendait un exemplaire. Le journal avait, à quelque chose près, le format d'une grande feuille de papier à lettre. Il débutait par une poésie de huit vers inégaux, intitulée *la Colombe*, par Cyrus Lane.

« Qu'est-ce que ce Cyrus Lane qui a fait cette poésie ? demanda Charles.

— C'est moi, j'ai écrit le numéro de la première à la dernière ligne.

— Et pourquoi ne l'as-tu pas signée de ton nom ?

— Parce que les gens n'aiment pas beaucoup les journaux faits par une seule personne. J'ai pensé qu'il valait mieux introduire quelques pseudonymes. Tu comprends que je ne veux rien faire pour compromettre le succès. Pense donc ! à deux cents le numéro, un numéro par semaine, cela fait un dollar et quelques cents par an. Que j'aie seulement quatre ou cinq milliers d'abonnés pour commencer, et me voilà à la tête d'une affaire qui assurera mon avenir. Il est vrai qu'il me

Et la pauvre Jacqueline soupira de nouveau :  
« Alors, c'est de ton père que tu portes le deuil, petite ?

— Oui, voilà un an qu'il est mort.

— Et ta mère ne peut plus marcher à présent ?

— Oh ! un petit peu, dans la chambre, oui ; seulement, il ne faut pas qu'elle se fatigue... Le docteur dit que cela passera, qu'elle guérira bientôt tout à fait !... »

Et sa petite figure pâle s'éclaira d'un radieux sourire.

« Oh ! oui, elle guérira bientôt ! » répéta Georges, comme un écho.

Le petit soulier était renoué depuis longtemps ; nous marchions à côté des deux mioches.

« Et que fait donc ta mère, à présent qu'elle ne peut presque plus marcher ? demandais-je encore à Jacqueline.

— Ah ! bien, maman fait de la dentelle, toute la journée ! me répondit-elle.

— De la dentelle !... Comment ?... Au crochet ?... dit ma sœur.

— Non, de la vraie dentelle, vous savez, sur un tambour avec des petits fuseaux, et du fil, et puis des épingles qui ont des têtes en verre de toutes les couleurs. Oh ! c'est joli, allez !...

— Très zoli ! assura maître Georges. Les épingles surtout !...

— Tiens ! Et on peut lui en acheter de la dentelle à ta maman ?...

— Oh ! oui, dit Jacqueline en riant, maman aime bien qu'on lui en achète !

— Alors, allons jusque chez elle, veux-tu ? Jacqueline, tu vas nous conduire, dit ma sœur. J'ai justement besoin de belles dentelles toutes fines pour garnir de la lingerie. »

La fillette ne se le fit pas dire deux fois, je vous l'assure, elle allongea le pas, en un clin d'œil nous étions arrivées.

« Maman ! cria-t-elle en entrant, voilà des dames qui viennent pour de la dentelle ! »

Ainsi fut faite la présentation.

Toute jeune encore, M<sup>me</sup> Hubère, jolie, aimable, l'air distingué. Nous eûmes tout de suite de la sympathie pour elle.

Rien de ce qui constitue l'art délicat de la dentellière ne lui est inconnu. Elle travaille comme une fée. Les innombrables petits fuseaux voltigent, passent et repassent entre ses doigts habiles, se croisent, s'entre-choquent avec un joyeux cliquetis et comme en se jouant.

Et les fils s'enlacent, les brides, les réseaux se forment, un tissu à jour se dégage, orné de fleurs et d'arabesques, et si fin, si subtil, si léger, qu'on le croirait tissé par Arachné elle-même !... De vraies merveilles, je vous dis, ses dentelles. Eh bien, le croiriez-vous ? M<sup>me</sup> Hubère, malgré toute sa patience, toute son habileté, arrive à peine à gagner un franc cinquante par jour en travaillant dix heures. Et notez que c'est là sa seule ressource depuis qu'une phlébite la retient au logis. N'est-ce pas affreux ?...

Le mercier d'en face lui achète toutes ses dentelles en bloc et, comme il n'est pas toujours sûr de les écouler, paraît-il, comme ce ne sont pas des marchandises courantes, d'un placement facile, il les taxe à un prix dérisoire.

Comment venir en aide à cette pauvre jeune veuve sans blesser sa juste susceptibilité ? nous demandions-nous, en la quittant. Elle est certainement digne d'intérêt, très en état de gagner sa vie avec cela ! Mais travailler dix heures par jour, courbée sur un métier du matin au soir et gagner une misère, la position n'est pas tenable ! Elle y perdra la vue ou finira par tomber tout à fait malade.. Voyons ! Comment tirer parti de son remarquable talent de dentellière et de son goût tout artistique, de façon du moins qu'elle en recueille un avantage sérieux ? Nous serions à sa place, par exemple, eh ! bien, que ferions-nous ?...

Mais nous avons beau tourner et retourner la question, l'examiner sous toutes ses faces, nous n'arrivons pas à la résoudre.

Voilà que le lendemain matin, pendant notre heure de littérature, ma sœur s'écria tout à coup : « J'ai trouvé ! »

Et je vous assure bien qu'Archimède, le plus grand géomètre de l'antiquité, décou-

vrant tout d'un coup la loi de la pesanteur spécifique des corps et s'élançant dans les rues de Syracuse en criant : *Euréka! euréka!* n'était ni plus heureux, ni plus fier que ma sœur, s'écriant avec enthousiasme, elle aussi : « J'ai trouvé!... »

Effectivement, son idée était si bonne, son plan si ingénieux que, toute joyeuse à mon tour, je lui sautai au cou et l'embrassai jusqu'à ce qu'elle implorât merci.

Accompagnées de maman, cette fois, nous retournâmes chez M<sup>me</sup> Hubère dans l'après-midi même :

« Mes filles m'ont beaucoup parlé, madame, dit notre mère en l'abordant, des dentelles ravissantes que vous faites et de votre adresse merveilleuse... Non! ne vous défendez pas, il paraît que c'est vraiment admirable. Aussi toutes deux, animées d'un beau zèle, viennent-elles vous demander de bien vouloir les initier à cet art dans lequel vous excellez. Si cela vous convenait, elles se rendraient chez vous, deux ou trois fois par semaine, à heures fixes. Plusieurs de leurs jeunes amies, sans doute prises d'émulation, voudront se joindre à elles. Ne pourriez-vous organiser un cours pour enseigner la dentelle aux fuseaux? Cela vous irait-il?... »

Si cela lui allait! je crois bien. C'était pour la pauvre M<sup>me</sup> Hubère une proposition inespérée. Son sourire attendri, ses yeux émus le disaient bien. Elle ne connaît personne ici, n'a aucune relation; de là son manque absolu de ressources, sa difficulté à se tirer d'affaire.

Oh! je la ferai connaître et apprécier, vous allez voir! Et d'abord, toutes mes amies passeront à son cours; de gré ou de force, je les lui amène; elles apprendront à faire de la dentelle aux fuseaux ou elles diront pourquoi. Y a-t-il rien de plus joli?... Je compte sur Charlotte, sur Gisèle, sur Adda... hein?... Adda se fera peut-être tirer l'oreille... Elle est de première force au tennis, fait de l'escrime, monte à bicyclette, se livre à l'exercice du canotage... Je ne la vois pas bien, un tambour de dentellière sur les genoux et maniant de petits fuseaux... Mais c'est égal, elle

est bonne fille au fond, tout garçon manqué qu'elle est; elle viendra pour me faire plaisir et quitte à ne faire jamais que du brouillamini!

Rendez-vous a été pris pour mercredi, de trois à cinq.

La chambre est vaste et claire; nous nous installerons là, près des fenêtres, madame Hubère, vis-à-vis de nous. Ce sera parfait. Allons! tout s'arrange pour le mieux; je suis ravie, si ravie que j'embrasserais bien quelqu'un!... Tiens! voilà Jacqueline sur le seuil, qui nous regarde de ses grands yeux sérieux, un doigt dans la bouche et n'osant faire un pas. Elle est à croquer, cette enfant-là!... Je me jette sur elle et lui applique deux bons baisers sonores.

Non, il n'est rien, voyez-vous, comme de secourir son semblable, comme de venir en aide à ceux qui souffrent, pour vous mettre la joie au cœur et vous faire voir la vie en rose. Une bonne action fleurit comme baume.

Et ces jolis vers d'Hugo chantaient dans ma tête :

Le bien qu'on fait parfume l'âme;  
On s'en souvient toujours un peu!

Mercredi, 2 septembre.

Aujourd'hui, c'est aujourd'hui qu'a eu lieu la première séance! Nous étions seules, ma sœur et moi, la plupart de nos amies se trouvant encore à la campagne. Oh! mais les brouillards viennent, elles vont rentrer bientôt.

M<sup>me</sup> Hubère nous avait préparé de jolis tracés sur vélin, — des dentelles étroites pour commencer, avec douze paires de fuseaux seulement. — Elle nous a mises au courant des diverses combinaisons que peuvent présenter les réseaux; il y en a de demis, il y en a de doubles, et des réseaux-toile, et des réseaux-araignées; d'autres encore à brins tordus, que sais-je!... Tout cela s'embrouillait un peu dans ma tête, je perdais le fil de mes idées et surtout le fil de mes fuseaux. Patience! j'y arriverai bien tout de même!...

Maitre Georges, qui était venu voir sa petite amie « Jacqueline », a trouvé mon travail très

« zoli », quand je le lui ai montré. Il est vrai qu'il n'admire que les épingles, lui !...

Jacqueline, qui s'y connaît, la fine mouche, s'est écriée :

« Tiens?... mais c'est de la dentelle-torçon !... »

Et elle s'est sauvée, en riant.

Ma pauvre dentelle!... C'est vrai qu'elle a l'air d'une guenille. Des trous, des trous, rien que des trous!... C'est à se demander comment ils tiennent ensemble!...

Vendredi.

Adda est de retour, elle est venue nous voir. Elle consent à suivre le cours de M<sup>me</sup> Hubère, quoique ses mains soient perdues d'ampoules, tant elle a canoté. Une bonne nouvelle! Sa sœur aînée se marie... oh! pas tout de suite, dans six mois. M<sup>me</sup> Hubère fournira les dentelles du trousseau.

« Et sais-tu, ma chère, lui ai-je dit, elle a chez elle un encadrement de mouchoir, qui est une merveille dans son genre. Non, tu n'as aucune idée de ce qu'il est beau, léger, vapoureux!... Le mercier d'en face n'en a jamais voulu, le trouvant d'un placement trop difficile; il a eu mille fois raison, le brave homme, il en aurait donné vingt sous et c'est digne d'une exposition des beaux-arts!... Un chiffon de batiste au milieu, un petit chiffre brodé dans un coin, ce sera un rêve de mouchoir, le mouchoir de mariée, par excellence!... Je compte bien qu'il va figurer dans la corbeille de ta sœur! »

Samedi.

Et nous étions cinq, au cours de M<sup>me</sup> Hubère : Adda, Gisèle et Huguette Yves, l'amie de ma sœur, une jolie blonde de dix-sept ans.

Très gentille, Huguette! Elle nous a promis aussi d'amener ses cousines, deux Bretonnes, qui viennent passer l'hiver ici.

Il prend, il prend, le cours de M<sup>me</sup> Hubère!... Quel bonheur!... Il va falloir qu'elle le divise en deux catégories; nous ne pourrons plus tenir toutes ensemble.

Aujourd'hui déjà, la grande chambre, toutes fenêtres ouvertes sur la cour, avait un bruis-

sement de ruche en activité. Les petits fuseaux marchaient, couraient, allaient bon train, je vous assure. Peut-être bien faisaient-ils plus de bruit que de besogne, tous ces petits fuseaux-là, guidés par nos doigts inhabiles. Ils s'entre-choquaient un peu trop, avaient des échappées subites, tournoyaient, s'empêtraient, ressautaient brusquement, vagabondaient à plaisir; on les croyait à gauche, ils se trouvaient à droite; ah! ce n'était pas chose facile que de les maintenir en bon ordre et de leur faire suivre le tracé. Que de rires à chaque maladresse! « Madame Hubère, par-ci! Ma bonne madame Hubère par-là! » De tous les côtés à la fois, on réclamait aide et conseil.

La plus drôle, sans contredit, c'était Adda.

« Madame, madame, criait-elle toutes les cinq minutes, voyez un peu ce que j'ai fabriqué!... Je ne m'y retrouve plus, je suis perdue!... »

Toujours perdue, la pauvre Adda; mais elle s'en consolait vite.

« Bien! tenez, disait-elle, tout de même, n'est-ce pas joli ce que j'ai fait là?... Mesdemoiselles, regardez! »

Et elle nous tendait son métier.

« Là, au milieu, voyez-vous?... Ne dirait-on pas une grosse araignée dans sa toile?... Le malheur est que je suis prise dans ses fils comme une mouche et ne puis me dépêtrer!... »

M<sup>me</sup> Hubère venait à la rescousse; toujours affable, souriant à chacune, et d'une patience, d'un zèle à toute épreuve.

Elle a déjà bien meilleure mine, depuis ces quelques jours; sa santé se raffermait, c'est positif. Toute cette jeunesse autour d'elle, cet entrain, cette gaieté franche, ces jaseries, tout cela la distrait forcément, la délasse, change un peu le cours de ses idées tristes. Puis, aujourd'hui du moins, aux regrets du passé ne viennent plus s'ajouter encore les tracasseries du présent et les soucis pour l'avenir. Non, elle commence à percer, elle va continuer sa trouée, se fera une bonne petite place au soleil, bien en vue. Son cours aura de la vogue, je m'en porte garante; car

le tout, ici-bas, c'est de donner le branle... et le branle est donné!

Jacqueline n'a pas été sans remarquer l'heureux changement survenu dans l'humble fortune de sa mère.

Comme je m'en allais, ce soir, elle m'a retenue par le bras, m'a prise à l'écart dans le corridor et là, pour commencer, m'a fait une déclaration en bonne et due forme : « Je vous aime bien ! » m'a-t-elle chuchoté à l'oreille.

Puis, les joues roses, les yeux brillants, épanouie comme je ne l'avais encore jamais vue, cette petite fille a ajouté :

« Vous savez, maman est guérie!... Le docteur a dit qu'elle n'a plus qu'à se ménager un

peu, mais qu'elle pourra sortir bientôt. Oh ! que je suis contente!... Elle n'a plus mal ; elle est guérie ! Elle ne pleure plus ; elle me sourit tout le temps!... C'est grâce à vous!...

— Non, ma mignonne, lui ai-je dit, en me penchant sur elle pour l'embrasser, c'est grâce à toi, grâce à la petite prière confiante que tu as adressée au bon Dieu « pour maman ». Il a bien vu, le bon Dieu, que tu étais une enfant sage ; que tu l'aimais bien, ta pauvre mère, que tu ne lui faisais jamais de chagrin et comme tu le priais pour elle de tout ton cœur, de toute ton âme, le bon Dieu t'a exaucée tout de suite ! »

E. VICARINO.

## PÊCHE ET CHASSE

### SUR LES CÔTES DE FRANCE

CONSEILS PRATIQUES POUR OCCUPER SES LOISIRS AU BORD DE LA MER

Par LOUDEMÉR

DEUXIÈME PARTIE. — DE LA CHASSE (Fin.)

#### Chasse en mer en canot.

Il faut être au moins deux : l'un s'occupe spécialement de la manœuvre du canot, l'autre surveille le gibier et donne les indications à celui qui a soin de la direction.

On peut en canot chasser la mouette et le goéland en jetant à quelque distance du canot un oiseau mort ou blessé, attaché par la patte à une ficelle tenue à bord, de même que pour la chasse sur la grève.

Quand on ne possède pas d'avance un oiseau pour servir d'appât, on jette à l'eau une feuille de papier blanc de la grandeur de la moitié d'un journal. Les oiseaux de mer, naturellement méfiants, sont cependant fort curieux de ce dont ils ne se rendent pas compte.

Ils s'approchent de cette tache blanche qu'ils aperçoivent de très loin et viennent

planer au-dessus. Rien de plus facile que de les tirer au vol dans ces conditions.

#### CHASSE AU CORMORAN.

Vous ne pourrez guère tuer de cormorans qu'en canot, à moins que vous ne vous embusquiez sur les rochers où ces oiseaux se tiennent, et qui se trouvent souvent fort loin en pleine mer ; car ils viennent assez rarement sur les côtes ou près des rivages en dehors des époques de la ponte.

Ils restent donc presque toujours au large, perchés sur des rochers surplombant la mer d'où ils pêchent. A peine ont-ils vu passer un poisson qu'ils plongent aussitôt en se laissant tomber dans l'eau, souvent de fort haut, et leur agilité est si grande qu'il est rare de les voir réapparaître sans leur proie au bec. La manière dont ils avalent leur captif est également bizarre : ils lancent

le poisson en l'air et avec une telle adresse qu'ils le reçoivent toujours la tête la première, de façon à le faire entrer d'un seul coup dans leur estomac.



CORMORAN.

Le cormoran a le plumage noir, et le bec, assez long, est recourbé comme un crochet à son extrémité. Sa chair est excrable et son odeur même est atroce. Cet oiseau, assez lourd, s'enlève avec difficulté et est obligé de s'envoler *dans le vent*.

Mais une fois parti, ses grandes ailes se chargent de le mettre rapidement hors de portée. Il faut donc aborder le cormoran *vent arrière*, c'est-à-dire ne lui laisser d'autre alternative que, ou s'envolant dans le vent, de venir passer à votre portée, ou, s'envolant vent arrière, de tomber à la mer.

Cette dernière alternative est préférable : en effet, l'oiseau se sentant attaqué et éprouvant, ainsi que je viens de le dire, une grande difficulté à s'envoler, se jettera à la mer et cherchera à s'échapper en plongeant fréquemment et faisant sous l'eau de longs parcours dans les directions les plus contraires. On doit avoir l'œil vif, le tir rapide, pour saisir le moment où l'animal vient respirer à la surface et lui envoyer le coup de fusil. Même blessé, l'oiseau se défendra longtemps et vous échappera souvent.

Il est nécessaire dans cette poursuite d'avoir un bon matelot et un canot très maniable. Il faut, de plus, avoir beau temps et mer relativement calme, car toute cette chasse se fait principalement à la godille ou aux avirons. Servez-vous de plomb n° 4.

## CHASSE AUX GRÈBES.

Quelquefois à la fin de septembre, en oc-

tobre et principalement en novembre, on voit apparaître les grèbes, oiseaux au plumage noir sur le dos et sur la tête et d'un blanc éblouissant sous le ventre. Cet animal est très recherché pour son duvet d'une épaisseur, d'une douceur et d'une blancheur extraordinaires. On en fait de jolies fourrures.

La grèbe ou gode, comme on la nomme en Bretagne, se nourrit de petits poissons, principalement de menuse. Sa chair, assez bonne quand la bête est jeune et qu'elle arrive du nord, devient vite huileuse et d'un goût désagréable.

Les grèbes ne perchent qu'au moment de la ponte et le reste du temps ne vivent que sur l'eau, car elles éprouvent la plus grande difficulté à marcher avec leurs petites pattes courtes. Lorsqu'elles volent, elles rasant la surface de la mer, et leurs pattes étendues y reposent même. Il est difficile de les tirer au vol à cause de son excessive rapidité, mais leur chasse est fort amusante, car elles préfèrent se soustraire à votre poursuite en plongeant et nageant entre deux eaux avec une grande agilité.

En général, elles vont par bandes. J'en ai vu quelquefois plusieurs milliers dans une étendue peu considérable. Elles sont peu farouches et se laissent parfois approcher de si près que l'on peut les étourdir en leur donnant des coups de rame. Quand elles ont été un peu chassées, elles deviennent plus méfiantes; cependant on arrive toujours à les approcher, pour peu que l'on ait une bonne embarcation. Le canot d'un tonneau et de treize pieds de long est le meilleur pour ce genre de chasse.

Elles sont si nombreuses que l'on peut s'amuser pendant longtemps sans faire beaucoup de chemin. Quand la mer est absolument calme, on aperçoit les grèbes de très loin et on les rejoint en se servant des avirons.

Je me souviens un jour, d'en avoir rapporté soixante-quinze dans une seule après-midi et, n'ayant plus de cartouches, je fus obligé de débarquer. J'en aurais pu sans cela remplir mon canot

*Morettes* — La morette est semblable à la grèbe, sauf qu'elle est entièrement noire et d'une taille un peu plus petite. Cet oiseau se laisse approcher très difficilement et s'envole avec une grande rapidité. C'est un hasard quand on en tue une.

*Plongeurs.* — Les plongeurs ou bouchons, comme les appellent les marins, sont des oiseaux au plumage gris, au long cou, à la tête petite terminée par un bec de canard. Ils plongent constamment ayant toujours l'air de rouler sur l'eau, ce qui leur a fait donner leur surnom de bouchons. On les appelle aussi dadins. Ils se chassent de la même façon que la grèbe, mais comme ils nagent avec une extrême rapidité, soit à la surface, soit entre deux eaux, il faut ramer très vigoureusement si on veut les approcher, et on doit s'efforcer de les cerner près d'un rivage; c'est d'ailleurs à proximité des côtes qu'ils se tiennent généralement, tandis que la grèbe est toujours en pleine mer.

*Calculot.* — Enfin, pour finir, je parlerai du calculot qui ressemble un peu au plongeur, mais dont le bec est rouge. Malheureusement, cet oiseau devient fort rare et ne se chasse que dans certaines parties de la Bretagne (Sept-Iles, Roscoff, Ile-Bréhat, environs du cap Fréhel); sa chair est assez bonne, surtout quand l'animal est jeune.

Pour ces derniers oiseaux, servez-vous de plomb n° 6.

Je crois avoir traité toutes les chasses que

l'on peut pratiquer ordinairement au bord de la mer et j'ai l'espérance que mes lecteurs,



BARGE.

ayant mis mes conseils à profit, n'auront pas à regretter la patience dont ils ont fait preuve en lisant cet ouvrage qui n'a été écrit que dans le but de leur faciliter les moyens de passer agréablement et utilement le temps de leurs vacances.

Aussi je vous quitte, amis lecteurs, en vous rappelant qu'à la pêche comme à la chasse, les vers du bon La Fontaine sont de rigueur :

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage !

Et maintenant, bonne chance ! Puissent saint Pierre et saint Hubert vous être favorables et vous combler de leurs dons !

LOUDEMER.

FIN.

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LES SOLANÉES (Suite)

Une autre empoisonneuse est la plante appelée *datura*.

Le *datura stramonium*, vulgairement connu sous les noms de *pomme épineuse*, *stramoine*, *herbe-aux-sorciers*, *herbe-audiable*, s'appelle *datura* chez les Arabes et *tatula* chez les Persans. Ce dernier nom paraît dériver du radical *tat*, qui signifie *piquer*,

par allusion à l'enveloppe épineuse dont les fruits sont entourés. Quant au nom de *stramonium*, certains étymologistes — et l'on sait que ces messieurs se contentent souvent des analogies les plus lointaines — le font dériver des deux mots grecs *struchnon* et *manikon*, qui servent à désigner la morelle folle ou morelle des fous. N'insistons pas.

Le *Datura stramonium* est une grande plante herbacée que l'on rencontre aujourd'hui dans presque toutes les parties du monde. Sa tige ronde, verte, très rameuse, s'élève à la hauteur d'un mètre ou d'un mètre et demi et affecte parfois les allures ou, si l'on



DATURA STRAMONIUM.

préfère, la physionomie d'un petit arbre, avec son tronc qui paraît solide, bien qu'il soit creux, et ses rameaux aux inflexions hardies.

Les feuilles sont larges, dentelées. La corolle, longue et d'un blanc jaunâtre, parfois violacé, se plisse en cinq angles dont l'ampleur ne manque pas d'une certaine beauté décorative et s'élance d'un calice un peu renflé, également terminé par d'élégantes dentelures.

Certes, cette fleur a grand air, c'est indiscutable; mais pourquoi donc — ce n'est peut-être que malveillance de ma part — pourquoi donc ces longues corolles plissées en cornet me rappellent-elles toujours ces filtres, ces papiers à plis nombreux qui, dans l'officine des pharmacies, servent le plus souvent à de suspectes manipulations et où des poisons variés sont distillés goutte à goutte?

N'importe, c'est une belle corolle que la corolle du *Datura*. A cette fleur qui s'épanouit au grand soleil d'été succède une capsule ovoïde, verdâtre et hérissée d'aiguillons comme un véritable petit porc-épic. Cette

plante, dont l'odeur vireuse décèle les origines équivoques, affectionne, comme la belladone et la jusquiame, ses parentes mal famées, les terrains stériles, les décombres bouleversés dont elle couronne les monticules de ses grandes feuilles déchiquetées. C'est là qu'elle s'est naturalisée depuis longtemps, apportée peut-être d'Asie, vers le xv<sup>e</sup> ou xvi<sup>e</sup> siècle, par ces zingaris, ou gitanos, ou bohémiens nomades qui du nord au sud et de l'est à l'ouest traversent presque toute l'Europe à époques déterminées. Ils s'en servaient dans leurs pratiques de sorcellerie; peut-être l'employaient-ils également comme remèdes, ainsi que quelques autres solanées, et c'est précisément dans les lieux que hantent encore de nos jours ces hordes vagabondes que se sont perpétuées, de siècle en siècle, ces plantes qui leur étaient familières.

Les *Daturas* ne se sont pas montrés réfractaires aux soins d'une culture intelligente et ont consenti à échanger, contre leurs décombres stériles, les plates-bandes de nos parterres, au milieu desquels ils ne font certes pas trop méchante figure. C'est ainsi que s'étale avec un certain orgueil le *Datura tatula*, belle plante annuelle ressemblant au *stramonium*, mais plus grande du double et se montrant fière de ses tiges pourprées, de ses feuilles dentelées et de ses grandes corolles d'un rouge violacé. Le *Datura fastuosa*, renchérissant sur ses plus belles congénères et manifestant le goût d'un luxe « fastueux », en effet, double et triple ses corolles, blanches à l'intérieur et violettes au dehors, qui ressemblent à de longs et élégants cornets emboîtés avec art. Enfin, le *Datura arborea*, parfois confondu avec le *suaveolens*, et qui nous vient du Pérou, s'élève comme un arbre véritable jusqu'à trois mètres de hauteur et dresse, bien au-dessus du menu peuple des plates-bandes, ses longues tiges d'un vert jaunâtre.

Il ne tiendrait qu'à nous de faire ici amende honorable et de reconnaître que nous avons calomnié peut-être ces solanées « équivoques d'aspect et suspectes de nature », si

nous n'avions également pour devoir de vous avertir que lorsque vient le soir et que s'exhalent de leurs opulentes corolles des parfums quelquefois suaves, il ne faut les respirer qu'avec précaution, c'est-à-dire à distance, et ne jamais oublier qu'ils émanent d'une solanée... suspecte malgré tout.

Le *datura stramonium* est de toutes les solanées vireuses la plus énergique et la plus redoutable. Son principe actif est la *daturine*, qui, suivant les doses employées, cause des étourdissements, amène des vertiges, et puis aussi la fièvre, avec le délire, délire furieux parfois, où les idées les plus fantastiques peuvent se combiner à des tentatives plus ou moins criminelles.

Citons quelques exemples de ces divers accidents.

La décoction de trois capsules de *datura* dans du lait, qu'un homme but par mégarde, détermina chez lui un délire furieux, suivi d'une paralysie générale dont les suites se prolongèrent fort longtemps.

C'est au moyen d'un breuvage fait avec des graines de cette solanée que de prétendus sorciers procuraient autrefois à des malheureux, dont ils exploitaient l'ignorance et la superstition, des visions fantastiques, au sortir desquelles ces pauvres hallucinés se figuraient avoir assisté à quelques séances du sabbat.

A une époque moins reculée, on a poursuivi en France une bande de voleurs affiliés à une vaste et redoutable association bien connue, au siècle dernier, sous le nom d'*endormeurs*. Ces bandits offraient à tout venant, dans les lieux publics, et surtout pendant la nuit, des prises d'un certain tabac prétendu efficace pour la guérison de tous les maux. A ce tabac ils mélangeaient de la poudre de *datura*, puis ils profitaient de l'assoupissement où ne tardaient pas à tomber leurs victimes pour les dépouiller tout à leur aise.

Enfin, pour terminer la nomenclature de tous ces méfaits, ajoutons que c'est en utilisant les propriétés narcotiques des solanées en général, et du *datura* en particulier, que des fanatiques de toutes sectes et des impos-

teurs de toutes catégories opéraient leurs prétendus miracles. Voyants, thaumaturges, fakirs, derviches, magiciens et grands prêtres ne manquaient pas de brûler, pendant les cérémonies de leur culte ou dans les pratiques de leurs sortilèges, ces substances à multiples vertus, se procurant ainsi à volonté tantôt l'insensibilité relative, qui leur permettait d'endurer les rites cruels dont ils ensanglantaient leurs temples, tantôt ces délires sacrés que les religions grecque et romaine mirent à profit pendant toute une série de siècles. L'on faisait manger aux prêtresses des temples des graines de *datura* qui les plongeaient dans des extases prétendues prophétiques; on leur faisait boire des boissons enivrantes qui, jointes à des inhalations diverses, provoquaient chez les malheureuses pythonisses des crises de surexcitations voisines de la folie, pendant lesquelles elles laissaient échapper ces exclamations incohérentes qui, habilement commentées par les prêtres, constituaient ces fameux oracles à double sens auxquels les peuples de l'antiquité attribuèrent, pendant des siècles, une si prodigieuse importance.

Une autre solanée vireuse, d'aspect particulièrement livide et de fort vilaine physiologie, est la *jusquiame*.

Le genre *jusquiame*, — dont le nom paraît être l'altération du mot latin *hyoscyamus*, qui, à son tour, a pour origine deux mots grecs signifiant *fève de porc*, — ce genre, dis-je, renferme une vingtaine d'espèces herbacées qui, toutes, appartiennent à l'ancien continent.

Contentons-nous de n'en citer que deux très connues et même célèbres, à savoir la *jusquiame noire* et la *jusquiame blanche*.

La première, vulgairement désignée sous le nom de *hannebane*, se rencontre, comme ses congénères, la belladone et le *datura*, sur les décombres voisins des habitations rurales et aussi le long des chemins que suivent les bohémiens dans leurs excursions périodiques.

La *jusquiame* n'est peut-être pas la plus

vénéneuse des solanées, mais elle en est à coup sûr la plus repoussante. Jugez-en vous-même par ce signalement pris sur nature. Tige d'un mètre environ, cylindrique, épaisse,



JUSQUIAME.

dure, presque ligneuse, et couverte de poils serrés et visqueux; feuilles irrégulièrement découpées, de teinte malsaine, et revêtues comme la tige d'une villosité gluante; fleurs à cinq pétales, de couleur jaunâtre, striées d'un réseau de veines noires ou violacées, et comme sanguinolentes, — tel est le portrait fidèle de la hannebane ou jusquiamé noire.

Quant à la blanche, elle porte des fleurs d'un jaune pâle, elle est plus petite, moins rameuse et d'aspect moins déplaisant que celui de sa grande sœur; mais elle n'est guère moins malfaisante, car dans leurs tissus, à toutes deux, circule le même principe actif auquel l'on a donné le nom d'*hyoscyamine*. Cet alcaloïde, comparable par sa violence et la rapidité de ses effets à la morphine et à la nicotine, amène tous les accidents caractéristiques des poisons narcotico-âcres, c'est-à-dire la dilatation de la pupille, le délire, la contraction tétanique et finalement la stupeur comateuse, que vient terminer la mort.

Feuilletons le casier judiciaire de ces deux aimables personnalités.

Voici tout d'abord l'histoire de neuf individus qui, pour s'être partagé un bouillon où avaient cuit quelques fragments de racines de jusquiamé noire, furent frappés d'aphonie et agités d'un délire plus ou moins violent. Alors que les uns, enflammés d'une fureur farouche, devaient être mis hors d'état de nuire, les autres riaient d'un rire convulsif dont l'expression sardonique a été maintes fois observée dans certains cas d'empoisonnement par les solanées. Après leur rétablissement, tous ces malades voyaient non seulement une image double de chaque objet, mais encore ces objets étaient teints d'une couleur écarlate.

Un médecin allemand, Wepfer, cité par M. Le Maout, raconte l'histoire d'un empoisonnement causé par une salade de jusquiamé qu'on avait mélangée par erreur ou par ignorance avec des racines de chicorée. Cette salade malencontreuse fut mangée par les bénédictins d'un couvent. Si l'accident n'eut pas de suites mortelles, il n'en fut pas moins accompagné de circonstances bizarres et quelque peu dramatiques.

Après le repas, c'était le soir, chacun des moines, s'étant retiré dans sa cellule, s'endormit sans se douter du réveil singulier qui devait succéder à ce sommeil paisible en apparence, mais de courte durée. Tous les moines, en effet, se réveillèrent bientôt en proie à tous les symptômes d'un empoisonnement bien caractérisé : violentes douleurs d'entrailles, ardeur inextinguible de la gorge, défaillances, vertiges et tout le reste.

Minuit sonna. C'était l'heure des matines. Un certain nombre de moines hébétés et chancelants se rendirent à la chapelle; mais l'on peut affirmer que jamais cérémonie religieuse ne réunit de plus étranges adorateurs. Les uns, les yeux appesantis, ne pouvaient ni lire, ni réciter leurs prières; d'autres voyaient sur les pages de leurs missels les mots courir comme une légion de fourmis fantastiques qu'ils s'efforçaient vainement de faire tomber à terre, tandis que d'autres, qui sans doute

avaient le poison gai, mêlaient à leurs oraisons les calembredaines les plus inattendues en pareille occurrence. Ces désordres se prolongèrent jusqu'au jour et le matin encore; le frère tailleur, qui avait eu le courage de se remettre à sa besogne habituelle, s'épuisait en tentatives désespérées pour enfiler à la fois les *trois* aiguilles que lui montraient ses yeux dilatés et hagards.

Une autre histoire est celle de l'équipage de la corvette française la *Sardine*, qui, en 1792, croisait le long des côtes de la Morée. Quelques matelots, après une excursion sur le rivage, apportèrent à bord une assez grande quantité de plantes inconnues dont ils s'avisèrent de faire une soupe... soupe malencontreuse s'il en fut, car ce qu'ils avaient mis dans leur marmite n'était autre chose qu'une botte de jusquiames blanches.

Aussi qu'arriva-t-il? C'est que peu d'heures après l'ingestion de cette audacieuse préparation culinaire, les matelots, saisis de vertiges, pris de convulsions violentes, se livrèrent sur le pont du navire aux sarabandes les moins réglementaires. On tira le canon pour appeler du secours; mais les médecins qui arrivèrent eurent toutes les peines du monde pour administrer des remèdes à cette horde de forcenés.

Les symptômes d'empoisonnement par les jusquiames se manifestent de façons très diverses. C'est à ce titre que nous mentionnons, d'après les auteurs, les sensations extraordinaires éprouvées par une femme qui, elle aussi, avait avalé un bouillon de jusquiame blanche. Cette malade, dont le cas est vraiment singulier, n'éprouva ni vertiges, ni convulsions; mais elle se sentit comme soulevée de terre, dans des conditions telles que son corps et sa tête, qui, lui semblait-il, s'étaient détachés l'un de l'autre, s'en allaient et montaient dans l'espace, où ils flottaient à l'aventure, semblables à ces fantoches de baudruche gonflée d'hydrogène qu'on lance en l'air dans les jours de réjouissances publiques.

Ajoutons enfin, pour clore cette série d'accidents extraordinaires que provoque notre solanée si riche en vertus phénoménales, les cas non moins curieux de certains malades

que hantent des visions lumineuses et qui, au milieu de rayons et de flammes, voient tomber comme en pluie d'or d'innombrables facules étincelantes. C'est à cet étonnant phénomène que fut donné par le docteur Sauvages le nom mythologique et fort original de *berlue Danaé*.

Nous arrivons maintenant à l'histoire d'une autre solanée, non moins célèbre que les précédentes et connue sous la dénomination quelque peu cabalistique de *mandragore*.

La mandragore (*mandragora*) a plus que tout autre intrigué les étymologistes. Son nom vient-il, ainsi que l'affirment certains d'entre eux, de *Mandra*, nom d'une divinité asiatique?... Va pour *Mandra*,

si l'on y tient; mais que faire alors des deux dernières syllabes *gore*? Aimez-vous mieux, en adoptant une autre hypothèse, faire dériver le nom de mandragore de deux mots grecs *mandra*, clôture, cercle, et *guroo*, environner, enclore, par allusion à l'habitude que l'on avait autrefois d'entourer la mandragore d'un cercle magique, avant de l'arracher du sol, afin de neutraliser les maléfices?

Et croyez que je pourrais vous en présenter bien d'autres encore, mais cela vous est égal, n'est-ce pas? Eh bien, à moi aussi, et comme, dans ces cas d'étymologies plus que douteuses, l'abstention me paraît être le plus sage parti à prendre... Abstenons-nous.

Quoi qu'il en soit, le genre mandragore renferme des végétaux herbacés et vivaces que caractérisent leurs feuilles en touffes épaisses et la forme de leur énorme racine



MANDRAGORE PRINTANIÈRE

charnue, conique, le plus souvent bifurquée en deux grosses branches divergentes qui lui donnent une ressemblance grossière avec les deux jambes d'un homme, et c'est à cette configuration singulière, remarquée dès la plus haute antiquité, que la mandragore doit les deux noms qui lui ont été donnés en Grèce et en Italie : en Grèce, celui d'*anthropomorphe* (c'est-à-dire ayant forme humaine); en Italie, celui de *semi-homo* (c'est-à-dire demi-homme).

On distingue, dans le genre mandragore, deux variétés particulières : la *mandragore officinale*, vulgairement connue sous le nom de *mandragore femelle*, et la *mandragore printanière*, vulgairement appelée *mandragore mâle*.

La première a une racine noirâtre, de grandes feuilles d'un vert bleuâtre, luisantes en dessus, ternes en dessous, et enfin des corolles violacées que porte une hampe rougeâtre rayée de lignes jaunes.

La seconde se distingue par une racine plus grosse, des feuilles d'un vert plus pâle, crépues, ridées, boursoufflées et exhalant une odeur fétide. Quant aux fleurs, elles sont blanches ou verdâtres, parfois lavées de teintes jaunes. Les fruits, dans les deux espèces, sont des baies jaunâtres à la maturité et ressemblant à de petites pommes, avec cette différence, toutefois, que ceux de la mandragore printanière sont plus gros que ceux de la mandragore officinale et n'en ont pas l'odeur forte et vireuse.

Ces deux variétés sont communes dans les régions méditerranéennes, particulièrement en Calabre, en Sicile, en Espagne, en Afrique, comme aussi dans certaines îles grecques. Elles affectionnent les lieux ombragés, les

bords des rivières, les roches solitaires et surtout l'entrée des cavernes.

Il y a vraiment bien peu de plantes qui aient donné lieu à autant de légendes et de contes absurdes que ces fameuses mandragores. Outre qu'elles entraient dans la composition de tous les philtres, les sorciers les employaient souvent pour donner à leurs clients des hallucinations de toutes sortes. Ils avaient le soin de ne s'en servir pour leurs conjurations qu'après les avoir transformées en grossières figures d'homme, et faisaient accroire au vulgaire que c'était sous cette forme qu'on les trouvait au pied des gibets, où elles étaient censées naître du sang des suppliciés.

Les anciens auteurs nous énumèrent complaisamment les pratiques superstitieuses auxquelles il fallait se livrer pour se soustraire aux prétendus dangers que présentait l'extraction de cette fantastique solanée. C'était la plante fée, la plante vivante. L'on croyait qu'elle était douée d'une telle sensibilité qu'elle poussait des cris déchirants quand on l'arrachait du sol. Théophraste et Pline — le font-ils sérieusement? — nous racontent qu'avant de procéder à cette opération dangereuse, il fallait tracer trois cercles autour de la mandragore avec la pointe d'une épée, puis l'arracher rapidement en regardant du côté de l'orient, tandis que telle autre personne, faisant partie de l'expédition, devait s'éloigner de quelques pas et adresser aux divinités néfastes de violentes objurgations.

Il est facile de se représenter en imagination la scène lugubre et fantastique qu'évoque devant nous le récit des vieux auteurs.

E. D. GRIMARD.

(La suite prochainement.)



## ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XX

## Vieux amis retrouvés.

Après le repas de noces, il est d'usage de faire en masse une promenade aux environs, pour remplir deux ou trois heures du long après-midi : tout comme on voit les petites mariées parisiennes prendre avec leur escorte de landaus le chemin traditionnel du bois de Boulogne.

Quand la procession eut fait le tour des huttes voisines, chacun ayant admiré l'élégance de Mia-Mia et la qualité de ses invités, on consulta l'heure, et voyant qu'il s'en fallait de beaucoup que le soleil fût près de disparaître derrière les montagnes de l'occident, on poussa jusqu'à la forêt de bambous prochaine.

En arrivant sous bois, un même cri de surprise et d'admiration échappa à Colette et à Gérard. Certes, ils en avaient vu des forêts africaines ? Forêts de palmiers, d'ébéniers, de mangliers ; forêts d'acacias et de citronniers ; forêts de sycomores et de papayers. Ils avaient contemplé le baobab, ce colosse dont le tronc a parfois quinze et vingt mètres de tour et dont les branches monstrueuses suffiraient à abriter tout un village.

Ils pouvaient croire, à bon droit, que la terre d'Afrique leur avait déjà révélé toutes les merveilles de sa flore. Mais devant cette splendeur nouvelle, ils restaient immobiles et comme écrasés.

Les bambous, plantés avec autant de symétrie que si la nature eût daigné user d'une chaîne d'arpenteur, dressaient à distances parfaitement égales leurs troncs lisses, verticaux, prodigieux. Aucune ramure, aucune branche inférieure ne venait altérer la ligne de ces piliers géants. D'un jet hardi ils s'élançaient à trente ou quarante mètres ; au

faite seulement les branches éployées entremêlaient leurs frondaisons pour former un dôme impénétrable aux rayons du soleil ; et sous ce dôme original régnait une fraîcheur, un demi-jour, une paix auguste de cathédrale déserte.

La compagnie s'étant assise en cercle sous les arbres géants, Mia-Mia s'enhardit à prier M<sup>lle</sup> Massey de chanter. Il lui était arrivé d'entendre sa voix ; elle avait cru écouter un chant surhumain et nourrissait un ardent désir renouveler cette fête. Mais trop timide ou trop réservée, malgré la prévenante bonté de Colette, elle n'avait jamais eu la hardiesse d'exprimer ce vœu sans qu'une excuse vint le justifier. La solennité de son mariage lui parut une occasion propice. Elle formula ingénument sa requête.

« La jeune fille blanche chante comme les oiseaux du ciel. Mia-Mia serait heureuse de l'entendre le jour de ses noces.

— Et moi je serai contente de te faire plaisir à si peu de frais, ma gentille amie », dit Colette.

Et elle entama une des mélodies apprises naguère, aux jours heureux. Sa voix toujours admirablement juste et bien timbrée avait pris, à l'air pur des solitudes, une ampleur et une sûreté qu'elle ne possédait guère au temps où elle avait si grand-peur de se faire entendre devant l'auditoire de la *Durance*. Sans effort, sans hésitation, les notes ailées s'envolaient vers les cimes, ou bien, liquides et pleines, coulaient comme un torrent jaseur.

Chacun était sous le charme. Quand elle eut fini, il y eut un silence plus flatteur que des applaudissements.

Puis on demanda autre chose, — encore

autre chose, — et Colette, gracieuse, continuait. Elle était au beau milieu de la *Chanson du roi de Thulé* et les têtes laineuses, aussi bien que les autres, se sentaient pénétrées du philtre vague d'une rêveuse poésie, — quand une terreur soudaine s'abattit sur l'auditoire.

Les joues délicatement rosées de la chanteuse avaient pâli; ses grands yeux si doux s'étaient remplis de larmes; un grand cri coupait sa chanson.

Chacun s'empressa autour d'elle, inquiet et consterné. Mais, souriant avec effort :

« Ce n'est rien, ce n'est rien!... dit-elle. Ne parlez pas!... Écoutez!... oh! ne parlez pas!... »

Tous se turent surpris et perplexes.

Penchée en avant, attentive, immobile et craignant presque de respirer, elle écoutait de tout son être. Dans le silence de la forêt, on perçut alors un bruit faible encore, régulier et sourd, le bruit d'un pas pesant écrasant les herbes.

Un des Matabélés, qui s'était couché à terre pour mieux entendre, se releva, la face convulsée d'épouvante.

« Le *Père des oreilles!* dit-il d'une voix étranglée... Je connais son pas!... Nous ne savions pas qu'il vint jamais de ce côté... C'est sans doute un *solitaire!*... S'il est mécontent qu'on ait troublé sa retraite, malheur à nous!... Pourquoi sommes-nous venus sans armes?... c'en est fait de nous!... »

— Non! s'écria Colette d'une voix vibrante. Il n'y a pas de danger, je vous l'affirme! C'est un ami qui nous vient, — le meilleur et le plus fidèle des amis!... Gérard, Lina, c'est Goliath!... Je reconnaitrais son pas entre mille.

— Goliath, répéta Gérard, croyant qu'elle déraisonnait. Y songes-tu, petite sœur?... Hélas!... oublies-tu donc que nous l'avons perdu?

— Goliath n'est pas mort!... Il arrive. J'en suis sûre, te dis-je, et c'est ma voix qui l'a guidé jusqu'ici!...

— Eh bien! dit Gérard, toujours pratique : recommence, en ce cas, pour qu'il ne perde pas sa piste. »

Tremblante d'abord, mais bientôt plus ferme, la voix de la jeune fille reprit la divine mélodie de Berlioz... Le pas du pachyderme devenait plus distinct de moment en moment. Enfin on vit se dessiner au loin sa silhouette vénérable, ses longues oreilles, sa trompe imposante. Le noble animal dévorait l'espace; on entendait la sonnerie joyeuse dont il accompagnait sa course.

C'était bien Goliath! Ni Gérard, ni Lina, ne pouvaient plus le méconnaître... Et lui, l'honnête mastodonte, bien avant eux il les avait devinés. A des kilomètres de distance, sa trompe puissante les flairait déjà, ses vastes oreilles saisissaient la voix de Colette. Et maintenant, son petit œil sagace la distinguait nettement dans la foule; pareil au chien fidèle qui reconnaît son maître entre mille, il venait à elle, à elle qu'il aimait.

Et alors, merveille plus grande, on vit qu'il n'était pas seul. Sur son large dos, deux formes humaines se dessinent, de plus en plus distinctes.

Martine!... Le Guen!...

Quelques instants encore, et ce sont des piétinements qui font trembler le sol, des sons de trompe à ébranler la forêt, des exclamations de joie et de tendresse, Martine étouffant les trois enfants dans ses bras, Le Guen secouant la main à tout le monde, Goliath couvert de caresses, de baisers et de larmes : — un ouragan, un cyclone de joie folle.

Les Grosses-Têtes, pleinement rassurées désormais sur les intentions du père des oreilles, observaient avec curiosité cette scène étrange, se disant apparemment qu'ils avaient en leurs hôtes blancs une mine inépuisable de spectacles, une véritable boîte à surprises.

On reprit la route du village et la procession défila devant les indigènes émerveillés. Goliath ouvrait la marche, portant fièrement les deux jeunes filles sur ses défenses. Le docteur Lhomond et Gérard venaient ensuite, encadrant Martine et Le Guen. La noce suivait en bon ordre. Ce fut une entrée à sensation.

Comment dire la joie de M. Massey, à la vue de la fidèle servante, de l'honnête Le

Guen, braves cœurs qui sans y prétendre avaient porté jusqu'à l'héroïsme le dévouement à ses enfants? D'un mouvement spontané, il les pressa tous deux sur sa poitrine, en les remerciant avec une émotion sincère de tout ce qu'ils avaient fait pour les siens.

« Et toi, mon bon Goliath, s'écria l'heureux père, dans l'exubérance de son contentement, toi qui t'es montré un ami sans pareil, ne veux-tu pas aussi me donner l'accolade?

Sur quoi, messire Goliath fit entendre son petit grognement d'amitié, agita sa trompe le plus honnêtement du monde, montra enfin par divers signes à son usage qu'il était comme toujours à la hauteur de la situation. A l'égard de MM. Weber et Brandevin qui venaient à leur tour lui présenter leurs civilités, il fut poli, mais plutôt froid. Goliath n'avait pas l'amitié banale et ne donnait ses affections qu'à bon escient.

Cependant, on se pressait de reconforter et de servir les voyageurs, de leur apporter tout ce que la case avait de mieux en fait de rafraîchissements. Pour Martine et pour Le Guen, qui protestaient modestement que c'était le monde renversé, on dressait la table; à Goliath on offrait le libre usage de la pelouse pour se nourrir, et de la rivière pour s'ébrouer.

Et peu à peu tout se débrouillait, on obtenait enfin l'explication de cette miraculeuse délivrance, ce qui ne fut pas une petite affaire; car la pauvre Martine, au milieu de cent qualités plus précieuses, ne possédait en aucune manière le don de l'exposition. Priée de raconter leur exode, elle s'était trouvée subitement aussi embarrassée que s'il s'était agi de soutenir une thèse en Sorbonne.

« Expliquez-leur, monsieur Le Guen! fit-elle enfin, toute désorientée, et avec la conviction évidente que son « promis » possédait le talent oratoire dont elle était dépourvue. Expliquez-leur, moi, je ne peux pas!...

Mais Le Guen n'était pas plus fort qu'elle dans l'art de la narration. Il se perdait dans des parenthèses sans fin, des incidentes parasites, redisait dix fois la même chose sans arriver au fait... Ce fut seulement par des

questions directes et précises, c'est-à-dire en devinant soi-même leur épopée, qu'on parvint à la reconstruire.

On apprit ainsi qu'après la disparition des trois enfants, la position de ceux qui demeuraient avait été critique. Yata n'avait pas manqué de voir dans cette fuite un présage de celle de sa fiancée, — ce qui, après tout, n'était pas si déraisonnable, — et afin de prévenir ce désastre, il avait commencé par menacer Le Guen des plus cruels supplices s'il ne déclarait pas à l'instant où étaient les trois fugitifs. A quoi Le Guen avait eu l'idée lumineuse de répondre la simple vérité, à savoir : que ce qu'il appelait « le méchant manitou » les avait emportés dans la nuit, et que jamais, jamais de bon gré, il ne les ramènerait chez les Baratsés.

Un tel dénouement était, en somme, ce que Yata pouvait souhaiter de mieux; même le stupide besoin de vengeance que nourrissait son âme sanguinaire était satisfait, car il se figurait bien que le cruel manitou serait encore plus fort que lui, en matière de supplices. Si bien que, subitement calmé, et même enchanté du tour que prenaient les choses, le chef s'était mis avec une ardeur nouvelle aux préparatifs de ses noces. Elles devaient être célébrées avec un faste dont les plus anciens déclaraient n'avoir jamais vu d'exemple. De tous côtés arrivaient à profusion les fruits les plus beaux, les légumes, la volaille, le gibier, les chevreaux, les moutons.

Enfin toutes les fleurs du pays avaient été réquisitionnées pour préparer, le jour venu, un chemin triomphal à la mariée. Si Yata avait connu le poète Jasmin, il aurait dit sans doute avec lui :

*Las carreros diioun flouri;  
Diioun flouri, diioun grana,  
Tan bèlo nobio ba passa!*

Martine demeurait insensible à toutes ces attentions; mais à mesure que le jour des noces approchait, la possibilité de s'y soustraire devenait plus problématique. Le Guen était bien près de perdre courage. Un beau jour, où ces diables noirs ayant découvert,

caché derrière les roseaux, le petit bateau qu'il construisait, le mirent en pièces, le digne gabier, à bout de patience, suggéra à sa promise un parti désespéré :

« Jetons-nous ensemble dans la rivière, Martine; je ne vois pas un autre moyen de vous arracher aux griffes de ce vilain singe!...

Cette proposition romanesque n'avait eu aucun succès auprès de Martine. Un suicide, fût-il renouvelé de celui de Lucrèce, n'était nullement pour plaire à la brave fille, élevée dans les saines et honnêtes traditions languedociennes.

« *Chès!* nous tuer comme des païens!... Vous « badinez »!... Et non pas peut-être!... Et qu'aurait dit le *poivre* papa?... » Tant et si bien qu'il avait fallu abandonner ce moyen extrême et attendre en grinçant des dents la suite des événements.

Comme tout paraissait perdu, la chance avait tourné soudain. Pendant que les Baratsés, oublieux des devoirs austères du citoyen, se livraient tout entiers aux préparatifs monstres du mariage, et ne rêvant qu'orgies et bombances, négligeaient la défense du territoire, leurs voisins et rivaux, les calobas (ou singes), gardaient l'œil ouvert. Bien instruits des mouvements de la tribu, leur chef, le rusé Karèno, avait habilement choisi son heure. Au moment même où les marmites fumaient, où les tam-tam résonnaient, où l'engagement fatal allait être prononcé, où tous, en un mot, sauf Martine et Le Guen, ne songeaient qu'à la joie, Karèno, débouchant des bois avec des cris affreux à la tête de sa bande, fondit à l'improviste sur la noce consternée, fit main basse sur toutes les provisions, et enfin, nouveau Nabuchodonosor, emmena toute la tribu en captivité.

Martine et Le Guen, en leur qualité de prisonniers de Yata, avaient heureusement trouvé grâce auprès du vainqueur, qui, ayant fait une assez belle prise et se sentant d'humeur magnanime, leur avait laissé la liberté d'aller où il leur plairait.

Le Guen, sans perdre de temps, s'apprêtait à commencer la construction d'un bateau, pour suivre au fil de la rivière la route prise par

les trois enfants, lorsque l'arrivée inopinée de Goliath l'avait dispensé de chercher un autre moyen de transport. On avait fait à la hâte quelques provisions, et après avoir mis le brave animal sur la piste et lui avoir expliqué en bon français qu'il s'agissait d'aller retrouver M<sup>lle</sup> Colette, on s'était installé sur son dos, et on était parti au petit bonheur.

« Goliath! s'écriait Colette, Goliath que nous croyions mort! Que nous avons laissé si loin! Mais, Le Guen, vous ne m'avez pas dit le quart de ce que je voudrais savoir. Comment vous a-t-il retrouvés? Par quel miracle était-il guéri?

— Cela, mademoiselle, faut pas me le demander, vu que je n'en sais rien du tout. Martine, elle, lui répétait tout le temps : « Pauvre Goliath, comment as-tu fait pour guérir! » Et comme de juste Goliath ne pouvait pas répondre; car c'est bien le cas de dire : y ne lui manque que la parole à c'te bête-là!

— Mais comment, comment a-t-il su, sans hésiter, venir ainsi droit à nous? répétait Colette, qui ne pouvait se lasser d'admirer la merveilleuse intelligence de son ami.

— Faut être juste; je le lui avais commandé. Goliath, que je lui dis, faut aller trouver M<sup>lle</sup> Colette; donc il le savait bien, fit Le Guen qui n'avait pas coutume de s'étonner. Les animaux, voyez-vous, ont un flair surprenant; j'ai vu des chiens de chasse... qu'il suffisait de leur dire un mot pour qu'ils remuassent ciel et terre jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé. Et quant à un nez, ce n'est pas pour dire, mais ce n'est pas ce qui lui manque, à Goliath!

— Sans doute, fit observer le docteur, Goliath, ayant longé comme vous l'affluent de Zambé, a passé le fleuve au même endroit; une fois dans le bois le moindre indice apporté par la brise lui a suffi pour vous rejoindre.

— Oui, dit Martine : comme nous passions près de ces grands arbres, Goliath s'est arrêté tout à coup; et il s'est mis à lever sa trompe et à flairer de tous les côtés. Aussitôt, il a voulu entrer sous bois. Et moi je disais : il faudrait le forcer à suivre le bord, puisque M. Gérard a dit qu'il voulait aller jusqu'à la mer. Mais Goliath n'a voulu rien entendre, et

M. Le Guen me dit : « Laissons-le faire; y sait mieux que nous. »

— Et puis, reprit Le Guen, le voilà qui s'arrête, qui flaire, qui fait son petit cri joyeux;

— Et alors, continua Martine, nous avons reconnu la voix de notre chérie. Moi je ne respirais plus; et voilà que Le Guen me dit tranquillement : « Ce gazouillis-là,

c'est celui de M<sup>lle</sup> Colette, et Goliath ne s'y trompe pas. Voyez donc ses oreilles! » Le croiriez-vous? Il n'avait pas l'air surpris le moins du monde. Tandis que moi je pleurais comme une fontaine.

— Et pourquoi que j'aurais été surpris? fit le Breton, penaud, mais têté. J'avais dit à Goliath : « Faut aller trouver M<sup>lle</sup> Colette! » Eh bien, Goliath y est allé. C'est un animal qui a de la connaissance et qui exécute un ordre, quand il l'a reçu.

— C'est



puis repart comme un fou. C'était comme un train express, quoi?

— C'est alors sans doute que Colette a reconnu son pas, dit Gérard. Elle a été la première à le distinguer. Mais Colette entendrait l'herbe pousser!

beaucoup, dans la vie, dit le docteur en riant. Plus d'un Matabélé pourrait prendre exemple sur lui, sans parler des Européens!... »

ANDRÉ LAURIE.

(La suite prochainement.)



## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

### XV (Suite)

#### Le sphinx des glaces.

Avant de partir, Jem West et le bosseman avaient eu soin d'implanter un mât à peu près au tiers de notre embarcation. Ce mât, maintenu par un étai et des haubans, pouvait porter une large misaine qui fut découpée dans le hunier de la goélette. Le *Paracuta* mesurant six pieds de largeur au maître-bau, on avait pu donner un peu de croisure à cette voile de fortune.

Sans doute, ce gréement ne permettrait pas de naviguer au plus près. Mais, depuis le vent arrière jusqu'au grand largue, cette voile nous imprimerait une vitesse suffisante pour enlever en cinq semaines, avec une moyenne de trente milles par vingt-quatre heures, le millier de milles qui nous séparaient de la banquise. Compter sur cette vitesse n'avait rien d'excessif, si le courant et la brise continuaient à pousser le *Paracuta* vers le nord-est. En outre, les pagaies nous serviraient, lorsque le vent viendrait à refuser, et quatre paires, maniées par huit hommes, assureraient encore une certaine vitesse à l'embarcation.

Je n'ai rien de particulier à mentionner

pendant la semaine qui suivit le départ. La brise ne cessa de souffler du sud. Aucun contre-courant défavorable ne se manifesta entre les rives de Jane-Sund.

Autant que possible et tant que la côte d'Halbrane-Land ne s'écarterait pas trop à l'ouest, les deux capitaines entendaient la longer à une ou deux encablures. Elle nous eût offert refuge en cas qu'un accident eût mis notre canot hors d'usage. Il est vrai, sur cette terre aride, au début de l'hiver, que serions-nous devenus?... Mieux valait, je pense, n'y point songer.

Durant ces premiers huit jours, en payant dès que la brise venait à mollir, le *Paracuta* n'avait rien perdu de la moyenne de vitesse indispensable pour atteindre l'océan Pacifique en ce court laps de temps.

L'aspect de la terre ne changeait pas, — toujours le même sol infertile, des blocs noirs, des grèves sablonneuses semées de rares raquettes, des hauteurs abruptes et dénudées en arrière-plan. Quant au détroit, il charriait déjà quelques glaces, des drifts flottants, des packs longs de cent cinquante

à deux cents pieds, les uns de forme allongée, les autres circulaires, — et aussi des ice-bergs que notre embarcation dépassait sans peine. Ce qu'il y avait de peu rassurant, c'est que ces masses se dirigeaient vers la banquise, et n'en fermeraient-elles point les passes, qui devaient être encore libres à cette époque?...

Inutile de noter que l'entente était parfaite entre les treize passagers du *Paracuta*. Nous n'avions plus à craindre la rébellion d'un Hearne. Et, à ce propos, on se demandait si le sort avait favorisé ces malheureux entraînés par le sealing-master. A bord de leur canot surchargé, que le moindre coup de mer mettrait en péril, comment s'était accomplie cette navigation si dangereuse?... Et qui sait, cependant, si Hearne ne réussirait pas, alors que nous échouerions, pour être partis dix jours après lui?...

Je mentionnerai, en passant, que Dirk Peters, à mesure qu'il s'éloignait de ces lieux où il n'avait retrouvé aucune trace de son pauvre Pym, était plus taciturne que jamais, — ce que je n'aurais pas cru possible, — et il ne me répondait même plus, lorsque je lui adressais la parole.

Cette année 1840 étant bissextile, j'ai dû porter sur mes notes la date du 29 février. Or, ce jour étant précisément l'anniversaire de la naissance d'Hurliguerly, le bosseman demanda que cet anniversaire fût célébré avec quelque éclat à bord du canot.

« C'est bien le moins, dit-il en riant, puisqu'on ne peut me le fêter qu'une année sur quatre! »

Et l'on but à la santé de ce brave homme, un peu trop bavard, mais le plus confiant, le plus endurant de tous, et qui nous ragail-lardissait par son inaltérable bonne humeur.

Ce jour-là, l'observation donna 79° 17 pour la latitude et 118° 37 pour la longitude.

On le voit, les deux rives du Jane-Sund couraient entre le cent dix-huitième et le cent dix-neuvième méridien, et le *Paracuta* n'avait plus qu'une douzaine de degrés à franchir jusqu'au cercle polaire.

Après avoir fait ce relèvement, très difficile à obtenir à cause du peu d'élévation du soleil

au-dessus de l'horizon, les deux frères avaient déployé sur un banc la carte si incomplète alors des régions antarctiques. Je l'étudiais avec eux, et nous cherchions à déterminer approximativement quelles terres déjà reconnues gisaient dans cette direction.

Depuis que notre ice-berg avait dépassé le pôle sud, il ne faut pas oublier que nous étions entrés dans la zone des longitudes orientales, comptées du zéro de Greenwich au cent quatre-vingtième degré. Donc, tout espoir devait être abandonné soit d'être rapatriés aux Falklands, soit de trouver des baleiniers sur les parages des Sandwich, des South-Orkneys ou de la Georgie du Sud.

En somme, voici ce qu'il était permis de déduire, eu égard à notre position actuelle.

Il va de soi que le capitaine William Guy ne pouvait rien savoir des voyages antarctiques entrepris depuis le départ de la *Jane*. Il ne connaissait que ceux de Cook, de Krusenstern, de Weddell, de Bellinghausen, de Morrell, et ne pouvait être au courant des campagnes ultérieures, la deuxième de Morrell et celle de Kemp, qui avaient quelque peu étendu le domaine géographique en ces lointaines contrées. Par suite de ce que lui apprit son frère, il sut que, depuis nos propres découvertes, on devait tenir pour certain qu'un large bras de mer — le Jane-Sund — partageait en deux vastes continents la région australe.

Une remarque que fit, ce jour-là, le capitaine Len Guy, c'est que si le détroit se prolongeait entre les cent dix-huitième et cent dix-neuvième méridiens, le *Paracuta* passerait près de la position attribuée au pôle magnétique. C'est à ce point — on ne l'ignore pas — que se réunissent tous les méridiens magnétiques, point situé à peu près aux antipodes de celui des parages arctiques, et sur lequel l'aiguille de la boussole prend une direction verticale. Je dois dire qu'à cette époque, le relèvement de ce pôle n'avait pas été fait avec la précision qu'on y a apportée plus tard <sup>1</sup>.

1. Les calculs, d'après Hansteen, placent le pôle magnétique austral par 128°30' de longitude et 69°17' de

Cela n'avait pas d'importance, d'ailleurs, et cette constatation géographique ne pouvait avoir aucun intérêt pour nous. Ce qui devait nous préoccuper davantage, c'est que le Jane-Sund se rétrécissait sensiblement et se réduisait alors à dix ou douze milles de largeur. Grâce à cette configuration du détroit, on apercevait distinctement la terre des deux côtés.

« Eh ! fit observer le bosseman, espérons qu'il y restera assez de large pour notre embarcation !... Si ce détroit-là allait finir en cul-de-sac...

— Ce n'est pas à craindre, répondit le capitaine Len Guy. Puisque le courant se propage dans cette direction, c'est qu'il trouve une issue vers le nord, et, à mon avis, nous n'avons rien autre chose à faire qu'à le suivre. »

C'était l'évidence même. Le *Paracuta* ne pouvait avoir un meilleur guide que ce courant. Si, par malheur, nous l'eussions eu contre nous, il aurait été impossible de le remonter, sans être servi par une très forte brise.

Peut-être, cependant, quelques degrés plus loin, ce courant s'infléchirait-il vers l'est ou vers l'ouest, étant donnée la conformation des côtes ? Néanmoins, au nord de la banquise, tout permettait d'affirmer que cette partie du Pacifique baignait les terres de l'Australie, de la Tasmanie ou de la Nouvelle-Zélande. Peu importait, on en conviendra, quand il s'agissait d'être rapatriés, que le rapatriement se fit ici ou là...

Notre navigation se prolongea dans ces conditions une dizaine de jours. L'embarcation tenait bien l'allure du grand largue. Les deux capitaines et Jem West n'en étaient plus à apprécier sa solidité, quoique, je le répète,

latitude. Après les travaux de Vincendon Dumoulin et Coupvent Desbois, lors du voyage de Dumont d'Urville à bord de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, Duperrey donne 136°15' pour la longitude et 76°30' pour la latitude. Il est vrai, tout récemment, de nouveaux calculs ont établi que ce point devait se trouver par 106°16' de longitude est et de 72°20' de latitude sud. On voit que l'accord à ce sujet n'est pas encore fait entre les hydrographes, comme il l'est en ce qui concerne le pôle magnétique boréal.

aucun morceau de fer n'eût été employé à sa construction. Il n'avait pas été une seule fois nécessaire de reprendre ses coutures, d'une parfaite étanchéité. Il est vrai, nous avions la mer belle, à peine ridée d'un léger clapotis à la surface de ses longues houles.

Le 10 mars, avec même longitude, l'observation donna 76°13' pour latitude.

Puisque le *Paracuta* avait franchi environ six cents milles depuis son départ d'Halbraneland, et que ce parcours s'était opéré en vingt jours, il avait obtenu une vitesse de trente milles par vingt-quatre heures.

Que cette moyenne ne faiblît pas durant trois semaines, et toutes les chances seraient pour que les passes ne fussent point fermées ou que la banquise pût être contournée, — et aussi que les navires n'eussent pas abandonné les lieux de pêche.

Actuellement, le soleil se traînait presque au ras de l'horizon, et l'époque approchait où le domaine de l'Antarctide serait enveloppé des ténèbres de la nuit polaire. Fort heureusement, à s'élever vers le nord, nous gagnions des parages d'où la lumière n'était pas bannie encore.

Nous fûmes alors témoins d'un phénomène aussi extraordinaire que ceux dont est rempli le récit d'Arthur Pym. Pendant trois ou quatre heures, de nos doigts, de nos cheveux, de nos poils de barbe, s'échappèrent de courtes étincelles, accompagnées d'un bruit strident. C'était une tempête de neige électrique, aux gros flocons peu serrés, dont le contact produisait des aigrettes lumineuses. Le *Paracuta* fut plusieurs fois à l'instant d'être englouti, tant la mer déferlait avec fureur, mais on s'en tira sains et saufs.

Cependant, l'espace ne s'éclairait déjà plus que d'une manière imparfaite. De fréquentes brumes réduisaient à quelques encablures seulement l'extrême portée de la vue. Aussi la surveillance dut-elle être établie de manière à éviter toute collision avec les glaces flottantes, dont la vitesse de déplacement était inférieure à celle du *Paracuta*. Il y a également lieu de noter que, du côté du sud, le ciel s'illuminait souvent de larges lueurs,

dues à l'irradiation des aurores polaires.

La température s'abaissait d'une manière assez sensible et n'était plus que de vingt-trois degrés (5° C. sous zéro).

Cet abaissement ne laissait pas de causer de vives inquiétudes. S'il ne pouvait influencer les courants dont la direction restait favorable, il tendait à modifier l'état atmosphérique. Par malheur, pour peu que le vent mollit avec l'accentuation du froid, la marche du canot serait diminuée de moitié. Or un retard de deux semaines suffirait à compromettre notre salut en nous obligeant à hiverner au pied de la banquise. Dans ce cas, ainsi que je l'ai dit, mieux vaudrait essayer de revenir au campement d'Halbrane-Land. Serait-il libre alors, ce Jane-Sund, que le *Paracuta* venait de remonter si heureusement?... Plus favorisés que nous, Hearne et ses compagnons, qui nous devançaient d'une dizaine de jours, n'avaient-ils pas déjà franchi la barrière de glaces?...

Quarante-huit heures après, le capitaine Len Guy et son frère voulurent fixer notre position par une observation que le ciel, dégagé de brumes, allait rendre possible. Il est vrai, c'est à peine si le soleil débordait l'horizon méridional, et l'opération présenterait de réelles difficultés. Cependant on parvint à prendre hauteur avec une certaine approximation, et les calculs donnèrent les résultats suivants :

Latitude : 75°17' sud.

Longitude : 118°3' est.

Donc, à cette date du 12 mars, le *Paracuta* n'était plus séparé que par la distance de quatre cents milles des parages du cercle antarctique.

Une remarque qui fut faite alors, c'est que le détroit, très restreint à la hauteur du soixante-dix-septième parallèle, s'élargissait à mesure qu'il se développait vers le nord. Même avec les longues-vues, on n'apercevait plus rien des terres de l'est. C'était là une circonstance fâcheuse, car le courant, moins resserré entre deux côtes, ne tarderait pas à diminuer de vitesse et finirait par ne plus se faire sentir.

Durant la nuit du 12 au 13 mars, une brume assez épaisse se leva après une accalmie de la brise. Il y avait lieu de le regretter, car cela accroissait les dangers de collision avec les glaces flottantes. Il est vrai, l'apparition des brouillards ne pouvait nous étonner en de tels parages. Toutefois, ce qui eut lieu de surprendre, c'est que, loin de décroître, la vitesse de notre canot s'augmenta graduellement, bien que la brise eût calmi. A coup sûr, cette accélération n'était pas due au courant, puisque le clapotis des eaux à l'étrave prouvait que nous marchions plus vite que lui.

Cet état de choses dura jusqu'au matin, sans que nous pussions nous rendre compte de ce qui se passait, lorsque, vers dix heures, la brume commença à se dissoudre dans les basses zones. Le littoral de l'ouest reparut — un littoral de roches, sans arrière-plan de montagnes, que longeait le *Paracuta*.

Et alors se dessina, à un quart de mille, une masse qui dominait la plaine d'une cinquantaine de toises sur une circonférence de deux à trois cents. Dans sa forme étrange, ce massif ressemblait volontiers à un énorme sphinx, le torse redressé, les pattes étendues, accroupi dans l'attitude du monstre ailé que la mythologie grecque a placé sur la route de Thèbes.

Était-ce un animal vivant, un monstre gigantesque, un mastodonte de dimension mille fois supérieure à ces énormes éléphants des régions polaires dont les débris se retrouvent encore?... Dans la disposition d'esprit où nous étions, on l'aurait pu croire, — croire aussi que le mastodonte allait se précipiter sur notre embarcation et la broyer sous ses griffes...

Après un premier moment d'inquiétude peu raisonnée et peu raisonnable, nous reconnûmes qu'il n'y avait là qu'un massif de conformation singulière, dont la tête venait de se dégager des brumes.

Ah! ce sphinx!... Un souvenir me revint, c'est que, la nuit pendant laquelle s'effectuèrent la culbute de l'ice-berg et l'enlèvement de l'*Halbrane*, j'avais rêvé d'un animal fabuleux de cette espèce, assis au pôle du monde, et

dont seul un Edgar Poë, avec sa génialité intuitive, eût pu arracher les secrets!...

Mais de plus étranges phénomènes allaient attirer notre attention, provoquer notre surprise, notre épouvante même!...

J'ai dit que, depuis quelques heures, la vitesse du *Paracuta* s'accroissait graduellement. Maintenant elle était excessive, celle du courant lui restant inférieure. Or, voici que, tout à coup, le grappin de fer, qui provenait de l'*Halbrane* et placé à l'avant de notre canot, s'échappe hors de l'étrave, comme s'il eût été attiré par une puissance irrésistible, et la corde qui le retient est tendue à se rompre... Il semble que ce soit ce grappin qui nous remorque, en rasant la surface des eaux, vers le rivage...

« Qu'y a-t-il donc?... s'écria William Guy.

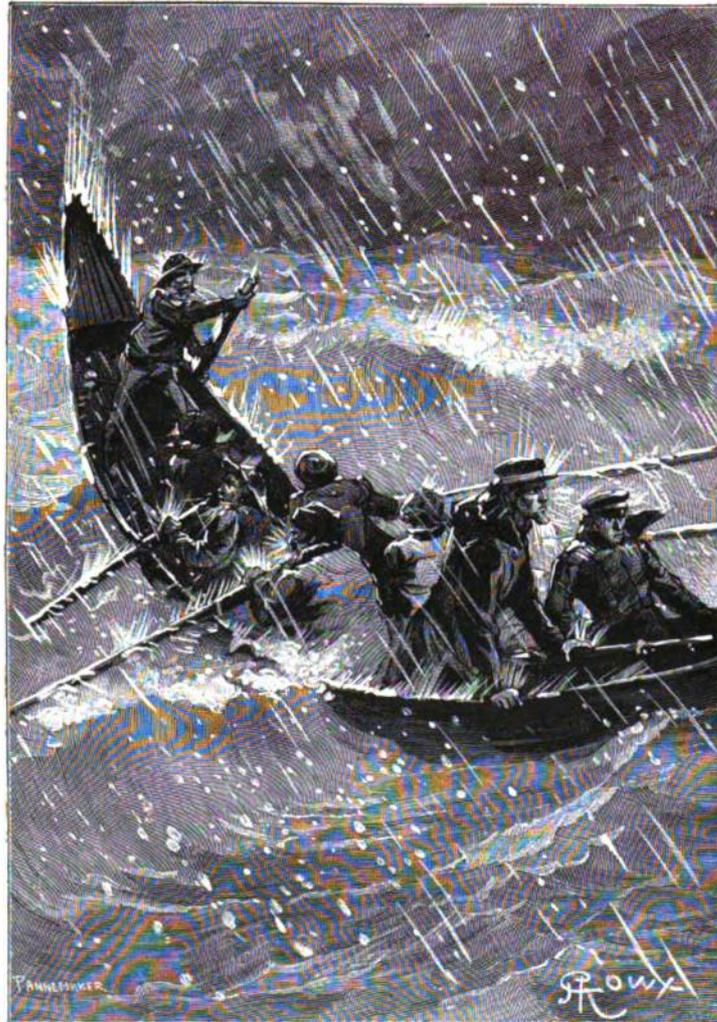
— Coupe, bosseman, coupe, ordonna Jem West, ou nous allons nous briser contre les roches! »

Hurliguerly s'élança vers l'avant du *Paracuta* pour couper la corde. Soudain le couteau qu'il tenait à la main lui est arraché, la corde casse, et le grappin, comme un projectile, file dans la direction du massif.

Et, en même temps, ne voilà-t-il pas que tous les objets de fer déposés dans l'embarcation, les ustensiles de cuisine, les armes, le fourneau d'Endicott, nos couteaux arrachés de nos poches, prennent le même chemin, pendant que le canot, courant sur son erre, va buter contre la grève!...

Qu'y avait-il donc, et, pour expliquer ces inexplicables choses, fallait-il admettre que nous étions dans la région des étrangetés que j'attribuais aux hallucinations d'Arthur Pym?...

Non! c'étaient des faits physiques dont nous venions d'être témoins, non des phénomènes imaginaires!...



D'ailleurs, le temps de la réflexion nous manqua, et, dès que nous eûmes pris terre, notre attention fut détournée par la vue d'une embarcation échouée sur le sable.

« Le canot de l'*Halbrane*! » s'écria Hurliguerly.

C'était bien le canot volé par Hearne. Il gisait à cette place, les bordages disjoints, la membrure larguée de la quille, en complète dislocation... Plus rien que des débris informes — en un mot, ce qui reste d'une embarcation, à la suite d'un coup de mer qui l'a écrasé contre les roches!...

Ce qui fut aussitôt remarqué, c'est que les

ferrures de ce canot avaient disparu... oui! toutes... les clous du bordé, la semelle de la quille, les garnitures de l'étrave et de l'é-tambot, les gonds du gouvernail...

Que signifiait tout cela?...

Un appel de Jem West nous ramena vers une petite grève, à droite de l'embarcation.

Trois cadavres étaient couchés sur le sol, — celui de Hearne, celui du maître-voilier Martin Holt, celui de l'un des Falklandais... Des treize qui accompagnaient le sealing-master, il ne restait que ces trois-là, dont la mort devait remonter à quelques jours...

Qu'étaient devenus les dix manquants?... Avaient-ils été entraînés au large?...

Des perquisitions furent faites le long du littoral, au fond des criques, entre les écueils... On ne trouva rien, — ni les traces d'un campement, ni même les vestiges d'un débarquement.

« Il faut, dit William Guy, que leur canot ait été abordé en mer par un ice-berg en dérive... La plupart des compagnons de Hearne se seront noyés, et ces trois corps sont venus à la côte, déjà privés de vie...

— Mais, demanda le bosseman, comment expliquer que l'embarcation soit dans un tel état...

— Et, surtout, ajouta Jem West, que toutes ses ferrures lui manquent?...

— En effet, repris-je, il semble qu'elles ont été violemment arrachées... »

Laissant le *Paracuta* à la garde de deux hommes, nous remontâmes vers l'intérieur, afin d'étendre nos recherches sur un plus large rayon.

Nous approchions du massif, maintenant sorti des brumes et dont la forme s'accusait avec plus de netteté. C'était, je l'ai dit, à peu près celle d'un sphinx, — un sphinx de couleur fuligineuse, comme si la matière qui le composait eût été oxydée par les longues intempéries du climat polaire.

Et alors, une hypothèse surgit dans mon esprit, — une hypothèse qui expliquait ces étonnants phénomènes.

« Ah! m'écriai-je, un aimant... Il y a là...

là... un aimant... doué d'une force d'attraction prodigieuse!... »

Je fus compris, et, en un instant, la dernière catastrophe dont Hearne et ses complices avaient dû être victimes s'illumina d'une terrible clarté.

Ce massif n'était qu'un aimant colossal. C'est sous son influence que les ligatures de fer du canot de l'*Halbrane* avaient été arrachées et projetées, comme si elles eussent été lancées par le ressort d'une catapulte!... C'est lui qui venait d'attirer avec une force irrésistible tous les objets de fer du *Paracuta*!... Et notre embarcation aurait eu le sort de l'autre, si sa construction eût employé un seul morceau de ce métal!...

Était-ce donc la proximité du pôle magnétique qui produisait de tels effets?...

L'idée nous en vint tout d'abord. Puis, réflexion faite, cette explication dut être rejetée...

Du reste, à l'endroit où se croisent les méridiens magnétiques, il n'en résulte d'autre phénomène que la position verticale prise par l'aiguille aimantée en deux points similaires du globe terrestre. Ce phénomène, déjà expérimenté aux régions arctiques par des observations faites sur place, devait être identique dans les régions de l'Antarctide.

Ainsi donc, il existait un aimant d'une intensité prodigieuse, dans la zone d'attraction duquel nous étions entrés. Sous nos yeux s'était produit un de ces surprenants effets, qui avaient été jusqu'alors relégués au rang des fables. Qui donc a jamais voulu admettre que des navires puissent être irrésistiblement attirés par une force magnétique, leurs ligatures de fer larguant de toutes parts, leurs coques s'entr'ouvrant, la mer les engloutissant dans ses profondeurs?... Et cela était pourtant!...

En somme, voici quelle explication de ce phénomène me paraît pouvoir être donnée :

Les vents alizés amènent d'une façon constante, vers les extrémités de l'axe terrestre, des nuages ou des brumes dans lesquels sont emmagasinées d'immenses quantités d'électricité que les orages n'ont pas complètement

épuisées. De là une formidable accumulation de ce fluide aux pôles et qui s'écoule vers la terre d'une manière permanente.

Telle est la cause des aurores boréales et australes dont les lumineuses magnificences s'irradient au-dessus de l'horizon, surtout pendant la longue nuit polaire, et qui sont visibles jusqu'aux zones tempérées lorsqu'elles atteignent leur maximum de culmination. Il est même admis — fait non constaté, je le sais — qu'au moment où une violente décharge d'électricité positive s'opère dans les régions arctiques, les régions antarctiques sont soumises aux décharges d'électricité de nom contraire.

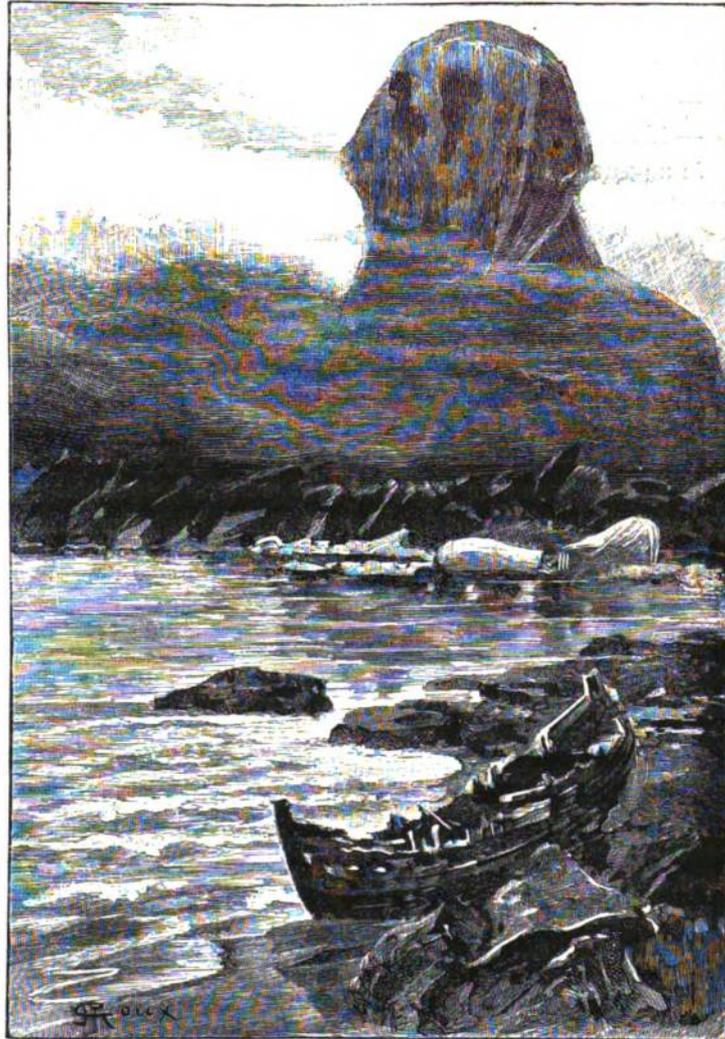
Eh bien, ces courants continus aux pôles, qui affolent les boussoles, doivent posséder une extraordinaire influence, et il suffirait qu'une masse de fer fût soumise à leur action pour qu'elle se changeât en un aimant d'une puissance proportionnelle à l'intensité du courant, au nombre de tours de l'hélice électrique et à la racine carrée du diamètre du massif de fer aimanté.

Précisément, on pouvait chiffrer, par des milliers de mètres cubes, le volume de ce sphinx qui se dressait sur ce point des terres australes.

Or, pour que le courant circulât autour de lui et en fit un aimant par induction, que fallait-il?... Rien qu'un filon métallique dont les innombrables spires, sinuant à travers les entrailles de ce sol, fussent souterrainement reliées à la base dudit massif.

Je pense aussi que ce massif devait être placé dans l'axe magnétique comme une sorte de calamite gigantesque d'où se dégageait le fluide impondérable, et dont les courants fai-

saient un inépuisable accumulateur dressé aux confins du monde. Quant à déterminer s'il se trouvait précisément au pôle magnétique des régions australes, notre boussole ne l'aurait



pu, car elle n'était pas construite à cet effet. Tout ce que j'ai à dire, c'est que son aiguille, affolée et instable, ne marquait plus aucune orientation. Peu importait, d'ailleurs, pour ce qui concernait la constitution de cet aimant artificiel et la manière dont les nuages et le filon entretenaient sa force attractive.

C'est de cette façon très plausible que je fus conduit à expliquer ce phénomène, — par instinct. Il n'était pas douteux que nous fusions à proximité d'un aimant, dont la puissance produisait ces effets aussi terribles que naturels.

Je communiquai mon idée à mes compagnons, et il leur parut que cette explication s'imposait en présence des faits physiques dont nous venions d'être témoins.

« Il n'y a aucun danger pour nous à gagner le pied du massif, je pense?... demanda le capitaine Len Guy.

— Aucun, répliquai-je.

— Là... oui... là! »

Je ne saurais peindre l'impression que nous causèrent ces trois mots, qui furent jetés comme trois cris venus des profondeurs de l'ultra-monde, eût dit Edgar Poë.

C'était Dirk Peters qui avait parlé, et le corps du métis était tendu dans la direction du sphinx, comme si, devenu de fer, il eût été, lui aussi, attiré par l'aimant...

Puis, le voilà qui court dans cette direction, et ses compagnons le suivirent à la surface d'un sol où s'entassaient des pierres noirâtres, des éboulis de moraines, des débris volcaniques de toutes sortes.

Le monstre grandissait à mesure que nous en approchions, sans rien perdre de ses formes mythologiques. Je ne saurais peindre l'effet qu'il produisait, isolé à la surface de cette immense plaine. Il y a de ces impressions que ni la plume ni la parole ne peuvent rendre... Et — ce ne devait être qu'une illusion de nos sens — il semblait que nous fusions attirés vers lui par la force de son attraction magnétique...

Lorsque nous eûmes atteint sa base, nous retrouvâmes les divers objets de fer sur lesquels s'était exercée sa puissance. Armes, ustensiles, grappin du *Paracuta*, adhéraient à ses flancs. Là, également, se voyaient ceux qui provenaient du canot de l'*Halbrane*, et aussi les clous, les chevilles, les tolets, les semelles de la quille, les ferrures du gouvernail.

Il n'y avait donc plus de doute possible sur la cause de destruction du canot qui portait Hearne et ses compagnons. Brutalement décliné, il était venu se briser contre les roches, et tel eût été le sort du *Paracuta* si, par sa construction même, il n'eût échappé à cette irrésistible attraction magnétique...

Quant à rentrer en possession des objets qui adhéraient au flanc du massif, fusils, pistolets, ustensiles, telle était leur adhérence qu'il fallut y renoncer. Et Hurliguerly, furieux de ne pouvoir rattraper son couteau collé à la hauteur d'une cinquantaine de pieds, de s'écrier en montrant le poing à l'impassible monstre :

« Voleur de sphinx! »

On ne sera point étonné qu'il n'y eût pas à cette place d'autres objets que ceux qui provenaient soit du *Paracuta*, soit du canot de l'*Halbrane*. Assurément jamais navire ne s'était élevé à cette latitude de la mer antarctique. Hearne et ses complices, d'abord, le capitaine Len Guy et ses compagnons ensuite, nous étions les premiers qui eussions foulé ce point du continent austral. Pour conclure, tout bâtiment qui se fût approché de ce colossal aimant eût couru à sa complète destruction, et notre goélette aurait eu le même sort que son canot, dont il ne restait plus que d'informes débris.

Pendant Jem West nous rappela qu'il était imprudent de prolonger notre relâche sur cette Terre du Sphinx — nom qu'elle devait conserver. Le temps pressait, et un retard de quelques jours nous eût imposé d'hiverner au pied de la banquise.

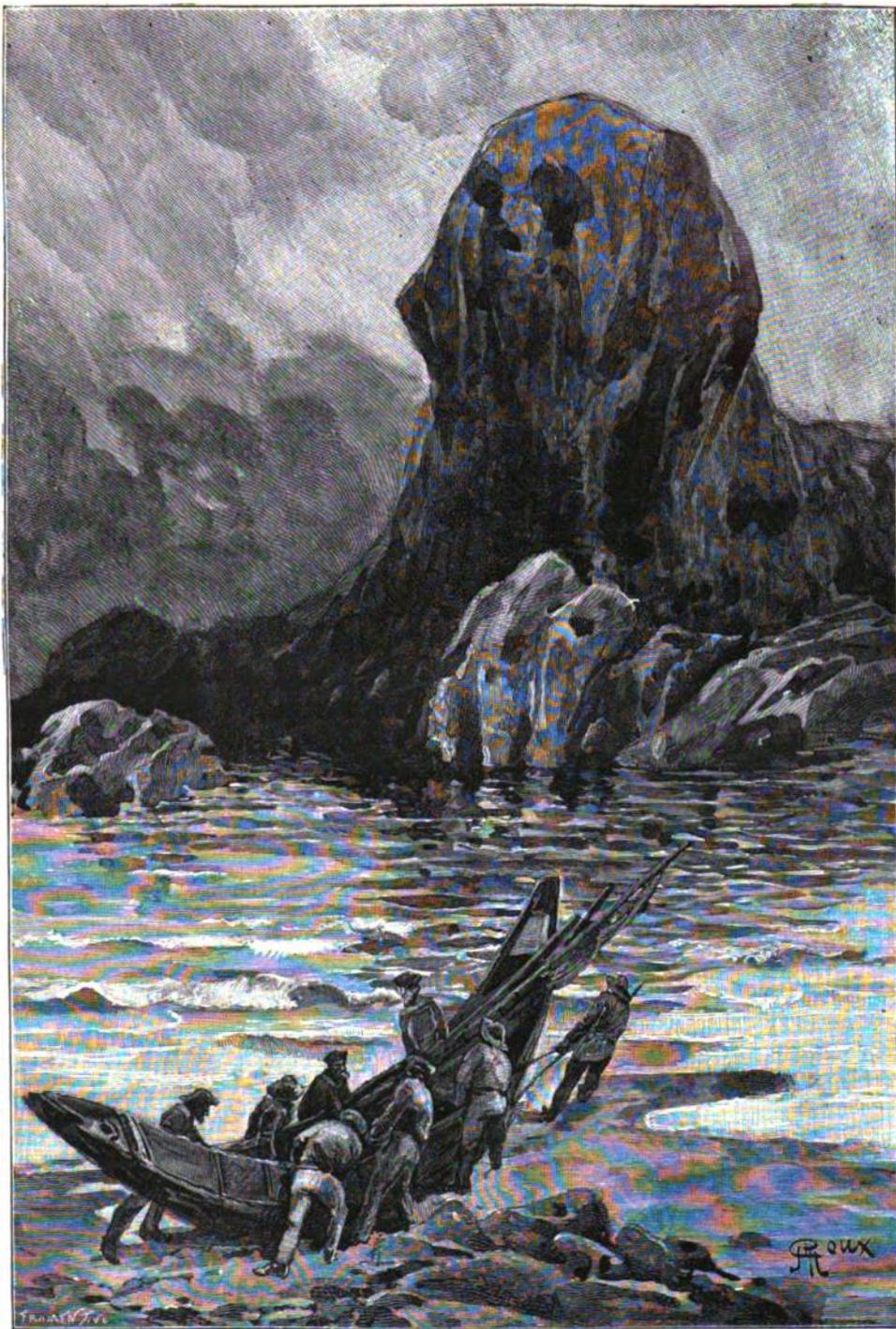
L'ordre de regagner le rivage venait donc d'être donné, lorsque la voix du métis retentit encore, et ces trois mots ou plutôt ces trois cris furent de nouveau jetés par Dirk Peters :

« Là!... là!... là!... »

Après avoir contourné le revers de la patte droite du monstre, nous aperçûmes Dirk Peters agenouillé, les mains tendues devant un corps, ou plutôt un squelette revêtu de peau, que le froid de ces régions avait conservé intact, et qui gardait une rigidité cadavérique. Il avait la tête inclinée, une barbe blanche qui lui tombait jusqu'à la ceinture, des mains et des pieds armés d'ongles longs comme des griffes...

Comment ce corps était-il appliqué contre le flanc du massif à deux toises au-dessus du sol?...

En travers du torse, maintenu par sa bre-



LE SPHINX DES GLACES.

(Page 327.)

telle de cuir, nous vîmes le canon d'un fusil tordu, à demi rongé par la rouille...

« Pym... mon pauvre Pym ! » répétait Dirk Peters d'une voix déchirante.

Alors il essaya de se relever pour s'approcher... pour baiser les restes ossifiés de son pauvre Pym...

Ses genoux fléchirent... un sanglot lui serra la gorge... un spasme lui fit éclater le cœur..., et il tomba à la renverse... mort...

Ainsi donc, depuis leur séparation, le canot avait entraîné Arthur Pym à travers ces régions de l'Antarctide!... Comme nous, après

avoir dépassé le pôle austral, il était tombé dans la zone d'attraction du monstre!... Et là, tandis que son embarcation s'en allait avec le courant du nord, saisi par le fluide magnétique avant d'avoir pu se débarrasser de l'arme qu'il portait en bandoulière, il avait été projeté contre le massif...

A présent le fidèle métis repose sur la Terre du Sphinx à côté d'Arthur Gordon Pym, ce héros dont les étranges aventures avaient trouvé dans le grand poète américain un non moins étrange narrateur!

(*La fin prochainement.*)

JULES VERNE.

## LA CONQUÊTE DE « MADAGASCAR »

Si vous demandez aux géographes où se trouve Madagascar, ils vous répondront certainement : « C'est une grande île de l'océan Indien, située non loin de la côte sud-est d'Afrique, dont elle est séparée par le canal de Mozambique. » Ils ajouteront qu'elle possède environ quatre millions d'habitants, appartenant à différentes races, parmi lesquelles celle des Hovas occupe une place prépondérante.

Maintenant, si vous posez une question analogue à mes amis Robert et Jean, voire même au gros Loulou, leur petit frère, la réponse sera toute autre.

Au dire de ces jeunes explorateurs, *Madagascar* est un rocher situé à cinquante brasses au large de Saint-Enogat. Il mesure à peu près 10 mètres de long sur 5 de large. Sa population se compose surtout de palourdes et de crabes, sans parler de l'élément cosmopolite, crevettes, anguilles de mer et autres tribus essentiellement nomades.

Depuis longtemps Madagascar avait appelé l'attention de nos petits Français. Y planter le drapeau tricolore était leur secrète ambition. Quelle humiliation c'eût été, si de jeunes Anglais débarqués de Jersey, ou d'ailleurs, avaient pris les devants et fait, des crustacés de l'île, des sujets de sa Gracieuse Majesté. Une pareille éventualité exaspérait leur patriotisme.

Il fallait agir à tout prix.

Robert, l'aîné des trois frères, avait eu le premier l'idée de cette conquête. Il s'en ouvrit à Jean qui partagea sa façon de voir.

Une expédition s'imposait. Mais que de difficultés à vaincre ! La distance d'abord. Comment s'emparer de cette île presque constamment battue par les flots ? Ses récifs défiliaient l'abordage. La stérilité de son sol permettrait-elle d'y vivre ? Autant de points d'interrogation auxquels on ne pouvait répondre.

« Il faudra beaucoup d'hommes et d'argent », avaient-ils entendu dire à leur père en parlant des projets de la France sur la grande île africaine.

Mêmes difficultés se présenteraient ici.

L'argent, à la rigueur, on en trouverait. Tout compte fait, Robert et Jean possédaient vingt-deux francs dans leur bourse, et Loulou, en admettant qu'il voulût s'intéresser à l'entreprise, pourrait y aller de quelques piécettes blanches. Les capitaux se trouveraient donc. En serait-il de même des effectifs ?

« Moi, déclara Robert, je serai le général en chef, et je te choisis pour lieutenant. »

Jean risqua :

« J'aimerais mieux être général et tu m'obéirais. »

Prétention ridicule. Robert était le plus âgé, il se nomma à l'ancienneté ; rien à redire.

Voici donc l'état-major constitué. Restait à recruter la troupe. C'était le plus difficile. Jamais on n'aurait le nombre.

Armés d'un papier et d'une plume — Jean avait même pris un compas, à la guerre c'est indispensable — nos deux frères commencèrent le pointage. La Marine et la Guerre concourraient à l'expédition.

La Guerre fournirait le grand cousin Maxime, à cause de sa panoplie de cuirassier ; Gaston, dit Tonton, auquel son père avait donné un superbe équipement de zouave ; Horace qui possédait un sabre, et René titulaire d'un képi de collégien. Bien ; mais la marine ?

Là on avait, pour tout potage, l'ami Lucien, dont le grand-père était amiral.

C'était insuffisant.

« Que nous sommes bêtes ! s'écria Jean. La plage regorge de petits garçons vêtus de costumes marins. Il suffit de les enrôler, et vogue la galère !

— Bien parlé, frère, dit le général ; tu es un garçon de ressource. Allons, j'ai bien choisi mon chef d'état-major. »

L'idée était géniale.

Dès le lendemain, on traça à la craie, sur une cabine de bains, un avis conçu en ces termes :

« Les petits garçons possédant des notions de canotage et surtout un costume de marin sont invités à prendre part à l'expédition de Madagascar.

« Les engagements sont reçus chez M. Robert, général en chef, au quartier général près du canot de sauvetage. »

On a bien raison de dire que les Français sont un peuple guerrier. Les demandes affluèrent ; il fallut procéder à une sélection. D'abord on écarta impitoyablement les petits garçons en blouses de marins, mais encore affublés de jupes. Devant cet affront, ceux-ci fondirent en larmes, ce qui prouvait clairement qu'ils n'étaient pas « mûrs pour la guerre », comme l'insinua judicieusement Robert.

De plus, on tint pour nulles les demandes émanant d'inconnus, c'est-à-dire de travailleurs n'ayant pas fait leurs preuves dans la construction des redoutes.

Je vous laisse par suite à penser l'accueil qui fut réservé aux filles, assez nombreuses, qui voulurent s'enrôler. Croyez-vous qu'il s'en présenta plus de dix. Les femmes ne doutent de rien !

On admit pourtant une exception. Ce fut en faveur de Madeleine, une cousine du général en chef qui possédait d'ailleurs un costume de cycliste. La culotte de zouave justifia cette exception, et Madeleine fut chargée d'assurer le service des vivres.

Quoi qu'il en soit, cet acte de favoritisme fut diversement apprécié.

Mais une nouvelle complication survint : Loulou, le petit frère du commandant en chef, un morveux, qu'on me permette cette expression, voulut s'autoriser de sa situation de famille pour prendre du service dans l'armée. Ce fut un *tolle* général : « Si maintenant on emmène des marmots, il faudra, disait le cuirassier, enrôler aussi des nourrices... et patati et patata... » Loulou ne voulut rien entendre. Alors Robert, dont l'esprit était fertile en expédients, affirma que de très jeunes gens, presque des enfants, avaient pris part à nos grandes guerres, en qualité d'élèves tambours.

Ce fut un coup de maître. Les plus hostiles se turent. Justement Loulou possédait un tambour ; on l'admit donc avec sa caisse, à charge à lui de s'abstenir de battre, parce qu'il s'acquittait de sa tâche au détriment de toutes les oreilles.

Le corps expéditionnaire se trouvant ainsi au complet, il n'y avait plus qu'à marcher.

Une proclamation de Robert fixa le 15 août pour l'attaque.

Au petit jour — vers neuf heures du matin — tout le monde levé, débarbouillé, plein d'ardeur, se trouvait à son poste : à l'aile droite, les fusiliers marins, avec des ancres à leurs cols, escortaient la frégate l'*Invincible* et une chaloupe réputée canonnière. A l'aile gauche, l'infanterie, l'air tout à fait martial, et en réserve la cavalerie composée du cuirassier Maxime et d'un hussard qu'à la dernière heure on s'était procuré à grand'peine.

Et l'artillerie, me direz-vous ? Allait-on se

passer d'artillerie? Non, le général Robert avait songé à tout. Grâce à d'actives recherches, il s'était procuré un canon avec son servent, un brave petit garçon très versé dans les choses de la balistique. L'artillerie occupait le centre.

Toutes les armes se trouvaient ainsi représentées. On fit l'appel... pas un manquant.

La mer était complètement basse quand la colonne quitta la plage. On pourrait donc aborder à pied sec. D'ailleurs, on possédait un warf composé des débris d'une vieille cabine de bains : il était bien insuffisant, ce warf. Mais le génie s'en contenta.

« Rataplan, rataplan ! » voilà l'armée en marche. Les commandements éclatent de tous côtés. Le casque — un scrupule d'historien véridique m'empêche d'employer le pluriel — le casque, dis-je, brille au soleil.

Quel entrain. Quelle furia ! Le soldat français — on l'a dit avant nous — est un fameux pioupiou.

En moins d'un quart d'heure, le débarquement s'effectua. Les crabes, — qui constituaient l'élément militaire, — surpris d'abord, essayèrent d'organiser la défense. Leurs pinces redoutables s'attaquèrent aux pieds de nos soldats et leur infligèrent de cruelles blessures.

Héroïsme inutile ! Leurs mouvements de flanc, d'une tactique très savante, arrachaient aux vainqueurs des cris d'admiration, mais ne pouvaient que retarder la déroute.

Ce qu'on fit de prisonniers en ce fatal combat, nul ne le sait exactement. Les paniers des assaillants en regorgeaient. Quant aux morts, le rocher était jonché de leurs cadavres. La résistance des cancreprouva en cette journée ce que peut un peuple de braves luttant pour son indépendance. C'est à se demander pourquoi dans nos collèges on qualifie de cancreprouva de petits paresseux incapables de toute énergie.

A dix heures, le drapeau tricolore flottait au centre de l'île. Des hurrahs s'élevèrent de toutes parts et l'armée célébra sa victoire par des danses dignes d'une tribu sauvage. Aussi que de culbutes ! Le tambour Loulou, notamment, alla si maladroitement s'asseoir sur une

roche inhospitalière, qu'il pleura en appelant sa bonne : faiblesse indigne d'un militaire et qui fut vivement critiquée.

Ce brillant fait d'armes accompli, on dut songer à assurer la sécurité de l'île. Des éclaireurs furent envoyés qui ramenèrent de nombreux prisonniers. Ces derniers ne purent fournir aucune indication utile et gardèrent un silence de carpe, si je puis m'exprimer ainsi, en parlant de troupes de mer.

Beaucoup furent passés par les armes.

« Et maintenant, soldats, à la soupe ! » commanda le général.

Mais le service de l'intendance se montra au-dessous de sa tâche. Pas un morceau de pain. Heureusement on avait des gâteaux et des fruits en abondance, Madeleine ayant dévalisé l'office. Quant au vin, il y en avait *en abondance* dans le baril de la cantinière.

On fit donc un repas très copieux, disons le mot, une ripaille : jamais soudards ne fêtèrent plus gaiement le sac d'une ville prise. Libations, chants guerriers et jeux de toutes sortes succédèrent à ce joyeux festin, si bien que le sommeil gagna les conquérants.

Le général émit l'idée de coucher sur les positions.

« C'est cela, couchons-nous », répondit en chœur toute la troupe.

Et en un instant l'île prit l'aspect d'un vaste bivouac.

Laissons un peu dormir ces guerriers repus de gâteaux et de sucreries, et tournons nos regards du côté de la mer. Que se passait-il ? Une chose épouvantable.

Les éléments, que laisse indifférents la destinée des peuples, n'avaient rien changé à leur marche.

La mer montait, montait toujours.

Ce n'avait été tout d'abord qu'une lame timide venant lécher la côte qui faisait face au large, puis le flot enhardi avait entouré l'île d'une dentelle d'écume blanche. Désormais toute communication était rompue avec le continent.

L'armée était bloquée tout entière.

Cependant les vainqueurs, exténués d'abord

par l'assaut, se remettaient de leurs fatigues. Un fantassin couché au bord de l'eau fut d'abord éveillé par une sensation de froid aux pieds. Inquiet, il regarda : c'était la mer.

« La mer ! Alerte », cria-t-il.

Aussitôt, toute l'armée fut sur pied. Cernés, ils étaient cernés de toutes parts ! Ce furent des cris, des pleurs. Madeleine et le soldat Loulou se faisaient remarquer entre tous par leur manque de sang-froid.

« Silence, la marmaille ! » cria le général de sa voix de commandement, comprenant enfin combien il y a d'imprudences à traîner à la suite d'une armée des femmes et des enfants.

L'état-major se concerta et il fut unanimement décidé qu'on ferait appel au concours de la mère patrie, le tambour battait la générale, toute l'armée criait : « au secours ».

L'appel fut entendu.

Inquiets de ne pas voir leurs enfants, les parents de quelques-uns de nos *marsoûins* venaient précisément de se rendre à la plage. Je vous laisse à penser quelle fut leur épouvante.

On mit un canot à la mer.

« Vite, vite, criaient-ils aux marins, faites force de rames et sauvez nos enfants. »

Le bateau arriva promptement dans les eaux de Madagascar. Mais là, nouvelles difficultés. L'abordage était impossible : il fallut transporter à dos d'homme officiers et soldats

du corps d'occupation. Quelle honte qu'une semblable retraite ! Pourtant l'instinct de la conservation domina le point d'honneur. Si bien qu'en moins de cinq minutes l'évacuation de l'île fut un fait accompli.

Vous vous imaginez les réprimandes et les punitions même que valut à nos jeunes imprudents cette fatale équipée. Robert, le plus coupable, fut mis pour deux jours au pain sec. Des peines diverses furent distribuées aux autres, à chacun suivant son âge et son degré de responsabilité. Seul Loulou se vit acquitté, comme incapable de discernement et ayant subi l'influence de ses chefs hiérarchiques.

Cette tragique aventure prouve une fois de plus que nos explorateurs doivent se garder d'entreprises hasardeuses et ne planter le drapeau français qu'avec l'autorisation de leur gouvernement... ou de leurs pères et mères.

La Madagascar bretonne a repris sa physionomie habituelle. De nouveau les crustacés l'occupent et jouissent en paix de leurs vieilles libertés reconquises.

Mais le souvenir de ce hardi coup de main s'y perpétue et les vieux crabes racontent, à la veillée, l'effrayante invasion qui a failli compromettre à jamais l'indépendance de leur îlot.

CAROLUS BRIO.

---

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

### XIII

« Eh bien ! Georgette, demanda un jour M<sup>me</sup> Dussautoi, regrettes-tu encore que mes neveux ne t'aient pas emmenée?... avoue que tu avais surtout envie de voir Paris ? »

— Pour ça non, repartit Frisonne d'un ton très sincère, j'aurais voulu les suivre parce qu'ils avaient l'air tout triste !... Est-ce que madame aurait reçu de leurs nouvelles par hasard ? »

La vieille dame fronça les sourcils :

« Ne t'ai-je pas interdit de me parler d'eux?... »

— Oh ! je n'en ai pas ouvert la bouche depuis le premier jour, je réponds seulement quand madame me questionne. »

Et Frisonne, la tête basse, alla rejoindre son ami Jérôme qui bêchait les plates-bandes.

Ainsi qu'il lui arrivait lorsqu'une chose n'entraînait pas parfaitement dans son faible cerveau, elle se mit à raisonner :

« C'est-il drôle, hein ! monsieur Jérôme, que madame, si bonne avec tout le monde, ne veuille pas pardonner à son neveu !

— C'est justice ! prononça gravement Jérôme, tu n'as pas vu M. Martel à vingt ans... Un beau garçon qui aurait fait un superbe officier !... mais monsieur a fait le dédaigneux ; il ne voulait pas de cette carrière-là... alors M<sup>me</sup> Dussautoi s'est fâchée si fort que mon colonel ne pouvait pas faire autrement que de se mettre aussi en colère !

— Possible, monsieur Jérôme ! mais le colonel n'est plus en colère puisqu'il est mort et, à la place de madame, savez-vous ce que je me dirais à cette heure ?

— Quelque bêtise de ta façon !

— Je me dirais, poursuivit Frisonne sans se déconcerter, que ce n'est pas la peine de demeurer fâchée avec mon neveu, puisque le voilà trop âgé pour entrer à l'armée !... Je me dirais aussi que M. Henri n'est pas si mal et que, quand il sera doré sur toutes les coutures comme le colonel, j'aurais tout de même le contentement de voir un de mes neveux officier ?...

— Hum ! fit le bonhomme ! c'est donc vrai que ce jeune garnement a du goût pour notre carrière ?... »

La fillette, sans répondre, poursuivit :

« Et puis... ça me gênerait de vivre dans ma belle maison, d'avoir de jolies robes, de bons repas, quand je penserais que mes neveux sont devenus pauvres... car, voyez-vous, on ne me retirera pas de l'idée qu'ils sont malheureux dans leur grande ville !... mam'zelle Berthe m'avait promis de m'écrire ; v'là plus d'un an que j'attends sa lettre... qui sait si elle n'est pas morte !... »

Deux formidables étouffements firent tressaillir à ce moment le jardinier et la petite servante qui, à travers les arbres de l'allée voisine, virent M<sup>me</sup> Dussautoi s'éloigner à grands pas.

« Tiens, tiens, dit Jérôme avec un clignement d'yeux, madame a dû t'entendre ; elle va sans doute être mécontente de toi !

— Pourquoi donc ?

— Parce que les maîtres n'aiment pas qu'on se mêle de leurs affaires ! »

Jérôme s'attendait à ce que sa maîtresse fit appeler Frisonne et la tançât vertement ; mais il eut la surprise de constater qu'au contraire de ses prévisions, elle témoignait plus de bienveillance que jamais à sa petite servante. Il remarqua aussi que M<sup>me</sup> Dussautoi se promenait souvent de long en large, l'air préoccupé, presque triste.

« Madame veut-elle me permettre de courir chez la mère Gigou ? demanda un jour Georgette, je voudrais voir si ma lettre est arrivée.

— Tu l'attends donc toujours ?... mais enfin, petite sotte, tu n'étais pas aussi heureuse chez mes neveux qu'ici ? s'écria M<sup>me</sup> Dussautoi avec impatience.

— M<sup>me</sup> Martel était une très bonne maîtresse pour moi, répondit doucement Frisonne, ses enfants étaient un brin gâtés... mais, ce qui fait que je pense souvent à eux, c'est leur malheur !... c'était riche, dorloté, heureux !... et aujourd'hui... »

Sans lui permettre d'achever, la vieille dame quitta la salle en fermant bruyamment la porte.

Ce que Georgette prit pour un signe de violente colère était en réalité la marque de la profonde émotion que lui causait la tendre charité de la pauvre fille.

Depuis de longues années, la tante de M. Martel avait regardé comme très juste son ressentiment contre son neveu, et voilà que les simples raisonnements d'une fille sans intelligence lui inspiraient des sentiments tout opposés. A l'extrémité du jardin, on eût pu la voir se promener avec agitation dans une allée solitaire :

« Est-il possible qu'une pareille engourdie me trouble avec ses réflexions niaises ! disait-elle de sa voix rude, le colonel était de mon avis lorsque je me suis brouillée avec mon neveu Georges, et cette petite me ferait facilement croire que nous avons eu tort !... Georges était un aimable garçon, je dois en convenir... excellent pour moi... respectueux envers mon mari... pourquoi diable n'a-t-il pas voulu entrer à Saint-Cyr !... pourquoi ? parce que cela ne lui plaisait pas ; c'est la raison qu'il a donnée... mais moi, je ne pouvais pas admettre qu'il me résistât de la sorte !... Ah !

je serais tout de même bien aise d'apprendre qu'il a trouvé une bonne position à Paris!... Depuis que j'ai surpris, l'autre jour, la conversation de Frisonne et de Jérôme, je me demande si vraiment je n'aurais pas dû m'inquiéter de ce que Georges et sa famille sont devenus!... ce sont mes seuls parents, après tout!... »

Elle se promena encore quelques instants :

« Allons, dit-elle enfin, Frisonne me rendrait niaise à mon tour; je ne veux plus penser à ce monde-là et je vais lui défendre de nouveau de prononcer leur nom devant moi! »

Mais deux semaines passèrent sans qu'elle renouvelât sa défense à Frisonne au sujet de ses anciens maîtres.

Un matin du mois de juillet, celle-ci, se préparant à changer l'eau du petit aquarium,



trouva M<sup>me</sup> Dussautoi très occupée à lire les journaux que le facteur venait d'apporter :

« Georgette, demanda-t-elle sans préambule, serais-tu contente de m'accompagner à Paris? »

Le tonnerre, tombant aux pieds de Frisonne, ne lui eût pas causé une plus vive émotion.

« A Paris! s'écria-t-elle, serait-il Dieu possible que madame soit ruinée aussi!... Ah ben! comment que je m'y prendrai pour vous aider à gagner votre vie!

— Petite niaise! qui donc t'a dit que pour aller à Paris il faut être ruiné!

— Personne!... mais, alors, si madame est toujours riche, peut-être qu'elle veut faire ce grand voyage pour aller voir M. Mar....

— Pour voir la revue de Longchamp! entendre le clairon, le tambour!... ça me manque ici, vois-tu, ma fille. Dans quelques années, j'aurai peut-être des rhumatismes qui m'empêcheront de voyager à ma guise; eh bien! je veux assister encore une fois à ce grand défilé!... Fantassins et cavaliers me tourbillonnent déjà devant les yeux! Ah! tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir des goûts militaires!...

— Je comprends tout de même un peu depuis que M. Jérôme m'a expliqué; mais pas si bien que madame qui a commandé un régiment avec son colonel...

— Non, Georgette, non, je ne commandais rien! reprit M<sup>me</sup> Dussautoi non sans un soupir de regret, cet honneur-là est réservé aux hommes. Mais lorsque mon mari passait à cheval, à la tête de son régiment, j'étais la plus fière et la plus heureuse des femmes! Ah! une revue! une belle revue! rien que d'y penser, cela me rajeunit!... »

Elle s'éloigna en fredonnant un pas redoublé.

Frisonne, d'abord éblouie à l'idée de ce beau voyage, demeura quelque temps pensive près du bassin des poissons. Le soir, elle fit part à Jérôme du grand projet de la vieille dame.

« Il faut convenir que tu as de la chance! dit l'ancien soldat avec mélancolie; si mon colonel était encore de ce monde, il m'emmenerait.

— Pauvre monsieur Jérôme! vous voudriez bien venir aussi, pas vrai?... moi, je suis contente, parce que j'espère retrouver mes anciens maîtres... ça ne peut pas manquer... ils doivent être connus à Paris!

— Hum! » fit pour toute réponse le bonhomme, qui n'osait pas lui enlever son illusion.

Il faillit étouffer de joie lorsque sa maîtresse lui annonça qu'il allait aussi la suivre à Paris.

Lui et la petite servante s'installèrent dans un wagon de seconde classe, tandis que M<sup>me</sup> Dusautoi montait en première.

Dès le jour de leur arrivée, Frisonne demeura stupéfaite en voyant la foule circuler



dans les rues de Paris! Elle suivait docilement l'ex-brosseur chargé de la promener, et plus d'un passant se retournait en souriant devant sa mine ébahie.

« Es-tu satisfaite, petite? lui demanda son guide.

— Oui et non, monsieur Jérôme. C'est magnifique, mais il y a trop de monde pour moi qui cherche les neveux de madame.

— Laisse-les donc où ils sont... nous n'avons pas besoin d'eux! Je te ferai voir l'École militaire et le Champ de Mars, cela vaut mieux, c'est superbe, et demain, pendant que madame sera chez la générale Gairbo, tu me diras ce que tu penses de l'Hôtel des Invalides.

« Oui, monsieur Jérôme », répondit doucement Georgette, qui se promit malgré tout d'examiner les passants pour tâcher de découvrir ceux qu'elle cherchait.

Le lendemain, on visita, en effet, les Invalides, et le vieux soldat fit à Frisonne un véritable discours en l'honneur des grands hommes de guerre qui ont leur tombeau dans le célèbre monument.

« C'est sans doute là qu'on fera le vôtre, monsieur Jérôme? dit-elle les yeux levés vers le dôme doré.

— Hum! hum! non, ma fille, je ne le crois pas, quoique, à vrai dire, j'aie été aussi un bon soldat! du reste, j'aime mieux qu'on s'occupe

de mon tombeau le plus tard possible... parlons d'autre chose : de ce pas, je vais te conduire au Luxembourg, où j'ai monté ma première garde! Ah! c'était le bon temps!... »

Dès l'entrée du jardin, une grande surprise attendait notre homme.

« Zéphirin Papillon! exclama-t-il en s'arrêtant court devant un vieux jardinier en train d'arroser.

— Jérôme Lafleur! répondit ce dernier non moins étonné.

— Ah! l'ancien, est-ce que tu tombes du ciel, par hasard? »

Zéphirin voulut à toute force régaler son vieux camarade d'autre chose que de l'eau qui sortait en fine pluie de son tuyau d'arrosage. Jérôme désigna à Frisonne un banc bien ombragé :

« Reste ici, petite, attends-moi cinq minutes, nous allons en face, Papillon et moi. »

La fillette, un peu lasse, fut satisfaite de cet arrangement; installée commodément sur le banc, elle admira les pelouses si fraîches et les massifs de jolies fleurs. Elle attendait depuis un quart d'heure, lorsqu'un nom prononcé au milieu d'un groupe de jeunes garçons la fit tressaillir :

« Martel, disait l'un d'eux, veux-tu faire une partie?

— Impossible aujourd'hui, ma mère est malade », répondit celui qu'on venait d'interpeller.

Mais Frisonne, sans en entendre plus long, s'élança brusquement au milieu des lycéens.

« Monsieur Henri! j'étais b'en sûre que je finirais par vous trouver! s'écria-t-elle triomphante en le saisissant par le bras; quelle chance! quel bonheur de vous revoir!... »

A ces mots, des fusées de rires partirent du groupe des écoliers.

« Eh bien! Martel, reconnais-tu ta payse? demanda un collégien, es-tu content de la rencontre?

— Pourquoi donc qu'il ne serait pas content, monsieur? dit Georgette faisant bravement face aux rieurs.

— Oh! à sa place, mademoiselle, je serais enchanté! vous êtes sans doute sa sœur de lait?

— Non, répliqua-t-elle sans perdre contenance; au surplus, vous pouvez b'en rire, ça ne me fait point de mal... Et vous, monsieur Henri, êtes-vous devenu trop fier pour parler au pauvre monde? »

Quelques jours plus tôt, le jeune garçon eût éprouvé un mouvement de dépit en essayant les railleries de ses camarades; mais lui et Berthe s'étaient sentis tellement malheureux et isolés près de leur mère malade, que la vue de la petite servante lui causa une véritable joie.

« Non, ma bonne Frisonne, dit-il d'un ton ému qu'elle ne lui connaissait pas, je ne serai pas trop fier non plus pour faire route avec vous; venez vite à la maison, vous trouverez maman malade et Berthe si embarrassée! »

D'un geste il prit congé des lycéens interdits.

« Monsieur Jérôme m'a dit de l'attendre ici, pensa la fillette tout en suivant son nouveau guide, mais b'en sûr qu'il en a pour une bonne heure avec ce monsieur Zéphirin, je serai revenue avant lui! »

Dans le vestibule elle fit un beau salut à la concierge et grimpa les cinq étages sur les talons d'Henri. Nous avons déjà dit la stupéfaction de Berthe en voyant apparaître sa figure rose et souriante :

« Frisonne à Paris! Est-il possible? dit-elle à plusieurs reprises pendant que ses yeux, agrandis par la surprise, faisaient passer à la nouvelle arrivée un rapide examen comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur possible : — Comme te voilà grande et forte, ajouta-t-elle en serrant la main de Georgette.

« Où l'as-tu rencontrée, Henri?

— Au Luxembourg; je passais avec des

camarades lorsqu'elle s'est élancée au-devant de moi...

— C'est cela même, mamzelle, j'ai entendu



prononcer le nom de M. Henri; j'étais là sur un banc à attendre M. Jérôme, le jardinier de votre tante Dussautoi; car il faut vous dire que je suis entrée en service chez elle le jour où vous êtes partis. Nous sommes venus à Paris pour que madame assiste à la revue... il paraît qu'il n'y a rien de plus beau!... mais moi, je vas lui dire que je vous ai trouvés et que j'aime mieux ça que de voir tous ses régiments passer. A cette heure, vous serez b'en aimable de me conduire chez vous pour que je souhaite le bonjour à M<sup>me</sup> Martel.

— Chez nous!... mais nous y sommes, c'est ici, chez nous!...

— Ici! murmura Frisonne abasourdie en promenant ses regards de l'étroite salle où ils se trouvaient à la petite cuisine qu'on apercevait par une porte ouverte. Faites excuse... J'avais pas tout à fait compris!... Comment pouvez-vous respirer tous là dedans?...

— Ah! ma pauvre Georgette, ce n'est plus comme autrefois, vois-tu, papa ne gagne guère!...

— Je comprends!... dit Frisonne, dont le cœur était toujours plus ouvert que l'intelligence. Il n'y aurait plus de place ici pour M<sup>lle</sup> Thémise!...

— Oh! pourtant, le travail ne manque pas, va!... Si tu savais!... »

Frisonne savait déjà beaucoup de choses que Berthe ne lui avait pas encore dites : son œil exercé découvrait autour d'elle des meubles couverts de poussière, des objets posés au hasard, des vêtements accrochés dans la petite antichambre.

« Votre domestique est donc une propre à rien? » demanda-t-elle presque fâchée.

Berthe rougit, mais son frère dit avec franchise :

« Nous n'en avons pas, c'est maman qui s'occupe du ménage, et maintenant qu'elle est malade, tout va de travers!... »

— Je fais pourtant ce que je peux! murmura sa sœur d'un ton piteux. Ah! Frisonne, quel malheur que tu ne sois pas avec nous!

— Berthe! appela de la chambre voisine la voix plaintive de M<sup>me</sup> Martel, qui donc est là?

— C'est moi, not' dame! » répondit Georgette, qui se précipita rouge de plaisir jusqu'auprès du fauteuil de son ancienne maîtresse.

Mais là le cœur de la pauvre petite se serra douloureusement à la vue de la malade, dont l'abattement et la pâleur la frappèrent.

« Oh! not' dame! not' dame! » répéta-t-elle en étouffant un sanglot.

M<sup>me</sup> Martel la reçut avec bienveillance et la questionna sur ce qui lui était arrivé depuis leur séparation. Georgette, elle, n'osa pas demander grand'chose : sa bonté naturelle

lui faisait comprendre tout ce que M<sup>me</sup> Martel avait dû souffrir.

« Faut que je me sauve, dit-elle en se levant, mais je reviendrai, à présent que je connais l'adresse. Au revoir! »

Berthe la retint sur le palier.

« Frisonne, trouves-tu maman changée? »

— Oh! pauvre madame! personne chez nous ne la reconnaîtrait! Elle est bien malade! Faut la soigner, mamzelle... Si c'était ma mère, je travaillerais jour et nuit pour qu'elle se repose et se guérisse.

— Je me donne de la peine, je t'assure, ma pauvre Georgette, mais je ne sais pas m'y prendre...

— C'est-il drôle! Il y a plus d'un an que vous faites du ménage... Moi, qui suis bête, j'ai appris tout de suite.

— Ah! voilà!... C'est qu'avant d'être malade, maman faisait tant de choses, et moi presque rien... Oh! Georgette, tu ne peux t'imaginer combien je suis malheureuse... Si je l'avais mieux aidée, elle serait bien portante!

— Faut pas pleurer, mamzelle, ça ne raccommode rien, voyez-vous, et puis... j'ai une idée que je vous dirai quand je vas revenir. »

Elle avait, en parlant, tiré de sa poche un mouchoir blanc, et elle sécha les larmes de Berthe avec un geste si affectueux que celle-ci en fut tout émue. Jamais elle n'aurait cru que cette petite servante niaise pût si bien consoler!

Georgette, enfilant la rue au bout de laquelle on apercevait les arbres du Luxembourg, se sentit prise d'une légère inquiétude à la pensée de l'accueil que lui réservait Jérôme.

« J'ai été plus longtemps que je ne croyais, se disait-elle, mais M. Zéphirin avait peut-être aussi beaucoup de choses à dire. Si j'avais la chance qu'ils ne soient pas encore revenus.. Personne sur le banc... tant mieux! »

Elle reprit tranquillement la place qu'elle avait quittée, mais une heure s'écoula sans que personne ressemblant au vieux soldat parût dans l'allée. Le visage de Frisonne s'allongeait de minute en minute, et son estomac commençait à crier famine lorsqu'un jardinier sortit d'une allée voisine.

« Où vous cachez-vous donc, petite sorcière? s'écria Zéphirin Papillon dès qu'il la reconnut. Jérôme vous a cherchée longtemps; maintenant il est parti, tout sens dessus dessous, prévenir votre maîtresse.

— En v'là du malheur! fit Georgette consternée. Si c'était chez nous, je ne tarderais pas à le rattraper; mais ici je ne connais pas mon chemin.

— Savez-vous au moins le nom de la rue?

— Pas par cœur, mais madame me l'a écrit sur une carte et m'a recommandé de la mettre dans ma poche; tenez, la v'là! »

Zéphirin tira ses lunettes d'un étui en fer-blanc, les essuya du coin de son tablier, et les ayant mises en place, déchiffra les quelques mots que Georgette lui présentait.

« Allons, c'est plus facile que je ne pensais, dit-il; venez avec moi, je vais vous conduire à une station d'omnibus, vous arriverez tout juste au coin de votre rue. »

Ils se hâtèrent. Zéphirin prit un numéro et le mit dans la main de la fillette en lui disant :

« Tout à l'heure, il va s'arrêter ici une voiture verte à lanternes rouges, pareille à celle qui s'en va là-bas; vous monterez dedans quand l'employé appellera votre numéro, et vous descendrez devant la Madeleine. Ensuite, il faudra demander votre chemin à un sergent de ville, en montrant votre adresse, dans la crainte de vous tromper, vous serez presque arrivée. »

Frisonne remercia le brave Zéphirin, qui retourna à son ouvrage.

Demeurée seule, cependant, la petite servante se prit à réfléchir, tout en regardant les omnibus qui s'arrêtaient devant la station.

« Quelles jolies voitures, tout de même! On dirait que c'est fait pour promener des princes!... Et ces belles dames qui vont monter, il y en a une qui a au moins dix plumes sur son chapeau!... Tout ce monde-là est riche et doit payer cher... Il n'a b'en sûr pas pensé à ça, M. Zéphirin, et moi j'aimerais mieux dépenser moins d'argent!... Tiens, v'là d'autres voitures b'en plus petites, si j'en prenais une, c'est assez bon pour moi, et je payerais moins cher...

— Une voiture, la petite bonne? crie le cocher du fiacre qu'elle regardait ainsi.

— Tout de même, monsieur, c'est pas de refus; est-ce qu'elle va loin, votre voiture?

— Aussi loin que vous voudrez, répondit le gros homme en riant; vous m'avez l'air toute neuve dans Paris, savez-vous seulement l'adresse de vos maîtres?

— Pour ça, oui, la v'là écrite tout au long.

— Bien, c'est facile avec cela; montez, ma petite. »

Georgette obéit et le fiacre partit aussitôt.

« Ah! se disait-elle avec satisfaction, comme je roule b'en là dedans, je suis presque sûre d'arriver en même temps que M. Jérôme! »

Elle mit la tête à la portière pour admirer les files de voitures qui se croisaient en tous sens. Sur la place de la Concorde, comme le fiacre allait presque au pas, un homme; apercevant la coiffe blanche de Frisonne, s'élança en criant :

« L'Engourdie en voiture! Ah çà, mais, elle perd la tête! Arrêtez! arrêtez!

— Arrêtez! arrêtez! c'est M. Jérôme! » cria à son tour la fillette.

Et elle ouvrit la portière avec empressement.

« Montez, monsieur Jérôme, le cheval peut b'en vous traîner aussi, vous n'êtes pas si lourd! »

L'ahurissement du vieux était à son comble.

« Montez donc, bourgeois, dit le cocher impatient de repartir, vous réfléchirez aussi bien en roulant: je suis à la course, je ne peux pas m'arrêter une heure. »

Alors Jérôme, sans trop savoir comment, se trouva assis dans le fiacre, qui se remit en route.

« Je vais avoir de belles choses à dire à madame sur ton compte, commença-t-il d'une voix grondeuse, peux-tu me dire où tu es



allée au lieu de m'attendre dans le jardin? Peux-tu me dire aussi comment je te retrouve en voiture comme une vraie rentière?

— C'est tout simple, allez, mon bon monsieur Jérôme; ne prenez pas cet air fâché pendant que je suis si heureuse. J'ai reconnu M. Henri qui passait avec d'autres messieurs, il m'a emmenée au plus vite voir sa mère et mamzelle Berthe. Je suis peut-être restée un peu longtemps... Dame... que voulez-vous? ils avaient l'air d'être si contents de me revoir. Je croyais que vous en auriez au moins pour deux heures avec M. Zéphirin; c'est lui qui m'a dit que vous étiez reparti...

— Et qui t'a fait monter dans ce fiacre, probablement?

— Oh! que non! cette bonne idée-là m'est venue toute seule; votre ami m'a dit: « Je vas vous conduire à une station », et il m'a bien expliqué comment fallait m'y prendre pour monter dans l'omnibus. Mais moi, pas bête, quand j'ai vu ces belles voitures, j'ai eu peur que ça ne soit trop cher, j'en ai pris une petite; c'était une bonne idée, hein?

— Excellente! répondit en riant Jérôme, dont la mauvaise humeur ne put tenir devant l'air heureux et fier de sa favorite, au lieu de payer six sous, il va falloir allonger une pièce de deux francs, car tu as choisi une voiture à quatre places.

— Deux francs celle-ci, et rien que six sous la belle grande voiture si bien peinte! Vous voulez rire, monsieur Jérôme!

— Je ris, en effet, mais c'est de ta bévue, ma pauvre Frisonne. Au surplus, ne te désole pas, j'ai eu tort de te laisser seule dans le jardin; comme tout cela est un peu de ma faute, je payerai ton équipage. »

Georgette remercia le brave homme. Pendant le reste du jour elle parut préoccupée.

« Quelle mouche la pique?... Elle est muette comme une carpe!... » se demandait le vieux domestique étonné.

Cependant, à toutes les questions, elle répondit en hochant la tête :

« Vous savez b'en, monsieur Jérôme, que je suis trop engourdie pour faire deux choses à la fois.. Aujourd'hui j'ai une idée qui me

trotte tout le temps dans l'esprit, ça m'empêche de parler.

— Je crois plutôt que toutes les belles choses que je t'ai montrées te tournent la tête; pourtant ça n'est rien à côté de la revue que tu verras dans quelques jours. »

#### XIV

L'idée qui trottait dans l'esprit de Georgette troubla son sommeil ordinairement paisible. Jérôme la trouva, le lendemain, aussi absorbée que la veille au soir, et, pour lui rendre sa gaieté, il se mit à énumérer pendant leur déjeuner tout ce qu'il comptait lui montrer dans Paris.

« Il faudra bien des jours pour faire tant de promenades, n'est-ce pas, monsieur Jérôme? dit-elle tout à coup. Croyez-vous que madame restera ici assez longtemps pour cela?

— Notre maîtresse est enchantée de son voyage, ma fille, sans compter la revue qui aura lieu le 14, c'est-à-dire dans cinq jours! Elle fait des visites aux anciens amis de son mari : hier, elle a passé la journée avec la générale Gairbo; aujourd'hui, elle va chez le colonel Jarni; demain ce sera chez d'autres, et ainsi de suite; nous en avons au moins pour quinze jours avant qu'elle ordonne de faire les malles...

— Et vous croyez qu'elle n'aura pas besoin de nous pendant ce temps-là?... »

— Pourvu que tu lui serves son chocolat le matin et que j'aille lui chercher une voiture quand elle le demande, nous sommes ensuite libres comme l'air!... Tantôt je te mènerai voir la caserne du Château-d'Eau; demain, nous irons aux buttes Chaumont, car si j'ai été soldat, je suis également jardinier... et j'aime à admirer...

— Vous n'avez donc pas d'autres amis ici que M. Papillon?

— Si fait, l'Engourdie, Zéphirin m'a justement parlé de cinq ou six anciens camarades qui ne m'ont pas oublié... Je serais heureux de leur serrer la main, mais je ne peux guère t'emmener sans la permission de madame, qui trouverait peut-être... »

Le visage de Frisonne s'épanouit pendant qu'elle s'écriait :

« Oh! il ne faut pas vous gêner pour moi, mon bon monsieur Jérôme; je ne suis pas habituée à me promener comme cela tous les jours... Et puis... vous me montrez trop de belles choses, ça se brouille dans ma tête... Travailler, m'occuper du ménage, c'est bien mieux mon affaire!... »

— Tiens! quelle lubie te prend? Crois-tu que madame va faire venir ici la cuisine de Caro pour te distraire!

— Non pas, ça serait trop de dérangement... Mais, pendant que vous iriez voir vos amis... je pourrais rendre service à mamzelle Berthe, qui m'a l'air de ne pas seulement faire chauffer une tasse de bouillon pour sa pauvre maman...

— Ta, ta, ta, qu'est-ce que dirait madame si elle apprenait cela?

— Si elle était de bonne humeur, elle rirait; si elle était déjà fâchée, elle se mettrait tout à fait en colère... Mais ça ne dure pas, ses colères.

— Tu as raison, et, après tout, je ne vois pas pourquoi je te refuserais ce qui semble te faire tant de plaisir, murmura le bonhomme, auquel la pensée de revoir ses vieux amis souriait visiblement.

— D'ailleurs, poursuivit Georgette, madame n'en saura rien, puisque nous ne lui dirons pas.

— Tu es, ma foi, dans le vrai!... Elle m'a recommandé de t'amuser, mais elle ne m'a pas dit de quelle manière; je peux donc te laisser le choix.

— Et je choisis d'aller chez mes anciens maîtres le plus souvent possible!

— Tu as tort, petite, tu perds une fameuse occasion de visiter la capitale avec quelqu'un qui la connaît; mais c'est ton affaire, je vais te conduire, si tu sais l'adresse, et je t'attendrai dans la rue ce soir à six heures.

— Oh! monsieur Jérôme, mon bon monsieur Jérôme! que je suis donc contente! »

(*La fin prochainement.*)

A. MOUANS.

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LES SOLANÉES (*Suite.*)

Nous sommes dans l'une des îles de l'archipel grec. Il fait nuit, une nuit de tempête. Les vagues furieuses de la mer déferlent sur le rivage, et le long des flancs escarpés de la montagne sifflent et mugissent de longues rafales qui vont se perdre sur les eaux.

Au milieu des rochers amoncelés sur la rive, s'ouvre une vaste caverne à l'entrée de laquelle, sur un monticule argileux et glissant, se dresse une énorme touffe de mandragores.

Au travers des broussailles et des pierres croulantes, s'avancent avec précaution deux hommes qui se parlent à voix basse. Ce sont deux prêtres d'un temple voisin qui, à leurs moments perdus, s'adonnent à des pratiques de magie blanche ou noire suivant les circonstances. L'un porte une pioche, l'autre, armé

d'un glaive à courte lame, tient à la main une torche dont la flamme s'agite et se tord dans le vent. Ils approchent, glissant sur les terres grasses et se retenant aux arbustes du sentier. Voici les mandragores dont les feuilles frissonnent sous la bourrasque et que rendent plus livides encore les lueurs dansantes du flambeau.

Tandis que l'homme au glaive s'avance non sans hésitation et trace des cercles concentriques autour des solanées, l'autre se précipite et fiévreusement, à coups redoublés, les déchausse, les ébranle, pendant que son compère, se reculant de quelques pas, brandit son glaive avec fureur et adresse aux divinités infernales des apostrophes blasphématoires. Et voici que les mandragores, déracinées, secouées, cèdent aux efforts de l'homme

qui les arrache du sol... en même temps que retentissent de déchirantes clameurs, clameurs terrifiantes auxquelles succèdent de longs gémissements étouffés que couvre de son bruit la rafale qui tourbillonne et passe. Et les deux magiciens, pâles d'épouvante, disparaissent dans la nuit, en emportant leurs mandragores.

Tous les chercheurs de mandragores n'avaient pas l'audace de les arracher dans de semblables conditions. Il y avait des superstitieux, des timides qui, pour échapper à la vengeance de la redoutable solanée, avaient recours à des biais plus ou moins habiles peut-être, mais qui n'en étaient pas moins parfaitement méprisables. L'un de ces subterfuges consistait, après avoir déchaussé la racine, à y attacher un chien, un pourceau ou tel autre animal qui, subitement pourchassé, prenait peur, s'enfuyait et entraînait avec lui la mandragore courroucée dont les maléfices ne retombaient, on l'espérait du moins, que sur l'animal, victime fort innocente de cette lâche supercherie.

Mais laissons ces folies. La puissance délétère de la mandragore est aussi énergique que celle de la belladone. Le savant F.-A. Pouchet nous raconte que deux physiologistes, le professeur Fodéré et le docteur Spon de Lyon, éprouvèrent de violents symptômes d'empoisonnement pour avoir manipulé et mangé quelques fragments de la racine d'une mandragore dont ils étudiaient les propriétés.

Autre histoire que nous trouvons dans les ouvrages des auteurs anciens. Ils nous parlent d'une ruse de guerre dont se servit Annibal contre les Africains révoltés. Cette ruse abominable nous rappelle la perfidie commise par les Écossais contre les Danois dont nous avons raconté, plus haut, la fort vilaine aventure — tant il est vrai que les guerriers se valent bien dans tous les temps et dans tous les pays. — Après quelques escarmouches, le général carthaginois feignit donc de battre en retraite, abandonnant sur le champ de bataille des vases remplis de vin dans lequel on avait fait bouillir des racines de mandragore. Les barbares, tout fiers de

leur facile triomphe, se mirent à le célébrer par de copieuses libations, et quand le terrible breuvage les eut affolés ou plongés dans une ivresse à demi léthargique, les Carthaginois revinrent sur leurs pas et lâchement les massacrèrent jusqu'au dernier.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à raconter l'histoire de l'une des solanées les plus connues, les plus célèbres; je veux parler du *tabac*.

Le genre *nicotiana*, établi par Tournefort, fut adopté par Linné et par tous les botanistes qui leur ont succédé. Ce genre renferme environ une quarantaine d'espèces originaires de l'Asie et de l'Amérique, et parmi lesquelles se place au premier rang :

Le *tabac* (*nicotiana tabacum*).

C'est une grande et belle plante herbacée dont la tige haute et fière, couronnée de ses gracieuses panicules terminales, pourrait fournir un argument de quelque valeur aux défenseurs des solanées... n'étaient la couleur quelque peu suspecte de ses grandes feuilles molles, certain petit duvet très court, mais désagréable, glutineux, qui recouvre la plante entière, et enfin l'odeur nauséabonde et caractéristique qu'exhalent toutes les solanées vireuses.

D'un long calice tubuleux s'élève une grande corolle à base verdâtre qui se renfle et dont le limbe d'un rose carminé s'étale en cinq lobes élargis d'une élégance incontestable.

Sans nous arrêter à la description des variétés nombreuses obtenues par la culture, contentons-nous de citer le *nicotiana rustica*, originaire de l'Amérique et vulgairement connu sous le nom de *tabac femelle*, qui est aujourd'hui répandu dans toutes les parties du monde et que l'on cultive dans toute l'Europe méridionale.

Ce n'est guère que vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle qu'a eu lieu l'introduction du tabac en Europe. Il y a donc plus de trois cents ans que l'humanité est plus ou moins empoisonnée par cette solanée vraiment extraordinaire, qui, sans qu'on puisse expliquer les causes d'un semblable engouement,

est devenue l'objet de l'une des passions les plus contagieuses qui ait jamais sévi sur notre race.

Le tabac nous a été apporté d'Amérique où, pour la première fois, est née l'idée saugrenue d'aspirer par la bouche et par le nez la fumée ou la poussière de cette plante narcotique et vénéneuse au premier chef.

Lorsque, le 8 octobre 1492, Christophe Colomb découvrit l'île de Guanahani qu'il nomma San-Salvador, il envoya deux Espagnols parcourir l'intérieur des terres. Les matelots revinrent et racontèrent qu'ils avaient rencontré plusieurs indigènes qui tenaient en main un petit rouleau d'herbes dont ils aspiraient la fumée. L'herbe ainsi brûlée se nommait *cohiba* et le rouleau ou tuyau était appelé *tabaco*. L'on a donc pris la partie pour le tout et ce dernier mot seul a prévalu.

Mais revenons à nos sauvages de San-Salvador, qui avec délices aspiraient, au moyen de leurs petits tuyaux, la fumée de la plante qu'ils brûlaient sur des charbons ardents. Ce ne fut pas sans étonnement que les matelots de Christophe Colomb constatèrent avec quelle ardeur ils se livraient à la consommation de cette « herbe puante », en même temps que la variété des procédés employés par les indigènes pour multiplier les sensations que leur procurait cette occupation bizarre. Les uns aspiraient la fumée par la bouche, les autres par les narines; d'autres se servaient de petits tubes d'argile cuite remplis d'herbe hachée; d'autres, enfin, tantôt se remplissaient le nez de feuilles pulvérisées, tantôt roulaient ces feuilles en petites boules qu'ils mâchaient pendant des heures entières, — toute la lyre, quoi! — ce qui nous amène à constater à notre tour que dans l'usage barbare que nous faisons de

cette solanée nous n'avons même pas le mérite de l'invention, et que ce sont bel et bien les sauvages qui ont été nos initiateurs.

Bref, c'est en l'an de grâce 1518 que Colomb envoya de la graine de tabac en Espagne; mais pendant de longues années cette herbe ne fut employée que comme matière médicinale, et ce ne fut qu'en 1560 que Jean Nicot, ambassadeur de France à Lisbonne, eut l'idée malencontreuse d'enseigner à l'ancien monde à se servir du tabac à l'instar des indigènes de San-Salvador. Ce fut lui, Jean Nicot, qui offrit la première prise de tabac à Catherine de Médicis, laquelle daigna s'en déclarer satisfaite et eut le mauvais goût de patronner cette importation. Ce haut patronage porta naturellement ses fruits, et d'autant plus qu'il ne fut pas le seul. Offerte encore, et toujours par Jean Nicot, — qui décidément tenait à



servir de parrain à l'« herbe puante », — offerte, dis-je, au grand-prieur de Lisbonne, qui l'adopta, lui aussi, puis introduite en Italie par le cardinal de Sainte-Croix et par le légat Nicolas Tornabon, la solanée nouvellement importée et si chaudement protégée par tous ces grands personnages fut tour à tour appelée du nom de tous ses parrains, c'est-à-dire *nicotiane*, *herbe à la reine*, *herbe du grand-prieur*, *herbe de Sainte-Croix*, et enfin *Tornabone*... sans compter beaucoup d'autres dénominations qu'inventa l'imagination populaire.

Ainsi accueilli, le tabac ne pouvait manquer de réussir, et son succès fut tel qu'il ne tarda pas à être déclaré « panacée universelle ». L'usage, toutefois, ne tarda pas à tourner à l'abus, si bien que, tour à tour prônée avec emphase et proscrite avec fureur, la nicotiane passa par toutes les péripéties de la gloire et du déshonneur.

Ce furent les têtes couronnées qui s'alarmèrent les premières. Jacques I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, publia un pamphlet contre l'herbe américaine. Le pape Urbain VIII lança une bulle d'excommunication contre le tabac et ses fanatiques sectateurs, dont il fit confisquer dans les églises toutes les tabatières. Le sultan Amurat IV, le schah de Perse et le tsar Michel Fédérowitch, plus radicaux encore et usant des immunités dont jouissent les pouvoirs absolus, trouvèrent infiniment plus simple de faire couper le nez aux priseurs, — afin de leur ôter tout prétexte en même temps que toute tentation, — quand ils ne les faisaient pas rouer vifs, pendre ou écarteler, suivant les circonstances.

Eh bien, pamphlets, bulles, firmans, ukases, persécutions et supplices... tout demeura impuissant. Toute autre coutume moins injustifiable eût à coup sûr cédé devant d'aussi violentes et féroces répressions; mais l'absurde a-t-il besoin de justification? Et c'est pour cela que l'incompréhensible engouement des peuples pour le tabac persista, s'accrut... et les palmes du martyr exaltèrent jusqu'à l'héroïsme les fanatiques consommateurs de l'herbe à Jean Nicot.

En France, la question fut envisagée sous un point de vue infiniment moins dramatique. Le gouvernement, comprenant qu'il pouvait tirer de la passion des nouveaux sectateurs de très importantes ressources financières, protégea l'« herbe puante » et en favorisa l'usage. Il ne perçut d'abord qu'un simple impôt; mais plus tard il créa un monopole, qui depuis son établissement, en 1811, lui a rapporté, non pas seulement des millions, mais des milliards, ainsi qu'on le verra tout à l'heure.

S'il faut accepter comme vraie l'anecdote suivante, le monopole exclusif des tabacs aurait eu une fort singulière origine.

Au commencement de l'hiver de 1810 un bal fut donné dans le palais des Tuileries. Dans la foule luxueuse et bariolée qui s'agitait autour de lui, l'empereur vit passer et repasser une femme couverte de diamants. Il demanda quelle était cette personne assez

riche pour étaler une telle profusion de piergeries. On lui répondit que cette dame opulente était la femme du « fabricant de tabacs ». Bonne note fut prise de ce renseignement qui, à bref délai, fut suivi d'une enquête, et ce dont la belle dame aux diamants ne se doutait guère, c'est que ce fut à cause d'elle que parut, le 11 janvier 1811, un décret qui décidait que dorénavant la fabrication et la vente des tabacs appartiendraient exclusivement à l'État.

Mais remontons à l'origine des premiers impôts dont fut frappée l'exploitation de notre solanée désormais historique.

Ce fut en 1621 que le gouvernement français, se gardant bien de faire couper le nez aux priseurs, pas plus qu'il ne fit écarteler les fumeurs, se contenta d'exiger d'eux une première redevance... Oh! bien modeste, cette redevance, puisqu'elle n'était que de *quarante sols* par quintal (environ cinq centimes par kilogramme). Mais patience, le tarif va bien vite s'accroître. Jugez-en, du reste.

En 1697, le tabac rapporta au fisc 250,000 livres tournois (environ 245,000 francs). En 1718, quatre millions. En 1730, huit millions. En 1789, trente-sept millions. Et c'est alors que le monopole se mettant à fonctionner, nous voyons augmenter la progression des chiffres. De 1814 à 1844, c'est un milliard six cent vingt-cinq millions qu'encaisse l'État, quelque chose comme cinquante-quatre millions par an. En 1840, le chiffre monte à soixante-quinze millions. De 1844 à 1864, le bénéfice a été de deux milliards, soit en chiffres ronds cent millions par an... Et voici, enfin, pour terminer la série de ces accroissements ininterrompus, la note suggestive que nous communiquent les journaux :

« L'administration des finances vient de faire le relevé des contributions indirectes pour l'année 1896. Ce travail permet de constater quelle énorme progression suit en France la consommation des tabacs, qui s'est élevée au chiffre prodigieux de trois cent quatre-vingt-treize millions. Ce produit n'a cessé, depuis plusieurs années, d'augmenter régulièrement; mais jamais l'accroissement

ne s'était manifesté dans de telles proportions, puisqu'il s'est élevé, d'un seul bond, à douze millions dans une seule année. »

Cet accroissement formidable permet de conjecturer que le tabac mâché, prisé et fumé, mais fumé particulièrement, dont l'usage s'est universellement répandu, rapportera d'ici à quelques années le double des bénéfices qu'il procure aujourd'hui!

« Aujourd'hui, en effet, poursuit M. Le Maout, à qui nous avons emprunté quelques-uns des renseignements qui précèdent, c'est par centaines de millions que le tabac compte ses fanatiques. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que c'est de la vanité du collégien et même de l'écolier qu'est sortie cette funeste et universelle passion. L'enfant fume pour se persuader à lui-même qu'il est déjà un homme. Au prix des plus douloureuses expériences, — qui ne se souvient des résultats désastreux de sa première pipe ou de son premier cigare? — il se crée des habitudes déplorables et s'impose lentement des besoins, factices tout d'abord, mais qui ne tardent pas à devenir impérieux et tyranniques. »

Et ce ne sont pas seulement les collégiens, puis les hommes qui fument, mais les femmes aussi, beaucoup de femmes, et, parmi elles, combien de nobles dames qui, se croyant peut-être autorisées par l'ancien royal patronage de Catherine de Médicis, ne dédaignent pas de s'adjoindre au clan des fumeurs masculins!

Voici, du reste, un curieux entrefilet que reproduisent quelques journaux sous le titre de *royales fumeuses* :

« Un curieux incident qui vient de se produire à Londres nous révèle inopinément les noms des reines qui ont l'habitude chaque jour de fumer quelques cigarettes.

« Un marchand de tabac de la Cité a été invité par la police à enlever de sa vitrine l'inscription en lettres d'or qu'il venait d'y faire placer et qui était ainsi rédigée : « Fournisseur de S. M. la reine d'Italie. »

« Cet ingénieux commerçant, n'ayant pu produire le brevet qui lui conférait ce titre,

a dû enlever son inscription. Néanmoins il a affirmé, devant la cour de police, qu'il avait eu l'honneur d'expédier à Rome d'excellentes cigarettes dont la reine Marguerite fait, paraît-il, une assez grande consommation. Il a également cité les noms de certaines autres reines qui se livrent à cette innocente opération. C'est ainsi que l'impératrice d'Autriche ne fume pas moins de vingt à trente cigarettes par jour. L'impératrice douairière de Russie fume également des cigarettes parfumées qu'on lui expédie d'Angleterre. Il en est de même de la princesse de Galles, de la reine régente d'Espagne, de la reine de Roumanie et de la reine de Portugal. »

De tout cela résulte un fait, fait vraiment étrange, c'est que le tabac est la plante qui s'est le plus rapidement et le plus universellement répandue, et que l'on est tenté de considérer comme prédestinée au rôle considérable qu'elle joue cette invincible solanée qui, à une très grande résistance vitale, joint une puissance prolifique vraiment prodigieuse. Linné a compté sur un seul pied de tabac plus de quarante mille graines, graines menues et foisonnantes dont la vertu germinative se conserve pendant un nombre d'années considérable.

Les centres de culture du tabac se sont multipliés sur tous les points du globe. Le Brésil, la Virginie, le Maryland, la Louisiane, les Antilles, les Philippines, Bornéo, la Turquie, l'Italie, l'Espagne, la France, la Hollande, la Silésie, et jusqu'à l'Ukraine elle-même, déversent sur tous les marchés du monde, et par millions de kilogrammes, cette substance extraordinaire, qui n'est ni une nourriture, ni un cordial, encore moins un spécifique, et dont l'usage universel ne peut être justifié par aucune raison sérieuse, alors qu'il en est tant pour lesquelles elle devrait être proscrite à tout jamais.

Est-il permis, en effet, d'oublier que le tabac se range parmi les végétaux les plus redoutables et qu'on pourrait citer par centaines les cas d'empoisonnement dont est justiciable cette dangereuse solanée?

Citons-en quelques-uns. Voici d'abord un

vignerons qui fit la gageure de fumer sans interruption vingt-cinq pipes de tabac. A la vérité, il gagna ce pari stupide ; mais il paya cher sa victoire. Il fut tout d'abord saisi d'étourdissements, de vomissements, de syncopes, et il souffrit pendant dix-huit mois de vertiges douloureux et de violentes céphalalgies.

Le docteur Helving raconte l'histoire de deux étudiants qui se défièrent à qui fumerait le plus longtemps, et qui consacèrent toute une nuit à cette joute insensée. Ils expirèrent tous deux le lendemain au milieu de violentes convulsions et à quelques heures d'intervalle.

Ce n'est pas seulement pris à l'intérieur que le tabac agit avec cette violence. Trois enfants, cités par Murray, succombèrent en vingt-quatre heures pour avoir eu la tête

frottée avec un onguent de tabac. On sait que le poète Santeuil mourut au milieu de coliques violentes après avoir bu un verre de vin dans lequel on avait malicieusement et imprudemment jeté de la poudre de tabac d'Espagne. Un contrebandier, qui avait eu la malencontreuse idée de se couvrir le corps d'une couche de feuilles de tabac qu'il voulait soustraire au contrôle des douaniers, fut bel et bien empoisonné par infiltration cutanée et ne dut son salut qu'à la médication aussi prompte qu'énergique qui lui fut appliquée. Diemerbrook rapporte que des pestiférés, séduits par la guérison extraordinaire de l'un d'entre eux auquel avait été administrée, à tout hasard, une décoction de tabac, essayèrent du même moyen ; mais mal leur en prit, car ils succombèrent jusqu'au dernier.

(La fin prochainement.)

ED. GRIMARD.

---

#### ROMAN D'AVENTURES

#### LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

## GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

### XXI. — Délivrance.

Ce fut alors une période de paix active, d'embellissements, de travaux de tout genre, de culture et de progrès, l'ère de Périclès de cet humble coin du Matabélé.

Les *Grosses-Têtes*, encore si bas dans l'échelle de la civilisation, avaient du moins, en commun avec toute la race humaine, la faculté sublime de pouvoir aspirer au perfectionnement, et à cette faculté dormante pendant des siècles au fond de leur être, il avait suffi de l'exemple pour se réveiller. Un feu d'émulation s'était répandu de proche en proche, et, après avoir admiré les hôtes extraordinaires qu'un manitou propice leur avait envoyés, le désir de les imiter se fit jour.

Civiliser ces pauvres gens, leur laisser quelques-uns des bienfaits de la science et de l'art, passer parmi eux en leur faisant du

bien, rien n'était plus d'accord avec l'humeur généreuse du chef qu'ils s'étaient choisi ; et tous les compagnons de M. Massey étaient prêts à le seconder dans cette œuvre.

Un ministère vraiment homogène se forma, instrument de gouvernement sans exemple, où chacun connaissait sa tâche et s'en acquittait en conscience, qui fonctionnait sans opposition, et où le chef du cabinet possédait la confiance de tous.

M. Weber eut les travaux et l'arsenal ; M. Lhomond, l'instruction publique ; tandis que M. Massey gardait la justice et la guerre. Le Guen, fort habile aux travaux de la terre, eut l'agriculture, et Gérard, qui avait appris à faire l'exercice dès l'âge de dix ans, fut chargé des affaires militaires en commun avec M. Massey. Un département nouveau, et non méprisable, celui des subsistances, fut

dévolu à Brandevin ; enfin Martine, Colette et Lina eurent conjointement le département de l'ordre et de la propreté. Ce ne furent pas les moins occupées.

Ainsi que l'avait dit M. Lhomond, après que, du haut de la colline, les voyageurs eurent jeté sur la vallée un premier regard de ravissement, ils devaient se préparer à quelques déboires. Ces huttes si jolies se composaient invariablement d'une pièce unique, où toute la famille grouillait amicalement en compagnie du bétail, et où, à la vérité, régnait avec le chaos la plus parfaite obscurité. Grâce à la douceur du climat, on ne demeurait guère sous ces lambris mal odorants, si ce n'est pour le temps du sommeil ; mais ce n'en était pas moins un état de choses qui demandait impérieusement une réforme. Peu à peu, sans bousculer personne, et agissant surtout par la persuasion, les trois Européennes résolurent d'introduire l'air, le soleil, la propreté dans ces chenils, de donner un coup de balai dans ces nouvelles écuries d'Augias.

A cet effet, le concours du ministre des travaux publics leur était indispensable. Avant d'espérer mettre de l'ordre dans les cases, il fallait nécessairement qu'elles fussent reconstruites sur un nouveau modèle, qu'elles fussent percées de fenêtres et pourvues d'un hangar pour les bestiaux, d'une porte par laquelle on pût pénétrer autrement qu'en rampant ! C'étaient là de graves innovations, et qu'il ne fallait pas risquer en bloc. Pour commencer, on se contenta de conseiller amicalement l'innovation d'une porte à chaque case, et comme ce conseil était accompagné du don généreux d'un beau vantail d'acajou massif sorti des ateliers de M. Weber, il n'y eut personne pour reculer devant l'amusante nouveauté d'avoir un loquet à ouvrir et à fermer. Bientôt les *Grosses-Têtes* perdirent l'habitude de gagner leur logis à quatre pattes, et prirent celle d'y entrer et d'en sortir le front haut, ce qui dans sa simplicité était une prodigieuse réforme.

Cependant Colette allait et venait dans le village ; dès les premiers jours elle avait

attiré à elle les tout petits, ces bébés noirs si comiques, tout ronds, à la peau luisante et douce comme du satin. Elle s'était amusée à les débarbouiller, à les parer de guirlandes de fleurs et de feuillage ; elle leur avait appris à faire des balles d'une fleurette sauvage, jaune pâle, presque pareille à nos coucous de France, et grande fut la joie des petits lorsqu'elle leur enseigna à la lancer, à en jouer comme d'un gros ballon embaumé. Les fillettes plus grandes se mirent bientôt de la partie, et Colette ne paraissait qu'entourée de tous les enfants de la tribu, qui lui témoignaient une véritable adoration. Les mères suivirent naturellement les enfants. Une fois la confiance établie, la jeune fille invita les personnes de bonne volonté à venir voir comment elle, Martine et Lina tenaient leur ménage ; tous les matins elles se trouvèrent bientôt entourées d'une sorte de classe, composée des femmes et des jeunes filles du pays, qui venaient curieusement les regarder faire pour tâcher de les imiter ensuite avec une fidélité sincère, encore que légèrement simiesque. Martine s'étant tout d'abord fabriqué un balai de feuillage, chacune en voulut un ; mais on ne pouvait songer à laisser inutile un si triomphant panache, et plus d'une jeune beauté, après avoir nettoyé sa case, finissait en plantant son balai dans sa chevelure laineuse... Toutes auraient voulu être vêtues comme Colette, et la jeune fille se convainquit une fois de plus que si la plupart des indigènes vont sans vêtements, ce n'est nullement par goût, et qu'ils seraient trop heureux d'avoir de quoi s'habiller. Quant à Lina, elle avait perdu sa maladive timidité et servait souvent d'interprète, ayant appris à fond, en très peu de temps, la langue des Matabélés. Ces dialectes nègres sont presque tous peu difficiles, il est vrai, et leur grammaire n'a rien de compliqué. Avec elle aussi les enfants baragouinaient quelques mots de français, le plus comiquement du monde.

Une fois la réforme de la porte introduite, les autres suivirent sans effort, et les *Grosses-Têtes* firent connaissance avec les rudiments



du bien-être. Un à un ils consentirent à percer de fenêtres leur habitation, et le soleil, en pénétrant par ces ouvertures, révéla de telles horreurs, que les moins susceptibles se sentirent honteux de végéter plus longtemps dans de pareilles bauges. Car ils avaient vu dans les cases des Européens comment un peu de goût et d'industrie peut embellir la plus pauvre demeure, et l'indignation peu mesurée de Martine, lorsqu'elle était venue donner sa première leçon de balai, avait mis le feu au cœur des plus apathiques.

« *Chès, chès, quel paillass!* C'est une honte ! » répétait l'honnête servante, en lançant des regards foudroyants sur les ménagères coupables. « Parlant par respect, on se croirait chez des porcs !... »

« Paillass », dans la langue de Martine, signifiait toutes les poussières, toutes les impuretés qui s'amoncellent dans un appartement négligé ; mais il n'était nul besoin de traduire cette expression pittoresque pour l'usage des femmes matabélés. Elles la comprirent toutes seules et montrèrent, par leur zèle à le combattre, que le *paillass* aurait désormais chez elles des adversaires déterminés.

Dans chaque case on établit un évier ; le lit fut proprement rangé dans un coin ; le bétail fut refoulé dans un compartiment adjacent ; on apprit l'usage de la vaisselle ; une cheminée à crémaillère fut substituée au brasier étouffant, et bientôt, plus heureux que le Béarnais, dont la devise resta toujours à l'état de rêve, M. Massey put se flatter que, dans chaque hutte, cuisait le soir la poule au pot.

Les produits naturels abondaient d'ailleurs sur cette terre privilégiée ; il n'y avait, à la lettre, qu'à se baisser pour ramasser toutes les choses nécessaires à la vie ; et la facilité même de l'existence était pour beaucoup dans la barbarie où croupissaient jusqu'à ce jour les *Grosses-Têtes*.

Tandis que Martine, Colette et Lina poursuivaient leur modeste apostolat parmi les femmes et les enfants, d'autres progrès arrivaient à maturité. Plusieurs métiers à tisser

étaient maintenant en marche et la plupart des Matabélés de la tribu possédaient un vêtement. Les industries nouvelles surgissaient de tous côtés. La vallée prenait l'aspect d'une ruche en activité. Le docteur Lhomond, qui avait de plus en plus l'oreille de la tribu, faisait en sorte de glisser dans chaque conte, dans chaque consultation une leçon utile. Sous l'effort soutenu de tels maîtres, les *Grosses-Têtes* marchaient rapidement hors des ténèbres de la barbarie.

Le revers de la médaille, c'est que plus on allait, plus ils appréciaient leur bonne fortune, et plus irrévocablement décidés ils étaient à ne pas la laisser échapper. Suivant l'idée judicieuse de Colette, on s'appliquait de toutes façons à cultiver chez les sujets qui montraient des dispositions les divers talents qui pouvaient les mettre en état, le moment venu, de se passer d'un mentor. MM. Massey et Gérard s'étaient attachés particulièrement à former des soldats, à leur inculquer tout ce qu'ils pouvaient savoir en fait de tactique et de discipline.

Leurs efforts n'avaient point été perdus. Ils avaient d'excellents élèves, et Mbololo, spécialement, s'annonçait comme un troupier fini.

Mais tout cela ne semblait pas devoir avancer d'une minute l'heure de la délivrance, et M. Massey avait même fait remarquer au docteur, avec un méfancolique sourire, que, profitant de leurs leçons, les *Grosses-Têtes* faisaient autour d'eux une garde plus stricte, plus savante que par le passé. Le chef avait peine à dominer l'impatience grandissante que lui causait sa captivité, à cacher à son entourage l'angoisse, tous les jours croissante, qui l'étreignait, le chagrin qui lui brisait le cœur, lorsqu'il pensait aux souffrances, aux dangers possibles de sa chère femme, de son fils bien-aimé. Il devait à tous l'exemple du courage et il ne faillit pas à sa tâche. Toujours on le voyait le front ouvert, gracieux, sympathique, actif, courageux et de bon conseil ; mais la violence qu'il se faisait pour garder ces dehors lui demandait d'heure en heure un plus héroïque effort.

Tandis qu'il luttait ainsi sourdement, tout était joyeuse animation dans la tribu. Sous la direction de M. Brandevin, les pampres admirables qui poussaient à l'aventure leurs vrilles et leurs rameaux avaient été redressés, greffés, montés sur échelas et promettaient une extraordinaire vendange. De vastes corbeilles, tressées à la vannerie de M. Weber, devaient recevoir la masse superbe des grappes noires ou dorées que les plus méritants parmi les indigènes seraient appelés à cueillir. Une petite séance de prestidigitation, des contes et un goûter devaient couronner la journée. Bref, on voulait célébrer dignement cette fête sympathique de la prospérité et de la paix. En ce moment, deux fléaux inattendus s'abattirent sur la vallée : l'ennemi reprit les hostilités sur le flanc occidental de la tribu, et M. Massey tomba gravement malade.

Un rhume négligé, et peut-être aussi la tension incessante de son esprit vers un sujet de désespérance, avaient fini par miner ses forces, et, malgré son grand courage, il s'était vu forcé de s'aliter, terrassé par un mal indéterminé, moitié anémie, moitié fièvre lente, disait le docteur tout haut, mais qu'à part lui il appelait cœur brisé.

Le désarroi fut grand parmi les *Grosses-Têtes* à se voir en ce moment critique privés de celui qui deux fois les avait tirés d'un pas difficile ; des messagers éperdus arrivèrent de toutes parts, suppliant M. Lhomond de leur venir en aide, en l'absence du chef, d'user de son art magique pour annihiler l'ennemi ; mais il refusa péremptoirement de les entendre, disant que les *Kifarous* n'étaient pas des ennemis formidables : ils les avaient combattus autrefois. Aujourd'hui qu'ils étaient bien armés, instruits et disciplinés, il ferait beau voir qu'ils eussent besoin d'un secours surnaturel !

Ainsi parla le docteur aux notables de la vallée, qui étaient venus le supplier de prendre le commandement des forces de la tribu.

« Pas un de nous ne quittera le chef ! déclara M. Lhomond, qui, se rendant parfaitement compte des causes de la maladie de

M. Massey, se sentait d'assez méchante humeur contre l'entêtement des Matabélés à le retenir chez eux.

— Tâchez de vous battre comme des hommes, répondit-il, et débarrassez le plancher ou je fais pleuvoir sur vous les sept plaies d'Égypte ! »

Menace qui les inquiéta d'autant plus qu'ils la comprenaient moins.

Les envoyés tournèrent les talons, terrorisés.

« Si j'ai un conseil à vous donner, leur cria le docteur un peu radouci, c'est de confier le commandement à Mbololo ; car, parmi vos *Grosses-Têtes* vides, c'est encore celle qui tient le plus de cervelle ! »

Et tandis qu'il retournait auprès de M. Massey, que Colette, Gérard, Martine prodiguaient à leur cher malade tout ce que l'affection la plus vive peut imaginer de soins tendres et de consolations, les notables, donc, rebroussaient chemin, le cœur contrit et humilié, et se mettaient en devoir de se grouper pour faire face à l'insolent ennemi qu'on avait si glorieusement vaincu naguère, mais qu'il allait être plus difficile peut-être de repousser aujourd'hui !

Le conseil de M. Lhomond fut adopté à l'unanimité ; car non seulement les *Grosses-Têtes* savaient ce que valait en général l'avis du docteur, mais le brave jeune homme était réputé dans la tribu pour son courage, sa force et son intelligence ; or les sauvages ont sur nous cette immense supériorité, quand ils sont en guerre, de savoir donner le commandement au plus fort, au plus brave, au plus digne, et de se garder comme d'une insigne folie de confier le sort de la nation aux plus vieux, aux plus cassés, aux plus sourds, aux plus cacochymes parmi leurs guerriers. Mbololo se montra digne de la haute mission qui lui était confiée.

Fort des récits de Gérard, qui lui avait conté comment de grands généraux avaient agi en pareil cas, il fit ranger ses troupes en bon ordre et leur annonça, dans une proclamation enflammée, sa parfaite confiance de vaincre.

Après quoi il prit toutes les mesures de prudence qu'il avait apprises de ses maîtres, et chacun étant bien pourvu de munitions et d'instructions sur ce qu'il avait à faire, toute la troupe se mit en marche vers l'extrémité méridionale de la vallée, désirant, s'il était possible, atteindre ce défilé, par où ils avaient été invariablement envahis, avant que l'ennemi eût eu le temps de l'occuper.

C'était une gorge étroite, profonde, faite à souhait pour la défense et qui, pareille au défilé des Thermopyles, aurait permis à 300 guerriers déterminés de tenir tête à des forces cent fois plus nombreuses. Si seulement on avait pu gagner à temps cette position ! Mais hélas ! aussitôt qu'on arriva en vue du passage, on s'aperçut qu'il ne fallait plus compter sur cet atout ; déjà les *Kifarous* avaient passé le défilé, et les derniers étaient en train de déboucher dans la vallée.

Surpris qu'ils eussent quitté cet abri, mais bénissant son étoile de cette heureuse bévée, Mbololo donna sans hésiter le signal de l'attaque.

« Hardi, mes braves ! sus aux *Kifarous*, invincibles *Grosses-Têtes* ! Ce sont des lâches ! Rappelez-vous comment vous les avez écrasés naguère !... Et aujourd'hui ils viennent se mettre dans la gueule du loup... Visez bien, invincibles Matabélés : la victoire est à nous !... »

Une première décharge de mousqueterie se fit entendre, mais elle resta sans effet ; on était encore trop loin les uns des autres pour se faire du mal. Cependant l'œil perçant de Mbololo crut distinguer que l'ennemi tirait mieux qu'autrefois ; il lui sembla remarquer dans leurs rangs des indices de discipline ; il constata enfin que les *Kifarous* étaient au moins cinq cents, c'est-à-dire plus nombreux que les siens, car l'alerte avait été soudaine et n'avait pas laissé le temps de mobiliser toutes les forces de la tribu.

Mais Mbololo n'était pas un de ces hommes qui ont besoin de la supériorité numérique pour se sentir en possession de tout leur courage. Il savait qu'il pouvait compter sur ses guerriers, tous jeunes, forts et résolus, l'élite des

*Grosses-Têtes*, et il avait cette foi intrépide en soi-même qui assure presque toujours la victoire à un capitaine, pour peu qu'il ne se trouve pas en présence de l'impossible.

La fusillade recommença, et cette fois elle ne fut pas inoffensive. Des hommes tombèrent du côté des *Grosses-Têtes* aussi bien que dans le camp des « Rhinocéros ».

Ils avaient donc appris à tirer ? Ils s'étaient procuré des fusils à tir rapide et tandis qu'on les croyait humiliés, ils se préparaient silencieusement à la revanche ?... Soit ! on allait s'en remettre, pour décider de la victoire, à la valeur individuelle des hommes !... En enseignant aux *Grosses-Têtes* le maniement des armes modernes, M. Massey avait toujours exigé qu'on n'oubliât pas la pratique des vieilles armes nationales, le casse-tête et la zagaie ; en outre, ses Matabélés étaient restés des coureurs de première force. Mbololo remarqua que les *Kifarous*, moins sagement inspirés, avaient abandonné ces bonnes traditions africaines. Et c'est pourquoi, changeant subitement de tactique, il cria tout à coup à ses hommes :

— Déposez... fusils !... Pas gymnastique ! En avant !... Charge au casse-tête !...

Comme au temps des combats de jadis, cette formation d'attaque eut un succès foudroyant. Franchissant en quelques secondes la distance qui les séparait des *Kifarous*, les *Grosses-Têtes* tombent ainsi qu'une trombe sur leurs adversaires, surpris et démoralisés, les enfoncent, les prennent corps à corps. Mbololo est en tête, frappant à tour de bras comme un autre Charles Martel, électrisant ses hommes par son exemple et portant la terreur chez l'ennemi. Les *Rhinocéros* plient et se débandent ; ils ne tentent même plus de résister et le champ de bataille reste aux *Grosses-Têtes*, quand un facteur imprévu intervient dans la lutte.

Au détour du défilé, une douzaine de Visages-Blancs, casqués de liège, viennent d'apparaître. Ces gens roulent avec eux une machine inconnue, une sorte de tube monté sur affût et qui se met en batterie... Et tout de suite, la machine entrant en jeu, sous l'action d'une simple

manivelle, commence à cracher sur les infortunés Matabélés une grêle continue de balles, dans une succession de craquements sinistres.

Un cri de joie des Kifarous se mêle aux hurlements de douleur et de colère impuissante des Matabélés, qui tombent de tous côtés, foudroyés par la décharge.

Mbololo attend la mort, dans un silence farouche. Soudain le tir s'arrête. Le chef blanc s'avance et fait signe qu'il veut parler :

« Je suis, dit-il d'une voix claire, le capitaine Willis, commandant des forces de Sa Majesté britannique... Je pourrais vous écraser; vous le voyez, toute résistance est impossible... Mais nous ne venons prendre ni votre sol, ni votre liberté. Nous venons simplement reconnaître votre territoire, — qui fait partie intégrante du domaine de la reine, sur lequel jamais le soleil ne se couche, — et vous placer sous la protection de nos lois. Sachez qu'elles vous donneront à la fois le bonheur et la paix, car nous imposerons le respect de notre autorité à vos adversaires comme à vous-mêmes. Tout ce que nous exigeons des uns et des autres, c'est qu'ils les observent fidèlement. »

A mesure que le capitaine Willis débitait son discours, un interprète cafre le reproduisait en langue matabélé, avec une aisance qui semblait attester une longue habitude de la formule. Sans doute, elle résumait la procédure ordinaire du commandant des forces britanniques dans sa tournée de prise de possession des territoires contestés.

Que faire? se demandait l'infortuné Mbololo. Résister? Impossible. La terrible machine était là, comme un argument sans réplique, prête à exterminer sur un signe tout ce qui restait de ses guerriers. Dire adieu pour toujours à l'indépendance, — et cela à l'heure même où ils venaient de la défendre si vaillamment? c'était amer. Mais peut-être l'étranger disait-il vrai. Les Visages-Blancs avaient déjà apporté aux Grosses-Têtes des bienfaits trop signalés pour ne pas en avoir d'autres en réserve.

Après une courte délibération avec les principaux de la tribu, Mbololo se déclara prêt à

donner l'hospitalité aux nouveaux venus, pour traiter d'une paix durable qui aurait comme première condition la retraite immédiate des Kifarous.

Aussitôt le capitaine Willis donna l'ordre à ceux-ci de se retirer, ce qu'ils firent assez penauds; puis il suivit avec sa troupe et sa mitrailleuse le chemin que lui montraient les Grosses-Têtes.

Grande fut sa surprise, en arrivant au village, lorsque, ayant avisé la case royale et l'ayant choisie sans tarder pour y arborer son pavillon, il s'y trouva en présence d'une famille française. Plus grands furent l'étonnement et la joie du docteur Lhomond, quand le capitaine lui expliquant les choses, il entrevit à la fois la délivrance possible et la guérison immédiate de son cher malade. Car l'une ne devait pas aller sans l'autre.

Mais une autre surprise et un bonheur plus complet encore attendaient le digne homme. La conférence avait lieu dans la salle de réception, à l'aide d'un anglais imparfait et d'un français qui ne valait guère mieux. Bientôt, le docteur, las de n'être pas bien compris et de n'entendre lui-même qu'à demi, appela Gérard à la rescousse, Gérard qui ne quittait guère, non plus que Colette, le chevet de son père bien-aimé.

— Venez donc un instant, de grâce, nous servir de drogman... M. le capitaine Willis... M. Gérard Massey...

— M. Massey? répéta l'officier. Seriez-vous, d'aventure, parent de M. Henri Massey, ingénieur à Kleindorp, et dont la grande découverte pour le traitement des minerais d'or fait tant de bruit au Transvaal?...

— Je suis son frère, s'écria Gérard. Tout au moins, s'il s'agit bien d'un jeune homme... d'un naufragé de la *Durance*... Vous êtes sûr, monsieur, qu'il est au Transvaal?... Oh! dites-nous bien vite ce que vous savez de lui. Il y a plus d'un an que nous sommes séparés.

— Je suis heureux de vous apprendre qu'il habite la ville de Kleindorp, où je l'ai vu il y a dix jours à peine. Il y est établi avec sa mère et entouré du respect de tous... Mais pardon!

ajouta l'Anglais en voyant le pauvre enfant pâlir jusqu'aux lèvres : ces nouvelles peuvent être trop brusques...

— Oh ! non ! non ! dit Gérard, hors de lui-même. Docteur, cher docteur, est-ce qu'on peut dire ces choses à mon père?... N'en serait-il pas trop ému?...

— Il en sera ravi, — et je crois pouvoir ajouter immédiatement guéri, affirma le docteur... c'est la seule potion dont il ait besoin, je le savais de longue date, mais c'est aussi la seule que je ne pouvais point lui donner... Courez, courez vers lui, vers votre sœur, Gérard, et dites-lui la

grande nouvelle... Je vous jure qu'elle ne lui fera que du bien!... »

Avec sa délicatesse de cœur habituelle, le docteur sentait qu'en ce moment personne, pas même lui, ne devait être en tiers dans les effusions du père et de ses enfants. Il resta donc en compagnie du capitaine Willis, pour lui expliquer succinctement par quel concours de circonstances ses amis et lui se trouvaient les hôtes forcés des Matabélés.

Faut-il dire la joie du père et de Colette, les larmes de Martine et la profonde satisfaction du brave Le Guen ? Le prompt rétablissement de M. Massey, l'entente aussitôt conclue avec le ca-

pitaine Willis, pour un départ immédiat, en son propre *bullock's-wagon* et l'exode joyeux de la petite colonie française ? Goliath était naturellement de la fête et marchait d'un pas majestueux au flanc de la colonne.

Seuls les Matabélés voyaient ce départ avec chagrin, car ils savaient ce qu'ils allaient perdre.

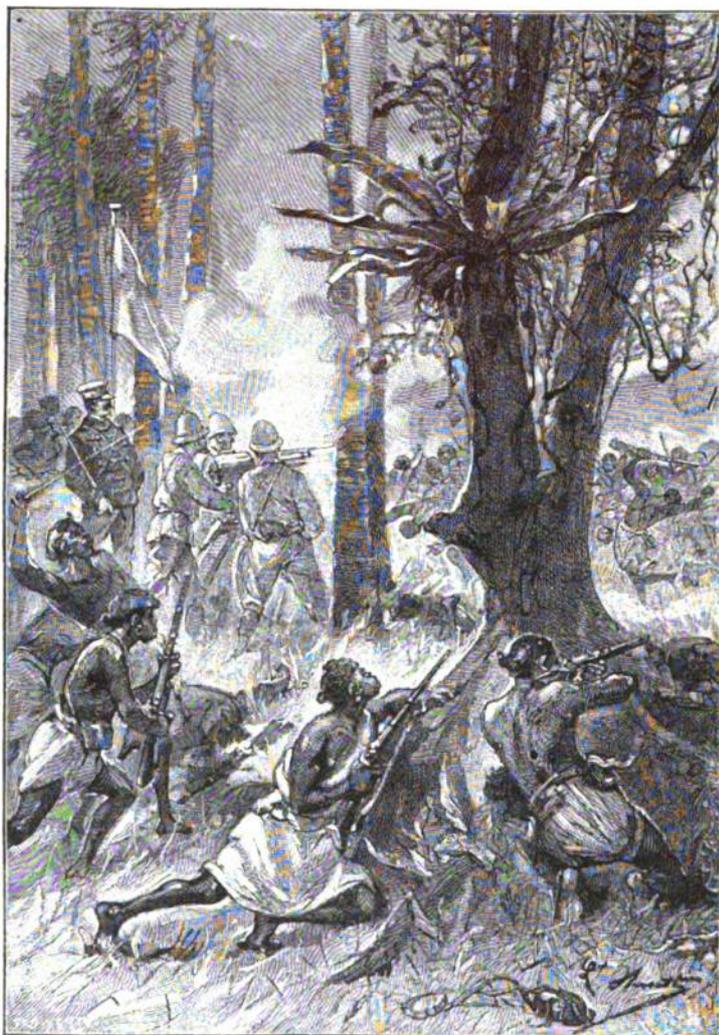
Faut-il dire enfin l'arrivée triomphale à Kleindorp, au terme d'un heureux

voyage de six jours, et la réunion définitive de toute la famille, et le bonheur aigu de se revoir tous sains et saufs après de si longues traverses, à l'heure même où ils se croyaient mutuellement perdus sans retour ?

Laissons-les à ce ravissement sacré. Aucun œil profane ne doit en troubler la sainteté.

ANDRÉ LAURIE.

(La fin prochainement.)





## LE SPHINX DES GLACES

PAR JULES VERNE. — ILLUSTRATIONS DE GEORGES ROUX.

XVI

Douze sur soixante-dix!

Ce jour même, dans l'après-midi, le *Paracuta* abandonnait le littoral de la Terre du Sphinx que nous avons toujours eue à l'ouest depuis le 21 février.

Il y avait quatre cents milles environ à parcourir jusqu'à la limite du cercle antarctique. Arrivés sur ces parages de l'océan Pacifique, aurions-nous, je le répète, l'heureuse chance d'être recueillis par un baleinier attardé aux derniers jours de sa saison de pêche, ou même par quelque navire d'une expédition polaire?...

Cette seconde hypothèse avait sa raison d'être. En effet, lorsque la goélette se trouvait en relâche aux Falklands, n'était-il pas question de l'expédition du lieutenant Wilkes de la marine américaine? Sa division, composée de quatre bâtiments, le *Vincennes*, le *Peacock*, le *Porpoise*, le *Flying-Fish*, n'avait-elle pas quitté la Terre-de-Feu en février 1839, avec plusieurs conserves, en vue d'une campagne à travers les mers australes?...

Ce qui s'était passé depuis lors, nous l'ignorons. Mais, après avoir essayé de remonter les longitudes occidentales, pourquoi Wilkes

n'aurait-il pas eu la pensée de chercher le passage en remontant les longitudes orientales<sup>1</sup>? Dans ce cas, il eût été possible que le *Paracuta* fit la rencontre de l'un de ses bâtiments.

En somme, ce qui devait être le plus difficile, c'était de devancer l'hiver de ces régions, de profiter de la mer libre, où toute navigation ne tarderait pas à devenir impraticable.

La mort de Dirk Peters avait réduit à douze le chiffre des passagers du *Paracuta*. Voilà ce qui restait du double équipage des deux goélettes, la première comprenant trente-huit hommes, la seconde en comprenant trente-deux, — en tout soixante-dix! Mais, qu'on ne l'oublie pas, l'expédition de l'*Halbrane* avait été entreprise pour remplir un devoir d'humanité, et quatre des survivants de la *Jane* lui devaient leur salut.

Et maintenant allons au plus vite. Sur le

1. C'est précisément ce qui était arrivé : le lieutenant James Wilkes, après avoir été contraint de rétrograder treize fois, était parvenu à conduire le *Vincennes* jusqu'à 65° 57 de latitude, par 105° 20 de longitude est. — J. V.

voyage de retour, qui fut favorisé par la constance des courants et de la brise, il n'y a pas lieu de s'étendre. D'ailleurs, les notes qui servirent à rédiger mon récit ne furent point renfermées dans une bouteille jetée à la mer, ni recueillies par hasard sur les mers de l'Antarctide. Je les ai rapportées moi-même, et, bien que la dernière partie du voyage ne se soit pas accomplie sans grandes fatigues, grandes misères, grands dangers, terribles inquiétudes surtout, cette campagne a eu notre sauvetage pour dénouement.

Et d'abord, quelques jours après le départ de la Terre du Sphinx, le soleil s'était enfin couché derrière l'horizon de l'ouest et ne devait plus reparaître de tout l'hiver.

C'est donc au milieu de la demi-obscurité de la nuit australe que le *Paracuta* poursuivit sa monotone navigation. Il est vrai, les aurores polaires apparaissaient fréquemment, — ces admirables météores que Cook et Forster aperçurent pour la première fois en 1773. Quelle magnificence dans le développement de leur arc lumineux, leurs rayons qui s'allongent ou se raccourcissent capricieusement, l'éclat de ces opulentes draperies qui augmente ou diminue avec une soudaineté merveilleuse en convergeant vers le point du ciel indiqué par la verticalité de l'aiguille des boussoles! Et quelle prestigieuse variété de formes dans les plis et replis de leurs faisceaux, qui se colorent depuis le rouge clair jusqu'au vert émeraude!

Oui! mais ce n'était plus le soleil, ce n'était pas cet astre irremplaçable qui, durant les mois de l'été antarctique, avait sans cesse illuminé nos horizons. De cette longue nuit des pôles se dégage une influence morale et physique dont personne ne peut s'abstraire, une impression funeste et accablante à laquelle il est bien difficile d'échapper.

Des passagers du *Paracuta* il n'y avait guère que le bosseman et Endicott à conserver leur habituelle bonne humeur, insensibles aux ennuis comme aux périls de cette navigation. J'excepte aussi l'impassible Jem West, prêt à faire face à n'importe quelles éventualités, en homme qui est toujours sur la défensive.

Quant aux deux frères Guy, le bonheur de s'être retrouvés leur faisait le plus souvent oublier les préoccupations de l'avenir.

En vérité, je ne saurais trop faire l'éloge de ce brave homme d'Hurliguerly, et l'on se reconfortait rien qu'à l'entendre répéter de sa voix rassurante :

« Nous arriverons à bon port, mes amis, nous arriverons!... Et, si vous comptez bien, vous verrez que pendant notre voyage le chiffre des bonnes chances l'a emporté sur celui des mauvaises!... Oui!... je le sais... il y a la perte de notre goélette!... Pauvre *Halbrane*, enlevée dans les airs comme un ballon, puis précipitée dans l'abîme comme une avalanche!... Mais, par compensation, il y a l'ice-berg qui nous a conduits à la côte, et le canot tsalalais qui nous a rejoints avec le capitaine William Guy et ses trois compagnons!... Et soyez sûrs que ce courant et cette brise, qui nous ont poussés jusqu'ici, nous pousseront plus loin encore!... Il me semble bien que la balance est en notre faveur!... Avec tant d'atouts dans son jeu, il n'est pas possible de perdre la partie!... Un seul regret, c'est que nous allons être rapatriés en Australie ou à la Nouvelle-Zélande, au lieu d'aller jeter l'ancre aux Kerguelen, près du quai de Christmas-Harbour, devant le *Cor-moran-Vert!*... »

Gros désappointement, en effet, pour l'ami de maître Atkins, bien fâcheuse éventualité, dont nous prendrions aisément notre parti, cependant!

Durant huit jours, cette route a été maintenue sans aucun écart, ni à l'ouest, ni à l'est, et ce fut seulement à la date du 21 mars que le *Paracuta* perdit sur bâbord la vue d'Halbrane-Land.

Je donne toujours ce nom à cette terre, puisque son littoral se prolongeait sans discontinuité jusqu'à cette latitude, et il n'était pas douteux pour nous qu'elle constituait un des vastes continents de l'Antarctide.

Il va sans dire que si le *Paracuta* cessa de la suivre, c'est que le courant portait au nord, alors qu'elle s'écartait en s'arrondissant vers le nord-est.

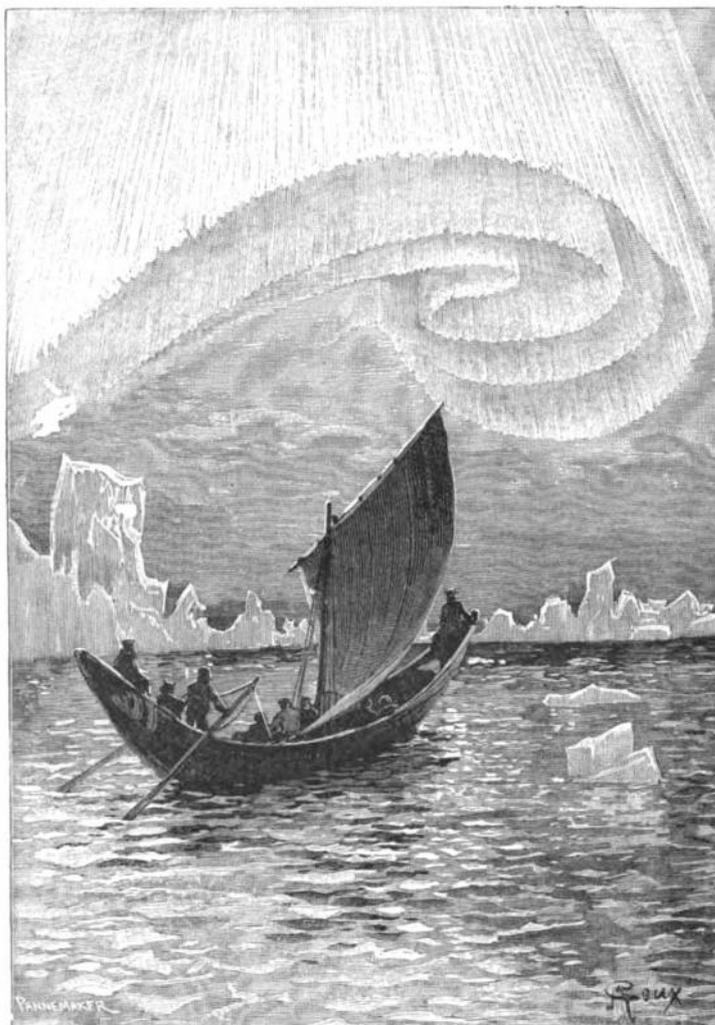
Bien que les eaux de cette portion de mer fussent libres encore, elles charriaient néanmoins une véritable flottille d'ice-bergs ou d'ice-fields, — ceux-ci semblables aux morceaux d'une immense vitre rompue, ceux-là d'une étendue superficielle ou d'une altitude déjà considérable. De là, sérieuses difficultés et aussi dangers incessants de navigation au milieu des sombres brumes, lorsqu'il s'agissait de manœuvrer à temps entre ces masses mouvantes, ou pour trouver des passes, ou pour éviter que notre canot fût écrasé comme le grain sous la meule.

Actuellement, d'ailleurs, le capitaine Len Guy ne pouvait plus relever sa position ni en latitude ni en longitude. Le soleil absent, les calculs par la position des étoiles étant trop compliqués, il était impossible de prendre hauteur. Aussi le *Paracuta* s'abandonnait-il à l'action de ce courant qui portait invariablement au nord, d'après les indications de la boussole. Toutefois, en tenant compte de sa moyenne vitesse, il y avait lieu d'estimer que, à la date du 27 mars, notre canot se trouvait entre le soixante-huitième et le soixante-neuvième parallèle, c'est-à-dire, sauf erreur, à quelque soixante-dix milles à peine du cercle antarctique.

Ah! si au cours de cette périlleuse navigation il n'eût existé aucun obstacle, si le passage eût été assuré entre cette mer intérieure de la zone australe et les parages de l'océan Pacifique, le *Paracuta* aurait pu atteindre en peu de jours l'extrême limite des mers australes. Mais encore quelques centaines de milles, et la banquise déroulerait son immobile rempart de glaces et, à moins qu'une passe ne fût libre, il faudrait la contourner par l'est

ou par l'ouest. Une fois franchie, il est vrai...

Eh bien! une fois franchie, nous serions à bord d'une frêle embarcation sur ce terrible océan Pacifique, à l'époque de l'année où



redoublent ses tempêtes, où les bâtiments ne supportent pas impunément ses coups de mer...

Nous n'y voulions pas songer... Le ciel nous viendrait en aide... Nous serions recueillis... Oui!... nous serions recueillis par quelque navire... Le bosseman l'affirmait, et il n'y avait qu'à écouter le bosseman!...

Cependant la surface de la mer commençait à se prendre, et il fallut plusieurs fois rompre des ice-fields afin de se frayer un passage. Le thermomètre n'indiquait plus que quatre degrés (15°56 C. sous zéro). Nous souffrions beaucoup du froid et des rafales à bord

de cette embarcation non pontée, quoique nous fussions pourvus d'épaisses couvertures.

Par bonheur, il y avait en quantité suffisante, et pour quelques semaines, des conserves de viande, trois sacs de biscuit et deux fûts de gin intacts. Quant à l'eau douce, on s'en procurait avec de la glace fondue.

Bref, pendant six jours, jusqu'au 2 avril, le *Paracuta* dut s'engager entre les hauteurs de la banquise, dont la crête se profilait à une altitude comprise entre sept et huit cents pieds au-dessus du niveau de la mer. On n'en pouvait voir les extrémités ni au couchant ni au levant, et si notre canot ne rencontrait pas une passe libre, nous ne parviendrions pas à la franchir.

Grâce à la plus heureuse des chances, il la trouva à cette date, il la suivit, au milieu de mille dangers. Oui! on eut besoin de tout le zèle, de tout le courage, de toute l'habileté de nos hommes et de leurs chefs pour se tirer d'affaire. Aux deux capitaines Len et William Guy, au lieutenant Jem West, au bosseman, nous devons une éternelle reconnaissance.

Nous étions enfin sur les eaux du Sud-Pacifique. Mais, pendant cette longue et pénible traversée, notre embarcation avait gravement souffert. Son calfatage usé, ses bordages menaçant de se disjoindre, elle faisait eau par plus d'une couture. On s'occupait sans cesse à la vider, et c'était assez, c'était déjà trop de la houle qui embarquait par-dessus le plat-bord.

Il est vrai, la brise était molle, la mer plus calme qu'on eût pu l'espérer, et le véritable danger ne tenait pas aux risques de la navigation.

Non! il venait de ce qu'il n'y avait aucun navire en vue sur ces parages, aucun baleinier parcourant les lieux de pêche. Aux premiers jours d'avril ces lieux sont déjà abandonnés, et nous arrivions trop tard de quelques semaines...

Or, ainsi que nous devions l'apprendre, il aurait suffi d'être là deux mois plus tôt pour rencontrer les bâtiments de l'expédition américaine.

En effet, le 21 février, par 95°50' de longitude et 64°17' de latitude, le lieutenant Wilkes

explorait ces mers avec l'un de ses navires, le *Vincennes*, après avoir reconnu une étendue de côtes, qui se développait sur soixante-dix degrés de l'est à l'ouest. Puis, comme la mauvaise saison s'approchait, il avait viré de bord et regagné Hobart-Town en Tasmanie.

La même année, l'expédition du capitaine français Dumont d'Urville, partie en 1838, dans une seconde tentative pour s'élever vers le pôle, avait, le 21 janvier, reconnu la terre Adélie par 66°30' de latitude et 38°21' de longitude orientale, puis, le 29 janvier, la côte Clarie par 64°30' et 129°54'. Leur campagne terminée après ces importantes découvertes, l'*Astrolabe* et la *Zélée* avaient quitté l'Océan antarctique et mis le cap sur Hobart-Town.

Aucun de ces bâtiments ne se trouvait donc dans ces parages. Aussi, lorsque le *Paracuta*, cette coquille de noix, fut seul au delà de la banquise, sur une mer déserte, nous dûmes croire que le salut n'était plus possible.

Quinze cents milles nous séparaient alors des terres les plus voisines, et l'hiver datait d'un mois déjà...

Hurliguerly lui-même voulut bien reconnaître que la dernière heureuse chance, sur laquelle il comptait, venait de nous manquer...

Le 6 avril, nous étions à bout de ressources, le vent commençait à fraîchir, et le canot, violemment secoué, risquait d'être englouti à chaque lame.

« Navire! »

Ce mot fut jeté par le bosseman, et à l'instant nous distinguâmes un bâtiment, à quatre milles dans le nord-est, au-dessous des brumes qui venaient de se lever.

Immédiatement, signaux faits, signaux aperçus. Après s'être tenu en panne, le navire mit son grand canot à la mer pour nous recueillir.

C'était le *Tasman*, un trois-mâts américain de Charleston, où nous fûmes reçus avec empressement et cordialité. Le capitaine traita mes compagnons comme s'ils eussent été ses propres compatriotes.

Le *Tasman* venait des îles Falkland, où il avait appris que, sept mois auparavant, la goé-

lette anglaise *Halbrane* avait fait route pour les mers australes à la recherche des naufragés de la *Jane*. Mais la saison s'avancant, la goélette n'ayant pas reparu, on avait dû penser qu'elle s'était perdue corps et biens dans les régions antarctiques.

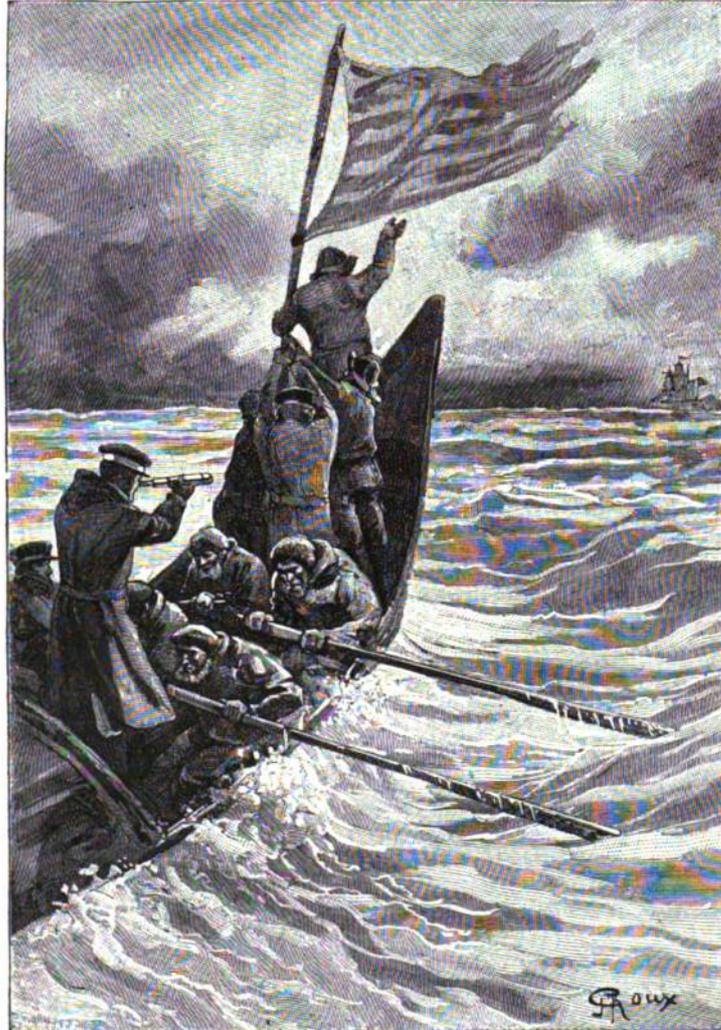
Cette dernière traversée fut heureuse et rapide. Quinze jours après, le *Tasman* débarquait à Melbourne, province de Victoria de la Nouvelle-Hollande, ce qui avait survécu de l'équipage des deux goélettes, et c'est là que furent payées à nos hommes les primes qu'ils avaient bien gagnées !

Les cartes nous indiquèrent alors que le *Paracuta* avait débouqué sur le Pacifique entre la terre Clarie de Dumont d'Urville et la terre Fabricia, reconnue par Bellenny en 1838.

Ainsi s'est terminée cette aventureuse et extraordinaire campagne, qui coûta trop de victimes, hélas ! Et, pour tout dire, si les hasards, si les nécessités de cette navigation nous ont entraînés vers le pôle austral plus loin que nos devanciers, si nous avons même dépassé le point axial du globe terrestre, que de découvertes de grande valeur il reste à faire encore en ces parages !

Arthur Pym, le héros si magnifiquement

célébré par Edgar Poë, a montré la route... A d'autres de la reprendre, à d'autres d'aller



arracher au Sphinx des Glaces les derniers secrets de cette mystérieuse Antarctide !

JULES VERNE.

FIN

## LES CADEAUX DE NOËL DE BENT

Le petit Bent était tombé malade. A l'ordinaire, il se portait bien, et chaque jour, dans l'après-midi, monté sur ses échasses il arpentait gaiement le jardin, avec ses trois frères et ses trois sœurs. Il avait un quatrième frère, qui, n'étant âgé que de huit mois, ne

pouvait pas encore prendre part à ce jeu. Le soir, après souper, Bent avait coutume de s'asseoir au milieu de ses frères et sœurs pour partager leurs jeux ou écouter les récits des aînés jusqu'à l'heure du coucher.

Mais à présent Bent était malade. Plus de

parties d'échasses, plus d'histoires et de jeux le soir. Des semaines et des semaines passèrent sans amener de mieux ; la maison devint silencieuse, car chacun pensait à Bent, et nul autre nom n'était prononcé aussi souvent que le sien.

On vit alors combien Bent était aimé, non seulement de sa famille, mais de tous ceux qui le connaissaient. Il ne se passait pas de jour sans que quelqu'un vint prendre de ses nouvelles. Jusqu'au facteur qui, lorsqu'il apportait une lettre ou un journal, ne manquait jamais de s'informer du petit malade. Sur les étiquettes des bouteilles de médicaments le pharmacien écrivait : « Bien des choses à Bent de la part de M. Holm. »

Mais Bent ne paraissait pas près de guérir. Ses frères et sœurs s'accoutumèrent à ne plus l'avoir à leurs jeux. Il leur était à peine permis de s'approcher bien doucement de son lit pour lui raconter à voix basse les événements intéressants.

Les chanteurs ambulants et les joueurs d'orgues de Barbarie étaient priés de se transporter plus loin, les fêtes de famille passaient sans être célébrées.

Mais quand Noël fut proche, quand il y eut de la neige sur tous les toits et que dans toutes les maisons les enfants commencèrent à préparer, avec beaucoup de mystère, des surprises, le père de Bent dit :

« Nous célébrerons la Noël. »

L'arbre de Noël se dressait dans sa splendeur. Au sommet brillait une étoile en papier doré que Bent avait découpée lui-même l'année précédente. Tout était prêt, il n'y avait plus qu'à attendre le soir.

La mère de Bent vint alors s'asseoir près du lit de son enfant malade. Elle prit ses mains dans les siennes pendant qu'il hochait la tête et que des larmes coulaient le long de ses joues.

« Ne perds pas courage aujourd'hui, Bent, dit-elle, tu as été bien patient jusqu'à présent !

— Je ne pleure plus, maman, dit Bent en relevant la tête. Je ne voulais pas pleurer,

mais je n'ai pas pu m'en empêcher... Je songeais que je n'ai pas de cadeaux à vous offrir ce soir.

— Mais si, Bent ! Ton père et moi nous avons acheté de beaux cadeaux pour vous tous, et dans le nombre il en est que tu offriras à tes frères et sœurs, et qui leur seront très agréables.

— Merci bien ! dit Bent, mais alors c'est vous qui ferez ces cadeaux, et non pas moi. Je n'ai pas gagné l'argent qui a servi à les acheter ! »

Avant sa maladie, Bent travaillait chaque automne dans le jardin. Il ratissait les allées, nettoyait les plates-bandes, rentrait dans la serre les plantes délicates. On lui donnait pour sa peine un peu d'argent, avec lequel il achetait des cadeaux de Noël.

« Ne parlons plus de cela ! dit la mère tristement.

— Non, tu as raison », répondit Bent.

Le jour baissait, le soir vint. Chez les parents de Bent le salon avait pris un air de fête. On avait allumé les bougies de l'arbre de Noël, qui était superbe avec ses belles branches chargées de brimborions étincelants. Il s'allongeait en une ombre bizarre sur le mur et au plafond, mais c'est dans la glace qu'il brillait avec le plus d'éclat. Les cadeaux exposés n'avaient plus leur enveloppe de papier. Sur la table était placé un énorme gâteau de Noël entouré d'une rangée de verres qu'on allait tout à l'heure emplir et lever à un « joyeux Noël ».

Tous les membres de la famille avaient des visages rassérénés en l'honneur de la grande fête. Le vieux grand-père était pour cette fois encore au milieu de ses enfants. On avait installé Bent sur une chaise longue.

L'aïeul mit ses lunettes, on chanta un cantique ; puis le père de Bent dit :

« Voyez comme l'arbre est beau ! Il me semble que je n'ai jamais vu autant de cadeaux disposés tout autour. Mais avant de les admirer avec vous, je veux procéder à la distribution des cadeaux qui sont de Bent. Mes enfants, il nous arrive souvent de ne pas

nous rendre compte de la valeur d'une chose avant de l'avoir perdue; alors seulement nous estimons tout son prix. Pendant ta maladie, Bent, tes frères et sœurs ont compris quel bien infiniment précieux est la santé; en te voyant souffrir, ils ont appris à remercier Dieu de pouvoir aller et venir, travailler en se sentant pleins de force et s'endormir le soir d'un bon sommeil. Auparavant ils n'avaient guère songé à cela. Cette leçon est un des cadeaux que tu leur offres. Il y a plus: tu as été très patient, et comme cela est extrêmement méritoire, je recommande à tes frères et sœurs de garder après ta guérison le souvenir de ta patience et de ta douceur. Cela leur inspirera le désir de te ressembler en des épreuves analogues. Merci, Bent, pour le bon exemple que tu nous donnes!... Et, maintenant, je prie grand-père de porter ta santé.

— Certainement! dit le grand-père. C'est précisément à quoi je pensais. »

Il se leva, et tandis que le rayonnement de l'arbre se répandait sur ses cheveux blancs, il dit :

« Je bois à la santé de mon cher petit-fils Bent. Que Dieu daigne bientôt exaucer les vœux que nous faisons pour lui! »

La clarté des bougies tomba sur les verres

et les fit miroiter pendant qu'ils s'entre-choquaient par-dessus la chaise longue de Bent.

Une année nouvelle commença. L'hiver s'écoula avec des alternatives de gelée et de dégel, pendant lesquelles l'état de Bent s'améliorait et s'aggravait tour à tour. Mais à l'approche du printemps, quand la dernière couche de neige dégringola du toit de plomb de l'église, à la grande joie des gamins de la petite ville, quand des fleurettes blanches et bleues montrèrent leur tête dans la caisse remplie de terre placée dans la chambre du grand-père, Bent commença à se rétablir. Le jour où ses frères et sœurs vinrent en courant lui apporter la première violette de l'année, il leur parut entièrement guéri. Et ils ne se trompaient pas. Dans la soirée, Bent, assis sur son lit et tenant entre ses doigts la frêle fleur dépouillée de sa tige, dit à sa mère :

« Ne baisse pas si tôt le store de la fenêtre, maman, attends un peu!... Je voudrais rester levé encore quelques instants. C'est si bon de n'être plus malade! »

La convalescence de Bent fit des progrès si rapides qu'il était déjà dans la rue à se promener lorsque les cigognes vinrent prendre possession de leur nid sur le toit de l'église

R. RÉMUSAT,  
d'après le danois.

## MONOGRAPHIES VÉGÉTALES

### LES SOLANÉES (Fin).

Enfin, tout le monde a entendu parler du célèbre procès du comte de Bocarmé, qui, en Belgique, en 1850, empoisonna son beau-frère, Gustave Fougnières, en lui faisant avaler de force quelques gouttes de *nicotine*, alcaloïde que l'on extrait du tabac, et dont il sera question plus loin.

A l'imitation des sauvages, nous avons essayé d'introduire le tabac dans notre thérapeutique moderne. On l'a tour à tour préconisé dans le traitement de la peste, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'asphyxie,

du tétanos; mais dans la plupart des cas elle n'a produit que des effets insignifiants.

Nous connaissons assez maintenant les principales solanées pour qu'il nous soit permis de présenter, sur les caractères généraux de cette famille, quelques considérations qui serviront de résumé et de conclusion à la présente étude.

Ces conclusions, il ne faut pas se le dissimuler, ne sauraient être formulées sans de certaines réserves, par suite des diversités qu'offrent entre elles les personnalités

les plus remarquables de ce groupe végétal.

S'il est incontestable, en effet, que la famille des solanées est l'une de celles qui renferment le plus grand nombre de plantes vénéneuses, il n'en est pas moins vrai qu'à côté d'elles il existe d'autres plantes voisines, plus encore, proches parentes, qui non seulement n'exercent aucune action fâcheuse sur l'économie animale, mais qui peuvent même nous fournir des aliments dont les qualités sont indiscutables. Comment ne pas être frappé de voir, dans une famille aussi naturelle, tant d'exceptions qui semblent, sinon infirmer les lois générales, du moins leur opposer dans leur application d'aussi singuliers démentis? Ne voyons-nous pas, par exemple, à côté d'une plante aussi dangereuse que la belladone, l'innocente pomme de terre, qui, malgré quelques méfaits exceptionnels, a su conquérir l'estime générale, je dirai plus, la reconnaissance de ses innombrables consommateurs?

Hâtons-nous toutefois de le dire, ces anomalies sont plus apparentes que réelles. Un principe vénéneux peut en effet exister dans une plante, mais en quantité assez minime pour ne pouvoir lui communiquer aucune propriété franchement délétère. Il n'y a donc ici qu'une simple différence de degré, différence du moins au plus.

Voici, par exemple, les baies de la douce-amère qui ne paraissent pas être vénéneuses, puisque des enfants en ont mangé souvent et même en assez grand nombre sans qu'aucun symptôme d'empoisonnement consécutif en ait été le résultat, ce qui n'empêche pas les chimistes d'y découvrir un principe très actif, qui ne le cède guère en énergie nocive à celui que renferme la belladone elle-même.

Les principes essentiels que la chimie sait extraire des solanées vireuses peuvent n'y apparaître qu'en doses infinitésimales; mais pour peu que l'on en rencontre en quantités appréciables, l'on peut être certain qu'ils sont de tous points analogues aux alcaloïdes des espèces les plus vénéneuses.

Ces alcaloïdes sont désignés en chimie sous

diverses dénominations tirées des noms des plantes qui les contiennent. Les plus connus — nous en avons déjà cité quelques-uns au cours de cette étude — sont :

L'*atropine*, tirée de l'*atropa* ou belladone ;

L'*hyoscyamine*, tirée de l'*hyoscyamus* ou jusquiame ;

La *daturine*, tirée du *datura* ;

La *solanine*, tirée des *solanums* et de la pomme de terre en particulier ;

La *nicotine*, tirée de la *nicotiane* ou tabac.

Dans chacun de ces alcaloïdes faut-il chercher un principe spécial? Les chimistes ne le pensent pas. Tout les porte à croire, au contraire, que l'identité de ces produits similaires se manifestera de plus en plus par suite d'études plus approfondies, et que les quatre premiers alcaloïdes énumérés plus haut seront peut-être réduits à un seul.

Le cinquième, à la vérité, présente quelques différences, de telle sorte qu'on peut rapporter ces substances toxiques à deux types spéciaux.

Le premier, s'appliquant aux alcaloïdes du premier groupe, peut être désigné sous le nom d'*atropine*.

Le second, sous celui de *nicotine*.

L'*atropine*, découverte en 1833, est une substance incolore, à saveur âcre, brûlante et amère. A l'état pur, l'*atropine* est un des plus redoutables toxiques que l'on connaisse. Les symptômes et la marche de l'empoisonnement produit par cette substance sont rapides, violents, et résistent parfois aux médications les plus énergiques.

Les premiers effets de l'*atropine*, prise à l'intérieur ou simplement absorbée par la peau, se manifestent par une sécheresse particulière de la bouche et la constriction douloureuse de la gorge. Puis viennent des vertiges, des nausées, des défaillances accompagnés d'abondantes sueurs. Le pouls, tantôt concentré et comme éteint, tantôt rapide et vibrant, témoigne des troubles profonds de la circulation. La vision, d'abord confuse, s'obscurcit peu à peu, tandis que l'œil injecté de fibrilles de sang et complètement déformé

par l'énorme dilatation de la pupille qui, nous l'avons dit, caractérise les empoisonnements par l'atropine, ne jette plus que des regards atones, hébétés, d' « horribles regards noirs », comme le disait l'homme qui me raconta l'histoire du cavalier. Puis, après les défaillances, se manifeste une surexcitation violente de tout l'organisme, qui s'exalte subitement, et c'est alors qu'arrivent des délires bizarres, tantôt gais et turbulents, qu'accompagnent les hallucinations carphologiques, tantôt entrecoupés d'accès furieux que vient terminer un assoupissement comateux, précurseur de la mort.

Dans les cas qui ne sont pas mortels, les symptômes s'atténuent peu à peu et se résolvent généralement en sueurs abondantes, qui annoncent la guérison au bout de cinq ou six jours.

La *nicotine*, découverte en 1829, est un liquide huileux, transparent, incolore à l'abri de l'air, mais qui se colore d'une teinte jaunâtre par l'absorption de l'oxygène. Il est de plus caractérisé par une saveur brûlante, par une odeur dont l'âcreté est intolérable, et enfin par une vapeur tellement suffocante qu'il suffit de quelques gouttes évaporées dans une chambre pour en rendre l'atmosphère à peine respirable.

La nicotine n'a pas, comme l'atropine, la propriété de dilater la pupille; mais elle exerce sur l'économie une action des plus énergiques. Une ou deux gouttes introduites dans le bec d'un oiseau le tue au bout de quelques secondes. Cinq gouttes versées sur la langue d'un chien le font périr en quelques minutes. A haute dose, elle foudroie presque instantanément.

Eh bien, c'est cette substance redoutable qu'on trouve dans le liquide brun, de saveur âcre et caustique, qui se dépose au fond de la pompe dont certaines pipes sont munies.

Avis aux fumeurs qui abusent de leur pipe.

Et puisqu'il s'agit des fumeurs, j'ai pensé qu'il leur serait peut-être agréable de savoir dans quelles conditions ils s'intoxiquent, et c'est dans ce but que je leur présente le petit tableau suivant :

*Quantités proportionnelles de nicotine pour cent parties dans les tabacs ci-après nommés :*

Lot, Lot-et-Garonne, Gironde, Dordogne.	7,65
Nord . . . . .	6,44
Alsace. . . . .	3,21
Virginie. . . . .	6,87
Maryland. . . . .	2,29
Havane. . . . .	2

Quant au tabac, en général, et à l'usage qu'on en fait, qu'en dire qui n'ait été dit cent fois, tour à tour affirmé ou contredit, suivant qu'on entend la cause attaquée par des destructeurs ou défendue par les consommateurs plus ou moins fanatiques de la fameuse « herbe à Jean Nicot ».

Il est incontestable que la manipulation des feuilles de cette solanée nauséabonde affecte assez gravement parfois la santé des ouvriers qui débutent dans les manufactures, et que le teint des ouvriers, même habitués à ce genre de travail, se décolore et demeure grisâtre ou terreux, par suite d'une affection cutanée caractéristique.

Pour ce qui concerne les fumeurs, il paraît constaté que l'usage immodéré du tabac peut occasionner des inflammations chroniques de l'arrière-gorge, parfois même des affections cérébrales suivies d'altérations des facultés mentales, tout au moins de la perte de la mémoire, et très souvent encore d'inappétence ou perte d'appétit, que peuvent vaincre seuls des mets fortement épicés.

Quant à l'action fâcheuse exercée par le tabac sur le jeu des facultés cérébrales, est-il étonnant qu'elle soit produite à la longue par l'action d'une substance toxique et stupéfiante qui lentement paralyse les tissus, bien qu'elle semble les stimuler tout d'abord d'une façon passagère? Aussi a-t-on pu constater chez bon nombre de grands fumeurs une tendance habituelle à l'apathie, à l'oisiveté, une certaine lenteur dans les fonctions intellectuelles, provenant sans aucun doute d'une congestion chronique du cerveau.

Je sais bien qu'en regard de ces actes d'accusation viennent se placer de longs plaidoyers passionnés, depuis celui d'Olivier de Serres, qui dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle déclarait que le tabac avait « à bon droit reçu le nom

d'herbe à tous les maux, puisqu'elle guérit toutes sortes de maladies », jusqu'aux attestations moins emphatiques des défenseurs de la nicotiane, qui soutiennent qu'à petites doses et surtout après les repas l'usage de la fumée de tabac peut servir de stimulant au travail de la digestion.

Quoi qu'il en soit, il est une chose qu'on ne peut guère pardonner à notre solanée envahissante, c'est la tyrannie des besoins factices qu'elle nous crée. L'on ne compte plus les cas où l'on a vu des fumeurs ou de simples priseurs tomber sérieusement malades, et parfois même succomber, pour n'avoir pu se livrer à leurs impérieuses habitudes; aussi est-ce en raison même de la tyrannie de ce besoin qu'il est presque aussi important, dans les armées de terre et de mer, de veiller aux approvisionnements de tabac qu'à ceux de l'alimentation générale.

La mastication du tabac, en particulier, est devenue chez les marins une nécessité de premier ordre. Il en est qui ne peuvent plus digérer, ni dormir, ni travailler avec entrain, quand ils sont privés de cet excitant. Aussi quels expédients étranges n'inventent-ils pas pour y suppléer, quand il leur fait défaut!

« Je n'oublierai jamais, raconte le docteur Forget, ce matelot de l'*Antigone*, qui vint un jour me consulter pour un violent mal de gorge. Voyant à la saillie de sa joue qu'il mâchait quelque chose :

« — Commencez tout d'abord par jeter cela, lui dis-je, le tabac ne vaut rien pour le mal dont vous souffrez.

« — Du tabac! major, me répondit le pauvre diable avec un geste désespéré et les yeux pleins de larmes, il y a trois jours que je n'en ai plus!... Et en même temps il tira de sa bouche une petite pelote d'étoupe goudronnée! »

Ici, se présente maintenant une question difficile à résoudre, sorte de problème physiologique que nous ne pouvons nous dispenser d'indiquer tout au moins. Il s'agit de la question thérapeutique, en d'autres termes du rôle que jouent certaines solanées dans la médication de quelques maladies.

Tout le monde sait aujourd'hui que la médecine emploie divers poisons qu'elle a su transformer en remèdes. Les toxiques les plus redoutables, tels que l'opium, l'atropine, l'aconitine, l'arsenic, la strychnine, l'acide prussique ou cyanhydrique et combien d'autres encore, deviennent *remèdes* à l'occasion. La plupart des drogues médicinales doivent leurs propriétés à certains principes qui, isolés ou concentrés, prennent tous les caractères des poisons les plus violents. L'action médicalementeuse ne diffère donc de l'action toxique que par les circonstances où elle se produit et surtout par sa moindre énergie.

Comment expliquer ce phénomène extraordinaire? Qu'une même substance soit tour à tour *remède*, c'est-à-dire une modification salutaire de l'organisme, et *poison*, c'est-à-dire un désorganisateur des tissus, en d'autres termes qu'elle réalise, suivant la dose employée, le pour et le contre, une action et son contraire — c'est là certes un phénomène passablement obscur.

Et encore, si l'action physiologique était toujours uniforme, c'est-à-dire semblable à elle-même dans tous les cas similaires et dans tous les organismes. Mais qu'il est loin d'en être ainsi! Qui expliquera les différences, les exceptions, bref, les démentis donnés à la science théorique par la science appliquée?

Ainsi, par exemple, voici la jusquiame qui empoisonne très rapidement beaucoup de mammifères, les cerfs, les singes, la plupart des rongeurs, les oiseaux, les poissons et qui ne nuit en rien ni aux bœufs, ni aux chèvres, ni aux moutons; bien plus, qui, mêlée à l'avoine, entretient la bonne santé des chevaux qu'elle rafraîchit et qu'elle engraisse! Il ne faut vraiment rien moins que l'autorité de savants tels que Duchartre et Pouchet qui nous affirment le fait, pour qu'on ose le répéter après eux.

Faut-il s'étonner, après ces bizarreries physiologiques, des divergences que l'on rencontre dans les assertions des médecins les plus autorisés, alors que les uns prônent comme efficace et même excellente telle substance que d'autres repoussent comme inefficace ou dangereuse?

Toutefois, en dehors de ces attestations divergentes et théoriques, la médecine expérimentale enregistre quelques données certaines, en ce qui concerne l'action thérapeutique et quelques-unes de nos solanées. C'est ainsi qu'il a été constaté que presque toutes les solanées vireuses peuvent servir de remèdes dans bon nombre de maladies névralgiques, que l'action calmante de la belladone a été souvent reconnue dans le traitement des rhumatismes, de la goutte, parfois même, assure-t-on, dans celui de l'épilepsie. Quant à la mandragore, c'est un narcotique stupéfiant, employé dès l'antiquité comme un anesthésique d'une assez grande puissance. Enfin, l'influence remarquable et constante de l'atropine sur la pupille qu'elle dilate, même aux plus faibles doses, a été mise à profit par la chirurgie dans certaines opérations pratiquées sur les yeux.

Cela dit, revenons, pour résumer et conclure, aux symptômes généraux qui se rattachent à l'action toxique des solanées.

Cette action essentiellement irritante se concentre particulièrement dans l'encéphale, céphalalgies aiguës, vertiges, nausées, constriction du pharynx, dilatation des pupilles, troubles de la vision et de l'ouïe, aphonie, délires, hallucinations, convulsions et enfin état comateux — tels sont les effets caractéristiques isolés ou combinés de l'intoxication par les solanées.

L'irritation, tel est donc le premier phénomène qui se manifeste. Plus tard arrive l'hébétude, la stupeur; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que cette stupeur n'a d'autre cause qu'une irritation exaltée et portée à son maximum d'intensité. Et c'est pour cela que le narcotisme produit par les solanées diffère essentiellement de celui que déterminent certaines autres substances somnifères, telles que l'opium en particulier.

Dans ce dernier cas, c'est plutôt l'alanguissement du système nerveux provenant du ralentissement de la circulation qui amène le sommeil; dans le premier, au contraire, ce n'est qu'après le surmenage de l'activité vitale

qu'arrive l'engourdissement, mais un engourdissement plein de révoltes où sourdent encore les surexcitations de l'énergie qu'épuisent ses propres violences.

Les solanées ne sont donc point, à un si haut degré qu'on a bien voulu le dire, ces « consolantes », ces « endormeuses » des douleurs de l'humanité. Ce sont bien des empoisonneuses plus ou moins déguisées qui n'apaisent les douleurs qu'à doses infinitésimales, mais qui toujours demeurent ces plantes dangereuses et repoussantes que ne saurait absoudre la suspecte beauté dont se parent certaines d'entre elles — et c'est dans ces caractères significatifs que nous retrouvons la confirmation de la loi indiquée au début de cette monographie.

Oui, il existe une corrélation certaine — parfois cachée de prime abord — entre la nature intime des êtres et leur physionomie générale, parce qu'elle n'est, en somme, que la résultante des éléments qui les constituent.

Les plantes ont une personnalité. Si le chêne symbolise la force; le tremble, la majesté; le palmier, la grâce; le peuplier, l'élanement et l'altière légèreté; si le lis et le rosier symbolisent la splendeur; l'héliotrope, le charme et le parfum; la violette, la modestie et l'humilité... les solanées, à faces pâles et à teintes malsaines, portent pour stigmates indélébiles les complexes attributs de l'envie qui se déguise, de la fourberie qui se dérobe, de la rancune implacable qui, sans provocation préalable, se venge, de la haine, enfin, haine aveugle qui tue sans motifs, sans bénéfices, dans l'inconscience des êtres redoutables qui font le mal... uniquement parce qu'ils y sont poussés par toutes les propensions de leur organisation perverse.

Vous me trouvez sévère, peut-être. Eh bien, je vous certifie que si Gaspar Lavater avait été botaniste, il aurait, de son coup d'œil pénétrant, dévisagé et jugé nos solanées et contresigné, sans nulle hésitation, le réquisitoire ci-dessus formulé.

ED. GRIMARD.

FIN.

## FRISONNE L'ENGOURDIE

Par A. MOUANS

### XIV (Suite).

Sans perdre un instant, Georgette courut s'apprêter; une heure après, elle sonnait à la porte des Martel.

« Me v'là, dit-elle sans remarquer la stupeur de Berthe et de sa mère, toute la journée je va's être votre petite servante! Ah! comme je suis heureuse de vous être bonne à quelque chose!... Voyons, mamzelle, dites-moi ce que je peux faire? »

M<sup>me</sup> Martel voulut refuser.

« Georgette, dit-elle, les larmes aux yeux, tu es une brave et généreuse enfant; mais n'oublie pas que ta maîtresse est notre tante Dussautoi, je ne puis accepter tes services.

— Bah! quand j'étais chez vous et qu'on me laissait deux heures pour me promener, j'allais la voir, M<sup>me</sup> Dussautoi, et personne n'y trouvait à redire!... Depuis que nous sommes à Paris, elle me donne du temps pour m'amuser, je peux bien choisir mes distractions, c'est l'avis de M. Jérôme... il s'y entend, allez! »

Et Frisonne, les manches retroussées, se mit à circuler dans le pauvre appartement en désordre, tandis que M<sup>me</sup> Martel, épuisée par cette légère discussion, refermait les yeux.

« Que tu es adroite! que tu t'y prends bien! disait Berthe en suivant les mouvements actifs de la petite servante, on ne pourrait plus t'appeler l'Engourdie!

— Si fait, mamzelle, puisque je ne pense pas aussi vite que tout le monde. Quand vous allez savoir vous y prendre comme moi, ça sera b'en autre chose! Allons, faut essayer pour que votre maman puisse se reposer! »

Bravement elle entraîna Berthe à partager la besogne pour laquelle celle-ci avait toujours montré tant de répugnance.

Depuis plusieurs jours les choses allaient ainsi à la satisfaction générale: Henri déclarait la cuisine de Georgette excellente, M<sup>me</sup> Mar-

tel, toujours très faible, reprenant courage, se laissait soigner et Berthe mettait une étonnante bonne grâce à suivre les avis de Frisonne.

De son côté, Jérôme, enchanté de revoir ses camarades, ne ménageait plus les compliments à sa favorite.

« Une fière idée que tu as eue, la petite, de venir au secours de tes anciens maîtres! disait-il, surtout si le jeune garçon a le bon sens d'aimer l'état militaire... »

— Oh! je vous le garantis, monsieur Jérôme! M<sup>me</sup> Martel lui disait encore hier: « Si tu ne travailles pas mieux que ça, tu ne pourras jamais entrer à Saint-Cyr »; il a répondu: « Eh bien! je m'engagerai! »

— De mieux en mieux! il ne méprise pas les simples troupiers!... Ah! si j'étais que madame...

— Qu'est-ce que vous feriez donc, monsieur Jérôme?

— Je ferais la paix avec mon neveu et je m'occuperais de ce jeune garnement!... Ça serait glorieux pour nous, dans quelques années, de le voir arriver à la Maison-Rose avec l'épaulette d'or!

— Sans compter qu'il pourrait user l'épée du colonel, répondit judicieusement Frisonne.

— User une épée! ah! ah! ah! voilà bien une idée d'engourdie comme toi!... Mais, c'est égal, j'approuve ta conduite, ma fille, tu as du cœur... et puis Zéphirin a pu m'emmenner chez tous les vieux camarades! »

Cependant, le bonhomme ne pouvait s'imaginer que la fillette renoncât à voir la revue!... Le 14 juillet, au matin, dès que M<sup>me</sup> Dussautoi, en grande toilette, eut pris place dans la voiture qui devait la conduire chez la générale Gairbo, il se retourna en se frottant les mains:

« Vite, Frisonne, nous n'avons que le temps, il faut tâcher d'être à Suresnes avant dix heures, pour voir arriver les troupes; nous déjeunerons d'abord sur la pelouse du bois.

— Ça ne serait pas de refus, monsieur Jérôme ; mais ils ont b'en besoin de moi là-bas... vous savez... M. Martel arrive justement demain et madame veut essayer de marcher un peu pour reprendre des forces.

— Par exemple, cela passe la permission!... Tu ne réfléchis donc pas, petite sotte, que jamais tu ne verras défiler autant de troupes en un jour!... c'est beau, c'est enlevant!... et avec mes explications, encore... il y a de quoi faire envie au ministre de la guerre lui-même!

— Oh! b'en alors, faut pas l'en priver, ce monsieur-là ; vous lui expliquerez tout, et vous me direz après s'il comprend mieux que moi... Au revoir, mon bon monsieur Jérôme, je sais mon chemin, ne vous mettez pas en retard pour me conduire... mamzelle Berthe est si contente que je sois près d'elle ; elle a du cœur à l'ouvrage à cette heure.

— Elle y tient!... la voilà qui court mieux qu'une estafette! murmura Jérôme en pre-



nant le chemin de Longchamp ; ils l'ont donc ensorcelée chez les neveux de madame!... mais non, c'est son bon cœur qui la conduit ! Si notre maîtresse savait cela, elle serait dans une belle colère ! »

Depuis la mort du colonel Dussautoi, il n'avait jamais passé une aussi agréable journée ; il vit les soldats s'installer pour déjeuner, suivit leurs préparatifs sur le champ de la revue ; son vieux cœur de soldat battait

à l'unisson des tambours, et, au milieu de tout cet appareil guerrier il se figurait porter encore l'uniforme dont jadis il avait été si fier !

Le défilé terminé, Jérôme se mêla à la foule ; il était si transporté qu'il ne vit pas une tête s'avancer brusquement à la portière d'une voiture de maître et deux yeux perçants le suivre pendant quelques instants :

« Jérôme seul à la revue ! Jérôme sans Frisonne ! s'écriait M<sup>me</sup> Dussautoi, qui se trouvait dans cet équipage en compagnie de M<sup>me</sup> Gairbo, voilà une chose extraordinaire, inexplicable, et que ce vieil original sera pourtant obligé de m'expliquer ! Je ne sais ce qui me retient de descendre de voiture et de courir après lui ! »

Elle s'agitait, secouant les plumes noires de son chapeau par des mouvements de tête courroucés, au grand amusement de son amie assise près d'elle :

« Attendez avant de vous fâcher, dit gaie-ment celle-ci, la fillette a peut-être ici des parents ou des amis avec lesquels elle aura préféré sortir.

— Non, elle ne connaît personne dans Paris... à moins que... tiens, vous me donnez une idée, chère amie... Aurait-elle par hasard rencontré mes nev..., elle ne ment jamais, je n'aurai pas grand mal à savoir la vérité ; mais pourquoi Jérôme ne m'a-t-il rien dit?... »

La vieille dame rentra à l'hôtel et fit appeler Jérôme :

« Où est Frisonne ? demanda-t-elle

— Que madame m'excuse, je lui ai permis de s'aller coucher, elle était très fatiguée.

— Tu as bien fait ; mais, dis-moi, a-t-elle été contente de la revue ?

— Hum ! hum ! madame sait que tout le monde est ravi de voir un pareil spectacle ! marmotta le bonhomme gêné de son demi-mensonge.

— Ce n'est pas une réponse, maître Jérôme ; tu oublies que le colonel aimait qu'on parlât franc. Répète-moi donc ce que Georgette a dit en voyant nos belles troupes, en entendant les musiques militaires ?

— Elle a dit... elle a dit... dame, ça n'est pas mon affaire de répéter comme un perroquet les propos de cette gamine ! »

Et Jérôme, de plus en plus bourru, se gratta énergiquement l'oreille, ce qui, chez lui, trahissait le plus vif embarras.

« Tu te donnes beaucoup de mal pour me tromper, s'écria tout à coup M<sup>me</sup> Dussautoi, dont la colère éclatait; mais souviens-toi, mon brave, que je ne veux être dupe de personne ! Je t'ai vu à Longchamp, Frisonne n'était pas avec toi et je veux savoir tout de suite où elle était ? »

— Voilà pourtant ce que l'on gagne à être trop bon ! repartit le vieux jardinier avec dignité, j'ai voulu faire plaisir à la petite sans contrarier madame et, pour ma peine, on me traite d'une façon... j'aimerais mieux huit jours de salle de police... »

Le pied de M<sup>me</sup> Dussautoi frappa violemment le parquet pendant qu'elle répétait d'une voix brève :

« Vas-tu me dire où Georgette est allée sans ma permission ? »

— Voilà, dit Jérôme, pas fâché de produire de l'effet : depuis la semaine dernière, Frisonne emploie son temps à soigner la nièce de madame, qui est malade et à aider la petite demoiselle au ménage, car ils n'ont pas de domestique, les pauvres gens ! »

En entendant cette brutale réponse, la veuve du colonel sentit une vive rougeur lui couvrir le visage. Elle s'assit et avec un geste de commandement :

« Fais-moi le plaisir de me répéter tout ce que cette niaise t'a raconté à ce sujet. »

Cette fois, Jérôme, sans se faire prier, dit comment Georgette avait rencontré Henri et appris ainsi où demeuraient les Martel. Il répondit à toutes les questions que sa maîtresse lui adressa sur la situation de ses neveux et termina le tout par quelques compliments à l'adresse de sa favorite :

« On a beau dire que cette Frisonne est engourdie, je ne connais pas de jeunesse au pays qui aurait renoncé comme elle à visiter Paris pour travailler sans y être obligée ! Madame peut me croire, je l'admirais !... »

— Assez ! dit M<sup>me</sup> Dussautoi d'une voix plus calme, va te reposer. Demain, tu accompagneras Georgette chez M. Martel, mais je te défends de lui dire que je sais tout.

— Madame peut compter sur moi... surtout si elle n'a pas l'intention de gronder Frisonne, car ce serait injuste, tout à fait injuste... Je crois que la petite a raconté au jeune monsieur mes campagnes avec le colonel, un bon moyen pour l'engager à embrasser la carrière et à se couvrir de gloire comme nous ! »

Là-dessus, Jérôme s'éloigna dignement, mais sans bruit, tant il craignait de réveiller le mécontentement de sa maîtresse.

Le lendemain, Frisonne entra dans la chambre de la vieille dame, lui souhaita le bonjour et commença ses préparatifs pour l'aider à sa toilette. Sous ses doigts agiles les beaux cheveux blancs de M<sup>me</sup> Dussautoi furent roulés en papillottes et couverts d'un nuage de poudre ; puis la fillette se mit à tourner autour de sa maîtresse pour lui rendre mille autres petits services :

« Sais-tu bien, dit la vieille dame en soupirant, que j'aurais beaucoup de peine à me passer de toi maintenant ! Que dirais-tu pourtant si l'on t'offrait une place ici chez de bons maîtres ? Tu ne seras sans doute pas enchantée de retourner à la Maison-Rose, car Paris te plaît, j'en suis sûre.

— Oui-da, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau ! mais madame veut rire avec cette place, je n'en ai que faire puisque je suis à son service et ce n'est pas ça que je regretterai en m'en allant... c'est-il bientôt que nous partons ? »

— Peut-être dans deux jours, peut-être dans trois, je ne suis pas fixée. »

La petite servante hocha la tête en soupirant ; elle pensait au pauvre ménage auquel elle était si utile.

« Si nous étions encore ici une semaine, se disait-elle, M<sup>me</sup> Martel serait peut-être guérie et mamzelle Berthe regretterait moins de me voir partir ! »

M<sup>me</sup> Dussautoi avait terminé sa toilette.

« Petite, dit-elle, va dire à Jérôme que je l'attends pour lui donner mes ordres ; ensuite

vous serez libres d'aller où vous voudrez. »

Ils furent promptement donnés, ce jour-là, les ordres de la vieille dame, car Jérôme redescendit presque aussitôt tenant son chapeau et sa canne.

Georgette allait trottant près de lui, légère, babillarde. Son compagnon, au contraire, ne parlait guère; il sifflotait d'un air préoccupé, et lorsque après un joyeux : « A ce soir ! monsieur Jérôme ! » elle se fut élancée dans l'escalier des Martel, il demeura un instant planté à la même place, murmurant :

« Qu'est-ce que M<sup>me</sup> la colonelle peut avoir dans l'esprit pour me commander une pareille manœuvre?... « Jérôme, qu'elle m'a dit, accompagne la petite comme les autres jours jusqu'à la maison qu'habite M. Martel ; regarde bien le numéro ; ensuite tu m'amèneras une voiture au plus vite !... » Aurait-elle l'intention de venir ici?... Allons, ça ne me regarde pas ! la consigne est la consigne, il s'agit de trouver un bon fiacre ! »

Et pendant que la voiture l'emportait vers l'hôtel, le vieux soldat ne cessait de répéter :

« Ça n'est pas mon affaire ! mais je voudrais bien être devin pour savoir ce que madame a dans la tête ? »

Lorsqu'il arriva, M<sup>me</sup> Dussautoi était toute prête à partir :

« Donne au cocher l'adresse de mon neveu, ordonna-t-elle en montant dans le fiacre.

— Oh ! oh ! dit Jérôme abasourdi, que madame ne se fâche pas trop là-bas ; il y a Frisonne qui ne mérite pas de reproches et le jeune monsieur qui désire être officier... et sa mère qui est malade... et sa sœur... et... ah ! bien oui ! je peux parler longtemps comme ça !... madame est déjà loin, elle ne m'entend plus... elle est capable de congédier l'Engourdie !... »

Le fiacre allait bon train. A l'intérieur, M<sup>me</sup> Dussautoi gesticulait en parlant seule, selon son habitude.

« Voilà donc ce qu'elle m'oblige à faire, cette Frisonne !... Revoir mon neveu Georges, lui pardonner et m'occuper de sa famille... car, enfin, je ne peux pas me montrer moins généreuse qu'une pauvre servante... c'est im-

possible !... impossible !... Quelle figure vont-ils faire ?... Ils penseront que je viens chercher Frisonne... et la petite, je vois d'ici son air consterné !... »

La voiture s'arrêta, et la tante de M. Martel, ayant résolument gravi l'escalier, arriva tout essoufflée sur le cinquième palier. A son vigoureux coup de sonnette la porte s'ouvrit :

« Vous, not' dame ! Entrez, entrez, M. Martel est là... Qué' belle surprise vous allez lui faire ! »

Frisonne joignit les mains dans un élan de joie devant sa maîtresse, abasourdie de son accueil.

« Tu es bien hardie de me parler ainsi, fit-elle en essayant un air fâché, qui te dit que je ne viens pas ici pour te donner ton compte ?... »

— Vos yeux, not' dame ; ils me regardent comme le jour où vous m'avez promis la robe de la mère Gigou... Non, non, vous ne venez pas ici pour faire de la peine !... Entrez donc, v'là monsieur ! »

En effet, le bruit des voix avait attiré M. Martel, qui, à la vue de sa tante, demeura muet d'étonnement.

« Eh bien, Georges, avez-vous oublié votre prévenance d'autrefois ? Votre bras, s'il vous plaît, et trouvez un siège pour reposer mes vieilles jambes ; vous nichez presque au ciel !... »

Elle voulait ainsi cacher son émotion, mais deux grosses larmes glissèrent le long de ses joues ridées.

« Ma tante, ma chère tante ! s'écria M. Martel aussi ému. Je n'osais plus espérer... Pardonnez ma surprise !... »

— Oh ! j'ai bien autre chose à te pardonner !... Quand je pense qu'aujourd'hui, si tu avais suivi mes conseils, tu serais... Mais, n'en parlons plus, je ne viens pas pour me mettre encore en colère, je veux faire la paix ; conduis-moi près de ta femme. »

Si M<sup>me</sup> Dussautoi avait beaucoup aimé son neveu, l'affection de ce dernier pour sa tante avait également été très vive ; aussi ce jour-là fut-il pour tous deux un jour de fête. L'humble

logis des Martel n'avait jamais vu pareille réjouissance. Frisonne, radieuse, courut aux provisions, puis, debout devant son fourneau, prépara un déjeuner dont Arthémise elle-même eût été fière.

Tout en causant, la vieille dame promenait son œil perçant sur ceux qui l'entouraient : le visage pâle et doux de M<sup>me</sup> Martel attirait tout naturellement sa sympathie ; mais les enfants, intimidés, parlaient à peine et n'osaient lever les yeux. Ce n'était pas le compte de leur grand'tante qui, le repas terminé, prit sa grosse voix pour les interpeller.

« Ça, mes enfants, dit-elle, si vous désirez que nous devenions bons amis, vous ferez bien de quitter votre air capon ! Réponds la première, Berthe, es-tu une fille sérieuse ? »

— Non, ma tante, mais je vais tâcher de le devenir ; à présent que Frisonne m'a fait comprendre tout ce que je peux faire pour aider maman, c'est étonnant comme je trouve cela plus facile !

— A la bonne heure ! voilà une réponse franche, telle que je les aime ! Et toi, mon garçon ? Ton père me dit que tu prépares un examen...

— Oh ! si papa y consent, je ne m'y présenterai pas cette année, s'écria Henri, que l'exemple de sa sœur entraînait, je serais refusé. »

Le visage de M. Martel s'attrista.

« Es-tu sûr de ce que tu dis, mon ami ? Tes notes n'ont donc pas été meilleures pendant mon absence ? »

— Inutile de le lui demander, interrompit M<sup>me</sup> Dussautoi avec sa brusquerie accoutumée, cela se voit à sa mine ; mais, à partir d'aujourd'hui, je me charge de lui. Voyons, mon garçon, Frisonne dit que tu désires devenir officier...

— Je l'ai dit souvent devant elle, mais j'ai peur que ce ne soit bien difficile.

— Allons donc ! il faut montrer du courage dès aujourd'hui. Au mois d'octobre, tu entreras au lycée comme pensionnaire et tu piocheras dur ; si tu veux te faire recevoir à Saint-Cyr, nous n'avons pas de temps à perdre. Est-ce dit ?

— Oui, ma tante, répondit le jeune garçon

animé par ces paroles énergiques, je veux vous satisfaire.

— Tu feras bien, car au premier mouvement de paresse je me charge de te rappeler à l'ordre. A présent, il faut faire vos préparatifs pour venir pendant les vacances à la Maison-Rose, où nous aurons tout le temps de causer sérieusement.



La réconciliation de M<sup>me</sup> Dussautoi et de ses neveux est complète ; les vacances ont passé sur cet heureux événement, et M<sup>me</sup> Martel, tout à fait rétablie, parle de retourner à Paris.

Mais la vieille tante ne l'entend plus ainsi : entourée de ceux qu'elle nomme tout bas ses chers enfants, elle trouve la vie plus douce. Elle fait ajouter à la Maison-Rose une aile, qui deviendra leur demeure.

Grâce à sa générosité, M. Martel a pu s'associer dans une importante usine du pays.

Caro, d'abord effrayée de voir tant de monde « chez elle », en a vite pris son parti, car Frisonne, qui devient chaque jour plus adroite, garde pour elle toute la besogne fatigante.

Elle n'a plus, il est vrai, le temps d'écouter les récits guerriers du vieux Jérôme, elle les connaît d'ailleurs par cœur, mais le bonhomme s'en console, persuadé qu'Henri ne dédaignera pas de les entendre aux prochaines vacances.

Georgette, heureuse du bonheur de ses maîtres, partage ses soins entre tous. Sa vieille amie, la mère Gigou, étant morte, elle porte son argent à sa tante Lafare. Chaque dimanche, lorsqu'elle part, chargée de ses gâteries pour sa vieille parente, les yeux

perçants de M<sup>me</sup> Dussautoi la suivent pendant que sa voix rude murmure :

« C'est pourtant cette Engourdie qui nous a tous réunis! »

A. MOUANS.

FIN

## LE CHÊNE DES PARTISANS

### I

Le département des Vosges est chaque année le rendez-vous de nombreux touristes, qui y sont attirés par ses montagnes couvertes de forêts, ses vallées où coulent des rivières claires, où bruissent des ruisseaux qui chantent à travers les prés leur éternelle chanson. Des barrages les arrêtent, formant en amont un vaste bassin qui reflète les rayons du soleil, et dans leur profondeur ils montrent le ciel bleu tacheté de petits nuages blancs. Les oiseaux, les libellules se mirent dans leurs eaux et se posent sur les joncs, les saules et les peupliers des rives.

Un moulin est à cheval sur le barrage, l'eau fuit, pressée, se précipite en cascadelles bruyantes, met en mouvement des roues, des turbines; des tourbillons d'une blanche écume dansent, tournoient, grondent, puis peu à peu se calment; la rivière reprend alors sa tranquillité, roulant ses flots de cristal entre ses rives érodées. Dans les vallons boisés qui descendent des monts, courent des torrents dont on entend de loin les grondements sourds. Mais les Vosges n'ont pas que leurs beautés naturelles pour séduire, elles possèdent des eaux minérales qui, bien plus que le pittoresque, attirent les fatigués, les malades, auxquels elles redonnent les forces et la santé disparues. Contrexéville est un de ces centres où, durant les quelques mois de la belle saison, s'installe une colonie nombreuse accourue de tous les points du monde.

Baigneurs et simples curieux sont à la recherche de distractions, car il faut bien passer le temps; les promenades ne manquent pas,

et la forêt de Bulgnéville attire sous ses ombrages des caravanes joyeuses qui débent d'abord par une visite au *Chêne des partisans*, qui est le doyen de la végétation de la contrée. Il est bien cassé, bien vieux, ce chêne, la sève monte péniblement sous son écorce rugueuse et couverte de mousse, elle n'arrive pas sans peine à sa tête chenue, mais cependant, en juin, il est vert encore, il a des feuilles que vivifie le soleil dont les rayons bienfaisants l'enveloppent de leurs lumières éclatantes qui fuient, pareilles à des éclairs, à travers ses branches énormes, tordues, s'allongeant dans l'azur, et montrant çà et là quelques pousses vigoureuses qui sont comme une protestation contre la fatigue, la décrépitude et la mort.

Le géant ne mesure pas moins de treize mètres de circonférence à la base et cinq mètres soixante-quinze à la naissance des branches, et, si une tempête ne l'avait pas atteint dans ces derniers temps, il eût pu vivre de longues années encore. Il a fallu, pour le frapper mortellement, que la foudre et un cyclone viennent en aide au temps. Mais le colosse amputé n'a point été abattu cependant, et si, de nos jours, il est l'objet de la curiosité des étrangers en quête de distractions, il a un passé historique enviable, il est une des gloires de la vieille Lorraine.

Sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, lorsque Richelieu d'abord et Mazarin ensuite voulurent agrandir la France en annexant le duché qu'occupèrent les armées royales, les Lorrains firent une guerre de partisans pour maintenir leur indépendance. A travers les forêts de l'Argonne et des Vosges, ils couraient

d'une extrémité à l'autre du pays, attendant, dissimulés par les futaies épaisses, le passage des troupes ennemies pour les surprendre par de brusques attaques, les inquiéter, les fatiguer, les désorganiser.

Ces partisans intrépides avaient dans les villages des affidés qui les prévenaient de l'arrivée des envahisseurs, les tenaient au courant de leurs manœuvres et, à l'occasion, leur prêtaient main-forte. Tant que régna le duc Charles IV, la guerre ne discontinua pas entre la France et la Lorraine.

## II

La forêt de Saint-Ouen, où se dresse le chêne des Partisans, était située à l'ouest du duché, aux confins du Bassigny; tous les francs-tireurs des Vosges et du Barrois en avaient fait leur centre de réunion, et ils tenaient conseil au pied du fameux chêne qui, dès 1634, offrait des proportions massives et passait pour déjà vieux. On lui donnait alors cent cinquante ans.

A cette date de 1634, sur l'extrême frontière de la Lorraine, était une petite ville qui occupait le sommet d'un mamelon; elle regardait dédaigneusement les villages groupés à ses pieds, perdus dans les vallées longues et étroites du Bassigny français. Cette cité — La Mothe — s'était transformée avec le temps en une forteresse redoutable. Les ducs de Lorraine l'avaient entourée de murs, de tours, de bastions, de demi-lunes, où se dissimulaient des soldats qui voyaient venir de loin l'ennemi. Cette citadelle agaçait les rois de France, depuis Louis XI, qui avait essayé le premier de s'en emparer; mais elle resta toujours à la Lorraine. Richelieu, à son tour, tenta l'aventure. Une armée française parut devant La Mothe en 1634. Le siège dura cinq mois: des deux côtés on fit des prodiges d'héroïsme; les femmes de la ville assiégée soignèrent les blessés, se battirent comme les hommes, avec le même acharnement. Il fallut capituler, après avoir épuisé toutes les ressources en vivres et en munitions.

Une paix boiteuse fut conclue, La Mothe retourna au duc de Lorraine. Une nouvelle guerre ramena au pied du mamelon, en 1642, une armée française, qui se retira après avoir commencé quelques travaux d'investissement. En 1643, le maréchal du Hallier reparut à la tête de troupes nombreuses. Le duc Charles VI accourut au secours de la ville, rencontra, à Liffol-le-Grand, l'armée royale qu'il battit complètement, lui enlevant 1,000 prisonniers. Le maréchal se sauva si précipitamment qu'il abandonna ses bagages, le trésor de l'armée et son cordon bleu du Saint-Esprit. Ce désastre le força de lever le siège. En 1644, les Français, sous les ordres d'un nommé Magalotti, compatriote de Mazarin, étaient de nouveau autour de La Mothe. C'était le 6 décembre, en plein hiver, qu'arrivait l'Italien, qui fut tué et remplacé par le lieutenant-général marquis de Villeroy. La ville résista sept mois aux bombardements et aux assauts avant de se rendre. Les conditions de la capitulation furent des plus honorables pour les assiégés.

Le 7 juillet, le gouverneur, Cliquot quittait la ville de La Mothe à la tête de sa petite troupe; le même jour le marquis de Villeroy en prenait possession et faisait chanter dans l'église un *Te Deum*.

La population retournait à ses travaux quand brusquement elle fut avertie qu'un ordre royal décidait que, malgré les clauses du traité garantissant aux vaincus leur liberté et la libre jouissance de leurs biens, leur ville serait rasée. Le secrétaire d'État Le Tellier n'écouta pas les protestations des envoyés des bourgeois. Les fortifications, ou du moins ce qui en restait, furent détruites de fond en comble par la mine, on réquisitionna quinze cents cultivateurs qui démolirent les maisons, les églises; ce qui avait été La Mothe, ne fut bientôt plus qu'un amoncellement de ruines. Les habitants des villages voisins, Vrécourt, Parcy, Saint-Ouen, Sanville, furent également chassés de leurs demeures auxquelles on mit le feu. Réfugiés dans la forêt, ils firent à l'envahisseur une guerre acharnée. C'est au pied du célèbre chêne

qu'ils organisaient leurs expéditions, c'était aussi leur centre de ralliement.

## III

Une végétation vigoureuse envahit bientôt les ruines de La Mothe. Le lierre, les ronces s'allongèrent sur les décombres, l'herbe poussa partout, chardons, orties trouvèrent un terrain propice et revêtirent le sol d'un épais manteau de verdure, puis les arbres poussèrent à leur tour, couvrant de leur ombre les herbes folles, les fleurs sauvages. Aujourd'hui encore on voit, sur l'étroit plateau où s'élevait la cité disparue, des restes de murs, des pierres, et, dans le cimetière, des dalles effritées, des croix brisées sur lesquelles il est impossible de lire les noms des morts qu'elles recouvrent. Le pavé des rues n'ayant point été enlevé, on peut suivre leur tracé, et, dans les excavations profondes, on reconnaît les anciennes citernes.

La Société d'archéologie lorraine a voulu conserver chez les populations le souvenir de La Mothe, et deux siècles et demi après sa destruction — le 27 septembre 1896 — elle inaugurerait un monument à la gloire des modestes héros morts en défendant leurs foyers. Sur sa face principale, cet édicule porte une croix lorraine — à double croisillons — avec ces mots :

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

1896.

ICI FUT LA MOTHE

*Gloria Victis*

1634, 1642, 1645.

Dans le soubassement ont été déposés les ossements des assiégés que les travaux des terrassiers avaient mis au jour. Non loin du colosse mourant qui a été le témoin de leurs exploits, se dresse le monument qui les rappelle au souvenir de leurs descendants.

AUGUSTE LEPAGE.

---

ROMAN D'AVENTURES

LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE

GÉRARD ET COLETTE

PAR ANDRÉ LAURIE

XXII

Conclusion. — La fin d'un bandit.

Sur les premiers produits de son importante découverte, Henri Massey avait acheté pour sa mère un charmant chalet de bois qu'un mineur dégoûté vendait à perte. Ces sortes d'habitations sont les plus estimées en Afrique australe, et aussi les plus coûteuses, car les planches restent un objet de luxe dans ces pays neufs. On importe le chalet tout construit, en d'énormes caisses numérotées qui en contiennent les murs, portes, toit et fenêtres vitrées, avec serrures et accessoires. Il ne manque plus qu'une carcasse d'appui, que le premier charpentier venu se charge d'établir.

La maison acquise par Henri était commode et spacieuse, meublée avec un certain luxe

barbare et entourée d'un magnifique jardin.

Toute la famille réunie y coula, pendant quelques semaines, une vie de paix profonde et de bonheur sans nuage. Colette, abandonnant enfin (avec quelle joie!) le rôle de mentor et de chef, qui avait si longtemps pesé à ses jeunes épaules, était redevenue l'enfant chérie, la petite fille qui obéit au premier mot et s'en remet avec une confiance aveugle au jugement de sa mère. A son exemple, Gérard, débarrassé des lourdes responsabilités d'hier, semblait se faire un plaisir toujours nouveau de reprendre les goûts et les préoccupations ordinaires d'un jeune garçon de son âge.

L'excellente Martine, « Mâme Le Gué »,

comme l'appelaient avec respect les petites servantes hottentotes placées sous sa haute direction, contait parfois à M<sup>me</sup> Massey quelque épisode du terrible voyage où Colette avait déployé un courage, une maturité de jugement extraordinaires. Elle ne pouvait pas se persuader que la jeune fille rieuse qu'elle voyait jouer sur la pelouse avec Lina ou avec ses petits « chiens de prairie » familiers, était bien la même qu'elle avait si constamment admirée pour son calme et sa résolution, devant les plus graves périls.

La pauvre mère ne se lassait pas d'écouter les détails de cette marche sans trêve à travers l'Afrique équatoriale, cauchemar que les anxiétés lui avaient retracé si souvent, sans que, — heureusement pour sa raison, — elle eût jamais la preuve des réalités, bien plus sombres encore.

Goliath occupait toujours une place importante dans le cercle familial. Rien d'amusant comme de voir Colette arroser chaque jour son jardin, suivie pas à pas de son colossal auxiliaire. A peine l'arrosoir était-il vide, qu'il le prenait délicatement, allait le remplir à la rivière et le rapportait à pas comptés. Tous les matins il venait sous la fenêtre de M<sup>me</sup> Massey, attendre qu'elle l'ouvrit; jugeait-il qu'elle tardait trop, il agitait doucement les plantes grimpantes dont cette fenêtre était encadrée; car il ne voulait jamais prendre que de la main de son amie le déjeuner de beaux fruits mûrs et de gallettes salées que Martine préparait à son intention.

M. Massey savourait le bonheur de se retrouver dans son élément naturel, au milieu de tous ceux dont l'affection lui était aussi nécessaire que l'air respirable, et sa santé refflorissait rapidement. Henri se replongeait dans ses études de laboratoire et ses travaux administratifs. Le docteur Lhomond et le commandant Francœur restaient les amis familiers et les invités quotidiens de la maison.

Par la force même des choses, comme tout Kleindorp et comme tout le Transvaal, les uns et les autres parlaient beaucoup de mine-

rais aurifères et de procédés d'exploitation. C'est la grande affaire, pour ne pas dire l'unique affaire du pays. On en est saturé, imprégné malgré soi, par l'effet normal de l'ambiance.

Comme on revenait un soir devant Gérard à cet absorbant sujet, il se permit des remarques ironiques sur les mines d'or de Kleindorp :

« Je vous entends toujours parler de teneurs minérales et faire des efforts surhumains pour extraire d'une tonne de quartz quelques centigrammes d'or de plus que le voisin, dit-il avec une nuance de dédain. Il faut vraiment que le quartz de Kleindorp soit du quartz pour rire!... Si j'étais mineur de profession, je ne me contenterais pas de si peu! Je voudrais une bonne mine de tout repos, où le rendement en métal précieux se comptât par kilogrammes à la tonne, ou je ne m'en mêlerais pas!... Vos fameuses mines d'or me font l'effet de pauvresses qu'il faudrait envoyer au bureau de bienfaisance.

— Tu en parles à ton aise, répliqua son frère : Sais-tu bien qu'un rendement moyen de cinquante grammes d'or à la tonne de minerai brut est chose absolument exceptionnelle?

— Peuh! fit Gérard, je ne suis ni ingénieur ni chimiste, mais ma mine d'or, à moi, est autrement riche que les vôtres.

— Ta mine?... Tu as une mine d'or.

— Un peu, mon neveu... Et une vraie, une bonne, celle-là. Non pas une de ces mines où il faut pleurer pour extraire du métal... Non pas un lot de *claims* où il faut piocher à cinq ou six cents mètres sans rien trouver qui en vaille la peine. Mais une mine de père de famille, — quelque chose de solide et de cossu... Vois plutôt, si tu en doutes. »

Ce disant, il tirait de sa poche les échantillons qu'il avait naguère ramassés au bord de la rivière du rhinocéros, pépites, fragments de quartz veinés d'or natif.

Henri, vivement intéressé par cette communication, se fit raconter les circonstances de la trouvaille.

« Et tu dis qu'il y a sur toute la hauteur

de la montagne un filon de quartz pareil à tes échantillons? demanda-t-il à son frère.

— Je te l'affirme très sérieusement. A telles enseignes que je n'ai pas eu cinq cents pas à faire pour le voir, en remontant le cours d'eau au-dessus du point où les pépites s'étaient déposées. Le filon vous crève littéralement les yeux, tant il est blanc et riche.

— Et tu saurais retrouver l'endroit?

— Dame, je m'en flatte!... C'est à quatre ou cinq jours de marche du Zambèze, en remontant toujours l'affluent en question, sauf sur la distance d'une trentaine de kilomètres, immédiatement au-dessus du pays de Yata.

— Ah! oui, il y a Yata ou ses pareils qui généraient quelque peu l'exploitation de la mine. N'importe, c'est très curieux et cela vaut qu'on s'en occupe. Je n'ai jamais vu de mine-rai aussi riche. Si cet échantillon n'est pas exceptionnel, tu as fait, mon cher Gérard, une trouvaille sans précédent!... »

Henri fit part de sa conclusion à son père, qui l'adopta sans peine, car les pépites et le morceau de quartz étaient des arguments véritablement irréfutables. M. Massey songeait depuis quelques jours à visiter Prétoria, afin de prendre langue avec les correspondants du *Crédit français*, trop négligés pendant ses aventures de terre et de mer. Il résolut de hâter le voyage, afin de se renseigner sur les moyens pratiques de prise de possession et d'occupation de la mine de Gérard. Il fut convenu que le jeune garçon serait de la partie. On se procura un *cape cart*, espèce de cabriolet couvert et monté sur des roues très fortes, que traînent deux chevaux.

Comme le père et le fils se préparaient à partir en cet équipage, le commandant Francœur survint, dans un état d'agitation visible.

« Je viens vous demander une grande faveur, dit-il à M. Massey. C'est de me donner une place dans votre *cart* jusqu'à Prétoria. Une affaire de toute importance m'y appelle; — et comme en dehors d'aucune considération personnelle, je ne vois pas d'autre moyen plus prompt d'y arriver, je m'estimerai heureux de partir avec vous.

— Nous en serons ravis! » s'écria sincèrement M. Massey, tandis que Gérard battait un joyeux entrechat à l'idée d'avoir son cher commandant pour compagnon de voyage.

Le commandant sourit, mais il avait un air préoccupé et inquiet, qui fut remarqué de tout le monde. M<sup>me</sup> Massey, en particulier, ne le quittait pas des yeux.

« Commandant! s'écria-t-elle sous le coup d'une impulsion irrésistible, permettez-moi de vous rappeler les angoisses que j'ai déjà subies, séparée de mon mari et de mes enfants... Je puis les voir partir avec vous sans inquiétude, n'est-ce pas?... L'affaire qui vous appelle à Prétoria ne présente aucun danger?... ni pour eux... ni pour vous? ajouta-t-elle après une courte pause.

— Pouvez-vous croire, madame, s'écria le commandant, que je leur proposerais ma compagnie, s'il devait en résulter quelque chose de fâcheux pour eux!... Assurément non! Tout ce que je demande, c'est une place dans le véhicule qui va les conduire à Prétoria. Une fois là, je prendrai congé de mon excellent ami M. Massey... et je m'occuperai seul de l'affaire qui réclame ma présence immédiate.

— En vérité, ma chère amie, dit M. Massey surpris de l'émotion de sa femme, je ne vois rien là d'inquiétant! Quoi de plus naturel que la requête de Francœur! Certes, je suis tout à sa disposition, non seulement pour le transporter, mais pour le seconder là-bas de tout mon pouvoir s'il en a besoin. J'espère bien que vous n'en doutez pas? ajouta-t-il en s'adressant au commandant, dont le loyal visage exprimait une préoccupation très vive.

Une lutte parut se livrer en lui; mais, se tournant vers M<sup>me</sup> Massey :

« Madame, s'écria-t-il, vous avez des divinations inexplicables!... Je ne veux pas vous le cacher : oui, si je vais à Prétoria, c'est que je pense y retrouver celui que je poursuis depuis si longtemps, l'infâme capitaine Lupus!

— Quoi, dit Henri involontairement, vous courez encore après ce fantôme?

— Non, dit le commandant avec énergie, je

cours après la réalité, et j'espère avant peu lui mettre la main au collet!...

— Croyez-vous, reprit-il, croyez-vous de bonne foi que je serais venu m'enterrer au Transvaal, où, avant votre arrivée, rien ne m'appelait; croyez-vous que j'aurais abandonné une carrière qui était toute ma vie, sans une raison, une bonne? Me prenez-vous, par hasard, pour un songe-creux?...

— Nous n'avons garde, cher ami! dit M. Massey. Mais, avouez-le, il semble étrange que le mécréant se trouve, juste à point, sous votre main!... Si étrange, qu'on a peine à l'admettre.

— Il n'y a rien d'étrange, reprit le commandant avec fermeté, par la raison que, si je suis ici, c'est précisément pour y suivre la trace du misérable. Sachez-le, ce n'est pas seulement ma carrière que j'ai sacrifiée d'avance à cette entreprise, c'est ma fortune et au besoin ma vie. Du moment où j'ai compris que nous étions abandonnés par le bandit, après la collision dont il était l'auteur, ma résolution était arrêtée. Je me suis juré de le retrouver et de le punir. A cet effet, je télégraphiai à mon notaire, je le chargeai de réaliser tout ce que je possédais jusqu'au dernier centime, et je me mis à l'ouvrage. Votre ami lord Fairfield a perdu la trace de Lupus aux environs du lac Tanganyika; moi, par mes agents, je l'ai suivi plus loin. J'ai su qu'il y avait traité une affaire mixte d'ivoire et de chair humaine, reçu l'ivoire d'abord et convenu qu'il prendrait livraison des esclaves à la côte du Mozambique. J'ai su que, se voyant en péril d'arrestation, pour ce fait même, il avait fui au Transvaal sous le nom de Rosenbaum. Divers indices m'avaient amené à croire qu'il pouvait être à Kleindorp; je suis venu m'y établir, j'y ai acquis des intérêts dans une mine, et j'ai patiemment attendu. Voici qu'à l'instant même je reçois de mon agent à Prétoria une dépêche ainsi conçue : *Je viens de voir Lupus, de mes yeux, ici même. Arrivez sans retard...*

— Et voilà pourquoi vous partez? s'écria M<sup>me</sup> Massey. Mais, cher ami, que pourrez-vous faire? Comment établir qu'il est l'auteur de la

catastrophe?... Quelle suite donner à votre accusation?

— Ce que je pourrai faire, me demandez-vous, madame? répondit le capitaine Francœur d'une voix éclatante, tout simplement ce que je me suis promis depuis quinze mois. Appréhender ce misérable à la gorge et l'étrangler, s'il n'est pas d'autre moyen de lui faire expier son crime... Sans doute, un hasard heureux vous a tous sauvés, chers amis! Mais tous les autres, tous ceux dont nous n'avons aucune nouvelle, ceux qui ont péri et dont les familles sont restées sans ressources, par la faute de ce scélérat, pensez-vous que je les oublie?... Il s'est dérobé, il a cru échapper au châtement qui lui est dû; il se trompe, je vous le jure. Je l'ai traqué jusqu'ici, et maintenant je le tiens... »

La physionomie du brave officier était convulsée par la colère. Ses amis le regardaient consternés.

« Ah! commandant, s'écria Colette les yeux pleins de larmes et joignant les mains, je vous en prie, ne parlez pas ainsi!... Vous si bon!... Vous qui ne feriez pas de mal à un insecte!... Pardonnez à cet homme. Laissez-le aller!... N'est-il point assez puni par le remords qu'il doit éprouver de son action? Croyez-vous qu'il puisse dormir tranquille avec la pensée de tous les malheureux morts par sa faute?... Restez avec nous et ne pensez plus à la vengeance. Ce mot fait peur. »

Le commandant se taisait, regardant pleurer la jeune fille.

« Mademoiselle, dit-il enfin, si je poursuis ce misérable, croyez bien que ce n'est pas dans une pensée de haine personnelle. Mais j'ai soif de justice, quand ce serait seulement pour vous et pour les atroces périls qu'il vous a fait courir... Dire que, par lui, votre mère a failli vous perdre, et de quelle façon!...

— Mais je suis là, en fort bonne santé! s'écria Colette; nous sommes tous réunis. Cher commandant Francœur, ajouta-t-elle en allant à lui, en pressant dans les siennes les rudes mains du marin et fixant sur lui ses doux yeux mouillés de larmes, je vous en prie, abandonnez cet affreux projet, cette soif

de vengeance qui gâte votre existence!... Faites cela pour moi, cher et bon ami, je vous en supplie!...

— Écoutez-la, cher commandant, dit doucement M<sup>me</sup> Massey. Elle vous donne un bon conseil, la pauvre enfant!... Pour ceux qui sont morts, hélas! votre vengeance ne servirait pas à grand'chose, et pour nous, puisque nous sommes réunis ici, pouvons-nous lui garder rancune!... Il a peut-être une famille qui l'aime, lui aussi...

— Mais enfin, madame, vous ne voulez pourtant pas que je le laisse échapper sans lui dire son fait? qu'il puisse demain recommencer ses exploits sans que personne l'en empêche? s'écria le commandant, partagé entre la colère et l'émotion.

— Si... c'est justement ce que nous demandons! s'écria Colette... Vous n'êtes pas justicier, vous, ce n'est pas votre métier!... Restez ici auprès de nous et abandonnez ce méchant homme à sa destinée!...

— Il est certain, interrompit Henri, que nous n'avons que des présomptions et aucune certitude à l'égard de cette affaire! Et sans aller aussi loin dans la voie de la mansuétude que ma mère et ma sœur, il me semble pourtant qu'il faudrait savoir à quoi s'en tenir, avant de se ruer sur cet homme pour l'étrangler, comme vous en manifestiez tout à l'heure l'intention, mon cher commandant. »

Francœur resta un moment pensif.

« Écoutez, dit-il enfin en secouant la tête. Je reconnais avec vous qu'il ne faut rien précipiter, et je comprends ce qu'il y a de fondé dans les objections que vous m'opposez, madame, et vous, chère enfant, ajouta-t-il en fixant un regard affectueux sur Colette. Mais je veux en avoir le cœur net!... Si ma présence ne vous gêne pas, cher ami, je pars donc avec vous pour essayer de tirer au clair cette affaire, puisque le hasard me met enfin sur le chemin de cet insaisissable Lupus! Je vous promets, madame, ajouta-t-il spontanément, de ne rien faire d'inconsidéré et de n'agir qu'en connaissance de cause. Mais comprenez qu'il faut que je sache à quoi m'en tenir! Que la perte de ma pauvre *Durance*, —

pour ne pas parler du regret cuisant que me cause la mort affreuse de tant de mes braves matelots, — est pour moi une plaie toujours ouverte! qu'il faut enfin que je me mesure avec cet homme et que je lui fasse avouer la vérité ou que j'y perde mon nom!...

— Rien de plus légitime, assurément, dit M. Massey.

— Pourvu que le cher commandant garde son sang-froid et ne laisse pas la vue de son ennemi l'emporter hors de ses gonds, ajouta M<sup>me</sup> Massey en lui tendant la main, que le brave marin pressa respectueusement. Allons, partez, puisque vous le voulez, mais n'oubliez pas ce que Colette vous a demandé!... Quand elle pardonne, nous pouvons bien en faire autant, n'est-ce pas? »

Le commandant s'inclina en silence; puis ils montèrent tous trois dans le *cart*, M. Massey prit les rênes, et le léger véhicule s'éloigna rapidement au trot des deux chevaux.

Dix jours plus tard, les voyageurs arrivaient à Prétoria. On peut penser si Gérard ouvrait de grands yeux après les longs mois qu'il avait passés loin de tout centre civilisé, et avec quelle curiosité il regardait cette ville, sa capitale, tant qu'il habiterait le Transvaal. Le petit Parisien considérait non sans quelque dédain les monuments étriqués, peu nombreux, les modestes proportions de la ville qui lui faisait l'effet d'un simple village.

« Cela une capitale!... répétait-il. Peuh!... Tout Prétoria danserait sur la place de la Concorde... »

Ce qui, il faut le dire, était un jugement souverainement injuste, car les 30,000 habitants de Prétoria ont certainement beaucoup de place pour se mouvoir, et l'eau fraîche distribuée à profusion dans tous les quartiers de la ville, les beaux arbres qui bordent des rues tracées à angle droit, l'électricité qui l'éclaire le soir, lui donnent, en somme, assez grand air.

Après avoir remis le *cart* et les chevaux et pris des chambres à l'hôtel de Transvaal, les voyageurs vaquèrent à leurs affaires. M. Massey rendant visite aux correspondants

après desquels il était accrédité, et s'informant des conditions légales d'occupation sur un territoire aussi lointain que l'était celui de la rivière du rhinocéros; Gérard et le commandant Francœur recherchant de tous côtés des indices de la présence du capitaine Lupus.

Le printemps commençait. Les rues de Prétoria sont bordées d'une double rangée de saules; d'eucalyptus et de pêchers à ce moment entièrement couverts de fleurs roses. Les jardins qui entourent la plupart des maisons venaient de revêtir leur plus éclatante parure et l'atmosphère était chargée de parfums pénétrants. Gérard voulut savoir si les fruits de la voie publique étaient à la disposition des passants. Il apprit que personne ne songe à empêcher le premier venu de cueillir une pêche sur la route, s'il en a la fantaisie, mais que ces fruits municipaux servent surtout à faire une liqueur (d'ailleurs d'un goût détestable) qu'on appelle *peach-brandy* et dont les malheureux Cafres font un abus déplorable.

On lui dit que l'air de Prétoria est excellent en hiver, frais, pur et salubre; mais en été, — les mois de janvier, février et mars sont les plus chauds de l'année, — la température y est accablante, et pendant la saison des pluies, qui commence en septembre pour atteindre son apogée en décembre, la ville est malsaine et marécageuse, comme presque toute la région d'ailleurs.

Le troisième jour après leur arrivée, le commandant et Gérard, inséparables, se présentaient à la poste pour y chercher leurs lettres, lorsqu'un homme qui se trouvait devant eux au guichet bouscula grossièrement le jeune garçon en se retournant. Gérard se redressait comme un jeune coq pour lui faire remarquer son insolence, lorsqu'il reconnut avec surprise les traits peu avenants de Goldbrand, cet industriel de Kleindorp qui avait tenté de surprendre le secret d'Henri Massey. S'éloignant rapidement, cet homme, qui paraissait en proie à une violente irritation, laissa tomber un paquet de papiers qu'il tenait à la main et le montant en or d'un fort mandat-

poste. Ses pièces se mirent à rouler en tous sens dans la vaste salle sans que personne fit un mouvement pour les ramasser; en même temps, les papiers éparpillés volaient de tous côtés. Le commandant Francœur posa le pied machinalement sur l'un de ces papiers afin de l'arrêter. Goldbrand, jurant et pestant, recueillait les feuillets épars; quand il arriva près du commandant, celui-ci déplaça sa botte pour lui laisser prendre l'enveloppe qu'il maintenait. Il s'arrêta court avec une exclamation de surprise: ces mots nettement calligraphiés lui sautaient aux yeux:

*Capitaine Lupus.*

*Poste restante.*

*Prétoria.*

« Le capitaine Lupus! Vous le connaissez?... s'écria le commandant, partagé entre la joie et l'étonnement. Mais s'interrompant soudain: Que dis-je? C'est *vous* qui répondez à ce nom... *Vous* à qui on a adressé ces lettres ici même, continua-t-il en s'échauffant. Répondez! Est-ce vous, oui ou non?...

— Et quand cela serait? répondit l'autre, insolemment.

— Si cela est, vous êtes un grand misérable, s'écria le commandant en pâlisant de colère, et vous aurez à me rendre raison de vos actes!

— Quels actes?... Voulez-vous me laisser prendre mes papiers et me donner la paix! cria grossièrement Goldbrand en élevant la voix.

— Je vous donnerai la paix quand nous aurons réglé nos comptes, répondit Francœur exaspéré. Qu'il vous suffise de savoir que je suis le commandant de la *Durance*, coulée par vous et lâchement abandonnée dans l'océan Indien; que je vous tiens pour un lâche et un assassin, et que voici le cas que je fais de votre carcasse!...

La main du commandant s'abattit lourdement sur la joue du misérable et la marqua de ses cinq doigts.

Au bruit de l'altercation, tout le monde s'était rapproché; on entourait les deux adversaires.

Goldbrand, ivre de fureur, avait pris dans sa poche un revolver ; il le braqua sur le commandant ; mais Gérard, bondissant, saisit son poignet, l'arme dévia et la balle alla se perdre dans le mur.

Goldbrand furieux allait se tourner vers Gérard ; les assistants s'interposèrent et il finit par rengainer son arme en grommelant comme un dogue.

« Assassin ! répéta Francœur. Marchand de chair humaine, voici le moment de régler nos comptes !... Êtes-vous capable de rencontrer un honnête homme dans un combat loyal ?... En ce cas, prenez des témoins parmi ces messieurs !... J'en fais autant. Marchons... »

L'affaire fut bientôt réglée. Plusieurs personnes offrirent leurs bons offices et même leurs revolvers. L'une d'elles indiqua le Jardin botanique comme le champ clos le plus voisin et le plus commode. Les deux adversaires s'y rendirent sur l'heure, suivis de leurs témoins et de Gérard.

Le Jardin botanique de Prétoria était ouvert depuis peu ; c'est en même temps un jardin zoologique et des équipes d'ouvriers étaient en train d'aménager dans la section réservée aux bêtes féroces les cages servant à les exhiber. La fosse aux ours avait été récemment achevée, spacieuse et profonde, sur le modèle de celle du Muséum de Paris ; le parapet qui devait la border n'existant pas encore, une simple palissade empêchait que les curieux vinsent y tomber. Elle était déjà habitée par deux énormes plantigrades qu'on voulait essayer d'acclimater.

Une large esplanade, déserte en ce moment, s'étendait au delà de la fosse. Il fut décidé que ce serait le lieu du combat.

Les armes furent visitées et tirées au sort, les deux adversaires placés à vingt pas l'un de l'autre. Sur le signal du premier témoin, ils devaient tirer, avec droit d'épuiser ensuite à volonté leurs six balles de revolver en trente secondes.

Au commandement, les deux coups de feu retentirent presque simultanément. Ni l'un ni l'autre des combattants n'avait été atteint. Ils s'étaient remis en garde et visaient avec

soin, quand un rugissement éclata soudain derrière le capitaine Lupus, si violent, si imprévu que tout le monde en tressaillit. Un magnifique lion à crinière noire aiguissait ses griffes aux barreaux de la cage et manifestait ainsi les sentiments que lui inspirait sa captivité.

Lupus se retourna d'instinct et dans ce mouvement son pied glissa sur un caillou. Il perdit l'équilibre, voulut se retenir et alla s'abattre lourdement contre la palissade. Elle céda sous son poids. Il tomba dans la fosse.

Un moment de stupeur succéda à cette disparition soudaine. Puis tout le monde courut pour voir ce qui était advenu du misérable. Il gisait tout au fond de l'excavation, à dix mètres au-dessous de l'esplanade et les deux ours s'étaient déjà jetés sur lui avec des grognements furieux, prêts à venger sur cette victime expiatoire la colère assez légitime que leur causait l'injustice du genre humain. Lupus poussait des cris de détresse et cherchait d'un regard éperdu quelque moyen de salut. Mais les parois de la fosse étaient lisses comme du marbre.

« Une corde !... Une corde !... criaient les témoins de cette scène tragique. Il est perdu !... »

— Ah !... le malheureux !... le malheureux ! » disait le commandant Francœur.

Lupus râlait sous la formidable étreinte des deux bêtes. Sa voix s'étranglait et devenait indistincte. Cette agonie était affreuse...

A ce moment, les ouvriers de la ménagerie accouraient avec un rouleau de cordes. Mais le commandant Francœur ne les avait pas attendus. Mettant dans sa poche le revolver qu'il tenait encore tout armé, il s'était suspendu des deux mains au bord de la fosse et s'y laissait tomber.

« *Hurrah !... hurrah !...* » criaient les spectateurs, pâles d'émotion.

Il courut à la masse sanglante formée de Lupus et des deux ours. Aussitôt une des bêtes se tourna vers lui, en montrant des dents formidables. Puis, se dressant sur ses pieds, elle ouvrit les bras pour le saisir et l'étouffer. Mais le commandant, s'arrêtant court, lui dé-

chargea deux coups de revolver dans la gueule. L'ours tomba foudroyé.

Son compagnon surgit, furieux. Cette fois, le commandant visa au cœur. Sans doute, il ne le perça pas d'abord, car la brute eut le temps de se jeter sur son adversaire, de l'envelopper de ses bras et de le rouler sur le sol. Le sang coulait à flots. L'homme et la bête se débattaient, s'écrasèrent dans un corps à corps confus sur la masse informe de Lupus : les spectateurs épouvantés ne distinguaient plus les vivants des cadavres. Mais un dernier coup de feu partit...

L'ours lâcha prise. On vit le commandant Francœur se relever, sanglant, déchiré, en lambeaux, — mais sauf.

Une acclamation salua sa victoire. Gérard et cinq ou six hommes accouraient, arrivant à son secours. Il avait deux côtes brisées, le bras gauche luxé, de profondes bles-

sures à la face et à la poitrine. On l'emporta.

Quant à Lupus, il était mort, broyé, lacéré par les deux bêtes, — mais non pas sans avoir

pu voir et reconnaître, dans les convulsions suprêmes, celui qui risquait sa vie pour sauver la sienne.

Telle fut la fin du bandit qui avait coulé la *Durance*. Telle fut la vengeance du commandant Francœur.

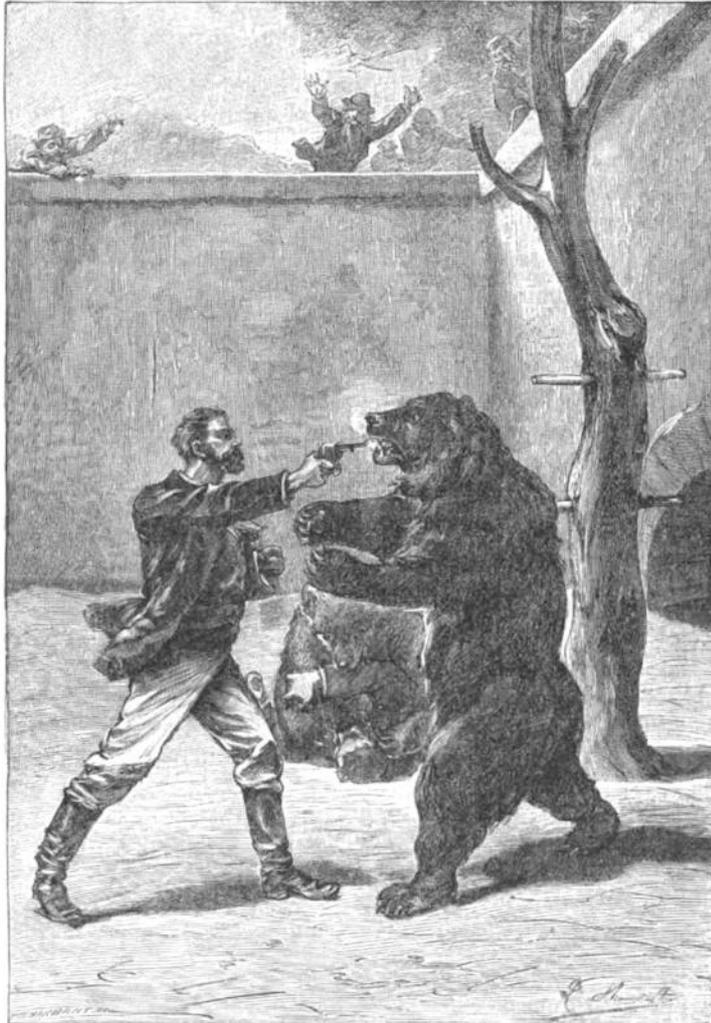
Gérard et M. Massey ne s'occupèrent plus qu'à lui donner leurs soins.

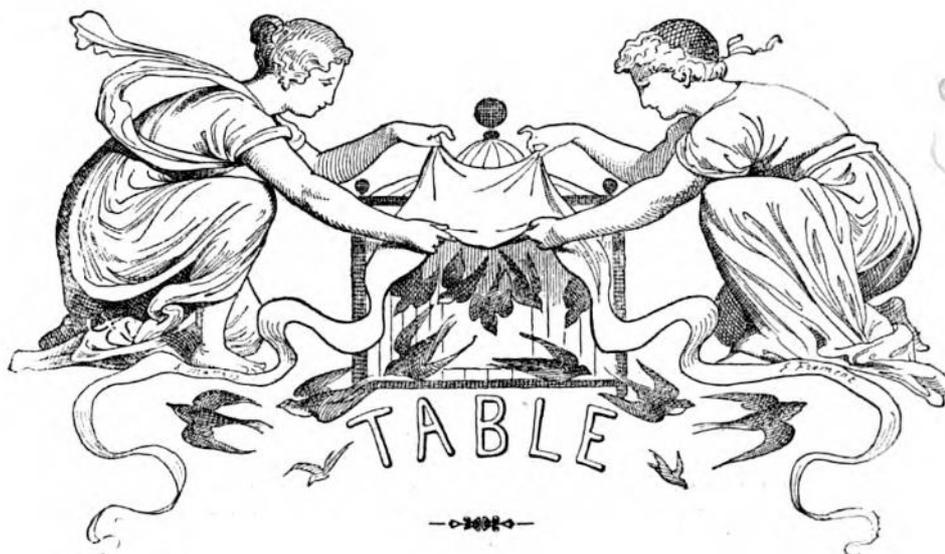
Le docteur Lhomond, appelé par dépêche, dirigea bientôt le traitement et fut assez heureux pour le mener à bien.

Un mois plus tard, les quatre amis rentrèrent à Kleindorp où ils entourèrent de leur dévouement la convalescence du justicier, et, pour un temps au moins, personne ne songea plus à courir de nouvelles aventures, au milieu de la paix et du bonheur si chèrement conquis.

ANDRÉ LAURIE.

FIN.





## TEXTES PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

### NOUVELLE SÉRIE

#### TOME VI

Pages.	Pages.		
ALGÈBRE MORALE, par BENJAMIN FRANKLIN. . . . .	182	GÉRARD ET COLETTE. — <i>Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe</i> , par ANDRÉ LAURIE (suite) :	
LE BAS PERCÉ, nouvelle anglaise, par ACHILLE MÉLANDRI . . . . .	12	XIII. La mine d'or. — Goliath et le rhinocéros. . . . .	25
LES CADEAUX DE NOËL DE BENT, par R. RÉMUSAT. . . . .	357	XIV. Nouvelles de Lupus. — Durban et Klein-dorp . . . . .	59
UNE CHASSE AUX SERPENTS, par ALBERT FERMÉ. . . . .	42	(Suite) . . . . .	93
LE CHÊNE DES PARTISANS, par AUGUSTE LEPAGE. . . . .	369	XV. Le manitou. . . . .	122
LA CLOCHE DE SAINT-DIMITRI, légende croate, par ALBERT FERMÉ . . . . .	236	(Suite) . . . . .	155
LA CONQUÊTE DE MADAGASCAR, par CAROLUS BRIO. . . . .	330	XVI. L'affluent du Zambèze. . . . .	159
DOUBLE CONQUÊTE, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ :		(Suite) . . . . .	188
XVI. Remue-ménage. . . . .	16	XVII. Grosses têtes et visages blancs. . . . .	217
XVII. Les complots de Marianne. . . . .	46	XVIII. Les inventions de M. Weber. . . . .	251
XVIII. Marianne pend la crémaillère . . . . .	81	XIX. <i>Panem et circenses</i> . — Les noces de Mia-Mia . . . . .	281
XIX. L'oncle Lacoste n'est pas content . . . . .	114	XX. Vieux amis retrouvés . . . . .	316
XX. Travail. . . . .	139	XXI. Délivrance . . . . .	340
XXI. La lettre de Roger . . . . .	172	XXII. Conclusion. La fin d'un bandit . . . . .	374
XXII. Un grand succès . . . . .	213	MADemoiselle TOUCHE-A-TOUT, par E. VICARINO. . . . .	76
FONDATION ET DÉCADENCE DU « PROGRÈS UNIVERSEL », par M. COURTIN, d'après KATE UPSON CLARK . . . . .	270	(Suite) . . . . .	108
FRISONNE L'ENGOURDIE, par A. MOUANS.		PÊCHE ET CHASSE SUR LES CÔTES DE FRANCE, par LOUDEMÉR.	
I. . . . .	143	<i>Première partie.</i>	
II. . . . .	146	DE LA PÊCHE. (Suite)	
III. . . . .	175	Poissons de sable. . . . .	20
IV. . . . .	178	Pêche aux cordes de grève . . . . .	23
V. . . . .	202	Amorces. . . . .	55
VI. . . . .	205	De la place à choisir pour tendre la corde . . . . .	87
VII. . . . .	238	Pêcheries en bois et en filet. . . . .	88
VIII. . . . .	242	De la pêche à la ligne tenue à la main . . . . .	90
IX. . . . .	244	Pêche au mulet . . . . .	93
X. . . . .	267	(Suite) . . . . .	118
XI. . . . .	298	Pêche au carrelet . . . . .	149
XII. . . . .	300	Pêche en pleine mer. — Pêche au chalut. . . . .	129
XIII. . . . .	333	— — — Pêche aux tramails . . . . .	149
XIV. . . . .	340		
(Suite) . . . . .	364		

	Pages.		Pages.
<b>DE LA PÊCHE, (Suite)</b>		<b>LE SPHINX DES GLACES, par JULES VERNE :</b>	
Pêche en pleine mer. — Pêche aux cordes . . .	150	<i>Seconde partie.</i>	
— — — Pêche à la traîne . . .	152	I. Et Pym ? . . . . .	1
— — — Pêche de fond à la main. 152	152	II. Décision prise . . . . .	8
Pêche aux maquereaux . . . . .	153	(Suite) . . . . .	33
Pêche aux ripons . . . . .	154	III. Le groupe disparu . . . . .	36
Pêche aux marsouins . . . . .	154	IV. Du 29 décembre au 9 janvier . . . . .	65
<i>Seconde partie.</i>		V. Une embarquée . . . . .	72
<b>DE LA CHASSE.</b> . . . . .	183	(Suite) . . . . .	97
De la chasse à pied . . . . .	184	VI. Terre? . . . . .	100
De la chasse à l'affût . . . . .	186	VII. L'ice-berg culbuté . . . . .	129
Chasse à l'affût sur les rochers du large . . . . .	207	VIII. Le coup de grâce . . . . .	161
Chasse au clair de lune . . . . .	275	IX. Que faire? . . . . .	168
Chasse par le brouillard . . . . .	275	(Suite) . . . . .	193
Chasse à l'affût dans les pêcheries . . . . .	276	X. Hallucinations . . . . .	196
Chasse à l'appât — au feu — au canard . . . . .	276	XI. Au milieu des brumes . . . . .	225
Chasse à la bernache . . . . .	277	XII. Campement . . . . .	232
Chasse en mer en canot . . . . .	308	(Suite) . . . . .	257
Chasse au cormoran . . . . .	308	XIII. Dirk Peters à la mer . . . . .	261
Chasse aux grèbes . . . . .	309	XIV. Onze ans en quelques pages . . . . .	289
PETITE JEANNE, par EDMOND HUARD . . . . .	54	XV. Le Sphinx des glaces . . . . .	296
POUR MAMAN, par E. VICABINO . . . . .	303	(Suite) . . . . .	321
LES SOLANÉES. <i>Monographies végétales</i> , par E. GRIMARD . . . . .	210	XVI. Douze sur soixante-dix . . . . .	353
(Suite) . . . . . 247, 277, 310, 341, 359		LA TIRELIRE, par R. RÉMUSAT . . . . .	136

## GRAVURES

L. BENETT. — Gérard et Colette : pages 32, 96, 157, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 378. — 10 dessins.	A. LALAUZE. — Le bas percé : pages 14, 15. — 2 dessins. — Petite Jeanne : page 53. — M <sup>lle</sup> Touche-à-Tout : page 77.
BIGOT-VALENTIN. — Frisonne l'Engourdie : pages 144, 145, 146, 147, 148, 176, 177, 179, 181, 203, 204 (2 dessins), 205, 206 (2 dessins), 207, 238, 239, 241, 242, 243 (2 dessins), 244 (2 dessins), 245, 246, 268, 269, 298, 300, 301, 302, 335, 336, 337, 339, 365, 368. — 38 dessins.	LOUDEMER. — Pêche et Chasse sur les côtes de France : pages 20, 21 (2 dessins), 22, 24 (2 dessins), 56 (2 dessins), 57, 58, 88 (3 dessins), 91, 92 (3 dessins), 119, 149, 153, 185, 186, 277, 309, 310. — 25 dessins.
DESTEZ. — Double conquête : pages 49, 85, 117, 141, 173, 215. — 6 dessins.	G. ROUX. — Le Sphinx des glaces : pages 5, 11, 35, 39, 41, 67, 69, 73, 101, 103, 105, 133, 135, 163, 169, 171, 195, 197, 201, 229, 231, 233, 259, 263, 267, 291, 293, 325, 329, 355, 357. — 31 dessins.
GRIMARD. — Les Solanées : pages 279, 311, 313, 314, 343. — 5 dessins.	



Le Directeur-Gérant : J. HETZEL.

69703656

